

Université de Montréal

**L'art de s'emporter :
colère et vengeance dans les nouvelles galantes et historiques (1661-1690)**

par
Roxanne Roy

Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophæ Doctor (Ph.D.)
en Études françaises

Avril 2004

© Roxanne Roy, 2004



PQ

35

U54

2004

V. 034

Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :
L'art de s'emporter :
colère et vengeance dans les nouvelles galantes et historiques (1661-1690)

présentée par :
Roxanne Roy

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes

Présidente-rapporteuse : Lucie Desjardins (UQAM)

Directeur de recherche : Éric Méchoulan (UdM)

Membre du jury : Ugo Dionne (UdM)

Examinatrice externe : Donna Kuizenga (Université du Vermont)

Représentant du doyen de la FES : Alain Laframboisière (UdM)

RÉSUMÉ

Cette recherche qui porte sur la codification de la colère et de la vengeance dans les nouvelles galantes et historiques entre 1661 et 1690, repose sur l'hypothèse suivante : les passions, en l'occurrence la colère et le désir de vengeance qui l'accompagne, ne sont pas seulement des pulsions singulières, mais relèvent surtout d'une construction socialement déterminée. Ce sont alors ces codes sociaux et esthétiques qu'il s'agit de mettre au jour, afin de mieux saisir en quoi ils induisent certaines pratiques dans les nouvelles, mais aussi comment les œuvres littéraires en modifient, voire en subvertissent, les ordres. Cette étude se propose de faire une topique culturelle de la colère et du désir de vengeance au XVII^e siècle en examinant la façon dont les œuvres littéraires thématisent ces deux passions, les savoirs convoqués dans leur représentation, le rôle que la colère et la vengeance jouent dans ces textes, comment elles s'y manifestent, en utilisant quelles règles. L'intérêt d'une telle recherche réside dans l'objet d'étude, soit le vaste corpus des nouvelles galantes et historiques qui sont encore, pour la plupart, méconnues : elles n'ont que rarement donné lieu à des rééditions modernes, et n'ont fait l'objet que d'études parcellaires. L'intérêt tient aussi à la richesse de la problématique, soit la représentation des passions, qui relève de divers champs d'expérience et de savoirs (rhétorique, médecine, morale, philosophie, droit, traités de civilité), ainsi qu'à son inscription dans une approche de la topique littéraire conçue dans le cadre d'une anthropologie historique de la culture.

La topique culturelle de la colère et de la vengeance dans les nouvelles galantes et historiques que nous avons entrepris de faire prendre la forme suivante. Dans le premier chapitre, on trouve d'abord une présentation du corpus, un essai de définition et de délimitation générique de la nouvelle. Ensuite, nous présentons les différents savoirs sur les passions qui circulent au XVII^e siècle et qui sont diffusés dans les textes littéraires en portant attention aux voies de passages entre ces savoirs. Le chapitre deux est consacré au corps en colère et à son éloquence, il porte sur la physiologie de la colère masculine et féminine. On identifie les savoirs qui sous-tendent la représentation physique de la colère dans les nouvelles et on essaie de voir à quelle fin on les emploie. Dans le troisième chapitre, la colère et la vengeance, par le biais des modèles de conduites présentés et des valeurs morales qui leurs sont rattachées, semblent participer d'un art d'aimer, alors que dans le quatrième, c'est un art de vivre en société que l'on voit se profiler. Cet itinéraire nous conduira progressivement à la connaissance de l'homme, du moins telle qu'elle se trouve dans les nouvelles à partir des notions centrales de colère et de vengeance, connaissance qui va du moi physique au moi amoureux et au moi social.

Mots clés : Littérature française ; XVII^e siècle ; topique culturelle ; anthropologie littéraire ; passions ; galanterie ; civilité ; codes sociaux, moraux et culturels ; règles et maximes de conduite

ABSTRACT

This research focuses on the codification of anger and vengeance in galant and historical short stories written in the period between 1661 and 1690. Our hypothesis is that anger and the desire for vengeance are two types of behaviour patterns that are not only the result of a singular impulse, but are part of a particular social construction. We will analyse these social and aesthetic rules in order to understand how they infer on some practices used in short story writing and how narrative fiction modifies or reverses the order of these rules. Our study will reveal the presence of a cultural topos of anger and desire for vengeance in the 17th century. We will then examine the way that literary works depict these passionate behaviours, the knowledge invoked in their representation, the role played by anger and vengeance in these texts, and the rules that govern how they appear. The interest of this study lies in the examination of the vast corpus of galant and historical short stories of the period : they have rarely been republished and only sparsely studied. Our research will highlight the complexity of the question, the representation of the passion of anger, a subject that is at the junction of various fields of study (i.e. rhetoric, physiology, ethics, philosophy, law, and civility). The cultural topos analysis is seen in the context of an historical anthropology of culture. Our work will cover the different aspects of the question in the following sections.

The first chapter will present the corpus and attempts to define and delimit the genre of the short story. Then we will look at the various understandings on the

passion behaviour that were present in the 17th century and that were published in narrative fictions. Our focus will be on the means of diffusing between those knowledges. The second chapter is devoted to the eloquence of the human body in anger and the particular physiologies of masculine and feminine anger. It identifies the sources of knowledge on which the physical representation of anger in short stories is based, and attempts to understand why they are used in these particular ways. In the last two chapters, we will look at the way anger and vengeance participate in the construction of an art of love and an art of living in court society, through the models of human conduct and the moral values implicit in them. In sum, our study will lead progressively to an understanding of the individual in the 17th century. This understanding will be based on our analysis of anger and vengeance in the corpus of short stories and will move from the physical person, to the person in love, to the social being.

Key words : French literature ; 17th century ; cultural topos analysis ; literary anthropology ; passions ; civility ; gallantry ; social, moral and cultural codification ; rules and maxims of conduct

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	III
ABSTRACT	V
TABLE DES MATIÈRES	VII
REMERCIEMENTS	XI
INTRODUCTION	1
1. LE COUPLE COLÈRE / VENGEANCE	2
2. LE CORPUS	6
3. LA NOUVELLE	9
4. LES PASSIONS	17
5. APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE DE LA COLÈRE ET DE LA VENGEANCE DANS LES NOUVELLES	19
CHAPITRE I : LA PASSION DES NOUVELLES	26
1. LA NOUVELLE AU XVII ^e SIÈCLE	26
1.A. Essai de définition	26
1.B. La nouvelle : un genre polymorphe	32
1.C. Les cycles de la nouvelle	58
1.D. La nouvelle au regard de la morale et des passions	64

2. LE SAVOIR SUR LES PASSIONS	67
2.A. La colère et ses sources théoriques	68
2.B. Finalités et usages du savoir sur les passions	72
2.C. Circulation et diffusion	77
 CHAPITRE II : LE CORPS EN COLÈRE	 95
1. LA GALERIE DES PORTRAITS	95
1.A. Les yeux	95
1.B. Le visage	99
1.C. La voix	104
1.D. Le corps et les gestes	109
 2. LA DIVISION SEXUELLE	 114
 3. L'ENSEIGNEMENT MORAL	 128
 4. LE JEU DES PASSIONS AU FONDEMENT D'UNE NARRATIVITÉ	 135
 CHAPITRE III : L'ART D'AIMER	 147
1. LA COLÈRE ET LA VENGEANCE AU SERVICE DE L'AMOUR	148
1.A. La déclaration d'amour	148
1.B. Les obstacles de l'amour	167
1.C. Outrager l'être aimé	181
 2. LA COLÈRE ET LA VENGEANCE SUITE À L'INFIDÉLITÉ DE L'ÊTRE AIMÉ	 190
2.A. Une marque d'amour	190
2.B. Une trahison	195
2.C. De la jalousie	199
2.D. Un devoir et un droit	203
2.E. Une tradition littéraire	209
2.F. Une volonté d'éducation	213

3. LA COLÈRE ET LA VENGEANCE SUITE AU COMPORTEMENT INDIGNE DE L'ÊTRE AIMÉ	224
3.A. Les injustes soupçons d'infidélité	224
3.B. L'insoumission et l'indiscrétion	229
3.C. Les divers manquements aux devoirs de galanterie	232
3.D. Le mépris des charmes et de la beauté	237
3.E. L'atteinte à la pudeur et à la vertu	243
4. LA COLÈRE ET LA VENGEANCE SUITE AU MÉPRIS DE L'ÊTRE AIMÉ	249
4.A. Le mépris	249
4.B. La froideur et l'indifférence	262
4.C. La préférence	268
5. LA COLÈRE, LA VENGEANCE ET LA RIVALITÉ	276
CHAPITRE IV : L'ART DE VIVRE EN SOCIÉTÉ	295
1. LA COLÈRE, LA VENGEANCE ET L'AMITIÉ	296
1.A. Les amitiés personnelles	296
1.B. Les amitiés claniques et familiales	310
2. LA COLÈRE, LA VENGEANCE ET LA FAMILLE	314
2.A. La solidarité familiale	314
2.B. La désobéissance	322
2.C. La rivalité amoureuse	335
3. LA COLÈRE, LA VENGEANCE ET LA SOCIÉTÉ DE COUR	341
3.A. Les supérieurs et les inférieurs	344
3.B. Les gens de qualité	350
3.C. Les rois, les puissants et les grands	362
CONCLUSION	386

BIBLIOGRAPHIE

399

ANNEXES

XII

CLASSIFICATION DU CORPUS EN CYCLE

XIII

FIGURE 1

XXIX

FIGURE 2

XXX

FIGURE 3

XXXI

FIGURE 4

XXXII

REMERCIEMENTS

En tout premier lieu, je tiens à remercier mon directeur, Éric Méchoulan, pour sa rigueur intellectuelle, son soutien inconditionnel et sa grande disponibilité. Nos discussions ont toujours été pour moi inspirantes et stimulantes.

Je remercie également le fonds FCAR et la Faculté des études supérieures pour leur appui financier. Sans leur aide, je n'aurais pu mener à bien ce projet de recherche.

Ma famille a droit à toute ma gratitude pour ses encouragements constants, son soutien affectif, financier et gastronomique. Je dois aussi beaucoup à mon complice et ami Philip Reinert. Sa patience, sa compréhension et ses mille attentions ont une valeur inestimable à mes yeux.

Un clin d'œil en terminant « aux copines » qui ont cheminé avec moi pendant toutes ces années universitaires et m'ont soutenue de bien des manières. Leur amitié m'est très chère.

INTRODUCTION

La colère et la vengeance sont omniprésentes dans les œuvres littéraires du XVII^e siècle. Que ce soit dans les histoires tragiques et sanglantes (le bien nommé Iracond de Rosset, transporté de fureur, poignarde sa sœur enceinte de six mois pour se venger car elle a nui à ses amours, alors que le Dieu vengeur de Camus ne laisse aucun crime impuni), dans les tragédies (la vengeance d'Hermione dans *Andromaque* de Racine ou celle de la Médée de Corneille dans la tragédie éponyme), ou les comédies (Alceste qui représente le type de l'atrabilaire par excellence, et le bourgeois gentilhomme qui déclare : « Je suis bilieux comme tous les diables ; et, il n'y a morale qui tienne, je veux me mettre en colère de tout mon soûl, quand il m'en prend envie¹ »), dans les romans et les pastorales (la colère inaugurale d'Astrée contre Céladon qu'elle croit infidèle) ou dans les nouvelles (Thersandre qui provoque en duel son rival Timandre pour satisfaire sa vengeance dans « Le jaloux par force »), dans les mémoires (comment oublier le portrait de la colérique Anne d'Autriche brossé par le cardinal de Retz ?), jusque dans les contes de la fin du siècle (de Grogron qui suffoque de colère lorsque Gracieuse lui dispute le prix de la beauté et qui, ne pouvant souffrir cet affront, veut se venger ou mourir, au conte intitulé *Le palais de la vengeance* de Mme de Murat), la passion pour la colère et la vengeance ne se dément pas. Elles font l'objet de préoccupations certaines chez les écrivains du Grand Siècle et sont au cœur de nombreux débats sur le plan de la justice (interdiction pour le noble de se venger en duel et prise en charge de la vengeance par l'État), de la

philosophie et de la morale (la colère peut-elle être juste, et la vengeance légitime ?), de l'amour (une femme peut-elle aimer un amant colérique ?), des lois de la civilité et du comportement (quand et contre qui peut-on se mettre en colère ?), et de la religion (faut-il laisser le soin de sa vengeance à Dieu ?). L'étude de cette passion devrait permettre de mettre au jour les valeurs morales prédominantes de ce siècle, les règles et les pratiques qui dictent les comportements tant sociaux qu'amoureux, et ouvrir sur une topique culturelle.

1. LE COUPLE COLÈRE / VENGEANCE

Cette recherche qui porte sur la codification de la colère et de la vengeance dans les nouvelles galantes et historiques entre 1661 et 1690, repose sur l'hypothèse suivante : les passions, en l'occurrence la colère et le désir de vengeance qui l'accompagne, ne sont pas seulement des pulsions singulières, mais relèvent surtout d'une construction socialement déterminée. Ce sont alors ces codes sociaux et esthétiques qu'il s'agit de mettre au jour, afin de mieux saisir en quoi ils induisent certaines pratiques dans les nouvelles, mais aussi comment les œuvres littéraires en modifient, voire en subvertissent, les ordres. Cette étude se propose de faire une topique culturelle de la colère et du désir de vengeance au XVII^e siècle en examinant la façon dont les œuvres littéraires thématisent ces deux passions, les savoirs convoqués dans leur représentation, le rôle que la colère et la vengeance jouent dans ces textes, comment elles s'y manifestent, en utilisant quelles règles. L'intérêt d'une

¹ Molière, *Le bourgeois gentilhomme*, dans *Théâtre*, vol. 6, Paris, Belles Lettres, 1949 [1670], p. 197-198, Acte II, scène IV.

telle recherche réside dans l'objet d'étude, soit le vaste corpus des nouvelles galantes et historiques qui sont encore, pour la plupart, méconnues : elles n'ont que rarement donné lieu à des rééditions modernes et n'ont fait l'objet que d'études parcellaires. L'intérêt tient aussi à la richesse de la problématique, soit la représentation des passions, qui relève de divers champs d'expérience et de savoirs (rhétorique, médecine, morale, philosophie, droit, traités de civilité), et à son inscription dans une approche de la topique littéraire conçue dans le cadre d'une anthropologie historique de la culture.

L'association « colère-vengeance » repose sur la conception aristotélicienne qui a cours tout au long du XVII^e siècle, Aristote définissant la colère par « le désir impulsif et pénible de la vengeance notoire d'un dédain notoire en ce qui regarde notre personne ou celle des nôtres, ce dédain n'étant pas mérité² ». Moralistes, savants et hommes de lettres reprennent cette formulation à leur tour dans leurs traités. Nicolas Coëffeteau écrit que « La colere, est une ardente Passion qui sur l'apparence qu'il y a de nous pouvoir vanger, nous anime au ressentiment d'un mépris et d'une injure sensible, que nous croyons avoir esté injustement faite, à nous, ou à ceux que nous aimons³ » ; Senault conclut que « la colere n'est autre chose qu'un mouvement de l'appetit sensitif qui recherche la vengeance d'un outrage⁴ » ; le père Le Moyne, qui présente la colère comme une passion « ordinairement aigre, ardente et precipité », dit comme le poète qu'« elle a une pointe agreable et

² Aristote, *Rhétorique*, t. II, Paris, Belles Lettres, 1938, 2, 1378 b.

³ Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, Paris, Martin Collet, 1631 [1620], in-8°, p. 545.

⁴ Jean-François Senault, *De l'usage des passions*, Paris, Fayard, 1987 [1641], p. 288.

vigoureuse qui est plus douce que le miel à une ame, laquelle a le goust de la vengeance »⁵ ; alors que, pour Courtin, « le ressentiment est un mouvement de colere excité dans l'ame par le sentiment ou l'idée d'une injure que l'on croit avoir reçuë en son honneur⁶ ».

Mais ce couple « colère-vengeance » est-il toujours aussi fermement lié qu'on veut le faire croire ? Il semble qu'au cours du XVII^e siècle il subisse quelques tensions pour peu à peu se dissocier : tantôt on favorise la colère, tantôt c'est la vengeance qui l'emporte⁷. C'est ce que l'on voit dans les nouvelles où l'on propose des règles qui peuvent être contradictoires et obéir à des logiques différentes. Dans un cas, on valorise la colère pour autant qu'elle ne donne pas lieu à la vengeance, les marques physiques qu'elle imprime sur le corps suffisent et permettent d'éviter la violence effective de la vengeance ; dans un autre, on réproouve la colère dans l'exercice de la vengeance car cette passion est néfaste, elle empêche de calculer la juste rétribution bien raisonnée et proportionnée de la vengeance. Ce glissement est particulièrement frappant quant il s'agit de la femme. En effet, il semble que la femme puisse laisser éclater sa colère quand il s'agit d'exprimer une passion, alors que le droit à la vengeance, puisqu'il s'accompagne de marques de mépris public et de violences effectives, lui est le plus souvent dénié. Cette valorisation de la colère féminine au détriment de la vengeance pourrait bien correspondre aux structures

⁵ Pierre Le Moyne, *Les peintures morales, où les passions sont representees par tableaux, par caracteres, et par questions nouvelles et curieuses*, vol. 1, Paris, Sebastien Cramoisy, 1640, in-4°, p. 48.

⁶ Antoine de Courtin, *Suite de la civilité françoise, ou traité du point d'honneur, et des regles pour converser et se conduire sagement avec les incivils et les fâcheux*, Paris, Louis Josse et Charles Robustel, 1717 [1675], in-12, p. 11.

sociales visant à enfermer la femme dans la sphère privée et à lui interdire l'accès à la sphère publique. L'infériorité sociale de la femme l'oblige à ravalier sa colère au rang d'une passion personnelle, sa vengeance à celui d'une affaire privée, vidée de toute charge politique et d'enjeux publics.

La colère est la passion sociale par excellence puisqu'elle surgit lorsque la valeur de notre position sociale est déniée, et que le désir de vengeance qui l'accompagne tend précisément à rétablir notre dignité au sein de la communauté. La vengeance est donc aussi une pratique sociale et sa structure a pour modèle celle de l'échange et de la réciprocité puisqu'il s'agit de rendre le mal pour le mal⁸. L'offensé, cherchant à reconstruire son image sociale et à retrouver sa dignité, répond à l'outrage par un outrage qu'il juge juste et satisfaisant. En exigeant réparation, l'offensé tend à rééquilibrer les forces et les pouvoirs en opposition. Les colères et les vengeances des personnages mises en scène dans les nouvelles reposent également sur le modèle d'économie sociale du don et du contre-don, dont le schéma est à peu près toujours le suivant : un personnage fait un don (de son amour, de ses soins ou de ses services) à un autre personnage qui en échange doit lui témoigner de la reconnaissance et de la gratitude. Lorsque ce personnage méprise le don qui lui est fait, il rompt le pacte initial puisqu'un mal est rendu pour un bien. Ce dédain devient le moteur de la structure de la colère et de la vengeance qui se met en place. Christian Biet a d'ailleurs écrit à ce sujet : « La vengeance est donc un élément dynamique

⁷ Voir à ce sujet l'article d'Éric Méchoulan, « La dette et la loi : considérations sur la vengeance », *Littératures classiques*, n° 40, 2000, p. 275-294.

⁸ Encore une fois, nous renvoyons à l'article d'Éric Méchoulan qui met en lumière la structure spécifique de la vengeance, celle de l'obligation ou de la dette.

déclenché par un élément dont il dérive : l'offense. Dynamique narrative et dramatique en littérature, et donc élément structural des fictions, le couple offense / vengeance permet un prolongement de l'action, en même temps qu'une réflexion⁹ ». C'est justement ce que nous voudrions vérifier dans cette étude. Il s'agira donc de voir dans quelles mesures et à quelles conditions, au regard de quelles règles et de quels codes, ce schéma s'articule dans les nouvelles françaises, quelle est sa fonction dans les textes du corpus, quel usage on en fait et à quelle fin. C'est dire que l'enjeu ne consiste pas seulement à répertorier les figures de la colère et de la vengeance, mais aussi à évaluer la dynamique narrative d'un tel répertoire.

2. LE CORPUS

La périodisation choisie n'est pas le fruit d'un hasard. Les dates retenues ont bien sûr l'avantage de correspondre à la première moitié du règne personnel de Louis XIV et ainsi d'assurer une certaine unité à l'ensemble des textes à l'étude, mais elles ont pourtant été choisies pour des motifs purement littéraires. L'année 1661 correspond à l'abandon du roman au profit de la nouvelle par Mlle de Scudéry¹⁰ (celle qui devait sa réputation au succès de ses romans a senti le besoin d'ajuster sa plume et d'adapter ses pratiques littéraires au goût du jour), alors que 1690 correspond à la fin de la mode des nouvelles galantes et historiques qui sont remplacées par les histoires secrètes, les mémoires apocryphes et les contes.

⁹ Christian Biet, « Douceur de la vengeance, plaisir de l'interdit. Le statut de la vengeance au XVII^e siècle », *La vengeance dans la littérature d'Ancien Régime*, Montréal, Paragraphes, Université de Montréal, 2000, p. 14.

¹⁰ À l'exception de son *Almahide ou l'esclave reine* qui paraît entre 1660 et 1663.

D'ailleurs, Mme d'Aulnoy dans sa nouvelle *Histoire d'Hypolite* insère un conte pour la première fois et annonce ainsi la vogue de ce nouveau genre mondain¹¹. Le désintérêt des lecteurs pour la nouvelle s'est fait sentir chez les écrivains eux-mêmes qui cherchent un moyen de renouveler le genre pour lui donner un second souffle (comme ce sera le cas pour Girault de Sainville¹²), ou alors prétendent ne plus vouloir en écrire, ce que fait Préchac dans l'épître dédicatoire du *Prince esclave*¹³ en 1688. Il aurait été possible de choisir 1657 comme date de départ puisque c'est l'année où les *Nouvelles françaises* de Segrais paraissent, mais très peu de nouvelles voient ensuite le jour et il faut attendre 1661 pour voir un véritable engouement pour ce genre qui est si fort au goût du siècle¹⁴. Le sommet de cette production se situe en 1678 (23 nouvelles pour cette seule année), mais le centre est un peu plus large et va de 1672 à 1688¹⁵ ; on voit même une vogue pour les nouvelles africaines naître en 1681¹⁶. Ces

¹¹ Mlle de L'Heritier construit justement le succès du conte sur le déclin de la nouvelle : « les romans ont perdu beaucoup de leurs beautés. On les a réduits en petit, et, dans cet état, il y en a peu qui conservent les grâces du style et les agréments de l'invention. Contre une *Princesse de Clèves*, et deux ou trois autres qui ont charmé par la grandeur des sentiments et par la justesse des expressions, on a vu paraître un nombre infini de petits romans sans goût, sans règle et sans politesse. Cette décadence des romans en ayant fait prendre du dégoût, on s'est avisé de remonter à leur source, et l'on a remis en règne les contes du style des troubadours. » *Œuvres mêlées*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1695], p. 1118-1119.

¹² « Pendant quelque temps on a préféré les Nouvelles Galantes aux Nouvelles Heroïques : mais comme le goût change, la lecture des premières est fort refroidie, et les autres commencent d'être recherchées avec empressement [...]. Si le tour nouveau que j'en donne, trouve le secret de plaire ; je veux bien t'avertir, cher Lecteur, (quand tu devrois m'accuser d'un peu de presumption) que je travaille à ces sortes de sujets avec la même facilité que je compose un Madrigal ou un Sonnet, et qu'ainsi je pourray tous les mois préparer des divertissemens nouveaux, qui auront peut-estre l'agrément des deux sexes », Girault de Sainville, *Philadelphie. Nouvelle égyptienne*, Paris, François Michon, 1687, in-12, p.n.ch.

¹³ « Il y a si peu de mérite à faire un Livre, et même on a si fort changé de goût pour les Historiettes, que j'avois résolu de n'en plus écrire », Jean de Préchac, *Le prince esclave, nouvelle historique. Ou l'on voit les particularités de la dernière bataille que les Chrétiens ont gagnée contre les Turcs, la déposition du Grand Seigneur, et la manière dont Sultan Solyman qui regne aujourd'huy a esté élevé sur le trône*, Paris, Thomas Guillain, 1688, in-12, p.n.ch.

¹⁴ « La nouveauté de l'aventure nous plust infiniment ; nous esperâmes d'en faire nostre profit, et le sujet d'une de ces petites nouvelles, qui sont si fort du goust du siècle. » *Histoire espagnole et française ou l'amour hors de saison, nouvelle galante*, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, p. 100.

¹⁵ Les nouvelles du corpus se répartissent ainsi : 1661 : 3, 1662 : 2, 1663 : 3, 1664 : 3, 1665 : 1, 1666 : 2, 1667 : 1, 1668 : 3, 1669 : 6, 1670 : 7, 1671 : 6, 1672 : 11, 1673 : 5, 1674 : 11, 1675 : 6, 1676 : 7,

délimitations couvrent donc l'ensemble de la production des nouvelles galantes et historiques, et elles semblent assez vastes pour être représentatives.

Outre que ces nouvelles ont été peu étudiées, le choix de ces textes comme corpus primaire tient au fait qu'ils ont pour objet l'étude des passions et leur représentation. La colère et la vengeance y sont abondamment illustrées, servent bien souvent d'élément déclencheur à l'intrigue et en structurent le déroulement, au point où absolument aucune nouvelle n'a été écartée du corpus pour motif d'absence de représentation de cette passion. La dimension pédagogique et morale du genre assure un certain mouvement réflexif sur la question des passions, la nouvelle devient un lieu différent où l'on discute et analyse les comportements à adopter en société, ce qui est au cœur des préoccupations de cette recherche. Bien sûr, une telle étude aurait pu prendre pour objet le théâtre, mais Elliott Forsyth¹⁷ ayant déjà publié un ouvrage sur la vengeance dans le théâtre précornélien, et une thèse ayant été soutenue par Gilles Declercq sur la rhétorique des passions chez Racine, nous avons préféré porter notre attention sur un genre qui a peu été étudié sous cet angle, et ainsi combler cette lacune, au moment même où les enquêtes consacrées aux fictions en prose se multiplient. Quant au roman et au conte, il serait intéressant de voir comment la

1677 : 11, 1678 : 23, 1679 : 18, 1680 : 13, 1681 : 13, 1682 : 11, 1683 : 8, 1684 : 5, 1685 : 8, 1686 : 8, 1687 : 7, 1688 : 10, 1689 : 6, 1690 : 6.

¹⁶ « Depuis que les conteurs de Nouvelles ont passé la mer, les découvertes amoureuses, qu'ils ont faites dans l'Afrique, ont été si heureuses, qu'il semble que ce Païs-là, tout barbare qu'il est, soit devenu une source inépuisable de galanterie. Il en est venu des flottes entières toutes chargées d'avantures ; et on a trouvé, que l'Amour, qu'on ne diroit pas estre fait pour des Gens, en qui la ferocité est aussi naturelle que la vie, y regne plus souverainement qu'en pas un autre lieu du monde. » *Homaïs reyne de Tunis*, Amsterdam, s.é., 1681, in-12, p. 3.

¹⁷ Elliott Forsyth, *La tragédie française de Jodelle à Corneille (1553-1640) : le thème de la vengeance*, Paris, Nizet, 1962.

question de la représentation des passions s'y articule, mais nous laisserons ce soin à d'autres chercheurs, notre corpus étant déjà suffisamment vaste.

3. LA NOUVELLE

L'intérêt marqué pour le genre de la nouvelle s'est manifesté à la fin des années 60 et au début des années 70, période où plusieurs critiques se sont attachés à définir le genre, sa poétique et ses délimitations. Victor Chklovski¹⁸ se livre à une analyse formaliste du genre de la nouvelle, mais sa démarche est assez décevante puisqu'il n'arrive à aucune conclusion probante, il avoue lui-même ne pas avoir réussi à trouver de définition formelle de la nouvelle. Aron Kibédi Varga¹⁹ voit dans le mot « nouvelle » un terme équivoque qui témoigne des hésitations de l'époque. En effet, il constate que les termes « nouvelle », « histoire », et « petit roman » se confondent. De cette confusion terminologique, il conclut qu'il est impossible de donner une définition unique qui vaille pour toutes les nouvelles, un peu comme le fait Chklovski. Toujours dans les mêmes années, Roger Dubuis²⁰ a fait un excellent travail sur la genèse du genre ; il s'est interrogé sur la naissance de la nouvelle en France, a montré que ses origines ne sont pas uniquement italiennes mais qu'elle a aussi des souches françaises. Il a ensuite montré comment les genres narratifs brefs, en particulier ceux pratiqués au Moyen Âge (fabliau, lai, conte, récit bref, *exemplum*)

¹⁸ Victor Chklovski, «La construction de la nouvelle et du roman », *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, 1965, p. 170-196.

¹⁹ Aron Kibédi Varga, « Pour une définition de la nouvelle à l'époque classique », *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*, mars 1966, n° 18, p. 53-65.

²⁰ Roger Dubuis, « La genèse de la nouvelle en France au Moyen Âge », *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*, mars 1966, n° 18, p. 9-19. Voir aussi *Les cent nouvelles nouvelles*

ont contribué à la constitution de la nouvelle française du XV^e siècle et favorisé l'éclosion de ce genre. Plus importants encore pour notre thèse, les travaux menés par Frédéric Deloffre²¹ et René Godenne²² dont nous nous sommes largement inspirés. Deloffre rappelle les grandes lignes de l'histoire de la nouvelle jusqu'à la fin du XVI^e siècle pour ensuite s'attacher à la nouvelle du XVII^e siècle. S'il s'arrête sur le passage de la *novela* espagnole à la nouvelle française (idée qui a été longuement développée par Hainsworth²³), il insiste surtout sur la rupture esthétique qui s'opère entre 1660 et 1670, et sur la nouvelle conception du genre de la nouvelle qui se met en place, s'affranchissant de l'influence italienne. Il montre que la nouvelle d'alors devient une sorte de critique du roman qui correspond à la mutation des goûts du public. En effet, le triomphe des petits genres, et particulièrement celui de la nouvelle, se construit sur les ruines du roman. Deloffre réfléchit également sur l'opposition classique vérité historique / mensonge romanesque qui est au cœur de la recherche esthétique de l'époque. Puis, il brosse un portrait détaillé de la nouvelle galante en s'attachant à ses caractéristiques formelles (brièveté de l'intrigue, cadre français et récent, rejet des monologues et des histoires intercalées, souci de vraisemblance, dénouement moral) et esthétiques (plaire par l'invention des incidents, la constance des caractères, la justesse de l'analyse des mouvements du cœur). Godenne se présente comme l'historien de la nouvelle. Il prétend restaurer le genre de la nouvelle et revaloriser son statut au sein de l'histoire littéraire, mais il s'attache aussi à dégager les principes esthétiques du genre, soit : le réalisme galant, le sérieux du sujet, le dépouillement de

et la tradition de la nouvelle en France au Moyen Âge, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1973.

²¹ Frédéric Deloffre, *La nouvelle française à l'âge classique*, Paris, Didier, 1968.

²² René Godenne, *Histoire de la nouvelle française aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Genève, Droz, 1970.

l'intrigue, la sobriété du style, le naturel des personnages, la peinture des sentiments, la volonté de divertir et d'instruire le lecteur. Il retrace l'histoire de la nouvelle avant le XVII^e siècle puis analyse celle du XVII^e siècle en insistant sur son évolution et ses différentes définitions. Ce faisant, il met en place des notions importantes sur le genre. Il souligne la contribution de chaque écrivain à l'essor de la nouvelle, en analyse le style, l'intrigue et la narration, montrant ainsi l'évolution du genre d'un auteur à l'autre.

Les réflexions sur la nouvelle ont d'abord été formulées par rapport au genre romanesque. Plus précisément, c'est au sein d'études consacrées au roman et à l'histoire de ce genre qu'on trouve un panorama et un essai de classification des nouvelles françaises (comiques, tragiques, galantes, historiques, etc.). On peut penser aux ouvrages de Jean-Pierre Collinet²⁴, de Jean Serroy²⁵, de Claude Puzin²⁶, ainsi qu'aux dossiers des revues *Littératures Classiques*²⁷ et *Revue d'histoire littéraire de la France*²⁸, qui font une large part dans leurs pages à la nouvelle, mais ceux d'Henri Coulet et de Maurice Lever nous paraissent particulièrement dignes d'intérêt. En effet, Henri Coulet, dans *Le roman jusqu'à la révolution*, présente clairement les transformations formelles et esthétiques que subit le roman de l'époque classique, et la venue de la « nouvelle-petit roman ». De même, la quatrième partie de l'ouvrage de Maurice Lever, intitulée « Le roman à l'âge classique », insiste sur le passage du

²³ G. Hainsworth, *Les Novelas Exemplares de Cervantes en France au XVII^e siècle. Contribution à l'étude de la nouvelle en France*, Paris, Honoré Champion, 1933.

²⁴ Jean-Pierre Collinet et Jean Serroy, *Romanciers et conteurs du XVII^e siècle*, Paris, Ophrys, 1975.

²⁵ Jean Serroy, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVII^e siècle*, Paris, Minard, 1981.

²⁶ Claude Puzin, *Le roman et la nouvelle au XVII^e siècle*, Paris, Nathan, 1983.

²⁷ *Romanciers du XVII^e siècle*, numéro spécial de la revue *Littératures Classiques*, n° 15, octobre 1991.

roman à la nouvelle, retrace les influences littéraires de ce genre, présente et analyse brièvement les principaux novellistes du temps. Encore aujourd'hui, plusieurs considérations sur la nouvelle sont insérées dans les ouvrages scolaires consacrés au genre romanesque en France au XVII^e siècle, ceux de Günter Berger²⁹ et de Jean Sgard³⁰ en sont des exemples. Puis, sous l'impulsion de René Godenne qui a milité fort en ce sens, les critiques ont préféré ne s'en tenir qu'à la nouvelle, l'étudier par elle-même, l'affranchissant du coup de la tutelle du roman. L'étonnement qu'Hermann Wetzel³¹ éprouve devant le phénomène littéraire multiple et chatoyant qu'est la nouvelle, et devant l'impossibilité des critiques à la définir, est à l'origine de sa réflexion. Il propose de définir la nouvelle en étudiant ses modifications au cours des diverses périodes historiques. Il veut montrer le rôle et la détermination des facteurs historiques et sociaux dans l'évolution du genre ; il tâche d'établir un parallèle entre la structure littéraire (le cadre, l'organisation du texte, les thèmes, le ton) et la structure sociale (situation économique, ordre politique, idéologies) à une période donnée, méthode qui a l'avantage de renouveler l'étude de la nouvelle. Ainsi, la nouvelle encadrée correspond à la fixité d'un monde harmonieux régi par l'ordre monarchique et chrétien ; au contraire, l'histoire sans cadre reflète le désordre cahotique et la décomposition sociale. La nouvelle-exemple (*exemplum*), où la narration s'efface, ne fait que renvoyer à l'ordre du salut et illustre un système

²⁸ *Le roman historique*, numéro spécial de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 3-4, 1975. *Le roman au XVII^e siècle*, numéro spécial de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 3-4, 1977.

²⁹ Günter Berger, *Pour et contre le roman. Anthologie du discours théorique sur la fiction narrative en prose du XVII^e siècle*, Paris / Seattle / Tübingen, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1996.

³⁰ Jean Sgard, *Le roman français à l'âge classique 1600-1800*, Paris, Librairie générale française, 2000.

³¹ Hermann H. Wetzel, « Éléments socio-historiques d'un genre littéraire : l'histoire de la nouvelle jusqu'à Cervantes », *La nouvelle française à la Renaissance*, Genève, Slatkine, 1981, p. 41-78.

idéologique extrinsèque ; la nouvelle proprement dite, celle qui acquiert sa propre importance narrative et privilégie les histoires singulières et particulières, illustre l'autonomisation de l'individu et sa lutte avec la réalité ; la nouvelle-aventure, qui est ouverte à toutes les possibilités et dont le récit suit les hauts et les bas d'une vie humaine embrouillée d'aventures incontrôlables, domine lorsque les écrivains sentent qu'ils n'ont aucune prise réelle sur leur destin. La très solide introduction de Jean Lafond³² aux *Nouvelles du XVII^e siècle* a été des plus utiles pour notre thèse car elle ouvre sur plusieurs pistes qui sont au cœur de notre réflexion sur la nouvelle. Lafond propose une définition nuancée du genre³³, en brosse le tableau historique, s'arrête sur l'accueil du public, et tient compte de ses diverses influences. Il présente les principaux recueils qui ont contribué à l'évolution du genre au XVII^e siècle et identifie les règles du genre, ses traits caractéristiques et son esthétique (récit linéaire et chronologique, durée close, brièveté, unité de l'intrigue qui repose sur un principe d'économie, fin absolue et enseignement moral) tout en respectant son caractère polymorphe. Il voit dans la nouvelle un miroir de la société du loisir mondain et explique l'évolution du genre en fonction du goût du public, c'est d'ailleurs par la psychologie du lecteur qu'il explique le fait que la nouvelle ait été substituée au roman. Nous reviendrons bien entendu de façon plus détaillée sur tous ces aspects, que nous nous contentons de soulever pour l'instant, au chapitre I de cette étude.

³² Jean Lafond, « Introduction », *Nouvelles du XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. XIII-LXVII.

³³ « Sous ses différentes appellations, la nouvelle n'a d'autre objet que le récit linéaire, relativement bref, d'une aventure ou d'un événement donnés pour être réellement advenus et surprenants, inattendus, ou, pour le moins, dignes de retenir l'attention du lecteur. La chose peut s'être passée récemment, mais cette contrainte, qui justifie à l'origine le mot "nouvelle", n'est plus respectée dès lors qu'il existe une "nouvelle historique", qui se situe dans le passé. En revanche, il est nécessaire que

La critique, après avoir tenté de définir ce genre fuyant, étudie à présent les marques du discours et de l'énonciation dans les nouvelles, la dynamique interne et formelle, la poétique de son récit, la mise en récit (et en sens) des thèmes littéraires, les modèles d'écriture et les systèmes de lectures. Par exemple, c'est à la réécriture de l'histoire dans la nouvelle que Gabrielle Verdier s'attache dans son article, enquête qui « s'intéresse moins à l'exactitude des faits historiques rapportés qu'aux éléments de discours qui signalent la présence de l'auteur en tant que juge et écrivain³⁴ ». Ce sont les structures narratives et les organisations discursives autour de certains noyaux sémantiques, qui permettent de pénétrer dans un système symbolique et dans les règles immanentes d'une culture, qui retiennent l'attention d'Amelia Sanz³⁵. Outre ces articles, deux études sur les nouvelles ont vu le jour. Nicole Boursier³⁶ étudie sommairement le rôle et la fonction des objets dans la nouvelle, puis essaie, à partir des différences dans leur traitement, de distinguer la nouvelle du roman. Selon elle, la nouvelle classique tend à se situer aussi près que possible de l'époque de la France contemporaine alors que le roman recherche l'éloignement temporel et géographique ; le système spatial des nouvelles est sans relief, fait de cercles concentriques fermés autour d'un centre fixe (le plus souvent un lieu privé), alors que le roman s'épanouit dans un espace changeant et constamment renouvelé, ouvert sur l'infini ; l'objet délaisse sa valeur instrumentale dans la nouvelle et privilégie sa

l'événement soit conforme à la réalité et qu'il suscite l'intérêt par son caractère singulier. » *Ibid.*, p. LVI.

³⁴ Gabrielle Verdier, « Masculin / féminin. La réécriture de l'histoire dans la nouvelle historique », *La naissance du roman en France*, Seattle / Tübingen, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1990, p. 46.

³⁵ Amelia Sanz, « La nouvelle historique entre deux siècles : fondement d'une narrativité », *XVII^e siècle*, n° 198, janvier-mars 1998, p. 151-165.

³⁶ Nicole Boursier, *Le centre et la circonférence. Essai sur l'objet dans la nouvelle classique*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1983.

valeur d'échange, l'objet-signe social y tient un rôle capital. Edwige Keller³⁷ tâche de savoir, à partir du traitement de la mort dans les nouvelles (la poétique de la mort qui se dessine spécifiquement dans les nouvelles, en tenant compte de ses frontières génériques), si l'on assiste à une mutation profonde du genre romanesque autour des années 1660 ou à un simple processus en gestation. Si les conclusions qu'elle en tire ne nous semblent pas très éclairantes, en revanche, elle présente une bonne synthèse du genre de la nouvelle qui doit avoir une intrigue simple, contenir peu de personnages, se dérouler dans des lieux familiers, se situer dans un cadre récent, proche de l'époque à laquelle elle a été écrite, et surtout suivre la règle de la vraisemblance.

Cette redécouverte des nouvelles a donné suite à une série de réimpression de ces textes méconnus³⁸, à la publication d'anthologies diverses³⁹, à des éditions savantes⁴⁰, et même à des traductions⁴¹, afin de les rendre accessibles aux lecteurs et de leur proposer un échantillon assez représentatif de la diversité de ce genre au XVII^e siècle. Cependant, beaucoup reste à faire au niveau de l'édition car de nombreux textes de valeur ne peuvent être consultés que dans l'édition d'origine

³⁷ Edwige Keller, *Poétique de la mort dans la nouvelle classique (1660-1680)*, Paris, Honoré Champion, 1999.

³⁸ Voir les réimpressions chez Slatkine Reprints préparées par René Godenne entre 1979 et 1980, celles des œuvres de Mme de Villedieu en 1971, et celle du *Dom Carlos* de Saint-Réal qu'Andrée Manseau a reproduit chez Droz en 1977.

³⁹ Voir celles de : Roger Guichemerre (éd.), *Dom Carlos et autres nouvelles françaises du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1995 ; Monique Vincent (éd.), *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, S.T.F.M., 1996 ; Raymond Picard (dir.), *Nouvelles du XVII^e siècle, op. cit.* ; Frédéric Charbonneau et Réal Ouellet (éd.), *Anthologie de la nouvelle du XVII^e siècle*, Québec, L'instant même, 2000.

⁴⁰ Micheline Cuénin a édité *Les désordres de l'amour* de Mme de Villedieu en 1970 et fait paraître une seconde édition augmentée en 1995, Alain Niderst a édité *Célinte, nouvelle première* de Mlle de Scudéry en 1979, Franco Piva a édité les romans et les nouvelles de Catherine Bernard en 1993.

conservée dans les grandes bibliothèques parisiennes. Chercheurs et universitaires ont assez récemment publié des études consacrées à un nouvelliste en particulier, en présentant leur parcours d'écrivain, en insistant sur les liens qui se tissent entre leurs écrits et la société, et en s'attachant à la poétique de ces auteurs, ce qui a permis de les faire connaître, eux et quelques-uns de leurs textes⁴². Il faut souligner l'importance de ce renouvellement car plusieurs études sur les nouvellistes remontaient aux années 1920-1930, et s'en tenaient principalement à l'approche biographique⁴³. Chez les jeunes chercheurs, l'intérêt pour ce genre ne se dément pas puisque une thèse qui porte sur l'écriture de l'histoire dans les nouvelles historiques a été soutenue en décembre dernier à l'Université de Paris IV par Christian Zonza. Juliette Lesieur prépare également une thèse intitulée « Rhétorique des passions et anthropologie romanesque : le cas de la nouvelle historique et galante dans la seconde moitié du XVII^e siècle » à l'Université de Versailles / Saint-Quentin-en Yvelines, créant ainsi un nouveau cycle d'études sur les nouvelles françaises auquel cette thèse entend bien participer.

⁴¹ Donna Kuizenga a édité et traduit en anglais ce texte de Madame de Villedieu : *Memoirs of the Life of Henriette-Sylvie de Molière*, Chicago, University of Chicago Press, 2004.

⁴² Micheline Cuénin, *Roman et société sous Louis XIV. Mme de Villedieu*, Paris, Honoré Champion, 1979 ; Anne Defrance, *Les contes de fées et les nouvelles de Madame d'Aulnoy, 1690-1698 : l'imaginaire féminin à rebours de la tradition*, Genève, Droz, 1998 ; Roger Duchêne et Pierre Ronzeau (dir.), « Mme de La Fayette, *La Princesse de Montpensier*, *La Princesse de Clèves* », *Littératures Classiques*, supplément 1990, Paris, Aux amateurs de livres, 1989 ; Arthur Flannigan, *Madame de Villedieu's "Les Désordres de l'amour" : History, Literature and the Nouvelle Historique*, Washington D.C., University Press of America, 1982 ; Jean Lombard, *Courttilz de Sandras et la crise du roman à la fin du Grand Siècle*, Paris, PUF, 1980 ; Andrée Mansau, *Saint-Réal et l'humanisme cosmopolite*, Paris, Honoré Champion, 1976 ; Catherine Plusquellec, *L'œuvre de Catherine Bernard. Romans, théâtre, poésies*, Thèse de 3^e cycle, Université de Rouen, 1984 ; Monique Vincent, *Donneau de Visé et le Mercure Galant*, Paris, Aux amateurs de livres, 1987.

⁴³ Voir en particulier les études de : Gustave Dulong sur St-Réal en 1921, d'Henri Chatenet sur Mme de Villedieu en 1921, de Benjamin Woodbridge sur Gatién de Courttilz de Sandras en 1925, de Georges Mongrédien sur Poisson en 1927 et sur Donneau de Visé en 1937.

4. LES PASSIONS

La problématique des passions est d'une grande actualité et les différentes façons de l'aborder prouvent toute sa richesse. D'ailleurs, les essais d'Auerbach dans lesquels il s'intéresse notamment à l'évolution sémantique du terme *passio*, aux différentes traditions qui se rattachent à la notion de passion et aux influences qu'elle a subies depuis l'Antiquité jusqu'à sa conception moderne, ont été rassemblés en 1998 sous le titre *Le culte des passions*⁴⁴. Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche⁴⁵, dans leur ouvrage consacré à l'éloquence du visage, ont montré que l'individu exprime ses passions par les marques qui y paraissent, qu'il est possible de lire ces marques, de les connaître et de les reconnaître, que ce savoir a conduit à un art de se connaître soi-même et de connaître les autres, tout en mettant au jour les tensions existantes entre l'expression des passions et leur dissimulation. Ils ont ainsi proposé une nouvelle façon d'envisager les liens entre l'individu et la société, le privé et le public, problématique que nous avons tâché de garder sans cesse à l'esprit en rédigeant ces pages. C'est sous l'angle de la sémiotique corporelle et de la rhétorique des passions que Lucie Desjardins⁴⁶ a repris et précisé cette approche. Elle a fait voir que le corps est l'objet essentiel d'une réflexion théorique sur les passions, et elle a présenté une somme des savoirs qui sous-tendent la représentation des passions au XVII^e siècle (ce qui a été très précieux pour notre propre enquête sur la colère et la vengeance), soulignant du coup l'importance accordée à cette question sous l'Ancien

⁴⁴ Erich Auerbach, *Le culte des passions. Essais sur le XVII^e siècle français*, Paris, Macula, 1998.

⁴⁵ Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions (du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle)*, Paris, Rivages, 1988.

⁴⁶ Lucie Desjardins, *Le corps parlant : savoirs et représentations des passions au XVII^e siècle*, Sainte-Foy / Paris, Presses de l'Université Laval / L'Harmattan, 2001.

Régime. Elle a aussi montré que la dualité entre l'intériorité et l'extériorité, la simulation et la dissimulation⁴⁷, est au cœur de cette représentation des passions, ce dont nous avons tenu compte tout au long de notre étude. Gisèle Mathieu-Castellani⁴⁸, pour sa part, a montré de manière très détaillée que l'analyse des passions s'inscrit dans une tradition rhétorique. Plus précisément, c'est la quatrième partie de la rhétorique, l'*actio*, qui traite de l'éloquence du corps et de la voix, dimension importante pour l'orateur qui veut convaincre son auditoire, le toucher et ainsi affecter son jugement. L'introduction de Michel Meyer⁴⁹ à la *Rhétorique* d'Aristote est aussi très éclairante sur la question de la logique des passions et de ses figures, et sur leur force de persuasion. L'importance de la dimension philosophique quand il s'agit d'étudier la problématique des passions a bien été mise de l'avant par les critiques de Descartes, et particulièrement par ceux qui ont travaillé sur *Les passions de l'âme* ; ils ont tâché de comprendre la classification cartésienne des passions, de mettre au jour les conceptions sur lesquelles elle s'appuie (notamment les recherches physiologiques et la découverte du système circulatoire sanguin par Harvey), la nouveauté de cette approche face à celle de ses prédécesseurs (l'originalité de son point de vue de « physicien »), le pouvoir de l'âme sur l'agitation des passions (les passions étant à la jonction de l'âme et du corps, elles sont un effet de leur union), les développements éthiques sur l'usage des passions (l'âme doit les

⁴⁷ Sur cette question, nous avons également consulté avec profit les ouvrages de Jean-Pierre Cavaillé (*Dis/simulations : Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto : religion, morale et politique au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002) et de Gaëtane Lamarche-Vadel (*De la duplicité : les figures du secret au XVII^e siècle*, Paris, La différence, 1994).

⁴⁸ Gisèle Mathieu-Castellani, *La rhétorique des passions*, Paris, PUF, 2000.

⁴⁹ Michel Meyer, « Introduction », dans Aristote, *Rhétorique*, Paris, Librairie générale française, 1991, p. 70. Voir aussi la postface qu'il a écrite, « Aristote ou la rhétorique des passions », dans Aristote, *Rhétorique des passions. Livre second, chapitre 1-11*, Paris, Rivages, 1989, p. 123-171.

utiliser pour son bien, en réglant ses désirs), et la morale cartésienne à l'égard des passions de laquelle se dégage une certaine sagesse puisqu'il recommande la tranquillité de l'âme. L'introduction de Geneviève Rodis-Lewis⁵⁰ et « La pathétique cartésienne » de Jean-Maurice Monnoyer⁵¹ nous ont paru éclairantes sur toutes ces questions.

5. APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE DE LA COLÈRE ET DE LA VENGEANCE DANS LES NOUVELLES

La question de la colère et de la vengeance a aussi fait l'objet d'un intérêt marqué depuis les vingt dernières années et ce dans de nombreux domaines. Du côté de la philosophie morale, le très bon ouvrage dirigé par Pierre Pachet⁵² tâche de définir la colère et ses enjeux en tenant compte de ses différents aspects. On essaie de délimiter ses champs d'action en l'étudiant dans son rapport aux autres émotions (haine, vengeance, souffrance, promptitude, indignation, honte). On se questionne ensuite sur les liens qu'entretient la colère avec la morale, le langage et la littérature, la pensée, le corps, le droit, la justice, le pouvoir, la religion, en s'appuyant sur des grands exemples de la littérature. Les réflexions fines qui y sont menées ont été pour nous très éclairantes. Par contre, quand il s'est agi d'envisager la vengeance dans la perspective du droit et de la justice, nous avons préféré les contributions de Christian Biet⁵³ et d'Éric Méchoulan⁵⁴ car ils ont lié étroitement cette question à la littérature

⁵⁰ Geneviève Rodis-Lewis, « Introduction », dans René Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, Vrin, 1966.

⁵¹ Jean-Maurice Monnoyer, « La pathétique cartésienne », dans René Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, Gallimard, 1988, p. 11-135.

⁵² Pierre Pachet (dir.), *La colère. Instrument des puissants, arme des faibles*, Paris, Autrement, 1997.

⁵³ Christian Biet, « Douceur de la vengeance, plaisir de l'interdit. Le statut de la vengeance au XVII^e siècle », *op. cit.*

d'Ancien Régime. L'ouvrage de référence du point de vue de l'ethnologie, de la philosophie et de l'histoire demeure celui dirigé par Raymond Verdier⁵⁵. Il étudie principalement le droit comme système socioculturel et linguistique, et les rapports entre la vengeance et le droit. Il rend compte des différentes conceptions philosophiques de la vengeance (Platon, Aristote, Sénèque, saint-Thomas, Leibniz, Hegel), et des critiques, tant positives que négatives, que cette passion soulève. Il s'arrête sur le changement qui s'opère dans la conception de la vengeance quand la gestion des échanges sociaux devient affaire d'État (ce qui est justement le cas au XVII^e siècle), il s'interroge sur les pratiques et les valeurs de la vengeance, considérant la vengeance comme un fait de culture lié aux institutions et aux coutumes. Elle retient également l'attention du criminologue Maurice Cusson⁵⁶ qui étudie la vengeance dans les sociétés avant l'instauration du système pénal. Il pose des jalons importants en ce qui a trait aux systèmes vindicatoires, aux motivations vindicatives, aux fonctions de la vengeance de même qu'à l'analyse des aspects qui ont contribué à son déclin. Une seule des questions soulevées se voit apporter une réponse plus ou moins satisfaisante et mériterait que l'on s'y arrête plus longuement (ce que nous nous proposons de faire) : pourquoi se vengeait-on ?

Bien entendu, la colère et la vengeance ont été abordées par des littéraires, que ce soit sous l'angle d'une thématique ou d'une topique. Elliott Forsyth⁵⁷ prend pour objet la tragédie précornélienne et se livre à une étude détaillée de l'époque allant de

⁵⁴ Éric Méchoulan, « La dette et la loi : considérations sur la vengeance », *loc. cit.*

⁵⁵ Raymond Verdier (dir.), *La vengeance : études d'ethnologie, d'histoire et de philosophie*, vol. 4, *La vengeance dans la pensée occidentale*, Paris, Cujas, 1980.

⁵⁶ Maurice Cusson, *La vengeance*, Montréal, École de criminologie, 1985.

1553 à 1640 en fixant son attention sur le thème de la vengeance. Il étudie les significations sociale, religieuse et littéraire du thème de la vengeance tel qu'il se manifeste dans la tragédie française. Il suppose que c'est le lien existant entre ce thème et la tradition qui en explique la puissance et la portée. S'il aborde les diverses tangentes de la vengeance, Forsyth exclut sans justification apparente les liens entre justice, loi et droit, ainsi que la conception philosophique. Éric Méchoulan⁵⁸, dans un article du collectif qu'il dirige sur la vengeance dans la littérature de l'Ancien Régime, présente les différentes avenues possibles pour étudier la topique de la colère et la vengeance : point de vue médical, rhétorique, social, juridique. Cette contribution a fortement influencé notre propre conception de la colère et de la vengeance, ainsi que les manières envisagées pour l'étudier.

L'approche méthodologique que nous avons retenue pour mener cette étude s'inscrit dans l'horizon conceptuel de la topique culturelle⁵⁹ mais doit aussi beaucoup à l'anthropologie littéraire. Les codes et les maximes qui régissent la colère et la vengeance peuvent être qualifiées de *topoi* si nous entendons par là, à l'instar des membres de la société d'analyse de la topique romanesque (SATOR), une « structure narrative embryonnaire autour de laquelle l'*inventio* romanesque s'organise⁶⁰ », et que Georges Molinié envisage comme des « lieux du discours littéraire, qui sont

⁵⁷ Elliott Forsyth, *La tragédie française de Jodelle à Corneille (1553-1640) : le thème de la vengeance*, *op. cit.*

⁵⁸ Éric Méchoulan (dir.), *La vengeance dans la littérature de l'Ancien Régime*, *op. cit.*

⁵⁹ L'étude sémantique et le relevé des réseaux lexicaux propre à la topique nous a bien entendu permis, dans un premier temps, de cerner les règles et maximes communes de la colère et de la vengeance, mais nous n'avons pas été en mesure de les joindre à cette thèse. Nous souhaitons pouvoir, dans un avenir rapproché, créer une banque de données (à l'aide du logiciel TOPOSATOR), afin de partager les résultats de notre recherche et de les rendre accessibles.

plutôt des arguments thématico-narratifs, liés aux pratiques typologisables des usages globalement génériques, avec toutes leurs combinaisons et leurs négations⁶¹ ». En effet, nous verrons que les règles communes que nous avons répertoriées dans les nouvelles, et dont nous avons dénombré les occurrences, permettent d'articuler le récit, de structurer l'intrigue tout en rendant sa progression cohérente, qu'elles dictent les comportements adoptés par les personnages et se portent garantes de leur vraisemblance. C'est ici que nous rejoignons la dimension rhétorique de la topique, conçue alors comme « l'ensemble des sources constitutives des preuves techniques, ou artificielles, qui meuvent le dynamisme de l'argumentation rhétorique. Celle-ci, on le sait, relève du dialectique, tout en s'en démarquant par le caractère du fréquent comme base du vraisemblable, et par la visée qui, pour le rhétorique, est précisément persuasive⁶² ». Cette topique, nous la qualifions de culturelle car les maximes, les préceptes et les règles que nous mettons au jour ont évidemment une valeur éthique et une utilité morale : ils s'inscrivent dans un contexte précis (celui de la société de cour et de salon de la seconde moitié du XVII^e siècle), ils sont indissociables de pratiques sociales et culturelles qui leur confèrent leur valeur et leur signification, ils s'expliquent à la lumière d'usages et de savoirs communs.

Sans faire de l'histoire culturelle à proprement parler, nous avons retenu de cette approche l'ouverture qu'elle a permise de la littérature à la société et à la culture, dans la foulée des travaux de Georges Duby sur l'histoire de la vie privée, et

⁶⁰ Gabrielle Verdier et Martine Debaisieux, « Avant-propos », *Violence et fiction jusqu'à la Révolution. Travaux du IX^e colloque international de la SATOR (Milwaukee — Madison, septembre 1995)*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, p. 12.

⁶¹ Georges Molinié, « Coda : topique et littérature », *Études françaises*, hiver 2000, vol. 36, n° 1, p. 155.

de ceux de Roger Chartier sur l'histoire de la lecture sous l'Ancien Régime. Cependant, nous insistons davantage sur le rapport entre les « belles-lettres⁶³ » et la science de l'homme (anthropologie), à l'instar de Louis van Delft, qui a montré que les écrivains du XVII^e siècle « tiennent plus que tous autres, continûment un "discours sur l'homme". L'étude d'un tel discours, tel est précisément l'objet premier de l'anthropologie⁶⁴ ». Cette position (que nous partageons) présuppose que les textes littéraires sont des révélateurs privilégiés des valeurs, idées et pratiques sociales et culturelles, qu'ils proposent une vision de l'homme, qu'on y trouve une description des mœurs, une peinture des passions humaines, des vices et des vertus, un enseignement sur la conduite de la vie⁶⁵. La fonction éducatrice et civilisatrice des belles-lettres, sa capacité à former l'homme pour vivre dans le monde, Emmanuel Bury⁶⁶ les a mises en lumière à partir de l'insertion du modèle de la politesse dans les œuvres littéraires en prose. Il a montré que la fiction narrative, et en particulier le roman, a contribué à l'élaboration d'un art de la société, en proposant un idéal de vie sociale à l'aide d'exemples fictifs, ce qui a mené Bury à qualifier le roman de laboratoire de politesse, de laboratoire expérimental de la vie de société, et nous

⁶² *Ibid.*, p. 151-152.

⁶³ On sait que le sens actuel du mot littérature date approximativement de 1730, et qu'il convient, pour la période qui nous intéresse, de parler plutôt de « belles-lettres ». Elles désignent une somme de connaissances plus vaste que celles qu'on dévolue à la littérature, connaissances qui tiennent à la fois de l'art oratoire, de la poésie, de l'histoire, de la grammaire, de la philosophie, du savoir mondain, mais aussi de la physique, de la géométrie et des sciences. Sur l'évolution de ces deux termes, voir Jean Rohou, *L'histoire littéraire. Objets et méthodes*, Paris, Nathan, 1996, p. 59-60.

⁶⁴ Louis van Delft, *Littérature et anthropologie. Nature humaine et caractères à l'âge classique*, Paris, PUF, 1993, p. 2.

⁶⁵ Citant Marc Fumaroli, Louis van Delft dit de la littérature qu'elle est « le lieu de tous le plus commun, où la "nature humaine" se donne à connaître [...]. De fait, en elle seulement se rencontrent "les types idéaux, les situations archétypales, les sentiments et les passions identifiables qui organisent notre perception des êtres et de nous mêmes, qui autorisent [...] la reconnaissance avec autrui de l'interprétation des conduites" », *ibid.*, p. 3 (nous soulignons).

⁶⁶ Emmanuel Bury, *Littérature et politesse. L'invention de l'honnête homme (1580-1750)*, Paris, PUF, 1996.

verrons que cette appellation vaut également pour la nouvelle qui lui succède. Évidemment, il ne s'agit pas de faire des textes littéraires de simples miroirs qui reflètent fidèlement la réalité, mais plutôt un lieu où se met en place une réflexion sur les passions, où convergent différents discours sur les passions (parfois similaires, parfois contradictoires), où l'on expose des maximes, des codes et des règles qui sont censés régir les comportements (les mouvements des passions), un lieu où l'on expérimente diverses pratiques morales, sociales, amoureuses et culturelles qui relèvent d'une rhétorique sociale, et où l'on s'en joue.

Précisons que les textes du XVII^e siècle établissent une certaine équivalence entre les règles et les maximes de conduite, ce qui explique que nous employons indistinctement ces deux termes dans notre étude. En effet, Nicolas Faret dans son traité de *L'honnête homme*, au moment où il conseille aux gens de cour de contenir leurs passions, parle aussi bien de maximes que de règles. On lit, par exemple, que « L'une des plus importantes et des plus universelles maximes que l'on doit suivre en ce commerce, est de modérer ses passions, et celles sur tout qui s'eschauffent le plus ordinairement dans la conversation, comme la colere⁶⁷ ». Plus loin, il écrit que « pour se servir agreablement d'une chose si rare, comme le sont les bons mots, il faut observer les reigles, et se retenir dans plusieurs considerations, sans lesquelles ils perdent souvent toute leur grace⁶⁸ ». On observe un phénomène semblable dans les nouvelles où ce sont des règles mais aussi des maximes qui dictent le comportement des personnages. Ainsi, l'auteur d'une historiette amoureuse explique la conduite

⁶⁷ Nicolas Faret, *L'honnête homme ou l'art de plaire à la cour*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1630], p. 68-69.

vindicative de Dorylas par le fait « [qu'il] sçavoit trop cette maxime generale, qu'il ne faut jamais se vanger de l'infidélité de sa Maistresse que sur son Rival⁶⁹ ».

La topique culturelle de la colère et de la vengeance dans les nouvelles galantes et historiques que nous avons entrepris de faire prendre la forme suivante. Dans le premier chapitre, on trouve une présentation du corpus, un essai de définition et de délimitation générique de la nouvelle. Ensuite, nous présentons les différents savoirs sur les passions qui circulent au XVII^e siècle et qui sont diffusés dans les textes littéraires en portant attention aux voies de passages entre ces savoirs. Le chapitre deux est consacré au corps en colère et à son éloquence, il porte sur la physiologie de la colère masculine et féminine. On identifie les savoirs qui sous-tendent la représentation physique de la colère dans les nouvelles et on essaie de voir à quelle fin on les emploie. Dans le troisième chapitre, la colère et la vengeance, par le biais des modèles de conduites présentés et des valeurs morales qui leurs sont rattachées, semblent participer d'un art d'aimer, alors que dans le quatrième, c'est un art de vivre en société que l'on voit se profiler. Cet itinéraire nous conduira progressivement à la connaissance de l'homme, du moins telle qu'elle se trouve dans les nouvelles à partir des notions centrales de colère et de vengeance, connaissance qui va du moi physique au moi amoureux et au moi social.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 83.

⁶⁹ *Nouvelle ou historiette amoureuse*, Paris, Charles de Sercy, 1670, in-12, p. 100.

CHAPITRE I : LA PASSION DES NOUVELLES

« Mais surtout, n'admirez-vous pas ce goût singulier et nouveau qu'on a pour les nouvelles [...] ?⁷⁰ »

1. LA NOUVELLE AU XVII^e SIÈCLE

1.A. Essai de définition

Si quelques nouvellistes du temps connaissent une certaine notoriété et sont encore lus aujourd'hui, que l'on pense à Madeleine de Scudéry, Mme de La Fayette, Mme de Villedieu, Catherine Bernard, Saint-Réal, Boursault, Préchac, Donneau de Visé et quelques autres, dont les auteurs anonymes qui publient dans le *Mercur* *Galant*, la majorité d'entre eux sont des *minores* qui ont vite sombré dans l'oubli⁷¹. Quant aux nouvelles, elles peuvent s'intituler histoires, historiottes, nouvelles du temps, galantes et /ou historiques, être françaises, espagnoles, anglaises ou turques⁷². Elles sont publiées de façon indépendante quand il s'agit d'une narration simple et unique, tenant en cela davantage du modèle de la *novella* espagnole, ou alors sous forme de recueil avec un récit cadre quand elles s'inscrivent dans la tradition de la

⁷⁰ Mme de Pringy, *Les différents caractères de l'amour*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1685] p. 1115.

⁷¹ L'enquête menée dans le cadre de cette étude révèle que sur les deux cent trente et une nouvelles du corpus, vingt-sept ont été écrites par onze femmes, quatre-vingt-une sont l'œuvre de quarante et un hommes, et cent vingt-trois autres sont anonymes. Sur le phénomène de l'effacement du nom d'état-civil et de l'absence de tout nom propre dans la production galante, voir Delphine Denis, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 130-131.

⁷² Les textes du corpus se divisent ainsi, selon la mention qui paraît dans le titre ou le sous-titre : 36 nouvelles, 21 nouvelles historiques, 16 nouvelles galantes, 2 nouvelles historiques et galantes, 4 nouvelles précisent le lieu ; 71 histoires, 7 histoires galantes, 5 histoires de ce temps, 4 histoires nouvelles ou curieuses, 3 histoires amoureuses, 6 histoires précisent le lieu ; 44 nouvelles ne comportent aucune indication spécifique (ce sont des intrigues, amours, aventures, galanteries diverses ou alors on y trouve simplement le nom du protagoniste), alors que 10 nouvelles s'associent à un autre genre (journal, voyage, mémoires, lettre, etc.).

nouvelle italienne puis française de la Renaissance⁷³. On le voit, l'ensemble est vaste et éclectique mais il ne fait que couvrir les différents aspects d'un genre polymorphe que l'on peut difficilement contenir dans les limites d'une définition étroite.

Les *Sentiments sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le style* qui paraissent en 1683 est un ouvrage au caractère mondain dans lequel Du Plaisir prodigue des conseils aux dames et aux cavaliers sur l'art de tourner une lettre et de composer un roman, et dont les considérations théoriques sur le genre narratif sont des plus importantes puisque ce sont les seules que l'on possède pour la période allant de 1671 à 1699, ainsi que le fait remarquer René Godenne⁷⁴. Bien entendu, Segrais a déjà donné sa célèbre définition de la nouvelle dans ses *Nouvelles françaises ou les divertissements de la princesse Aurélie*⁷⁵, Sorel a retracé l'histoire du genre dans sa *Bibliothèque française*⁷⁶ et a opposé le roman à l'Histoire dans *De la connoissance des bons livres*⁷⁷, alors que Huet a retracé l'histoire générale du roman dans sa *Lettre-traité sur l'origine des romans*⁷⁸ qu'il adresse à Segrais, mais Du Plaisir est le seul à

⁷³ Le plus souvent, les nouvelles sont publiées de façon autonome et indépendante, mais notre corpus comprend tout de même quelque 23 recueils où l'on retrouve des gens de bonne compagnie qui se réunissent puis prennent la parole tour à tour pour se divertir en racontant une petite histoire à la manière du *Décameron* de Boccace, de *L'heptaméron* de Marguerite de Navarre et des *Nouvelles françaises* de Segrais. Delphine Denis explique que ce dispositif conversationnel permet d'ancrer le discours dans un format de production spécifiquement mondain (*Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle, op. cit.*, p. 243).

⁷⁴ René Godenne, *Histoire de la nouvelle française au XVII^e et XVIII^e siècles*, Genève, Droz, 1970, p. 107.

⁷⁵ « Il me semble que c'est la différence qu'il y a entre le roman et la nouvelle, que le roman écrit ces choses comme la bienséance le veut et à la manière du poète, mais que la nouvelle doit un peu davantage tenir de l'Histoire et s'attacher plutôt à donner des images des choses comme d'ordinaire nous les voyons arriver que comme notre imagination se les figure », Jean Regnault de Segrais, *Les nouvelles françaises ou les divertissements de la princesse Aurélie*, 2 vol., Paris, S.T.F.M., 1990-1992 [1656-1657], p. 99.

⁷⁶ Charles Sorel, *La bibliothèque française*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1667].

⁷⁷ Charles Sorel, *De la connoissance des bons livres*, Roma, Bulzoni, 1974 [1671].

⁷⁸ Pierre-Daniel Huet, *Lettre-traité de Pierre-Daniel Huet sur l'origine des romans*, Paris, Nizet, 1971 [1669].

avoir livré une conception spécifique du genre de la nouvelle qui soit distincte de celle du roman. *Les Sentiments*, ainsi que le fait remarquer Philippe Hourcade, « opposent anciens et nouveaux romans [à entendre ici au sens de nouvelle], et développent la critique d'une tendance désormais dépassée [le roman] au nom des principes d'une esthétique nouvelle [la nouvelle]⁷⁹ ».

Mais qu'entend-on exactement par nouvelle au XVII^e siècle ? Selon Du Plaisir, la nouvelle doit avoir un déroulement régulier, uniforme, linéaire et chronologique, l'intrigue et le style doivent être sobres, les incidents vraisemblables, les personnages naturels et peu nombreux. Le narrateur doit s'effacer devant le récit des actions et les réflexions de ses personnages : « les actions seules doivent parler. Un héros se peint par ses effets⁸⁰ ». Tout comme l'historien, il doit être désintéressé car, nous dit Bellegarde : « ce n'est point à lui à louer, ni à blâmer les personnes dont il parle, il doit se contenter d'exposer les faits, laissant une liberté entière au lecteur, d'en juger comme il lui plaira⁸¹ ». L'essentiel des nouvelles réside dans l'analyse psychologique des personnages, dans la peinture de la passion amoureuse et des sentiments, simplicité et dépouillement qui permet de réduire considérablement la longueur des récits qui passent de dix tomes à un seul volume. Leur conclusion se doit d'être morale, elles devront châtier le vice et glorifier la vertu⁸². Cette morale⁸³,

⁷⁹ Philippe Hourcade, « Introduction », dans Du Plaisir, *Sentiments sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le style*, Genève, Droz, 1975 [1683], p. 4.

⁸⁰ Du Plaisir, *Sentiments sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le style*, op. cit., p. 55.

⁸¹ Abbé Morvan de Bellegarde, *Lettres curieuses de littérature et de morale*, dans Günter Berger, *Pour et contre le roman. Anthologie du discours théorique sur la fiction narrative en prose du XVII^e siècle*, Paris / Seattle / Tübingen, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1996 [1702], p. 208.

⁸² Du Plaisir termine son traité sur cette prescription : « Ces sortes d'histoires, aussi bien que les pièces de théâtre, sont d'elles-mêmes une école d'édification ; leur conclusion doit toujours enfermer une morale [...]. Quelque malheureuse soit la vertu, elle est toujours dépeinte avec des attraits ; elle

fruit d'une vision pessimiste de l'amour et du sentiment de vivre dans un monde clos, étouffant et dégradé, est le plus souvent une condamnation des dérèglements causés par l'amour, inculquant aux lecteurs une méfiance grandissante à l'égard de leurs propres passions mais en les divertissant par la narration des aventures qu'elles occasionnent.

Il existe trois principaux types de nouvelles selon le sujet traité. La « nouvelle de ce temps » rapporte des aventures contemporaines qui se sont récemment déroulées dans le milieu de la cour⁸⁴. La « nouvelle galante » raconte les intrigues amoureuses (le plus souvent malheureuses) d'un individu particulier, elle peut être actuelle ou se situer dans un passé assez proche. Ses repères spatio-temporels sont entourés d'un certain flou, et le récit insiste sur les passages galants (conversations, rencontres furtives, bals, lettres et cadeaux échangés, rêveries, dilemmes amoureux, etc.) afin de séduire le lecteur. La « nouvelle historique », quant à elle, met en scène des personnages publics qui ont fortement marqué leur époque et qui, par leur morale, leur politique ou leur conduite, se posent comme des modèles à suivre ou à fuir, ou

intéresse, elle donne de la pitié. Au contraire, le moindre vice, ou d'habitude ou d'inclination, quelque favorable qu'il soit, paraît toujours avec des dangers, s'il ne paraît pas avec des châtimens. » *Sentiments sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le style*, op. cit., p. 70.

⁸³ Voir à ce sujet Paul Bénichou, *Morales du grand siècle*, Paris, Gallimard, 1948.

⁸⁴ L'abbé d'Aubignac en donne une définition peu flatteuse : « [Les histoires du temps sont] tirées de cabales de la cour ou des intrigues de la ville ; et mêlées de quelques déguisemens qui ne les cachent à personne ; Ils [les auteurs] apprennent quelques evenemens de la fortune, ou quelques secretes amourettes qui leur plaisent, et se sentant incapables d'inventer, ils sont ravis d'y pouvoir trouver un sujet pour former une petite histoire qu'ils grossissent de quelques legeres conversations auxquelles ils se seront trouvez presents, et de quelques mauvais Episodes qu'ils auront empruntez d'un conte fait en leur presence par quelque homme d'esprit. C'est une adresse de quelques Modernes qui se picquent d'écrire, et qui par la stérilité de leur genie sont contraints de mendier de tous costez, ce qu'ils ne rencontrent point chez eux. » *Macarise, ou la reine des îles Fortunées, histoire allégorique*, « Observations nécessaires pour l'intelligence de cette allegorie », dans Günter Berger, *Pour et contre le roman. Anthologie du discours théorique sur la fiction narrative en prose du XVII^e siècle*, op. cit., p. 134.

alors suscitent la pitié du lecteur par leur destinée tragique. L'intrigue est située dans un cadre historique, un temps et des lieux précis, elle rapporte des faits réels et vérifiables (guerres, batailles, troubles politiques, coups d'état, etc.). Ce type de nouvelle a pour objectif de montrer au lecteur comment les passions et le caractère de ces personnages illustres ont influé sur le cours de l'histoire. Elle tend à expliquer les événements politiques par l'analyse des mobiles secrets et des motivations internes de ces personnages, où l'amour, l'ambition et le ressentiment jouent souvent un rôle de premier plan. Cette conception de l'histoire se fonde sur la connaissance des hommes qui la font, de leurs passions et de leurs faiblesses⁸⁵. Elle donne lieu à une nouvelle historique où les conflits amoureux s'imbriquent étroitement aux conflits politiques, mais le récit des intrigues amoureuses qui relève de l'imagination de l'auteur prend souvent le pas sur la reconstitution historique. Si bien que la nouvelle historique rejoint vite la nouvelle galante, et n'a plus d'historique que le cadre peint en toile de fond ; les personnages fictifs côtoient les personnages réels, et les faits vérifiables sont entrecoupés d'histoires sentimentales supposées⁸⁶. D'ailleurs, le fait que la nouvelle soit à la fois qualifiée d'historique et de galante dans les années 1688 nous semble symptomatique de cet effacement qui tend à s'opérer entre la nouvelle galante

⁸⁵ Saint-Réal formule clairement cette conception dans son *Discours sur l'usage de l'histoire* qui paraît en 1671 : « Sçavoir l'Histoire, c'est connoître les Hommes, qui en fournissent la matiere, c'est juger de ces hommes sainement ; étudier l'Histoire, c'est étudier les motifs, les opinions, les passions des hommes, pour en connoître tous les ressorts, les tours et les détours, enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux esprits, et les surprises qu'elles font au cœur », cité par Henri Coulet, *Le roman jusqu'à la révolution*, Paris, Armand Colin, 1967, p. 238.

⁸⁶ On sait combien cet aspect alimenta la querelle autour de *La princesse de Clèves*, les détracteurs affirmant qu'il est impossible de croire à une nouvelle dont le personnage principal qui est fictif évolue dans un cadre historique au milieu de personnages ayant réellement existé. « Pour moi, j'ai été surpris de trouver à la Cour de Henri II une Mademoiselle de Chartres, qui n'a jamais été au monde ; un grand prieur de Malte, qui la veut épouser ; un Duc de Clèves qui l'épouse effectivement, quoiqu'il n'ait point été marié. Enfin tout y est faux ; et de la Cour d'un Roi de France, l'on est tout d'un coup jeté dans le royaume des *Amadis*, parmi des gens inconnus et des aventures peu vraisemblables. »

et la nouvelle historique. Edwige Keller fait également ce constat : « Bien que leurs épithètes semblent indiquer une différence de nature, la nouvelle historique et galante se rejoignent sur le terrain de l'intrigue, toutes deux racontant "une histoire sentimentale de caractère sérieux"⁸⁷ ».

La confusion et la pluralité des termes employés pour désigner la nouvelle illustre bien l'ambiguïté d'un genre aux contours mal définis, ce qui permet à Du Plaisir par exemple, — au moment même où il propose une réflexion théorique sur ce genre, et que l'on serait en droit de s'attendre à la plus grande rigueur terminologique —, d'employer tour à tour et indifféremment les expressions « petites histoires », « nouvelles » et « romans nouveaux » dès les premières pages de son ouvrage. Mais il est loin d'être le seul puisque nombre d'auteurs soulignent cette ambivalence dans le titre même de leur œuvre. C'est le cas notamment de Mme de Villedieu dans *Cléonice ou le roman galant, nouvelle*⁸⁸, des textes anonymes *Nouvelle ou historiette amoureuse*⁸⁹ et *Histoire espagnole et française ou l'amour hors de saison, nouvelle galante*⁹⁰. À l'occasion, ils glissent un commentaire à ce sujet dans leur préface : « Je ne sçay ny les regles qu'il faut observer, ny l'ordre qu'il faut tenir en ces choses ; je ne sçay pas mesme quel nom leur convient le mieux, ou

Valincour, *Lettres à Madame la Marquise *** sur la Princesse de Clèves*, Paris, Garnier-Flammarion, 2001 [1678], p. 62-63.

⁸⁷ Edwige Keller, *Poétique de la mort dans la nouvelle classique (1660-1680)*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 22.

⁸⁸ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Cléonice ou le roman galant, nouvelle*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669].

⁸⁹ *Nouvelle ou historiette amoureuse*, Paris, Charles Sercy, 1670, in-12, 116 p.

⁹⁰ *Histoire espagnole et française ou l'amour hors de saison, nouvelle galante*, Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, 218 p.

de Contes, ou de Nouvelles⁹¹ ». Certains s'en remettent aux bons soins du lecteur, le principal étant de leur plaire : « Vous le recevrez, s'il vous plaist, comme un Roman, comme une Histoire, enfin comme une narration vraie ou fausse, pourveu que vous en soyez satisfait⁹² ». Un écart serait donc pensable entre la volonté, toute théorique, de définir et de distinguer la nouvelle des autres genres narratifs, et la mise en pratique telle qu'on la retrouve dans les textes littéraires.

1.B. La nouvelle : un genre polymorphe

Nouvelles et romans s'opposent-ils réellement, ainsi que le prétend l'ensemble des critiques, ou n'est-ce que deux termes employés pour désigner une même production littéraire ? Il semble possible d'envisager la nouvelle contre le roman, ou la nouvelle comme un anti-roman, à la manière de Du Plaisir, mais le roman fait alors uniquement référence aux romans pastoraux, baroques, héroïques et d'aventures tels que pratiqués entre 1600 et 1660 par des écrivains comme Honoré d'Urfé, Gomberville, La Calprenède et Madeleine de Scudéry, pour ne nommer que ceux-ci. Ces romans ont pour traits communs leurs débuts *in medias res*, leurs intrigues touffues et labyrinthiques, leurs nombreuses histoires intercalées, la multiplication des personnages secondaires, l'abondance et l'invraisemblance de leurs aventures (naufrages, emprisonnements, enlèvements, fausses morts, déguisements, travestissements, reconnaissances finales, etc.), leurs héros extraordinaires, le pittoresque des contrées éloignées et le faste de l'histoire, les ornements (lettres,

⁹¹ *L'amant de bonne-foy*, Paris, Charles Sercy, 1672, in-8°, p.n.ch.

poésies, chants, conversations, portraits) et les longues descriptions. Un tel foisonnement de l'intrigue ne pouvant tenir en quelques pages, les romans multiplient les volumes (entre dix et douze), pour atteindre la somme considérable de six milles pages en moyenne. Le style, que Huet qualifie de « fardé et enflé [et] qui n'est point à imiter⁹³ », se caractérise encore par ses très longues phrases. Or, il semble que le lecteur se soit lassé de ces longs romans et que l'évolution des goûts et des sensibilités ait exigé un genre plus bref qui corresponde davantage à l'intérêt des lecteurs. C'est du moins ce que constate Charles Sorel dans *De la connoissance des bons livres* :

Il faut que nous considérions encore que depuis quelques années les trop longs romans nous ayant ennuyés, afin de soulager l'impatience des personnes du siècle, on a composé plusieurs petites histoires détachées qu'on a appelées des nouvelles ou des historiettes. Le dessein en est assez agréable ; on n'a pas tant de peine qu'à comprendre et à retenir une longue suite d'aventures mêlées ensemble⁹⁴.

Ce qui fait dire à Jean Lafond que : « les praticiens et la critique ont conscience que la psychologie du lecteur a changé et joue à présent en faveur de la nouvelle. L'ennui s'est déplacé : on le trompait par la lecture de longs romans, dont on appréciait la complexité des intrigues, on s'exaspère à présent de leurs lenteurs⁹⁵ ». La nouvelle qui remplace le roman autour de 1660 est donc une réaction contre les trop longs romans, elle répond à une volonté d'épuration, de sobriété et de condensation, et

⁹² Claude Colin, *Eraste, nouvelle : ou sont descrites plusieurs aventures amoureuses*, Paris, Estienne Loyson, 1664, in-12, p.n.ch.

⁹³ Pierre-Daniel Huet, *Lettre-traité de Pierre-Daniel Huet sur l'origine des romans*, op. cit., p. 125.

⁹⁴ Charles Sorel, *De la connoissance des bons livres*, op. cit., p. 158. Il tenait déjà le même propos dans sa *Bibliothèque françoise*, op. cit., p. 178-181. Nombreux sont ceux qui reprennent et partagent cet avis : Du Plaisir, *Sentiments sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le style*, op. cit., p. 44-45 ; Mme de Pringy, *Les différents caractères de l'amour*, op. cit., p. 1115 ; Eustache Le Noble, *Ildegerte, reine de Norvège*, « Au lecteur », dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 1117 ; Abbé Morvan de Bellegarde, *Lettres curieuses de littérature et de morale*, op. cit., p. 204 ; Nicolas Lenglet-Dufresnoy, *De l'usage des romans*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 1124.

⁹⁵ Jean Lafond, « Introduction », dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. LXVI.

cherche avant tout l'adhésion du lecteur en opposant à l'invraisemblance des romans un certain réalisme et le sérieux de l'histoire. D'ailleurs Segrais, quand il pensait la distinction entre nouvelle et roman, le faisait déjà en termes de vérité et de vraisemblance⁹⁶.

La nouvelle cherche à se distinguer du roman par l'étendue de l'histoire et le choix de l'intrigue, en évitant les longueurs prodigieuses, le mélange d'histoires diverses, la multiplication des personnages, le manque de « naturel » des caractères, l'antiquité des sujets, les lieux et pays éloignés. Elle abandonne aussi les débuts *in medias res*. Au contraire des débuts surprenants, l'introduction de la nouvelle doit clairement mettre au fait le lecteur des événements qui sont à l'origine de l'intrigue, présenter en quelques pages la situation et les personnages qui sont destinés à jouer un rôle décisif dans le dénouement de l'œuvre, afin d'éviter les fastidieux retours en arrière et les récits rétrospectifs. La nouvelle, à la différence du roman, a donc un cadre plus récent, des personnages peu nombreux, une intrigue simple portant sur des événements d'ordre psychologique et l'action est intériorisée. Pour ce faire, l'écrivain doit avoir une profonde « connaissance du cœur humain » dans les différentes crises des passions⁹⁷, il brosse le portrait de ses personnages en insistant sur les traits moraux et non physiques, il s'efface derrière ses personnages en ayant recours aux

⁹⁶ Voir citation de la note 75.

⁹⁷ Bellegarde insiste sur cet aspect et fait du savoir des passions une qualité essentielle des nouvellistes : « Les mouvemens du cœur en donnent encore davantage ; mais il faut que l'Auteur ait une grande pénétration pour les bien démêler, et ne point se perdre dans ce labyrinthe. » Plus loin, il reprend : « En effet le temperament, les humeurs, les conjonctures, donnent aux vices de nouvelles attitudes ; le tour de l'esprit, les mouvemens du cœur, les affections, les intérêts, changent la nature des passions, qui sont différentes dans tous les hommes ; le genie de l'Auteur paroît merveilleusement quand il développe nettement ces differences, et qu'il met sous les yeux du Lecteur ces matieres

dialogues, rejette les longs monologues puisqu'il est invraisemblable qu'il ait pu les entendre, et exclut tous les ornements qui n'entretiennent pas un lien direct avec le sujet principal.

Les nouvellistes reprennent à leur tour ce discours théorique et insistent dans leur préface ou avis au lecteur⁹⁸ sur les caractéristiques qui font que leur œuvre n'a rien d'un roman, tâchant ainsi de se dissocier à tout prix d'un genre qui n'a plus la cote auprès des lecteurs et précisant du même coup la poétique de ce genre « nouveau ». Plus qu'une position théorique ou esthétique, il s'agirait là d'une affaire éditoriale visant à s'assurer de la bonne réception (critique et économique) de leur texte par le public. On répète sur tous les tons au lecteur qu'il ne trouvera pas tous ces désagréments du roman qui le rebutent et l'ennuient dans les nouvelles qu'on lui propose. La nature véridique du texte, contrairement au fabuleux du roman, est certainement l'aspect par lequel les écrivains se détachent le plus radicalement du roman : « Cependant l'on saura que tout ceci n'est point un Roman ; mais une pure vérité, sans fiction, et sans aucun mélange de ses aventures tirées aux cheveux, qui ennuiant quelquefois plus le lecteur, qu'elles ne le divertissent⁹⁹ ». Cette exigence de vérité dans la nouvelle s'oppose toutefois, le plus souvent, à la vraisemblance du roman, ainsi que le signale ce passage tiré de Jean Donneau de Visé qui reprend à son compte la distinction proposée par Segrais :

imperceptibles, et qui échappent à la vûe de la plupart des Auteurs. » *Lettres curieuses de littérature et de morale, op. cit.*, p. 207.

⁹⁸ Delphine Denis écrit à ce propos : « Le travail de légitimation théorique emprunte encore d'autres voies détournées : c'est dans les Préfaces et Avis au Lecteur que l'esthétique galante trouve en effet, dans les années où elle s'élabore, un lieu d'expression privilégié. » *Le Parnasse galant, op. cit.*, p. 111.

⁹⁹ *La princesse de Phaltzbourg, nouvelle historique et galante*, Cologne, Pierre Marteau, 1688, in-12, p. 6-7.

Je ne doute point qu'on ne trouve dans quelques-unes de mes Nouvelles, des choses qui paroissent un peu contre la vray-semblance ; mais le Lecteur fera, s'il luy plaist, reflexion, que je ne suis pas Poëte dans cet Ouvrage, et que je suis Historien. Le Poëte doit s'attacher à la vray-semblance, et corriger la verité qui n'est pas vray-semblable. L'Historien au contraire ne doit rien écrire qui ne soit vray ; et pourveu qu'il soit assuré de dire la verité, il ne doit point avoir d'égard à la vray-semblance. [...] Comme je suis fidelle Historien, je n'ay point voulu toucher aux Incidens que j'ay trouvez de cette nature, encor qu'en bien des endroits, j'eusse pû par deux ou trois mots seulement rendre des Aventures plus vray-semblables. [...] J'aurois pû de mes trois Tomes en faire plus de vingt, sans adjouster aucun Incident, s'il n'avoit esté question que de faire de grands raisonnemens, et de longues conversations ; mais je voy tous les jours tant de Gens passer par dessus, et laisser de bonnes choses, pour vouloir suivre le fil de l'Histoire, que j'ay crû devoir travailler selon le goust du Lecteur ; c'est pourquoy je ne me suis gueres échappé à dire de ces sortes de choses, qui dans les Romans ne plaisent pas mesmes à ceux qui les trouvent belles¹⁰⁰.

Les écrivains n'hésitent pas à glisser au passage, à l'intérieur même de leur récit, un commentaire qui rappelle au lecteur qu'il est en présence d'une nouvelle, et non d'un roman, notamment lorsqu'il s'agit d'écourter la description d'un lieu, d'un paysage, de faits ou de circonstances exceptionnelles, et de satisfaire à l'exigence de la brièveté : « Sans vouloir faire un recit de Roman d'un combat veritable que toute l'Allemagne et la France ont sceu. Il est certain que le jeune Massauve fit des actions d'une valeur prodigieuse¹⁰¹ ». Cette insistance sur le respect de la vérité se fait sentir encore davantage quand il s'agit de nouvelles historiques. Elle devient un impératif qui pose ses propres exigences méthodologiques, reléguant alors le rang de nouvelliste à celui de simple compilateur après l'avoir élevé à celui d'Historien :

L'Auteur de cet Ouvrage [...] jugea à propos qu'il ne pouvoit mieux employer les intervalles de temps qu'il avoit à luy, qu'à la lecture de l'Histoire ; et comme celle-cy luy plût extraordinairement, il cherche dans tous les Historiens

¹⁰⁰ Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, 3 t. en 1 vol., Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669], p.n.ch.

¹⁰¹ Antoine de Salvan de Saliez, *La comtesse d'Isembourg*, Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, p. 119-120.

ce qui pouvoit y avoir de rapport ; et en ayant fait une compilation, il l'a mise dans l'état où vous la voyez¹⁰².

Ce respect des sources, annoncé dans la plupart des préfaces, peut prendre une forme très élaborée lorsque le nouvelliste décide de joindre des tables de citations à la manière de Mme de Villedieu : « Je lui déclare donc, que les Annales Galantes sont des vérités Historiques, dont je marque la Source dans la Table que j'ai insérée exprès au commencement de ce tome¹⁰³ ». Mais la palme revient certainement à Antoine Des Barres qui ne consacre pas moins de quarante-cinq pages à sa table de citations et à leurs sources latines, y ajoutant notes et remarques critiques éclairantes sur l'histoire et ses personnages, allant jusqu'à discuter les informations trouvées chez les différents historiens et n'hésitant pas à les confronter¹⁰⁴. Il peut aussi s'intégrer plus finement à la trame narrative ainsi que le fait Vaumorière à propos des talents équestres de Diane de France : « Elle passa plus avant, et comme elle montoit bien à cheval elle-même, ce que nous voyons dans plusieurs Memoires¹⁰⁵ ».

Mais il ne faut pas être dupe de cette prétention à la vérité qui est loin de faire l'unanimité chez les nouvellistes du XVII^e siècle et qui se présente davantage comme une manière efficace de se détacher du roman que comme une règle à suivre. Il existe

¹⁰² D'Argences, *La comtesse de Salisbury ou l'ordre de la jaretière. Nouvelle historique*, 2 parties en 1 vol., Paris, Claude Barbin, 1682, in-12, p.n.ch. On aura remarqué que le plaisir éprouvé par l'auteur à la lecture de cette histoire est garant de celui qu'éprouvera le lecteur et guide ainsi la bonne réception du texte, stratégie soulevée par Delphine Denis dans *Le Parnasse galant, op. cit.*, p. 88.

¹⁰³ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 3, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1671], p. 7.

¹⁰⁴ À propos de la naissance d'Irene, par exemple, il écrit : « Crucius et Bandel se contentent de nous dire en gros qu'elle estoit extrêmement belle ; et dans les autres Historiens j'ay trouvé seulement que l'Empereur Emanuel avoit une niece qui s'appeloit Irene, et qu'il avoit mariée à Mustapha frere d'Amurat. J'ay rapporté le texte Latin des Citations des choses les plus essentielles de cette Histoire, afin que le Lecteur ne la crut point imaginaire », Antoine Des Barres, *Irène, princesse de Constantinople. Histoire Turque*, Paris, Claude Barbin, 1678, in-8°, p. 229-230.

de nombreuses nuances quant à ce respect de la vérité et si certaines nouvelles sont rigoureusement fidèles à l'histoire (c'est le cas notamment de *Marie Stuart* de Boisguilbert¹⁰⁶ et d'*Irene, princesse de Constantinople* d'Antoine Des Barres¹⁰⁷), il y en a d'autres qui n'ont d'historique que le nom, c'est précisément le cas du *Voyage du valon tranquille, nouvelle historique à la princesse Émilie*¹⁰⁸. On voit même des auteurs qui, dans leur préface ou avis, s'arrogent le droit de mélanger histoire et fiction, ce qui, il faut bien le dire, est le cas de la plupart des nouvelles qui constituent notre corpus :

J'aurois bien pû donner ce Livre sous le nom d'histoire veritable, l'ayant écrit sur des memoires fort fideles ; Cependant comme je voulois y mêler les amours du Comte Tekely, et qu'on ne sçait jamais bien la verité des intrigues amoureuses, je me suis contenté d'en faire une Nouvelle historique ; et bien loin que cela puisse corrompre l'Histoire, les personnes qui ont la moindre connoissance des affaires du monde, verront aisement que tous les faits son veritables, et que je ne me suis aidé de mon invention que dans les choses qui ont rapport à la galanterie¹⁰⁹.

La nouvelle historique devient à ce point un mélange de fiction galante et d'histoire véritable que les nouvellistes qui prétendent au titre d'historien veulent se détacher de cette pratique en intitulant leurs nouvelles des Histoires : « J'ay rapporté le texte latin des Citations des choses les plus essentielles de cette Histoire, afin que le Lecteur ne la crut point imaginaire comme sont toutes nos Nouvelles Historiques¹¹⁰ ».

¹⁰⁵ Pierre d'Ortigie, sieur de Vaumorière, *Diane de France. Nouvelle historique*, Paris, Guillaume de Luyne, 1675, in-12, p. 29.

¹⁰⁶ Pierre le Pesant de Boisguilbert, *Mary Stuart, reyne d'Écosse. Nouvelle historique*, 3 vol., Paris, Claude Barbin, in-12, 234 p., 239 p. et 248 p.

¹⁰⁷ Antoine Des Barres, *Irène, princesse de Constantinople. Histoire Turque*, op. cit.

¹⁰⁸ François Charpentier, *Le voyage du valon tranquille, nouvelle historique à la princesse Émilie*, s.l., s.é., 1673, in-12, 152 p. Voir aussi : Jean de Préchac, *Le secret, nouvelles historiques*, Paris, Charles Osmont, 1683, in-12, 146 p.

¹⁰⁹ Jean de Préchac, *Le comte Tekely, nouvelle historique*, Paris, Claude Barbin, 1686, in-12, p.n.ch.

¹¹⁰ Antoine Des Barres, *Irène, princesse de Constantinople. Histoire Turque*, op. cit., p. 230.

La nouveauté du sujet traité dans les nouvelles et le divertissement que le lecteur devrait prendre à lecture de ces histoires récentes et du temps les distinguent encore du roman¹¹¹. Donneau de Visé, par exemple, joue sciemment sur cet aspect, et ce tant au niveau du titre que du contenu, quand il publie ses *Nouvelles nouvelles* :

Tout ce que je puis encore dire, ô critiques Lecteurs (car je me persuade qu'il y en a peu qui ne le soient !) c'est qu'encore que vous trouviez à critiquer dans ces Nouvelles, vous y trouverez de quoy vous divertir ; parce que tout en est nouveau, et que je n'ay voulu imiter personne, ny traiter des matieres usées, dont l'on vous auroit entretenu mille fois¹¹².

Or les nouvelles, si elles doivent divertir le lecteur pour lui être agréable, doivent surtout (en principe) l'instruire en renfermant un sens moral, en proposant des préceptes moraux et par là même lui être utiles¹¹³. Elles sont donc nombreuses à prendre un caractère exemplaire, à se poser comme des modèles qui enseignent au lecteur à domestiquer ses passions, à s'en méfier en lui peignant des tableaux sombres de ses effets, puis en lui proposant des modèles de vertu et de tranquillité. C'est ce qu'exprime clairement Isaac Claude dans son Avis au lecteur : « L'utilité que je pretens que tu retires de cette lecture, c'est que tu te dises à toi-même, que l'amour étant si dangereux, tu ne le saurois éviter avec trop de soin¹¹⁴ ». Cette fonction d'exemplarité de la nouvelle se manifeste jusque dans la forme de l'*exemplum* qu'elle prend parfois, que l'on pense seulement aux *Désordres de l'amour* de Mme de

¹¹¹ 127 nouvelles de notre corpus appartiennent à cette catégorie d'histoire du temps, et un peu plus de la moitié d'entre elles ont été publiées dans le *Mercure Galant*.

¹¹² Jean Donneau de Visé, *Nouvelles nouvelles*, vol. 1, Paris, Pierre Bienfait, 1663, in-12, p.n.ch.

¹¹³ Cette caractéristique suit, bien sûr ou alors le prétend, à la lettre la très classique règle du « plaire et instruire ». Louis, chevalier de Mailly, précise dans son avertissement : « On s'étonnera peut-être qu'en faisant ici de fortes leçons de morale contre l'Amour, j'en peigne les aventures d'une manière enjouée qui en peut donner des idées trop vives et trop galantes. Mais je le fais par cette raison, que si la morale étoit toute seche, la plupart de ceux à qui elle doit servir ne la liroient point : Au lieu qu'en y mêlant quelque chose d'agréable, c'est le moyen d'y attirer les Amans par leur propre foible, et de les mieux persuader en les engageant à la lecture des veritez qui leur paroîtront d'une façon moins suspecte. » *Les disgraces des amans*, Paris, Gabriel Quinet, 1690, in-8°, p.n.ch.

Villedieu¹¹⁵, ou aux très nombreuses nouvelles qui paraissent dans le *Mercur*
Galant. Chacune de ces histoires a pour but d'illustrer la maxime qui l'introduit et lui
sert de point de départ, ainsi qu'en fait foi cet exemple : « L'amour et l'ambition sont
des écueils où la plupart des Femmes se perdent. Les aventures que j'entreprends de
décrire justifieront cette vérité¹¹⁶ ». Ces maximes se présentent aussi comme des
règles culturelles de comportement qui visent le plus souvent à limiter les éclats et les
dérèglements des passions. Elles président à l'élaboration d'intrigues diverses dans
les nouvelles, qu'il s'agisse d'une aventure galante ou d'une vengeance sanglante, ce
que nous verrons de façon plus détaillée aux chapitres III et IV de cette étude. Pour ne
prendre qu'un exemple, l'auteur d'une historiette amoureuse écrit que Dorylas :
« sçavoit trop cette maxime generale, qu'il ne faut jamais se vanger de l'infidélité de
sa Maistresse que sur son Rival¹¹⁷ ». La suite du récit illustre cette maxime qui dicte
la conduite vindicative de Dorylas : « Ce fut donc Evandre qui fut le but de sa
vengeance : Il dissimula toujours son ressentiment jusques à ce qu'il eust trouvé le
moyen de le faire éclater. Il s'en proposa mille, et n'en trouva pas de meilleur, que de

¹¹⁴ Isaac Claude, *Le comte de Soisson et le cardinal de Richelieu rivaux de madame la duchesse d'Elbæuf. Nouvelle galante*, Cologne, Pierre Marteau, 1690, in-12, p.n.ch.

¹¹⁵ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les désordres de l'amour*, Genève, Droz, 1970 [1675]. Chaque partie débute par une maxime (Que l'amour est le ressort de toutes les autres passions de l'âme ; Qu'on ne peut donner si peu de puissance à l'amour qu'il n'en abuse ; Qu'il n'y a point de desespoir, où l'amour ne soit capable de jeter un homme bien amoureux) et neuf autres sont intégrées dans le corps du récit. Elles sont mises en retrait dans le texte, chapeautées du titre maxime et suivies d'un numéro qui les distingue les unes des autres. Elles ponctuent les temps forts du récit et annoncent, de manière condensée, la suite qui consiste en une démonstration de cette maxime morale. Jean Lafond écrit à ce sujet que Mme de Villedieu « entend montrer les conséquences désastreuses de la passion, et les différentes histoires qui sont liées entre elles par des transitions et des maximes en vers sont autant d'*exempla* de la leçon qu'elles illustrent : lorsqu'elle est toute puissante, la passion ne peut que faire le malheur de l'être qui en est victime, et, avec lui, celle de la cause politique à laquelle il était attaché. » « Introduction », dans *Nouvelles du XVII^e siècle, op. cit.*, p. XLII.

¹¹⁶ Louise-Geneviève Gomes de Vasconselle, dame de Guillot de Beaucour, *Le mary jaloux, nouvelle*, Paris, Michel Guerout, 1688, in-12, p. 2-3.

¹¹⁷ *Nouvelle ou historiette amoureuse, op. cit.*, p. 100.

luy faire perdre sa Maistresse¹¹⁸ ». Dorylas engage Melinde à se faire aimer d'Evandre pour susciter la jalousie de Corsique et ainsi brouiller les nouveaux amants, ce qui réussit en effet.

Entre autres critères, la nouvelle se distingue également du roman par sa brièveté et sa concision¹¹⁹, par la simplicité et le naturel de son style qui sont garants de la vérité du sujet¹²⁰, par les sujets traités qui sont le plus souvent français¹²¹, par la condition des personnages qui est plus proche de celles des lecteurs¹²² et par les noms qui sont francisés¹²³. Tous ces critères ne cherchent qu'à faciliter l'identification du lecteur aux personnages, aux situations et aux milieux où ils évoluent en lui offrant

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 100-101.

¹¹⁹ « Il y en a dans tous les trois Volumes qu'on trouvera peut-estre un peu courtes : Mais je sçay par experience que plusieurs les souhaitent comme cela ; et pour ceux qui ne sont pas de ce sentiment, j'aime mieux qui les trouvent courtes qu'ennuyeuses. » Jean Donneau de Visé, *L'amour échappé ou les diverses manieres d'aymer, contenuës en quarante histoires ; avec Le Parlement d'Amour*, vol. 1, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1669], p.n.ch. Cela dit, la brièveté de la nouvelle est un concept assez élastique puisque la nouvelle peut ne compter que quelques pages (comme c'est le cas des histoires qui paraissent dans le *Mercure Galant*), ou alors avoir plus de 500 pages, la moyenne se situant autour de 250 pages en format du temps (in-12).

¹²⁰ « Je diray donc pour entrer d'abord en matiere, que je prie ceux qui ne trouveront pas le style de mes Nouvelles assez empoulé, de se ressouvenir que ces sortes d'Ouvrages n'estant que des Recits de choses plus familiares que relevées, le style en doit estre aussi aisé et aussi naturel que seroit celui d'une Personne d'esprit qui feroit agreablement un Conte sur le champ », Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, *op. cit.*, p.n.ch.

¹²¹ « Paris est un si grand theatre, et il s'y passe tous les jours tant de Sceines differentes, que le Lecteur ne doit pas estre surpris, si je prens la pluspart des incidens de mes Nouvelles dans cette grande Ville, sans me donner la peine de m'informer de ce qui se fait ailleurs. » Jean de Préchac, *Nouvelles galantes et aventures du temps*, t. II, Paris, Compagnie des Libraires, 1680, in-12, p. 41.

¹²² « Tous ceux qui se sont mêlés de faire des romans ou d'écrire de petites historiettes se sont particulièrement attachés à donner une grande naissance à leurs héros et à leurs héroïnes, parce qu'il est certain qu'on prend bien plus d'intérêt à la destinée d'un prince qu'à celle d'un particulier. Cependant on trouve des personnes d'une condition médiocre qui ont l'esprit parfaitement bien fait, et qui ont quelquefois des sentiments aussi nobles que ceux qui sont d'une plus grande naissance, surtout lorsque leur naturel est soutenu d'une bonne éducation. Comme j'écris une histoire véritable, j'ai été obligé de prendre mon héroïne telle que je l'ai trouvée, et j'ai cru que le lecteur aurait la bonté de lui passer sa naissance en faveur de mille autres bonnes qualités qu'elle a. » Jean de Préchac, *L'illustre Parisienne, histoire galante et véritable*, 2 parties, dans *Nouvelles du XVII^e*, *op. cit.*, p. 718.

¹²³ « Il me seroit bien aisé de luy donner un nom de Roman ; mais comme j'écris un récit fort simple, et non pas une Histoire inventée, j'aime mieux traduire son veritable nom, qui signifie Belline ; je vous apprendray avec la mesme fidelité, celui de son Amant, qui se nommoit le Baron de Saint Firmin. » Jean de Préchac, *Nouvelles galantes et aventures du temps*, *op. cit.*, t. I, p. 4-5.

« une image familière de sa propre condition et [en] touch[ant] davantage sa sensibilité¹²⁴ ».

La poétique de la nouvelle, selon les nouvellistes du temps, s'élabore donc en tenant compte de deux éléments distincts. D'abord, elle cherche à tout prix à s'affranchir du roman, de sa vraisemblance et de sa fiction, pour privilégier la vérité de l'histoire et se donner un caractère véritable ; ensuite, ses caractéristiques visent surtout à obtenir l'adhésion du lecteur et à plaire à ce public à la recherche constante de nouveaux divertissements. Ce souci du lecteur qui est au fondement de la poétique de la nouvelle répond bien entendu à des enjeux économiques (vendre le plus possible d'exemplaires à un public impatient de les lire), mais il tient aussi du fait que la nouvelle prétend agir sur son public et lui inculquer quelques leçons de morale et de savoir-vivre, qu'elle se veut un instrument de civilisation ainsi que nous le verrons dans les chapitres suivants. Les nouvelles étant lues principalement par un public d'honnêtes femmes et d'honnêtes hommes¹²⁵, c'est du moins ce qu'affirment Préchac¹²⁶ et Valincour¹²⁷, les nouvellistes mettent idéalement en scène des

¹²⁴ Marie-Thérèse Hipp, *Mythes et réalités. Enquêtes sur le roman et les mémoires (1660-1700)*, Paris, Klincksieck, 1976, p. 44.

¹²⁵ Ce sont d'ailleurs sensiblement les mêmes que ceux qui lisaient des romans, et dont Sorel nous a laissé ce portrait : « Il faut considerer quelles personnes ce sont qui prisent le plus les Romans ; on verra que ce sont les Femmes et les Filles, et les Hommes de la Cour et du Monde, soit qu'ils soient gens d'épée, ou que leur oiseveté les fasse plaie aux vanitez du Siecle », Charles Sorel, *De la connoissance des bons livres*, op. cit., p. 133-136. Voir également l'article de Monique Vincent qui présente les lectrices du *Mercure Galant* où paraissent de nombreuses nouvelles : « Le Mercure Galant et son public féminin », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, fasc. 1-2, 1979, p. 76-85.

¹²⁶ « Et comme c'est le beau Sexe qui decide ordinairement de ces petits Ouvrages, j'ay sujet de croire qu'avec la protection du Seigneur de la Cour le plus galand, et de la meilleure mine, qui est le mieux avec les Dames, on aura du moins de l'indulgence pour ma petite Histoire, puisque je ne l'ay écrite que pour vous divertir », Jean de Préchac, *L'héroïne mousquetaire, histoire véritable*, Paris, Theodore Girard, 1677, in-12, p.n.ch. Cette dédicace fait appel à une forme de protectorat qui garantira le succès de l'œuvre mais s'inscrit aussi au cœur d'une vaste entreprise de séduction, ainsi que le remarque Delphine Denis : « elle [l'instance féminine] représente à l'évidence le paradigme d'un lectorat

personnages qui, tout comme leurs lecteurs, font preuve d'une certaine bienséance dans leurs comportements et leurs manières, d'un raffinement du langage et de l'expression, d'une maîtrise de leurs passions et de leurs sentiments. Les textes sont marqués d'une élégance stylistique, d'une recherche au niveau des aventures qui sont agréables et galantes, et d'une distinction par le goût. Cet art de plaire qui repose en grande partie sur la scénographie galante devient donc pour les nouvellistes le meilleur moyen de parvenir à la réussite littéraire et éditoriale, voire même financière dans certains cas.

Une distinction claire et nette est donc possible, du point de vue théorique, entre nouvelle et roman, ainsi que l'on vient de le voir, mais résiste-t-elle à la confrontation des textes littéraires ? On peut affirmer que oui, dans certains cas, que l'on pense à *La princesse de Montpensier*¹²⁸ ou à *Dom Carlos*¹²⁹, mais qu'en est-il d'une œuvre comme *Célinte, nouvelle première*¹³⁰ ? Ce texte est un cas limite car, malgré le sous-titre et les propos de Mlle de Scudéry qui rappelle plusieurs fois à son lecteur qu'elle lui présente une nouvelle, on ne peut s'empêcher, à la lecture, d'avoir l'impression d'être en présence d'un roman condensé, parce que plus court, mais d'un roman tout de même puisque l'on y retrouve les mêmes procédés que dans son *Grand Cyrus* ou sa *Clélie*, soit des naufrages, des emprisonnements, des tentatives

mondain, moderne et citadin, dont elle assume les reproches inégalement fondés d'ignorance, de "naïveté" [...] et de frivolité. » (*Le Parnasse galant, op. cit.*, p. 312).

¹²⁷ « Croyez-moi, mon cher Monsieur, vous êtes un juge trop sévère, et trop savant pour elle. Ces sortes de bagatelles ne sont point de votre compétence ; il faut les renvoyer aux dames et aux cavaliers, qui en jugeront mieux que vous », Valincour, *Lettres à Madame la Marquise *** sur la Princesse de Clèves, op. cit.*, p. 64.

¹²⁸ Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Montpensier*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle, op. cit.*, p. 361-387.

d'évasion, des fausses morts, des récits rétrospectifs, de nombreux billets galants et couplets de chanson, et ainsi de suite. Cela dit, le cas de *Célinte* est particulièrement intéressant puisqu'il témoigne de la volonté de l'auteure, qui jusqu'alors devait son succès à ses énormes romans, de se conformer à la mode du jour en abandonnant la pratique des longs romans et en écrivant une première nouvelle. La nouvelle n'est donc pas aussi affranchie du roman que les nouvellistes voudraient le laisser croire, et il existe un bon nombre de « nouvelles / petits-romans » selon le mot de René Godenne¹³¹, *L'heureux esclave*¹³² de Sébastien Bremond de même que *Fédéric de Sicile*¹³³ de Catherine Bernard en sont deux exemples parmi tant d'autres.

La nouvelle, en principe, se distingue aussi clairement des mémoires, ce genre qui, pour paraphraser Philippe Lejeune¹³⁴, comporte une narration à la 1^{re} ou à la 3^e personne, et où le mémorialiste privilégie la chronique sociale et historique de son temps au détriment de sa propre vie, prenant alors la position d'un témoin plutôt que celle d'un sujet. Antoine Adam spécifie que : « dans la plupart des cas, les hommes du XVII^e siècle n'écrivaient leurs souvenirs que pour occuper les loisirs de la retraite, pour adoucir les tristesses de l'exil ou pour laisser à leurs enfants le récit de leur vie et

¹²⁹ César Vichard de Saint-Réal, *Dom Carlos, nouvelle historique*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 505-562.

¹³⁰ Madeleine de Scudéry, *Célinte, nouvelle première*, Paris, Nizet, 1979 [1661].

¹³¹ René Godenne, « L'association nouvelle petit-roman entre 1650 et 1750 », *CAIEF*, n° 18, 1966, p. 67-78.

¹³² Sébastien Bremond, *L'heureux esclave ou la relation des aventures du sieur de la Martinière, comme il fut pris par les corsaires de Barbarie et délivré ; La manière de combattre sur mer de l'Afrique et autres particularitez*, Paris, Olivier de Varennes, 1674, in-12, 236 p.

¹³³ Catherine Bernard, *Fédéric de Sicile*, dans *Œuvres*, t. I, *Romans et nouvelles*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993 [1680], p. 65-155.

¹³⁴ Philippe Lejeune, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 1998 [1971], p. 11. Emmanuèle Lesne définit aussi les mémoires comme un « récit continu et chronologique du rôle public d'un personnage, effectué selon le point de vue singulier d'un témoin », *La poétique des mémoires (1650-1685)*, Paris, Honoré Champion, 1996, p. 418.

les leçons de leur expérience¹³⁵ », faisant alors allusion à Turenne, Bussy-Rabutin et Arnauld d'Andilly. Marie-Thérèse Hipp précise que « L'entreprise du mémorialiste est le plus souvent une revanche, revanche sur la vie, revanche sur autrui, moyen d'être soi-même tel enfin qu'on aspire à être. Ce désir suppose l'existence des autres, puisque c'est par le regard des autres que nous avons une existence sociale¹³⁶ ». C'est donc dans cet esprit qu'ont été écrits la plupart des mémoires de l'époque, que l'on songe au Cardinal de Richelieu, au Cardinal de Retz, à La Rochefoucauld, à Mlle de Montpensier ou aux mémoires plus tardifs de Saint-Simon. À ce titre, on ne peut nier que les mémoires se distinguent de la nouvelle, tant par la forme que par la manière. Pourtant, il est des cas plus ambigus où la nuance est plus fine, il s'agit, par exemple, des fameux mémoires d'Hortense Mancini, qui paraissent en 1675 et qui ont probablement été écrits par Saint-Réal, et qui s'intéressent moins aux événements de l'histoire générale qu'aux aventures pittoresques ou dramatiques vécues par la duchesse de Mazarin, au récit de ses infortunes et aux cruautés de son mari.

Entre les mémoires qui éclairent l'histoire générale et ceux qui se présentent comme le récit d'une vie, deux autres formes de confusion avec le genre de la nouvelle sont possibles, c'est-à-dire les mémoires qui relèvent du roman autobiographique fictif, et les mémoires consacrés aux intrigues de la vie de cour. Pour illustrer le premier cas, il suffit de prendre l'exemple des *Mémoires de la vie*

¹³⁵ Antoine Adam, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, t. IV, Paris, Éd. Mondiales, 1968 [1954], p. 122.

¹³⁶ Marie-Thérèse Hipp, *Mythes et réalités. Enquête sur le roman et les mémoires (1660-1700)*, op. cit., p. 28-29. Sa conception rejoint celle de P. Lejeune et E. Lesne : « Les mémorialistes nous entretiennent de leur vie surtout dans la mesure où elle se rattache à l'histoire, maintenant leurs écrits dans la région la plus superficielle, la plus sociale de la personnalité. » *Ibid.*, p. 26. Voir aussi Frédéric Charbonneau,

d'*Henriette-Sylvie de Molière*¹³⁷ de Mme de Villedieu, qui ne peuvent être que faux en raison du rang peu élevé de l'auteure, et qui sont davantage une œuvre littéraire qui tient du roman d'aventures, ce qui fait dire à Henri Coulet qu'avec cette œuvre le roman d'aventures fait place au roman de l'aventurier¹³⁸. Malgré ce caractère résolument fictif, des similitudes frappantes existent entre l'auteure et son personnage, mais Micheline Cuénin remarque avec justesse : « Henriette-Sylvie, en effet, représente peut-être moins ce que Marie-Catherine a été que ce qu'elle aurait voulu être¹³⁹ ». Le deuxième cas, celui des mémoires de la vie de cour, qui furent fort à la mode dans les années 1690 ainsi qu'en témoignent les *Mémoires des aventures singulières de la cour de France*¹⁴⁰ et les *Mémoires de la cour d'Angleterre*¹⁴¹ de Mme d'Aulnoy pour ne donner que ces deux exemples, mettent l'accent sur les passions qui s'agitent dans l'orbite de la cour, sur les aventures sentimentales et galantes, tenues pour secrètes, que vivent les grands de ce monde. Ce faisant, ce type de mémoires s'apparente au genre de la nouvelle et de « l'histoire secrète » qui cherchent à expliquer les zones d'ombre de l'histoire en dévoilant au public les passions secrètes de ces hommes et femmes qui font l'histoire, telle que l'*Histoire secrète de Bourgogne* de Mlle de La Force¹⁴². Un dernier cas mérite d'être souligné :

Les silences de l'histoire : les mémoires français du XVII^e siècle, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001.

¹³⁷ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière*, Tours, Université de Tours, 1977 [1671].

¹³⁸ Henri Coulet, *Le roman jusqu'à la révolution*, op. cit., p. 280-281.

¹³⁹ Micheline Cuénin, *Roman et société sous Louis XIV : Madame de Villedieu (Marie-Catherine Desjardins 1640-1683)*, t. I, Paris, Honoré Champion, 1979, p. 256-257.

¹⁴⁰ Marie-Catherine Le jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Mémoires des aventures singulières de la cour de France*, La Haye, J. Albert, 1692, in-12.

¹⁴¹ Marie-Catherine Le jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Mémoires de la cour d'Angleterre*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1695, in-12.

¹⁴² Charlotte-Rose de Caumont La Force, *Histoire secrète de Bourgogne*, 2 t. en 1 vol., Paris, S. Bernard, 1694, in-12. Elle composa aussi *Histoire secrète d'Henri IV, roi de Castille* en 1695 et *Anecdote galante, ou histoire secrète de Catherine de Bourbon* en 1703.

ce sont les mémoires apocryphes ou romans en forme de mémoires, tels que pratiqués par Courtiliz de Sandras, qui rapportent les faits, gestes et pensées d'un individu particulier et non d'un personnage public, et qui sont, du coup, invérifiables. Marie-Thérèse Hipp écrit qu'il s'agit là de « relations sans doute apocryphes, mais vraisemblables — au point qu'on ne sait jamais où finit la vérité, où commence la fiction — de personnages présentés comme réels, ces œuvres traduisent le mépris du genre romanesque, le goût de la réalité même fausse¹⁴³ ». Force est de constater que, si la nouvelle se distingue des mémoires quand il s'agit de témoignages privilégiés sur les événements de l'histoire, la distinction n'est plus si nette quand les mémoires s'avèrent être un « roman autobiographique fictif », des « mémoires apocryphes » ou une « histoire secrète ».

Cela nous amène à réfléchir sur la spécificité de l'histoire au regard de la nouvelle. Loin de s'opposer, ces deux termes se confondent au point de devenir synonymes et ils renvoient à un même ensemble de textes. Nous avons vu que Sorel et Du Plaisir, lorsqu'ils définissent la nouvelle par opposition au roman, emploient tour à tour les termes de « nouvelles », « petites histoires », « histoires galantes » ou « histoires véritables », sans qu'aucun critère précis ne justifie l'emploi de l'un plutôt que de l'autre. Les auteurs eux-mêmes juxtaposent indistinctement les termes dans les titres de leurs écrits, que ce soit *L'histoire d'Iris, nouvelle*¹⁴⁴ de Poisson ou encore *l'Histoire espagnole ou Dom Amador de Cardone, nouvelle*¹⁴⁵. Certains textes

¹⁴³ Marie-Thérèse Hipp, *Mythes et réalités. Enquête sur le roman et les mémoires (1660-1700)*, op. cit., p. 57.

¹⁴⁴ Raymond Poisson, *Histoire d'Iris, nouvelle*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 879-928.

¹⁴⁵ *Histoire espagnole ou Dom Amador de Cardone, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, 218 p.

chapeautés du seul titre d'histoire, ne portant pas la mention de nouvelle dans leur sous-titre, en sont pourtant. C'est le cas aussi bien des petites nouvelles du *Mercure Galant*, qui n'ont que la mention « Histoire », suivie du mois et de l'année, que de cette nouvelle de Mme de La Fayette intitulée *Histoire de la comtesse de Tende* (texte posthume qui paraît en 1718 dans le *Nouveau Mercure* sans nom d'auteur). Ainsi, nous sommes assez d'accord avec René Godenne quand il affirme : « Équivalent de nouvelle étendue ou de nouvelle courte, "histoire" ne recouvre pas un genre narratif particulier. L'histoire des "histoires" des années 1671-1699 se confond avec celle de la nouvelle de ces années¹⁴⁶ ». Nous nous permettons toutefois une remarque : alors que Godenne prétend qu'en utilisant histoire et /ou nouvelle pour désigner un même type de récit, les nouvellistes font la preuve qu'ils n'attachent aucune importance à une rigueur terminologique, il convient de rappeler que certains d'entre eux revendiquent clairement le recours à l'appellation « histoire véritable » pour marquer leur opposition aux mensonges et aux invraisemblances romanesques, et donner de la crédibilité à leur texte. C'est notamment le cas de Préchac qui, dans l'introduction de *L'illustre Parisienne, histoire galante et véritable*, précise : « Comme j'écris une histoire véritable, j'ai été obligé de prendre mon héroïne telle que je l'ai trouvée, et j'ai cru que le lecteur aurait la bonté de lui passer sa naissance en faveur de mille autres bonnes qualités qu'elle a¹⁴⁷ ». Cette précision sert à justifier la présence de personnages de condition médiocre dans son histoire mais surtout à se détacher de la pratique romanesque qui ne met en scène que des personnages de condition illustre. L'histoire se présente donc comme une narration authentique et réaliste, le plus

¹⁴⁶ René Godenne, *Histoire de la nouvelle française au XVII^e et XVIII^e siècles*, op. cit., p. 129.

¹⁴⁷ Jean de Préchac, *L'illustre Parisienne, histoire galante et véritable*, op. cit., p. 718.

souvent centrée sur un protagoniste dont on retrace les aventures et intrigues de façon linéaire et chronologique. L'histoire peut être amoureuse ou galante lorsqu'elle insiste sur les intrigues sentimentales du personnage, véritable lorsqu'elle insiste sur la véracité des faits rapportés, l'authenticité des personnages, des lieux et des situations, ou alors être secrète, ce qui est le cas surtout après 1690, lorsqu'elle se donne pour mission de contenter la curiosité du lecteur en lui révélant les amours cachées et dissimulées des grands de ce monde¹⁴⁸. La définition que l'abbé de Charnes donne de l'histoire galante correspond en tous points à celle de la nouvelle historique et galante :

Enfin nos derniers Auteurs ont pris une voye qui leur a semblé plus propre à s'attacher le lecteur, et à le divertir ; et ils ont inventé les Histoires galantes, dont je vous ay fait d'abord la description. [...] Ce sont des copies simples et fidelles de la véritable histoire, souvent si ressemblantes, qu'on les prend pour l'histoire mesme. Ce sont des actions particulieres de personnes privées ou considerées dans un estat privé, qu'on développe et qu'on expose à la veuë du public dans une suite naturelle, en les revestant de circonstances agreables ; et qui s'attirent la créance avec d'autant plus de facilité, qu'on peut souvent considerer les actions qu'elles contiennent, comme ressorts secrets des evenemens memorables, que nous avons appris dans l'Histoire¹⁴⁹.

La distinction entre nouvelle et historiette n'est pas si simple qu'elle peut d'abord le sembler. La nouvelle se distingue certainement de l'historiette au sens où

¹⁴⁸ Valincour présente l'histoire secrète en ces termes, la dissociant à peine de la nouvelle historique et galante en ce qui a trait à la matière et à l'intrication entre la fiction et l'histoire : « Je voudrais donc prendre pour le temps de mon ouvrage un siècle fameux par de grands événements et célèbre par les personnes illustres qui y auraient vécu. Je choisirais ceux de ces grands événements qui auraient le plus éclaté, et dont les historiens ne nous auraient point laissé le détail ni les circonstances. Je tâcherais d'en inventer par rapport à mon sujet. Je voudrais si bien surprendre mes lecteurs, qu'il leur semblerât que je n'aurais écrit que ce que les historiens auraient oublié d'écrire, ou ce qu'ils auraient laissé pour ne pas entrer dans un trop grand détail. Enfin, je voudrais que mes fictions eussent un rapport si juste et si nécessaire aux événements véritables de l'histoire, et que les événements parussent dépendre si naturellement de mes fictions, que mon livre ne parût être autre chose que l'histoire secrète de ce siècle-là, et que personne ne pût prouver la fausseté de ce que j'aurais écrit. » Valincour, *Lettres à Madame la Marquise *** sur la Princesse de Clèves*, op. cit., p. 70.

¹⁴⁹ Jean Antoine de Charnes, *Conversations sur la critique de la Princesse de Clèves*, Tours, Éd. De l'Université François-Rabelais, 1973 [1679], p. 134-136.

Tallemant de Réaux¹⁵⁰ l'entend, ainsi que de l'historiette définie comme une histoire amusante et comique car le plus souvent, les historiettes désignent des récits scandaleux et licencieux, ce qui diffère de façon assez contrastée avec le réalisme galant et le sérieux historique des nouvelles. Charles Sorel, dans *De la connoissance des bons livres*¹⁵¹, faisant référence à certains écrits de Donneau de Visé, d'Oudin et de Préfontaine, dit des historiettes qu'elles sont folles et impertinentes, qu'elles tombent dans un libertinage horrible, qu'elles donnent de mauvais exemples car on n'y trouve ni honneur ni vertu, s'opposant en cela à la conclusion morale prônée par la nouvelle. La nouvelle et l'historiette se différencient donc au niveau du ton, sérieux chez l'une, comique chez l'autre, mais surtout dans le choix et le traitement du sujet. La nouvelle s'en tient principalement aux aventures sentimentales en s'adossant à l'histoire (mondaine, princière ou véritable), ce qui lui confère dignité et réalisme, et elle réserve une place de choix à l'esthétique galante¹⁵² (ce que René Godenne nomme le « réalisme galant »¹⁵³). L'historiette s'apparente plutôt aux anecdotes grivoises, divertissantes et ludiques, et s'inspire du quotidien des milieux familiers ; elle se rattache davantage à la tradition des fabliaux du Moyen Âge, aux contes

¹⁵⁰ « J'appelle ce recueil *Les Historiettes*, parce que ce ne sont que petits Mémoires qui n'ont aucune liaison les uns aux autres. [...] Mon dessein est d'écrire tout ce que j'ay appris et que j'apprendray d'agréable et de digne d'estre remarqué, et pretens dire le bien et le mal sans dissimuler la vérité, et sans me servir de ce qu'on trouve dans les histoires et les mémoires imprimez. Je le fais d'autant plus librement que je sçay bien que ce ne sont pas choses à mettre en lumiere, quoyque peut-estre elles ne laissent pas d'estre utiles. » Gédéon Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. I, Paris, Gallimard, 1960 [1657-1659], p. 2.

¹⁵¹ Charles Sorel, *De la connoissance des bons livres*, op. cit., p. 158-160.

¹⁵² L'esthétique de galanterie, cet art de plaire avec enjouement qui valorise la nouveauté, la délicatesse et les grâces légères, est indissociable d'un certain mode de vie mondain. En effet, la notion de galanterie tient tout autant d'une pratique sociale (celle des salons) que d'une pratique littéraire. Elle définit les manières de se conduire dans le monde, d'aimer et d'écrire, la finesse du goût, du langage, de l'esprit et des sentiments. Sur les ambiguïtés du terme galant, on consultera Alain Viala, « La littérature galante : histoire et problématique », *Il Seicento francese oggi. Situazione e prospettive della ricerca*, Bari /Paris, Adriatica /Nizet, 1994, p. 100-113. Pour une théorisation de la galanterie, voir Delphine Denis, *Le Parnasse galant*, op. cit., p. 95-123.

¹⁵³ René Godenne, *Histoire de la nouvelle française au XVII^e et XVIII^e siècles*, op. cit., p. 60-61.

italiens puis français de la Renaissance et aux histoires comiques du début du siècle. Les deux genres se distinguent aussi en ce que la nouvelle fonde l'essentiel de son intrigue sur la profondeur psychologique des personnages, l'intériorisation de l'action et l'analyse des passions, alors que l'historiette repose surtout sur le comique de situation, des actes et des événements. Cela dit, il est des cas où l'historiette se confond avec le genre de la nouvelle, lorsque l'historiette se définit comme le récit d'une petite aventure ou d'événements de peu d'importance, et qu'elle prend alors le sens de petite histoire. Cette synonymie entre « nouvelle », « (petite) histoire » et « historiette », était déjà perceptible dans la définition que proposait Sorel¹⁵⁴, et elle peut se manifester dans le titre de la nouvelle, *Nouvelle ou historiette amoureuse*, ou alors dans l'avis au lecteur :

Le peu d'Art qu'on trouve presque dans tout ce qu'on appelle Historiette ou Nouvelle, et même dans la plupart des Romans ; et la licence qui a corrompu ce genre d'écrire n'ayant pas plû à tous les Lecteurs modestes, et délicats, et ayant fait d'un Art de régler les foiblesses de l'Amour un Art de les flatter et de les augmenter : Une dame a bien voulu se donner la peine de se faire une idée d'une Historiette assez ingénieuse pour divertir, et assez sage pour instruire¹⁵⁵.

Il convient à présent d'examiner les spécificités de la nouvelle au regard de l'anecdote journalistique. Loin des « canards » journalistiques qui alimentaient les histoires tragiques du début du siècle, l'anecdote, sous l'impulsion de Donneau de Visé, fondateur et directeur du *Mercure Galant* de 1672 à 1710, prend deux formes distinctes : soit la nouvelle anecdotique, soit la nouvelle mondaine. Dans les deux cas, il s'agit bel et bien de nouvelles littéraires. Ces nouvelles diffèrent des précédentes par leur contexte d'édition et leur espace de réception, puisqu'elles s'inscrivent à

¹⁵⁴ « [O]n a composé plusieurs petites histoires détachées qu'on a appelées des nouvelles ou des historiettes », Charles Sorel, *De la connoissance des bons livres*, op. cit., p. 158.

l'intérieur de chaque livraison du *Mercure Galant*. Ce journal prend la forme d'une lettre adressée à une femme qui représente l'ensemble des lecteurs, et offre un contenu des plus variés (informations sur la guerre, la politique et la vie mondaine, comptes rendus de pièces de théâtre, place privilégiée accordée à la poésie, la musique, les jeux d'esprit à la mode comme les énigmes, etc.), ce qui témoigne de son souci de plaire à un public galant et mondain, qui compte surtout des femmes mais aussi des hommes, des citadins comme des gens de province. Les nouvelles du *Mercure Galant* sont donc très brèves, quelques pages seulement (ce qui s'explique par les limites physiques qu'impose le format du journal), elles ne portent pas de titre, elles sont écrites par des mondains et des abonnés de ce mensuel mais publiées de façon anonyme. Ces nouvelles doivent plaire par leur nouveauté et prendre pour point de départ un événement mondain, authentique et récent. Selon qu'il s'agit d'une nouvelle anecdotique ou mondaine, elle fait rire par son côté frivole ou instruit par sa petite leçon de morale, prenant alors la forme de l'*exemplum* ainsi que nous l'avons mentionné plus haut. La nouvelle mondaine met souvent en scène une question sentimentale posée par un lecteur ou une lectrice, semblable à ces questions d'amour dont l'on débattait dans les salons, et y joint des conseils et des solutions, ce qui fait dire à Maurice Lever¹⁵⁶ que ces nouvelles sont une sorte de courrier du cœur. Monique Vincent¹⁵⁷, quant à elle, croit plutôt que l'intérêt de ces nouvelles tient au fait qu'elles présentent l'ensemble des membres de la société de l'époque, Parisiens, Provinciaux, nobles, bourgeois, hommes et femmes, en choisissant pour cadre au

¹⁵⁵ Nicolas-Pierre-Henri Montfaucon de Villars, *L'amour sans faiblesse*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, p.n.ch.

¹⁵⁶ Maurice Lever, *Le roman français au XVII^e siècle*, Paris, PUF, 1981, p. 181.

¹⁵⁷ Monique Vincent, « Introduction », *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, S.T.F.M., 1996, p. XIV.

déroulement de leur intrigue la vie mondaine ou la vie familiale, selon qu'il s'agit d'une nouvelle mondaine ou anecdotique.

Le conte étant un genre relevant du merveilleux et de l'imaginaire, on pourrait être tenté de l'éliminer d'office, ne voyant aucun rapprochement possible avec le sérieux et le caractère véritable de la nouvelle. Pourtant la distinction entre ces deux genres n'est pas toujours si nette. Les nouvelles de l'abbé Torche, *Le chien de Boulogne*¹⁵⁸, et de Jacques Alluis, *Le chat d'Espagne*¹⁵⁹, font la part belle à la magie, au merveilleux et à la métamorphose animale, si bien que l'on peut davantage parler de conte que de nouvelle malgré leur sous-titre. Ces nouvelles, qui se rattachent à la tradition des métamorphoses d'Apulée et d'Ovide, prennent des sujets fantastiques, font intervenir des personnages merveilleux (fées et magiciennes), et la narration est laissée au soin du personnage masculin métamorphosé en animal. Elles tiennent aussi de la nouvelle par les différents récits galants et autres aventures que vivent les personnages secondaires et qui sont observés et racontés par le narrateur (un chat ou un chien). René Godenne commente finement cette confusion dans la préface à sa réédition du texte de Torche :

En choisissant un tel type de sujet qui relève spécifiquement de cette autre forme d'expression spécifique qu'est le conte, Torche introduit incontestablement autour de la notion de nouvelle un élément d'ambiguïté, qui n'existe pas à l'origine : c'est là signifier que la nouvelle, comme le conte, peut s'approprier les mêmes sujets, et par conséquent supprimer d'une certaine manière les frontières qui séparent les deux formes d'expression¹⁶⁰.

¹⁵⁸ Antoine Torche, *Le chien de Boulogne ou l'amant fidèle : nouvelle galante*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1668].

¹⁵⁹ Jacques Alluis, *Le chat d'Espagne, nouvelle*, Cologne, Pierre du Marteau, 1669, in-12, 258 p.

¹⁶⁰ René Godenne, « Préface », dans Antoine Torche, *Le chien de Boulogne ou l'amant fidèle : nouvelle galante*, op. cit., p. V.

La nouvelle emprunte aussi parfois sa structure à des genres différents, entretenant ainsi le flou qui entoure ses délimitations génériques. Journaux, annales, relations de voyage, promenades, portraits et lettres sont autant de formes que peut épouser la nouvelle sans pour autant perdre sa spécificité. Il s'agit le plus souvent d'une stratégie de l'auteur qui a à cœur de divertir son lecteur et de lui plaire en lui offrant de la variété. Cette volonté de se renouveler sans cesse peut, bien entendu, s'exprimer dans le choix et le traitement du sujet, mais aussi de la forme. Mme de Villedieu, par exemple, qui vit de sa plume, doit écrire des nouvelles qui soient au goût du jour, ce qui explique qu'elle en explore les formes. *Le Journal amoureux*¹⁶¹ renoue avec la tradition antique et n'est qu'une façon de varier la forme du recueil de nouvelles. Il ne s'agit pas de devisants qui se divertissent en se racontant à tour de rôle une petite histoire, mais d'une narration simple (sans récit cadre) d'intrigues amoureuses indépendantes divisées en plusieurs journées. Dans ses *Annales galantes*¹⁶², forme qu'elle est la seule à pratiquer parmi les nouvellistes du temps, Mme de Villedieu s'inspire à nouveau des textes de l'Antiquité pour renouveler sa présentation d'un recueil. Chaque année (annale) rapporte quelques exemples historiques de désordres causés par l'amour qui sont entrecoupés de diverses maximes morales, mais la structure même de chacune des histoires respecte les règles du genre de la nouvelle. *Le portefeuille*¹⁶³ est un recueil de lettres supposément

¹⁶¹ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Journal amoureux*, dans *Œuvres complètes*, vol. 3, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1670], p. 149-278. Voir aussi : Jean de Vanel, *Histoire du temps ou journal galant*, s.l., s.é., s.d., in-12, 322 p. Contrairement à Mme de Villedieu, Vanel renoue avec la tradition des devisants de la Renaissance car, dans ce journal, trois dames et deux chevaliers se racontent à tour de rôle une nouvelle qui illustre les désordres causés par une passion.

¹⁶² Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, *op. cit.*, p. 7-149.

¹⁶³ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Le portefeuille*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 584-623. Voir aussi : « Lettre d'une dame qui écrit les aventures de son amie »,

trouvées, dont la facture est proche du roman épistolaire, mais qui néanmoins raconte les déboires amoureux du jeune Naumanoir en se pliant aux exigences de la nouvelle. Mme de Villedieu explore une autre avenue dans *Le portrait des faiblesses humaines*¹⁶⁴, qui est assez loin de la mode du portrait littéraire. Il s'agit pour elle, à partir de quatre exemples tirés de l'histoire antique, de prouver que même les grands hommes et femmes illustres ont été en proie aux faiblesses de leurs passions. L'objectif n'est pas tant de brosser le portrait physique et moral de ces personnages que de raconter leurs aventures et d'analyser en profondeur les mouvements de l'âme qui les ont agités, pour ensuite comprendre les conséquences que ces passions ont eues sur le déroulement de l'histoire, ce qui s'approche sensiblement des prétentions de la nouvelle historique. Jean de Préchac, qui est aussi un auteur prolifique vivant de sa plume, adopte la même stratégie quand il écrit ses nouvelles sous la forme d'une relation de voyage¹⁶⁵. Il s'inspire de ce genre pour varier les procédés narratifs (en écrivant le récit des aventures singulières et des intrigues amoureuses qui se sont déroulées au cours d'un voyage), mais ce choix n'est pas fortuit puisqu'il correspond à la vogue des récits de voyage qui a cours alors. Tout se passe comme si l'auteur voulait profiter de cette mode pour relancer celle de la nouvelle et lui donner ainsi un nouveau lustre. Mlle de Scudéry qui ne cesse de chercher sa voie depuis le déclin des

Mercure Galant, novembre 1680, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 477-485 ; *Philicrate, nouvelle à Euralie*, s.l., s.é., 1669, in-12, 53 p.

¹⁶⁴ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Portrait des faiblesses humaines*, dans *Œuvres complètes*, vol. 1, Genève, Slatkine Reprints, 1971, p. 60-89. Voir aussi : A. Ancelin, *Le portrait funeste, nouvelle*, Paris, Pierre Bienfait, 1661, in-8°, 199 p. Cette nouvelle n'a rien à voir avec le genre du portrait tel que pratiqué par Mme de Villedieu. Son titre est à prendre au sens littéral puisqu'il s'agit des aventures de Cléonte qui devient amoureux du portrait de Célie.

¹⁶⁵ Jean de Préchac, *Le voyage de Fontaine-bleau*, Paris, La compagnie des marchands libraires associez, 1678, in-12, 298 p. Jean de Préchac, *Le voyage de la reine d'Espagne*, 2 vol., Paris, Jean Ribou, 1680, in-12, 165 p. et 173 p. Voir aussi : François Charpentier, *Le voyage du valon tranquille, nouvelle historique à la princesse Émilie*, op. cit.

longs romans favorise plutôt la nouvelle / promenade¹⁶⁶. Proche parente de la nouvelle précédente, elle est peut-être davantage au goût des mondains puisqu'il s'agit de raconter une histoire située dans le cadre d'une activité fort prisée par eux et qui se déroule dans les endroits même qu'ils fréquentent (Versailles, les Tuileries, etc.), l'auteure espérant par là obtenir l'adhésion du lecteur et lui plaire¹⁶⁷. On remarque également que les auteurs s'inspirent de préférence des formes narratives proches de l'histoire, donc plus près de la vérité, afin de renforcer la crédibilité des nouvelles et d'échapper à la critique qui dénonce essentiellement l'irréalisme du roman.

Ces quelques observations permettent de comprendre que, si la nouvelle des années 1661-1690 possède des traits spécifiques qui, sur le plan théorique, la distinguent du roman, des mémoires, des historiettes, du conte et autres genres narratifs brefs, la production littéraire elle, est des plus chatoyantes et échappe le plus souvent aux limites imposées par les règles qui ont d'ailleurs été définies *a posteriori*. Les frontières entre la nouvelle et les genres avoisinants n'étant nullement étanches, nous devons donc être prudents quand il s'agit de définir ce genre afin de ne pas l'enfermer dans les limites d'une définition trop étroite et d'en saisir tous les glissements. Il s'agit d'un genre complexe car il admet de nombreuses libertés, que ce

¹⁶⁶ Madeleine de Scudéry, *La promenade de Versailles*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669]. Voir aussi: *La promenade de Livry*, Paris, Charles Osmont, 1678, 2 vol., in-8°, 215 p. et 240 p. La forme de cette nouvelle est plus complexe puisque le narrateur écrit à une dame pour lui raconter ce qui se passa dans la compagnie de sept ou huit honnêtes personnes (dames et cavaliers) lorsqu'elles se retirèrent dans la forêt de Livry pour profiter de la douceur de la campagne et échapper aux contraintes de Paris, ce qui donne lieu au récit de six petites histoires.

¹⁶⁷ Cette volonté de plaire au public mondain, dont témoigne à l'évidence Madeleine de Scudéry par le choix des lieux de promenade, n'est pas sans rappeler celle de La Fontaine dans *Les amours de Psyché et de Cupidon* qui paraissent la même année.

soit sur le plan de la forme, de la structure ou de la terminologie, et ce, en dépit des règles bien spécifiques dont on le dote vers les années 1680. C'est ce qui donne l'impression aux lecteurs et critiques d'être en face d'un genre mouvant et en pleine mutation, sans contour bien défini.

À la suite de ce rapide parcours, il appert cependant que la nouvelle se définit d'abord contre le roman en insistant principalement sur son caractère véridique et véritable, sur l'unité de l'intrigue et la sobriété de son style, qu'elle vise l'adhésion du lecteur (les mondains et gens de cour) en lui présentant des personnages, des situations, des lieux et des actions qui lui sont familiers, auxquels il peut s'identifier puisqu'ils sont proches de sa réalité. C'est certainement cette question du véritable qui est centrale dans la définition de la nouvelle. Puisque c'est l'absence de vérité qu'on reproche aux romans, les nouvellistes vont tâcher de plaire aux lecteurs qui sont à la recherche de véracité, en élaborant diverses stratégies et en ayant recours à toute une série de procédés qui ont pour but de donner de la crédibilité à leurs nouvelles. Cela se déploie sur plusieurs plans, que ce soit par le choix terminologique d'« histoire véritable » qui renforce son caractère authentique et l'éloigne des extravagances du roman ; par le traitement de l'histoire comme une caution de vérité à l'intérieur de la nouvelle (qui s'accompagne le plus souvent d'une certaine complaisance dans l'art de citer les sources) ; par la diversité des formes que peut prendre la nouvelle en s'inspirant de genres narratifs près de l'histoire et donc de la vérité ; et par ses procédés narratifs, puisque nombre d'auteurs n'hésitent pas à prendre la parole dans le récit et à rappeler au lecteur qu'ils ont devant les yeux une nouvelle ou une histoire, et non un roman.

1.C. Les cycles de la nouvelle

La plupart des nouvelles qui paraissent entre 1661 et 1690 font partie de ce que nous pourrions appeler des cycles. La lecture de l'ensemble de ces nouvelles nous a permis de constater qu'elles se rattachent toutes de près ou de loin aux grandes cours de l'Europe et de l'Orient, et de dégager une typologie dont les principales subdivisions pourraient bien être les suivantes : les nouvelles de ce temps (principalement la France contemporaine), les nouvelles françaises du XVI^e siècle, les nouvelles françaises de l'ancienne cour, les nouvelles anglaises et écossaises, les nouvelles portugaises, espagnoles et mauresques, les nouvelles italiennes, les nouvelles de Rome et de la Grèce antique, les nouvelles danoises, allemandes et autrichiennes, les nouvelles polonaises, les nouvelles « africaines » (marocaines, persanes, syriennes, turques, ottomanes)¹⁶⁸. Chacune des nouvelles qui composent un cycle a pour point de départ le même contexte historique, mais en privilégie une figure clef qui met en lumière un aspect différent de la grande histoire, et en révèle des causes ou des circonstances nouvelles. C'est le récit de l'histoire personnelle de ces personnages (réels mais parfois aussi fictifs) qui ont participé au déroulement de cette Histoire qui permet de remonter aux sources véritables des grands événements et d'en dégager les motivations secrètes. Du coup, la lecture de toutes les nouvelles qui composent un cycle donne une vue d'ensemble générale et complète sur un moment précis de l'histoire, sur les différentes intrigues et cabales qui s'y rattachent. Elle permet au lecteur de recomposer la grande Histoire à partir de perspectives

diverses et multiples, de confronter les différents points de vue, d'en faire une lecture plurielle¹⁶⁹. De plus, chacune des nouvelles s'inscrivant dans les non dits de celles qui la précèdent, complétant, confirmant ou réfutant les informations présentées dans les autres textes, ce jeu de renvois donne lieu à une dynamique où les nouvelles se répondent entre elles. Cela suppose une connivence et une compétence du lecteur puisqu'on fait appel à ses lectures antérieures et qu'on l'incite à lire les nouvelles qui vont suivre. Cela présente aussi un défi pour les auteurs qui doivent faire preuve d'inventivité en dépit de toutes ces contraintes, qui ont tout de même l'avantage de servir d'explication convaincante à leurs intrigues.

Pour ne prendre qu'un exemple, on note qu'un jeu d'intertextualité s'établit clairement entre « L'historiette d'Anne de Bretagne » qui figure dans le premier tome de *L'amour sans faiblesse*¹⁷⁰ de l'abbé Montfaucon de Villars et la *Comtesse de Candale*¹⁷¹, nouvelle écrite par Claude Boyer et publiée l'année suivante, soit en 1672. L'histoire de Boyer, qui se situe aussi à la fin du règne de Louis XI, révèle les raisons toutes personnelles qui ont nourri et alimenté la haine de Mme de Beaujeu pour le duc d'Orléans. L'action repose sur les diverses intrigues amoureuses du duc d'Orléans et plus particulièrement sur sa passion pour Madame de Candale qui a provoqué une furieuse jalousie chez Madame de Beaujeu qui aimait secrètement le duc d'Orléans. C'est cette jalousie qui aurait été à l'origine des persécutions qu'elle a

¹⁶⁸ Voir la classification du corpus par cycle en annexe.

¹⁶⁹ La lecture comparative de *Marie Stuart, reine d'Écosse* de Boisguilbert, des *Nouvelles d'Élisabeth* de Mme d'Aulnoy, du *Comte d'Essex, histoire angloise* et du *Duc d'Alençon*, donne une vision particulièrement intéressante sur le règne d'Élisabeth I^{re}. Ajoutons à cela les tragédies intitulées *Le comte d'Essex* de La Calprenède (1639) et de Thomas Corneille (1678).

¹⁷⁰ Nicolas-Pierre-Henri Montfaucon de Villars, *L'amour sans faiblesse*, op. cit.

¹⁷¹ Claude Boyer, *La comtesse de Candale*, 2 t. en 1 vol., Paris, Ribou, 1672, in-8°, 194 p. et 275 p.

ouvertement menées contre lui dès qu'elle a obtenu la régence de Charles VIII, obligeant alors le duc d'Orléans à se réfugier en Bretagne. Dans cette nouvelle — qui par ailleurs tient davantage du « petit roman » par ses nombreux retours en arrière et récits intercalés —, la guerre de Bretagne (cette « guerre folle ») n'est mentionnée qu'en passant, tout au plus deux lignes dans le texte évoquent cet événement, et aucune allusion n'est faite à l'amour prétendu que le duc d'Orléans a eu pour Anne de Bretagne. La princesse Anne n'y est nommée qu'une fois, et encore n'est-ce que pour dire qu'elle avait épousé depuis le roi Charles VIII.

Inversement, dans « L'historiette d'Anne de Bretagne », l'auteur ne cherche pas à expliquer les motifs de la haine qui opposent Mme de Beaujeu et le duc d'Orléans, il ne fait que très peu allusion aux amourettes du duc avant sa rencontre avec la princesse Anne. Pour ce qui est de la comtesse de Candale (dont le nom, faut-il le préciser, ne figure dans aucun manuel d'histoire de France), elle n'est jamais nommée. L'accent est mis ici sur la guerre de Bretagne entreprise contre la régente, sur la passion du duc d'Orléans pour Anne de Bretagne, sur les obstacles que connurent leurs amours, et sur leur mariage enfin.

Nous pourrions rapprocher de ces deux nouvelles, mais dans une moindre mesure, le texte de Guy Allard qui paraît en 1673, *Zizimi, prince ottoman, amoureux de Philipine-Helene de Sassenage*¹⁷². Bien qu'il participe davantage au cycle des histoires ottomanes, le texte n'en fait pas moins allusion au règne de Louis XI et à

l'avènement de son successeur, Charles VIII, en insistant toutefois sur l'impact que ces deux rois ont sur Zizimi et la guerre de succession qu'il entreprend contre son frère Bajazet II. Zizimi va chercher asile et protection en France. C'est en attendant que le roi de France décide de lever une armée pour l'aider à conquérir son trône (car le roi Louis XI est alors trop mélancolique pour entreprendre quoi que ce soit), qu'il rencontre la belle Philipine de Sassenage et en devient amoureux. C'est donc le versant ottoman, ce qui se passe en Turquie sous le règne de Louis XI puis Charles VIII, que cette nouvelle nous révèle. De même, le récit cadre de la nouvelle *Le comte de Richemont*¹⁷³ se situe à la cour du duc François II de Bretagne, qui a accueilli Louis duc d'Orléans, cousin du roi Charles VIII, et qui aime sa fille Anne, tandis que le comte de Dunois et le Maréchal d'Albret sont amoureux d'Isabelle. Mais l'histoire principale racontée par le valet du comte de Richemont se déroule en Angleterre et a pour sujet les amours de ce comte et d'Élisabeth, princesse d'York.

Ces nouvelles, dont les années de publication se suivent (1671-1672-1673-1680), renvoient les unes aux autres, prennent pour point de départ le même contexte historique, mais l'abordent différemment selon qu'elles insistent sur le personnage d'Anne de Bretagne, de la comtesse de Candale, de Zizimi ou du comte de Richemont. Chacune s'écrit dans les silences de celle qui la précède, la complète sans jamais la contredire complètement, établissant ainsi un jeu de correspondances qui donne à lire une nouvelle histoire des règnes de Louis XI et Charles VIII. Elle

¹⁷² Guy Allard, *Zizimi, prince ottoman, amoureux de Philipine-Hélène de Sassenage*, Grenoble, Nicolas, 1673, in-12, 382 p.

¹⁷³ Henri de Juvenel, *Le comte de Richemont, nouvelle historique*, Amsterdam, Guillaume Duval, 1680, in-12, 132 p.

l'explique en racontant l'histoire personnelle de chacun de ses principaux personnages, en étudiant le mouvement de leurs passions et l'impact qu'ils eurent sur le déroulement de ce grand moment de l'histoire.

L'intertextualité entre les nouvelles qui appartiennent à un même cycle peut se jouer à plusieurs niveaux¹⁷⁴, que ce soit celui de l'intrigue et des personnages (l'histoire de Mme de Tournon, par exemple, semble avoir été très inspirante¹⁷⁵) ou simplement celui du titre, comme c'est le cas des *Nouveaux désordres de l'amour*¹⁷⁶ qui reprend bien entendu le titre du recueil de Mme de Villedieu mais dont l'intrigue est similaire, quoique sur un registre moins sérieux, à celle de *La princesse de Montpensier* de Mme de La Fayette. On peut songer également à Madeleine La Calprenède dont *Les nouvelles ou les divertissements de la princesse Alcidiane*¹⁷⁷ font écho aux *Nouvelles françaises ou les divertissements de la princesse Aurélie* de Segrais. Ces renvois explicites d'un texte à l'autre semblent s'inscrire dans une stratégie de promotion *quasi* commerciale de la nouvelle, les auteurs de ces copies plus ou moins réussies tâchent de profiter du succès de la nouvelle qui les a inspirés

¹⁷⁴ Delphine Denis fait une observation semblable au sujet de la poésie galante : « les productions poétiques s'organisent volontiers en véritables cycles » (*Le Parnasse galant, op. cit.*, p. 184). Elle souligne que le jeu des intitulés a une fonction à la fois institutionnalisante et publicitaire : « profitant du succès de la première pièce à ouvrir la série, les auteurs s'efforcent à leur tour de rencontrer l'approbation générale, en inscrivant leurs productions dans le sillage de la précédente. » (*Idem.*) Puis, elle en conclut que : « L'effet de mode induit par ces intitulés fonctionne aussi à un double niveau : du côté du lectorat, que l'on prépare à assurer le succès de la pièce, tout autant que du côté des "beaux esprits" galants, prêts à se plier aux goûts changeants d'un public auquel ils appartiennent tout entier. » (*Ibid.*, p. 186.)

¹⁷⁵ L'histoire de Mme de Tournon a été traitée différemment par ces auteurs : Charles Cotelendi, *Mademoiselle de Tournon*, 2 parties en 1 vol., Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1678] ; Mme de La Fayette, *La princesse de Clèves*, dans *Romans et nouvelles*, Paris, Garnier, 1958 [1678], p. 237-395 ; Catherine Bernard, *Le comte d'Amboise, nouvelle*, dans *Œuvres*, t. I, *Romans et nouvelles*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993 [1689], p. 235-321.

¹⁷⁶ *Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante*, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, 140 p.

¹⁷⁷ Madeleine La Calprenède, *Les nouvelles ou les divertissements de la princesse Alcidiane*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1661].

pour rejoindre un large public et être lus. C'est d'ailleurs ce que laisse entendre l'avis du libraire au lecteur des *Nouvelles de l'Amérique ou le Mercure américain* :

Amy Lecteur, voyant avec combien de plaisir vous lisez les Aventures qui se sont passées dans votre Païs de nos jours, et combien vous faites un bon accueil au *Mercure Galant François* ; Je me suis persuadé que celui qui vous apprendroit les nouvelles des Païs Etrangers, et qui ne sont pas plus anciennes que ces autres, ne vous donneroit pas moins de satisfaction, et ne seroit pas reçu de vous moins favorablement. Ce qui a fait que depuis quelques semaines m'estant tombé entre les mains trois petites Histoires, dont l'Amérique a esté le Theatre : J'ay crû que je pouvois leur donner le nom de *Mercure Ameriquain*, et j'ay trouvé à propos de vous les presenter, pour contenter votre curiosité¹⁷⁸.

Parfois les renvois se font à l'intérieur des nouvelles composées par un même auteur, sa notoriété ou son dernier succès servant de caution à la nouvelle histoire mise en marché :

Le Titre de cette Nouvelle, fait assez connoistre qu'elle est du temps. Les Affaires de la République de Gènes y sont traitées avec le mesme agrément que la Guerre de Hongrie et le Siege de Vienne le sont dans le Grand Vizir. Aussi cet Ouvrage est-il du mesme Auteur. C'est tout ce que je vous diray pour vous préparer à une lecture, qui vous doit donner beaucoup de plaisir¹⁷⁹.

D'autres fois encore, il s'agit de plagiat complet mais non revendiqué, le cas le plus célèbre étant certainement celui de Rousseau de La Valette dont le *Bajazet prince othoman*¹⁸⁰ est une reprise de *Floridon*, la sixième nouvelle du recueil de Segrais, et *Agnès, princesse de Bourgogne*¹⁸¹ est une copie d'*Aronde*, la cinquième nouvelle de Segrais.

¹⁷⁸ *Nouvelles de l'Amérique ou le Mercure Ameriquain. Où sont contenuës trois histoires veritables arrivées en nôtre Temps*, Rouen, François Vaultier, 1678, in-12, p. 3.

¹⁷⁹ Jean de Préchac, *L'illustre Genoise. Nouvelle galante*, Paris, C. Blageart, 1685, in-12, p.n.ch. Le libraire fait allusion à la nouvelle de Préchac, *Cara Mustapha, grand Vizir*, qui parut en 1684.

¹⁸⁰ Michel Archard Rousseau, sieur de La Valette, *Bajazet prince othoman. Nouvelle historique*, Cologne, François Foppens, in-12, 1679, 128 p.

1.D. La nouvelle au regard de la morale et des passions

On assiste à tout un déplacement des discours de la morale au XVII^e siècle, à une transposition en des genres plus proches de ceux que lisent habituellement les mondains et à une transformation du discours qui rejoint davantage les préoccupations de ce public de cour et de la ville. La morale se donne à lire, non plus seulement dans les traités savants et les réflexions théologiques écrites en latin, mais en français dans les portraits littéraires, les maximes, les essais, les mémoires, les dialogues et les conversations, opérant une laïcisation du discours théologique et moral. La morale s'affranchit donc à la fois de l'Église, de l'École et des institutions pour relever de pratiques mondaines¹⁸². Cette transformation peut prendre toutes sortes de figures curieuses. Charles Cotin, par exemple, publie une *Pastorale sacrée*¹⁸³ qui n'est autre chose qu'une réécriture galante du Cantique des Cantiques dans laquelle il entend défendre le style biblique contre les railleries de ses contemporains et tâche de réhabiliter ce texte auprès de la société mondaine, ce qui donne lieu à de nombreuses stratégies d'accommodation tant au niveau de la forme, de la structure, du sujet que du style. Il s'agit désormais de séduire l'élite mondaine, cultivée mais non spécialisée, en lui présentant des textes qui privilégient les genres qu'elle prise, en adaptant le contenu à ses centres d'intérêts, en pliant le discours moral aux valeurs mondaines, et en portant une attention particulière au raffinement du langage.

¹⁸¹ Michel Archard Rousseau, sieur de La Valette, *Agnès, princesse de Bourgogne, nouvelle*, Cologne, 1683, in-12, 128 p.

¹⁸² C'est du moins ce que remarquent Lucie Desjardins et Éric Méchoulan dans leur présentation du numéro sur « L'écriture de la morale » qu'ils ont dirigé dans *Tangence*, n° 66, été 2001, p. 5-8.

Le genre de la nouvelle participe à ce renouvellement du discours de la morale, il devient un autre lieu de propagation de ce savoir qu'il rend accessible aux lecteurs mondains, que ce soit par sa conclusion qui se veut hautement morale, par ses anecdotes, aventures, récits de faits divers qui ne sont jamais exempts de considérations morales, ou encore par l'analyse morale des faits, gestes, conduites, passions et sentiments des personnages, tant particuliers qu'historiques. Elle prend alors le relais de l'histoire, genre auquel elle s'adosse par ailleurs, et qui avait aussi des prétentions morales. En effet, l'histoire au XVI^e et au XVII^e siècle se veut éducatrice, génératrice de modèles et de comportements en présentant des bons exemples à suivre, en brossant le portrait moral et politique des hommes et des femmes illustres, en écrivant leur vie : « il seroit tres-utile que les vies de toutes personnes publiques qui ont apporté quelque notable fruict au monde fussent bien et diligemment escrites, tant pour recompense de leurs travaux que pour exemple de vertu à l'advenir¹⁸⁴ ». La nouvelle remplit une fonction similaire en donnant à lire des exemples de vertu et de courage tirés de la grande ou de la petite histoire, en présentant des témoignages de personnages fictifs ou réels dont le comportement est à imiter ou à proscrire¹⁸⁵. Les nouvellistes offrent un récit plus « digeste » pour les mondains en proposant des aventures sentimentales et des intrigues galantes, un style soigné, et en optant pour une trame narrative concise, respectant en cela le poncif du

¹⁸³ Charles Cotin, *La pastorale sacrée, ou paraphrase du Cantique des cantiques selon la lettre, avec plusieurs discours et observations*, Paris, Le Petit, 1662, in-12, 417 p.

¹⁸⁴ *Discours merveilleux de la vie, actions et deportements de Catherine de Médicis, Royne-mère*, Genève, Droz, 1995 [1575], p. 126.

¹⁸⁵ Voir par exemple : *Histoire d'Adelais de Bourgogne*, Amsterdam, Helvigraad, 1685, in-12, 166 p. L'auteur anonyme y fait le récit de la vie de cette reine qu'il présente comme un modèle de vertu, et à qui l'empire romain doit son troisième rétablissement.

plaire (par les récits amoureux ou d'aventures) et instruire (par l'analyse morale des passions).

Les nouvelles étudient le jeu des passions, sa fatalité, les faiblesses et les malheurs causés par l'amour mais aussi par l'ambition, la rivalité, la colère et la vengeance. Elles peignent les passions, analysent les mouvements de l'âme, les conflits intérieurs qu'ils génèrent, leurs impacts, et, ce faisant, elles cherchent à affirmer une profonde connaissance du cœur humain¹⁸⁶. Les nouvelles deviennent alors des laboratoires mondains où l'on dissèque le cœur humain ; où l'on examine de plus près les différents mouvements des passions, leurs causes et leurs conséquences (que ce soit dans le domaine de la vie privée ou publique) ; où l'on met à l'épreuve des règles de conduites ; où l'on prescrit des comportements fondés sur la retenue plutôt que sur l'emportement ; où l'on émet des mises en garde contre les désordres provoqués par les passions. Elles deviennent le nouveau « bréviaire » des mondains, un complément indispensable aux traités de civilités. Bref, elles éclairent les lecteurs en leur donnant des petites leçons de conduite sur l'art d'aimer, de pratiquer la galanterie, et sur l'art de vivre en société. Cette étude des passions humaines, qui est au cœur même des nouvelles, est donc liée étroitement à la transformation du discours moral qui marque l'après Fronde : « Le cœur, qui inspirait naguère les grands desseins, est maintenant soupçonné d'être "creux et plein d'ordures" ; la science du cœur, dont on félicite les moralistes et les romanciers [nouvellistes], est

¹⁸⁶ La peinture des passions est d'ailleurs un élément qui permet de distinguer le roman de la nouvelle : « l'un voulait étonner par des caractères excessifs, l'autre peint le cœur humain et sacrifie tout à la vérité de cette peinture », Henri Coulet, *Le roman jusqu'à la révolution*, op. cit., p. 210.

l'art de démêler les mobiles inavoués, les ruses inconscientes, l'aveuglement, les faiblesses secrètes, la misère des hommes "tels qu'ils sont"¹⁸⁷ ».

2. LE SAVOIR SUR LES PASSIONS

L'objet principal des nouvelles étant les passions, il s'agit à présent de voir ce qu'on entend par là. Au XVII^e siècle, on définit généralement les passions comme des mouvements de l'âme, qui résident en sa partie sensitive, qui s'impriment sur le corps et en modifient l'apparence physique. Chaque passion étant singulière, dans sa cause, ses mouvements et ses effets, chacune possède ses signes particuliers et ses caractères reconnaissables qui sont d'ordre physique et moral. Cette conception suppose donc, ainsi que le souligne Lucie Desjardins¹⁸⁸, que chaque passion entraîne nécessairement une transformation du corps, du visage, du geste, de la voix, du maintien, du discours et de l'allure en général, et ce sont justement ces traits et ces caractères propres à chacune des passions qu'il s'agit de connaître et d'identifier, que l'on cherche à répertorier et à codifier. Chaque mouvement (le moindre haussement de sourcil, la plus délicate rougeur, l'imperceptible tremblement des lèvres) devient un signe qui révèle ou trahit la passion qui agite l'individu et fait l'objet d'un savant savoir théorique.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 210-211.

2.A. La colère et ses sources théoriques

L'étude des passions convoque une pluralité de savoirs et de pratiques, allant de la rhétorique à la philosophie morale, à la médecine et à la physiognomonie, en passant par les manuels de civilité et les arts de la conversation. Prenant le cas de la colère et du désir de vengeance qui l'accompagne, qui est l'objet de cette étude, il convient de passer en revue les principales sources qui irriguent ce savoir théorique, de voir en quoi elles se recourent, se complètent ou se contredisent, afin de pouvoir par la suite distinguer celles qui sous-tendent le plus souvent la représentation qu'on en fait dans les nouvelles littéraires.

Dans le livre II de sa *Rhétorique*, Aristote définit la colère d'un point de vue pragmatique en étudiant les conditions psychologiques et sociales qui constituent le cadre de son développement, et pose un jugement de valeur plutôt positif sur cette passion : « la colère est le désir impulsif et pénible de la vengeance notoire d'un dédain notoire en ce qui regarde notre personne ou celle des nôtres, ce dédain n'étant pas mérité¹⁸⁹ ». Au contraire, Sénèque, dans le *De Ira*¹⁹⁰, brosse un portrait hideux et

¹⁸⁸ Lucie Desjardins, *Le corps parlant : savoirs et représentations des passions au XVII^e siècle*, Sainte-Foy / Paris, Presses de l'Université Laval / L'Harmattan, 2001.

¹⁸⁹ Aristote, *Rhétorique*, t. II, Paris, Belles Lettres, 1938, 2, 1378 a.

¹⁹⁰ Sénèque, *Dialogues. De Ira / De la colère*, t. I, Paris, Belles Lettres, 1922. « C'est pourquoi certains sages ont dit que la colère était une courte folie ; comme celle-ci en effet elle ne sait pas se maîtriser, perd la notion des convenances, oublie tous liens sociaux, s'acharne et s'obstine dans ses entreprises, ferme l'oreille aux conseils de la raison, s'agit pour des causes futiles, incapable de discerner le juste et le vrai et semblable aux ruines qui se brisent sur ce qu'elles écrasent. Si tu veux avoir la preuve que ceux que domine la colère n'ont pas leur bon sens, regarde leur extérieur ; car si ce sont des symptômes manifestes de la folie que des yeux hardis et menaçants, un front sombre, une physionomie farouche, un pas précipité, des mains tremblantes, un changement de couleur, une respiration forte et haletante, les mêmes signes se retrouvent dans la colère : les yeux s'enflamment, lancent des éclairs, une vive rougeur se répand sur tout le visage sous l'action du sang qui afflue du cœur, les lèvres tremblent, les dents se serrent, les cheveux se dressent et se hérissent, la respiration est gênée et

horrible de la colère qui s'apparente à la folie, en insistant sur le fait que tant de dérèglements ne peuvent que loger dans une âme noire et laide. Pour ce philosophe, la colère est une passion dangereuse et impétueuse qu'il faut absolument maîtriser et qui ne peut être d'aucune utilité. L'influence de ces philosophes se fait sentir tout au long du XVII^e siècle. Le père Senault caractérise la colère par sa soudaineté et sa violence et la définit, tout comme Aristote, comme « un mouvement de l'appetit sensitif qui recherche la vengeance d'un outrage¹⁹¹ », puis il peint un tableau de ses bons et de ses mauvais usages en insistant sur l'usage raisonné des passions. Alors que Sénèque condamne systématiquement les passions (car elles sont un mal en soi et que le sage doit les étouffer afin d'éviter les dérèglements et de connaître la quiétude), Senault, animé par une intention morale et pratique, désire plutôt apprendre à ses lecteurs l'usage de leurs passions en les soumettant à la grâce et à la volonté, ce qui leur permettra de devenir des hommes vertueux. Le traité publié vingt ans plus tôt par Nicolas Coëffeteau, conseiller du roi, défendait déjà une position similaire à celle de Senault et des philosophes chrétiens, soit que l'homme sage peut modérer et régir ses passions par l'usage de la raison, et s'opposait farouchement à la position des stoïciens. La définition qu'il propose de la colère est en tout point similaire à celle d'Aristote : « La Colere, est une ardente Passion, qui sur l'apparence qu'il y a de nous pouvoir vanger, nous anime au ressentiment d'un mépris et d'une

sifflante, les articulations, en se tordant, craquent, aux gémissements, aux mugissements se mêlent des lambeaux de phrases indistinctes, les mains s'entre-choquent sans cesse, les pieds frappent la terre, le corps tout entier est en mouvement et lance des menaces irritées, les traits, grimaçants et bouffis, sont défigurés et hideux. On ne sait ce qui l'emporte dans ce vice, de l'odieux ou de la laideur. » (p. 2-3.)

¹⁹¹ Jean-François Senault, *De l'usage des passions*, Paris, Fayard, 1987 [1641], p. 288.

injure sensible, que nous croyons avoir esté injustement faite, ou à nous, ou à ceux que nous aimons¹⁹² ».

Le sieur de La Framboisière, médecin ordinaire du roi, s'inspire principalement de la théorie humorale de Galien pour décrire la complexion du colérique. Il conseille la modération des passions de l'âme car elles sont infiniment nuisibles à la santé quand elles sont excessives, particulièrement pour ceux qui ont l'humeur bilieuse. Puis, il propose aux colériques un régime de vie qui devrait leur permettre de brider leur colère. Notons que le portrait hideux qu'il brosse de l'homme en colère doit beaucoup à la description qu'en avait fait Sénèque¹⁹³. Marin Cureau de la Chambre¹⁹⁴, qui fut aussi médecin ordinaire du roi, affirme que la colère est une passion mixte qui tient de la hardiesse et de la douleur. Il explique les dérèglements qu'elle entraîne à la surface du corps par le fait que la partie sensitive de l'âme est tiraillée entre les mouvements de la partie concupiscible (douleur) et irascible (hardiesse). Il énumère puis analyse tous les désordres du corps : yeux rouges et étincelants, sourcils qui ne se resserrent point, lèvres qui gonflent et tremblent,

¹⁹² Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, Paris, Martin Collet, 1631 [1620], in-8°, p. 525.

¹⁹³ « Qui est celui qui n'ait horreur du hideux spectacle de l'homme cholere ? Il jette le feu par les yeux comme un Demoniacle, il mugle comme une beste sauvage, il grince les dents comme un sanglier, il dresse le poil comme un Herisson, il esgratigne de ses griffes comme un Tygre, il trepigne des pieds comme un bouffon. Bref il n'a aucune façon, ny contenance d'homme. Aussi il n'est pas homme, n'ayant plus de raison. » Nicolas Abraham, sieur de La Framboisière, *Les œuvres*, vol. 2, Paris, Veuve Marc Orry, 1613, in-4°, p. 178.

¹⁹⁴ Marin Cureau de la Chambre, *Les caractères des passions*, vol. 2, Paris, Rocolet, 1660 [1640], in-4°. Il définit la colère comme « une agitation turbulente que la Douleur et la Hardiesse excitent dans l'Appetit, par laquelle l'Ame se retire en elle mesme pour s'esloigner de l'injure receuë, et s'esleve en mesme temps contre la cause qui la luy a faite afin de s'en venger. Et de là nous pouvons juger que comme cette Passion est mixte, ses causes et ses effectcts sont aussi de mesme nature : Car elle a veritablement deux objets, sçavoir est l'injure, et celui qui l'a faite ; elle a deux fins, l'une de s'esloigner du Mal, l'autre de s'en venger ; elle est enfin composée de deux mouvemens, qui s'estant unis font l'agitation turbulente, où nous avons dit que consistoit la principale difference de cette Passion. » (p. 356-357.)

branlement de tête, voix véhémence et aiguë, respiration véhémence, paroles qui s'entrecourent, discours qui s'embarrasse, pouls élevé, rapide et fréquent, visage qui devient rouge, etc. Descartes¹⁹⁵, qui rompt avec la tradition rhétorique et la philosophie morale, décrit la colère à la manière d'un « physicien » en s'attachant à la physiologie, au phénomène circulatoire du sang et des sucs alimentaires, de même qu'aux causes et aux signes extérieurs. De là, il en vient à distinguer deux types de colère : celle de ceux qui rougissent et celle de ceux qui pâlisent, affirmant que la seconde est plus à craindre que la première car elle mène à la vengeance. Charles Le Brun, quant à lui, semble opérer une synthèse des propos tenus par Cureau de la Chambre et Descartes au sujet de la colère quand il prononce sa conférence sur l'expression des passions. La première partie de la définition de la colère reprend visiblement celle de Cureau de la Chambre : « La *colère* est une agitation turbulente que la *douleur* et la hardiesse excitent dans l'appétit, par laquelle l'âme se retire en elle-même pour s'éloigner de l'injure reçue, et s'élève en même temps contre la cause qui lui fait injure afin de s'en venger¹⁹⁶ ». La seconde partie fait plutôt référence aux théories de Descartes :

Mais s'il est vrai qu'il y ait une partie où l'âme exerce plus immédiatement ses fonctions, et que cette partie soit celle du cerveau, nous pouvons dire de même

¹⁹⁵ René Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, Vrin, 1966 [1649]. « La Colere est aussi une espece de Haine ou d'aversion, que nous avons contre ceux qui ont fait quelque chose de mal, ou qui ont tasché de nuire, non pas indifferemment à qui que ce soit, mais particulièrement à nous. Ainsi elle contient tout le mesme que l'Indignation, et cela de plus qu'elle est fondée sur une action qui nous touche, et dont nous avons Desir de nous vanger. Car ce Desir l'accompagne presque tousjours, et elle est directement opposée à la Reconnaissance, comme l'indignation à la Faveur. Mais elle est incomparablement plus violente que ces trois autres Passions, à cause que le Desir, joint à l'Amour qu'on a pour soy mesme, qui fournit à la Colere toute l'agitation du sang, que le Courage et la Hardiesse peuvent causer ; et la Haine fait que c'est principalement le sang bilieux qui vient de la rate, et des petites venes du foye, qui reçoit cette agitation, et entre dans le cœur ; ou à cause de son abondance, et de la nature de la bile dont elle est meslé, il excite une chaleur plus aspre et plus ardente, que n'est celle qui peut y estre excitée par l'Amour, ou par la Joye. » (Art. CXCIX.)

¹⁹⁶ Charles Le Brun, *L'expression des passions et autres conférences. Correspondance*, Paris, Dédale, Maisonneuve et Larose, 1994 [1698], p. 58 (en italique dans le texte).

que le visage est la partie du corps où elle fait voir plus particulièrement ce qu'elle ressent. Et comme nous avons dit que la glande qui est au milieu du cerveau est le lieu où l'âme reçoit les images des passions, le sourcil est la partie de tout le visage où les passions se font mieux connaître, quoique plusieurs aient pensé que ce soit dans les yeux¹⁹⁷.

2.B. Finalités et usages du savoir sur les passions

Ces descriptions, pathologies et typologies sont évidemment orientées vers une finalité toute pratique et répondent à un objectif précis : une représentation des passions. Pour Aristote, mais aussi pour ceux qui s'attachent à la rhétorique des passions de manière générale, la passion, en l'occurrence la colère, est un levier qui permet de toucher l'auditeur ou le lecteur. Elle est un moyen décisif de persuasion, et la passion étant un mouvement qui affecte les individus et fait varier leur jugement, l'orateur aura bien soin de la ressentir lui-même afin de l'inspirer efficacement à son auditoire. Pour reprendre l'image de Michel Meyer¹⁹⁸, les passions constituent un clavier sur lequel le bon orateur joue pour convaincre. Quintilien dans *L'institution oratoire*¹⁹⁹ et Cicéron dans *De l'orateur*²⁰⁰, font de l'*actio* (la quatrième partie de la rhétorique) un concept fondamental de la rhétorique des passions, en insistant sur l'importance du geste et de la voix comme auxiliaires de la persuasion. Gisèle Mathieu-Castellani, qui définit et présente très bien les enjeux de l'*actio*, dit à ce sujet :

l'*actio* comprend à la fois le *motus*, les mouvements du corps et des membres, les gestes, et le *vultus*, les jeux de physionomies ; elle est le faire-valoir du style : le ton, les accents, la voix et ses modulations, les gestes, le visage, ses

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 60-61.

¹⁹⁸ Michel Meyer, « Aristote ou la rhétorique des passions », dans Aristote, *Rhétorique des passions. Livre second, chapitre I-II*, Paris, Rivages, 1989, p. 158.

¹⁹⁹ Quintilien, *Institution oratoire*, Paris, Belles Lettres, 1975-1978.

²⁰⁰ Cicéron, *De oratore*, Paris, Belles Lettres, 1971.

mimiques sont des auxiliaires de la persuasion. Le rôle de la persuasion est avant tout de mettre en lumière et d'imiter les « mouvements de l'âme », les passions, souvent dans l'ombre, et obscures : il convient de les manifester, de leur donner du relief. À chaque passion son expression, et tout le corps doit devenir éloquent²⁰¹.

L'art du corps, du geste et de la voix est donc nécessaire pour emporter l'assentiment de l'auditoire, pour communiquer la passion que l'on veut susciter et ainsi persuader. S'inscrivant dans cette tradition, les rhétoriques du XVII^e siècle répertorient et codifient les différents savoirs sur la voix et sur le geste, attribuant à chaque passion les traits qui lui sont propres. Ainsi, l'orateur qui veut susciter la colère n'a plus qu'à suivre et à intégrer ces règles précises pour représenter et donner à voir l'homme en colère. Pour ne s'en tenir qu'à l'exemple de la voix, Michel Le Faucheur²⁰² dit de celle du colérique qu'elle est aiguë, impétueuse, violente et qu'elle est marquée par de fréquentes reprises d'haleine. René Bary²⁰³ et plus tardivement Grimarest²⁰⁴, distinguent la colère simple (dont la voix est tantôt élevée tantôt grondante), de la colère qui s'accompagne d'une vengeance immédiate (la voix étant éclatante et indistincte), de la colère dont la vengeance est différée (la voix étant alors fort émue et néanmoins haute). La rhétorique, qui s'attache aussi à l'art du discours, propose une série de figures et de tropes qui permettent de persuader, de conserver l'attention de l'auditeur et de représenter les passions. Bernard Lamy, dans sa *Rhétorique ou l'art de parler*²⁰⁵, partant du principe que les passions se peignent tant dans le

²⁰¹ Gisèle Mathieu-Castellani, *La rhétorique des passions*, Paris, PUF, 2000, p. 76-77.

²⁰² Michel Le Faucheur, *Traité de l'action de l'orateur, ou de la prononciation et du geste*, Paris, A. Courbé, 1657, in-12, 243 p.

²⁰³ René Bary, *La rhétorique françoise ; où l'on trouve de nouveaux exemples sur les passions et les figures*, Paris, Le Petit, 1659, in-12, 423 p.

²⁰⁴ Jean-Léonor Le Gallois, sieur de Grimarest, *Traité du récitatif dans la lecture, dans l'action publique, dans la déclamation et dans le chant, avec un traité des accents, de la quantité et de la ponctuation*, Paris, J. Le Febvre, 1707, in-12, 237 p.

²⁰⁵ Bernard Lamy, *La rhétorique ou l'art de parler*, Paris, Pralard, 1688, in-12, 380 p.

discours que sur le corps, et que chaque passion a son langage particulier, recommande à l'orateur d'utiliser les tropes et les figures (les figures étant les expressions qui sont les caractères des passions) propres à chaque passion afin de toucher et de convaincre l'auditeur. Il se contente toutefois de formuler les principes généraux sans prescrire de façon systématique les figures que l'on doit utiliser pour représenter chacune des passions, il suggère plutôt de s'étudier soi-même lorsque l'on est en colère (les propos et les discours tenus), et de lire des textes littéraires et religieux (Virgile ou la Bible, par exemple) pour le découvrir car il n'y a pas meilleure école.

Chez Marin Cureau de la Chambre, l'étude des passions s'inscrit à l'intérieur d'un vaste projet : l'art de connaître les hommes. Le langage du corps trahit les mouvements secrets de l'âme, les intentions cachées, et en posant l'adéquation entre l'être et le paraître, l'âme et le corps, l'intériorité et l'extériorité, il rend visible aux yeux de tous ce qui est invisible par définition²⁰⁶. Savoir lire les signes des passions qui paraissent à la surface du corps devient un moyen privilégié de connaître les mouvements qui agitent l'homme, de percer ses secrets et d'interpréter ses pensées. L'on comprend aisément que ce précieux outil ait délaissé les cabinets d'étude pour être rapidement mis à profit dans le cadre d'une société de cour qui repose sur le sens de l'honneur, le maintien de son rang et le soin de sa réputation, jusqu'à Louis XIV dont on dit qu'il mettait à contribution la science de Cureau afin de juger les individus sur leur physionomie avant d'engager

²⁰⁶ Lire à ce sujet Lucie Desjardins, « Dévoiler l'intime : la savante éloquence des passions au XVII^e siècle », *Érudition et passion dans les écritures de l'intime*, Québec, Nota Bene, 1999, p. 169-181.

un postulant à une fonction publique. Ainsi que le font remarquer Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche²⁰⁷, la physionomie rejoint la civilité : elle fournit à chacun un guide de conduite dans la vie civile basée sur l'observation du visage de l'autre afin de connaître les hommes et leurs mobiles, et pouvoir éventuellement les gouverner.

Senault, dans l'épître qu'il adresse au Cardinal de Richelieu, montre que gouverner ses passions permet de gouverner l'État. Il pose pour illustre exemple le cardinal lui-même qui, étant maître de ses passions, présente toujours un visage impassible, tranquille, a-pathique, qui ne donne aucune prise à ses adversaires. Se libérer de l'emprise des passions permet d'échapper au poids du regard des autres pour éventuellement les gouverner. Les passions sont donc ennemies du roi car elles nuisent à ses intérêts politiques. Le roi doit plutôt opter pour ce que Courtine et Haroche nomment une « politique du silence » qui repose sur une impassibilité et une parfaite maîtrise de soi²⁰⁸.

Une des finalités pratiques du savoir sur les passions est d'apprendre l'art de se gouverner soi-même et de gouverner les autres, avant de pouvoir gouverner l'État. Les manuels de civilités du XVII^e siècle prônent un comportement fondé sur la mise à l'écart des excès (les dérèglements des passions et ses emportements), sur une maîtrise du corps et du langage, sur une pleine possession

²⁰⁷ Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions (du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle)*, Paris, Rivages, 1988.

²⁰⁸ Cette question a également retenu l'attention d'Hélène Merlin-Kajman, *L'absolutisme dans les lettres et la théorie des deux corps. Passions et politique*, Paris, Honoré Champion, 2000.

de soi. Il s'agit, pour le courtisan, d'intérioriser ses passions afin de conserver sa contenance extérieure, de faire preuve de retenue, de modération et d'ouverture, éléments essentiels et constitutifs de la civilité qui assurent une bonne qualité d'échange avec les autres membres de la société, et qui permettent de plaire dans le monde. Ainsi, une personne renfrognée, colérique ou jalouse déplaira et ses excès, condamnés de tous, la couvriront de ridicule. Cette conduite (dictée par les contraintes et les réseaux d'interdépendances qui exercent des pressions de plus en plus fortes sur les individus évoluant dans cette hiérarchie sociale déterminée qu'est la société de cour, ainsi que l'a montré Norbert Élias²⁰⁹), indique clairement que l'art d'observer ses semblables et de contrôler ses passions, donc l'art de connaître les hommes, est un art crucial dans l'univers de la cour. Le courtisan, fort de ce savoir, épie sans cesse son voisin ou son ennemi, et l'art de déchiffrer un visage devient une arme essentielle pour qui veut élucider les intrigues de la cour. Et puisqu'un regard, une rougeur, un soupir, tout a une signification, il suffit de connaître et de reconnaître les signes pour déjouer son adversaire et s'en rendre maître. Inversement, ce savoir, qui déploie les replis les plus intimes de l'homme, rend également possible la dissimulation des passions au plus profond de soi : en connaître les mouvements, permet de s'observer soi-même et de se défier de ses propres agitations, d'apprendre à maîtriser et à refouler ses passions. La cour devient ainsi un vaste théâtre où chacun s'épie et se surveille, où chacun feint ou dissimule une passion, et où le port du masque devient une seconde nature. Cet univers du double et du faux, de la dissimulation et de l'illusion, s'il est sévèrement condamné par des moralistes comme La Rochefoucauld et La Bruyère,

²⁰⁹ Norbert Élias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985 [1974].

est également finement repris par les textes littéraires qui jouent sciemment sur cette tension entre la nécessité de déchiffrer les autres et le désir de demeurer soi-même indéchiffrable.

2.C. Circulation et diffusion

Si la nouvelle devient un nouveau lieu de l'écriture de la morale de cour dans la seconde moitié du XVII^e siècle, c'est principalement parce qu'elle est solidaire des différents savoirs qui circulent sur les passions, qu'elle les condense puis les diffuse de manière souple, synthétique et agréable, sous une forme qui est susceptible de plaire à un public mondain. Ce phénomène de circulation des savoirs sur la passion s'explique de diverses manières et il est assez complexe puisqu'il joue sur plusieurs aspects : soit la traduction des traités anciens, la réédition des traités théoriques, la circulation orale, par le biais des conférences publiques données dans les académies ou les salons qui vulgarisent ces savoirs en les adaptant pour un large public, par les sermons et les prédications. Ce phénomène touche tous les domaines artistiques, tant la musique, l'opéra, le chant, la déclamation, la peinture, la sculpture que la littérature. C'est ce qui permet de dire que, « si la question des passions nourrit bien sûr l'intérêt du dialogue entre les arts, en retour, la confrontation des arts ne manque pas d'éclairer singulièrement la place centrale et la complexité de la question des passions au XVII^e siècle²¹⁰ ».

²¹⁰ Ce phénomène a d'ailleurs donné lieu à une très intéressante exposition à la Cité de la musique de Paris du 23 octobre 2001 au 20 janvier 2002, qui mettait bien en évidence les rapports qui unissent peinture, sculpture, opéra et musique aux différents traités de passions en posant la question de l'expression et de la représentation des passions dans l'art français du XVII^e siècle. Voir aussi à ce

Dès la seconde moitié du XVI^e siècle, l'intérêt pour les grands textes de l'Antiquité grecque et latine est si important que plusieurs équipes se donnent pour tâche d'en rendre la lecture accessible par leur traduction en langue vernaculaire. Les auteurs les plus traduits sont Aristote, Platon, Plutarque, Cicéron, Lucien, Tacite et Tite-Live. Vers les années 1620-1630, les éditions savantes qui étaient publiées en lourds in-folio et dont le prix était considérable font généralement place à des livres de format réduit (in-12), qui se présentent, ainsi que le remarque Henri-Jean Martin, « sous l'aspect simple et maniable d'un ouvrage de culture courante, voire d'un livre de classe²¹¹ ». Aristote est très certainement la figure qui règne avec le plus d'autorité parmi les philosophes de l'Antiquité. Pour ne prendre que l'exemple de sa *Rhétorique*²¹², elle est traduite et publiée plus de neuf fois entre 1608 et 1698. *De la colère* de Sénèque²¹³ connaît un succès similaire puisqu'il y a au moins douze rééditions de la traduction faite par Pierre Du Ryer qui circulent entre 1604 et 1669.

sujet le catalogue de l'exposition : Emmanuel Coquery et Anne Piéjus (dir.), *Figures de la passion*, Paris, Musée de la musique, Cité de la musique, 2001, dont nous citons ici la page 14.

²¹¹ Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, t. I, Genève, Droz, 1969, p. 190-191.

²¹² *Les trois livres de la Rhétorique d'Aristote, traduits de grec en françois par Jean du Sin*, Paris, D. Douceur, 1608, in-8°, réimp. en 1613 ; *La Rhétorique d'Aristote, traduite en françois par le sieur Robert Estienne*, Paris, impr. R. Estienne, 1624, in-8° ; *La Rhétorique d'Aristote. Les deux premiers livres traduits du grec en françois par feu sieur Robert Estienne et le troisieme par Robert Estienne, son nepveu*, Paris, impr. R. Estienne, 1630, in-8° ; *La Rhétorique d'Aristote en françois (par François Cassandre)*, Paris, L. Chamhoudry, 1654, in-4° ; *La Rhétorique royale d'Aristote, traduite de grec en françois par monsieur Bauduyn de la Neufville*, Paris, A. Boutonné, 1669, in-12 ; *La Rhétorique d'Aristote*, Paris, J. B. Loyson, 1673, in-8° ; *La Rhétorique d'Aristote*, Paris, D. Thierry, 1675, in-8° ; *La Rhétorique d'Aristote*, Amsterdam, J. L. de Lorme, 1698, in-8°.

²¹³ Sénèque, *De la colère*, Paris, A. de Sommaville, 1651, in-12, réimp. en 1661 ; *De la colère*, Paris, Compagnie des libraires associés, 1669, in-12 ; *Les œuvres morales et meslées de Sénèque, traduites de latin en françois et nouvellement mises en lumière par Simon Goulant*, t. II, 1595 (rééd. en 1604 et 1606) ; *Les œuvres de L. Annaeus Seneca, mises en françois par Mathieu de Chalvet*, Paris, A. Langelier, 1604, in-fol., (rééd. en 1616, copies qui circulent à Rouen en 1618 et 1634, rééd. nouvelle et augmentée qui circule à Paris en 1624 et 1638) ; *Les œuvres de Sénèque, de la traduction de Monsieur François de Malherbe, continuées par Pierre du Ryer*, t. II, Paris, A. de Sommaville, 1659, in-fol.

On compte six rééditions du *De Oratore* de Cicéron²¹⁴ entre 1640 et 1692 et Michel de Pure donne une traduction de l'*Institution oratoire* de Quintilien²¹⁵ en 1663. Au contraire, *Les œuvres morales et meslées* de Plutarque²¹⁶ qui ont été traduites par Jacques Amyot cessent d'être rééditées massivement après 1655, la grande édition de la *République* de Platon²¹⁷ remonte à 1600, alors que le *De ira Dei* de Lactance n'est pas traduit de tout le XVII^e siècle.

Ainsi que le fait remarquer Henri-Jean Martin : « les seules œuvres véritablement constructives, conformes à la doctrine traditionnelle, qui attirent alors l'attention, sont, avec quelques ouvrages de logique, les traités des passions que publie Coëffeteau ou Cureau de la Chambre, annonciateurs par ailleurs de l'intérêt croissant que prendra désormais un très vaste public aux questions psychologiques et morales²¹⁸ ». Une simple recension des rééditions des traités des passions, manuels de civilité, peintures morales, réflexions philosophiques ou théologiques et autres rhétoriques confirme ces dires. Pour ne s'en tenir qu'aux cas les plus probants, le

²¹⁴ *La Rhétorique de Cicéron, ou les trois livres du dialogue de l'Orateur, traduits en françois par l'abbé Cassagne*, Paris, C. Barbin, 1673, in-8°, qui sera également publiée à Paris, L. Billaine, 1673, in-8°, Paris, D. Thierry, 1673, in-8° et à Lyon, H. Molin, 1692, in-12 ; *Les œuvres de Cicéron* (trad. Pierre Du Ryer), 11 vol., Paris, A. de Sommaville, 1640-1657, in-12 ; *Les œuvres de Cicéron* (trad. Pierre Du Ryer), 12 vol., Paris, Compagnie des libraires associés, 1670, in-12.

²¹⁵ *De l'institution de l'orateur, avec les notes historiques et littérales, par Michel de Pure*, 2 parties en 1 vol., Paris, F. Clouzier, 1663, in-4°.

²¹⁶ *Les œuvres morales et meslées, traduites du grec en françois par Jacques Amyot* sont publiées à Paris dans les éditions suivantes : J. Le Bouc, 1603, in-8°, s.é., 1603, in-8°, s.é., 1604, in-fol., R. Fouet, 1606, in-4°, s.é., 1606, in-4°, J. Limbert, 1616, in-8°, François Gueffier, 1616, in-8°, C. Morel, 1618, in-fol., s.é., 1618, in-fol., A. Robinot, 1645, in-fol., s.é., 1645, in-fol., s.é., 1655, in-fol. ; à Lyon : P. Frelon, 1605, in-fol., P. Frelon, 1611, in-8°, P. Frelon, 1615, in-8°, s.é., 1615, in-8° ; et à Genève : impr. de J. Stoer, 1604, in-fol., s.é., 1604, in-fol., impr. de J. Stoer, 1627, in-fol.

²¹⁷ *La République de Platon traduite de grec en françois et enrichie de commentaires par Loys Le Roy*, Paris, A. Drouart, 1600, in-fol.

²¹⁸ Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, op. cit., t. I, p. 223.

Tableau des passions humaines de Coëffeteau²¹⁹ est réédité sept fois entre 1620 et 1664, *De l'usage des passions* du père Senault²²⁰ est réédité jusqu'à dix-sept fois en moins de trente ans. *Les passions de l'âme* de Descartes²²¹ connaissent un sort similaire puisque l'ouvrage est réédité dix fois en trente ans. Marin Cureau de la Chambre n'a pas moins de succès car son *Art de connoistre les hommes*²²² compte 6 rééditions entre 1659 et 1669, alors que ses *Caractères des passions*²²³ sont sans cesse repris entre 1645 et 1663. Quant aux *Peintures morales* du père Le Moyne²²⁴ elles sont rééditées cinq fois entre 1640 et 1672. Parmi les manuels de civilité et art de vivre à la cour, celui de Nicolas Faret²²⁵ est le plus prisé puisqu'il donne lieu à neuf rééditions, *Le nouveau traité de civilité* de Courtin²²⁶ le suit de près avec ses huit

²¹⁹ Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, Paris, S. Cramoisy, 1620, in-8°, réimp. en 1625 et 1629 ; Paris, M. Henault, 1630, in-8° ; Paris, M. Collet, 1631, in-8° ; Paris, M. Henault, 1632, in-8° ; Paris, P. Trabouillet, 1664, in-12.

²²⁰ Jean-François Senault, *De l'usage des passions*, Paris, Veuve J. Camusat, 1641, in-4° (7 rééditions entre 1641 et 1648) ; Paris, Société, 1651, in-8° ; Paris, J. Bouillerot, 1652, in-8° ; Leyde, J. Elsevier, 1658, in-12 ; Paris, C. Journal, 1660, in-12 ; Paris, J. Bouillerot, 1661, in-12 ; Paris, P. Le Petit, 1664, in-12 ; Paris, Compagnie des marchands libraires du Palais, 1665, in-12 ; Amsterdam, J. de Ravesteyn, 1668, in-12 ; Paris, L. Raveneau, 1669, in-12.

²²¹ René Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, H. Legras, 1649, in-8° ; Amsterdam, L. Elzevier, 1650, in-12 ; Paris, G. Aliot, 1650, in-8° ; Paris, T. Quinet, 1650, in-8° ; Paris, E. Pépingué, 1650, in-8° ; Rouen, J. Besongne, 1651, in-4° ; Paris, M. Bobin et N. Legras, 1664, in-12 ; Paris, T. Girard, 1664, in-12 ; Paris, N. Bobin, 1679, in-12 ; Paris, T. Girard, 1679, in-12.

²²² Marin Cureau de la Chambre, *L'art de connoistre les hommes*, Paris, Rocolet, 1659, in-4° ; Amsterdam, J. Le Jeune, 1660, in-12, réimpr. en 1669 ; Paris, J. D'Allin, 1662, in-4°, 2^e éd. en 1663 et 3^e éd. en 1667.

²²³ Marin Cureau de la Chambre, *Les caractères des passions*, Paris, Rocolet, 1645, in-4° ; vol. 1, Paris, Rocolet, 1648, in-4° ; vol. 2, Paris, Rocolet, 1660, in-4° ; vol. 3-4, Paris, Rocolet, 1659 ; vol. 5, Paris, J. D'Allin, 1662 ; 5 vol., Amsterdam, A. Michel, 1658-1663, in-12 ; 5 t. en 2 vol., Paris, J. D'Allin, 1662, in-4° (2^e éd. en 1663).

²²⁴ Pierre Le Moyne, *Les peintures morales ou les passions représentées par tableaux, par caractères, et par questions nouvelles et curieuses*, 2 vol., Paris, Cramoisy, 1640-1643, in-4° (2^e éd. 1643-1645) ; Paris, J. Cottin, 1669, in-12 ; Paris, C. Osmont, 1672, in-12.

²²⁵ Nicolas Faret, *L'honneste homme, ou l'art de plaire à la cour*, Paris, T. Du Bray, 1630, in-4° ; Paris, T. Du Bray, 1631, in-8° ; Paris, S. Petit, 1639, in-8° ; Lyon, N. Gay, 1640, in-8° ; Lyon, G. Valfray, 1640, in-8° ; Paris, M. Bobin et N. Legras, 1658, in-12 ; Strasbourg, impr. de E. Welper, 1664, in-8° ; Paris, A. Besoigne, 1681, in-12 ; Paris, P. Trabouillet, 1681, in-12.

²²⁶ Antoine de Courtin, *Nouveau traité de civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens*, Paris, H. Josset, 1671, in-12 (8 rééditions entre 1671 et 1695) ; Antoine de Courtin, *Suite de la civilité françoise*, Paris, A. Josset, 1675, in-12 (2^e éd. en 1680).

rééditions, et les rééditions de *L'honnête femme* de Du Bosc²²⁷ sont encore plus nombreuses. Du côté de la médecine et des traités de physionomie, Galien²²⁸ et Hippocrate²²⁹ continuent à exercer leur autorité (d'ailleurs la grande édition des œuvres de ce dernier est achevée d'imprimer entre 1670 et 1679). Docteurs et médecins ont constamment recours à leurs textes, comme c'est le cas pour La Framboisière²³⁰ dont les *Œuvres* sont éditées en 1613 puis reprises en 1631. Si la réédition des rhétoriques et arts du discours se fait plus discrète, elle n'en a pas moins une certaine importance, que l'on songe à *La rhétorique françoise* de René Bary²³¹ ou à celle de Bernard Lamy²³², au traité de Michel Le Faucheur²³³ ou à *L'art de discourir des passions* de Louis de Lesclache²³⁴.

Sorel dans sa *Bibliothèque françoise* brosse un tableau de ce que pouvaient être les lectures et connaissances des honnêtes gens. Il répertorie et commente les

²²⁷ Jacques Du Bosc, *L'honneste femme*, Paris, J. Billaine, 1632, in-8° (3^e éd. en 1635) ; Paris, J. Jost, 1635, in-4° (3^e éd.) ; Paris, A. Soubron, 1634, in-4° ; Paris, A. Courbé, 1636, in-4° ; Paris, P. Auboin, 1639-1640, in-8° ; Rouen, Veuve Du Bosc, 1639 et 1643, in-8° ; Paris, H. Legras et M. Bobin, 1658, in-12 (4^e éd.) ; Paris, N. Trabouillet, 1662, in-24 (4^e éd.).

²²⁸ Claude Galien, *Le livre de Galien, de l'art de guérir par la saignée, traduit du grec par Louis Savot*, Paris, P. Mettayer, 1603, in-12 ; *Le livre de l'art de guérir par la saignée*, Paris, s.é., 1656, in-8° ; *De l'usage des parties du corps humain, traduit du grec et latin*, Paris, C. Du Mesnil, 1659, in-4°.

²²⁹ Hippocrate, *Les aphorismes d'Hippocrate, avec le commentaire de Galien sur le premier livre, traduits de grec en françois par J. M. Breche*, Lyon, J. A. Huguetan, 1605, in-16 (rééd. en 1606, 1615, 1627, 1634, 1646 et 1671) ; *Les aphorismes d'Hippocrate traduites de nouveau en françois par M. Jean Viger*, Lyon, J. A. Huguetan, 1620, in-16 (rééd. nouvelle et augmentée à Paris, J. d'Houry, 1666, in-12) ; *Aphorismes d'Hippocrate traduits en françois*, Paris, E. Michallet, 1685, in-12 ; *Les œuvres du grand Hippocrate*, Paris, L'Authheur, 1667, in-4° ; *Les prognostics d'Hippocrate avec son serment et son traité des maladies vierges, mis en françois par le sieur de Mirabeau*, Paris, J. d'Houry, 1668, in-12.

²³⁰ Nicolas Abraham, sieur de La Framboisière, *Les œuvres*, 2 vol., Paris, Veuve Marc Orry, 1613, in-4° ; Paris, M. Sommius, 1613, in-4° ; Paris, J. Cottereau, 1631, in-fol.

²³¹ René Bary, *La rhétorique françoise où l'on trouve de nouveaux exemples sur les passions et sur les figures*, Paris, P. Le Petit, 1659, in-12 (rééd. en 1665 et 1673).

²³² Bernard Lamy, *La rhétorique ou l'art de parler*, Paris, A. Pralard, 1688, in-12 (3^e éd.).

²³³ Michel Le Faucheur, *Traité de l'action de l'orateur, ou de la prononciation et du geste*, Paris, A. Courbé, 1657, in-12 ; Paris, L. Billaine, 1667, in-12.

ouvrages qu'il juge essentiel dans chaque discipline, que ce soit la langue, la rhétorique, la philosophie, les sciences pures et naturelles, la médecine, la jurisprudence, l'instruction chrétienne, la dévotion, la conduite dans la vie civile, ou la politique. Ce témoignage a une certaine importance pour cette étude puisque plusieurs écrivains, philosophes, penseurs et théoriciens des passions y figurent et recourent ceux qui se trouvent dans la recension faite plus haut, faisant ainsi foi de leur large diffusion et de leur accessibilité pour le lecteur mondain. Parmi ceux-ci, Sorel recommande à l'homme d'esprit et à l'honnête femme qui veulent parler avec éloquence la lecture de la *Rhétorique* d'Aristote qui a été traduite depuis peu par Estienne et Cassandre, et les *Institutions oratoires* de Quintilien dont l'abbé de Pure a fait la traduction. Qui veut apprendre à bien raisonner devrait lire principalement Aristote, Platon, Plutarque, Sénèque ; sur la philosophie touchant à l'essence de Dieu, Lactance et Saint-Augustin. Si on cherche à s'instruire sur l'anatomie, le corps et l'âme de l'homme, il convient de lire Galien, Descartes, *Le tableau des passions* de Coëffeteau, *Les caracteres des passions* de Cureau de la Chambre, *Les œuvres* de La Framboisière ainsi que celles d'Hippocrate traduites en français et commentées par Jean Breche. Les auteurs les plus prisés pour l'instruction chrétienne et la dévotion sont saint Thomas (dont le père Coëffeteau a fait d'excellentes paraphrases), François de Sales, l'évêque Du Bellay (Jean-Pierre Camus) et le père Caussin. *Les peintures morales* du père Le Moyne et le traité *De l'usage des passions* du père Senault enseignent à modérer et à régler les passions, à en faire un usage légitime. Pour la conduite de la vie, la préférence de Sorel va à *L'honneste homme* de Faret, à

²³⁴ Louis de Lesclache, *L'art de discourir des passions, des biens et de la charité, ou une méthode facile pour découvrir les avantages qu'on peut recevoir de l'ordre des choses*, Paris, Rondet, 1665, in-

L'honneste fille et à *L'honneste garçon* de Grenaille, ainsi qu'à *L'honneste femme* du père Du Bosc.

Si la bibliothèque imaginaire de Sorel a quelque chose d'idéal, les tableaux statistiques préparés par Henri-Jean Martin²³⁵ à partir des inventaires après décès conservés dans les archives notariales permettent de mieux évaluer la pénétration de ces ouvrages dans les bibliothèques privées du temps, et force est de constater que les titres qui figurent sur leurs rayons sont similaires. Entre 1642 et 1670, sur les 200 inventaires examinés, on compte 40 ouvrages de saint Augustin, 19 de saint Thomas, 44 d'Aristote, 26 de Platon, 87 de Plutarque, 78 de Sénèque, 38 de Cicéron, 4 de Quintilien, 10 de Galien, 8 d'Hippocrate, 6 de La Framboisière, 4 de Descartes, 1 *Tableau des passions* de Coëffeteau, 8 *Caractères des passions* de Cureau de la Chambre, 7 ouvrages du père Senault et 9 du père Le Moyne. Tandis que sur les 100 inventaires les plus explicites entre 1671 et 1700, on trouve 43 ouvrages de saint Augustin, 18 de saint Thomas, 39 d'Aristote, 9 de Platon, 28 de Plutarque, 39 de Cicéron, 7 de Quintilien, 32 de Sénèque, 6 d'Hippocrate, 7 *Caractères des passions* de Cureau de la Chambre, 2 *Passions de l'âme* de Descartes, 6 ouvrages du père Senault et 6 du père Le Moyne. Ces recensions sont importantes pour la topique culturelle que nous nous proposons de faire car elles mettent au jour le savoir commun que partagent les écrivains et les lecteurs de ce temps. Elles ont aussi orienté notre recherche en nous indiquant quels sont auteurs les plus susceptibles d'avoir

12 ; Paris, L'auteur, 1670, in-4°.

²³⁵ Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, op. cit., t. I, p. 490-515, t. II, p. 926-952.

influencé les nouvellistes dans leur représentation littéraire des passions (ce dont il sera question au chapitre II de cette étude).

Mais il n'y a pas que la lecture « érudite » qui permet d'acquérir un tel savoir. Les connaissances des honnêtes gens seraient surtout tributaires des conversations et conférences mondaines, et ce sont les femmes et les salons qui ont joué un rôle déterminant dans cette forme de culture orale. Les salons, ainsi que l'a montré Linda Timmermans²³⁶, sont des lieux d'accès privilégié au savoir pour les femmes, où abbés et savants viennent faire part de leurs connaissances, faisant ainsi office de précepteur. L'homme a donc un rôle important à jouer dans la vie intellectuelle et littéraire des salons car il est la source du savoir, celui qui fréquente le monde et qui est à l'affût des dernières tendances et créations littéraires. La présence de plusieurs abbés, religieux ou moralistes dans les salons s'explique d'ailleurs par leur qualité d'enseignant. Les hommes ayant droit à une éducation beaucoup plus complète et spécialisée que les femmes, ils viennent partager leur savoir dans les salons, perpétuant ainsi leurs connaissances et en faisant l'apanage des femmes. Les salons sont un lieu de compromis idéal car tout en demeurant dans la sphère domestique (la femme reçoit chez elle), elle côtoie des hommes cultivés et au bel esprit et parvient à parfaire son éducation une fois le cursus scolaire féminin traditionnel complété. Plus que par de simples lectures, c'est la fréquentation des salons littéraires qui permet aux femmes d'échanger leurs idées, de mettre en pratique leurs nouveaux acquis, d'améliorer leurs connaissances en étant sans cesse en contact avec des gens savants

et férus de belles lettres. Et si les femmes profitent du savoir des hommes pour enrichir leurs connaissances, les hommes, eux, ont pour avantage d'apprendre les bonnes manières, les règles de la politesse mondaine et la civilité, qualités nécessaires pour faire bonne impression à la cour. C'est d'ailleurs ce qu'avoue l'abbé Charles Cotin, un poète habitué des salons et des ruelles, dans ses *Lettres galantes*, perpétuant l'idéologie de la femme civilisatrice : « les femmes de qualités ont poli mes mœurs et cultivé mon esprit ». Les salons littéraires, s'ils sont d'abord des lieux où l'on se divertit, sont aussi des lieux d'échanges où le savoir est un enjeu important. La vogue des conférences mondaines relève de cette pratique (à la fois distrayante et instructive) et s'expliquerait par la volonté de ces femmes d'acquérir les connaissances nécessaires sur différents domaines (science, théologie, grammaire, philosophie, etc.) en invitant un spécialiste à venir partager son savoir et son expérience dans un salon. « Auprès des marquises, les penseurs apprendraient les usages, et les marquises verraient leur esprit s'éclairer au voisinage des penseurs²³⁷ », écrit François Bott. Il n'est qu'à penser à Fontenelle qui fréquentait le salon de Mme de la Sablière et pour laquelle il a écrit ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, et c'est encore chez elle que le docteur Bernier, médecin du Grand Mogol, venait raconter ses innombrables souvenirs de l'Orient, des Indes et de la Chine, et pour elle qu'il composa son *Abrégé de la philosophie de Gassendi*.

²³⁶ Linda Timmermans, *L'accès des femmes à la culture (1598-1715) : un débat d'idées de Saint François de Sales à la marquise de Lambert*, Paris, Honoré Champion, 1993. Les lignes qui suivent reprennent sa démonstration.

²³⁷ François Bott, « Avant-propos », dans Bernard Le Bovier de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Éditions de l'Aube, 1994 [1990], p. 9.

Les conférences n'ont pas uniquement lieu dans les salons ainsi que le montre Henri-Jean Martin²³⁸. Théophraste Renaudot est le premier à organiser des conférences s'adressant d'abord à de jeunes médecins, et qui deviennent par la suite une sorte d'université libre où l'on discute de divers sujets. Ces réunions qui sont faites en français, et qui ont lieu tous les lundis de 1632 à 1643, attirent un auditoire important. Autour de 1655, les conférences mondaines connaissent un grand succès. « Parmi les conférenciers les plus célèbres, Louis de Lesclache prodiguera ainsi durant 34 ans, de 1635 à 1669, un enseignement en français, destiné à un public de grandes dames et de gens de cour — commentant Aristote et discourant des philosophes modernes », note Henri-Jean Martin²³⁹. Jean Le Soudier sieur de Richesource reçoit une, puis trois fois par semaine un auditoire de jeunes ecclésiastiques. Plus tard, Rohaut explique la doctrine de Descartes en privé à de grands personnages ou à une large foule lors de conférences publiques. Mais l'un des cas les plus éclatants est certainement celui du peintre Charles Le Brun qui, lors de la conférence inaugurale de l'Académie Royale de peinture et de sculpture, le 17 avril 1668, diffuse un savoir philosophique et médical (Cureau de la Chambre, Descartes) en enseignant la théorie de l'art (l'expression des passions en peinture) à un auditoire composé de collègues et d'étudiants mais aussi de mondains et de gens de toutes conditions. Michel Anguier prononce également de nombreuses conférences à cette nouvelle académie sur la pratique de la sculpture, l'anatomie et l'expression des passions.

²³⁸ Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, op. cit., t. II, p. 657-659.

Vers le milieu du XVII^e siècle, l'éloquence religieuse n'est plus seulement destinée aux savants et aux docteurs en théologie mais s'adresse aussi aux fidèles de l'élite de la société. Les prédicateurs tâchent de reconquérir les âmes lors des grandes fêtes liturgiques et des carêmes, et ils abordent le plus souvent des questions de morale et de pratique religieuse²⁴⁰. L'évolution de l'éloquence religieuse se manifeste par le choix même des sujets qui sont abordés. On délaisse peu à peu le dogme et la théologie pour accorder une place de plus en plus importante à la morale, aux devoirs pratiques du chrétien et à la peinture des passions, ainsi qu'en font foi les sermons de Senault, Bossuet, Bourdaloue, Fléchier ou Massillon. Il se dégage à la lecture des sermons de Bossuet une peinture des passions assez sombre puisqu'il les présente comme étant destructrices pour l'équilibre moral et ce pour quatre raisons majeures, ainsi que le remarque Jacques Truchet²⁴¹ : les passions s'attaquent à la raison qui devient la servante et non plus la maîtresse du corps, elles détruisent la liberté de l'homme (Bossuet reprend le lieu commun de l'homme esclave de ses passions), elles ne désarment pas avec l'âge et elles n'apportent aucune satisfaction à ceux qui s'y abandonnent puisqu'elles sont insatiables. Il présente ainsi la situation dans le *Sermon du mauvais riche* (ou sur l'impénitence finale) qu'il a prêché le 5 mars 1662 dans le cadre du carême du Louvre :

Donc, dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir

²³⁹ *Ibid.*, p. 657.

²⁴⁰ Voir à ce sujet Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, *op. cit.*, t. II, p. 787-789.

²⁴¹ Jacques Truchet, *La prédication de Bossuet*, Paris, éd. du Cerf, 1960, p. 229-232.

de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « Apporte, apporte : *Dicentes : Affer, affer* »²⁴².

Bourdaloue, successeur et rival de Bossuet, dans son sermon *Sur la pensée de la mort* qu'il a prêché à Notre-Dame le vendredi des Cendres de 1671, voit en cette pensée, à l'instar de saint Paul, un remède contre les passions qu'il juge vaines, insatiables, sans bornes et de ce fait condamnables :

Il ne faut donc pas s'étonner que la mort ait une vertu spéciale pour nous détacher de tout. Et telle était l'excellente conclusion que tirait saint Paul, pour porter les premiers fidèles à s'affranchir de la servitude des passions, et à vivre dans la pratique de ce saint et bienheureux dégageant qu'il leur recommandait avec tant d'insistance²⁴³.

De même, dans la quatrième partie de *La vie morale*, il recommande une offensive vigoureuse contre l'ennemi intérieur, les passions, afin de conserver l'innocence du cœur et de respecter la loi de Dieu. Plus généralement, Bourdaloue prêche à ses fidèles la paix d'une âme détachée de toutes passions et préoccupée seule des devoirs du chrétien ; il leur apprend à affermir leur volonté souvent fragile contre les passions insidieuses et violentes. Les sermons permettent donc de diffuser, au public de la cour, de la ville, mais aussi de province, un enseignement sur les passions qui s'inspire principalement de l'Écriture et de la tradition, des pères de l'Église, en particulier de saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Bernard et Tertullien.

Malgré une certaine méfiance, justifiée semble-t-il²⁴⁴, à l'égard de la rhétorique, et malgré les protestations dirigées contre les orateurs qui en abusent et

²⁴² Jacques-Bénigne Bossuet, *Sermon sur la mort et autres sermons*, Paris, Garnier-Flammarion, 1996, p. 66-67. Il reprend également ce propos dans le *Sermon sur la nécessité de la pénitence*.

²⁴³ Bourdaloue, Fléchier, Massillon, *Sermons, oraisons funèbres*, Paris, Mignot éditeur, s.d., p. 58.

²⁴⁴ On sait que La Bruyère écrit à ce sujet : « Le discours chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse évangélique qui en est l'âme ne s'y remarque plus : elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots et par les longues

qui ne cherchent qu'à briller par leurs beaux discours et à se faire admirer sans plus se soucier de l'enseignement évangélique, les prédicateurs reconnaissent l'utilité et la force de persuasion de la rhétorique. Ils ont recours à l'éloquence de la chaire, donnant à voir à leur auditoire une mise en application du savoir sur les passions tel que codifié dans les ouvrages de rhétorique et d'éloquence. L'homme d'Église devant, par sa voix et son geste, toucher son auditoire et l'émouvoir, il prêche donc sur des tons différents selon le sujet traité, choisit le style propre à plaire et à toucher, adapte ses gestes et sa voix aux circonstances et aux auditoires. Cette éloquence sacrée doit agir sur le cœur, les sens et l'imagination des fidèles, tout comme la simplicité et le naturel du discours, garant de la sagesse et de la vérité de la parole de Dieu, doit agir sur leur intelligence. La diffusion du savoir sur les passions, par un jeu de complémentarité, se situe donc sur deux plans, le contenu du sermon et la performance du prédicateur.

La reprise des savoirs dans les autres domaines de l'art contribue aussi à en favoriser la circulation, tout en donnant à voir ou à entendre une certaine représentation. Les arts sont certainement un puissant relais dans la circulation des savoirs sur les passions, relais qui fonctionne un peu à la manière de ces fresques, sculptures et peintures ornant les cathédrales médiévales et qui avaient pour fonction de diffuser les différents enseignements tirés de la Bible aux croyants n'ayant pas un accès direct et sûr aux textes fondateurs.

énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte : c'est une sorte d'amusement entre mille autres ; c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs », *Les caractères*, « De la chaire », I.

La question de l'expression des passions est au cœur des préoccupations et débats qui agitent l'Académie royale de peinture et de sculpture, car la peinture doit à la fois représenter et exciter les passions. Or, il semble que ce soit « par une connaissance physiologique des mouvements passionnels, de leur origine et de leurs mécanismes, que le peintre va pouvoir représenter au mieux leurs marques visibles sur le corps²⁴⁵ ». C'est du moins ce que dit Félibien à ce propos : « Pour bien peindre, il faut qu'un peintre ait exactement observé les marques qu'elles [les passions] impriment au-dehors, [...] qu'il sache ce qui les fait naître dans le cœur de l'homme²⁴⁶ ». Une série de dessins et de diagrammes illustrent la conférence sur les passions tenue par Le Brun et représentent cette typologie de l'expression faciale de chacune des passions²⁴⁷. Charles Coypel dessine également plusieurs têtes d'expression pour orner son *Ecce Homo*, ouvrage dans lequel il démontre la mécanique des mouvements faciaux. Tous deux introduisent dans le domaine de l'art une théorie des passions qui doit beaucoup à Descartes et à Cureau de la Chambre et cherchent à en donner un équivalent visuel. Ces savoirs sont donc à leur tour repris et mis à profit en peinture, notamment par Antoine Coypel qui reprend les traits du diagramme de la colère de Le Brun (le regard épouvantable et enflammé, le visage rouge, les narines ouvertes, un ris cruel et dédaigneux) quand il peint son héros de profil dans *La colère d'Achille*²⁴⁸, tandis que la gestuelle et les attributs (Achille tirant son épée et se tenant de manière menaçante) reprennent l'enseignement de Cesare Ripa dans l'*Iconologia*. Plus tôt, en 1648, Poussin lorsqu'il peint son *Paysage avec*

²⁴⁵ Emmanuel Coquery et Anne Piéjus (dir.), *Figures de la passion*, op. cit., p. 30.

²⁴⁶ Félibien cité dans Emmanuel Coquery et Anne Piéjus (dir.), *Figures de la passion*, op. cit., p. 30.

²⁴⁷ Voir figure 2 en annexe.

²⁴⁸ Ce tableau sera également tissé sur une tapisserie à deux reprises aux Gobelins (entre 1718 et 1733), ce qui fait foi du succès de cette œuvre. Voir figure 4 en annexe.

un homme tué par un serpent, s'inspire de Descartes dont il est l'exact contemporain et « donne à voir littéralement la passion de la terreur en des formes dans lesquelles la décrivent *Les passions de l'âme* parlant de la peur ou de l'épouvante²⁴⁹ ». Cette codification des gestes qui traduisent une passion en peinture a également une autre fonction : celle d'enseigner aux acteurs et chanteurs de l'époque l'éloquence du geste, se posant ainsi comme un répertoire des gestes, des postures, des expressions et des mouvements des passions les plus répandus²⁵⁰.

On observe un semblable phénomène de reprise des savoirs dans le domaine de la sculpture. Charles Le Brun, à la suite d'une commande de Colbert en 1674, conçoit une série de sculptures pour orner le parc de Versailles. Parmi celles-ci, se trouve le groupe intitulé « Les quatre Tempéraments ou Complexions de l'homme » qui se compose du Colérique²⁵¹, du Sanguin, du Mélancolique et du Flegmatique. Chacune des figures représentée respecte l'expression et les attributs proposés par Ripa dans l'*Iconologia*. En 1652, Michel Anguier travaillait déjà à un ensemble de statuettes²⁵², dans lequel chacun des dieux représente un tempérament, porte un attribut et est accompagné de l'animal qui lui est associé, puisant à la fois dans l'iconologie traditionnelle et la médecine humorale : Pluton est le mélancolique, Mars le sanguin, Amphitrite la flegmatique, Jupiter et Neptune les colériques.

²⁴⁹ Emmanuel Coquery et Anne Piéjus (dir.), *Figures de la passion*, op. cit., p. 41.

²⁵⁰ Voir à ce sujet l'entretien avec Michel Verschaeve sur l'éloquence du geste dans Emmanuel Coquery et Anne Piéjus (dir.), *Figures de la passion*, op. cit., p. 52-54 ; et sur le parallèle entre le chanteur et l'orateur, voir p. 25.

²⁵¹ Voir figure 3 en annexe.

²⁵² La série de statuettes est composée de : Jupiter foudroyant, Junon jalouse, Neptune agité, Amphitrite tranquille, Pluton mélancolique, Mars qui quitte les armes, et Cérès explorée.

La musique peut aussi représenter la nature de la passion. Descartes affirme que « sa fin est de plaire, d'émouvoir en nous des passions variées²⁵³ », et plus loin il écrit que la musique « a été inventé[e] pour exciter les mouvemens de l'âme²⁵⁴ ». La ligne mélodique doit, selon les théoriciens de l'époque, imiter et dépeindre les passions du discours, alors que le chant doit la rendre de la manière la plus juste qui soit. La musique est donc pensée, ainsi que le souligne Frédéric de Buzon, « comme un art destiné à produire des effets sur l'âme par l'intermédiaire du sens », et « la théorie n'est conçue que dans sa finalité artistique : déterminer quelles *affectiones* (propriétés) du son produisent des *affectus* (passions) variées »²⁵⁵. Cette conception traditionnelle de la musique doit beaucoup aux traités musicaux qui, depuis l'Antiquité, associent chaque mode à l'expression d'une passion particulière, et affirment que chaque mode est propre à exciter une passion : le mode dorique évoque ce qui est stable, grave et sévère, le mode phrygien ce qui est véhément et furieux, le mode lydien est associé aux choses lamentables et funèbres, l'hypolydien à la suavité, à la joie et à la douceur, le mode myxolydien aux plaisirs de l'amour, l'ionique au festif, à la gaieté et à l'espérance. Au XVII^e siècle, les textes théoriques poursuivent cette réflexion sur l'expression des passions en musique. Que l'on pense à Marin Mersenne qui, dans son *Harmonie universelle* (1636), défend une approche empirique de l'expression musicale des passions et développe une théorie de la représentation des passions similaire à ce que Le Brun fait en peinture, ou à Marc Antoine Charpentier qui écrit des *Règles de composition*, ouvrage dans lequel il propose une

²⁵³ René Descartes, *Abrégé de musique*, Paris, PUF, 1987 [1650], p. 54.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 136.

²⁵⁵ Frédéric de Buzon, « Présentation », dans René Descartes, *Abrégé de musique*, op. cit., p. 9 (en italique dans le texte).

typologie qui attribue une propriété expressive à chaque tonalité (le *fa majeur* est furieux et emporté, le *la mineur* tendre et plaintif, le *si bémol majeur* magnifique et joyeux, etc.). Jean-Baptiste Lully suit de très près ces traités musicaux théoriques dans ses compositions. La scène du récitatif d'*Armide* (acte II, scène V), tragédie qu'il met en musique en 1686, traduit exactement les passions contraires et les hésitations qui agitent l'héroïne lorsque Renaud est livré à sa vengeance. De même, à la fin du troisième acte d'*Alceste ou le triomphe d'Alcide* (1674), chaque voix du chœur exprime une passion particulière (frayeur, réjouissance, imploration) en respectant scrupuleusement la typologie musicale.

*

Si les textes littéraires sont solidaires de la réflexion théorique contemporaine sur les passions et diffusent à leur tour un certain savoir, la mise en scène ou la représentation qu'ils en font est loin de s'en tenir au simple placage des savoirs et des codes qui existent. Au contraire, le passage vers les textes littéraires permet de les réactualiser, de les respecter, de les contester, de les inverser, de les superposer, de les juxtaposer, de les enrichir et de les complexifier, en les pliant aux exigences dramatiques, narratives et structurelles du récit. L'objet de cette étude sera donc de voir quels sont les discours, les savoirs et les pratiques que les nouvelles privilégient quand elles mettent en scène la colère et la vengeance. En quoi sont-elles solidaires ou non de ces différents savoirs ? Comment les écrivains les utilisent-ils dans les textes littéraires et à quel effet ? Quelles sont les fonctions et l'utilité du savoir sur les passions dans les nouvelles ? Quelles sont les stratégies narratives auxquelles le jeu

des passions donne lieu ? Quels sont les modèles de comportements préconisés ou condamnés, les leçons de morale que le lecteur peut en tirer ? Les questions soulevées seront traitées en trois temps : quels sont les liens et enjeux qui se tissent entre les savoirs qui sous-tendent la représentation du corps en colère, comment, à partir des modèles de comportements prescrits ou proscrits se dessine un art d'aimer, et comment, de la même manière, on peut en dégager un art de vivre en société.

CHAPITRE II : LE CORPS EN COLÈRE

« [N]ous avons des signes trop apparents [de la colère], en [ces] membres où reluit d'avantage l'image du cœur ; la langue, les yeux, et le visage se ressentent le plus des violents efforts de cette furie²⁵⁶ ».

Tout au long de ce chapitre, nous allons broser le portrait des gentilshommes irrités et des belles courroucées en répertoriant les marques physiques que la colère imprime sur le corps. Nous mettrons au jour les types de savoir qui circulent dans les nouvelles grâce aux descriptions des transformations physiques que subissent les personnages qui s'emporent. Nous tâcherons de voir s'il existe des signes distinctifs qui sont propres à la colère masculine et à la colère féminine, si la description du corps en colère respecte la division sexuelle qui a cours alors. Nous essaierons de dégager l'enseignement moral que les auteurs prétendent dispenser à leurs lecteurs par le biais de ces portraits, puis nous verrons comment cette éloquence du corps se déploie et se donne à lire au sein même des nouvelles, quelles sont les mises en scène et les jeux plus problématiques auxquels la représentation du corps en colère donne lieu.

1. LA GALERIE DES PORTRAITS

1. A. Les yeux

Une première lecture du corpus montre clairement que la représentation littéraire de la colère est solidaire de la réflexion théorique qui s'élabore

parallèlement, qu'elle recoupe ces différents savoirs, qu'elle les récupère, les synthétise et les diffuse dans ces descriptions, que ce soit celle du visage, des yeux, de la voix, du corps ou du geste.

Les yeux sont la partie du corps la plus souvent décrite lorsqu'un personnage se met en colère, se rattachant en cela au lieu commun qui veut que les yeux soient les fenêtres de l'âme, qu'ils permettent de voir l'intériorité, ce qui en fait l'élément le plus déterminant de la représentation physique des passions : « les yeux [sont] les truchements de l'esprit, pour-ce qu'ils expriment toutes les affections et pensées d'iceluy²⁵⁷ ». Le regard devient ainsi un indice qui indique à coup sûr la colère du personnage, et dont la signification est la plus forte et la moins équivoque. C'est pourquoi bien des personnages se contentent de manifester leur irritation par le regard sans donner prise à d'autres mouvements du corps.

C'est dans les yeux d'Aurélie que Narcisse, suite à un baiser qu'il lui a volé pendant son sommeil, lit sa colère : « elle me jetta un regard plein de colere qui me fit assez connoistre le desordre où j'avois mis sa pudeur, et ce que je devois attendre de son ressentiment²⁵⁸ ». L'abbé Torche, aussi bien que Coëffeteau et que Cureau de la Chambre, affirme que les yeux se ressentent des violents efforts de la colère, qu'ils en sont les signes apparents²⁵⁹, que l'individu fait bien juger « par ses regards furieux

²⁵⁶ Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, Paris, Martin Collet, 1631 [1620], in-8°, p. 581

²⁵⁷ Nicolas Abraham, sieur de La Framboisière, *Les œuvres*, 2 vol., Paris, Veuve Marc Orry, 1613, in-4°, p. 1278.

²⁵⁸ Antoine Torche, *Le chien de Boulogne ou l'amant fidelle, nouvelle galante*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1668], p. 37.

²⁵⁹ Nicolas Coëffeteau, *op. cit.*, p. 581.

qu'il roule en son esprit les desseins de quelque grande et horrible vengeance²⁶⁰ ». Selon Cureau de la Chambre, il existe deux regards familiers aux colériques : le regard farouche et le regard furieux. Ce sont bien ces regards que lancent tous les personnages dans les nouvelles. Prenons pour exemple cette scène muette dans les *Annales galantes* où « L'Empereur promenoit ses regards furieux, tantôt sur l'Imperatrice, tantôt sur le Duc, et même souvent sur la Duchesse²⁶¹ », lorsqu'il les rencontre au hasard et croit être victime de l'infidélité de sa femme qui est passionnément amoureuse du duc, l'empereur étant lui-même épris de la duchesse.

Le regard sévère, terrible ou menaçant, qui est pourtant pratiquement absent des différents traités, est souvent décrit par les nouvellistes qui l'emploient pour faire part de l'irritation qui agite un personnage, ou pour montrer comment un personnage intimide ceux sur qui il pose ce regard. C'est le cas de Séliman qui a des regards terribles quand il apprend que son frère veut (prétendument) attenter à sa couronne²⁶², et de la comtesse Éléonore qui regarde Cornifix avec une sévérité capable de faire trembler le plus assuré de tous les hommes quand il lui déclare son amour²⁶³. Une autre variation du regard plein de colère, est celui qui est accompagné de dédain, de mépris et parfois même de fierté, correspondant en cela à Cureau de la Chambre quand il écrit : « si tost qu'un homme en est atteint [de la colère], il se sent enflammé

²⁶⁰ Marin Cureau de la Chambre, *Les caractères des passions*, vol. 2, Paris, Rocolet, 1660 [1640], in-4°, p. 303.

²⁶¹ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 3, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1671], p. 27.

²⁶² Tachmas, *prince de Perse. Nouvelle historique, arrivée sous le Sophy Séliman, aujourd'huy régnant*, Paris, Estienne Loyson, 1676, in-12, p. 156.

²⁶³ Michel Archard Rousseau, sieur de La Valette, *Le comte d'Ulfeld, grand maistre de Danemarc. Nouvelle historique*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, p. 40.

de dépit et de desdain²⁶⁴ ». Ainsi, Marignan regarde sa femme qu'il croit infidèle avec des yeux pleins d'indignation et de mépris²⁶⁵, tout comme Célie pose sur Clavonne des yeux pleins de colère et de mépris pour lui reprocher la trahison dont il s'est servi dans le but d'éloigner son rival²⁶⁶.

En outre, la colère peut éclater et se manifester par des regards enflammés. Il s'agit là d'un trait présenté par l'ensemble des théoriciens des passions et qui semble avoir été largement repris et diffusé. Il n'est qu'à penser à Sénèque²⁶⁷ pour qui les symptômes manifestes de la colère sont les yeux qui s'enflamment et lancent des éclairs, ou à La Framboisière²⁶⁸ qui, reprenant les propos de Sénèque, dit du colérique qu'il jette le feu par les yeux. Coëffeteau affirme que « les yeux sont tous pleins de feu et de flammes que cette passion allume, ils paraissent ardents et estincelans²⁶⁹ », tout comme Senault²⁷⁰ écrit que la colère allume des flammes dans les yeux. Cureau de la Chambre²⁷¹ précise que les yeux du colérique sont rouges et enflammés, étincelants et ardents, et Le Brun²⁷², suivant la description de Cureau, déclare que celui qui ressent la colère a les yeux rouges et enflammés, la prunelle égarée et étincelante. Les nouvelles sont solidaires de ces savoirs car le feu de la colère paraît dans le regard des personnages irrités pour des motifs des plus divers. Les yeux du Palatin s'enflamment de colère dès qu'il entend prononcer le nom de celui qui a tué

²⁶⁴ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 301.

²⁶⁵ Poisson, *Les dames galantes ou la confidence reciproque, nouvelle*, vol. 2, Paris, s.é., 1685, in-12, p. 147.

²⁶⁶ A. Ancelin, *Le portrait funeste, nouvelle*, Paris, Pierre Bienfait, 1661, in-8°, p. 177.

²⁶⁷ Sénèque, *Dialogues. De Ira / De la colère*, t. I, Paris, Belles Lettres, 1922, p. 3.

²⁶⁸ Nicolas Abraham, sieur de La Framboisière, *op. cit.*, p. 178.

²⁶⁹ Nicolas Coëffeteau, *op. cit.*, p. 573.

²⁷⁰ Jean-François Senault, *De l'usage des passions*, Paris, Fayard, 1987 [1641], p. 290.

²⁷¹ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 308 et p. 428-430.

son fils²⁷³, alors qu'une coquette relit plusieurs fois avec des yeux étincelants de colère une lettre dans laquelle on outrage sa beauté²⁷⁴.

1.B. Le visage

Les signes de la colère se remarquent facilement sur le visage, suivant en cela l'enseignement de Le Brun pour qui, « s'il est vrai qu'il y ait une partie où l'âme exerce plus immédiatement ses fonctions, et que cette partie soit celle du cerveau, nous pouvons dire de même que le visage est la partie du corps où elle fait voir plus particulièrement ce qu'elle ressent²⁷⁵ ». La colère se reconnaît d'abord à un certain air qui se communique sur tout le visage de manière très apparente, semble-t-il, puisqu'il n'est pas nécessaire d'apporter à cette description d'autres précisions. On le voit avec le frère d'Isabelle lorsqu'il trouve Dom Pedro aux pieds de sa sœur malgré son interdiction : « Il met d'abord pied à terre ; et m'envisageant avec un air plein de fureur et de mépris, il tire à part Don Pedro, il luy fait ses plaintes²⁷⁶ ». Dans *Le pèlerin*, le mari qui se croit trompé essaie de dissimuler sa colère mais se trahit au contraire : « il fit appeler la Marquise, et avec un air froid, qui cachoit au dedans toute

²⁷² Charles Le Brun, *L'expression des passions et autres conférences. Correspondance*, Paris, Dédale, Maisonneuve et Larose, 1994 [1698], p. 98.

²⁷³ Jean de Préchac, *Le beau Polonois, nouvelle galante*, Lyon, Thomas Amaury, 1681, in-12, p. 126

²⁷⁴ Jean Donneau de Visé, *L'amour échappé ou les diverses manieres d'aymer, contenuës en quarante histoires ; avec Le Parlement d'Amour*, t. II, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1669], p. 100.

²⁷⁵ Charles Le Brun, *op. cit.*, p. 60.

²⁷⁶ Sébastien Bremond, *L'amoureux africain ou nouvelle galanterie*, Amsterdam, Henry et Theodore Boom, 1676, pet. in-12, p. 168.

la violence et toute la rage de plusieurs passions, il lui demanda ce qu'elle avoit fait de son diamant²⁷⁷ ».

Cette passion laisse des marques sur le visage qui sont connues et reconnues de tous, si bien que les nouvellistes se contentent d'écrire que la colère du personnage y est peinte, sans donner plus de détails. Ils ne sont pas très éloignés de la description de Sénèque qui écrit que « la colère s'étale et vient se peindre sur le visage, et plus elle est grande, plus les bouillonnements s'en manifestent²⁷⁸ », ou de celle de Cureau de la Chambre pour qui « Il est certain qu'il n'y en a point [de passion] qui altere si estrangement le visage que celle-cy [la colère]²⁷⁹ ». Ainsi, lorsque Amurat surprend ses rivaux près du sérail, on lit : « A l'égard de Mahomet et de Musulman, il ne leur montra qu'un visage irrité, sans les faire arrêter²⁸⁰ ». Quand Élisabeth voit la bague qu'elle a donnée au duc d'Alençon au doigt d'une fille de la princesse, « la rage, qui s'étoit emparée de son cœur, se fit voir aussi-tost sur son visage²⁸¹ ». Cette description générale et plutôt abstraite du visage en colère détonne d'autant plus que les traités et typologies sur les passions sont très précis au sujet des transformations que subissent le visage sous le coup de la colère, ils passent minutieusement en revue tous les signes depuis la tête, le front, les sourcils, le poil, les narines, la bouche, les lèvres, les dents, jusqu'à l'haleine. Seules quatre nouvelles brossent un portrait plus complet. L'auteur de *Tachmas, prince de Perse*, recoupe les propos de Marin Cureau

²⁷⁷ Sébastien Bremond, *Le pèlerin, nouvelle*, St-Jacques de Galice, George L'Indulgent, s.d. (date supposée 1670), in-12, p. 24.

²⁷⁸ Sénèque, *op. cit.*, p. 3.

²⁷⁹ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 308.

²⁸⁰ Anne de La Roche-Guilhen, *Le grand Scanderberg, nouvelle*, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1688], p. 73.

²⁸¹ *Le duc d'Alençon*, Paris, Frederick du Chemin, 1680, in-12, p. 248-249.

de la Chambre²⁸² sur les traits du front et les mouvements de la tête qui caractérisent l'homme en colère quand il décrit Séliman : « Il ne poussa point alors les choses plus loin ; mais il fit assez connoistre par un front severe, par des yeux tout pleins de fureur, et par plusieurs branlemens de teste, que la peine qu'il vouloit faire souffrir à ces Amans n'estoit que diferée²⁸³ ». Le rire qui accompagne la colère (toujours selon Cureau de la Chambre²⁸⁴) est évoqué dans *Béralde, prince de Savoye* quand Cunégonde monte sur le bûcher pour faire périr sa rivale, « le visage riant, quoy que son rire parût accompagné de depit et de colere²⁸⁵ ». Quant aux dents qui se serrent et qui grincent dans le portrait du colérique de Sénèque²⁸⁶ et celui de Cureau de la Chambre²⁸⁷, une histoire du *Mercurie Galant* y fait écho lorsqu'un avare se met en colère contre son fils qui lui a pris une partie de son argent : « Il grinçoit des dents, jettoit des regards pleins de fureur, et ne pouva[i]t plus se contenir²⁸⁸ ». Visiblement, ce trait de la colère ne fonctionne pas tellement bien dans les nouvelles. D'ailleurs, l'auteur de *L'infidélité convaincue* tend à dissocier le rire de la colère, l'associant plutôt au mépris : « Lysandre qui s'estoit attendu à plus de civilité se piquant de mon dédain enfonça son chapeau et me regardant avec fierté me choqua assez rudement, je

²⁸² Au sujet du front sévère : Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 423. Descartes parle également de l'apparition de rides sur le front (*op. cit.*, art. CXIII), et Le Brun écrit que le front paraîtra ridé fortement (*op. cit.*, p. 98). Cureau de la Chambre donne une description détaillée de tous les mouvements de la tête qui se hausse, tourne, branle et se secoue, aux pages 443-454 de l'ouvrage cité.

²⁸³ *Tachmas, prince de Perse*, *op. cit.*, p. 91-92.

²⁸⁴ « [Q]uelquefois elles [les lèvres] forment un Ris cruel et desdaigneux » ; « Le Ris est souvent un effect de l'indignation ou du mespris qui se mesle avec la Colere [...] ; Mais pour l'ordinaire il vient de ce plaisir malin que l'on prend dans la vengeance », Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 309 et 441.

²⁸⁵ *Béralde, prince de Savoye*, vol. 2, Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, p. 95.

²⁸⁶ Sénèque, *op. cit.*, p. 3.

²⁸⁷ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 303 et 309.

²⁸⁸ « Histoire », *Mercurie Galant*, Paris, juillet 1689, p. 243.

me retournay avec un souris de mépris, comme pour luy dire que je le trouvois indigne de ma colere²⁸⁹ ».

L'une des marques les plus visibles est la rougeur ou la pâleur du visage suite au flux ou au reflux sanguin que provoque la colère. À ce sujet, le père Senault écrit : « elle altère sa couleur [à l'homme], elle semble se jouer de son sang, que tantôt elle le retire auprès du cœur, tantôt elle le rejette sur le visage²⁹⁰ ». Suivant cette logique, le visage pâlit sous le coup de la colère lorsque le sang se retire au cœur. Cette pâleur qui est une marque d'impulsions purement corporelles chez Sénèque²⁹¹, survient, selon Cureau de la Chambre²⁹², dans les commencements de la colère, et est un signe de sa hardiesse, idée que semble partager Descartes quand il affirme que la colère qui se manifeste moins à l'extérieur est plus à craindre et dangereuse que celle qui se manifeste fort²⁹³. Colinar, par exemple, quand il entend le conte sur le cocufiage qui court à son sujet, « ne pût s'empescher de changer de couleur, et de pâlir de rage : mais comme on ne soupçonnoit pas que cette aventure luy fut arrivée, on ne prit pas garde à ses changemens de visage²⁹⁴ ». La rougeur se manifeste plutôt lorsque la colère fait monter le sang au visage. « Une vive rougeur se répand sur tout le visage sous l'action du sang qui afflue au cœur » explique Sénèque²⁹⁵, tandis que Cureau

²⁸⁹ *L'infidélité convaincue, ou les aventures amoureuses d'une dame de qualité*, Cologne, Pierre du Marteau, 1676, in-12, p. 134.

²⁹⁰ Jean-François Senault, *op. cit.*, p. 290.

²⁹¹ Sénèque, *op. cit.*, p. 30 ; voir aussi p. 61-62.

²⁹² Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 424.

²⁹³ René Descartes, *op. cit.*, art. CC, CCI, CCII.

²⁹⁴ Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, t. I, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669], p. 256-257.

²⁹⁵ Sénèque, *op. cit.*, p. 2-3.

apporte les précisions nécessaires sur la teinte de rouge que prend le visage²⁹⁶. C'est effectivement ce qui se produit lorsque la comtesse Louise apprend du duc qu'elle s'est méprise sur son compte la nuit précédente, et qu'elle a parlé d'amour avec un marquis plutôt qu'avec lui : « la Comtesse rougit de fureur d'avoir esté si grossièrement trompée²⁹⁷ ». La rougeur et la pâleur peuvent aussi tour à tour marquer le visage de l'individu animé de colère, comme ce mari quand il a la preuve de l'infidélité de sa femme : « Il est aisé de juger la rage où fut ce malheureux Mary à la veuë de ce funeste Billet : il palit, et rougit plus de cent fois en un moment²⁹⁸ ». De même, ce cabaretier quand il apprend qu'on a surpris un homme dans le lit de sa femme, « pallit de rage, et en rougit en mesme temps ; mais l'obscurité qui regnoit, empescha qu'on ne pust s'apercevoir des divers changements qui eussent paru sans cela sur son visage²⁹⁹ ». Le visage peut aussi être enflammé suite au bouillonnement du sang qui fait enfler les veines du front, des tempes et du cou. Ainsi, lorsque Amelonde éclate de colère contre Vadelian qui veut toucher son sein, « le feu de son cœur outragé luy monte au visage³⁰⁰ » ; et, quand un médecin de Paris voit un médecin inconnu au chevet de sa patiente, « Le feu luy monta au visage de colere,

²⁹⁶ « La Rougeur que cette Passion fait ordinairement monter au visage, n'est pas tout à fait semblable à celle que la Joye, la Honte, et quelques autres Passions y respandent : Elle y est beaucoup plus claire et moins vermeille qu'elle n'est en celles-cy : d'autant qu'elle vient du sang bilieux dont la couleur est plus pasle, à cause de la teinture de la bile qui affoiblit l'esclat et le vermillon du sang, et qui forme cette rougeur enflammée que l'on void sur le visage et sur la poitrine de ceux qui sont en colere. » Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 441-442.

²⁹⁷ *La belle Marguerite, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, p. 205.

²⁹⁸ *Les esprits ou le mary fourbé, nouvelle galante*, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, p. 118.

²⁹⁹ Gatien de Courtilz de Sandras, *Nouvelles amoureuses et galantes. Contenant I. L'amant emprisonné. II. Le mort ressuscité. III. Le mary confident avec sa femme. IV. L'amoureux estrillé*, Paris, Quinet, 1678, in-12, p. 284.

³⁰⁰ François Hédelin, abbé d'Aubignac, *Amelonde, histoire de nostre temps. Ou l'on void qu'une honneste femme est heureuse quand elle suit un conseil sage et vertueux*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1669, in-12, p. 267.

croiant qu'on le méprisoit³⁰¹ ». Ces descriptions s'apparentent aux propos de Cureau de la Chambre qui affirme que, sous l'impulsion de la colère, le visage « s'enflamme et se boursouffle³⁰² », propos qui sont également repris par Le Brun³⁰³ dans ses conférences.

1.C. La voix

Parfois, à l'instar d'un Bernard Lamy³⁰⁴, c'est la voix qui fait assez connaître les mouvements du cœur de l'homme ou de la femme en colère. La Framboisière donne une explication très claire de ce phénomène dans ses *Œuvres* : « l'affection d'un homme courroucé sera exprime d'une propre maniere de voix, dissemblable des autres, c'est à dire d'une voix aspre, aiguë, precipitee, interrompue³⁰⁵ ». Cureau de la Chambre dit aussi du colérique que « sa voix de vehemente et aiguë qu'elle estoit au commencement, se rend à la fin enroüée et affreuse : souvent elle s'arreste tout à coup³⁰⁶ ». Dès lors, on ne peut s'étonner d'entendre Mahomet s'exprimer de la sorte quand Zogan lui fait voir la difficulté de prendre Constantinople : « Il prononça ces paroles avec une telle vehemence que tous les Bassa tremblans se jetterent la face contre terre, et luy promirent une aveugle obeïssance, et un courage intrepide à executer ses ordres³⁰⁷ ». Dans *Célie*, l'aigreur de la voix de l'héroïne laisse deviner sa

³⁰¹ *Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante*, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, p. 53-54.

³⁰² Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 309 ; voir aussi les pages 442-443.

³⁰³ Charles Le Brun, *op. cit.*, p. 98.

³⁰⁴ Bernard Lamy, *La rhétorique ou l'art de parler*, Paris, Pralard, 1688, in-12, p. 39.

³⁰⁵ Nicolas Abraham, sieur de La Framboisière, *op. cit.*, p. 1275.

³⁰⁶ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 309 ; voir aussi les explications physiologiques qu'il donne aux pages 436-439.

³⁰⁷ Antoine Des Barres, *Irène, princesse de Constantinople. Histoire Turque*, Paris, Claude Barbin, 1678, in-8°, p. 84.

colère : « Je sçavois bien Philadelphie, dit Celie, que vous ne me deviez rien dire qui ne me choquat au dernier point ; et vous auriez beaucoup mieux fait de suivre mon conseil et de vous taire ; [...] elle auroit continué à luy parler encor plus aigrement, sans qu'elle en fust empeschée par sa vieille Cousine qui se leva pour s'en aller³⁰⁸ ».

Plus précisément, c'est le ton de la voix et la manière de dire les choses qui sont plus éloquents que la parole car, pour Bernard Lamy (qui cite saint Augustin) les différents mouvements de l'âme répondent à certains tons de la voix, tous les sentiments ont un ton de voix qui leur sont propres³⁰⁹. À en croire les novellistes du temps, l'individu en colère peut employer un ton de voix furieux, impétueux, impérieux, irrité, agité, aigre, fier ou menaçant, ce qui donne lieu à de nombreuses combinaisons possibles. Les exemples s'accumulent dans les textes : Claromir face aux obstacles qui se dressent devant lui, profère « toutes ces paroles d'un ton furieux³¹⁰ », Mlle de Guise parle à Givry sur un ton impétueux quand il commet l'irréparable³¹¹. Dans une histoire du *Mercure Galant*, le père s'adresse à son fils, qui veut épouser une femme sans argent, « d'un ton fort impérieux³¹² », Célianire répond à Cleandre d'un ton de voix irritée quand il ose lui déclarer son amour pour elle³¹³, et la marquise des Roches, sur le point de se mettre en colère contre le baron Saint-Cyr suite à sa déclaration d'amour, se contente de lui parler « d'un ton de voix qui

³⁰⁸ Jean Bridou, *Célie, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1663, in-8°, p. 31.

³⁰⁹ Bernard Lamy, *op. cit.*, p. 230 ; voir aussi p. 234-235 et p. 366.

³¹⁰ *Le grand Hippomene*, Paris, Claude Barbin, 1668, in-12, p. 3.

³¹¹ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Madame de Villedieu, *Les désordres de l'amour*, Genève, Droz, 1995 [1675], p. 203.

³¹² « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, septembre 1680, p. 97.

³¹³ Madeleine de Scudéry, *La promenade de Versailles*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669], p. 139-140.

marquoit pourtant son agitation³¹⁴ ». Dans *La promenade de Livry* c'est le ton aigre de la comtesse qui laisse deviner sa colère³¹⁵, tandis que la belle trompée, ayant vu son perfide amant lui préférer son amie, « l'assura d'un ton fier et emporté qu'il devoit tout craindre d'elle³¹⁶ ». Alençon parle à son rival sur un ton fier et menaçant³¹⁷, et c'est tout simplement sur un ton plein de colère que Sussex s'adresse aux parents de Julie qui la laissent mourir de douleur sans plus agir quand elle se croit trahie par Hypolite³¹⁸.

La chaleur du discours témoigne du feu de la colère car, sous le coup de cette passion, l'individu s'empporte au point de tenir des propos injurieux. Bernard Lamy énonce, de manière générale, que les paroles répondent à la pensée et que le discours d'un homme ému ne peut être égal³¹⁹, ce Sénèque remarquait déjà quand il écrivait que l'irascibilité « poursuit ceux à qui elle s'attaque avec des cris, du bruit, une grande gesticulation et y joint des insultes et des injures³²⁰ ». Cureau de la Chambre précise que « [la colère] esclate en ses paroles. Ce ne sont que plaintes, que reproches, qu'injures ; ce ne sont que menaces, qu'imprecations, et que

³¹⁴ Michel Archard Rousseau, sieur de La Valette, *Casimir roy de Pologne*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1679, in-12, p. 53.

³¹⁵ « Ce que j'ay à vous faire sçavoir, Monsieur, luy dit-elle, d'un ton de voix aigre, qui luy fit comprendre que le compliment qu'il luy venoit de faire, ne luy avoit pas esté fort agréable, regarde Madame de Boissolle », *La promenade de Livry*, vol. 2, Paris, Charles Osmont, 1678, in-8°, p. 16-17.

³¹⁶ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, février I, 1686, p. 107.

³¹⁷ « La présence d'un rival [Licestre] qu'il [Alençon] croyoit heureux, réveilla sa colère : Si bien que mettant sur l'heure l'épée à la main, voyons, lui dit-il d'un ton fier et menaçant, si vous serez aussi redoutable dans ce cabinet [de verdure], que vous l'êtes dans celui de la Reine », *Le duc d'Alençon*, *op. cit.*, p. 93-94.

³¹⁸ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*, 2 t. en 1 vol., Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1690], p. 214.

³¹⁹ Bernard Lamy, *op. cit.*, p. 108-109.

³²⁰ Sénèque, *op. cit.*, p. 23.

blasphemes³²¹ ». On trouve le même type de savoir dans les nouvelles, ce qui donne lieu à d'innombrables scènes où les amants se reprochent leurs trahisons³²², où les parents accablent leurs enfants d'injures suite à leur désobéissance³²³, où les amis se plaignent des mauvais services rendus³²⁴. Quand la distance ne permet pas aux personnages de s'exprimer de vive voix, ils épanchent leur bile d'une autre manière : « Et aprez tous les mouvemens et les emportemens les plus furieux il écrivit à Belize la lettre la plus injurieuse et la plus outrageante, que le dépit et la rage puissent jamais dicter³²⁵ ». Pire encore, ce flot de paroles hargneuses peut se retourner contre le personnage emporté de colère qui « découvre tout ce qu'il a sur le cœur, et trahissant son secret il fait que la vengeance qu'il medite luy est souvent inutile ou pernicieuse³²⁶ ». Cureau de la Chambre explique plus loin ce phénomène : « de la mesme source d'ou luy vient l'abondance des paroles, procede encore cette *franchise indiscrete* qui la rend si facile à decouvrir ses plus secrettes pensées : car il n'y a point de Passion qui soit si mauvaise gardienne d'un secret que la Colere³²⁷ ». Les conséquences de cette indiscretion peuvent êtres terribles, ainsi que Préchac le

³²¹ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 301.

³²² « La Marquise se trouva choquée de sa réponse : et comme c'étoit garder peu de mesures avec elle, que d'en user de la sorte, elle luy dit qu'il y avoit déjà long-temps qu'elle commençoit à s'apercevoir de sa mauvaise humeur ; mais qu'il ne falloit pas couvrir sa bizarrerie, d'un pretexte qui fit tort aux autres. Il luy échappa aussi de l'appeler lâche entre ses dents, et comme il n'y a rien qui offense tant que la verité, le Marquis s'emporta extraordinairement, et ils en vinrent jusques à se dire des injures. » *Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante, op. cit.*, p. 4-5.

³²³ « Laurence luy dit tout ce que la colere peut inspirer a une mere irritée, elle la menaça de sa disgrâce, et ne luy donna que la semaine entiere pour se resoudre a faire le choix d'un Cloître, ou a Epouser celui qu'elle luy avoit proposé. » A. F., sieur de La Roberdiere, *L'amant cloître ou les aventures d'Oronce et d'Eugenie*, Amsterdam, Daniel du Fresne, 1683, in-12, p. 27.

³²⁴ « [I]l n'y eut sorte d'outrages que l'amitié convertie en rage et en fureur ne luy fit vomir contre moy, me nommant mille fois l'Autheur du retardement de son repos, et l'ennemy cruel de sa felicité. Elle se plaignit de moy à tous mes amys », *Histoire espagnole et française ou l'amour hors de saison, nouvelle galante*, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, p. 260-261.

³²⁵ Anne Bellinzani Ferrand, dame Michel, *Histoire nouvelle des amours de la jeune Belise et de Cleante*, 3 parties en 1 vol., Paris, s.é., 1689, in-12, p. 160.

³²⁶ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 305.

³²⁷ *Ibid.*, p. 408 (en italique dans le texte).

souligne dans la nouvelle très bien nommée *Le secret*, où l'on voit un gouverneur d'armée perdre la victoire pour avoir trop parlé sous l'effet de la colère³²⁸.

La colère peut aussi bien être muette et se manifester par un silence méprisant, ainsi que l'expliquent Coëffeteau³²⁹ et Cureau de la Chambre³³⁰. Des symptômes similaires sont présentés dans les textes étudiés. Dans un premier temps, il arrive que la colère empêche l'individu de parler car il est sans force, comme c'est le cas pour Zélotyde : « La passion transportoit tellement Zelotyde, qu'elle perdit pendant les premiers moments la force de parler³³¹ ». Cleandre, quand il surprend Julie avec Sainseve, « estoit si transporté qu'il ne pût luy repondre³³² ». Lorsque le dépit et /ou l'étonnement accompagnent la colère, ils accentuent encore davantage l'impossibilité de proférer un seul son, une seule parole. La scène où le prince de Montpensier trouve son ami Chabanes dans la chambre de sa femme l'illustre bien : « Mais quand il ne vit que le comte de Chabanes, et qu'il le vit immobile, appuyé sur la table, avec un visage où la tristesse était peinte, il demeura immobile lui-même ; et la surprise de trouver, et seul, et la nuit, dans la chambre de sa femme l'homme du monde qu'il

³²⁸ « [U]n homme de la Ville ayant eu besoin d'un passe-port alla se plaindre à ce Gouverneur, que le commandant de la petite place le luy avoit refusé ; quoy qu'il l'eût demandé de sa part : Le Gouverneur emporté par un mouvement de colere, eut l'indiscretion de luy répondre qu'il ne devoit pas s'en mettre en peine ; et que dans vingt et quatre-heures il n'en auroit plus besoin », Jean de Préchac, *Le secret, nouvelles historiques*, Paris, Charles Osmont, 1683, in-12, p. 91-92.

³²⁹ « [N]ous pouvons exciter la Colere par nostre silence, dautant qu'il peut estre un signe et une marque de mépris » ; « sa bouche ne peut éclore ses paroles ; sa langue est begayante », Nicolas Coëffeteau, *op. cit.*, p. 535 et p. 573-574. Dans le premier cas, le silence est une marque de contrôle de soi, dans le second, il est une conséquence du non-contrôle de soi.

³³⁰ Il revient à plusieurs reprises sur le silence de l'individu en colère : « Il tombe tout à coup dans un profond silence » ; « Il y a des Coleres muettes et dédaigneuses » ; « S'il se taist c'est un silence enragé » ; « Il y a neantmoins des Coleres qui sont *Muettes*, et qui ne laissent pas d'estre violentes pour ne faire point de bruit ; souvent mesmes celles qui sont les plus criardes s'arrestent tout à coup, et tombent dans un silence où la fureur se fait aussi bien connoistre que dans les menaces », Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 303, 307, 309 et 410 (en italique dans le texte).

³³¹ René Le Pays, *Zélotyde, histoire galante*, Paris, Charles de Sercy, 1665, in-12, p. 107.

³³² *Les amours de la belle Julie. Histoire nouvelle*, Cologne, Samuel Strausbarck, 1676, in-12, p. 158.

aimait le mieux, le mit hors d'état de pouvoir parler³³³ ». Le silence est parfois plus éloquent que le langage quand il s'agit pour un personnage de signifier sa colère et il peut inspirer la crainte aussi sûrement que les menaces. L'outrageant silence d'Aspasie désespère Alcibiade dans *Les amours des grands hommes*³³⁴, et le silence du duc de Bretagne, en colère contre la princesse sa fille parce qu'il croit qu'elle l'a trahi par amour pour le comte de Richemont, la fait trembler³³⁵.

1.D. Le corps et les gestes

D'autres fois, enfin, c'est le corps tout entier qui s'anime sous le coup de la colère, car, comme le souligne Coëffeteau, la colère imprime de cruelles marques de sa rage sur le corps³³⁶. Les nouvellistes entremêlent les différents savoirs qui circulent au sujet de la colère enflammant le corps et l'être ; il en est question entre autres chez Coëffeteau³³⁷, chez Cureau de la Chambre³³⁸ et chez La Framboisière³³⁹. L'abbé Torche, par exemple, écrit : « Cependant Alfrede rappelant dans son esprit l'entretien

³³³ Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Montpensier*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1662], p. 384.

³³⁴ Marie-Catherine Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les amours des grands hommes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 2, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1670], p. 101.

³³⁵ Henri de Juvenel, *Le comte de Richemont, nouvelle historique*, Amsterdam, Guillaume Duval, 1680, in-12, p. 14-15.

³³⁶ Nicolas Coëffeteau, *op. cit.*, p. 576.

³³⁷ « [L'ardeur de la Colere] ressemble proprement à la chaleur d'un grand feu, ou à la bille extraordinairement émeüe et agitée, qui consume le sujet auquel elle s'attache » ; « [la colere] enflamme tout le sang et tous les esprits qui affluent à l'entour du cœur, qui est l'organe le plus puissant des Passions : à cause de quoy il s'ensuit un excessif déreglement », Nicolas Coëffeteau, *op. cit.*, p. 526, p. 580-581.

³³⁸ « [L]a Colere [est] une flamme que la Nature allume dans l'Ame », Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 289.

³³⁹ « Le courroux vehement en poussant de furie le sang et les esprits du dedans au dehors, les enflamment », Nicolas Abraham, sieur de La Framboisière, *op. cit.*, p. 177.

qu'elle venoit d'avoir avec le Comte, s'enflâma de colere contre luy³⁴⁰ ». Préchac décrit ainsi l'emportement du comte de Nevers lorsqu'il rencontre son rival :

Si vous ne venez icy que pour sçavoir si vos offres sont tousjours plus puissantes que tout mon amour, je veux être le premier à vous apprendre que vostre envie est satisfaite ; Mais, ajousta-t-il tout enflammé de colere, si nous estions en un lieu qui ne me deffendit pas de vous attaquer, je vous ferais mettre en estat de satisfaire la mienne³⁴¹.

La complexion et les humeurs ont souvent partie liée avec la colère, tout comme certains types et caractères disposent volontiers à l'impétuosité de cette passion. Orbessan, un des personnages de la nouvelle *Histoire du temps ou journal galant*³⁴², est un atrabilaire qui s'emporte rapidement, alors que l'humeur colérique d'Alcine la rend encline aux éclats de colère³⁴³. Ces portraits correspondent aux caractéristiques du bilieux qui s'enflamme aisément, tel que présenté par La Framboisière³⁴⁴, et aux explications de Cureau de la Chambre qui écrit que les bilieux sont les plus colères de tous parce qu'ils ont une chaleur ardente et active³⁴⁵. Les nouvellistes semblent toutefois privilégier le naturel emporté pour expliquer les fréquentes et impérieuses colères des personnages. Arsame est décrit dès les premières pages comme un personnage au naturel farouche et emporté³⁴⁶, de même que la rage de Villa (la femme de Bérenger) et les mauvais traitements qu'elle fait

³⁴⁰ Antoine Torche, *Alfrede, reyne d'Angleterre. Nouvelle historique*, Lyon, Adam Demen, 1678, in-12, p. 74.

³⁴¹ Jean de Préchac (?), *Histoire du comte de Genevois et de mademoiselle d'Anjou*, Paris, Claude Barbin, 1664, p. 70-71.

³⁴² Jean de Vanel, *Histoire du temps ou journal galant*, s.l., s.é., s.d., in-12, p. 173.

³⁴³ *Alcine princesse de Perse, nouvelle*, Paris, Louis Josset, 1683, in-12, p. 35-36.

³⁴⁴ Nicolas Abraham, sieur de La Framboisière, *op. cit.*, p. 176.

³⁴⁵ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 319.

³⁴⁶ François Raguenet, *Zamire, histoire persane*, 2 parties en 1 vol., La Haye, Abraham Troyel, 1687, in-12, p. 6.

subir à Adelaïs qui refuse d'épouser son fils, s'expliquent par son emportement naturel³⁴⁷.

Les transformations physiques que la colère entraîne sur le corps peuvent le rendre difforme et complètement méconnaissable. C'est ce que prétend Sénèque³⁴⁸ pour qui aucune passion ne bouleverse davantage la physionomie et ne produit chez les gens plus de changement. Coëffeteau³⁴⁹ écrit aussi que les furieux font connaître l'excès de leur rage par les violents changements qui apparaissent sur leur corps, que la colère altère complètement la constitution, tandis que Cureau de la Chambre³⁵⁰ ajoute qu'il n'y a point d'homme que la colère ne rende méconnaissable aux siens et à lui-même. Ces bouleversements semblent avoir vivement frappé l'imaginaire des nouvellistes, puisqu'on trouve dans leurs textes plusieurs personnages dont le changement de physionomie répond littéralement à ce principe : du cardinal de Richelieu qui est tellement outré qu'il n'en est pas reconnaissable³⁵¹, à la princesse de Phaltzbourg qui est si animée de colère qu'elle ne se connaît plus³⁵², en passant par la bande de brigands qui se sont tellement abandonnés à leur colère qu'à peine se reconnaissent-ils eux-mêmes³⁵³. D'autres se plaisent à insister sur la laideur et la disgrâce qui accompagnent cette métamorphose du corps. Le prince Pacalme tient des

³⁴⁷ *Histoire d'Adelaïs de Bourgogne*, Amsterdam, Helvigraad, 1685, in-12, p. 37.

³⁴⁸ Sénèque, *op. cit.*, p. 61 et 70.

³⁴⁹ Nicolas Coëffeteau, *op. cit.*, p. 573-574 et 576.

³⁵⁰ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 308.

³⁵¹ Isaac Claude, *Le comte de Soissons et le cardinal de Richelieu rivaux de madame la duchesse d'Elbæuf. Nouvelle galante*, Cologne, Pierre Marteau, 1690, in-12, p. 41.

³⁵² *La princesse de Phaltzbourg, nouvelle historique et galante*, Cologne, Pierre Marteau, 1688, in-12, p. 107.

³⁵³ Jean Donneau de Visé, *Nouvelles nouvelles*, vol. 1, Paris, Pierre Bienfaict, 1663, p. 59.

propos proches de ceux de Sénèque³⁵⁴, de Coëffeteau³⁵⁵, de La Framboisière³⁵⁶ et de Cureau de la Chambre³⁵⁷ : « Avez-vous remarqué, disoit ce dernier [Pacalme] à son Rival [Alidor], combien l'humeur colérique de la Princesse la rend difforme ? Ce n'était plus cette Alcine qui dans un sens rassis [*sic*], est infiniment plus belle que tout ce qu'il y a de plus charmant sous le Ciel³⁵⁸ ».

Des marques qui caractérisent le corps en colère, il ne reste plus qu'à examiner la démarche qui peut être précipitée, irrégulière, et à grands pas. Sénèque la dépeint comme celle des monstres infernaux : « la démarche égarée, enveloppée d'une épaisse fumée, courant sans cesse, dévastant, semant la panique³⁵⁹ », alors que Cureau de la Chambre reste plus sobre quand il peint l'homme en colère qui marche à grand pas, court, adopte un marcher rapide et léger, ou alors change continuellement de posture et de place³⁶⁰. Les nouvellistes sont solidaires de ces deux auteurs puisqu'on trouve autant un Sancerre qui marche et puis s'arrête comme un homme hors de lui-même³⁶¹, qu'une sultane furieuse qui se promène à grands pas dans sa chambre sans rien dire³⁶², ou un Hypolite : « marchant tantost d'un pas précipité, tantost s'appuyant contre un arbre, tantost se couchant sur la terre, il ne trouvoit point

³⁵⁴ « [L]a colère est un péril [...] pour les êtres équilibrés et sereins, chez qui elle est d'autant plus laide et dangeureuse qu'elle fait en eux plus de changement », Sénèque, *op. cit.*, p. 70.

³⁵⁵ « [S]a constitution est tellement altérée, et son regard est si affreux, qu'il semble hideux et épouvantable mesmes à ses plus chers amis », Nicolas Coëffeteau, *op. cit.*, p. 574.

³⁵⁶ « [Q]ui est celui qui n'ait horreur du hydeux spectacle de l'homme en cholere ? », Nicolas Abraham, sieur de La Framboisière, *op. cit.*, p. 178.

³⁵⁷ « [C']est assez de dire que sa mine, son geste et son maintien, est un assemblage de tout ce qu'il y a de difforme dans les plus cruelles maladies, et de ce qu'il y a d'horrible dans les animaux les plus farouches. » Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 310.

³⁵⁸ *Alcine princesse de Perse*, *op. cit.*, p. 36.

³⁵⁹ Sénèque, *op. cit.*, p. 62.

³⁶⁰ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 303, 305 et 443.

³⁶¹ Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Clèves*, dans *Romans et nouvelles*, Paris, Garnier, 1958 [1678], p. 283.

de situation tranquille, l'agitation de son esprit, son desespoir, sa colere, toutes ces passions le tourmentoient d'une maniere si violente, qu'il estoit plus proche de la mort que de la vie³⁶³ ».

Cette galerie des portraits montre à l'évidence que la description du corps en colère qu'on trouve dans les nouvelles suit de très près la typologie savante de la colère, qu'elle participe d'un même type de doxa, et ce dans le but de la rendre vraisemblable, donc recevable pour le lecteur choisi de l'époque. Peut-être est-ce aussi afin de le toucher et de l'émouvoir, s'inspirant en cela des grands rhétoriciens qui affirment que la passion est un moyen décisif de persuasion car elle est un mouvement qui affecte les individus (le lecteur) et influence leur jugement. Ce portrait physique de la colère devient donc un moyen de communiquer au lecteur la passion qui agite le personnage. Mais qui a lu les différents traités sur les passions, ne peut s'empêcher d'être déçu car les représentations littéraires qu'on trouve dans les nouvelles sont beaucoup moins précises que les descriptions savantes qui circulent. Pour ne prendre qu'un exemple, alors que dans les traités on décrit la couleur, la lumière et le mouvement des yeux du colérique, ceux de ses paupières et de ses sourcils, dans les nouvelles, les écrivains se contentent de parler de regards pleins de courroux et d'yeux dans lesquels brille le feu de la colère. Deux hypothèses pourraient expliquer cet écart. D'abord, et c'est ce qui nous semble le plus probable, la simplification des descriptions s'explique par la volonté des mondains (tant écrivains que lecteurs) de fuir tout ce qui sent le pédant, le dogmatique, le savant et

³⁶² *Cleomire, histoire nouvelle*, Cologne, Pierre du Marteau, 1678, in-12, p. 43.

l'école. Une description trop détaillée aurait pour effet de décourager le lecteur et non de le toucher. On peut également y voir un symbole de réussite littéraire, du talent de l'auteur qui parvient à synthétiser parfaitement tous ces savoirs et à les représenter en peu de mots mais avec suffisamment de force pour évoquer cette passion et la communiquer au lecteur, correspondant en cela à l'idéal classique.

2. LA DIVISION SEXUELLE

À cette représentation savante de la physiologie de la colère, se superpose une représentation sociale qui respecte le modèle de la division sexuelle ayant cours alors. La force, le courage, la hardiesse, la fermeté et l'assurance, qualités associées exclusivement à l'homme, et qui s'expliquent notamment par sa complexion (l'homme est chaud et sec, il a un tempérament bouillant selon la théorie humorale), le disposent à une colère grave, violente et vigoureuse selon Sénèque³⁶⁴, alors que celle de la femme est vive et légère. Partant de cela, il convient de repérer les signes que la colère imprime uniquement sur le corps de l'homme.

Certains regards ne se rencontrent que chez les hommes irrités. D'abord, il y a le regard troublé et les yeux égarés, recoupant la description que donne Cureau de la Chambre : « tantost ils [les yeux] regardent de travers, tantost ils s'arrestent et semblent vouloir sortir de leur place », « les yeux esgarez qui portent continuellement leur veuë çà et là sans l'arrester sur aucun objet, font partie du

³⁶³ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*, op. cit., 2^e partie, p. 8.

regard furieux, et ce sont principalement eux qui le rendent affreux et espouvantable »³⁶⁵. Le Brun³⁶⁶ écrit aussi que celui qui ressent la colère a la prunelle égarée et étincelante. Dom Gomés, qui a bien décodé le regard de Dom Lope, intervient afin d'éviter qu'il n'exerce une vengeance trop sanglante sur Dona Bessona : « [Dom Gomés] qui apprehendoit qu'il [Dom Lope] ne poussa les choses trop avant, parce qu'il avoit reconnu ce jour là beaucoup d'égarement dans ses yeux, le suivit de bien pres, et entra assez à temps pour empescher qu'il n'arrivât un plus grand malheur³⁶⁷ ». C'est également à ce signe que Clarisse devine le projet de vengeance de Cleante : « Lors qu'elle le vit entrer avec des yeux égarés et pleins de fureur, comme elle estoit criminelle, elle se douta de son dessein, et s'estant saisie de la premiere chose qui s'offrit à sa veuë, elle prit un Pistolet dont elle sçavoit fort bien tirer³⁶⁸ ».

Ensuite, il y a le regard qui anticipe le plaisir de la vengeance car, écrit Cureau, « s'il arrive qu'il [l'homme en colère] ait quelque avantage et qu'il pense avoir satisfait à sa Passion [la vengeance], il adjouste l'Insolence à la Cruauté, il outrage son ennemy tout vaincu qu'il est, il se rit de son malheur, et repaissant ses yeux du carnage qu'il a fait, il sent naistre en son cœur une certaine joye maligne qui se respand après sur son visage³⁶⁹ ». Donneau de Visé n'est pas très éloigné de ce précepte quand il peint le portrait d'Arpagon alors qu'il vient de tuer l'amant de

³⁶⁴ Sénèque, *op. cit.*, p. 44-45.

³⁶⁵ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 308 et p. 430-431.

³⁶⁶ Charles Le Brun, *op. cit.*, p. 98.

³⁶⁷ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, vol. 1, Paris, Estienne Loyson, 1671, in-12, p. 47.

³⁶⁸ « Les assassinats. Nouvelle », *Mercure Galant*, Paris, 1674, t. VI, p. 265-266.

³⁶⁹ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 306-307.

sa femme : « Pendant ce temps Arpagon se promenoit à grands pas dans la chambre comme un homme tout transporté. Il parloit quelquefois en luy mesme, quelquefois il reprochoit à Cleone son infidelité, et quelquefois il regardoit le corps de Cleronte avec des yeux qui goustoient sa vengeance, et qui faisoient connoistre le plaisir qu'il ressentait de s'estre vengé³⁷⁰ ». Mlle de Scudéry brosse le portrait de Meliandre en demi-teintes quand Celinte vient implorer son aide après avoir dédaigné son amour : « Meliandre la receut avec beaucoup de respect ; mais malgré qu'il en eust il parut dans ses yeux je ne sçay quelle maligne joye qui luy fit connoistre qu'il estoit bien aise de se voir en pouvoir de se vanger de toutes ses rigueurs³⁷¹ ».

Si la voix semble posséder les mêmes inflexions chez l'homme et la femme, les soupirs de rage, eux, ne se rencontrent que chez les hommes en proie à une grande colère. Mlle de La Roche-Guilhen écrit que Themir soupire de rage quand il apprend l'entretien qu'ont eu Astérie et Adanaxe³⁷², et Curly que Gloucester pousse plusieurs soupirs de rage quand Tideric lui apprend la mort de la reine³⁷³. Les descriptions de ces nouvellistes sont semblables à celles de Sénèque³⁷⁴ selon lequel il faut se figurer l'homme en colère sifflant, mugissant,

³⁷⁰ Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, op. cit., t. II, p. 39.

³⁷¹ Madeleine de Scudéry, *Célinde, nouvelle première*, Paris, Nizet, 1979 [1661], p. 108.

³⁷² Anne de La Roche-Guilhen, *Astérie ou Tamerlam*, 2^e partie, Paris, Claude Barbin, 1675, in-12, p. 25.

³⁷³ Sieur de Curly, *Tideric prince de Galles, nouvelle historique*, vol. 2, Paris, Claude Barbin, 1677, in-12, p. 196.

³⁷⁴ Sénèque, op. cit., p. 62.

gémissant, et de Cureau de la Chambre qui prétend que, si le colérique se taît, « c'est un silence enragé qu'il interrompt à tous momens par les soupirs³⁷⁵ ».

Les marques qui paraissent sur le corps de l'homme en colère se distinguent passablement de celles de la femme, et sont des conséquences directes de sa complexion, de son humeur ou de son tempérament. L'homme étant d'un tempérament bouillant, il est forcément emporté par les bouillonnements de sa colère (ainsi que l'on peut le lire dans *Le grand Hippomene*³⁷⁶ et *Irene, princesse de Constantinople*³⁷⁷), et d'un naturel prompt à la colère, à l'exemple de ce jeune comédien³⁷⁸ ou du jeune Alcibiade³⁷⁹. Notons ici que la jeunesse de ces hommes joue pour beaucoup dans leur promptitude puisque, selon Coëffeteau, « les jeunes gens ayant le sang chaud et bouillant, [ils] sont merveilleusement prompts à commettre des insolences³⁸⁰ ». Parfois, l'ardeur de la colère masculine ressemble à la chaleur d'un grand feu et procède jusqu'à la fièvre, ce que La Framboisière explique en ces termes : « le courroux vehement en poussant de furie le sang et les esprits du dedans au dehors, les enflamment tellement, que bien souvent la fièvre

³⁷⁵ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 309.

³⁷⁶ « [P]remierement il [Claromir] dit [à Glicere] le mauvais traitement [qu'il] avoit receu de Cativulcus, du souvenir duquel son ame fut transportée de colere, et s'emporta au dernier poinct ; puis quand les boüillons de son emportement furent passez, il manda à son fidelle serviteur lequel de ses Cavaliers iroit le plus viste à Chasteau-peint porter une lettre à la prudente Nerée ? » *Le grand Hippomene*, *op. cit.*, p. 70.

³⁷⁷ « Je feray mon devoir, Achmet, interrompt l'Empereur, qui sentoit dans son ame s'élever les boüillons d'une colere impetueuse », Antoine Des Barres, *Irène, princesse de Constantinople*, *op. cit.*, p. 184.

³⁷⁸ « Il [le jeune comédien] estoit prompt, et sa colere alloit quelquefois jusques à la rage. Il fit beaucoup de bruit, il s'emporta souvent, eut mesme prise avec son Rival », Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, *op. cit.*, vol. 2, p. 108.

³⁷⁹ « [I]l étoit même un peu farouche et prompt à s'irriter », Anne de La Roche-Guilhen, *Les intrigues amoureuses de quelques anciens Grecs*, La Haye, Henri van Bulderen, 1690, in-12, p. 9.

³⁸⁰ Nicolas Coëffeteau, *op. cit.*, p. 540-541.

en procede³⁸¹ ». Les descriptions de personnages qui brûlent de colère dans les nouvelles sont comparables à celles qu'on trouve dans les traités, qu'il s'agisse de Givry parlant à son rival Bellegarde³⁸², ou d'Amurat à qui la colère donne une violente fièvre³⁸³. La chaleur que la colère allume et excite dans le corps peut encore avoir pour conséquence de rendre l'homme tout bouffi, tel Rodolphe dans *Les dames enlevées*³⁸⁴, le cabaretier des *Nouvelles amoureuses et galantes*³⁸⁵, ou le chevalier dans « Le mort ressuscité » : « Le chevalier en sentit échauffer sa bile de plus en plus et, pour l'empêcher tout à fait de se posséder, l'exempt lui tira encore quelques noyaux, dont l'un lui donna malheureusement dans le visage, et s'enfuit après cela. Le chevalier, tout bouffi de colère, courut après lui³⁸⁶ ». Ailleurs, il est question du feu du tempérament (sorte de variante du tempérament bouillant) pour expliquer le penchant des hommes à la colère, le cas de Florizel est un bon exemple³⁸⁷. Quand les fumées du vin s'ajoutent à tout cela, l'emportement est éclatant ainsi que le remarque Sénèque³⁸⁸. La description du personnage d'Ormin dans la nouvelle *Araspe et Simandre* est on ne peut plus explicite³⁸⁹.

³⁸¹ Nicolas Abraham, sieur de La Framboisière, *op. cit.*, p. 177.

³⁸² Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Madame de Villedieu, *Les désordres de l'amour*, *op. cit.*, p. 196.

³⁸³ Anne de La Roche-Guilhen, *Le grand Scanderberg, nouvelle*, *op. cit.*, p. 164.

³⁸⁴ César-François Oudin, sieur de Préfontaine, *Les dames enlevées et les dames retrouvées. Histoire du temps, nouvelles comiques et galantes divisées en deux parties*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1673, in-12, p. 69.

³⁸⁵ Gatien de Courtilz de Sandras, *Nouvelles amoureuses et galantes*, *op. cit.*, p. 257.

³⁸⁶ Gatien de Courtilz de Sandras, « Le mort ressuscité », *Nouvelles amoureuses et galantes*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 708.

³⁸⁷ « Au reste le feu lumineux qu'il a dans l'esprit, luy donne quelque petit panchant vers la colere », Claude Colin, *Eraste, nouvelle : ou sont descrites plusieurs aventures amoureuses*, Paris, Estienne Loyson, 1664, in-12, p. 258.

³⁸⁸ « [L]e vin allume les colères parce qu'il augmente la chaleur », Sénèque, *op. cit.*, p. 45.

³⁸⁹ « Ormin naturellement méchant railleur, et en qui les fumées du vin augmentoient le feu du tempérament, voyant rire l'un des Violons plus fort que les autres, courut brutalement à luy, et arrachant de ses mains une Taille, qui estoit sa partie, luy en donna sur la teste assez fort, pour blesser d'un mesme coup le Maistre et l'instrument », *Araspe et Simandre, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1672, in-8°, p. 174-175.

Les théoriciens des passions s'entendent tous sur le mouvement des mains qui caractérise l'homme en colère. Sénèque³⁹⁰ écrit que les mains s'entrechoquent sans cesse et s'agitent ; Cureau³⁹¹, que la colère s'accompagne de battements des mains, et que sous le coup de la colère l'individu frappe tout ce qui se trouve sous la main ; Senault, que la colère arme les mains de tout ce qu'elles rencontrent³⁹² ; Descartes, qu'elle fait lever la main pour frapper³⁹³ ; et Le Brun, que la colère peut s'exprimer par un homme qui ferme les poings et qui semble frapper quelqu'un³⁹⁴. Un type de savoir similaire circule dans les nouvelles, que l'on pense à Filaste qui s'emporte et veut donner un coup de poing à Polixene et le frapper car il se moque de lui³⁹⁵. Mieux encore, dans *Le chat d'Espagne*, on trouve une petite pièce galante intitulée « Le langage des mains » qui initie les lecteurs à un langage secret et codé qui est beaucoup moins violent et semble, de ce fait, réservé aux dames :

L'Amant qui ne sçait pas encore la cause de la mauvaise humeur de sa Belle, l'attribuë à quelque chagrin domestique, ou à quelque autre affaire de famille, il veut ainsi qu'il a accoutumé, luy prendre la main et la presser avec les siennes pour la supplier de luy découvrir la cause de son chagrin, et d'abord elle la retire avec toute la promptitude dont elle est capable : C'est pour lors que cette Main persuade à ce jeune homme, que la colere de sa Maîtresse procede de quelque faute qu'il a commise, ou de quelque rapport désavantageux qu'on aura fait de sa flamme à celle qui l'a allumée³⁹⁶.

Cette agitation des mains annonce celle, beaucoup plus violente, du corps et des gestes de l'homme en colère. Depuis Sénèque, moralistes et théoriciens ne

³⁹⁰ Sénèque, *op. cit.*, p. 2-3 et p. 61.

³⁹¹ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 305 et 310.

³⁹² Jean-François Senault, *op. cit.*, p. 290.

³⁹³ René Descartes, *op. cit.*, art. XLVI.

³⁹⁴ Charles Le Brun, *op. cit.*, p. 60.

³⁹⁵ César-François Oudin, sieur de Préfontaine, *Les dames enlevées et les dames retrouvées*, *op. cit.*, p. 52.

cessent de peindre les emportements démesurés auxquels est en proie l'homme en colère. Dans le *De Ira*, on lit que le corps tout entier du colérique est en mouvement, en trépidation et qu'il est accompagné d'une grande gesticulation ; que l'homme irrité renverse les tables, jette des coupes par terre, se heurte la tête contre les murs, s'arrache les cheveux, se frappe les cuisses et la poitrine³⁹⁷. Les *Œuvres* de La Framboisière abondent dans ce sens en disant du colérique qu'il égratigne de ses griffes comme un tigre et trépigne des pieds comme un bouffon³⁹⁸. Coëffeteau écrit que la colère rend l'homme agité, violent, outrageux, insupportable, que ses mouvements sont soudains et prompts³⁹⁹. Cureau de la Chambre explique que l'ardeur qui paraît dans tous les mouvements du corps vient de la hardiesse et que l'homme en colère frappe, trépigne des pieds, a des mouvements brusques et hardis, qu'il est en agitation continuelle⁴⁰⁰, alors que Descartes se contente de remarquer que le tremblement paraît souvent chez ceux qui sont fort en colère⁴⁰¹. Les nouvelles galantes et historiques, si elles sont beaucoup moins sanglantes que les histoires tragiques du début du siècle, mettent tout de même en scène des personnages masculins aux gestes brusques et aux comportements très violents qui sont solidaires de ces descriptions savantes. L'homme jaloux qui découvre les infidélités de sa bien-aimée a des transports violents et impétueux, il fait preuve de rudesse et de brusquerie dans ses actions. Le plus souvent, il court jusqu'à la chambre de sa femme, en enfonce la porte ou brise la vitre, comme c'est le cas de Bérenger quand il sait que sa

³⁹⁶ Jacques Alluis, *Le chat d'Espagne, nouvelle*, Cologne, Pierre du Marteau, 1669, in-12, p. 169-170.

³⁹⁷ Sénèque, *op. cit.*, p. 2-3, 23-24 et 61.

³⁹⁸ Nicolas Abraham, sieur de La Framboisière, *op. cit.*, p. 178.

³⁹⁹ Nicolas Coëffeteau, *op. cit.*, p. 546-547, 570 et 574.

⁴⁰⁰ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 305, 310, 422, 443-445.

⁴⁰¹ René Descartes, *op. cit.*, art. CC.

femme est en compagnie de Frédéric⁴⁰², du Prince de Montpensier quand il entend une voix masculine provenir de la chambre de sa femme⁴⁰³, et d'un mari quand il croit que sa femme est au lit avec son amant⁴⁰⁴. La colère donne même lieu à de nombreuses querelles domestiques et à des cas de violence conjugale, ce qui s'explique principalement par l'autorité absolue que le mari exerce sur sa femme, le père sur sa fille ou le tuteur sur sa pupille. Ces emportements vont du simple soufflet (le président est si irrité quand il découvre les intrigues d'Iris qu'il lui donne un soufflet de toute sa force⁴⁰⁵), aux mauvais traitements et aux violences épouvantables. C'est le cas de Kervaut qui « traitt[e] sa nièce aussi cruellement que sa colere le luy inspir[e]⁴⁰⁶ » quand il apprend qu'elle aime Bois-Plessis, d'un père qui fait souffrir sa fille quand elle résiste à son projet de mariage⁴⁰⁷, et d'un mari qui exprime sa fureur en traitant indignement sa femme qu'il croit infidèle⁴⁰⁸. Il est à noter que, même lorsqu'ils sont métamorphosés en animaux, les hommes font preuve de violence dans leurs emportements. Le petit chien Favory raconte cet épisode : « une Dame me demanda à Melite, et me troqua pour une Espagneule, qui assurément ne me valoit

⁴⁰² « Ils étaient dans cette posture [Fédéric aux pieds de la reine] quand ils entendirent enfoncer la porte de la chambre et virent entrer le roi, l'épée à la main. » Catherine Bernard, *Fédéric de Sicile*, dans *Œuvres*, t. I, *Romans et nouvelles*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993 [1680], p. 150.

⁴⁰³ « [L]e prince, ayant enfoncé la porte du passage, entra comme un homme possédé de fureur et qui cherchait des yeux sur qui la faire éclater », Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Montpensier*, *op. cit.*, p. 384.

⁴⁰⁴ « Il n'écouta rien, et donnant des pieds contre la Porte avec une violence qui ne se peut concevoir, il l'enfonça dès les premiers coups. » « Les apparences trompeuses, histoire », *Mercure Galant*, Paris, octobre 1679, p. 215.

⁴⁰⁵ Poisson, « Histoire d'Iris », *Les dames galantes ou la confidence réciproque*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 891-892.

⁴⁰⁶ *Monsieur de Kervaut, nouvelle comi-galante*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, p. 144.

⁴⁰⁷ « Son Pere la voulant contraindre d'épouser un Homme d'un âge fort avancé, elle resista à ses volontés, et comme il avoit l'affaire à cœur, et qu'il estoit violent quand il s'emportoit, il s'oublia tellement dans les mauvais traitements qu'il luy fit souffrir, que perdant enfin patience, elle résolut de fuir déguisée en Homme. » « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, août 1685, p. 196-197.

⁴⁰⁸ « Aventure tragique d'Angers », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1681, p. 336.

pas, et que je mordis de colere trois ou quatre fois⁴⁰⁹ ». Le chat Almanzor qui entend médire à son sujet réagit de même :

La lâcheté de ces Chevaliers qu'Almanzor avoit toujours crû estre de ses amis, le toucha tellement sous sa nouvelle figure qu'il faillit à enrager dans sa peau, et ne pouvant plus prendre plaisir à de pareils discours, il sauta avec impetuosité au milieu d'eux, et passa dans une autre chambre, à dessein d'interrompre leur conversation, ou du moins de ne la plus ouïr⁴¹⁰.

Un peu à l'image de la colère et de l'étonnement qui laissent sans voix, l'immobilité est un signe de la passion qui agite l'homme et dont l'impétuosité vient, pour un temps seulement, freiner les mouvements violents. Le prince, quand il apprend qu'il a servi de messenger à son infidèle épouse, réagit ainsi : « [cette découverte] le rendit immobile pendant quelques momens. A cette premiere surprise succeda l'emportement ; sa fureur s'alluma à celle du Roi son beau-pere, ce ne furent que menaces et resolutions violentes⁴¹¹ ». De même, Cléante demeure d'abord immobile en entendant le récit détaillé des infidélités de Bélise, puis il s'abandonne à « tous les mouvemens et les emportemens les plus furieux⁴¹² ».

La description du corps féminin en proie à la colère s'appuie et conforte le lieu commun de la faiblesse naturelle de la femme. C'est parce que la femme est physiologiquement différente (elle est froide et humide, au contraire de l'homme) qu'elle est naturellement plus faible. Cela a pour effet de rendre sa colère violente car

⁴⁰⁹ Antoine Torche, *Le chien de Boulogne ou l'amant fidelle, nouvelle galante*, op. cit., p. 152.

⁴¹⁰ Jacques Alluis, *Le chat d'Espagne, nouvelle*, op. cit., p. 93.

⁴¹¹ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, op. cit., p. 37.

⁴¹² Anne Bellinzani Ferrand, dame Michel, *Histoire nouvelle des amours de la jeune Belise et de Cleante*, op. cit., p. 159-160.

le naturel des femmes est plus infirme et elles n'ont pas assez de force pour soutenir l'impétuosité de cette passion, c'est du moins ce qu'affirme Senault⁴¹³.

La colère féminine possède quatre signes distinctifs qui relèvent de cette faiblesse dite naturelle. Premièrement, la rougeur du visage. Suivant en cela l'enseignement de Descartes, pour qui :

on juge ordinairement que la Colere de ceux qui palissent est plus à craindre, que n'est la Colere de ceux qui rougissent. Dont la raison est, que lors qu'on ne veut, ou qu'on ne peut, se vanger autrement que de mine et de paroles, on employe toute sa chaleur, et toute sa force des le commencement qu'on est emeu, ce qui est la cause qu'on devient rouge : outre que quelquefois le regret et la pitié qu'on a de soy mesme, pource qu'on ne peut se venger d'autre façon, est cause qu'on pleure⁴¹⁴,

les femmes sont plus sujettes à la colère rouge, et sont moins à craindre que les hommes puisque leur projet de vengeance est le plus souvent voué à l'échec. Il n'est qu'à penser à ce passage de la première partie des *Désordres de l'amour* de Mme de Villedieu où les deux rivales de Mme de Sauve rougissent de colère et de confusion suite à l'échec de leur premier projet de vengeance⁴¹⁵. Deuxièmement, les larmes. Les femmes seraient les seules à pleurer quand elles sont en colère⁴¹⁶, les larmes étant une résultante physique de leur faiblesse naturelle et de leur impossibilité à pouvoir se venger, ainsi que l'écrit Cureau de la Chambre :

pour l'ordinaire elles [les larmes] n'ont point d'autre source que le Despit que l'on a de ne se pouvoir venger. C'est pourquoy les femmes et les enfans sont plus sujets à pleurer au fort de cette Passion que les hommes ; parce qu'ils

⁴¹³ Jean-François Senault, *op. cit.*, p. 296.

⁴¹⁴ René Descartes, *op. cit.*, p. 208.

⁴¹⁵ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Madame de Villedieu, *Les désordres de l'amour*, *op. cit.*, p. 24.

⁴¹⁶ Les enfants et les vieillards, en tant qu'êtres faibles, s'ajoutent aussi à cette liste.

reconnoissent alors leur foiblesse, et qu'ils sont contraints de souffrir l'outrage qu'on leur fait sans en pouvoir tirer raison⁴¹⁷.

La colère larmoyante de Cunégonde lorsqu'elle revoit Béralde, son insensible amant, n'échappe pas à cette règle :

Comme je montois à cheval, Cunegonde éplorée survint ; Ingrat Beralde, s'écria-t-elle d'un ton de colere qu'un torrent de pleurs radoucît un moment après, n'avés-vous donc tant fait l'insensible à la plus tendre, et à la plus pure flâme qui fut jamais, que pour aimer une infame, qui deshonne en arrivant et vôtre amour et son époux et l'Empire ?⁴¹⁸

Les cris, les menaces et les injures seraient aussi le plus souvent l'apanage des femmes, car n'ayant pas le pouvoir de se venger en actes, la parole devient la seule arme admissible pour elles. Les nouvelles galantes et historiques partagent cette conception que l'on retrouve tant chez Cureau de la Chambre⁴¹⁹, chez Coëffeteau⁴²⁰, que chez le père Senault⁴²¹, elles sont très nombreuses à mettre en scène des femmes qui disent tout haut ce que la colère leur inspire de pire. La colère de Divine quand elle découvre que c'est la Valiniere et non son mari qui a profité de ses faveurs est assez éloquente en effet :

Divine qui le reconnut à sa voix, se mit à crier de toute sa force, et entra dans une fureur, qu'il seroit difficile d'exprimer aussi grande qu'elle l'estoit : voyant que personne ne venoit à son secours, et que son perfide amant la retenoit dans son lit avec violence elle s'abandonna aux larmes, et luy dit toutes les injures que sa colere luy inspira : les noms de traître, lâche et barbare, furent les moindres, dont elle se servit, pour luy reprocher sa perfidie⁴²².

⁴¹⁷ Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 434.

⁴¹⁸ Béralde, *prince de Savoye*, *op. cit.*, vol. 2, p. 85-86.

⁴¹⁹ « Mais si la Foiblesse se joint encore avec elles [la douleur et la hardiesse], la Colere devient tellement crierde, et va à un tel excez de paroles et de menaces, qu'on peut dire alors qu'il est impossible d'arrester ; comme on peut la remarquer en celle des femmes, des enfants et autres semblables », Marin Cureau de la Chambre, *op. cit.*, p. 407.

⁴²⁰ « Il ne vomit que menasses, ne parle que de sang et de vengeance », Nicolas Coëffeteau, *op. cit.*, p. 574.

⁴²¹ « [La colère met] des menaces en la bouche », Jean-François Senault, *op. cit.*, p. 290.

⁴²² Jean de Préchac, *Nouvelles galantes et aventures du temps*, t. II, Paris, Compagnie des Libraires, 1680, in-12, p. 27-28.

Et plus loin, lorsque l'amant essaie de se justifier : « Divine l'interrompt, et continuë à l'accabler d'injures et de reproches ; elle le menaça de luy susciter son mary, ses parens, et de perir elle-même, pour vanger le cruel outrage qu'elle venoit de recevoir⁴²³ ». Inversement, lorsqu'un écrivain veut mettre en scène une femme forte et puissante (une sultane ou une reine par exemple), il évite de lui faire dire des injures, comme cela est le cas pour Racima qui est en colère contre Mahomet II qui la délaisse pour Éronime : « elle ne s'amusa point aux plaintes et au murmure, et chercha les moyens de se vanger⁴²⁴ ». Le rang de Racima lui donne un statut privilégié, la rend presque l'égale de l'homme et donc en mesure de se venger, la distinguant ainsi des femmes de simple condition qui ne peuvent passer aux actes.

Une exception mérite de retenir notre attention, il s'agit de ces hommes qui se laissent aussi aller à dire les pires injures, mais seulement lorsqu'ils sont en situation de faiblesse et qu'ils sont, pour ainsi dire, « féminisés ». Les cas les plus fréquemment illustrés dans les nouvelles sont ceux où le galant est un jaloux, est amoureux d'une coquette ou d'une belle infidèle. Le jaloux étant un homme qui a perdu la raison, il accable injustement (ou non) la dame aimée quand il la croit infidèle et tombe dans les pires excès. Le roi, en colère quand il lit une lettre pleine de tendresse et d'ambition écrite par la duchesse à Antoine, réagit ainsi : « Henry desesperé de ce qu'il venoit d'apprendre de la Duchesse, fut chés elle dans la violence de son transport, et luy dit tout ce que la colere peut inspirer à un Amant jaloux⁴²⁵ ».

⁴²³ *Ibid.*, p. 29.

⁴²⁴ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Nouvelles d'Elisabeth*, vol. 4, Paris, Claude Barbin, 1674, in-12, p. 64.

⁴²⁵ *Dom Sebastien, roy de Portugal. Nouvelle historique*, vol. 3, Paris, Claude Barbin, 1679, in-12, p. 75-76.

Celui qui aime une coquette est soumis à ses changements d'humeurs et est le jouet de ses caprices. Tel est le cas de Ménandre quand il découvre que sa coquette est toujours amoureuse de son galant à Paris : « Je luy parlay avec transport de la passion qu'elle avoit si long-temps conservée pour ce Galand ; et comme l'on éclatte souvent plus fort apres s'estre long temps contraint, je laissai agir mon ressentiment et ma colere. Je luy reprochay tout ce que j'avois fait pour elle, et toutes les obligations qu'elle m'avoit⁴²⁶ ». Celui qui est trahi par sa maîtresse ou sa femme est victime de son inconstance et la colère qu'il éprouve contre son ingrate éclate dans ses paroles. Ainsi, quand Dorylas surprend Corsique dans les bras d'Évandre : « [il] n'est guere maistre de son ressentiment ; Dorylas pourtant ne voulut point perdre sa Maistresse, mais il vomit contr'elle *Tout ce que la rage fait dire, Quand elle est maistresse des sens*⁴²⁷ ». Les cris, les menaces et les injures sont bel et bien la seule vengeance possible allouée aux faibles, la vengeance de ceux qui ne peuvent se venger réellement.

La dernière caractéristique proprement féminine du corps en colère est certainement l'absence quasi totale de gestes brusques contrairement à ceux de l'homme qui sont très violents. Seuls les actes peu compromettants lui sont permis car la femme ne doit pas faire d'éclat, elle ne doit pas dépasser les limites qui sont imposées à sa condition, elle doit rester dans la sphère de la vie privée et ne pas manifester sa colère par des gestes qui l'exposeraient au regard public. S'il lui arrive,

⁴²⁶ Jean Donneau de Visé, *Les diversitez galantes*, Paris, Ribou, 1664, in-12, p. 16.

⁴²⁷ *Nouvelle ou historiette amoureuse*, Paris, Charles de Sercy, 1670, in-12, p. 80-81 (en italique dans le texte).

à l'occasion, de se jeter au visage de son adversaire⁴²⁸, c'est qu'elle est seule avec lui et sans témoins (et encore est-ce à la suite du seul motif reconnu comme étant juste et légitime pour une femme, soit l'enlèvement, qui est perçu comme le pire outrage qu'on puisse faire à sa vertu, ce qui entraîne automatiquement la colère). La femme se contente la plupart du temps de le désirer sans (pouvoir) le faire, dans le cas où elle éprouve du ressentiment à l'égard d'une rivale par exemple⁴²⁹. Le seul acte violent permis ne touche personne, et est somme toute assez innocent, puisqu'il s'agit pour la femme de jeter, déchirer ou mettre brusquement au feu une lettre de l'amant qui la trahit. Cet emportement du geste a le plus souvent lieu dans sa chambre, pièce maîtresse de la vie privée, loin du regard des autres. Artémise n'agit pas autrement lorsqu'elle reçoit une lettre de son Poliante qu'elle croit infidèle : « Elle fut si fâchée d'avoir esté surprise par Poliante, de qui elle n'auroit pas ouvert la Lettre si elle avoit pû apprendre qu'elle estoit de luy sans l'ouvrir, qu'elle s'en vengea sur la Lettre mesme, et la jetta au feu sans vouloir faire l'honneur à celui de qui elle venoit d'en lire un seul mot⁴³⁰ ».

⁴²⁸ « Me voyant ainsi trahie, je m'abandonnay à mon desespoir, et ne regardant plus Cleonte que comme un infame Ravisser, je me jettay sur son visage où je luy imprimay des marques de ma juste colere. » A. Ancelin, *Le portrait funeste, nouvelle*, op. cit., p. 122.

⁴²⁹ « [Q]uelques fois elle [la sultane] vouloit se jeter à son visage [Cleomire] pour punir les charmes qui lui avoient enlevé un si grand bien : quelques fois elle estoit sur le point d'aller querir un poignard pour arracher le cœur de cette infidelle ; et ensuite revenant un peu à soy, et jettant les yeux sur cette pauvre malheureuse, Où estes-vous ma raison, disoit-elle, et bien Constance ne m'aime plus ? » *Cleomire, histoire nouvelle*, op. cit., p. 42.

⁴³⁰ Edme Boursault, *Artémise et Poliante, nouvelle*, Paris, René Guignard, 1670, in-12, p. 137.

3. L'ENSEIGNEMENT MORAL

En plus de suivre la division sexuelle et de faire circuler un certain savoir sur les passions, la représentation du corps en colère est mise au profit de l'éducation morale du lecteur. Sans avoir des objectifs précis d'édification, ces nouvelles forment un nouveau lieu de diffusion de la morale de cour, elles se posent souvent comme des exemples pour le lecteur qui doit apprendre à domestiquer ses passions. Participant ainsi au processus de civilisation des mœurs, elles deviennent un petit guide, utile et divertissant selon l'esthétique mondaine, à l'usage des honnêtes gens, et *a fortiori* des honnêtes femmes⁴³¹. La rhétorique des passions est, dans un premier temps, mise à profit par l'auteur dans sa nouvelle puisqu'elle doit toucher le lecteur en lui donnant à lire des descriptions du corps en colère vraisemblables puisque solidaires de toute une réflexion théorique. Elle intervient, dans un deuxième temps, pour le convaincre et le persuader du bien fondé d'adopter les modèles de comportements présentés. La rhétorique passe ainsi du registre de la connaissance à celui de l'action.

Cette volonté d'éducation prend plusieurs formes dans les nouvelles et diffère selon que la leçon s'adresse à l'homme ou à la femme de qualité. Le plus souvent, l'homme peut donner libre cours à son irritation, et les marques qui s'impriment sur son corps, les mouvements qui l'agitent, ne viennent que souligner l'éclat de sa colère. Mais il est des cas plus problématiques où une certaine retenue est de mise.

⁴³¹ La nouvelle de René le Pays en est un bon exemple : « Cependant il est des femmes sujettes à cette passion [la jalousie], aussi bien que des Hommes, et il est bon de leur apprendre par cette Histoire, combien cette frenesie est contraire au repos, combien elle rend extravagantes celles qui s'en laissent surmonter, et combien enfin elles se font haïr, quand elles aiment d'une si honteuse maniere », *Zélotyde, histoire galante, op. cit.*, p. 36.

Nous allons tâcher de voir comment ces avertissements et ces enseignements se manifestent dans les textes littéraires.

Parmi les modèles de comportements présentés aux hommes, il y a celui de la limitation des éclats qui intervient dans des situations précises. La présence d'autrui est certainement le cas qui vient le plus souvent modérer les emportements de l'homme en colère, qui se contente alors de signifier son irritation par un regard furieux. C'est ce que fait Abdemar quand il surprend Almanzor auprès d'Almanzaïde : « le Prince Abdemar entra, il jeta d'abord sur Almanzor des regards d'indignation [...]. Peut-estre qu'il se fust emporté contre Almanzor dans l'humeur où il se trouva, si Roxane ne fut entrée, Almanzor se retira⁴³² ». Au contraire, lorsque Clausias fait publiquement de grandes plaintes et des reproches à son infidèle, ce comportement est généralement condamné par les personnages qui assistent à la scène :

Il crût donc si bien l'avoir [raison], qu'emporté de rage, de jalousie et d'amour, il luy fit inconsidérément de grandes plaintes, devant plusieurs Personnes du Logis, et luy dit qu'il la traiteroit comme les Amans ont droict de traiter les Coquettes qui font des infidelitez pareilles à celle dont il la croyoit coupable, et qu'il avoit dequoy la faire rougir. Belise se tint fort offensée de ce procedé, qui fut aussi desaprouvé de toute la Compagnie, encore que chacun crût que la violence de l'amour le pouvoit excuser⁴³³.

La maîtrise et le contrôle de soi sont également fortement valorisés puisqu'ils sont présentés comme des qualités dignes des meilleurs hommes et associés à la grandeur du personnage. C'est parce que le prince Abdemar a de la vertu qu'il n'éclate pas contre Almanzaïde qui refuse de l'aimer et se contente de lui lancer un

⁴³² Anne La Roche-Guilhen, *Almanzaïde, nouvelle*, op. cit., p. 116-117.

regard plein de courroux⁴³⁴. Inversement, les auteurs se permettent de porter un jugement sévère sur les actions et de les condamner explicitement quand elles sont contraires au comportement que doit adopter l'honnête homme, en ayant recours à un discours axiologique. Dans la nouvelle *Le pèlerin*, le mari maîtrise d'abord sa colère et ses transports jaloux, mais il perd rapidement le contrôle quand il se retrouve seul avec sa femme au point de la maltraiter, violences qui sont condamnées et présentées comme étant « bien indignes d'un homme de sa qualité⁴³⁵ ». De même, on dit d'un mari jaloux qui donne des coups à sa femme et fut vingt fois sur le point de la tuer qu'« il fit des choses indignes d'un Homme⁴³⁶ », le ravalant du coup au statut de bête féroce.

Tourner en ridicule certains comportements (dire des injures, notamment parce que c'est là un signe de la faiblesse de l'homme, ou encore l'absence de contrôle sur soi) est un procédé auquel les novellistes ont recours pour créer une distance et ainsi favoriser le regard critique du lecteur sur l'anti-modèle présenté. Il n'est qu'à penser au personnage de Dom Alvaros qui, en apprenant les infidélités de sa maîtresse, oublie l'endroit où il se trouve (il est caché sous le lit de sa maîtresse), et s'emporte en faisant des reproches à sa belle, signalant ainsi sa présence au mari⁴³⁷.

⁴³³ Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, op. cit., t. III, p. 385-386.

⁴³⁴ « [M]ais cependant il n'éclata point, et le Prince tout jaloux qu'il est, ayant de la vertu, n'a rien fait contre ma vie et ma fortune. » Anne La Roche-Guilhen, *Almanzaïde*, op. cit., p. 63.

⁴³⁵ Sébastien Bremond, *Le pèlerin, nouvelle*, op. cit., p. 24-25.

⁴³⁶ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles*, op. cit., vol. 1, p. 90.

⁴³⁷ « Quoy, perfide, s'écria-t-il, tu me trahis ? Ah ! je m'en estois toujours douté. Il s'arresta apres avoir reconnu sa faute. Il est aisé de s'imaginer la surprise de Dom Juan ; il se leva aussitost, courut à

Un cas exceptionnel mérite d'être souligné, il s'agit de l'application à la lettre de l'enseignement de Sénèque, pour qui le meilleur remède pour guérir l'homme en colère est de lui présenter un miroir et de lui faire voir les transformations que subit son corps et qui l'enlaidissent⁴³⁸, conseil que La Framboisière a également repris dans ses *Œuvres*⁴³⁹. Dans une des nouvelles du recueil *L'amour échapé*, une dame fait voir à un homme prompt, à l'aide d'un miroir, la laideur qui le défigure quand il s'emporte afin de le dégoûter de lui-même et de lui apprendre à ne plus se mettre en colère, s'il veut se faire aimer des dames :

Quand elle vit que la fureur où il estoit luy faisoit faire mille grimaces en parlant, elle luy dit avec un air qui marquoit qu'elle avoit pitié de luy, qu'il se regardast dans un grand miroir, vis-à-vis duquel elle l'avoit fait mettre exprès ; et il n'y eut pas plutôt jetté les yeux qu'il les abbaissa, faisant voir sur son visage une certaine rougeur que le dépit ne manque jamais d'y produire. Voyez, luy dit alors cette belle, de quelle maniere l'emportement change les gens : quand vous estes tranquille, vostre visage paroist le plus doux du monde, et il y peu de belles qui püssent vous resister : Mais quand vous vous emportez, vous n'estes plus semblable à vous-mesme ; vous paroissez le plus laid des hommes, et il n'y a point de femmes qui püssent vous aimer, et qui voulussent mesme vous regarder, tant vous faites peur lorsque vous estes en cet estat. Cloreste profita de cet avis, et prit si bien garde à luy qu'il ne s'emporta de long temps devant qui que ce fut⁴⁴⁰.

Quand ils s'adressent aux femmes, les nouvellistes décident parfois de formuler clairement la leçon de morale en de sages conseils, comme ceux que prodigue Cleandre à Amelonde. Ainsi, si le roi lui déclare sa flamme, Cleandre lui

son épée, appella du secours. Dom Alvaros qui ne vouloit pas estre lardé dans l'endroit où il estoit, en sortit promptement. » *Ibid.*, p. 85.

⁴³⁸ Partant du principe selon lequel, « Rien pourtant n'est si utile que de regarder d'abord la laideur, ensuite le danger de la chose », Sénèque, par l'intermédiaire de Sextius, affirme : « Souvent, dit Sextius, des gens irrités se sont bien trouvés de regarder un miroir : ils ont été stupéfaits d'être si changés ; comme dans une confrontation, ils ne se sont pas reconnus. Et combien peu l'image réflétée par le miroir révélait de leur véritable difformité », Sénèque, *op. cit.*, p. 61 et p. 62-63.

⁴³⁹ « Pour reprimer sa cholere impetueuse, [il] faut regarder en un miroir les mines qu'on fait, durant sa fureur. Qui est celui qui n'ait horreur du hydeux spectacle de l'homme en cholere ? » Nicolas Abraham, sieur de La Framboisière, *op. cit.*, p. 178.

⁴⁴⁰ Jean Donneau de Visé, *L'amour échapé ou les diverses manieres d'aymer*, *op. cit.*, t. II, p. 149-151.

dit : « d'abord mettez en œuvre toute la juste indignation d'une pudeur outragée, employez y la fermeté du cœur, sans emportement de geste ny de voix⁴⁴¹ ». Et la découverte par Amelonde de la perfidie de Servilie donne lieu à cet échange :

Mais quoy faut-il éclater contr'elle ? luy feray-je des reproches de sa perfidie ? quand j'auray fait beaucoup de bruit me sera t'elle plus favorable ? et si j'irrite sa colere, deviendra-t'elle plus douce pour moy ? Non, Madame, luy répondit Cleandre, et j'estime que vous devez dissimuler et souffrir ; tandis qu'un ennemy ne pense pas estre connu, il n'est méchant qu'à demy ; mais quand il sçait bien qu'il est découvert, il ne garde plus de mesure ; il dit tout, il fait tout, il entreprend tout ; ses yeux n'ont pour nous que du poison, ses paroles sont toutes enflammées du feu de la calomnie ; et toute sa personne communique à tous ceux qui l'approchent, la peste qu'il a dans le sein. Travaillez à vous defaire d'elle sans qu'elle s'en aperçoive ; faites moins de parties ensemble ; ne vous voyez pas si souvent, et défiez vous de tous ceux qui sont dans ses interests⁴⁴².

Ces conseils prônent tous une certaine maîtrise de soi qui passe par le contrôle, voire la dissimulation, des marques physiques de la colère, en l'occurrence, celles de la voix et des gestes.

Une seconde stratégie consiste à tourner en ridicule le comportement des femmes qui, sous l'emprise de la colère, perdent tout contrôle et sens de la retenue, ces descriptions deviennent ainsi, implicitement, des modèles à ne pas suivre. L'exemple le plus probant est certainement celui de l'extravagante Zélotyde qui prétend être aimée de tous, même des héros de romans, et est en proie à des excès de colère et de jalousie déraisonnables. Elle s'emporte ici contre Cephise quand elle le voit déchirer une lettre qu'elle suppose lui venir d'une maîtresse :

Mais il fut bien étonné de se sentir caresser à coups de pieds, à coups d'ongles, et à coups de dents. La passion transportoit tellement Zelotyde, qu'elle perdit pendant les premiers moments la force de parler : mais certes,

⁴⁴¹ François Hédelin, abbé d'Aubignac, *Amelonde, histoire de nostre temps, op. cit.*, p. 89.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 221-229.

MONSEIGNEUR, elle ne perdit pas celle de fraper, d'égratigner, et de mordre⁴⁴³.

Le traitement comique devient un moyen efficace de détourner les femmes de ce modèle et la violence des gestes est alors généralement condamnée.

À ces contre-exemples on oppose de nombreux exemples de femmes qui parviennent avec plus ou moins de facilité à exercer un contrôle sur les mouvements que leur dicte leur colère. Ces exemples ont toujours une connotation très positive afin d'être reçus le mieux possible des lecteurs. Dans cet extrait, la Baronne est présentée comme une femme très sage car elle ne témoigne rien de sa colère contre son mari, se contentant de chasser sa rivale (sa nièce) :

D'ailleurs, elle s'imagina d'avoir assés bien triomphé, d'avoir éloigné Sidonie et se croyant alors en surté des sujets de jalousie qu'elle luy avoit donnez estant à Bastie ; elle n'en vouloit pas davantage. La Devise [le mari a fait graver la devise de sa maîtresse sur toutes les vitres de la maison] neanmoins ne luy plut pas, et elle m'a dit qu'elle eut besoin de toute sa moderation pour s'empêcher de casser les vitres sur lesquelles je l'avois fait mettre⁴⁴⁴.

Certains nouvellistes tâchent plutôt de prescrire des comportements visant à limiter l'éclat de la colère féminine en présentant des femmes qui, par exemple, préfèrent témoigner de leur colère en refusant volontairement de parler à leur galant au lieu de l'accabler d'injures. L'absence de paroles ou un silence méprisant serait à la fois un moyen plus éloquent pour la femme de signifier son irritation à celui qui en est la cause, et une pratique plus recevable dans le cadre d'une vie de cour. C'est le cas de Mlle de Montmorency lorsqu'elle rencontre Turenne qu'elle croit infidèle :

⁴⁴³ René Le Pays, *Zélotyde, histoire galante*, op. cit., p. 106-107.

⁴⁴⁴ Guy Allard, *Zizimi prince Ottoman, amoureux de Philipine-Helene de Sassenage. Histoire dauphinoise*, Grenoble, Jean Nicolas, 1673, in-12, p. 166.

« de son costé Mademoiselle de Montmorency n'ayant pas moins de ressentiment, n'eut garde de luy adresser la parole⁴⁴⁵ ».

D'autres enfin, mais ce sont les moins nombreux, visent directement le point faible des femmes, soit leur coquetterie ou leur vanité. À la manière du *De Ira* de Sénèque, ils font craindre aux femmes les marques physiques de la colère car elle est affreuse et disgracieuse⁴⁴⁶. L'abbé Du Bosc, dans son traité d'éducation des femmes, avait déjà recours à cette stratégie quand il écrivait que la colère est contraire à la beauté, reprenant à son tour l'enseignement de Sénèque :

Je n'ay jamais oüy parler qu'on ait veu une belle furieuse. Je veux qu'on ait besoin de la Philosophie pour se deffendre des autres passions, pour celle-cy c'est assez d'un miroir : il ne faut que se voir pour se corriger, et c'est peut-estre pour cela qu'elle trouve [*sic*] la veuë, de peur qu'on ait honte en la voyant. Cette passion est trop violente, pour ne pas effacer les plus beaux traicts du visage ; les yeux peu à peu changent leurs charmes en effroy, le chagrin de l'ame se dépeint dans tout le maintien, et cela peut arriver à un tel point d'horreur, qu'on ne les ose approcher sans Exorcisme, non plus que des possédées, de qui elles ont la façon et les grimasses⁴⁴⁷.

Donneau de Visé met en scène, dans une nouvelle au registre comique, une demoiselle qui, ayant assimilé cette leçon, craint la colère car elle enlaidit et brouille le teint : « Araminte étant ainsi couchée et ne pouvant voir ce qui se passait dans sa chambre, attendait son lavement avec toute la patience imaginable, ayant fait serment à sa beauté de ne se mettre jamais en colère, crainte de se trop échauffer et de faire par là rougir son teint, qu'elle chérissait plus que tous les biens du monde⁴⁴⁸ ».

⁴⁴⁵ Pierre d'Ortigue, sieur de Vaumoriere, *Diane de France. Nouvelle historique*, Paris, Guillaume de Luyne, 1675, in-12, p. 146.

⁴⁴⁶ Voir à ce sujet la description hideuse que Sénèque fait de la colère dans ses *Dialogues. De Ira / De la colère*, *op. cit.*, p. 2-3.

⁴⁴⁷ Jacques Du Bosc, *L'honneste femme*, Paris, H. Legras et M. Bobin, 1658 [1632], in-12, p. 143.

⁴⁴⁸ Jean Donneau de Visé, « L'apothicaire de qualité, nouvelle galante », dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 401.

La volonté d'éducation civile et morale des lecteurs joue donc un rôle important dans la représentation littéraire des passions, dans l'absence quasi totale de femmes dont le corps et les gestes sont peints sous l'emprise de la colère. Si on peut certainement interpréter ce phénomène dans ce sens : ne pas donner à voir ce qui est par définition condamnable, on peut aussi y voir le désir de respecter la sacro-sainte valeur féminine, la pudeur, qui fait en sorte qu'une honnête femme n'expose pas à la vue de tous son corps, qu'elle garde une certaine distance et fait preuve de retenue. Cet enseignement est similaire à celui de l'abbé Du Bosc, pour qui « la pudeur naturelle [des femmes], oblige davantage à la retenue⁴⁴⁹ ». Plus loin, il précise que : « la pudeur est absolument nécessaire à l'un et l'autre sexe, mais particulièrement à celui des Dames. C'est la marque et la defence de la chasteté⁴⁵⁰ ». On remarque également que les leçons de morale qui visent les femmes sont plus nombreuses que celles écrites à l'usage des hommes, ce qui s'explique certainement par le fait que le lectorat des nouvelles est davantage féminin, ou que les hommes sont plus « libres » par rapport aux strictes prescriptions morales.

4. LE JEU DES PASSIONS AU FONDEMENT D'UNE NARRATIVITÉ

La rhétorique des passions se déploie au sein même de la nouvelle, elle en nourrit l'intrigue et conditionne les rapports que les personnages entretiennent entre eux. La nouvelle devient en quelque sorte un laboratoire où l'on met à l'épreuve

⁴⁴⁹ Jacques Du Bosc, *op. cit.*, p. 45.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 167.

l'application des savoirs sur les passions, ce qui donne lieu à une exploration de ses différents usages et cas de figures. Quelques exemples suffiront pour comprendre ce jeu dans les nouvelles galantes et historiques. Les personnages masculins et féminins semblent avoir parfaitement compris et intégré ce savoir sur les passions et connaissent bien les marques que la colère imprime sur le corps, assez du moins pour les simuler ou les dissimuler au besoin.

Il y a d'abord ceux qui manifestent volontairement aux autres leur colère, qui profitent de l'altération qu'elle produit à la surface de leur corps pour la signifier et se faire bien comprendre, sans ambiguïté possible. Ils laissent éclater fièrement leur colère afin de signifier leur grandeur et de réattester leur valeur aux yeux d'autrui, conduite qui s'explique par la dimension sociale importante de la « juste colère ». Ainsi, apprenant la rupture de la promesse de mariage de la famille de Mlle de Mézières au profit de la famille des Bourbon, le duc de Guise fait paraître sa colère et son ressentiment devant le principal intéressé, prouvant ainsi qu'il ne peut supporter un affront si sensible :

Ce procédé surprit extrêmement toute la maison de Guise, mais le duc en fut accablé de douleur, et l'intérêt de son amour lui fit recevoir ce changement comme un affront insupportable. Son ressentiment éclata bientôt malgré les réprimandes du cardinal de Guise et du duc d'Aumale, ses oncles, qui ne voulaient point s'opiniâtrer à une chose qu'ils voyaient ne pouvoir empêcher. Il s'emporta avec tant de violence, en présence du jeune prince de Montpensier, qu'il en naquit une haine entre eux qui ne finit qu'avec leur vie⁴⁵¹.

On voit alors quel est l'effet immédiat de cette démonstration sur les autres personnages, comment l'éloquence du corps agit de façon efficace et convaincante

⁴⁵¹ Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Montpensier*, op. cit., p. 362.

puisqu'ils se mettent à craindre et trembler devant cette terrible colère. Telle est la réaction de Don Estevan qui veut, par sa démarche, signifier à sa femme la jalousie et la fureur qui l'animent, et Dona Anna qui le décode très bien s'explique afin de l'apaiser⁴⁵². Les mouvements qui agitent Celie, en proie à une grande colère, effraient Clavonne :

Celie ne luy respondoit qu'avec des injures capables de refroidir un homme moins passionné que Clavonne. Elle n'oublioit pas de luy reprocher la trahison dont il s'estoit servy pour esloigner son Rival, ny l'avantage qu'Aronte avoit remporté sur luy, pendant quoy elle se promenoit dans sa chambre avec des transports si violens, qu'elle faisoit trembler Clavonne tout assuré qu'il estoit⁴⁵³.

Puis, les galants adoptent le comportement désiré par la belle colérique. À preuve, la conduite de l'indiscret Alferes envers Léonor lisant une lettre faussement attribuée à son amant : « il luy demanda la cause d'une si grande tristesse, mais elle ne lui répondit qu'avec un regard qui luy faisoit assez connoître la colere dans laquelle elle estoit d'estre interrompuë ; et que le plus sain party qu'il pouvoit prendre estoit la retraite, ce qu'il fit⁴⁵⁴ ».

Il y a ceux et celles qui, moins habiles, ne parviennent pas à maîtriser ces marques quand ils sont sous le coup de l'émotion, et se trahissent, quel que soit le soin qu'ils prennent à dissimuler leur colère : « Glassonde vivoit dans un calme d'esprit apparent, et quelque precaution qu'elle apportast pour cacher le ressentiment

⁴⁵² « [Il] se promena sans dire aucune parole, et sembloit en se promenant vouloir monstrier par ses démarches que la fureur et la jalousie estoient maistresse de son ame » ; « Je voy Don Estevan, le sujet de vostre colere : je sçay que la bien-seance ne permet pas qu'une femme soit seule avec un homme, mais quand vous sçauvez pourquoy ce cavalier est icy, peut-estre n'en aurez vous aucun meschant soupçon. » *Cléante ou Don Carlos, nouvelle*, Paris, Thomas Jolly, 1662, in-12, p. 256-257 et p. 258.

⁴⁵³ A. Ancelin, *Le portrait funeste, nouvelle*, op. cit., p. 177.

⁴⁵⁴ *Nouvelles de l'Amérique ou le Mercure Ameriquain. Où sont contenuës trois histoires veritables arrivées en nôtre temps*, Rouen, François Vaultier, 1678, in-12, p. 21.

de la tromperie qu'elle croyoit que Genseric luy faisoit, il en paroissoit toujours quelque chose sur son visage, ou en ses actions, ou en ses discours⁴⁵⁵ ». Ces signes physiques qui échappent à la volonté des personnages les rendent vulnérables au regard d'autrui ainsi que le montre cet extrait où Chaumont est en colère suite au procédé du comte qui l'ignore puis la rejette : « Cette fille au sortir de la chambre de la Reine l'étoit allée attendre dans l'antichambre, le cœur si outré de ce qui lui étoit arrivé, que sans prendre garde qu'elle avoit des ennemis qui observoient sa conduite, elle s'étoit mise à un coin, où le nez dans son mouchoir elle avoit versé une infinité de larmes⁴⁵⁶ ».

Parfois les personnages contiennent ou dissimulent leur colère dans un but précis, celui d'endormir la défiance d'un ennemi et de mener à bien une vengeance, ainsi que le fait Liris qui veut se venger de la tentative d'enlèvement d'Argestan mais : « Elle fit semblant d'en estre persuadée [qu'elle a rêvé son enlèvement], encore qu'elle ne le crût pas, et luy fit la meilleure mine du monde, afin de s'en vanger plus aisément⁴⁵⁷ ». Certains se jouent sciemment de ces signes, tel Tisandre qui, conscient du message que porte son regard enflammé, adoucit un peu ses yeux afin d'inciter un des bandits à lui raconter le sanglant massacre qui vient de se produire. Le contrôle exercé sur son corps lui permet d'obtenir la confiance désirée⁴⁵⁸. De même, le prince qui est conscient du pouvoir de son regard en colère joue avec ces signes selon l'effet qu'il désire produire. Afin de susciter la crainte, il regarde des pieds à la tête avec des

⁴⁵⁵ Robert-Alcide de Bonnacase, sieur de Saint-Maurice, *Fleurs, fleurettes et passe-temps, ou les divers caracteres de l'amour honneste*, Paris, Jacques Cottin, 1666, in-12, p. 602.

⁴⁵⁶ Isaac Claude, *Le comte de Soissons et le cardinal de Richelieu rivaux de madame la duchesse d'Elbæuf. Nouvelle galante*, op. cit., p. 60.

⁴⁵⁷ Jean Donneau de Visé, *L'amour échapé ou les diverses manieres d'aymer*, op. cit., t. III, p. 242.

yeux enflammés de colère celui qui a conseillé au mari jaloux de jouer un mauvais tour, puis il change sa physionomie pour un visage riant afin d'obtenir de cet homme qu'il rejoue le même tour au mari jaloux, ce qu'il fera⁴⁵⁹. Il y a aussi ces personnages qui portent le masque de la dissimulation seulement quand ils sont en public et qui l'enlèvent aussitôt qu'ils sont à l'abri du regard des gens, ce que l'on voit avec la rancune du chevalier de Vareville contre le chevalier de Virlay :

Le chevalier de Vareville avait toujours sur le cœur que le chevalier de Virlay l'avait banni de chez Mme de Montferrier ; il déguisait son dépit et, quand on lui demandait comment allait son intrigue avec cette dame, il protestait qu'il n'en avait jamais eu et que s'il la voyait moins qu'à l'ordinaire, c'est qu'il avait des affaires qui l'en empêchaient ; mais, dans les rencontres, il faisait assez connaître qu'il en voulait à Virlay et qu'en son âme il le regardait avec des yeux de rival⁴⁶⁰.

D'autres possèdent « naturellement » le don de la dissimulation, ce qui leur permet de limiter les éclats de leur emportement, à l'exemple du duc d'Anjou :

La jalousie, le dépit et la rage, se joignant à la haine qu'il avait déjà pour lui firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, et il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir si la dissimulation qui lui était naturelle ne fût venue à son secours, et ne l'eût obligé, par des raisons puissantes, en l'état qu'étaient les choses, à ne rien entreprendre contre le duc de Guise⁴⁶¹.

D'autres fois, et il s'agit là d'une situation réservée exclusivement aux femmes, les dames simulent une colère, reprennent fidèlement tous les codes physiques de la colère, par feinte ou par ruse, et ce afin d'atteindre leur objectif qui, le plus souvent, consiste à éloigner les soupçons du mari ou de l'amant sur leur

⁴⁵⁸ Jean Donneau de Visé, *Nouvelles nouvelles*, op. cit., vol. 1, p. 56.

⁴⁵⁹ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles*, op. cit., vol. 2, p. 276-277.

⁴⁶⁰ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Madame de Villedieu, *Le portefeuille*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 608.

⁴⁶¹ Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Montpensier*, op. cit., p. 374.

infidélité et à les retourner contre lui. La stratégie opère de manière efficace dans cette nouvelle :

elle regarda son mary avec des yeux, où il sembloit qu'il n'y eust que du dépit, et de la colere. Sont-ce là, perfide, lui dit-elle, les marques que tu me dois donner de ta fidelité, et pendant que tu m'obliges à mener une vie de Religieuse, tu prétens donc qu'il te sera permis de t'abandonner à toutes sortes de débauche. Qu'as-tu à me dire après ce que je vois de mes yeux ? [...] Le Catelan extrêmement confus de ces reproches, sentit augmenter le trouble que luy avoit causé la veuë de sa femme, si bien qu'il ne sceut qu'y repondre. Le feu qu'elle avoit pris tout d'un coup, et sans paroistre y rêver, luy faisant croire qu'elle estoit innocente, et qu'il étoit coupable⁴⁶².

La coquette Mme de Montferrier, afin de détourner la colère légitime de Naumanoir, l'amant qu'elle a trompé, feint à son tour d'être en colère contre lui en lui supposant une aventure avec Mme de Vareville, et pour donner plus de crédit à sa fausse colère, elle reprend parfaitement le modèle de l'amante justement irritée. Malheureusement pour elle, Naumanoir ne sera pas convaincu par son talent de comédienne : « et ce fut, mon cher ami, où je vis la coquetterie jouer tous les tours dont elle est capable. On commença par me quereller ; on m'appella léger et parjure ; on voulut me faire croire qu'on n'avait feint tout ce qui s'était passé que pour éprouver mon amour. Je n'étais pas d'humeur à donner dans ce panneau⁴⁶³ ».

Les nouvellistes décrivent aussi comment les autres personnages lisent et interprètent ces signes physiques de la colère, comment ils mettent à profit leur science pour percer le secret du galant ou de la belle, et comment il s'assurent qu'aucun indice ne leur échappe. Quand elle croit, avec raison, que le duc de Guise la sacrifie à Madame, et qu'il passe pour être amoureux d'une autre femme aux yeux de

⁴⁶² Gatien de Courtilz de Sandras, *Nouvelles amoureuses et galantes*, op. cit., p. 222-225.

⁴⁶³ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Madame de Villedieu, *Le portefeuille*, op. cit., p. 591.

toute la cour, la princesse de Montpensier s'agite, elle est troublée, tient des propos confus, le ton de sa voix marque sa colère, et « le duc de Guise, qui avait beaucoup d'esprit et qui était fort amoureux, n'eut besoin de consulter personne pour entendre tout ce que signifiait les paroles de la princesse⁴⁶⁴ ». Hedemont devine que Cunégonde est en colère contre lui, qu'elle croit qu'il l'enlève alors qu'il la sauve de ses ennemis, ce qui lui permet de rétablir immédiatement la situation et d'éviter les débordements de cette fureur en se justifiant auprès d'elle : « je vis bien dans ses yeux qu'elle avoit du ressentiment contre moy, de ce que je l'avois fait venir chés ma mere. Belle Cunegonde, luy dis-je, je connois vôtres colere, et je vous assure que je ne la merite pas⁴⁶⁵ ». Il en est même qui reconnaissent les signes de la colère et en devinent la cause avant celui qui est agité par cette passion. La reine, par exemple, étudie la physionomie de Briséide et en tire les conclusions qui s'imposent :

Mais la Reyne, qui s'estoit preparée cette fois à l'observer n'eut pas plutôt veu ce changement de couleur sur son visage, qu'elle fut assurée de ses tendres sentimens pour ce Prince ; et la regardant de lors comme sa rivale déclarée, Elle se fit un plaisir d'augmenter sa peine vous voyez, Madame, luy dit elle, d'un air de raillerie, que le Comte de Saluces a joué de bonheur. Il a esté le dernier, à courir aprez moy, pour me chercher, et s'est trouvé le plus heureux⁴⁶⁶.

La codification de la colère par le geste, le regard, la voix et le discours est donc mise au service de la représentation des passions des personnages, et les nouvelles font voir, par l'intermédiaire des autres personnages, comment cette lecture des marques physiques de la colère est rendue possible et ce qu'elle permet de déduire. Mais il existe aussi de mauvais lecteurs, car « l'art de connoistre les cœurs par les mouvemens du visage, n'est pas le plus assuré du monde ; et les plus habiles s'y sont

⁴⁶⁴ Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Montpensier*, op. cit., p. 372.

⁴⁶⁵ Béralde, *prince de Savoye*, op. cit., vol. 2, p. 137-138.

quelques fois trompez⁴⁶⁷ ». C'est d'ailleurs ce que dira Mme de Landroze au marquis qui a mal interprété ses passions, confondant les signes de l'amour avec ceux de la colère, croyant qu'elle le haïssait quand il paraissait du courroux sur son visage et dans ses manières alors qu'elle l'adorait en réalité⁴⁶⁸.

La reconnaissance des signes physiques de la colère peut être mise à profit par les personnages pour en éviter les conséquences funestes, elle joue alors un rôle actif puisqu'elle modifie les actions et fait dévier l'intrigue de la nouvelle, ces indices permettant de prévoir la colère à venir et de la déjouer. C'est l'égarement qu'il a lu dans les yeux de Dom Lope qui permet à Dom Gomés de sauver Dona Bessona en empêchant Dom Lope de pousser trop avant sa colère⁴⁶⁹, c'est dans les yeux égarés et pleins de fureur de Cleante que Clarice devine son dessein de vengeance et en évite à temps la portée⁴⁷⁰, ce sont les menaces de Thémir, qui est trop en colère pour garder le silence, qui donnent à la princesse des soupçons sur les funestes projets qu'il veut entreprendre contre Adanaxe et lui permettent de le protéger⁴⁷¹, et c'est la connaissance du naturel prompt de son frère qui décide la sœur à accompagner Isabelle et permet d'éviter toutes les conséquences violentes de cette colère sur sa nièce⁴⁷². Et puisque la colère délie les langues, les personnages n'auront pas de

⁴⁶⁶ Sébastien Bremond, *La princesse de Monferrat. Nouvelle, contenant son histoire et les amours du comte de Saluces*, Amsterdam, Abraham Wolfgang, 1676, in-12, p. 101.

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 75.

⁴⁶⁸ « Quand il vous paroissoit du courroux sur mon visage et dans mes manieres, je vous adorois au fond de mon cœur, et je vous aimois avec une tendresse dont la vivacité m'avoit esté jusques alors inconnuë. » Jean de Préchac, *Les désordres de la Bassette, nouvelle galante*, Paris, Quinet, 1682, in-12, p. 91.

⁴⁶⁹ Voir la citation de la note 367.

⁴⁷⁰ Voir la citation de la note 368.

⁴⁷¹ Anne de La Roche-Guilhen, *Astérie ou Tamerlam, op. cit.*, 2^e partie, p. 38.

⁴⁷² « Mon Pere en fut dans un furieux courroux contre moy ; et quoyque mon frere luy peût dire, pour adoucir un peu ce qui me regardoit ; il voulut dés le mesme jour m'envoyer querir ; et fit partir le train

scrupule à inciter les gens irrités à parler afin de percer leur secret ou d'en apprendre davantage sur eux, que l'on songe seulement à cette dame qui veut profiter de la colère du confident de son mari pour le faire parler et découvrir ses intrigues cachées⁴⁷³.

Certains personnages connaissent tous les codes qui régissent la colère féminine, au point de l'anticiper et de la prévoir. Le roi Chilperic, par exemple, craint le ressentiment de Frédegonde, l'amante qu'il délaisse, quand il approche de Soissons avec sa nouvelle épouse. C'est précisément cette appréhension de la colère à venir et son désir d'en éviter les retombées funestes (l'assassinat de Galsuite par Frédegonde) qui ont dicté sa conduite, le roi croyant saper la possibilité de vengeance de sa maîtresse en posant cet irrémédiable geste :

Il se representoit déjà Frédegonde, qui avec ces paroles impérieuses dont elle avoit coutume d'user dans son ressentiment, le venoit assassiner de reproches, l'accusoit de foiblesse, et lui juroit une haine irréconciliable. Aussi faut-il avouer que rien n'a jamais égalé le dépit de cette Ambitieuse, et qu'aussi-tost qu'elle eut reçu les nouvelles de ce Mariage, elle s'abandonna à tous les sentimens de rage et de desespoir dont une Femme peut estre capable⁴⁷⁴.

On voit même des personnages qui profitent de leurs connaissances de l'humeur bouillante ou du naturel emporté des gens de leur entourage, pour échauffer leur bile et provoquer volontairement leur colère. Dans « La manière d'aimer des prompts », une des nouvelles du recueil de Donneau de Visé, une dame essaie tant bien que mal

qu'il falloit pour me ramener. Ma Tante, qui sçavoit mieux que personne la promptitude de son frere, ne voulut pas me laisser venir toute seule ; elle eut dessein de m'accompagner », Sébastien Bremond, *L'amoureux africain ou nouvelle galanterie*, op. cit., p. 165.

⁴⁷³ « [L]a Dame s'imaginant de profiter de la colere du Cavalier luy fit parler par un des meilleurs et n'oublia rien pour tâcher à découvrir par le moyen de ce confident irrité quelque chose qu'elle vouloit sçavoir des intrigues de son mary », Jean de Préchac, *Le secret, nouvelles historiques*, op. cit., p. 71-72.

⁴⁷⁴ *Mérovée, fils de France. Nouvelle historique*, Paris, Estienne Loyson, 1678, in-12, p. 88-89.

de provoquer la colère de Cloreste pour gagner son pari (soit que l'emportement prendra le pas sur l'amour car l'amour n'est pas assez fort pour faire quitter aux gens leurs défauts). Elle fait tout ce qui est en son pouvoir pour exciter sa bile, d'abord sans succès car, quand Cloreste a des petits commencements de colère, il les étouffe aussitôt, mais elle finit tout de même par gagner⁴⁷⁵. D'autres encore ont si bien intégré les codes qu'ils recréent les conditions favorables à la colère et la provoquent de façon stratégique. Naumanoir se montre fin stratège en révélant à Virloy les infidélités de Mme de Montferrier afin de provoquer les éclats de sa colère et ainsi convaincre Mme de Vareville de son innocence : « C'était à cette colère où je l'attendais, et je ne lui avais appris la trahison de Mme de Montferrier que pour lui faire faire l'éclat dont j'avais besoin. Je n'oubliai donc rien pour augmenter son ressentiment : je lui dis toutes les circonstances du méchant tour qu'on lui faisait⁴⁷⁶ ». On le voit, la colère est si codifiée et prévisible, et les savoirs théoriques et les pratiques si bien assimilées, qu'il est possible pour un mondain de l'anticiper, de la construire et de la provoquer volontairement.

⁴⁷⁵ « [E]lle l'entreprendoit sur toutes choses ; elle s'opposoit à tous ses sentimens, et faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour exciter sa bile ; mais toujours inutilement. Il avoit bien quelques petits commencemens de colere ; mais il l'étouffoit aussi-tost, et tout son dépit se dissipoit par une rougeur au visage, qui cessoit incontinent. » « [E]lle entreprit Cloreste à son ordinaire, afin qu'il fut plus disposé à prendre feu quand son laquais viendrait, et qu'il s'emporta plus aisément contre luy. Son dessein réussit pour cette fois : Il s'emporta contre son laquais, qui luy ayant répondu avec insolence, redoubla mesme son emportement. » Jean Donneau de Visé, *L'amour échappé ou les diverses manieres d'aymer*, op. cit., t. II, p. 153-154 et p. 155.

⁴⁷⁶ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Madame de Villedieu, *Le portefeuille*, op. cit., p. 600.

*

La mise en scène du corps en colère dans les nouvelles galantes et historiques au XVII^e siècle est donc étroitement liée à la rhétorique des passions et dépasse largement la simple reprise des savoirs qui sous-tendent sa représentation. Elle a des finalités très concrètes qui se jouent sur deux plans, selon le public visé. D'abord, lorsque cette représentation s'adresse aux lecteurs, elle cherche surtout à diffuser de manière souple, synthétique et agréable un savoir que tous les mondains peuvent mettre à profit et intégrer dans le cadre de la vie de cour. Elle préconise le respect des règles sociales fondées sur la division sexuelle, elle a une vocation d'éducation, elle contribue à polir les mœurs de cette société en présentant des comportements fondés sur la mise à l'écart des excès (les dérèglements des passions et leurs emportements), sur une maîtrise du corps et du langage, sur une pleine possession de soi. Il s'agit alors pour le courtisan de domestiquer ses passions et ses marques physiques afin de conserver sa contenance extérieure, de faire preuve de retenue, de modération et d'ouverture, de s'assurer une bonne qualité d'échange avec les autres membres de la société et ainsi de plaire dans le monde. Ensuite, la représentation des passions, en l'occurrence la colère, quand elle vise le public interne du texte (les personnages), nourrit l'intrigue : le jeu de connaissance-reconnaissance des signes physiques de la passion qui s'instaure entre les personnages, modifie leurs paroles et leurs actions, ce savoir qui précède l'action vient traverser la démarche des personnages, ce qui fait dire à Amelia Sanz que : « Nous sommes donc face à une éthique de l'action

construite sur l'adresse face et contre l'Autre⁴⁷⁷ », simulacre qui n'est pas sans rappeler la vie telle qu'elle se pratique à la cour.

⁴⁷⁷ Amelia Sanz, « La nouvelle historique entre deux siècles : fondement d'une narrativité », *XVII^e siècle*, n° 198, janvier-mars 1998, p. 162.

CHAPITRE III : L'ART D'AIMER

« L'emportement est presque toujours une marque d'amour⁴⁷⁸ ».

Ce chapitre, le plus important de cette étude en raison de la multitude de cas repérés dans le corpus des nouvelles galantes et historiques du XVII^e siècle⁴⁷⁹, portera sur le discours amoureux qui sous-tend la codification de la colère et la vengeance, sur l'art d'aimer qui s'y dessine en filigrane. Pour ce faire, nous identifierons les situations et les motifs qui provoquent la colère et la vengeance des personnages en répondant à la question : contre qui et pourquoi se mettent-ils en colère et cherchent-ils à se venger ? Puis, reprenant les grands axes qui ont orienté notre réflexion dans le chapitre précédent, nous insisterons sur les différences qui existent entre l'expression de la colère et de la vengeance masculine et féminine. Si cette opposition systématique entre la colère et la vengeance au féminin et au masculin a le défaut d'être parfois répétitive, elle nous a surtout semblé avoir le mérite de la clarté et de brosser un portrait plus nuancé (mais aussi plus juste) de la situation, ce qui aurait été impossible autrement. Nous pourrions ensuite dégager la valeur morale associée à chacun des cas relevés en nous demandant dans quelles circonstances la colère et la vengeance sont-elles légitimes (voire même nécessaires) ou non. Nous verrons

⁴⁷⁸ Poisson, « Histoire d'Iris », *Les dames galantes ou la confidence réciproque*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1685], p. 889.

⁴⁷⁹ Nous avons préféré le laisser ainsi, bien qu'il compte le double de pages des autres chapitres, car nous croyons que sa longueur rend compte de la prépondérance accordée à tout ce qui concerne l'amour dans les nouvelles. Ce sont les textes eux-mêmes, et leur suprématie de l'amour, qui ont dicté notre choix. D'ailleurs, pour Delphine Denis : « Il apparaît très vite que la matière amoureuse, jusque là spécifiée par le qualificatif *galant*, devient constitutive de la nouvelle en général ; c'est en tout cas ainsi que le comprend Richelet, dans la définition qu'il propose de la nouvelle : "La matière des nouvelles, ce sont les finesse et les tromperies galantes, et tout ce qui se passe dans le commerce du

comment se mettent en place les principes d'éducation des mœurs et les leçons de morale que les nouvellistes prétendent donner à leurs lecteurs en relevant les situations où l'on proscriit ou prescrit la colère et la vengeance. Enfin, nous mettrons au jour les jeux et les stratégies auxquels cette connaissance-reconnaissance des règles donne lieu dans les nouvelles, les feintes, les ruses, les simulations et les dissimulations auxquelles se prêtent les personnages et leur incidence sur la structure même du texte littéraire.

1. LA COLÈRE ET LA VENGEANCE AU SERVICE DE L'AMOUR

1.A. La déclaration d'amour

L'une des causes de colère féminine la plus fréquemment invoquée dans les nouvelles est celle qui fait suite à une déclaration d'amour, on en compte plus de cinquante cas. Cette règle qui peut adopter les formes les plus diverses est l'une de celles avec laquelle les nouvellistes aiment prendre le plus de liberté, s'amusant à l'inverser ou à la respecter à leur guise, afin de répondre aux exigences dramatiques et de la plier aux ressorts romanesques de leur intrigue. Alors que Jean-Michel Pelous explique la sévérité de la dame par son désir de différer autant qu'il se peut la scène de l'aveu qui « est pour la femme un moment difficile et dangereux, une défaite qui marque presque fatalement la fin de son règne⁴⁸⁰ », il nous semble que la fonction première de cette colère est de se porter garant de la vertu, de la délicatesse et de

monde amoureux" », *Le Parnasse Galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 294.

⁴⁸⁰ Jean-Michel Pelous, *Amour précieux, amour galant (1654-1675). Essai sur la représentation de l'amour dans la littérature et la société mondaines*, Paris, Klincksieck, 1980, p. 65.

l'honneur de la dame. En effet, ce qui l'irrite n'est pas tant de savoir qu'un homme est amoureux d'elle que le fait que cet homme ait pu penser que son comportement et ses manières la disposaient à recevoir favorablement cette déclaration, que son peu de vertu ou son absence de scrupules autorisait l'homme à se déclarer, bref qu'il s'en fasse une idée qui est désavantageuse et préjudiciable à la dame. La colère suite à la déclaration d'amour devient un moyen pour la femme de se dissocier des coquettes dont elle réproouve le comportement et la légèreté, de signifier à l'homme qu'elle est vertueuse et qu'il doit donc la traiter avec respect. Angélique explique en ces termes pourquoi elle considère comme un outrage les déclarations d'amour que les hommes adressent aux femmes :

Il est certain, reprit Angélique, que ces pretendus témoignages d'une grande passion, sont d'infailibles preuves d'un tres grand mépris, et je declare qu'on ne peut plus sensiblement m'outrager, que de ne garder pas avec moy les mesmes mesures que je voy garder avec beaucoup d'autres⁴⁸¹.

En fait, cette colère féminine prend le contre-pied d'une autre règle, moins courante cependant, selon laquelle : « Nous sommes dans un Siecle où l'on trouve rarement de ces scrupuleuses qui se font une offence d'une déclaration d'amour. Tout ce qui flatte est reçu avec plaisir, et les Belles ne sont jamais fâchées qu'on leur en conte⁴⁸² ». Cette opinion peu flatteuse des femmes qu'ont certains hommes est présente dans seulement deux nouvelles, et encore se limite-t-elle aux coquettes. Donneau de Visé, par exemple, écrit au sujet de Lucretse : « celle-cy ne voulut-point prester l'oreille aux discours de Timante ; [...] Ce n'est pas qu'il lui déplust, et qu'une declaration d'amour l'offençast, les Coquettes y sont trop acoustumées pour s'en estonner⁴⁸³ ». Si

⁴⁸¹ *L'amant de bonne-foy*, Paris, Charles de Sercy, 1672, in-8°, p. 245-246.

⁴⁸² « La ridicule prévention, histoire », *Mercure Galant*, Paris, février 1679, p. 48-49.

⁴⁸³ Jean Donneau de Visé, *L'amour échapé ou les diverses manieres d'aymer, contenuës en quarante histoires ; avec Le Parlement d'Amour*, t. II, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1669], p. 108-109.

ces deux règles opposées coexistent, la colère qui a pour fonction de défendre la vertu de la femme l'emporte nettement (du moins en nombre) dans les nouvelles, ce qu'on peut expliquer par le désir des nouvellistes de séduire le lectorat féminin en prenant sa défense contre ses détracteurs. On peut y voir aussi un écho aux traités de civilités féminins qui prônent chez le beau sexe la vertu, la pudeur et la chasteté. Jacques Du Bosc, par exemple, écrit que : « les femmes [...] doivent tousjours témoigner quelque pudeur en la compagnie des hommes » ; « la chasteté appartient aux femmes particulièrement, puisque celles qui ne l'ont plus sont prises pour des monstres⁴⁸⁴ ». Les textes littéraires prennent ainsi le relais des traités. Ils dispensent le même enseignement mais le présentent de manière encore plus agréable, par le biais de nombreux exemples (fictifs) de femmes qui s'irritent suite à la déclaration d'amour pour protéger leur vertu, les proposant comme autant de modèles à suivre à leurs lectrices.

Toutefois, la défense de la vertu n'est pas l'unique cause de cette colère de femmes. En effet, les nouvellistes présentent toute une série de règles qui dévoilent les motifs véritables (secrets et intimes) de la colère féminine suite à une déclaration d'amour. D'abord, dans une quinzaine de cas, on note que la déclaration faite par un homme qui n'est pas aimé de la dame entraîne systématiquement la colère de celle-ci et que cet amour est sans espoir. La colère de la duchesse contre le ministre qui ose lui avouer son amour qu'elle considère injurieux et qui dure jusqu'à sa mort, en est un

Arbanante fait une observation similaire au sujet de la coquette Mlle d'Ecugy (Poisson, *Les dames galantes ou la confidence reciproque, nouvelle*, vol. 2, Paris, s.é., 1685, in-12, p. 215).

⁴⁸⁴ Jacques Du Bosc, *L'honneste femme*, Paris, H. Legras et M. Bobin, 1658 [1632], in-12, p. 85.

exemple⁴⁸⁵. Deuxièmement, si en plus de ne pas avoir le bonheur de plaire à la dame, le galant ajoute encore à son crime celui d'être d'un rang indigne du sien, la colère de la belle est alors impitoyable. Cette colère a une double fonction : signifier au galant qu'elle ne l'aime pas, et lui rappeler les honneurs qu'il doit à sa naissance. Courtin suit fidèlement cette règle quand il peint l'irritation de la princesse Anne contre le jeune Dom Juan qui a l'insolence de lui déclarer son amour⁴⁸⁶. Troisièmement, il suffit que la belle aime ailleurs pour que l'amant non aimé enflamme sa colère au moment où il lui déclare son amour. L'amour qu'elle porte à son amant rend importun tous les autres galants, et insupportable tous leurs sentiments. Cette règle est présente dans au moins huit nouvelles mais la grande et longue colère de Mademoiselle de Guise, qui fait suite aux propos d'amour tenus, prétendument, par Givry dans une lettre, dans les troisième et quatrième parties des *Désordres de l'amour* de Mme de Villedieu, est certainement le cas le plus exemplaire. La colère de Mlle de Guise est longuement élaborée (une vingtaine de pages), cette passion est à la fois l'élément déclencheur du récit, le schéma structurant son déroulement et le principe justifiant les agissements des personnages. Elle se pose, un peu à la manière de l'*exemplum*, comme l'illustration d'une maxime qui serait : « Quand on déplaît à une dame, tout lui paraît injurieux, son être, sa présence, offense la dame⁴⁸⁷ ». Mme

⁴⁸⁵ « Insolent, repliqua la Duchesse outrée d'un discours si peu respectueux, retirez-vous de devant moy, et ne m'obligez point à appeler des Gardes pour faire punir votre audace sur le champ. » Jean de Préchac, *La duchesse de Milan*, Paris, Charles Osmont, 1682, in-12, p. 239.

⁴⁸⁶ « [P]renez garde, luy dit-elle de perdre le respect que vous me devez, et songez, qu'on n'offense point la fille de Maximilian, et la niece de vostre Maistre impunement. Ce discours étonna le Prince, quelque resolution qu'il eût prise : mais il en estoit venu trop avant pour demeurer en si beau chemin, et il alloit continuer à se découvrir, quand la Princesse sortit brusquement de la chambre. Il fit tout ce qu'il put pour la retenir, mais elle estoit trop en colere », Antoine de Courtin, *Dom Juan d'Autriche. Nouvelle historique*, Paris, Quinet, 1678, in-12, p. 52-53.

⁴⁸⁷ Givry explique en ces termes la colère de Mlle de Guise : « Mais c'est que d'un amant qui déplaît toutes choses sont injurieuses. C'est ma personne qui offense Mademoiselle de Guise, et non mon

de Villedieu combine les différentes règles pour donner encore plus d'ampleur à la colère de son héroïne et rendre Givry triplement fautif. Si la colère de Mlle de Guise ne connaît pas de répit, c'est parce que Givry ne tient pas compte de son rang, qu'il ose lui avouer son amour alors que rien chez elle ne l'y autorisait, mais c'est surtout parce que Givry est un amant importun. La véritable cause de cette colère de Mlle de Guise vient de ce qu'elle n'aime pas Givry et que son cœur penche plutôt en faveur de Bellegarde. Mlle de Guise admet elle-même que l'espoir de se savoir aimée de Bellegarde a provoqué sa colère contre Givry tout autant que le fameux billet d'amour : « Quand je reçus la lettre que tu sçais, il me sembla avoir vu celui qui me l'apportoit à la suite de Bellegarde ; je la crus de lui, et le dépit de ce qu'elle n'en étoit pas m'irrita autant contre Givry que son crime même⁴⁸⁸ ». Dès lors, tout ce que fait Givry ne peut que l'irriter davantage. Elle ne peut souffrir que Givry persiste dans la passion qu'il lui voue et tout ce qui la lui rappelle (gestes, paroles ou soupirs) irrite la belle et est condamné sévèrement. Par exemple, lorsque Givry et Bellegarde se disputent l'honneur de protéger la maison de Mlle de Guise, c'est contre Givry qu'elle s'emporte, alors que Bellegarde a droit à son pardon ; elle regarde Givry avec indignation et lui tient des propos aigres, tandis qu'elle pose avec trouble ses yeux sur Bellegarde et qu'elle lui parle avec douceur. On est donc tenté de déduire que l'absence d'amour favorise les éclats de colère, alors que sa présence en estompe toute trace. Cela étant dit, peut-être devrions-nous y voir une marque d'ironie propre à Mme de Villedieu qui lui permet de prendre une certaine distance par rapport à une

amour ». Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Madame de Villedieu, *Les désordres de l'amour*, Genève, Droz, 1995 [1675], p. 204.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 183-184.

« règle de civilité féminine » et de proposer que l'amour d'un autre soit un motif de colère tout aussi important que celui qui se porte à la défense de la vertu.

Mais la situation est loin d'être aussi simple car l'homme aimé offense parfois tout autant sa dame quand il lui déclare son amour, du moins chez la dizaine de nouvellistes pour qui la colère à la défense de la vertu doit l'emporter sur la passion amoureuse. La colère en plusieurs étapes et qui s'étend sur plus de deux mois de Celanire contre Cleandre qui a osé lui déclarer son amour est certainement la plus convaincante⁴⁸⁹. Le respect de cette règle ne va pas toujours de soi pour les personnages, surmonter leur inclination naturelle exige d'eux un effort dont les textes rendent compte. Si certains personnages féminins font subir une longue colère à l'être aimé, la plupart d'entre eux avouent se mettre en colère presque à regret et malgré eux. Lindamire dit le faire par devoir : « Elle aimoit Fleurian, et n'en vouloit rien faire paroistre ; elle croyoit mesme qu'elle estoit obligée de se fâcher de la declaration qu'il venoit de luy faire⁴⁹⁰ ». La belle inconnue n'est pas aussi persuasive. Si sa volonté est assez forte pour l'inciter à suivre la règle et à se mettre en colère contre Clearque qui lui déclare sa flamme, sa passion amoureuse marque au même moment son visage et la trahit : « La bien-seance voulut pourtant qu'elle fit paroistre un peu de courroux de sa declaration : Elle luy dit qu'il alloit bien viste, et voulut y adjouster encore quelque chose, mais la rougeur qui luy monta au visage l'empescha de poursuivre, et fit connoistre à Clearque qu'elle l'aimoit plus qu'elle ne vouloit

⁴⁸⁹ Madeleine de Scudéry, *La promenade de Versailles*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669], p. 138, 139-140, 142, 147-148, 149, 151 et 152. Cette sévérité est l'un des rares cas qui permet de distinguer une autre génération d'écriture. Notre corpus étant assez homogène, nous n'avons pu faire état d'une « évolution » dans les règles qui encadrent la colère et la vengeance.

faire paroistre⁴⁹¹ ». Clearque est un fin herméneute puisqu'il sait démêler les signes physiques de la colère prétendue des marques réelles que la passion amoureuse impriment sur le corps de sa dame (c'est-à-dire la rougeur dans un cas comme dans l'autre), ce qui souligne bien le caractère ambivalent de cette colère féminine qui peut soit être une preuve d'amour, soit une marque d'indifférence. Toute la difficulté réside alors dans l'art de discerner sa véritable nature.

Il semble donc que les mouvements naturels de l'âme (ou du cœur) l'emportent sur ceux qui sont commandés par la raison, que l'amour prime sur les devoirs de la bienséance, que la colère ne puisse tenir quand le cœur de la belle est enflammé par celui qui lui déclare ses sentiments. Lorsque Poliante confesse à Célinte qu'elle est l'objet de sa flamme, l'auteure reconnaît que son héroïne devrait se mettre en colère, mais l'amour qu'elle porte à Poliante est trop avancé dans son cœur pour faire place à la fureur. Tout au plus Célinte paraît-elle sévère : « Il lui en parla mesme avec tant de respect, et tant d'esprit, qu'elle ne put se fascher, joint que l'aimant déjà plus qu'elle ne vouloit, et plus encore qu'elle ne pensoit, elle estoit toute disposée à adoucir toutes les paroles de Poliante, elle luy parut pourtant plus severe qu'il ne l'avoit cru⁴⁹² ». Mlle de Scudéry présente la passion amoureuse comme une inclination naturelle ayant le pouvoir de freiner une autre passion, la colère dictée par l'usage. Cette succession dans le mouvement des passions qui agitent les belles après la déclaration de l'être aimé, est très bien décrite dans la

⁴⁹⁰ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, vol. 3, Paris, Estienne Loyson, 1671, in-12, p. 71.

⁴⁹¹ Jean Donneau de Visé, *L'amour échappé ou les diverses manieres d'aymer, contenuës en quarante histoires ; avec Le Parlement d'Amour*, op. cit., t. II, p. 311-312.

⁴⁹² Madeleine de Scudéry, *Célinte, nouvelle première*, Paris, Nizet, 1979 [1661], p. 98.

nouvelle de Mme d'Aulnoy, lorsque Mariane apprend que Graville est amoureux d'elle :

elle se souvint sans colere que Bonneval luy avoit dit que le Comte estoit amoureux d'elle. Sa severité vouloit qu'elle s'en fâcha : mais je ne sçay quoy qu'elle ne connoissoit pas adoucissoit le premier mouvement ; et faisant qu'elle n'estoit point fâchée d'avoir touché le cœur de Graville, une douce langueur qui s'empara de son ame la rendit melancolique sans sujet, et luy faisoit éviter tous les plaisirs pour chercher la solitude⁴⁹³.

Cette règle est reprise par de nombreux nouvellistes (une dizaine), si bien que ce comportement semble être la norme, il devient même une façon détournée pour la belle de faire savoir au galant que son amour est partagé.

L'absence de colère suite à une déclaration peut avoir encore d'autres motifs. D'abord, lorsque la dame est fautive, c'est-à-dire lorsqu'elle provoque, volontairement ou non, l'aveu du gentilhomme en lui demandant de voir le portrait de sa bien-aimée qu'il tient caché, en insistant pour lire des vers qu'il dit être secrets, ou en lui demandant d'expliquer librement le sujet de son chagrin ou de sa rêverie, elle ne peut par la suite se mettre en colère. L'absence de colère après une déclaration d'amour devient, dans cinq nouvelles, le prix à payer pour avoir satisfait sa curiosité. La marquise Des Roches l'avoue ainsi dans *Casimir roy de Pologne* :

Elle fut sur le point de se mettre en colere, de me bannir de sa presence : mais comme elle m'avoit pressé de luy declarer ma pensée, elle se contenta de me dire d'un ton de voix qui marquoit pourtant son agitation : si j'avois esté moins curieuse il est certain, Monsieur, que vous n'auriez pas pris la liberté de me parler de la maniere que vous venez de le faire, et que le respect que vous devez à nostre sexe vous en auroit empesché : mais puisque par ma faute j'ay donné

⁴⁹³ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Nouvelles d'Elisabeth*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1674, in-12, p. 112-113.

lieu à celle que vous avez faite, je ne veux pas vous en punir comme j'aurois pû faire sans cela⁴⁹⁴.

Mais cette absence de colère n'a pas toujours de nobles motifs et peut même être la conséquence d'un comportement peu digne de la belle, donnant lieu à une autre gestion des relations sentimentales qu'on retrouve dans huit nouvelles. En effet, il arrive que la dame évite de s'emporter uniquement par intérêt, lorsqu'elle a besoin de l'aide ou de la protection du galant qui se déclare, ou encore lorsqu'elle attend un bienfait de cet homme et entend tirer profit de son amour pour elle. L'ambition, tout comme cela était le cas de l'amour, est une passion particulière qui peut l'emporter sur la colère. Donneau de Visé évoque cette règle pour justifier le comportement de Philoxaride qui ne se met pas en colère suite à la déclaration de Tisandre, et l'oppose à celle selon laquelle une femme s'emporte contre un amant importun quand elle aime ailleurs :

Quoy qu'il n'y ait rien qui excite plus la colere d'une fille, et qui luy fasse plus de peine, que lors que l'on luy demande un cœur, dont elle a dé-ja disposé, et que ceux qui s'opiniastrent à s'en vouloir rendre maistres, causent souvent plus de haine, qu'ils ne donnent d'amour, et rencontrent, en cherchant le secret de plaire, celui de se rendre insupportables Tisandre estoit trop heureux pour estre traité comme le reste des hommes, et si Philoxaride avoit de l'amour pour Nearque (qui est ce Rival de Tisandre dont je vous ay parlé) elle avoit aussi de l'ambition, et cette passion estant plus forte que celle d'amour, elle se resolut de faire bonne mine à Tisandre ; par ce qu'il luy pouvoit faire tenir à la Cour un rang beaucoup plus considerable que Nearque⁴⁹⁵.

L'auteur de *La comtesse de Salisbury ou l'ordre de la Jaretière*, expose de différentes manières cette règle, selon l'usage qu'il veut en faire. Dissimuler la colère peut être un moyen pour un personnage féminin d'arriver à ses fins en faisant croire au galant qu'il est aimé, ce que fait Alix :

⁴⁹⁴ Michel Archard Rousseau, sieur de La Valette, *Casimir roy de Pologne*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1679, in-12, p. 53-54.

⁴⁹⁵ Jean Donneau de Visé, *Nouvelles nouvelles*, vol. 1, Paris, Pierre Bienfaict, 1663, in-12, p. 21-22.

Ouy, dît-elle, je le veux écouter sans colere, et sans faire paroistre aucun chagrin ; puis qu'il m'aime je veux faire servir le pouvoir que j'ay sur lui à remplir mesme mon devoir, j'exigeray de lui cette preuve de son amour aussi bien que de la generosité de son cœur, et bien loin que le comte de Salisbury puisse se plaindre de cette conduite, c'est à cet innocent artifice qu'il devra sa liberté⁴⁹⁶.

Alix joue ici sur le principe qui voudrait que l'amour l'emporte sur la colère quand l'être aimé déclare son amour, pour rendre son comportement vraisemblable et faire croire au roi que sa passion est réciproque. Plus loin, c'est au tour de la comtesse de Montford d'alterner entre les règles existantes, elle tient un double discours selon les circonstances et les enjeux en cause. Elle reçoit d'abord sans colère la déclaration du comte de Salisbury afin qu'il épouse son parti et défende ses intérêts : « Peut-estre qu'en d'autres temps elle auroit pris l'amour du Comte pour quelque chose d'injurieux, et qu'elle auroit, ou fuy avec soin sa presence, ou reprimé fierement son audace s'il avoit eu celle de se declarer. Mais dans cette conjoncture de ses affaires elle avoit à se ménager l'amitié du Comte⁴⁹⁷ ». Puis, une fois que son mari est libéré, elle traite le comte avec mépris et hauteur, s'emportant contre lui quand il ose lui parler d'amour, la règle selon laquelle une femme se met en colère suite à la déclaration du galant quand elle aime ailleurs prend alors le dessus⁴⁹⁸.

Si fréquentes soient-elles, les colères féminines après une déclaration d'amour n'ont que peu d'envergure et ces emportements donnent lieu à peu d'éclats,

⁴⁹⁶ D'Argences, *La comtesse de Salisbury, ou l'ordre de la Jaretiere*, Paris, Claude Barbin, 1682, in-12, 1^{re} partie, p. 50.

⁴⁹⁷ *Ibid.*, 1^{re} partie, p. 199.

⁴⁹⁸ « Car la Princesse n'eut pas plutôt appris les conditions de la Trêve [du retour de son mari], et reconnu qu'il luy devenoit par là inutile, qu'elle le méprisa et le traita avec une fierté et des hauteurs insupportables. Elle le remit au mesme estat qu'il estoit avec elle avant qu'il eust la hardiesse de se déclarer ; de sorte qu'à peine osoit-il parler de sa passion, que d'un ton imperieux elle luy imposoit

respectant en cela la règle de bienséance qui veut qu'une femme contienne sa colère et ses débordements. Les nouvellistes présentent toute une série de modèles à leurs lecteurs qui exposent les différentes réactions possibles et leur enseignent quelles sont les conduites souhaitables, celles qu'il faut préférer à d'autres et adopter selon la situation. Le silence, la froideur, l'indifférence ou le mépris que la dame témoigne à l'amant qui a osé lui déclarer son amour paraît souvent bien pire que toute autre manifestation de colère, jusqu'à l'absence de colère qui est employée dans huit nouvelles pour signifier à l'amant que son amour n'est pas payé de retour. C'est ce qu'écrit Catherine Bernard à propos de Mlle de Roye : « elle répondit à Sancerre avec cette indifférence qu'un amant trouve plus insupportable que la colère⁴⁹⁹ ». Mais l'absence de colère pouvant s'expliquer soit par l'indifférence de la belle soit par son inclination, il arrive que des personnages se méprennent sur la signification de ce silence, et qu'on doive les rappeler à l'ordre. Marianne, plus savante dans l'art de déchiffrer les marques que les passions impriment sur le corps que le jeune Norfolk qu'elle n'aime pas car il est d'une condition sociale inférieure à la sienne, est plus explicite :

Quelque respectueuse que fussent ces paroles, le Duc les prononça pourtant d'une manière qui témoignait qu'il avoit expliqué la froideur de la Princesse à son avantage. Marianne le reconnut à une certaine joie qu'elle vit briller dans ses yeux au travers de toute leur tristesse. Si bien que ne voulant pas l'entretenir dans son erreur, elle lui répondit alors plus fièrement que la première fois : Je vous avoue (lui dit-elle) que l'amitié que j'ay toujours eu pour vous, m'avoit fait regarder avec chagrin le changement de vôtre humeur ; mais puis qu'il a une cause si desavantageuse pour moi, je me donnerai bien garde d'y penser ; et

silence, et luy deffendoit de paroistre jamais devant elle, s'il n'étoit cette amour dont elle se sentoit outragée. » *Ibid.*, 2^e partie, p. 84-86.

⁴⁹⁹ Catherine Bernard, *Le comte d'Amboise, nouvelle*, dans *Œuvres*, t. I, *Romans et nouvelles*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993 [1689], p. 301.

si je m'en aperçois malgré moi, ce ne sera que pour avoir de la haine et du mépris pour ce qui me donnoit auparavant de la compassion⁵⁰⁰.

La dame peut également opter pour la raillerie, la moquerie et le rire plutôt que pour l'emportement, comportements qui ont l'avantage de s'insérer finement et sans heurts dans la vie de salon et de cour, et qui signifient au galant qu'elle ne le prend pas au sérieux, qu'elle n'accorde aucune importance à sa déclaration, et surtout, qu'elle ne l'aime pas. On en trouve cinq exemples dans les textes du corpus, dont celui de Stéphanie suite à la déclaration de Lindamar : « elle ne s'empescha point d'en rire, et me regarda[it] avec un estonnement qu'elle feignit encore plus grand que celui où l'engagerent mes paroles⁵⁰¹ ». Certaines fuient ouvertement la présence de l'amant importun après la déclaration, évitent de lier tout commerce ou toute conversation avec lui, ou maintiennent entre eux le plus de distance possible. C'est ce que font les honnêtes femmes comme Celanire qui, bien qu'elle soit fort en colère contre Cleandre, déclare : « qu'encore que je continuë de vivre tres-civilement avec vous, je n'oublierai jamais l'injure que vous m'avez faite aujourd'huy⁵⁰² ». Plus loin, on la voit tenir parole : « sans faire d'incivilité à Cleandre, elle fut adroitement, par cent manières différentes, luy témoigner qu'il luy avoit mortellement déplu, tantost en évitant, non seulement de luy parler, mais en fuiant ses regards, et tantost par un air indifférent qui le mettoit au desespoir⁵⁰³ ».

⁵⁰⁰ *Le duc d'Alañon*, Paris, Frederick du Chemin, 1680, in-12, p. 122-123.

⁵⁰¹ Claude Colin, *Eraste, nouvelle : ou sont descrites plusieurs aventures amoureuses*, Paris, Estienne Loyson, 1664, in-12, p. 160.

⁵⁰² Madeleine de Scudéry, *La promenade de Versailles*, *op. cit.*, p. 139-140

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 147-148.

Les seules colères qui sont autorisées à éclater, sont celles qui ont pour fonction de venir au secours de la vertu de la dame, fonction qui est, rappelons-le, au fondement même de cette règle de conduite. Cette situation survient principalement quand l'amour du galant est illégitime, c'est-à-dire quand la belle est promise à un autre ou que l'un des deux amants est déjà marié. La colère devient alors un juste moyen de condamner les outrageux désirs du gentilhomme et d'éviter que cette passion ne tourne à l'adultère. Astérie éprouve de la colère et du ressentiment contre Eurimante parce qu'il lui avoue son amour alors qu'elle est promise à Artemon (son meilleur ami), et qu'il a offensé sa vertu en croyant qu'elle agréerait sa passion. Son irritation dure plus d'un an après la mort d'Artemon :

Il faudroit, chere Emeride continua-t-elle, que vous m'eussiez vüe alors, ou plustost que vous eussiez sçeu tout ce qui se passoit dans mon ame pour juger de ma colere contre Eurimante et contre moy même. Je ne pouvois trouver d'expression assez forte pour luy faire concevoir la grandeur de l'injure qu'il venoit de me faire et je ne croyois pas assez me punir, que de me reprocher avec un déplaisir mortel, mon extrême imprudence. Enfin après que je luy eus marqué par des paroles sans ordre, une partie de mon ressentiment, je ne voulus point m'appaiser pour toutes les assurances qu'il me donna de son repentir, et de ne me parler plus de sa passion. Je luy dis qu'il m'avoit trop offensée d'avoir osé me dire qu'il m'aimoit, et que ne devant pas luy pardonner une semblable hardiesse, quand même j'aurois été libre, il devoit juger qu'en l'état où j'étois, je le fairois encore moins. Enfin la pensée qu'il m'avoit cruë assez foible pour ne pas desaprouver son amour, fit un si cruel effet sur mon esprit que je le quitay, luy disant, que je le regardois desormais comme mon mortel enemy⁵⁰⁴.

Les colères d'Anne de Bretagne qui ponctuent la nouvelle de l'abbé de Villars suivent aussi fidèlement cette règle et varient en fonction du caractère injurieux (ou non) de la passion du duc d'Orléans. D'abord, elle s'outrage des regards amoureux du duc d'Orléans quand elle le croit marié à Jeanne fille de France, ensuite elle apaise sa colère quand elle apprend que son mariage n'a pas été consommé, son amour n'ayant

alors plus rien d'offensant pour sa vertu, puis elle se fâche à nouveau contre lui puisqu'il continue de l'aimer alors qu'elle a épousé le roi Charles VIII⁵⁰⁵.

Gentilshommes et amants connaissent bien ce type de conduite féminine, ils craignent tant de provoquer la colère de leur belle qu'ils hésitent longuement avant de se déclarer, sachant que leur audace pourrait leur être fatale. Il n'est pas rare de lire dans les nouvelles des passages qui décrivent justement les doutes et les hésitations qui assaillent le galant au moment de se déclarer et qui le découragent parfois au point d'y renoncer (nous en avons répertorié dix-huit). On assiste à un double emploi des codes qui régissent la colère dans les textes. Les codes permettent aux nouvellistes de diffuser un enseignement sur les conduites à adopter tout comme ils leur servent à alimenter leur intrigue et rendre les comportements de leurs personnages crédibles donc vraisemblables. C'est précisément la connaissance de cette colère féminine qui entrave l'intrigue et modifie l'action des personnages dans quelques nouvelles. Les auteurs la prennent comme point de départ pour justifier la nécessité, pour leurs personnages masculins, de dissimuler leur amour, ce que l'on voit avec Zamire qui craint trop d'irriter Mirame pour lui révéler sa passion et n'ose rien en faire paraître⁵⁰⁶. Donneau de Visé, dans son recueil *Les nouvelles nouvelles*, se joue de cette règle et la traite de façon tragi-comique en mettant en scène l'infortuné Démocrate qui, charmé par la belle Sestiane, veut la séduire par ses

⁵⁰⁴ *La mère rivale, histoire du temps*, Paris, Charles Sercy, 1672, in-8°, p. 37-39.

⁵⁰⁵ Nicolas-Pierre-Henri Montfaucon de Villars, *L'amour sans faiblesse*, t. I, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, p. 23, p. 25-26, p. 40-41, p. 41-42, et p. 272-273.

⁵⁰⁶ « Je fus plus de six mois à Ctesiphonte sans m'oser déclarer à la Princesse. Toute civile et toute obligeante qu'elle étoit pour moi, la crainte de l'irriter sçavoit bien retenir mon ardeur dans le plus profond respect, et si je m'abandonnois quelquefois à des regards trop amoureux, je cachai avec soin

actions avant de se déclarer afin d'éviter de la mettre en colère ; mais il tarde à parler et lorsqu'il se résout enfin à le faire, le père de Sestiane vient de la promettre à un autre. Voilà qui illustre à quel point « la prudence peut être funeste et rendre malheureux », affirmation de départ que le narrateur entend démontrer à l'assemblée et qui sert d'ailleurs de titre à cette nouvelle⁵⁰⁷. Cela dit, la plupart des dames devinent que c'est la crainte de provoquer leur colère qui empêche leur galant de se déclarer, et y voient une preuve d'amour. C'est ce que confesse Belise tout en soulignant le caractère artificiel de cette colère féminine dictée par l'usage : « Agenor m'aime : non qu'il me l'ait dit, Madame, car enfin je vous en avertirois ; mais, selon moy, il m'aime d'autant plus qu'il ne me l'a point dit encore, et qu'il aime mieux garder un secret qui le tyrannise, que de s'exposer à me déplaire, par un aveu, dont la plupart de celles de mon sexe font toujours semblant de s'offencer⁵⁰⁸ ». Il n'en faut pas plus pour que ce comportement soit érigé en règle et proposé comme modèle aux lecteurs. Le galant devra toucher la belle par son silence avant de se déclarer s'il veut éviter de provoquer sa colère, ce que le sieur de Curly formule ainsi : « tout Amant qui sçait toucher une maîtresse par son silence, ne la desoblige jamais, quand il luy fait sa declaration, et qu'il sçait l'accompagner de beaucoup d'honnesteté⁵⁰⁹ ».

les mouvemens qui les conduisoient. » François Raguenet, *Zamire, histoire persane*, 2 parties en 1 vol., La Haye, Abraham Troyel, 1687, in-12, p. 194.

⁵⁰⁷ « [E]t ceux qui sont assez vains pour croire qu'ils pourront l'obtenir [la conquête de la belle] avant que d'avoir appris à aimer, doivent attirer sur eux l'indignation et la colere de celle dont il demande le Cœur. Voilà, continua Democrate, ce qui m'a fait tarder si longtemps à vous découvrir l'ardeur qui me brûle, et comme je craignois de vous irriter par l'aveu de mon amour, j'y voulois disposer votre ame par mes soins, par mes assidueitez, et par mille autres marques de la plus violente passion qui fut jamais. » Jean Donneau de Visé, « La prudence funeste », *Nouvelles nouvelles*, op. cit., vol. 1, p. 144-145.

⁵⁰⁸ Edme Boursault, *Le marquis de Chavigny*, Paris, Edme Martin, 1670, in-8°, p. 117-118 (nous soulignons).

Les hommes discutent entre eux de ce comportement féminin qu'ils connaissent parfaitement et en reconnaissent la légitimité, tel le marquis de Tarnai qui tient ces propos au duc de Norfolk : « les premières rigueurs de la Princesse, ne doivent pas vous rebuter ; c'est ainsi que toutes les femmes en agissent, et puisque la première loy de leur sexe est de mal-traiter ceux qu'elles estiment le plus ; je ne voudrois pas pour vôtre intérêt, qu'elle vous eût esté moins sévère⁵¹⁰ ». Ce débat pour savoir si un amant doit ou non se déclarer n'est pas nouveau et faisait déjà l'objet d'une longue conversation dans la *Clélie* de Mademoiselle de Scudéry⁵¹¹. Les hommes tâchent ensuite de découvrir des stratégies qui leur permettent d'avouer leur passion sans encourir la colère de la belle, ils cherchent différents moyens pour arriver à leur fin et proposent des solutions. Ils mettent en commun leur science de l'amour et des femmes, faisant ainsi de la nouvelle un laboratoire où l'on expérimente diverses conduites et une école où l'on (in-)forme le lecteur à ce sujet. En plus du silence qui doit précéder l'aveu, les soins et les services peuvent attendrir la plus inexorable maîtresse, méthode que prisait également Faret dans son traité de civilité⁵¹². Le marquis conseille au comte d'offrir des cadeaux à la dame et de la divertir avant de se déclarer : « Et après tout cela, si tu la trouves quelque jour plus gaye et plus emportée qu'à l'ordinaire, profite de l'occasion, pousse, entreprend tout, et ne t'effraye pas d'une vertu apparente : Si tu échoüe, demande pardon, et t'excuse

⁵⁰⁹ Sieur de Curly, *Tideric prince de Galles, nouvelle historique*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1677, in-12, p. 52-53.

⁵¹⁰ *Le duc d'Alañon, op. cit.*, p. 130.

⁵¹¹ Madeleine de Scudéry, *Clélie, histoire romaine*, t. IV, Paris, A. Courbé, 1654-1660, p. 1360-1366.

⁵¹² Nicolas Faret écrit à propos des soins qu'il faut rendre aux femmes pour leur plaire : « il y a mille petits soins, et mille petits services à rendre aux femmes, qui estans rendus à temps, et souvent reïterez, font à la fin sur leurs esprits de plus fortes impressions, que les plus importants mesmes, dont les occasions ne s'offrent que rarement », *L'honnête homme ou l'art de plaire à la cour*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1630], p. 98.

sur la violence de ta passion. Il y a toujours grace chez les Dames pour cette sorte d'injure⁵¹³ ». L'écrit peut parfois être un moyen pour le galant de se déclarer et d'éviter la colère de la dame aimée (c'est ce que fait Polixene dans un billet qu'il glisse adroitement à Angélique⁵¹⁴), mais cette méthode est loin d'être la plus sûre car la belle peut tout aussi bien s'irriter et vouloir le punir de cette audace, ce que craint (à tort) Don Pedro dans *L'amoureux africain*⁵¹⁵.

Une fois l'aveu murmuré, les amants s'attendent au pire et s'offensent à leur tour lorsque la belle ne prend pas la peine de se mettre en colère car ce manquement au code est vu comme une marque d'indifférence à leur égard :

Et pour ce qui est de l'outrage que vous m'avez fait [sa déclaration d'amour], j'ay eu jusqu'ici tant de sujet de me louer de vous, que je veux tâcher de l'oublier, de peur de me souvenir que j'ay sujet de m'en plaindre. Ah ! Belise, luy dit Agenor, c'est me punir bien plus cruellement, que si vous éclattiez contre mon audace : vostre emportement me feroit du moins connoître l'émotion de vostre cœur ; et cette cruelle indifférence m'apprend que tout ce que je vous ay dit, ne vous a pas assez touchée, pour daigner vous en émouvoir⁵¹⁶.

Inversement, ils se réjouissent de voir la belle s'emporter de façon si charmante, voyant là un signe de son amour, et ne voudraient pas qu'elle soit moins irritée : telle est la réaction de Cleandre devant l'irritation de Celanire⁵¹⁷. Quant au duc de Parme, il va jusqu'à remercier Diane, duchesse de Valentinois, de sa colère : « Que je veux du bien à vôtre colere, car elle m'a fait connoître tout mon bonheur. Encore une

⁵¹³ Jean de Préchac, *Les désordres de la Bassette, nouvelle galante*, Paris, Quinet, 1682, in-12, p. 24. On retrouve un discours similaire dans « La rupture, histoire », *Mercure Galant*, Paris, février 1679, p. 186-187.

⁵¹⁴ César-François Oudin, sieur de Préfontaine, *Les dames enlevées et les dames retrouvées. Histoire du temps, nouvelles comiques et galantes divisées en deux parties*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1673, in-12, p. 42.

⁵¹⁵ Sébastien Bremond, *L'amoureux africain ou nouvelle galanterie*, Amsterdam, Henry et Theodore Boom, 1676, in-12, p. 151.

querelle, Madame, je vous prie⁵¹⁸ ». D'autres, moins perspicaces, ont besoin du secours d'un ami pour leur expliquer la réaction de la belle qu'ils ne savent interpréter correctement, service que l'Amiral rend obligeamment à Dom Juan en lui faisant voir que la fuite de sa maîtresse et la sévérité qu'elle a fait paraître signifient qu'elle n'est pas insensible à son amour :

Seigneur ? lui dit-il, avez vous oublié que je viens de déclarer votre amour à Madame, en votre présence, et qu'elle n'en a puni l'aveu que d'un ordre à son Muletier de faire avancer ses mulets : Hé ! vous ne contez cet ordre pour rien ? repartit tristement Dom Juan ; cette rougeur de colere, ce mépris, cette fuite : tout cela ne vous semble pas une punition assez severe ? Je ne sçai ce que tout cela seroit en Espagne, interrompit l'Amiral, mais en France ce n'est pas grand-chose, la rougeur de Madame n'a rien eu d'ennemy, et quelques couleurs que votre timidité donnât à la fuite de la Princesse, elle suppose toûjours une crainte d'être vaincuë⁵¹⁹.

Cet exemple souligne bien, outre son caractère national, le problème d'un code (la colère, l'emportement) qui dit tout le contraire de ce qu'il exprime (l'amour, l'inclination), les tensions constantes entre ces deux passions apparemment contradictoires, la nécessité de connaître les nombreuses règles qui expliquent les causes véritables de la colère féminine et les savoirs qui concernent l'éloquence du corps (ce que nous avons vu au chapitre II) pour interpréter correctement la conduite de la belle. Or, c'est justement le rôle que les nouvelles prétendent tenir auprès de leurs lecteurs en leur offrant un répertoire des différents cas de figure, par le biais de descriptions et de discussions intégrées à même leur récit.

⁵¹⁶ Edme Boursault, *Le marquis de Chavigny*, op. cit., p. 137-138.

⁵¹⁷ Madeleine de Scudéry, *La promenade de Versailles*, op. cit., p. 148.

⁵¹⁸ Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villeglé, *Journal amoureux*, dans *Œuvres complètes*, vol. 3, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1670], p. 164.

⁵¹⁹ *Ibid.*, p. 254.

La colère masculine, au contraire de celle de la femme, se manifeste rarement suite à une déclaration d'amour, ce qui s'explique par l'existence d'un code de l'amour différent pour les hommes et les femmes. Dans le premier cas, on recommande aux hommes de prendre les devants et faire les premiers pas, dans le second, on conseille aux femmes de ne rien entreprendre, se déclarer en premier étant perçu comme une preuve de faiblesse, comportement que les hommes ne peuvent que mépriser⁵²⁰. La seule exception dans les nouvelles est celle de Cléante qui se met en colère contre Bélise car elle ose lui avouer son amour par lettre alors qu'il est en deuil de sa femme, dont il est toujours amoureux et chérit le souvenir plus que tout. Cléante juge cet aveu inconvenant et importun, et lorsque Bélise lui propose un rendez-vous, ce procédé l'offense encore davantage⁵²¹. Cet exemple est particulièrement intéressant puisque l'auteure semble vouloir montrer qu'un homme peut être aussi délicat qu'une femme dans sa manière d'aimer, et pour en convaincre son lecteur, elle reprend le motif de la colère le plus typiquement féminin qu'elle réécrit au masculin. En plus de créer un effet de surprise dans le texte et de divertir ainsi les lecteurs, l'emploi nouveau de cette règle permet à l'auteure de proposer aux hommes de ce siècle une manière d'aimer qu'elle souhaite plus tendre, plus respectueuse et plus délicate. Il semble que le meilleur moyen pour y parvenir soit de reprendre point par point le comportement prescrit aux femmes en de pareilles circonstances.

⁵²⁰ C'est du moins les propos que Béralde tient au roi d'Arles dans les premières pages de la nouvelle *Béralde, prince de Savoye*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1672, in-12.

⁵²¹ « Cette lettre ayant été renduë à Cléante dans les premiers mouvemens de sa douleur, il en fut si offensé, qu'aprez l'avoir lûë il la jetta à la tête de celui qui l'avoit apportée, et le menaça s'il étoit jamais assez hardi de se charger d'un semblable message, de le faire assommer. » Anne Bellinzani Ferrand, dame Michel, *Histoire nouvelle des amours de la jeune Belise et de Cleante*, 3 parties en 1 vol., Paris, s.é., 1689, in-12, p. 80-81. Voir aussi p. 82, 84, 96 et 97.

À en croire ces usages de la colère féminine, le parfait amant serait condamné à l'adoration muette et respectueuse, aux soupirs et à une longue expectative. La belle dame inflexible s'offensant obligatoirement après une déclaration d'amour, l'amant est assuré de déplaire par l'aveu de sa passion, jouant ainsi, selon Jean-Michel Pelous « le rôle ingrat du conquérant à qui sont refusés les moyens de sa conquête et de l'orateur privé du droit à la parole⁵²² ». Or, nous l'avons vu, il existe heureusement des situations qui permettent à l'homme de se déclarer et d'autres où la femme peut choisir de ne pas se mettre en colère, permettant ainsi à leur amour de progresser plutôt que de piétiner et ce, en dépit du fait que selon le code du tendre : « Le plus grand service qu'on puisse rendre à l'amour est de l'empêcher de vieillir⁵²³ ».

1.B. Les obstacles de l'amour

Plus fréquents sont les cas où l'homme se met en colère lorsque l'on fait obstacle à ses amours (une vingtaine au total comparativement à douze pour les femmes). Ces obstacles peuvent prendre des formes diverses, qu'il s'agisse d'éloigner la femme aimée, de lui faire prendre la fuite, d'interdire au galant de la voir, de s'opposer à son mariage ou alors de la promettre à un autre. Dans tous ces cas la conséquence reste la même, soit de provoquer la colère de l'amant qui voit ses amours contrariées par des personnes ou des circonstances extérieures et indépendantes de sa volonté. Cette règle s'explique aisément à partir de la définition aristotélicienne qui est reprise tout au long du XVII^e siècle, dans laquelle il est écrit

⁵²² Jean-Michel Pelous, *op. cit.*, p. 43.

⁵²³ *Idem.*

que l'on se met facilement en colère contre ceux qui nous nuisent, nous font volontairement du tort et contrarient nos projets⁵²⁴. Toujours selon Aristote, l'homme se met en colère lorsque « l'on fait obstacle à quelque désir, directement [...] ou indirectement, l'effet est le même dans les deux cas. Nous nous mettons encore en colère contre tous ceux qui s'opposent à notre action, ou ne la secondent pas ou contrarient notre désir en quelque autre façon⁵²⁵ ». Plus loin, il conclut : « Si donc l'on est malade, pauvre, {en guerre}, amoureux, altéré, en général possédé d'un désir qu'on ne réussit pas à satisfaire, l'on est irascible et prompt à s'emporter, surtout contre ceux qui se désintéressent de notre situation ; par exemple, [...] quand on est amoureux [contre ceux qui se désintéressent de] cet amour⁵²⁶ ». De même, l'homme se laisse porter à la colère quand le contraire de ce qu'il espérait (en l'occurrence la réalisation de ses amours) se produit « car ce qui était très inattendu cause plus de peine⁵²⁷ ». Contrarier les amours d'autrui devient donc une manière de manifester délibérément son dédain à quelqu'un en nuisant à ce à quoi il attache le plus d'importance. Ce principe rejoint la définition de la colère que donne Aristote, mais en déplace quelque peu l'enjeu puisque ce dédain est privé et non public.

L'amant qui voit ses amours contrariées, selon cette logique, a donc doublement raison de se mettre en colère et de chercher à se venger, étant donné le dédain que lui signifie autrui en faisant entrave à ses projets amoureux et l'inadéquation entre ses espérances et le résultat de sa quête amoureuse. Les

⁵²⁴ Nicolas Coëffeteau, par exemple, reprend presque textuellement les propos d'Aristote à ce sujet, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, Paris, Martin Collet, 1631 [1620], in-8°, p. 551.

⁵²⁵ Aristote, *Rhétorique*, t. II, Paris, Belles Lettres, 1938, 2, 1379 a.

⁵²⁶ *Idem.*

nouvellistes évoquent d'abord cette règle pour légitimer les agissements de leurs personnages. La grande colère de Mustapha quand il apprend la fuite de Dona Manuela dont il est amoureux (ce qui le pousse à faire couper la tête des quatre femmes et des deux eunuques qui ont favorisé cette fuite⁵²⁸) est un exemple d'emportement particulièrement sanglant qui doit beaucoup au fait que la brutalité est un trait de caractère associé aux gens de cette nation. Puis, les nouvellistes tendent à limiter la portée de cette colère et à la rendre acceptable dans le cadre d'une société aux mœurs policées, en accumulant les exemples de personnages qui ne posent pas de gestes sanglants. En effet, la plupart des amoureux dans leurs nouvelles se contentent de manifester leur colère en accablant d'injures celui ou celle qui agit contre leurs intérêts. Les propos colériques que le duc de Misnie adresse à Mathilde qui l'a empêché d'épouser Éléonor en sont un exemple⁵²⁹. La colère est donc autorisée mais du moment qu'elle ne conduit pas à une vengeance violente.

Conséquemment, les projets de vengeance qu'on propose aux lecteurs sont somme toute assez modérés et demeurent dans les limites de la bienséance. D'ailleurs, un seul cas de vengeance funeste a été relevé, ce qui prouve que ce comportement est loin d'être valorisé par les nouvellistes qui tâchent d'atténuer les désirs de vengeance sanglante. Il s'agit de Bartelimi qui se venge de son précepteur qui l'empêche de voir Clemence en le tuant, avant d'aller s'enfermer (pour se cacher

⁵²⁷ *Idem.*

⁵²⁸ Jean de Préchac, *Cara Mustapha, grand vizir. Histoire contenant son élévation, ses amours dans le serail, ses divers emplois, le vray sujet qui luy a fait entreprendre le siege de Vienne, et les particularitez de sa mort*, Paris, C. Blageart, 1684, in-8°, p. 279.

⁵²⁹ Catherine Bernard, *Les malheurs de l'amour. Première nouvelle. Éléonor d'Yvrée*, dans *Œuvres*, op. cit., p. 216.

ou se punir ?) dans un couvent⁵³⁰. Blesser l'amour-propre de celui ou de celle qui éloigne volontairement la femme aimée pour nuire à l'amoureux est, selon les nouvellistes, l'un des moyens privilégiés par les hommes du monde pour se venger. Le dynamisme de ce schéma qui entraîne une suite d'action-réaction est à l'œuvre dans une nouvelle du *Mercure Galant*, il en structure l'intrigue et a une incidence sur le comportement des personnages. Un cavalier s'emporte quand il découvre la fourberie d'une veuve qui a éloigné sa belle et décide de se venger. Pour mener à bien ce projet, il dissimule sa colère (car il est l'homme du monde qui se possède le plus), feint de l'aimer pour ensuite l'épouser et mieux pouvoir la rejeter en l'abandonnant, seule, dans un couvent⁵³¹. Après avoir juré de se venger de la jeune veuve de la manière la plus terrible qui soit, on voit donc le cavalier éprouver « le plaisir de contenter sa vengeance, en tourmentant à son gré sa plus mortelle ennemie⁵³² ». L'atteinte à la réputation serait un second moyen de vengeance efficace et très prisé par les hommes de la cour, passant alors d'une injure qui relève du domaine privé à une vengeance qui a des retombées dans la sphère publique. Ainsi, Cleomede se venge de la fausse prude qui veut nuire à ses amours avec Alcidiane en la menaçant à son tour de publier son aventure avec un galant si elle persiste dans cette voie⁵³³.

⁵³⁰ *Nouvelles de l'Amérique ou le Mercure Ameriquain. Où sont contenuës trois histoires veritables arrivées en nôtre temps*, Rouen, François Vaultier, 1678, in-12, p. 206.

⁵³¹ « La prison où je vous laisse n'est pas fort desagréable. Vivez y sans moy, qui ne vous verray jamais. Il me seroit inutile de vous expliquer le desespoir de cette nouvelle Mariée, qui comprit par ce Billet la vengeance que le Cavalier avoit voulu tirer d'elle. » « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1689, p. 223.

⁵³² *Ibid.*, p. 224-225.

⁵³³ Il lui promet de ne se point servir de l'avantage qu'il avait sur elle « mais il ne voulut jamais luy rendre la lettre, il luy dit, qu'elle devoit avoir quelque égard pour luy, et l'épargnez plus qu'elle n'avoit fait chez Madame de puisqu'il avoit dequoy se vanger, si son humeur mal faisante luy faisoit des affaires. » Sieur de Beaucourt, *Les caprices de l'amour*, t. I, Paris, Claude Barbin, 1681, in-8°, p. 117-118.

La colère des femmes contre ceux qui traversent leurs amours obéit aux mêmes règles que celle des hommes mais c'est la portée morale qui les différencie. En effet, pour un exemple de femme honnête qui est en proie à une juste fureur quand on l'empêche de voir son amant (on peut penser à la colère de Yolande lorsque la cour d'Espagne interdit au Prince de la voir car on le sait amoureux d'elle⁵³⁴), on en trouve dix de fausses prudes, de coquettes ou d'infidèles qui se mettent en colère contre celui qui nuit à leur intrigue galante. La colère qui brûle la marquise quand son mari chasse son amant de leur maison est à lire dans ce sens : « Quand Mainville fut sorti, la Marquise indignée de ce qui venoit de se passer, et ne pouvant souffrir la separation de son Amant, commença à décharger sa colere sur son Mary. Elle luy dit que sa bizarrerie étoit sans exemple, et qu'elle n'avoit qu'à publier son procedé pour le perdre de reputation par tout⁵³⁵ ». La colère des femmes peut être présentée comme déraisonnable, autre moyen utilisé par les nouvellistes pour dévaloriser cette passion, telle la colère de Xantipe contre Socrate qui a, par ses leçons de philosophie, empêché Alcibiade de l'aimer⁵³⁶. La manifestation de leur irritation est également plus modérée puisque la plupart de ces dames tâchent de contenir les éclats de leur colère. Toutefois, cette retenue loin d'être une marque de la modestie féminine, souligne encore davantage leur duplicité et leur fausseté. C'est le cas de la marquise lorsqu'elle apprend que son mari veut la suivre aux eaux de Bourbon, endroit où elle doit rencontrer son amant. La présence de cet importun mari qui compromet son intrigue galante provoque sa colère mais elle la contient afin de ne pas éveiller ses

⁵³⁴ Jean de Préchac, *Yolande de Sicile*, t. I, Lyon, Thomas Amaury, 1678, in-12, p. 43-44.

⁵³⁵ *Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante*, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, p. 119.

⁵³⁶ « Elle connut le mal que la severité du premier [Socrate] lui avoit fait, et portant toute sa colere sur cet Ennemi de son repos, elle fit mille imprecations contre la Philosophie », Anne de La Roche-

soupçons : « La colere de la Marquise fut extraordinaire en cette rencontre, et si elle eut osé, elle l'eut fait éclatter par d'étranges marques. Elle songea alors à rompre cette partie ; mais faisant reflexion que ce seroit faire voir trop clairement son intrigue, elle resolut de faire avertir Mainville de ce qui se passoit, afin qu'il prit ses mesures pour la voir en chemin⁵³⁷ ».

La colère n'étant pas valorisée, il en découle que les femmes sont résolument moins portées à se venger de celui ou de celle qui fait obstacle à leur amour. En fait, seulement deux cas figurent dans l'ensemble du corpus étudié. D'abord, il y a Isabelle qui envisage la mort ou la vie au cloître comme un moyen de se venger de la dureté de son père qui s'oppose à son amour pour Cléante. Le priver de sa présence devient ainsi son seul recours pour le fléchir : « la mort ou un Cloistre sçaura me vanger de la dureté d'un Pere inexorable, et vous prouver en mesme temps que je vous suis fidelle⁵³⁸ ». Cette stratégie est efficace dans un premier temps puisque voyant sa fille sur le point de mourir, Don Antonio lui promet de la donner en mariage à Cléante, mais aussitôt qu'elle revient à la vie, il oublie sa promesse et fait tout ce qui est en son pouvoir pour désunir les amants. Il est à remarquer que cette vengeance punit tout autant, si ce n'est davantage, celle qui l'exécute que celui dont elle veut se venger, qu'elle demeure dans la sphère de la vie privée et n'empiète en rien sur celle de la vie publique. De plus, non seulement cette vengeance est-elle de peu d'éclat, mais elle est inopérante, vouée à l'échec. Plus élaboré est le projet de vengeance de Xantipe contre

Guilhen, *Les intrigues amoureuses de quelques anciens Grecs*, La Haye, Henri van Bulderen, 1690, in-12, p. 26.

⁵³⁷ *Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante*, op. cit., p. 41.

⁵³⁸ *Cléante ou Don Carlos, nouvelle*, Paris, Thomas Jolly, 1662, in-12, p. 182.

Socrate qui a, selon elle, empêché Alcibiade de l'aimer, sa vengeance sera proportionnelle au mal qu'il lui a fait :

Cependant Xantipe qui n'étoit plus possédée que de l'envie de le faire souffrir [Socrate], oublia sa vanité, pour se satisfaire ; et dans le même lieu où elle avoit appris de la bouche d'Alcibiade, que sans Socrate, il l'eut aimée, elle fit un vœu solennel de n'épargner rien pour se venger de lui ; et si sa jalousie donna quelques soupirs au destin d'Hyparette, sa colere les étouffa⁵³⁹.

Elle décide d'abord de ridiculiser Socrate, cet ennemi de l'amour, en le rendant amoureux d'elle et en l'épousant : « La vindicative Xantipe écoutoit ce discours, dont l'action tendre et animée de Socrate lui confirmoit la verité, avec attention, elle sentit ses peines soulagées⁵⁴⁰ ». On voit dans ce passage combien elle se délecte des mots d'amour que lui adresse Socrate, car il est bien connu depuis Homère que le désir de vengeance qui accompagne la colère semble « plus doux encore que le miel sur la langue, quand, dans une poitrine humaine, il monte comme une fumée⁵⁴¹ ». Xantipe poursuit sa vengeance en brouillant Socrate avec Alcibiade, en lui faisant voir Alcibiade comme un rival plutôt que comme un ami : « Xantipe déterminée à tout sacrifier au plaisir de se venger, ne songea plus qu'à profiter absolument des foiblesses de Socrate, et à se lier avec lui pour mieux posséder la victime⁵⁴² ». Elle ne peut se refuser le plaisir de faire savoir à Socrate qu'elle s'est vengée de lui, car pour être complète la vengeance doit être connue publiquement ou du moins par un certain public, faisant ainsi écho aux propos d'Aristote quand il écrit que la vengeance n'est pas satisfaite si nous présumons que la personne maltraitée ne se doute ni de l'auteur ni du motif de la vengeance exercée contre elle⁵⁴³. Elle lui avoue donc n'avoir feint

⁵³⁹ Anne de La Roche-Guilhen, *Les intrigues amoureuses de quelques anciens Grecs*, op. cit., p. 28.

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 45.

⁵⁴¹ Homère, *L'iliade*, t. III, Paris, Belles Lettres, 1949, chant XVIII, v. 109-110.

⁵⁴² Anne de La Roche-Guilhen, *Les intrigues amoureuses de quelques anciens Grecs*, op. cit., p. 77.

⁵⁴³ Aristote, *Rhétorique*, op. cit., 3, 1380 b.

de l'aimer que pour mieux le ridiculiser : « Je vous declare donc que je ne vous aime, ni ne vous aimerai jamais, et que la seule envie de me venger de vous m'a obligée à renoncer au repos de ma vie⁵⁴⁴ », ce que Socrate accepte avec philosophie. Cette grande vengeance féminine qui semble, *a priori*, être un succès, n'a pas si bien réussi finalement puisque Xantipe n'a pas le bonheur de voir souffrir Socrate quand il apprend qu'elle s'est jouée de lui⁵⁴⁵, et que tous ses artifices ont été vains : Alcibiade épouse Hyparette dont il est amoureux, Xantipe reste seule et malheureuse avec un époux qu'elle n'aime pas⁵⁴⁶. Encore une fois, la vengeance présentée se retourne contre celle qui prétend en tirer satisfaction, sa valeur est contestée et sa portée se limite à la sphère de la vie domestique.

De tous les obstacles qui peuvent s'élever contre les amants, il va sans dire que le pire qu'on puisse faire au gentilhomme amoureux est de tuer sa bien-aimée et de le priver à jamais de sa présence. En ce cas, la modération n'est plus de mise, la colère est terrible (qu'on pense à la fureur de Gloucester suite à la mort de Catherine⁵⁴⁷), et la vengeance sanglante, immédiate, proportionnelle à l'offense. Rien ne pouvant compenser la perte de la dame aimée, l'amoureux n'hésite pas à tuer le criminel. Par exemple, Egiston venge la mort de Volamire en tuant son mari Argimede⁵⁴⁸, et dans une histoire du *Mercurie Galant* on lit : « Le Cavalier voyant sa Maîtresse morte, tira aussi son Poignard, et le plongea aussitôt dans le cœur de

⁵⁴⁴ Anne de La Roche-Guilhen, *Les intrigues amoureuses de quelques anciens Grecs*, op. cit., p. 103.

⁵⁴⁵ « Xantipe, qui ne s'étoit pas attendu à ce retour de la Philosophie de Socrate, fut au desespoir de lui trouver de si fortes armes contre sa fureur ; et le [regarda] avec le mépris qui devoit alors la suivre inseparablement », *ibid.*, p. 107.

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 124.

⁵⁴⁷ Sieur de Curly, *Tideric prince de Galles, Nouvelle historique*, op. cit., vol. 2, p. 196-197.

l'Assassin⁵⁴⁹ ». La logique qui permet de rendre cette colère, mais plus encore cette vengeance acceptable (et même souhaitable), tient du fait que venger la mort de la dame est autant un devoir moral que l'ultime preuve d'amour que le galant peut donner à la mémoire de sa chère morte. La vengeance, loin de correspondre à un simple mouvement passionnel (de colère), devient un geste posé par devoir, il répond à des obligations qui sont justes et raisonnables. Et quelle preuve d'amour plus spectaculaire que de tuer celui qui a ravi la vie de la dame aimée ? On comprend que ce type de vengeance qui frappe l'imaginaire occupe une place de choix dans la fiction, les auteurs voyant là un procédé littéraire pouvant aisément captiver leurs lecteurs. Cette règle, qui est mentionnée dans au moins dix nouvelles, est si reconnue que l'on s'étonne quand un personnage ne prend pas immédiatement l'épée pour se venger et on n'hésite pas à le rappeler à l'ordre pour ranimer sa vaillance. C'est ce que fait le corsaire Trik à l'égard du prince de l'Escalette qui se désespère suite à la mort de sa chère Yolande qui a été tuée (du moins le croit-il) par les Espagnols : « Trik [...] luy representa qu'il étoit indigne d'un grand courage de s'abandonner à la douleur, qu'il falloit prendre son party sans balancer, et qu'il marqueroit bien mieux son amour en vangeant sa Maîtresse, et en conservant une haine irreconciliable contre les Espagnols, qu'en se laissant aller à un desespoir inutile⁵⁵⁰ ». L'effet attendu des remontrances de Trik sur le prince n'est pas long à venir : « La perte de sa Maîtresse et le desir de se vanger des Espagnols l'occupoient entierement⁵⁵¹ ».

⁵⁴⁸ Jean Donneau de Visé, *L'amour échappé ou les diverses manieres d'aymer, contenuës en quarante histoires ; avec Le Parlement d'Amour*, op. cit., t. III, p. 90.

⁵⁴⁹ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1682, p. 321-322.

⁵⁵⁰ Jean de Préchac, *Yolande de Sicile*, op. cit., vol. 2, p. 34-35.

⁵⁵¹ *Ibid.*, p. 37.

Les nouvellistes s'appuient également sur cette règle de colère et de vengeance masculine pour donner lieu à diverses stratégies narratives, faire rebondir l'intrigue, pour expliquer les gestes de leurs personnages. C'est parce qu'ils connaissent le désir de vengeance et l'anticipent que certains sont en mesure de protéger la victime du vengeur. Racima, par exemple, dans la nouvelle de Mme d'Aulnoy, sait que Mahomet voudra tuer Soliman quand il le trouvera dans la chambre car il croira alors qu'il est là pour tuer Éronime (sa maîtresse bien-aimée), ce qui est vrai. Pour éviter que Soliman ne soit tué par Mahomet, Racima prend sur elle tout le blâme⁵⁵². Certains personnages plus malins se jouent de cette règle, tel Dom Carlos qui feint de vouloir venger la mort de Dona Mariana, qu'il a tuée, pour éviter qu'on le soupçonne du meurtre et pour en accuser son rival Dom Emanuel et ainsi s'en venger : « Ne vous en étonnez pas [de ma douleur], dit-il à la compagnie, il me restoit encore un peu de tendresse pour Dona Mariana, et je ne puis apprendre son malheur sans soupirer, et si je sçavois l'auteur de sa mort, poursuivait-il, je serois le premier à la vanger⁵⁵³ ». Mais Dom Emanuel découvre sa fourberie et le tue à son tour : « Leur combat dura quelque temps, mais enfin la mort de Dona Mariana fut vangée ; Dom Carlos mourut en desespéré, et Dom Emanuel fut apprendre sa mort à tous ceux qui sçavoient son crime⁵⁵⁴ ». C'est bien la connaissance des mouvements des passions et des usages qui régissent la colère et la vengeance, qui permet aux

⁵⁵² « C'est moy qui l'ay conduit icy, dit-elle, et c'est moy seule que tu dois punir, je l'avois armé de ton propre poignard pour me défaire de ma Rivale, nostre entreprise est malheureusement manquée, vange toy si tu l'ose, elle ne jouïra pas long-temps du plaisir de ma perte, et la sienne n'étoit pas le plus grand des maux qui te peuvent arriver. » Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Nouvelles d'Elisabeth*, op. cit., vol. 4, p. 125-126.

⁵⁵³ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, op. cit., vol. 1, p. 295.

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 302.

nouvellistes de construire une intrigue cohérente, qui sert de fondement à la conduite de leurs personnages.

Bien que deux fois moins nombreuses, les femmes comme les hommes s'emportent et se font un devoir de venger la mort de leur mari ou de leur amant. La vengeance qui devient alors le dernier service rendu à la mémoire de l'être cher est perçue positivement. Si les nouvellistes du temps n'hésitent pas à présenter ces dames qui se vengent comme des modèles de vertu à suivre (on voit par exemple l'admiration qu'Aurélien voue à Sempronie qui n'a pas craint d'exposer sa vie pour venger la mort de son amant⁵⁵⁵), ils sont toutefois plus nuancés quand il s'agit de mettre en scène cette vengeance. Il semble plus facile pour eux de valoriser la colère et de légitimer le désir de vengeance que sa mise en acte. En fait, la plupart des personnages féminins se contentent de vouloir se venger et d'exprimer haut et fort ce désir, sans y donner suite. C'est le cas d'Artémise qui « ayant veu tomber à ses pieds un Cavalier qu'elle prit pour Poliante, elle ne vouloit que vanger sa mort sur celui qui l'avoit causée⁵⁵⁶ », et de Célinte qui menace de se venger si Meliandre tue son Poliante : « Ah ! Cruel s'escria alors Celinte, sçachez que si Poliante meurt je differeray ma mort jusques a ce que je sois vangée de tous ceux qui auront causé la sienne, et que vous n'aurez pas plus mortelle ennemie que moy⁵⁵⁷ ». Lorsque la vengeance a effectivement lieu (dans cinq cas), elle est assez modérée. La seconde maîtresse de Dom Gaspard, par exemple, venge la mort de son amant qui a été tué par Dona Montalva, sa première maîtresse qu'il a quittée, en publiant les lettres que cette

⁵⁵⁵ Du Moulin, *Aurélien, nouvelle héroïque*, Paris, Jean Guignard, 1670, in-12, p. 62.

⁵⁵⁶ Edme Boursault, *Artémise et Poliante, nouvelle*, Paris, René Guignard, 1670, in-12, p. 387.

dernière lui avait écrites, compromettant ainsi la réputation et le mariage de Dona Montalva⁵⁵⁸. La vengeance peut également être différée. Certaines grandes dames, plus avisées, préfèrent s'en remettre aux soins de la justice, comme le fait Dona Salazar en poursuivant sans relâche et pendant près de treize ans celui qui a tué son amant le jour de ses noces. Une fois qu'elle l'a retrouvé, elle le fait arrêter et se réjouit qu'il soit trouvé coupable par la justice⁵⁵⁹.

Les vengeances sanglantes ne sont pas entièrement exclues mais elles se font rares puisque seulement deux cas ont été repérés dans le corpus. Il y a d'abord la vengeance privée et tragique de Bérénice qui se donne la mort pour venger celle de Philadelphie et lui prouver son amour, car elle se sent coupable et, en effet, la princesse favorite Ptolemaïde a fait tuer Philadelphie qu'elle aimait parce qu'il lui préférait Bérénice⁵⁶⁰. Surtout, il y a la vengeance spectaculaire (par l'impact qu'elle a sur la scène publique) de la duchesse qui immole l'empereur et l'impératrice qui ont tué son mari, en les faisant tuer à leur tour. Cette vengeance n'est pas sans soulever des problèmes d'ordre moral ainsi que le souligne l'auteure :

Pourquoi cette fureur ? dira quelqu'un, que ne s'arrêtoit-elle au milieu de sa course ? La mort de l'Impératrice étoit juste, la Duchesse se la devoit, elle l'accusoit du meurtre de son Epoux, et quand elle n'auroit pas été l'unique instrument de sa mort, elle en étoit toujours la cause secrète ; puisque si elle n'avoit point aimé le Duc, Othon ne se fût pas fait un honneur d'ôter du monde

⁵⁵⁷ Madeleine de Scudéry, *Céline, nouvelle première*, op. cit., p. 108-109.

⁵⁵⁸ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, op. cit., vol. 2, p. 111-112.

⁵⁵⁹ *Ibid.*, vol. 3, p. 159.

⁵⁶⁰ « Ah ! cher Philadelphie, n'ay-je eu de l'amour que pour t'assassiner ? Mais c'en est trop, il faut que ma main te venge par un prompt sacrifice. Vous Heros, dont j'ay troublé la gloire et le repos, et qui devriez tous revivre dans Philadelphie : Toy mere malheureuse, qui dès nôtre enfance me confias son cœur dans une autre espoir : Infortuné Morat, Amis desesperez, et vous aussi Ptomelaïde, venez me faire souffrir mille tourmens. Et s'enfonçant un poignard dans le sein : Venez, dit-elle, enfin par ma mort, prendre la vengeance qui vous et dûë. » Girault de Sainville, *Philadelphie. Nouvelle égyptienne*, Paris, François Michon, 1687, in-12, p. 186-187.

un homme trop aimé de sa femme : Mais pour l'Empereur, il ne devoit pas être compris dans cette vengeance, il pouvoit être innocent ; et quand il auroit été coupable, il falloit lui faire racheter sa vie par le don d'une Couronne Imperiale. J'avouë que cette objection n'est pas hors de propos⁵⁶¹.

À la lumière de ces exemples, il ressort que, si le désir de venger la mort de l'amant est légitimé et reconnu comme juste, sa réalisation est loin de faire l'unanimité auprès des nouvellistes qui privilégient les vengeances modestes à celles qui sont funestes, sans pour autant condamner celles-ci entièrement. Ils proposent également aux lecteurs une nouvelle avenue qui est sans doute plus conforme aux mœurs de la nouvelle société de cour : soit de demander à l'État d'intervenir plutôt que de se faire justice eux-mêmes. Ce comportement va évidemment dans le sens de la monopolisation de la vengeance par l'État qui se met en place au XVII^e siècle⁵⁶². Ce discours sur la nécessaire prise en charge de la justice par l'État au nom de l'ordre social, sur le passage de la vengeance privée et aveugle à la justice publique et éclairée, et sur la fonction pacificatrice de telles lois, se trouve d'ailleurs déjà chez Cureau de la Chambre :

elles [les lois] se sont tousjours reservé la vengeance des injures, et quiconque l'a voulu usurper sur elles, a fait un crime d'un juste ressentiment [...]. En effect elles ne pouvoient pas laisser à des particuliers une puissance qui n'appartient qu'au public, ny mettre les armes de la Justice entre les mains d'une Furieuse sans abandonner à l'insolence et à la cruauté, la vie et la fortune des hommes, et sans rompre ces sacrez liens qui unissent ensemble pour former les Communautéz et les Republicques⁵⁶³.

À ces règles de la colère et de la vengeance des amants suite aux obstacles qu'on fait à leurs amours, pourraient bien s'en ajouter deux autres qui relèvent

⁵⁶¹ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 3, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1671], p. 28.

⁵⁶² Nous reviendrons de façon plus détaillée sur cette question dans le chapitre IV-3.

⁵⁶³ Marin Cureau de la Chambre, *Les caractères des passions*, vol. 2, Paris, Rocolet, 1660 [1640], in-4°, p. 299.

davantage de l'art d'aimer et du code du tendre, c'est du moins ainsi que les nouvellistes les formulent dans leurs textes. D'abord, il arrive que les dames, loin de condamner ce motif de colère, y voient plutôt une preuve de la sincérité de leur amour et du feu de leur passion : « l'emportement des amans n'a jamais passé pour un crime parmi les Dames délicates, et soit qu'il naisse de l'amour, ou qu'il parte de la jalousie, il fait toujours une figure agréable dans une intrigue galante⁵⁶⁴ ». Tel est donc l'enseignement que les hommes doivent tirer de ces modèles où la colère est préconisée. Dans cette situation précise, la colère deviendrait même une arme de séduction et un moyen de pimenter une intrigue qui ne doit jamais, ô ! grand crime, s'affadir, c'est donc pour cette raison qu'on la valorise. Cette colère typiquement masculine fait partie des nombreux devoirs que le galant doit accomplir s'il désire conquérir sa belle. La fonction de cette colère au service de l'amour étant de témoigner de l'ardeur de sa passion, il va sans dire qu'elle n'est jamais accompagnée par la vengeance.

Inversement, renoncer à faire éclater sa colère et sa vengeance contre ceux qui font obstacle à ses amours quand c'est la belle qui le commande, peut devenir un moyen de lui plaire par la soumission à ses désirs, l'absence de colère et de vengeance devenant alors une forme d'obéissance suprême à l'égard de sa dame et une reconnaissance de sa supériorité. On trouve une douzaine d'exemples de cette autre règle de la colère masculine dans les nouvelles. Pensons notamment à Percy qui contient, à la demande d'Anne, son irritation contre le père de sa belle lui interdisant de la voir, renoncement qu'il présente clairement comme une preuve d'amour et une

⁵⁶⁴ Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Journal amoureux*, op. cit., p. 173.

forme d'obéissance : « il songea d'abord à se vanger et à commencer même par Wolfey, qu'il regardoit comme la principale cause de son malheur. Mais considérant qu'on lui deffendoit de suivre les mouvemens de sa colere [Anne le lui commande dans sa lettre], il se contenta de s'affliger⁵⁶⁵ ». Plus loin, il revient à la charge quand il écrit à sa dame : « Il n'y auroit point de considerations, qui pussent arrêter mon ressentiment, si l'injustice de mes Ennemis m'avoit fait perdre vôtre cœur. Je vous obeiray, quoy qu'il m'en coute⁵⁶⁶ ». Ces deux dernières règles ne sont pas longuement développées par les nouvellistes, elles servent moins à alimenter l'intrigue qu'à étoffer et diversifier le discours amoureux, et à proposer aux lecteurs une éthique de la colère et de la vengeance conforme à l'art d'aimer.

1.C. Outrager l'être aimé

La colère étant provoquée, selon Aristote, lorsque notre personne ou un de nos proches est victime d'un mépris public et injustifié, il va de soi que les amoureux s'emportent immédiatement contre celui ou celle qui ose outrager l'être aimé et désirent s'en venger. Ils le font d'autant plus que cette injure est perçue comme un signe de dédain, une façon de leur manifester que la personne offensée ne mérite pas qu'ils tiennent compte d'elle, qu'elle n'a aucune valeur. Et puisque les amoureux ne font plus qu'un, porter atteinte à la réputation de l'un c'est également outrager l'autre. Le dédain peut être signifié en méprisant, en vexant ou en outrageant la victime et ce,

⁵⁶⁵ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Nouvelles d'Elisabeth*, op. cit., vol. 3, p. 96.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p. 97.

tant par les paroles que par les gestes posés. Tel est donc le principe à l'origine de cette règle.

La colère masculine faisant suite à l'enlèvement ou à l'emprisonnement de la belle reprend ce schéma traditionnel dans les nouvelles. La colère flamboyante de Catilina quand il apprend que Caius a emprisonné Aurélie en est un exemple :

la colere succedant à ses douleurs, il parut avec un visage si furieux, et des yeux si égarez, qu'il auroit fait peur aux plus asseurez. Il eut des transports effroyables, lors qu'il songea a la lacheté d'Antoine ; car il conjectura d'abord que c'étoit un effet de son desespoir, et comme s'il l'eût veu alors, il luy fit des reproches dignes de son lasche procedé ; et lors qu'il en vint aux menaces, il fit éclater sa rage, et jamais homme n'eut de si violens sentimens. Il chargea ensuite le Ciel de mille imprecations, s'emporta contre les Dieux mêmes, qui se plaisoient, disoit-il, de troubler les plus belles sympathies, et jura de ne jamais brûler d'encens sur leurs Autels⁵⁶⁷.

Mais plus encore que la colère, c'est la vengeance qui est prisée car on en fait une action valeureuse. Selon cette règle, la vengeance est tout à fait légitime et pleinement justifiée, elle peut donner lieu à des crimes ou à des rébellions sans susciter de condamnation, et ce, quelle que soit la nature de l'outrage (médisance, insulte, injure, mauvais traitements, mort d'un être cher). Préchac, dans *L'héroïne mousquetaire*, associe étroitement ce comportement de vengeur à celui du parfait amant et de l'honnête homme, par les commentaires qui ponctuent la narration. D'abord, au sujet de la colère que Marmon éprouve contre Ronceval qui tient des propos outrageants sur Christine, on lit : « Marmon en ayant ouï parler assez confusément, en eut toute l'indignation, et tout le ressentiment d'un veritable Amant⁵⁶⁸ ». Marmon sait toutefois garder une certaine mesure, n'osant faire d'éclat en présence de sa belle et, avec

⁵⁶⁷ Du Moulin, *Aurélie, nouvelle héroïque*, op. cit., p. 102-104.

« toute la delicatesses d'un honneste homme, [il] luy fit une profonde reverence et se retira⁵⁶⁹ ». Puis, il venge vaillamment Christine de son détracteur :

Marmon luy declara qu'il estoit venu pour luy demander raison de ce qu'il avoit dit au desavantage de la plus charmante personne de l'Univers. Ce discours surprit un peu le Vicomte, qui d'abord voulut tourner cela en raillerie ; Mais se voyant pressé de mettre le pistolet à la main, il luy répondit fort fierement, et se battit ensuite avec assez de valeur ; Mais soit que Marmon fut plus brave, ou que l'amour le rendit plus adroit, il luy tira son coup si à propos, qu'il le tua sur la place⁵⁷⁰.

La fonction principale de ce type de colère et de vengeance dans les nouvelles est donc de réaffirmer la valeur de la dame aimée aux yeux de ceux qui l'ont contestée, de sauver son honneur et sa réputation, mais aussi de prouver le courage de l'amant qui n'hésite pas à punir l'insolent qui a outragé sa dame.

La colère et la vengeance féminines lorsqu'on outrage l'être aimé, si elles répondent aux mêmes exigences que celles de l'homme, ne sont pas valorisées de la même manière et les exemples sont moins abondants (on trouve 5 femmes pour 10 hommes dans les nouvelles). Les dames n'hésitent pas à s'emporter lorsque l'on raille ou parle avec mépris de l'être aimé, ainsi qu'en fait foi la colère de la sœur de Mendosse suite aux propos tenus par le ministre au sujet de Dom Juan dont elle est amoureuse : « [le ministre] se mettant à railler mal à propos sur Dom Juan, la [sœur de Mendosse se] mit tellement en colere, qu'elle le menaça de le faire jetter par ses fenestres⁵⁷¹ ». Mais il est à remarquer que seuls les hommes se vengent dans cette situation. Si les femmes peuvent se mettre en colère, elles n'ont pas les moyens ni la

⁵⁶⁸ Jean de Préchac, *L'heroïne mousquetaire, histoire véritable*, Paris, Theodore Girard, 1677, in-12, p. 112.

⁵⁶⁹ *Ibid.*, p. 113.

⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 115-116.

⁵⁷¹ Antoine de Courtin, *Dom Juan d'Autriche. Nouvelle historique*, op. cit., p. 166-167.

force de venger l'être aimé, ne sont pas autorisées à faire d'éclat sur la scène publique. Il semble que, dans leur cas, être en proie à une colère flamboyante est un moyen suffisant pour prouver au galant son amour, nul besoin d'aller plus avant. La vaillance et le courage que suppose ce type de vengeance seraient donc uniquement l'apanage des hommes.

Dans une toute autre logique, la colère et la vengeance sont valorisées quand elles deviennent une manière de prouver son amour, de faire connaître à l'autre les sentiments que l'on éprouve à son égard. Être irrité et vouloir se venger signifient que la personne nous tient à cœur, qu'elle a pour nous une grande valeur, que son malheur nous touche autant que si nous en avions nous-mêmes été victime et que son honneur nous est cher. Cette règle répond au code de l'amour tendre qui veut non seulement que l'on respecte l'être aimé mais aussi qu'on le fasse respecter, qu'on se porte à sa défense, comportement qui, on s'en doute, est réservé aux hommes. Sans opérer une dissociation complète de la colère et de la vengeance, on remarque toutefois que les nouvellistes privilégient nettement la vengeance, ses effets étant interprétés comme un acte d'amour, un service rendu à sa belle, un devoir de galanterie.

La vengeance que les hommes prétendent tirer de ceux qui outragent la dame aimée peut être très élaborée, et elle joue un rôle déterminant dans l'art d'aimer et de se faire aimer. Quel que soit le type d'outrage subi par la dame (mauvais traitements, injures, médisance ou perte d'un être cher), la vengeance qui s'ensuit est immédiate et a pour principale fonction de révéler l'amour de l'amant-vengeur à sa maîtresse. Plus encore, il s'agit d'un devoir auquel l'amoureux ne saurait se soustraire puisque la

dame aimée s'attend à ce que son amant la venge, exigence qui est formulée par les personnages féminins dans les nouvelles. C'est bien cet enseignement que les nouvellistes ont à cœur de diffuser dans leurs textes, passant ainsi de la prescription à l'exemplification. Cette volonté d'éducation amoureuse et morale semble être à l'origine d'une nouvelle de Donneau de Visé qui a une fonction d'*exemplum*. Il y met en scène des personnages qui ont un point de vue différent sur cette question, et dont le comportement illustre les positions qu'il est possible d'adopter en de telles circonstances, certaines étant plus recommandables que d'autres. D'abord, quand vient le temps pour Celie de choisir un amant, elle en veut un qui porte l'épée pour la venger de tous les affronts qu'elle a reçus, elle en fait un critère de sélection, une condition *sine qua non*, ne pouvant ou ne voulant aimer qu'un galant qui a du cœur⁵⁷². En effet, venger la dame outragée est une façon pour l'amant de prouver sa vaillance et son courage, d'être admiré par la dame et éventuellement de s'en faire aimer. Au contraire, refuser ou éviter de la venger est un signe de faiblesse et de lâcheté, et le meilleur moyen de se faire mépriser par la dame aimée. Pacifique est sans doute le contre-modèle le plus convaincant, trop lâche pour venger sa maîtresse Celie des injures reçues, il va même jusqu'à faire des civilités à ses ennemis pour éviter d'avoir à les affronter et d'être maltraité par eux, ce qui irrite sa maîtresse qui se venge en lui trouvant un remplaçant⁵⁷³. Mais lorsque les dames ne cherchent pas tant un amant qu'un vengeur, les hommes sont en droit de se plaindre de leur ingrate maîtresse et de se venger à leur tour en l'abandonnant ou en aimant une autre belle. C'est ce que fait Artabaze après avoir inutilement servi Celie, suite au discours que

⁵⁷² Jean Donneau de Visé, *L'amour échappé ou les diverses manières d'aymer, contenuës en quarante histoires ; avec Le Parlement d'Amour*, op. cit., t. II, p. 210-211.

lui a tenu son ami. Ce dernier n'étant pas aveuglé par l'amour a percé les véritables motifs qui font agir Celie :

cette femme ne t'aime point assurément ; on craint pour les jours de ce qu'on aime, quand on a le cœur atteint d'un véritable amour. Bien loin de luy découvrir alors les offenses qu'on a reçues on les dissimule, de crainte de l'exposer au peril : Mais celle dont tu es amoureux témoigne par les commissions qu'elle te donne, qu'elle te regarde plutôt comme le vangeur de tous les affronts qu'elle a reçus, que comme un Amant dont la vie luy est chère⁵⁷⁴.

Les dames n'hésitent pas à se donner à celui qui les vengera de l'outrage subi, à l'épouser à condition qu'il la venge auparavant, espérant ainsi engager ces messieurs à mieux les servir et à seconder leurs intérêts, qu'ils soient privés ou publics. C'est cette règle qui sert à légitimer le comportement des personnages et qui permet (dans le cas des nouvelles historiques) de révéler les motifs secrets mais véritables des conquêtes et autres grandes batailles. Irene, dans la nouvelle de Des Barres, promet à Demetrius de l'épouser s'il l'aide à venger la mort de son père⁵⁷⁵. C'est donc par amour pour elle, pour la servir en la vengeant, pour lui rendre sa couronne et les terres de son royaume, qu'il prend le commandement d'une troupe contre Mahomet II, le fils d'Amurat à qui il a remis les rênes du pouvoir. Les nouvellistes évoquent aussi cette règle pour mettre de l'avant les stratégies auxquelles elle peut donner lieu. Étant bien connue des personnages, certains y ont recours sans scrupule et savent l'utiliser à d'autres fins, entremêlant intérêt privé (amoureux) et intérêt public (politique). Le duc de Bretagne, par exemple, dans la nouvelle de l'abbé Villars, commande à sa fille Isabelle de se faire aimer du duc d'Orléans, afin de

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 213-214.

⁵⁷⁴ *Ibid.*, p. 224-225.

l'engager à servir ses intérêts contre le roi de France et de s'assurer que ce dernier prenne le parti de leur vengeance : « il luy fit comprendre que cet amour estoit de consequence pour ses affaires, l'exhorta de le bien conserver, et sur tout de ménager autrement l'esprit de ce Prince que n'avoit fait la Princesse Anne ; de luy inspirer l'ambition de regner, et la vengeance de leurs communs ennemis⁵⁷⁶ ».

Quand il s'agit de servir leurs intérêts particuliers, les hommes savent tourner à leur avantage ce devoir et ils en profitent pour faire connaître à la belle qu'ils l'aiment, la venger d'un outrage devient un moyen de déclarer sa flamme sans s'attirer la colère de l'aimée. Ils sont donc nombreux à s'offrir au ressentiment de la dame dont ils sont amoureux pour lui prouver la profondeur de la passion qu'elle leur inspire, espérant se rendre digne de la belle et en être aimé en retour. Cette règle, fidèlement suivie, dicte l'agissement d'un chevalier dans *Le mort ressuscité*. Il venge sa dame d'un homme de qualité qui a tenu un discours impertinent sur sa conduite pour la servir et mériter son amour, il espère ainsi la toucher et en effet elle sera sensible à l'action du chevalier⁵⁷⁷. Les galants, conscients du fait que venger la belle offensée est un moyen assuré pour lui plaire, poussent l'audace jusqu'à lui demander de leur être fidèle en reconnaissance du soin qu'ils prennent de la venger. Ainsi, le prince de l'Escalette prie Yolande de ne pas en aimer un autre : « Si elle [la passion de Yolande pour le prince] est trop foible [pour résister à des mariages avantageux],

⁵⁷⁵ « Un jour luy proposant la vengeance de sa mort, elle luy jura qu'il ne devoit se promettre de l'épouser qu'en luy mettant sur la teste la Couronne de l'Asie qu'Amurat luy retenoit. » Antoine Des Barres, *Irène, princesse de Constantinople. Histoire Turque*, Paris, Claude Barbin, 1678, in-8°, p. 11.

⁵⁷⁶ Nicolas-Pierre-Henri Montfaucon de Villars, *L'amour sans faiblesse*, op. cit., t. I, p. 121.

⁵⁷⁷ Gatien de Courtilz de Sandras, *Le mort ressuscité*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 702-703.

souvenez-vous du moins de ce que vous devez à votre vengeance, et ne doutez jamais de la fidélité du Prince de l'Escalette⁵⁷⁸ ». Ce à quoi la belle Yolande répond :

Il est vray qu'on me propose des partis considerables : mais pouvez-vous croire qu'ayant un pere à vanger, et vous ayant connu, je puisse confier à quelque autre le secret de ma vengeance, après vous avoir abandonné celui de mon amour ? N'en doutez jamais, et soyez bien persuadé qu'il n'y a que la mort qui puisse vous ravir votre Yolande⁵⁷⁹.

Le pacte est donc scellé et l'échange fait de bonne foi puisque la dame reconnaît que c'est par amour que le galant agit en la vengeant et qu'elle s'engage à l'aimer en retour. Cet exemple, en plus de lier la colère et la vengeance au code de l'amour tendre, montre la fonction structurante de cette règle dans les nouvelles. En effet, le schéma de la colère et de la vengeance rend la progression de l'intrigue cohérente, devenant le point de départ d'une série d'actions qui sont entreprises tout au long de la nouvelle (sa lutte contre le parti des Espagnols et son alliance avec le corsaire Trik, par exemple) et qui conduisent à un dénouement heureux ou malheureux, selon que le mariage de ce couple uni par l'amour et la vengeance est conclu ou non. Précisons que cette nouvelle étant inachevée, il nous est impossible de nous prononcer sur sa fin probable.

Toujours dans la logique du service amoureux, une autre règle est mise de l'avant par les nouvellistes, qui, elle, ne valorise pas la vengeance. Une femme peut parfois demander expressément à son galant de ne pas la venger, ce que fait Celanire en empêchant Cleonte de répondre à la satire qui l'a insultée : « il est à propos que je vous die, que rien ne me peut davantage desobliger, et que ma conduite est telle, que

⁵⁷⁸ Jean de Préchac, *Yolande de Sicile*, op. cit., t. I, p. 54-55.

⁵⁷⁹ *Ibid.*, p. 57.

je ne veux jamais que le silence pour me défendre⁵⁸⁰ ». Elle affirme même être au-dessus de ces attaques et par conséquent ne pas désirer s'en venger, sachant que l'auteur du mal paiera de toute façon pour ce qu'il a fait : « car pour moi je méprise si fort ces sortes d'ouvrages, et ceux qui les font, que je n'en ai pas le moindre chagrin, et n'en demande pas la moindre vengeance, car ceux qui font une mauvaise action, en sont toujours punis par la honte qui la suit⁵⁸¹ ». Cette règle qui, *a priori*, rejette la vengeance au nom de l'amour et de l'obéissance à la dame, doit aussi être entendue dans deux autres sens. D'abord, celui de la division sexuelle : le silence pour une femme est plus éloquent que les injures, ainsi que nous l'avons noté au chapitre précédent. C'est d'ailleurs cette attitude face à la médisance que l'abbé Du Bosc recommande aux honnêtes femmes dans son traité :

Le mespris des injures fait mourir la medisance, et le ressentiment la ressuscite. C'est reconnoistre la force de ses armes, que d'avoüer qu'elles nous ont un peu blessés. Et celles qui s'emportent avec excez pour le sentiment des injures, satisfont aux desseins de ceux qui les veulent offencer : parce que c'est rendre nostre ennemy content, que de luy témoigner qu'il nous empêche de l'estre⁵⁸².

Ensuite, celui d'un discours moral et religieux qui incite au pardon, vertu des chrétiens et des honnêtes femmes, et qui remet à Dieu le soin de cette vengeance, car selon la loi divine, ce pouvoir lui appartient⁵⁸³. Rarement évoqué dans les nouvelles, ce discours religieux sur lequel prend appui la règle que nous venons d'évoquer

⁵⁸⁰ Madeleine de Scudéry, *La promenade de Versailles*, op. cit., p. 335.

⁵⁸¹ *Ibid.*, p. 336-337.

⁵⁸² Jacques Du Bosc, *L'honnête femme*, op. cit., p. 70.

⁵⁸³ Voir par exemple Jean-François Senault : « C'est pourquoy nôtre Religion défend aussi bien la vengeance que l'injure ; et sçachant bien que nous ne pouvons pas garder la Justice en punissant nos outrages, elle nous commande de les remettre entre les mains de Dieu, et d'en laisser les châtimens à celui, dont les jugemens pour être cachez, ne sont jamais injustes ; Elle nous enseigne que c'est entreprendre sur ses droits que de vouloir venger nos affronts, et que comme toute la gloire luy est deuë, parce qu'il est nôtre Souverain, toute la vengeance luy appartient, parce qu'il est nôtre juge », *De l'usage des passions*, Paris, Fayard, 1987 [1641], p. 301. Antoine de Courtin rappelle aussi la loi de Jésus Christ dans son traité *Suite de la civilité françoise, ou traité du point d'honneur, et des regles*

semble ne convenir qu'aux femmes qui n'ont pas le moyen de se venger, et pour lesquelles la pratique de la vengeance n'est pas souvent recommandable.

2. LA COLÈRE ET LA VENGEANCE SUITE À L'INFIDÉLITÉ DE L'ÊTRE AIMÉ

De tous les cas de colère et de vengeance répertoriés, celui qui retient le plus souvent l'intérêt des nouvellistes et qui est le plus fréquemment mis en scène dans les textes, est provoqué par la découverte de l'infidélité ou de l'inconstance de l'être aimé. On dénombre pas moins de cent vingt nouvelles qui valorisent tantôt la colère et la vengeance, tantôt leur absence, au nom de différents principes, ainsi que nous allons le voir.

2.A. Une marque d'amour

D'abord, les écrivains présentent la colère sans la vengeance comme une marque d'amour. L'éclat de la colère étant un indice suffisant, il n'est nul besoin de recourir à la violence effective de la vengeance dans ce cas. Cette règle, qui vaut autant pour les hommes que pour les femmes, repose sur l'idée que la « haine-jalouse » n'est « qu'un amour en colere, qui demande a estre caressé⁵⁸⁴ », plaçant d'emblée la colère sous l'égide de l'amour. La colère est alors valorisée car on y voit une preuve de plus de l'attachement et de la profondeur des sentiments que l'on éprouve pour l'autre. Au contraire, on suppose qu'une personne indifférente ne se

pour converser et se conduire sagement avec les incivils et les fâcheux, Paris, Louis Josse et Charles Robustel, 1717 [1675], in-12, p. 203 et p. 251.

mettrait pas en colère en découvrant qu'elle a été trompée, elle en profiterait seulement pour quitter facilement et sans heurt cette odieuse personne. Afin de s'assurer que cette colère soit correctement interprétée, les personnages expliquent leur emportement à la lumière de cette règle, ils donnent les clefs nécessaires pour qu'on puisse déchiffrer sa véritable nature, soulignant du coup l'ambiguïté d'un code qui veut dire exactement le contraire de ce qu'il signifie. Cherchant à se justifier auprès de Tideric, Catherine lui dit : « Je vous croyais coupable, répondit la Reine, et pouvois-je mieux vous marquer que vous m'estiez cher, qu'en vous témoignant le ressentiment que j'avois de votre inconstance ?⁵⁸⁵ » Cette colère, quand elle est bien comprise des personnages, a encore l'avantage d'être une preuve d'amour aussi convaincante que les prévenances qui précèdent un aveu. La comtesse d'Avertan expose clairement cette idée lorsque Vandreville est furieux contre elle, ayant découvert qu'elle a écrit des billets galants à d'autres hommes que lui : « Mais ce n'est point assez que je sois justifiée dans votre esprit, continua-t'elle, puis que je ne vous suis pas indifférente, et que j'ay sujet de le croire sur la foy d'un emportement qui m'a plus persuadée de votre tendresse, que tous vos soins ne l'eussent pû faire en six mois⁵⁸⁶ ». Tout comme cela était le cas pour la déclaration d'amour, les personnages craignent moins la colère de l'être aimé que son silence, l'une étant un signe de son affection, l'autre un signe de son indifférence⁵⁸⁷. C'est bien cette logique, qui fait correspondre la colère à un excès d'amour, qui permet à une dame de passer outre aux emportements du chevalier : « Non, mon cher comte, ne craignez

⁵⁸⁴ Jean Donneau de Visé, *Nouvelles nouvelles*, op. cit., vol. 3, p. 70.

⁵⁸⁵ Sieur de Curly, *Tideric prince de Galles, nouvelle historique*, op. cit., vol. 2, p. 97.

⁵⁸⁶ *La promenade de Livry*, vol. 2, Paris, Charles Osmont, 1678, in-8°, p. 135-136.

point que je me plaigne de votre colère. Je me plaindrais bien plutôt si vous n'en aviez point eu. Vos reproches, il est vrai, blessent ma fidélité, mais je leur pardonne ce qu'ils ont d'injurieux en faveur de ce qu'ils ont de passionné⁵⁸⁸ ». Sachant cela, les personnages qui préfèrent garder le secret de leur amour ont recours au silence affecté. Julie, par exemple, veut que Lucile cache à Hypolite la douleur que lui cause son infidélité pour ne pas qu'il sache qu'il est encore aimé : « ne parles jamais de moy à vostre barbare de frere, ou si vous ne pouvez vous en dispenser, dites lui que je n'ay point été emüe de son infidelité, que l'indifference a pris la place de la colere, et que je n'ay pas seulement prononcé son nom⁵⁸⁹ ». Les nouvellistes qui évoquent cette règle cherchent donc surtout à lier la colère à un art d'aimer. Ayant diffusé cet enseignement par le biais d'exemples fictifs, ils y ont recours afin de rendre les agissements de leurs personnages vraisemblables aux yeux des lecteurs. Plus rarement, ils s'en servent pour relancer leur histoire après que l'infidélité d'un galant ait provoqué la colère de sa belle et mis leur amour (et donc le récit) en péril. La nouvelle *Les disgraces des amants* en est un exemple. Un chevalier ayant reconnu dans l'irritation d'une marquise une colère d'amour, il en profite pour s'expliquer et renouer leur intrigue : « elle luy fit mille reproches de son peu d'amour, et de ce qu'il tournoit toutes ses pensées vers la Comtesse. Elle luy disoit cela avec un emportement qui n'est pas concevable ; mais comme sa colere étoit la marque assurée

⁵⁸⁷ « Que vous diray-je, Madame ? Je n'eus aucun chagrin de sçavoir que vous étiez irritée. Je craignois bien plus vostre indifférence que vostre colere », Poisson, *Les dames galantes ou la confidence reciproque, nouvelle, op. cit.*, vol. 2, p. 101.

⁵⁸⁸ « Histoire », *Mercure Galant*, mars 1683, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, S.T.F.M., 1996, p. 292.

⁵⁸⁹ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*, t. I., Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1690], p. 217-218.

de son affection, il ne fut pas difficile au Chevalier de faire sa paix avec elle. Ce fut néanmoins à condition qu'il ne verroit plus la Comtesse⁵⁹⁰ ».

L'absence de colère et de vengeance peut aussi être une preuve d'amour, mais ce comportement, loin d'être valorisé, est plutôt associé à la faiblesse amoureuse de l'homme ou de la femme, il devient un signe de leur aveuglement. Les personnages hésitant entre leur amour qui les incline à passer outre l'infidélité de l'être aimé sont ceux dont l'amour n'est pas payé de retour, qui sont en position d'infériorité et de soumission. Ce conflit entre l'amour, la colère et le désir de vengeance est illustré dans les nouvelles par une dizaine d'hommes et une quinzaine de femmes. On évoque d'abord cette règle pour expliquer le comportement des personnages. Le ressentiment du roi ne résiste pas à la vue de sa maîtresse : « Il tourna la teste vers Madame d'Etampes, et il la trouva si belle, que sa colere ne put tenir contre tant de charmes⁵⁹¹ ». La colère d'Hyparette quand elle découvre l'infidélité d'Alcibiade ne peut triompher de son amour : « Hyparette ne se trouva pas si maîtresse d'elle quand Callias se fut retiré, et cherchant de la colère dans le fonds de son cœur, elle n'y trouva que de la tendresse⁵⁹² ». Il en va de même de la vengeance. Le duc d'Elbœuf est trop amoureux de sa femme pour désirer se venger bien qu'il sache qu'elle le trompe avec le cardinal :

Cela devoit bien-être [que je vous tue], Madame, lui répondit le Duc, si j'avois plus d'égard à l'affront que vous me faites, qu'à l'amour que j'ai toujours eu pour vous. Oû je ne devois plus songer maintenant qu'à me venger moi-même ; mais soit que je n'aie gueres d'honneur, ou qu'il y ait des raisons de

⁵⁹⁰ Louis, chevalier de Mailly, *Les disgraces des amans*, Paris, Gabriel Quinet, 1690, in-8°, p. 175.

⁵⁹¹ Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Journal amoureux*, *op. cit.*, p. 264.

⁵⁹² « Hyparette, toute endurcie qu'elle étoit, passoit de tristes heures, et l'amour qui ne meurt pas si facilement qu'il nait, combattoit souvent sa colere. » Anne de La Roche-Guilhen, *Les intrigues amoureuses de quelques anciens Grecs*, *op. cit.*, p. 67. Voir aussi p. 78-79.

foiblesse qui me retiennent, et que je n'approuve pourtant pas, je vois mon infamie comme un homme qui ne se sent point⁵⁹³.

Rosinde tient des propos similaires à son infidèle Cleomedon : « Après ce que je sçay de vostre conduite, je ne devrois plus vous regarder que comme l'on doit considerer l'homme du monde, qui tient le moins sa parole. Mais quoy ! j'ay beau me tourmenter, toute ma colere ne me sçauroit porter à me venger sur vous-mesme de vostre inconstance⁵⁹⁴ ». Ces passages décrivent les passions contradictoires qui agitent les personnages en associant la vengeance à un devoir d'honneur (ce que nous verrons un peu plus loin) et son absence à la faiblesse amoureuse.

Cette règle est aussi prisée par les nouvellistes car elle crée un certain effet d'étonnement chez le lecteur en ne donnant pas lieu au comportement qui est attendu des personnages. Ils en font un obstacle qui permet de faire échec aux projets d'autres personnages, et qui a une incidence sur leurs entreprises. Naumanoir veut inciter la Bretonne et Mme de Vareville à se venger de l'infidèle Virlay, se servir de leur ressentiment pour se venger lui-même de son rival mais il se heurte à leur refus :

Je ne me pique point de générosité avec un ami qui m'a trahi et, non seulement je blâmai cette femme de sa faiblesse [la Bretonne qui pardonne à Virlay ses infidélités], mais j'allai chez Mme de Vareville pour l'avertir de ce qui se passait et pour solliciter contre le chevalier sa fierté et sa vengeance. Je ne trouve dans tous les cœurs que de la tendresse et des indulgences pour cet ingrat : on est persuadé de ses tromperies sans avoir la force de lui en vouloir du mal ; les charmes de sa personne font oublier sa méchante foi⁵⁹⁵.

⁵⁹³ Isaac Claude, *Le comte de Soissons et le cardinal de Richelieu rivaux de madame la duchesse d'Elbæuf. Nouvelle galante*, Cologne, Pierre Marteau, 1690, in-12, p. 90-91.

⁵⁹⁴ Claude Colin, *Eraste, nouvelle : ou sont descrites plusieurs aventures amoureuses*, op. cit., p. 90-91.

⁵⁹⁵ Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Le portefeuille*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 616.

Il apprend à ses dépens que lorsqu'une femme est trop amoureuse, elle ne peut vouloir du mal à son galant. Ressort narratif efficace, les nouvellistes emploient parfois cette règle pour donner une tournure tragique à leur intrigue, opérant ainsi un renversement de situation. L'exemple le plus frappant est celui de la maréchale qui, telle une autre Hermione, demande à Montesquiou de tuer Condé pour la venger de son infidélité. L'amour ne tarde pas à prendre le dessus sur son ressentiment, elle révoque son ordre mais trop tard et s'en repent amèrement : « Elle fit d'abord éclater un désespoir qui, s'étant apaisé peu à peu, fut suivi d'une douleur qui dura le reste de sa vie ; et lorsque à son retour Montesquiou eut l'insolence de lui demander le prix de son crime, elle le regarda comme le monstre le plus horrible que la nature eût jamais produit⁵⁹⁶ ».

2.B. Une trahison

Une des règles qui légitime l'emportement est celle qui fait de l'infidélité un outrage sensible, une trahison et une marque d'ingratitude. Ici, l'amour est secondaire nous dit-on : « Que la femme soit aimée, ou qu'elle soit indifférente ; son infidélité est toujours fâcheuse pour un homme de cœur⁵⁹⁷ ». Irritation, colère, rage, fureur, les hommes ne se possèdent plus quand ils découvrent l'infidélité de leur dame. Ils adressent des reproches à la coupable, lui lancent des injures, se plaignent de son inconstance. Cette violence verbale qui éclate remplace celle de la vengeance car elle suffit à témoigner leur mécontentement. La colère de Ménandre quand il découvre

⁵⁹⁶ Edme Boursault, *Le prince de Condé*, dans *Dom Carlos et autres nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1995 [1675], p. 359-360.

que sa coquette est toujours éprise de son galant à Paris est très éloquente en effet : « Je luy parlay avec transport de la passion qu'elle avoit si long-temps conservée pour ce Galand ; et comme l'on éclatte souvent plus fort apres s'estre long temps contraint, je laissai agir mon ressentiment et ma colere. Je luy reprochay tout ce que j'avois fait pour elle, et toutes les obligations qu'elle m'avoit⁵⁹⁸ ». De la même manière, les femmes affirment ne pas mériter cet injuste traitement, elles ressentent cruellement cette offense, ce manquement aux devoirs du parfait amant, leur amour-propre en est aussi touché que celui des hommes. L'emportement des femmes suite à l'infidélité est terrible, qu'il s'agisse d'une sultane (Validé, faisant face à son infidèle Mustapha, « le repoussa rudement, et choisit les termes les plus outrageants pour luy reprocher sa perfidie⁵⁹⁹ ») ou d'une simple bourgeoise : « Mainville sur qui la Bourgeoise avoit les yeux tourneés, ayant fait un peu trop de caresse à la Marquise, il est difficile d'exprimer le déplaisir qu'elle en eut. Transportée de colere elle fut de ce pas pour faire mille reproches à ce perfide⁶⁰⁰ ». Les nouvellistes suivent assez fidèlement cette règle de la colère, qu'elle préside à la conduite de leurs personnages ou qu'elle serve de point de départ à leur intrigue, telle la nouvelle qui a pour titre *L'amante infidèle*⁶⁰¹. À la manière d'un *exemplum*, elle illustre la juste fureur d'un cavalier quand il découvre, après avoir été deux ans à l'armée, que sa belle l'a trompé et qu'elle doit se fiancer à un magistrat.

⁵⁹⁷ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, op. cit., p. 35.

⁵⁹⁸ Jean Donneau de Visé, *Les diversitez galantes*, Paris, Ribou, 1664, in-12, p. 16.

⁵⁹⁹ Jean de Préchac, *Cara Mustapha, grand vizir*, op. cit., p. 107.

⁶⁰⁰ *Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante*, op. cit., p. 30-31.

⁶⁰¹ « L'amante infidèle, histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1679, p. 99-124.

La connaissance de cette règle conditionne les comportements adoptés par les personnages dans les nouvelles et les rend vraisemblables. Sachant qu'elle provoquera la fureur de son mari si elle lui est infidèle, Diane hésite à donner libre cours à son inclination : « Mais, la Mothe, repliqua-t-elle, vous ne voyez pas que si je m'abandonne au penchant qui me porte à vouloir encore en estre aimée [du marquis], sa passion, toute innocente qu'elle est, m'exposera à la fureur du Comte, s'il vient à la découvrir⁶⁰² ». La crainte de la colère à venir les incite à poser des gestes pour y échapper, telle Julie qui appréhende le juste emportement de Cleandre suite à son infidélité et qui se sauve pour l'éviter⁶⁰³. La colère suite à l'inconstance étant prévisible, on peut choisir de la révéler pour parvenir à ses fins, ce qui est le cas de Silévie qui annonce à Célie l'infidélité (prétendue) d'Artaxandre tout en sachant qu'elle provoquera inévitablement sa colère, voyant là un moyen de la détacher de son amant et de la décider à épouser Philadelphie selon le vœu de ses parents⁶⁰⁴. Et puisqu'elle est aisément décelable, il est possible d'agir à temps pour remédier à la situation. Le duc de Guise, en fin herméneute, devine que c'est l'annonce de son mariage avec Madame qui cause la colère de la princesse de Montpensier et il y renonce pour l'apaiser et lui plaire⁶⁰⁵.

⁶⁰² Louise-Geneviève Gomes de Vasconcelle, dame Guillot de Beaucour, *Le mary jaloux, nouvelle*, Paris, Michel Guerout, 1688, in-12, p. 169-170.

⁶⁰³ « La belle Julie le lendemain ne sçavoit comment se racommoder, elle n'osa point venir chez elle parce qu'elle craignoit le juste emportement de Cleandre. » *Les amours de la belle Julie. Histoire nouvelle*, Cologne, Samuel Strausbarck, 1676, in-12, p. 59.

⁶⁰⁴ Jean Bridou, *Célie, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1663, in-8°, p. 157-158.

⁶⁰⁵ « [M]ais quel fut son étonnement lorsque, voulant parler à cette belle princesse, il trouva qu'elle n'ouvrit la bouche que pour lui faire des reproches épouvantables, que le dépit lui faisait faire si confusément qu'il n'y pouvait rien comprendre, sinon qu'elle l'accusait d'infidélité et de trahison. Désespéré de trouver une si grande augmentation de sa douleur où il avait espéré de se consoler de toutes les siennes, et aimant cette princesse avec une passion qui ne pouvait plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il se détermina tout d'un coup. "Vous serez satisfaite, madame, lui dit-il. Je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance royale n'aurait pu obtenir de moi. Il m'en coûtera ma fortune, mais c'est peu de chose pour vous satisfaire." » Marie-Madeleine Pioche de la

Ce savoir ouvre la voie aux jeux de feintes qui nécessitent une certaine habileté de la part des personnages. Ils peuvent simuler la colère pour percer un mystère, tel le duc qui s'anime de colère devant le comte, en prétextant avoir découvert l'infidélité de Marguerite, pour étudier ses réactions et les marques qui paraissent sur son visage, et ainsi savoir si le comte en est amoureux, si ses doutes sur l'infidélité de sa belle sont justes ou non⁶⁰⁶. La simulation, ici associée à la fausseté, peut aussi servir à endormir les soupçons, et nombre de femmes ont recours à cet artifice, à l'exemple de la coquette Mme de Montferrier qui feint d'être en colère après l'infidélité de Naumanoir pour masquer sa propre infidélité⁶⁰⁷. Tout aussi adroitement, mais plus politiquement, Mme de Candale prétend être irritée contre l'infidèle Orléans qui aime supposément Mme de Beaujeu pour faire croire à cette dernière qu'elle est véritablement aimée du duc, et ainsi prévenir les effets de son ressentiment contre eux :

vous n'aurez pas long-temps la joye de m'avoir trahie, je vous haïray autant que je vous ay aimé, et ma haine ne sera peut-estre pas si impuissante qu'elle ne me vange un jour de vostre perfidie. Il répondit à ses reproches d'une manière à la confirmer dans sa premiere pensée, et elle feignit si bien d'en estre cruellement irritée, que sur de si flatteuses apparences, la Princesse se laissa persuader que le Duc d'Orleans l'aimoit⁶⁰⁸.

D'autres personnages construisent les conditions favorables à l'émergence de la colère dans un but précis, montrant ainsi qu'ils connaissent et maîtrisent parfaitement cette règle. Naumanoir révèle à Virlay les infidélités que lui fait Mme de Montferrier

Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Montpensier*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 376.

⁶⁰⁶ *La belle Marguerite, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, p. 38.

⁶⁰⁷ « On commença par me quereller, on m'appella léger et parjure, on voulu me faire croire qu'on n'avait feint tout ce qui s'était passé que pour éprouver mon amour. » Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Le portefeuille*, op. cit., p. 591.

afin de provoquer sa colère et de convaincre par cet éclat Mme de Vareville de son innocence, elle qui le soupçonne à tort d'avoir lié commerce avec Mme de Montferrier⁶⁰⁹. Provoquer la colère d'autrui en lui apprenant l'infidélité de sa belle est un moyen plus ou moins admis de se venger d'un amant dont on a été dédaigné ; c'est du moins l'intention de la belle Roxane qui désire montrer le billet qu'Almanzor a écrit à Cleonis pour provoquer la colère du roi qui la dédaigne en lui préférant Cleonis, ce dont Abdemar veut la dissuader⁶¹⁰. On peut donc affirmer, à la lumière de ces exemples, que les nouvellistes en viennent à proposer une éthique de l'action qui se construit sur le jeu de (re-)connaissance de cette règle.

2.C. De la jalousie

La jalousie provoque aussi la colère et le désir de vengeance, on parle alors de « jalouse colère », pour reprendre l'expression du temps. Les emportements et le ressentiment, lorsqu'ils sont associés à la jalousie, sont peu valorisés et doivent, de ce fait, dissuader les lecteurs de s'abandonner à ces mouvements passionnels⁶¹¹. La colère est présentée dans les textes comme un aveuglement déraisonnable, et la vengeance, comme un acte de faiblesse et de lâcheté. Dans l'*Aventure tragique*

⁶⁰⁸ Claude Boyer, *La comtesse de Candale*, t. II, Paris, Jean Ribou, 1672, in-8°, p. 192-193.

⁶⁰⁹ « C'était à cette colère où je l'attendais, et je ne lui avais appris la trahison de Mme de Montferrier que pour lui faire faire l'éclat dont j'avais besoin. Je n'oubliai donc rien pour augmenter son ressentiment : je lui dis toutes les circonstances du méchant tour qu'on lui faisait ; il m'apprit la conversation qu'il avait eue avec cette femme en sortant de chez M. le maréchal de *** ; nous résolûmes d'aller au même moment lui reprocher tant de perfidies et cette résolution ne fut pas plutôt prise qu'elle fut exécutée. » Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Le portefeuille*, op. cit., p. 600.

⁶¹⁰ Anne La Roche-Guilhen, *Almanzaïde, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1674, in-12, p. 157.

⁶¹¹ Madeleine Bertaud a bien montré dans son étude que la jalousie est une passion au centre des débats moraux (*La jalousie dans la littérature au temps de Louis XIII. Analyse littéraire et histoire des mentalités*, Genève, Droz, 1981).

d'Angers, on assiste à l'emportement jaloux du mari qui croit (à tort) sa femme infidèle :

Il luy fit d'abord les reproches les plus aigres des honnestetez qu'elle avoit pour le Marquis, et la Dame n'ayant pas laissé de le voir encor chez une Amie malgré sa défense, il n'en fut pas plutost averty, qu'il perdit l'usage de sa raison. Il vint des paroles à des traitemens indignes, et fit connoistre à sa Femme par une fâcheuse épreuve, qu'il estoit jaloux jusqu'à la fureur⁶¹².

La comtesse de Candale, qui prévoit et craint la colère de son mari jaloux, cherche un portrait qu'elle a perdu. Cet exemple qui montre le raisonnement absurde du jaloux, rend le mari peu sympathique, alors que sa pauvre épouse excite la pitié du lecteur :

Voyant la colere où estoit mon mary, j'apprehendois qu'il ne s'imaginast que je ne l'eusse donné [le portrait], il croit si fortement que j'aime le Prince, et que j'en suis aimée, que tout ce que j'ay pu dire et tout ce que j'ay pu faire, n'a jamais sceu luy persuader le tort qu'il avoit d'estre jaloux : je craignois donc que ce portrait ne l'augmentast encore, et comme je voulois éviter ces reproches, je l'ay cherché dans les endroits même où il ne pouvoit pas estre ; mais j'ay esté assez malheureuse pour ne le pas trouver. Ainsi, poursuivit-elle en pleurant, je suis encore plus cruellement exposée à la furie du Comte, si vous ne me protégez contre sa violence⁶¹³.

L'amant jaloux opte pour la trahison de la dame en révélant ses infidélités à son mari afin de les brouiller et d'attirer sur l'ingrate les foudres de sa colère. La faiblesse ressentimenteuse du jaloux est ainsi associée à une faible vengeance puisqu'il en remet le soin à un tiers. C'est ce que choisit de faire Dom Gomés qui se venge de Dona Bessona qui a pris un nouvel amant en avertissant son mari de ses infidélités :

Après avoir souffert longtemps toutes les peines que les Amans jaloux endurent quand ils ne sont pas aimez, il resolut de se vanger et de Dona Bessona et de Dom Joseph ; et après avoir resvé longtemps aux moyens d'en venir à bout, il resolut de se servir de Dom Lope. Il l'anima pour cet effet contre sa Femme ; il

⁶¹² « Aventure tragique d'Angers », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1681, p. 335-336.

⁶¹³ Claude Boyer, *La comtesse de Candale*, op. cit., t. I, p. 133-134.

luy representa que Dom Joseph la voyoit tous les jours, il lui fit remarquer ses assidueitez, il luy dit que c'estoit un lâche de le souffrir et fit enfin si bien, que Dom Lope crût qu'il y alloit de son honneur de se vanger de l'un et de l'autre, et qu'il en chercha les occasions⁶¹⁴.

Et en effet, cette vengeance, bien que différée, sera efficace, car le mari qui en prend le relais, n'hésitera pas à maltraiter son infidèle épouse, la blessant elle et son amant d'un coup de poignard⁶¹⁵. Une autre stratégie pour dissuader la pratique de la vengeance jalouse, est de punir le criminel ou de le ridiculiser. Le sieur de Garouville choisit cette voie quand il écrit au sujet de Dom Gonsalo qui s'emporte contre sa femme lorsqu'elle accouche d'une fille qui ne lui ressemble pas du tout, voyant là un signe de son infidélité : « Il en fut au desespoir ; et sur ce que ce Devin luy avoit dit, il crût qu'il n'estoit pas Pere de cet Enfant ; et sans consulter que sa fureur, il tua sa femme d'un coup d'épée. [...] Le Devin apprit cette nouvelle, et s'enfuit aussitost. Les soupçons de Dom Gonsalo furent trouvez injustes ; il fut condamné à mort ; et personne n'ayant pû obtenir sa grace, il fut executé⁶¹⁶ ». Le traitement tragi-comique de l'excès de colère dans cette situation discrédite complètement la furieuse vengeance qui s'ensuit, avant de la condamner ouvertement et légalement. Dans la même veine, il y a des personnages qui se permettent de jouer avec cette règle, d'y recourir de manière stratégique. Dona Barbara organise toute une comédie pour faire croire (faussetment) au marquis que sa femme est infidèle et que le gouverneur est amoureux d'elle. Se moquer de lui, le tourner en ridicule devient un moyen de le punir des injustes soupçons qu'il a nourris à l'égard de sa femme :

⁶¹⁴ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, op. cit., vol. 1, p. 45-46.

⁶¹⁵ *Ibid.*, p. 46. Voir aussi les nouvelles « Dona Eugenia » et « Dona Montalva » de ce recueil qui présentent le même type de vengeance, vol. 1, p. 90 et p. 112.

⁶¹⁶ *Ibid.*, vol. 3, p. 220-221.

il [le gouverneur] alloit sans pouvoir jamais tirer une parole de lui [le marquis] jusqu'à ce qu'ils eurent trouvé les Dames, qui se promenoient, et qui rioient encore de l'aventure, contre lesquelles il evapora une partie de sa rage, accablant sa femme d'injures, dans lesquelles l'honneur de Dona Barbara n'étoit pas peu intéressé. Le Gouverneur écoutait tout cela sans dire mot, ayant une extreme impatience d'apprendre le sujet de tous ces emportemens. Mais ces Dames, qui rioient des fureurs du Marquis redoublerent leurs éclats sur l'étonnement du Gouverneur à qui, quand le jaloux se fut retiré, elles firent confidence de tout ce qui s'étoit passé⁶¹⁷.

Le scénario est pratiquement le même quand ce sont les femmes qui sont victimes d'infidélités. La marquise, par exemple, éprouve de la jalousie et une colère effroyable quand elle croit que son mari aime la Bassette et cherche à se venger⁶¹⁸. Mais les dames jalouses préféreront se venger de leur infidèle en brouillant les nouveaux amants, en traversant leur amour, en tâchant de les séparer à jamais et là encore le mariage devient un enjeu majeur. L'intrigue d'une histoire du *Mercur* *Galant* est entièrement construite à partir de cette règle. Une jeune veuve se venge de l'infidélité de son cavalier en le brouillant avec une belle brune qui, se croyant délaissée à son tour par le cavalier à la suite d'un rendez-vous manqué, se résout par dépit à épouser le financier⁶¹⁹. On lit un peu plus loin le contentement que la veuve tire d'une telle vengeance :

La Dame, qui estoit du Mariage, tourna la teste vers luy [le cavalier], et se sépara de la Compagnie, pour se donner le plaisir d'aller insulter à sa douleur. Ah, Madame, qu'ay-je veu, luy dit-il tout consterné ? Sa réponse fut qu'elle

⁶¹⁷ Sébastien Bremond, *Le pèlerin, nouvelle*, St-Jacques de Galice, George L'Indulgent, s.d. (date supposée 1670), in-12, p. 95-96.

⁶¹⁸ « [L]a Marquise, qui sans examiner autre-chose s'imagina que son mary aimoit une Dame de ce nom, et qu'il faisoit de grandes dépenses avec elle, sa jalousie luy en fit penser beaucoup au delà par la facilité que la plupart des femmes ont à croire les infidelitez de leurs marys, elle ne respira que vengeance, et s'abandonnant à tous les conseils violens, que sa colere luy inspiroit, elle resolut de rompre ce commerce, et de faire quelque grand esclat pour empescher son mary de le continuer. » Jean de Préchac, *La noble vénitienne ou la Bassette, histoire galante*, Paris, Barbin, 1679, in-12, p. 101-102.

⁶¹⁹ « Histoire », *Mercur Galant*, Paris, mars 1682, p. 253.

estoit contente, puis que le chagrin où il estoit luy faisoit connoistre que rien ne manquoit à sa vengeance⁶²⁰.

Tourner les excès de jalouse colère en ridicule est une stratégie à laquelle les nouvellistes ont aussi recours afin de discréditer ce comportement auprès des femmes. La pauvre Zélotyde qui est en proie à une jalousie malade et au ressentiment dès qu'un héros de roman fait une déclaration d'amour à une belle, en est un exemple assez convaincant :

Dans les Romans, elle enrageoit de voir Celadon amoureux d'Astrée ; et si elle eust pû, elle eust étranglé Clelie, afin de luy arracher le cœur d'Aronce. Toutes les actions que faisoient ces Heros fabuleux, pour satisfaire à leur amour, estoient pour elle autant de coups de poignard ; et cent fois dans la rage que luy inspiroient les declarations qu'ils faisoient à leurs Maistresses, elle a jetté le Roman au feu, pour contenter son dépit, et se venger de l'injure qu'elle croyoit avoir receüe⁶²¹.

2.D. Un devoir et un droit

« Cette disgrâce est de celles dont il n'y a que l'éclat qui fait la honte. Quand l'infidélité d'une femme est publique, il n'y a rien de si injurieux pour un Epoux ; si elle est secrette, ce n'est qu'une bagatelle⁶²² ». Ce n'est pas l'amour qui est en jeu selon cette maxime mais bien l'honneur, l'endroit le plus sensible où puisse être atteint un honnête homme. Deux règles, diamétralement opposées, coexistent dans les textes à ce sujet, mais sur un mode différent puisque c'est le constat public ou non de l'offense qui détermine l'usage de l'une plutôt que de l'autre. La première valorise l'absence de colère et de vengeance suite à l'infidélité car on évite ainsi les éclats. Contenir sa colère, selon ce principe, serait le meilleur moyen pour l'honnête homme

⁶²⁰ *Ibid.*, p. 254-255.

de préserver son honneur et de prévenir les atteintes à sa réputation. C'est donc la prudence et la crainte d'étaler au grand jour l'infidélité de leur épouse (ou de leur maîtresse) et d'en faire rejaillir la honte sur eux-mêmes, qui incite les personnages masculins à modérer leur colère et ses éclats ; le moindre bruit devant une tierce personne suffirait à les trahir et c'est ce qu'ils veulent éviter à tout prix. Dans ce cas, renoncer à la colère serait un moindre mal. Ces considérations dictent en effet la conduite de Florange qui prend même le parti de la simulation pour éloigner sa femme de Mainville sans que sa colère paraisse y être pour quelque chose : « Florange les cherchoit par tout, et les trouvant à l'écart, il en sentit redoubler sa fureur. Il eut la bouche ouverte pour leur demander ce qu'ils faisoient là ; mais considerant que l'éclat qu'il pourroit faire retomberoit sur luy, il fit semblant de se trouver mal, pour avoir pretexte de s'en retourner⁶²³ ».

La seconde règle, elle, légitime la colère et la vengeance quand elles deviennent une manière de défendre son honneur, et de prendre soin de sa réputation sur la scène publique. C'est au nom de ce principe que le mari décide de s'emporter contre son infidèle épouse, la colère n'étant pas alors un mouvement passionnel déraisonnable mais un moyen de sauver la face. Le « il faut que j'éclate » revendique la colère comme un acte volontaire et raisonné, en souligne le caractère social et codifié :

Il faut, dit-il en luy-mesme, que j'éclate, que j'envoye querir les Parens de ma Femme, et que je la convainque d'infidélité. [...] Je ne passeray pas pour dupe, si je découvre moy-mesme les choses ; au lieu que si j'attens que les Maçons en

⁶²¹ René Le Pays, *Zélotyde, histoire galante*, Paris, Charles de Sercy, 1665, in-12, p. 49-50.

⁶²² Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, op. cit., p. 37.

⁶²³ *Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante*, op. cit., p. 32.

fassent des contes, on se rira de moy dans toutes les Compagnies, et je seray la fable publique. Il vaut donc mieux que j'éclate, et que je me separe⁶²⁴.

Plus encore que la colère, c'est l'acte de vengeance qu'on présente comme un devoir d'honneur, et non comme un transport aveugle et irréfléchi, dans les nouvelles. C'est en ces termes que le comte de Cantale explique à Mme de Beaujeu les violences qu'il exerce contre son épouse : « on ne doit point s'estonner si je me plains, et si dans les sujets du desespoir qu'elle me donne, j'ay esté contraint d'avoir recours aux moyens les plus cruels que ma vengeance a pû inventer⁶²⁵ ». Plusieurs gentilshommes tournent leur dessein de vengeance sanglante contre l'amant et laissent la vie sauve à la dame, à l'instar de Dorylas qui « sçavoit trop cette maxime generale, qu'il ne faut jamais se vanger de l'infidélité de sa Maistresse que sur son Rival⁶²⁶ », et qui met un point d'honneur à la respecter en portant sa vengeance sur Evandre plutôt que sur Corsique.

Ce devoir de vengeance, on en fait rapidement un droit (celui de tuer pour punir la femme ou l'homme coupable d'infidélité) dans les nouvelles⁶²⁷, opérant ainsi un glissement entre l'offense qui relève du domaine privé et la vengeance qui éclate sur la scène publique. Les auteurs légitiment la vengeance que tirent leurs personnages par les lois et la justice, n'hésitant pas à y faire appel et à les intégrer dans leurs histoires. Le lecteur apprend donc que la loi espagnole permet au mari de

⁶²⁴ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, op. cit., vol. 3, p. 12-13.

⁶²⁵ Claude Boyer, *La comtesse de Candale*, op. cit., t. I, p. 180.

⁶²⁶ *Nouvelle ou historiette amoureuse*, Paris, Charles de Sercy, 1670, in-12, p. 100.

⁶²⁷ Éric Méchoulan a bien montré la complexité de ce rapport entre le droit à la vengeance et le devoir de se venger au XVII^e siècle (« La dette et la loi : considérations sur la vengeance », *Littératures classiques*, n° 40, 2000, p. 275-294), mais cela n'est pas perceptible dans les textes de notre corpus. On passe de l'un à l'autre dans les nouvelles sans se poser plus de questions.

tuer sa femme suite à une infidélité, droit que le narrateur adoucit en ajoutant cette remarque :

Les Loix d'Espagne portent que le Mary qui peut convaincre sa femme d'adultere, ne peut en tirer vangeance, qu'en la faisant mourir luy-mesme de sa main publiquement. Ces Loix qui paroissent d'abord si severes, sont pourtant tres douces, et ne sont faites que pour obliger les Marys, de pardonner à leurs Femmes, parce qu'il s'en trouve peu qui veüillent ainsi paroistre Bourreaux en public⁶²⁸.

Courtily de Sandras, dans son recueil de nouvelles qui se veut un complément du *Nouveau Mercure Galant*, raconte des aventures parisiennes arrivées depuis peu et qu'une dame a eu la curiosité de savoir. On y apprend que la justice française se range du côté du cabaretier en lui donnant raison de vouloir se venger de son infidèle épouse : « Cependant le Commissaire informa de tout ; mais il ne luy fut necessaire que de recevoir la deposition du mari. Il convint de ce qu'on l'accusoit ; mais soutint qu'il en avoit raison, et qu'il n'avoit pû trop punir une infame⁶²⁹ ». On trouve une situation similaire dans la nouvelle du chevalier de Mailly, qu'il présente comme une intrigue véritable s'étant produite à Paris. Lorsque les parents des amants tués par le mari traduisent l'assassin en justice, le tribunal absout le mari et lui donne raison : « Cette action violente avoit tellement animé leurs parens contre le mari qu'ils luy firent un procez criminel, pretendant que c'étoit un assassinat plutôt qu'une juste punition. Mais la Cour aiant été informée de la verité, renvoya le mari absous, et luy adjugea tous les biens de sa femme⁶³⁰ ». Ces exemples vont donc à rebours de la prise en charge de la justice par l'État, ainsi que nous l'avons vu plus haut au sujet du désir

⁶²⁸ Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, t. I, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669], p. 26-27.

⁶²⁹ Gatien de Courtily de Sandras, *Nouvelles amoureuses et galantes, Contenant I. L'amant emprisonné. II. Le mort ressuscité. III. Le mary confident avec sa femme. IV. L'amoureux estrillé*, Paris, Quinet, 1678, in-12, p. 290-291.

⁶³⁰ Louis, chevalier de Mailly, *Les disgraces des amans*, Paris, Gabriel Quinet, 1690, in-8°, p. 263-264.

de venger la mort de l'être aimé, processus en cours au XVII^e siècle mais qui suscite une certaine résistance au sein de la société. On peut probablement les expliquer par le fait qu'ils participent au renforcement du contrôle judiciaire sur les femmes qui a cours à la même époque. Les auteurs jouent sur le flottement qui entoure le droit à la vengeance privée dans ce contexte, pour autoriser et rendre vraisemblables les pratiques de vengeance (fictives ou réelles ?) qu'on retrouve dans leurs textes. Qui plus est, ils mettent en scène des personnages ayant parfaitement intégré cette règle de vengeance masculine, et qui mettent leur savoir au service de leur ruse ou de leurs ambitions politiques. Le parti de Muray désire tuer la reine Marie Stuart en prétextant l'avoir surprise en flagrant délit d'adultère, afin de légitimer leur crime et d'éviter que les hommes de pouvoir ne cherchent à leur tour à venger sa mort :

La plupart estoit d'avis qu'on devoit passer outre dans la Tragedie, et s'en défaire à quelque prix que ce fust. Leur raison estoit, que l'ayant offensée d'une maniere à n'en pouvoir jamais obtenir de pardon [ils ont tué son ministre chez elle, devant elle], il ne restoit autre esperance de salut que celle là. Ils adjoûtoient, qu'il falloit publier par toute l'Europe, qu'on l'avoit surprise en adultere avec Risso, ce qui seroit un moyen plausible pour appaiser non seulement la fureur du peuple qui s'estoit soulevé, mais encore le Roy de France et les autres Princes Catholiques qui se croiroient obligez à la vanger⁶³¹.

L'avis des nouvellistes au sujet du droit des femmes à la vengeance punitive et sanglante semble partagé et prête à la discussion. Certains légitiment le crime quand il s'agit d'une vengeance qui se porte à la défense de l'honneur. Celui-ci serait tenté d'excuser la belle qui tue son amant parce qu'il la laisse pour une jolie veuve après lui avoir fait miroiter une promesse de mariage : « Je n'ay sçeu ce que la Justice avoit ordonné contre elle. Son crime est de ceux que l'honneur fait faire, et il en est

⁶³¹ Pierre le Pesant de Boisguilbert, *Marie Stuart, reyne d'Ecosse. Nouvelle historique*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, in-12, p. 211-212.

peu qui ne semblent excusables, quand ils partent d'une cause dont on n'a point à rougir⁶³² ». D'autres le sanctionnent sévèrement, ce qu'on voit avec Dona Montalva qui est prise par la justice après avoir poignardé son amant, vengeant du même coup Dom Gusman de l'infidélité de sa femme⁶³³. Quant à l'auteur anonyme de *L'infidèle puni* (le titre parle de lui-même), il présente son histoire comme le pendant féminin de *L'histoire tragique arrivée à Arles* et il ne se permet que cette remarque : « Les Meurtrieres ont esté connuës. Je n'ay pû sçavoir si on a fait quelques poursuites contre elles. Je sçay seulement que si on punissoit ainsi tous les Inconstans, Paris seroient bien-tost dépeuplé⁶³⁴ ». L'auteur de *L'aventure de l'épée* ne tranche pas non plus la question mais il met en scène une assemblée qui en discute et où chacun a en vue son intérêt. Les hommes secondent l'avis de l'auteur de *L'infidèle puni* tandis que les femmes réclament leur droit à la vengeance :

Quoy que l'infidelité du Cavalier fust généralement condamnée, on estoit partagé sur la vangeance. Les Hommes disoient que ce seroit vouloir dépeupler le Monde, que de punir de mort tous les Infideles ; et les Dames prétendoient se faire un si grand effort en recevant les vœux d'un Amant, qu'on ne pouvoit estre de mauvaise foy avec elles sans mériter les plus rudes peines. Il n'estoit pas temps de vuidier la question⁶³⁵.

Les nouvelles deviennent un autre lieu ouvert aux débats sociaux où on présente aux lecteurs, de manière divertissante, les principaux enjeux en cause. Par le moyen de ces discussions et de ces descriptions littéraires, les nouvellistes favorisent les prises de conscience et la participation du lecteur en lui faisant prendre position et en faisant appel à son bon sens pour qu'il puisse juger par lui-même de la valeur de telles pratiques vindicatives et punitives.

⁶³² « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1685, p. 125-126.

⁶³³ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, op. cit., vol. 1, p. 107-108.

⁶³⁴ « L'infidèle puni, histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1680, p. 282-283.

2.E. Une tradition littéraire

Les vengeances sanglantes et funestes, qui font suite à un mouvement de colère lorsqu'un personnage découvre l'infidélité de l'être aimé, sont nombreuses dans les textes (on en trouve une vingtaine d'exemples masculins contre sept chez les femmes). Les nouvellistes ne se privent pas d'y avoir recours pour pimenter leur intrigue, ils jouent sur la fascination que ces vengeances spectaculaires exercent sur le lecteur pour capter son intérêt. D'abord, les nouvelles s'inscrivent dans une tradition littéraire, celle des contes et autres récits de l'Antiquité et du Moyen Âge, elles misent sur les effets d'intertextualité et ses jeux de renvois pour justifier les vengeances qu'elles mettent en scène. Le banquet de Thyeste, au cœur du drame des Atrides dans la mythologie grecque, avait déjà inspiré la tragédie sanglante *Titus Andronicus* (1590) de Shakespeare. *L'histoire du châtelain de Coucy et de la dame du Fayel*, roman de la deuxième moitié du XIII^e siècle, repris notamment par Jean-Pierre Camus dans *Le cœur mangé* (1630), a donné lieu à diverses versions dans les nouvelles de notre corpus. L'auteur des *Esprits ou le mary fourbé, nouvelle galante* (1686) a réécrit cette histoire, tout comme celui de *La promenade Livry* dont nous avons tiré l'extrait qui suit :

Le fer et le poignard se presenterent d'abord à son imagination : mais enfin, après avoir bien resvé aux différentes vengeances qu'il pourroit exercer contre cette mal'heureuse, il s'avisa de la plus horrible cruauté qu'on ait jamais imaginée. Il ordonna à son Maître d'Hôtel [...] de faire accommoder ce pauvre cœur dans un ragoût, pour qui il sçavoit que sa femme avoit une amitié particuliere. Elle le mangea presque tout entier, et après qu'elle eut soupé, il la fit passer dans son cabinet, pour luy apprendre un crime, qui donne mesme de

⁶³⁵ « Aventure de l'épée », *Mercure Galant*, Paris, novembre 1679, p. 67-68.

l'horreur à penser, et que j'aurois peine à croire si l'histoire de ce temps-là, ne nous en assuroit. Sçavez-vous bien ce que vous avez mangé, Madame, luy dit-il, en la regardant avec des yeux pleins de rage et de colere, vous avez mangé le cœur du Comte de Coucy ; [...] sa douleur la porta à une extremité qui ne peut-estre tollerée ; Puisque mon estomac à servy de tombeau pour une chose aussi precieuse que le cœur du Comte de Coucy, dit-elle à son mary après qu'elle fut revenuë de l'evanouissement où cette funeste nouvelle l'avoit mise, il ne sera jamais souillé d'aucune viande. Non cruel, reprit-elle, en le regardant avec des yeux où sa colere et sa douleur n'étoient que trop dépeintes, je ne mangeray jamais. Et en effet, quelque chose qu'on luy pust dire pour l'obliger à changer de sentiment, elle se renferma dans une chambre qu'elle fit tendre de deuil, où elle se laissa mourir de faim⁶³⁶.

L'influence des histoires tragiques se fait également sentir de manière très nette, les titres mêmes des nouvelles revendiquent cette filiation sans ambiguïté possible⁶³⁷. Ces histoires, très à la mode en France à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle⁶³⁸, se veulent des tableaux édifiants des violences et des crimes ayant pour fonction d'en détourner le lecteur⁶³⁹. Les auteurs de ces histoires défendent l'idée que l'enseignement de la morale peut aussi bien se faire en présentant des modèles de vertus que par la peinture funeste des dérèglements des passions. Jean-Pierre Camus, affirme à ce sujet que : « les sujets tragiques esmeuvent en

⁶³⁶ *La promenade de Livry*, op. cit., vol. 2, p. 119-124.

⁶³⁷ « Aventure tragique d'Angers », op. cit., p. 334-339 ; « Histoire tragique arrivée à Arles », *Mercure Galant*, mars 1680, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, op. cit., p. 394-400 ; Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, op. cit.

⁶³⁸ Ce courant narratif remonte à Belleforest et Boaistuau, traducteurs de Bandello. *Les histoires mémorables et tragiques de ce temps* (1614), de François Rosset ont été rééditées six fois en quatre ans, et de 1614 à 1758 elles connaissent plus de quarante éditions ; elles sont traduites en hollandais, en allemand et en anglais. Jean-Pierre Camus fait paraître 21 recueils de nouvelles tragiques entre 1628 et 1652, les deux plus connus étant *Les spectacles d'horreur* (1630) et *L'amphithéâtre sanglant* (1630).

⁶³⁹ Anne de Vaucher Gravili fait cette remarque à propos de Rosset : « Ainsi enchâssées dans un cadre moral et didactique, les histoires de Rosset deviennent un instrument de persuasion grâce auquel le lecteur est exhorté, dès le prologue et à la fin de chaque récit, à réprimer ses instincts, à renoncer à se faire justice, selon l'Enseignement de l'Évangile, à respecter les principes d'ordre qui garantissent le repos et la conservation de chacun. » « Introduction », dans François Rosset, *Les histoires mémorables et tragiques de ce temps*, Paris, Le livre de poche, 1994 [1619], p. 9.

enseignant⁶⁴⁰ ». Telle est donc la fonction de la vengeance froide, sanglante et calculée du cavalier décrite dans *L'histoire tragique arrivée à Arles* :

il tira un poignard qu'il tenait caché et l'enfonça dans le sein de son infidèle avec tant de force qu'il eut de la peine à l'en arracher. [...] Le cavalier prit ce temps pour achever sa vengeance et plongea le poignard derrière l'épaule et sur la tête de son rival. Le coup glissa et ne fit qu'une grande ouverture sur le cuir, après quoi le gentilhomme s'étant relevé, mit l'épée à la main du cavalier. Ce coup ne put empêcher qu'il n'en donnât encore deux à la dame avec son même poignard, l'un dans le milieu du sein et l'autre à côté. Cette malheureuse tomba par terre, en prononçant deux ou trois paroles confuses, que les bouillons de son sang ne lui laissèrent pas articuler et expira aussitôt après⁶⁴¹.

L'auteur des *Disgraces des amants*, insiste à son tour sur l'instruction et la valeur morale de ces descriptions dans son avertissement au lecteur : « L'unique objet qui m'y a porté est de faire voir jusqu'où l'Amour nous mène, et combien sont dangeureux les effets qu'il produit. Je crois avoir rempli mon dessein [...] du moins par les exemples funestes que je rapporte, et qui doivent nous empêcher pour jamais de nous abandonner au doux, mais trop cruel penchant de l'amour⁶⁴² ». Le cruel raffinement dont cet homme fait preuve dans sa vengeance, suite à l'infidélité de sa femme, serait donc dissuasif :

il donna un rasoir à sa femme pour en faire un Eunuque : mais comme il vit qu'elle refusoit de luy obeïr, sa colere redoubla, et il luy dit tout transporté : Comment malheureuse, tu ne veux pas couper ce qui a servi à ton crime, et à ta débauche ? Tu veux donc impudente, conserver ce qui couvre tous deux de honte et d'infamie. Ah ! lâche impudique tu periras presentement si tu ne fais ce que je t'ordonne. La crainte qu'elle eut qu'il n'exécutât ce qu'il disoit, luy fit prendre le rasoir, et d'une main tremblante l'ayant porté sur l'endroit, elle ne put le couper qu'à demi. Le cœur luy manqua, et elle tomba à la renverse. Le mari luy donna aussitôt de l'eau de la Reine d'Hongrie pour la faire revenir, et

⁶⁴⁰ Cité par René Godenne dans son « Introduction » à Jean-Pierre Camus, *Les spectacles d'horreur*, Genève, Slatkine reprints, 1973 [1630], p. v-xxvii.

⁶⁴¹ « Histoire tragique arrivée à Arles », *op. cit.*, p. 399-400. Voir aussi la peinture sanglante et émouvante de la mort de Madame de Saingla et de Soubés, tués par le chevalier dans un moment de fureur, Jean de Vanel, *Histoire du temps ou journal galant*, s.l., s.é., s.d., in-12, p. 172.

⁶⁴² Louis, chevalier de Mailly, *Les disgraces des amans*, *op. cit.*, p.n.ch.

alors il voulut absolument qu'elle achevât ce qu'elle avoit commencé. Elle le fit, et le pauvre garçon mourut deux jours après avec des maux incroyables⁶⁴³.

Les peintures de vengeances sanglantes, bien que moins fréquentes quand il s'agit des femmes, frappent tout autant l'imagination. Agamone empoisonne son amant et sa nouvelle épouse avant d'absorber elle-même ce poison⁶⁴⁴, et la dame tue son infidèle amant d'un coup de pistolet pour se venger de sa trahison⁶⁴⁵.

La poétique même des nouvelles historiques incite les auteurs à peindre à grands traits les vengeances funestes et véridiques, qui prennent alors la forme de complots politiques, afin de révéler au public les motifs secrets (les dérèglements des passions humaines) des grands événements qui ont marqué l'histoire. Dans ces sombres tableaux de la vengeance, on condamne cette pratique car elle répond à un mouvement aveugle (la colère) en plus d'être à la source d'un grand mal. Prenons l'exemple des femmes de pouvoir. Éléonore, suite aux nombreuses infidélités de son mari, le roi Henri II, arme ses enfants contre leur père :

Elle fit d'abord éclatter sa jalousie par sa mauvaise humeur, mais ne voyant pas que son Mary fit cas de son ressentiment, elle se porta bientôt à toutes les extrémités qu'on peut attendre d'une femme, qu'on offense par l'endroit le plus sensible. Le désir de se venger d'un Epoux infidele commença à l'occuper entierement, et elle trouva tant de plaisir dans ses pensées criminelles, qu'elle renonça dans peu de têmes aux sentimens de la nature. Elle ne se fit point enfin de difficulté, comme l'Histoire nous enseigne, d'armer les Enfans contre leur Pere, et ce fut dans la guerre que ce Prince se vit obligé d'avoir contre son propre sang, qu'il reconnut, mais trop tard, combien il est dangeureux de se charger d'une méchante femme⁶⁴⁶.

⁶⁴³ *Ibid.*, p. 241-243. Le Bassa, suite à l'infidélité de sa femme fait aussi castrer son amant Dom Augustin, mais par un esclave cette fois. Jean de Préchac, *Yolande de Sicile*, *op. cit.*, t. II, p. 95.

⁶⁴⁴ *Alcine princesse de Perse, nouvelle*, Paris, Louis Josset, 1683, in-12, p. 91.

⁶⁴⁵ « L'infidèle puni, histoire », *op. cit.*, p. 281-282.

⁶⁴⁶ *Alix de France, nouvelle historique*, Liège, Louis Montfort, 1687, in-8°, p. 5-6.

Marie se venge de Dom Sebastien qui l'a trompée avec Xerine en l'accusant d'imposture, et c'est cette passion qui serait, selon Mme de Villedieu, vraisemblablement à l'origine de l'emprisonnement de Dom Sebastien et de sa mort, qui clôt la nouvelle :

L'Amour fit en elle ce qu'il fait dans la plus grande partie des femmes : Elle passa d'une extrémité à l'autre ; et sa haine se mesurant sur sa tendresse passée, elle envoya déclarer aux Etats que le Portugais étoit un imposteur [...] elle vint en personne à Lisbonne, pour susciter des ennemis à son perfide. Sa fureur étoit plus clair-voyante que sa tendresse [...] ; la jalousie lui inspiroit le desir de se venger⁶⁴⁷.

Dans ces deux extraits, on aura remarqué que la vengeance, qui provoque une guerre et une destitution politique, est d'autant plus condamnable qu'elle est associée à la jalousie. Or, on a vu que dans ce cas, l'acte de vengeance est une marque de lâcheté et de faiblesse humaine.

2.F. Une volonté d'éducation

Par ailleurs, cette volonté d'éducation donne lieu à toute une série de règles dans les nouvelles qui visent surtout la modération des passions. D'abord, afin de limiter les conséquences fâcheuses et souvent funestes de la colère et de la vengeance qui l'accompagne, les nouvellistes conseillent d'attendre d'avoir des preuves de l'infidélité avant de se courroucer. Nous avons repéré quatre cas masculins et trois cas féminins de ce type d'emportement. Timandre veut avoir des preuves avant de laisser agir sa colère⁶⁴⁸, tout comme Yolande suspend son ressentiment en attendant

⁶⁴⁷ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, op. cit., p. 133.

⁶⁴⁸ « Il avoit toutesfois bien resolu de le faire [de quereller sa femme], mais il attendoit pour éclater, qu'il eut de plus visibles preuves de son amour. » Jean Donneau de Visé, *Nouvelles nouvelles*, op. cit., vol. 3, p. 104.

d'être convaincue de l'infidélité de son prince⁶⁴⁹. Peut-être insiste-t-on davantage quand il s'agit des femmes car les nouvellistes mettent en scène des personnages féminins qui s'excusent ou regrettent de s'être emportées injustement (ce qui n'est évidemment pas le cas chez les personnages masculins), soulignant bien par ce moyen l'irrationalité et l'illégitimité sexuelle d'un tel comportement. Les nouvellistes adoptent diverses stratégies à cet égard dans leurs textes : Boursault précise que la colère d'Artémise qui croit Poliante infidèle n'aurait pas eu lieu si elle avait su la vérité⁶⁵⁰, Mme de Villedieu fait voir que la colère de l'Amirale cesse quand elle apprend qu'Andelot est innocent et fidèle⁶⁵¹, et l'auteur anonyme de *Nicandre* met en scène une Arténice qui regrette sa colère quand elle entend la justification de Nicandre et qui doit en payer le prix fort : « Quoy ! Nicandre est libre et fidelle, et Artenice est à un autre ? Ah ! maudite colere, en quel abîme d'ennuis m'as-tu precipitée ?⁶⁵² » Quant à Bremond, il présente la colère de Briséis comme une colère d'amour, et s'il recommande aux dames de ne pas s'emporter avant d'avoir pu s'expliquer avec leur galant, il n'hésite pas non plus à poser clairement une limite de temps à ce type de colère : « Neanmoins comme la colere des amans ne dure guere plus de vint et quatre heures, ou du moins qu'elle ne doit pas durer d'avantage, le second jour elle s'appaisa un peu, et le troisieme elle se lascia voir dans la même chambre au Comte de Saluces. Il y eut des éclaircissemens et des explications ; la Paix se fit, et plus d'amour que jamais⁶⁵³ ».

⁶⁴⁹ Jean de Préchac, *Yolande de Sicile*, op. cit., t. I, p. 91-92.

⁶⁵⁰ Edme Boursault, *Artémise et Poliante*, nouvelle, op. cit., p. 117-118.

⁶⁵¹ Marie-Catherine Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les amours des grands hommes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 2, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1670], p. 70.

⁶⁵² *Nicandre*, première nouvelle de l'inconnu, Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, p. 133.

⁶⁵³ Sébastien Bremond, *La princesse de Monferrat. Nouvelle, contenant son histoire et les amours du comte de Saluces*, Amsterdam, Abraham Wolfgang, 1676, in-12, p. 311-312.

Une autre règle valorise l'absence de colère et de vengeance, disant de cette conduite qu'elle est celle de l'homme éclairé par la raison, supposant à l'inverse que ce sont les hommes aveuglés par leurs passions qui donnent suite à leur désir sanglant. Le comportement d'Aronde respecte bien cette règle : « Il vouloit retourner à Arles, pour y executer quelque chose de funeste contre le pere et la mere de cet enfant ; mais quand ses premiers transports se furent un peu moderez, et qu'il fut capable d'escouter sa raison ; il considera qu'il valloit mieux ne plus penser à Lysimene, et s'en esoigner autant qu'il pourroit⁶⁵⁴ ». Les nouvellistes incitent les hommes à appeler leur raison au secours de leur colère pour se rendre maître de leur ressentiment. Fidèle à cette loi, Dorylas choisit de laisser vivre Corsique pour qu'elle soit en proie à ses remords plutôt que de l'immoler à sa vengeance : « Il eut besoin de toute la force de son esprit, pour s'empescher de se défaire de tous les deux ; et sa raison combatit si vivement sa colere, qu'il eut la patience de voir sans rien dire son Infidelle caresser avec sa main blanche le vieux Evandre⁶⁵⁵ ».

La règle du renoncement à la colère et à la vengeance au nom de la raison, chez les femmes, conforte la règle de la division sexuelle. Les femmes qui ont assez de bon sens savent qu'elles sont trop faibles pour se venger par elles-mêmes, du moins est-ce ainsi qu'elles sont présentées par les nouvellistes. La princesse de Phaltzbourg, quand elle a la preuve que Puilaurens aime la princesse de Chimai, a assez de raison pour se rappeler que la faiblesse de son sexe ne l'autorise pas à se

⁶⁵⁴ A. Ancelin, *Le portrait funeste, nouvelle*, Paris, Pierre Bienfait, 1661, in-8°, p. 78.

⁶⁵⁵ *Nouvelle ou historiette amoureuse, op. cit.*, p. 80-81.

venger, et que cette pratique est réprouvée chez les femmes⁶⁵⁶. Les dames sont donc invitées à faire appel à un tiers pour les venger, qu'il s'agisse d'un homme (rejoignant alors la règle de la vengeance au service de l'amour dont il a été question plus haut), ou de Dieu (règle qui va dans le sens de la morale chrétienne que nous avons déjà évoquée). Clarice épouse l'homme qui la venge de son infidèle Cleante en le tuant⁶⁵⁷, alors que Selimene s'exclame : « Justes Dieux, vangez-moy d'un outrage, dont la foiblesse de mon Sexe ne me permet pas de tirer raison⁶⁵⁸ ». Une histoire parue dans le *Mercur Galant* souligne bien cet enjeu car on y lit que la belle « forma une resolution qui n'estoit pas de son sexe⁶⁵⁹ ». Le nouvelliste a ensuite recours à un subterfuge puisque la demoiselle se déguise en homme pour pouvoir porter l'épée et tirer elle-même vengeance de son infidèle amant en le tuant⁶⁶⁰. Il se joue de cette règle pour ménager des effets de surprises dans son texte, pour relancer son intrigue et plaire à son public friand de nouveauté.

⁶⁵⁶ « [E]lle y vit Puilaurens avec la jeune Princesse de Chimai, et cette veuë l'ayant animée d'une maniere qu'elle ne se connoissoit plus, il ne lui resta de raison que pour considerer que la foiblesse de son sexe, ne lui permettant pas d'en prendre vengeance elle-même, elle étoit obligée de s'en remettre sur quelqu'un » ; « Cette Princesse qui étoit déjà assés irritée s'enflammant encore davantage par ces nouveaux outrages jura en elle-même de s'en venger ou de mourir en la peine. Mais comme elle ne le pouvoit faire par ses mains sans donner lieu de blamer sa conduite, qu'elle savoit déjà n'être pas aprouvée de beaucoup de monde, elle eut l'adresse d'engager les Espagnols dans ses interets », *La princesse de Phaltzbourg, nouvelle historique et galante*, Cologne, Pierre Marteau, 1688, in-12, p. 107 et p. 115.

⁶⁵⁷ « Elle en eut un tel dépit, qu'il luy échapa de dire un jour en presence d'un Homme qui avoit longtemps soupîré pour elle, et qui n'avoit pû s'en faire aimer, qu'elle épouserait celui qui tueroit son infidelle. Cet Amant, nommé Philiste, qui l'aimoit toujours, et qui ne cherchoit qu'à luy plaire, luy dit qu'il la vengeroit de la maniere qu'elle le souhaitoit », « Les assassinats. Nouvelle », *Mercur Galant*, Paris, 1674, t. VI, p. 254-255.

⁶⁵⁸ Robert-Alcide de Bonnacase, sieur de Saint-Maurice, *Fleurs, fleurettes et passe-temps, ou les divers caracteres de l'amour honneste*, Paris, Jacques Cottin, 1666, in-12, p. 61.

⁶⁵⁹ « Histoire », *Mercur Galant*, Paris, mars 1685, p. 121.

⁶⁶⁰ « Il plaisanta sur cette metamorphose ; et la Belle luy déclarant d'un ton resolu, qu'il falloit sur l'heure venir avec luy signer un contract de mariage, ou luy arracher la vie, il continua de plaisanter. La Belle outrée de ses railleries, exécuta ce qu'elle avoit resolu. Elle mit l'épée à la main ; et le

Si renoncer à la vengeance, pour une femme, s'explique par la faiblesse de son sexe, en revanche contenir sa colère et son désir de vengeance est aussi, sous la plume de certains nouvellistes, la conduite que doit priser l'homme sage et honnête. Toute une série de portraits masculins est peinte ainsi et tâche de prescrire ce comportement aux lecteurs de nouvelles. Le mari de Zeraphina, la voyant amoureuse de Saint Aubin : « ne voulut pas neantmoins témoigner du ressentiment à sa femme, parce qu'il vivoit fort honnestement avec elle⁶⁶¹ ». On dit également du commissaire qui voit un officier monter à la fenêtre de Marianne pour y passer la nuit : « Je ne sçay même si quelques fois il n'eut point envie de la quereller, mais comme il est extrêmement sage, il fut maître de son ressentiment⁶⁶² ». Mieux, le président, quand il apprend que Soliman a demandé la faveur d'un rendez-vous nocturne à sa femme, « prit la chose en galant homme, c'est-à-dire sans éclat⁶⁶³ ». Pour satisfaire le désir de vengeance qui les tenaille, on leur propose d'avoir recours à divers moyens honnêtes, comme le sont l'indifférence, la tranquillité et le mépris (qu'ils soient feints ou réels). L'honnête Cléante se venge de l'infidèle Bélise en la méprisant, en ayant de l'horreur pour sa conduite et de l'indifférence pour elle⁶⁶⁴ ; le cavalier au lieu d'éclater quand il apprend le mariage de sa belle veuve participe à la fête, montrant ainsi que la perte de cette infidèle ne l'afflige point⁶⁶⁵. Étant un homme d'esprit et du monde, l'honnête

contraignant de l'y mettre aussi, elle l'attaqua avec tant de force, que quelque soin qu'il prît de parer, il fut percé de deux coups qui le jetterent par terre. » *Ibid.*, p. 122-123.

⁶⁶¹ Jean de Préchac, *L'héroïne mousquetaire, histoire véritable*, op. cit., p. 223-224.

⁶⁶² *La belle Hollandaise. Nouvelle historique*, Lyon, Jacques Guerrier, 1679, in-12, p. 42.

⁶⁶³ *Les amours de Soliman Musta-Feraga, envoyé de la Porte près de sa Majesté en M. DC. LXIX*, Grenoble, E.R. Dumon, 1675, in-12, p. 91.

⁶⁶⁴ Anne Bellinzani Ferrand, dame Michel, *Histoire nouvelle des amours de la jeune Belise et de Cleante*, op. cit., p. 167.

⁶⁶⁵ « Cette tromperie l'irrita si fort, qu'il n'est point d'éclat qu'il ne voulut faire. Ses Amis luy firent ouvrir les yeux sur l'avantage que la Belle en tireroit. Il se rendit à cette raion, et jugea plus à propos de montrer par quelque Feste, que la perte d'une Inconstante ne méritoit pas qu'il s'en affligeast. » « La belle inconstante, histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1681, p. 218-219.

homme troque aussi volontiers l'épée pour la plume. On en trouve un exemple dans une nouvelle du *Mercurie Galant*. Ayant appris que sa belle l'a laissé pour épouser un vieillard, « Le cavalier en eut du chagrin, mais comme il était honnête, il ne se vengea de la manière impétueuse dont il fut traité que par ces vers qu'il lui fit tenir⁶⁶⁶ ». L'accumulation d'exemples de ce type qu'on trouve dans les nouvelles s'inscrit dans un mouvement plus large : celui des traités de civilités qui veulent polir les mœurs de la société de cour en montrant que l'infidélité ne doit pas être une raison sensible pour s'emporter, que le véritable point d'honneur ne réside pas là. Ils ont pour objectifs de faire comprendre aux lecteurs que c'est parce que les hommes ont le cœur trop noble qu'ils ne désirent ni faire éclater leur colère ni se venger, que cette conduite est le propre des honnêtes hommes et qu'elle ne saurait en aucun cas être le fait des lâches ou des faibles.

De même, il est conseillé aux honnêtes femmes de contenir leur colère, de limiter ses éclats et d'avoir plutôt du mépris et de l'indifférence à l'égard de l'infidèle. Cet enseignement est prodigué par une valorisation de ce comportement. On présente positivement des exemples de personnages féminins qui passent outre leur colère, à l'image de la princesse Ermine qui ne s'offense pas de l'infidélité de Tisandre, au contraire des femmes, ce qui la place d'emblée au-dessus de toutes les autres⁶⁶⁷. La simulation et la dissimulation sont souvent d'un grand secours pour ces dames qui doivent cacher les mouvements de leurs passions, donnant raison à Jean-Pierre Cavaillé quand il écrit que la dissimulation peut être honnête et la simulation

⁶⁶⁶ « Histoire des faux cheveux », *Mercurie Galant*, juin 1678, dans *Anthologie des nouvelles du Mercurie Galant (1672-1710)*, op. cit., p. 50.

vertueuse⁶⁶⁸. La comtesse ravale sa colère et son dépit quand son mari s'abandonne avec éclat à sa passion pour une autre femme⁶⁶⁹, et Glassonde dissimule (maladroitement) son ressentiment envers son mari Genseric qui aime la ravissante Bertrude malgré le déplaisir qu'elle éprouve⁶⁷⁰. La vengeance que les honnêtes femmes prétendent tirer de l'amant infidèle doit aussi être modérée, non pas dans une logique du point d'honneur comme cela était le cas pour les hommes, mais afin de rester dans les bornes étroites prescrites par la bienséance et ainsi ne pas faire d'éclats en public. Le personnage d'Artémise est particulièrement intéressant puisque, après l'infidélité présumée de Poliante, elle envisage divers moyens honnêtes pour se venger, présentant ainsi aux lecteurs les différentes avenues possibles. D'abord, le remords qu'éprouve Poliante devrait la consoler, l'abbesse du couvent où elle s'est réfugiée lui dit d'ailleurs : « comme il perd incomparablement plus en vous que vous ne pouvez perdre en luy, il ne peut vous offencer qu'il ne vous vange : vous estre infidelle, c'est commettre un crime dont il se punit⁶⁷¹ ». Ensuite, elle choisit de se

⁶⁶⁷ Jean Donneau de Visé, *Nouvelles nouvelles*, op. cit., vol. 1, p. 88.

⁶⁶⁸ « C'est que la civilité se constitue avec et malgré la morale chrétienne, avec et malgré la morale civique des anciens (Aristote, Cicéron...), de sorte qu'elle continue à valoriser la candeur et la sincérité jusque dans la pratique, déclarée prudentielle et non pas mensongère, des arts de la simulation et de la dissimulation. C'est à ce titre qu'on parle de dissimulation honnête et de simulation vertueuses. » Jean-Pierre Cavaillé, *Dis/simulations Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto. Religion, morale et politique au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 13.

⁶⁶⁹ « Elle dissimule son chagrin et, sans se plaindre de son changement, elle fait tout ce qu'une vertueuse personne peut faire pour regagner le cœur d'un mari. » « La comtesse se senti piquée jusqu'au vif de cette réponse [qu'elle ne doit point se scandaliser de la liaison de son mari]. Elle verse quelques larmes, connaît qu'elle ne ferait qu'aigrir les choses si elle portait ses plaintes plus loin et, se [résolue] d'attendre sans éclater qu'il arrive quelque changement dans sa fortune », « La vertu malheureuse, histoire », *Mercure Galant*, janvier 1678, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 468 et p. 469.

⁶⁷⁰ « Glassonde vivoit dans un calme d'esprit apparent, et quelque precaution qu'elle apportast pour cacher le ressentiment de la tromperie qu'elle croyoit que Genseric luy faisoit, il en paroissoit toujours quelque chose sur son visage, ou en ses actions, ou en ses discours. » Robert-Alcide de Bonnacase, sieur de Saint-Maurice, *Fleurs, fleurettes et passe-temps, ou les divers caracteres de l'amour Honneste*, op. cit., p. 602.

⁶⁷¹ Edme Boursault, *Artémise et Poliante, nouvelle*, op. cit., p. 114-115.

faire religieuse : « dans la pensée qu'elle eut que ce seroit luy rendre dedains pour dedains, elle prit huit jours après l'habit de Religieuse moitié par dépit, moitié par devotion⁶⁷² ». Puis, Artémise affirme que pour toute vengeance elle ne veut qu'oublier l'ingrat Poliante⁶⁷³. L'absence de vengeance serait la meilleure vengeance que puisse tirer une honnête femme. C'est d'ailleurs ce que prescrit l'abbé Du Bosc aux femmes dans le chapitre de son traité qui porte sur la fidélité du mariage : « Les femmes ont assez d'esprit et de conscience pour croire qu'il leur cousteroit trop cher à se vanger, si elles perdoient leur vertu pour tirer satisfaction du vice [l'infidélité] de leur mari⁶⁷⁴ ». Ce sont donc les grandes âmes qui pardonnent et conservent leur tranquillité, ce qu'on voit de manière exemplaire avec Constance qui souhaite mourir en apprenant l'infidélité de son mari avec Agnès car elle n'est pas d'humeur à se venger (la médecine humorale y est aussi pour quelque chose)⁶⁷⁵. Les nouvellistes partent du principe de l'émulation positive pour inciter leurs lectrices à adopter ce comportement, en le présentant comme le fait des plus vertueuses.

La vengeance du galant homme, modèle fort prisé par les nouvellistes, et qui consiste à aimer ailleurs, à cesser d'aimer la belle ou alors à s'en faire à nouveau aimer, répond à la même volonté d'instruction civile, et les exemples fictifs jouent un rôle similaire auprès des lecteurs. Le comte de Genevois, par exemple, pour se venger

⁶⁷² *Ibid.*, p. 116-117.

⁶⁷³ « Je sçay par experience qu'il n'est point de supplice égal à celui d'estre méprisé de ce qu'on aime : mais comme je ne cherche point à me vanger, tout ce que je puis faire pour vostre repos est de souhaiter que desormais vous ne songiez non plus à moy, que je ne veux songer à vous. » *Ibid.*, p. 287.

⁶⁷⁴ Jacques Du Bosc, *L'honneste femme*, *op. cit.*, p. 87.

⁶⁷⁵ Jean-Baptiste de Brilhac, *Agnès de Castro, nouvelle portugaise*, Amsterdam, Pierre Savouret, 1688, in-12, p. 71.

de l'infidèle Mademoiselle d'Anjou, va retrouver la princesse de Chypre⁶⁷⁶, alors que Céphale se fait à nouveau aimer de l'ingrate Ariadne pour ensuite l'abandonner à son tour et la faire souffrir, ce qui lui permet à la fois de se venger et de rétablir sa réputation⁶⁷⁷. La connaissance de cette règle incite les femmes à se confier. C'est parce qu'elles savent que la vengeance de leur galant est satisfaite par l'indifférence dont elles sont victimes, que les dames osent avouer leur infidélité, n'ayant alors plus rien à perdre. Ainsi, Camille déclare à son mari : « j'ai ressenti les plus vives atteintes de l'amour, si je l'ose dire, pour un autre que vous ; mais on a pris soin de vous venger de mon ingratitude par toute ma tendresse méprisée⁶⁷⁸ ».

Les nouvellistes proposent également aux belles trompées qui désirent absolument se venger de le faire de manière galante, c'est-à-dire en cessant d'aimer l'amant ingrat, en aimant ailleurs ou en se mariant avec un autre homme. Florice se venge de l'inconstant Filaste qui lui préfère Olympe en l'abandonnant à son tour quand il revient auprès d'elle⁶⁷⁹, tandis qu'Aspasie feint d'aimer Trasibule pour se venger de l'infidèle Alcibiade : « Venez-vous m'aider à prendre vengeance de l'infidélité d'Alcibiade, dit-elle à Trasibule aussi tôt qu'elle le vit. L'ingrat que

⁶⁷⁶ « Emporté tant par l'amour qu'il avoit pour la Princesse de Chypre, que pour se vanger de Mademoiselle d'Anjou et de son rival, au sortir de chez Mademoiselle d'Anjou il retourna chez la Princesse de Chypre. » Jean de Préchac (?), *Histoire du comte de Genevois et de mademoiselle d'Anjou*, Paris, Claude Barbin, 1664, in-12, p. 106.

⁶⁷⁷ Robert-Alcide de Bonnacase, sieur de Saint-Maurice, *Fleurs, fleurettes et passe-temps, ou les divers caracteres de l'amour honneste*, op. cit., p. 430.

⁶⁷⁸ Catherine Bernard, *Fédéric de Sicile*, dans *Œuvres*, op. cit., p. 90.

⁶⁷⁹ César-François Oudin, sieur de Préfontaine, *Les dames enlevées et les dames retrouvées*, op. cit., p. 381-382.

j'aimois tant et qui le meritoit si peu, m'a cruellement abandonnée ; servez mon ressentiment, vous n'y perdrez rien, je puis donner mon cœur, j'en dispose⁶⁸⁰ ».

Le mariage par dépit semble être prisé par les dames puisqu'une dizaine d'entre elles choisissent cette voie qui les punit tout autant sinon plus que l'infidèle dont elles veulent se venger. C'est bien pour se venger de l'infidélité de Philante que Celiane veut épouser Calcedon : « Elle en fut si irritée, qu'elle se resolut dans le moment d'épouser Calcedon, pour luy faire voir qu'elle s'estoit consolée de sa perte, aussi aisément qu'il avoit fait de la sienne⁶⁸¹ ». C'est par dépit, de même que pour sauver sa réputation et pour irriter Clidamant, que Dorothée choisit d'épouser Nicandre : « Toutes ces choses la mirent dans un tel desespoir, que ne voulant pas avoir l'affront de se voir abandonnée, elle se resolut de se marier la premiere⁶⁸² ». Ces exemples de vengeances galantes, s'ils répondent à une volonté d'éducation du lecteur, ont aussi une fonction diégétique puisque ce comportement des personnages s'inscrit dans une logique d'actions qui fait progresser l'intrigue. Une histoire parue dans le *Mercure Galant*⁶⁸³ reprend cette règle de vengeance qui est à l'origine de son intrigue et structure son déroulement, elle montre comment les personnages peuvent s'en jouer adroitement, soulignant ainsi sa fécondité pour les nouvellistes du temps et leur parfaite maîtrise de cette règle typiquement féminine. L'histoire se lit comme suit : un cavalier courtise deux sœurs, d'abord l'aînée, puis la cadette dont il devient amoureux et qu'il veut épouser. Les parents consentent à cette union à condition

⁶⁸⁰ Marie-Catherine Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les amours des grands hommes*, op. cit., p. 97.

⁶⁸¹ Sieur de Beaucourt, *Les caprices de l'amour*, op. cit., t. II, p. 6-8.

⁶⁸² « Le soldat malgré-luy. Nouvelle », *Mercure Galant*, Paris, 1674, t. V, p. 110.

⁶⁸³ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1683, p. 41-73.

qu'elle se fasse rapidement et dans le plus grand secret afin d'éviter l'éclat et le ressentiment de l'aînée délaissée. Cette dernière qui souffre du refroidissement que lui témoigne le cavalier rencontre un officier qui la demande en mariage, ce qu'elle accepte pour se venger de l'inconstance du cavalier, ne sachant pas qu'il a épousé sa sœur cadette entre temps. L'aînée veut pousser sa vengeance jusqu'à se faire aimer du cavalier pour pouvoir le dédaigner à son tour en épousant l'officier. Elle signe donc le contrat de mariage, le cavalier disparaît et elle se croit vengée jusqu'au jour où il revient auprès de sa sœur et qu'elle apprend leur mariage secret. L'histoire se clôt sur le dépit qu'éprouve l'aînée en réalisant l'échec de sa vengeance.

Les personnages masculins connaissent aussi ce mouvement qui incite les femmes à aimer ailleurs ou à se marier pour tirer vengeance de leur ingrat et conserver leur honneur. Dans la nouvelle *Les dames galantes*, Blesinac comprend que la marquise a épousé Marignan pour se venger de lui car il vient de s'unir à sa nièce, et Marignan n'en est pas dupe puisqu'il croit que sa femme l'a épousé pour se venger de Blesinac⁶⁸⁴. Cela dit, les personnages masculins ont tôt fait d'en tirer parti, à l'exemple de Fortun qui invite Hermengarde à l'aimer pour se venger de l'ingrat Amador :

En verité, Madame, luy dit-il, vous n'estes gueres ingenieuse à vous faire un grand plaisir ; j'ay ouy dire que la passion des femmes est la vengeance ; vous avez si beau sujet de l'exercer en la personne d'Amador, aimez-moy pour vous vanger de sa dureté, comme je vous aime pour me vanger de l'inconstance de Zelide. Ce n'est pas, Madame, que depuis que j'ay remarqué en vous des traits

⁶⁸⁴ Blesinac tient ces propos à la marquise : « Ah ! Madame, me dit-il, que vous reste-t-il plus à faire contre moy, et pourquoy vous estes-vous résoluë à vous vanger, sans estre certaine que j'étois coupable ? » Quant à Marignan : « Il se mit en teste que je ne l'avois épousé que pour me vanger de Blesinac », Poisson, *Les dames galantes ou la confidence reciproque, nouvelle, op. cit.*, vol. 2, p. 61 et p. 148.

et des qualitez aimables que Zelinde n'avoit pas, je vous jure que ce n'est plus la vengeance qui me fait agir⁶⁸⁵.

Ce principe sert de moteur à une histoire du *Mercure Galant* où l'on voit un adroit cavalier qui, pour se débarrasser d'un rival et épouser la belle qu'il aime, fait courir le bruit que le marquis trompe la belle, puis profite du dépit qu'elle éprouve contre le marquis pour l'épouser⁶⁸⁶. Ce type de vengeance féminine devient pour les personnages masculins un nouveau moyen de conquérir leur belle, de s'en faire aimer puis de convoler en justes noces, et bienheureux est celui qui sait s'en servir, rejoignant donc les règles de la colère et de la vengeance au service de l'amour que nous avons vu dans la première partie de ce chapitre.

3. LA COLÈRE ET LA VENGEANCE SUITE AU COMPORTEMENT INDIGNE DE L'ÊTRE AIMÉ

3.A. Les injustes soupçons d'infidélité

Non seulement l'inconstance et l'infidélité sont-elles des motifs qui provoquent fréquemment la colère des hommes et des femmes, mais soupçonner injustement l'être aimé est indigne du comportement des honnêtes gens. Il s'agit là d'un manquement des plus élémentaires au code de l'amour galant, les amoureux se devant respect et confiance. Les hommes sont peu nombreux (deux seulement) à reprocher aux femmes leurs injustes soupçons et à s'emporter, considérant ces doutes comme une injustice qu'on commet à leur égard. Il y a Adanaxe qui tient ces propos à Astérie : « que cette [croyance] est injurieuse, et que vous avez mal compris le

⁶⁸⁵ *Histoire espagnole ou Dom Amador de Cardone, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, p. 110-111.

⁶⁸⁶ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1684, p. 132.

caractere de mon amour » ; « pouvois-je enfin estre dans la tiedeur dont vous m'avez soupçonné, puisque je vous donnois sans reserve tous les momens de ma vie, et toute la tendresse d'un cœur que vous avez outragé par vos deffiances ? »⁶⁸⁷ Un pauvre amant se met aussi en colère contre sa belle qui vient lui reprocher son infidélité, « sa gloire estoit outragée au dernier point par l'injuste croyance qu'on avoit qu'il fut de mauvaise foy⁶⁸⁸ ». Cet usage de la colère masculine a pour fonction de rappeler les dames à l'ordre, l'éclat suffit à réattester leur valeur et leur amour, à faire comprendre aux dames qu'ils n'ont pas dérogé au code de conduite de l'honnête homme et du parfait amant.

Les femmes sont plus d'une vingtaine à s'irriter à ce sujet. Elles ne peuvent supporter qu'on doute de leur constance et de leur amour sans un sursaut de colère ; elles ne pardonnent pas à leur galant d'avoir pu croire qu'elles étaient assez faibles pour succomber aux charmes d'un autre homme, que leurs sentiments et leur sens de l'honneur aient pu être défaillants. Cette règle valorise la colère féminine car elle est juste, qu'elle se porte à la défense de leur vertu et de leur amour. Au sujet de Celanire qui s'irrite contre Cleandre qui n'a pas eu assez confiance en elle, on écrit qu'elle « en eut l'esprit aigri non seulement par une équité naturelle, et par un sentiment de vertu mais encore parce qu'il luy sembla que Cleandre ne se fioit pas assez à sa fermeté⁶⁸⁹ ». Clarice explique ainsi à sa mère le sujet de son agitation : « Ne soyez point étonnée du desordre où vous me voyez, Madame, luy dit Clarice en entrant, je

⁶⁸⁷ Anne de La Roche-Guilhen, *Astérie ou Tamerlam*, 2^e partie, Paris, Claude Barbin, 1675, in-12, p. 17-18 et p. 19.

⁶⁸⁸ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, août 1681, p. 234.

⁶⁸⁹ Madeleine de Scudéry, *La promenade de Versailles*, op. cit., p. 419.

devrois pleurer des larmes de sang, le Duc outrage ma vertu, et me croit capable d'une foiblesse pour l'Amiral ; je suis resoluë de luy justifier mes sentimens d'une maniere si convaincante, qu'il ne puisse plus douter de son injustice⁶⁹⁰ ». La connaissance de cette règle permet aussi aux dames de se donner des apparences de vertu, pratique que l'abbé Du Bosc condamne ouvertement en l'associant à celle des femmes malhonnêtes. Selon lui, les innocentes se consolent avec la vérité quand elles sont blâmées injustement alors que les fausses vertueuses cherchent à se venger⁶⁹¹. Les coquettes, en effet, sont très habiles à ce jeu et savent en tirer profit dans les nouvelles. Elles simulent une colère sous prétexte que leurs galants les accusent injustement d'infidélité, elles s'indignent et s'emportent contre ceux qui doutent de leur tendresse, et ce, afin d'éviter qu'ils ne découvrent la vérité. La colère étudiée de la comtesse contre son mari le convainc de son amour et de sa fidélité⁶⁹², tout comme la feinte colère de Mme de Tournon apaise les doutes de Sancerre⁶⁹³.

La colère féminine est légitime du moment que les éclats sont limités et que la vengeance qui l'accompagne est modérée. Choisir d'aimer celui à qui on la

⁶⁹⁰ Jean de Préchac, *La duchesse de Milan*, op. cit., p. 151-152.

⁶⁹¹ « [L]es vertueuses sont moins vindicatives estant blasmées que les vitieuses. Parce que comme les plus laides veulent quelque fois estre estimées les plus belles avec le fard : aussi les plus [sic] honnestes taschent par leurs artifices de s'acquérir la creance des sages », Jacques Du Bosc, *L'honneste femme*, op. cit., p. 70-71.

⁶⁹² « [P]rofitant de la surprise de son mari, [la comtesse] luy persuada qu'elles estoient d'intelligence ; et apres luy avoir reproché la mauvaise opinion qu'il avoit eu de sa conduite, elle devint furieuses à son tour, et sa colere, que le mari creut de bonne foy, et plusieurs autres circonstances plus veritables, avec le recit de ce qui s'estoit passé dans le Convent, dont le Comte se souvint, finirent tous ses soupçons. Il demanda pardon à sa femme, et creut mesme de se souvenir de mille choses dont il n'avoit jamais oüy parler. » Jean de Préchac, *L'héroïne mousquetaire, histoire véritable*, op. cit., p. 231-232.

⁶⁹³ « Sancerre parla à Mme de Tournon, continua M. de Clèves, il lui dit tout ce que je lui avais conseillé ; mais elle le rassura avec tant de soin et parut si offensée de ses soupçons qu'elle les lui ôta entièrement. » Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Clèves*, dans *Romans et nouvelles*, Paris, Garnier, 1958 [1678], p. 284.

soupçonne déjà d'avoir donné son cœur est le moyen le plus prisé par les dames.

Artémise adresse cette mise en garde à Poliante :

Vous meriteriez que je vous fisse dire vrai, répondit Artemise, que le soupçon de Poliante mit en une petite colere qu'elle ne peût s'empescher de faire voir : il seroit juste, ingrat, puisque vous doutez de ma fidelité, que je confirmasse vostre doute ; et pour me vanger de l'outrage que vous m'osez faire, mon inconstance devoit justifier l'apprehension que vous avez⁶⁹⁴.

Des menaces, on passe aux actes. L'intrigue d'une nouvelle du *Mercure Galant* repose sur la mise en application de cette règle et tient en peu de lignes. Une dame profite de l'emportement injustifié de l'officier pour s'en défaire et pour nouer commerce avec un galant moins importun. Elle choisit tout naturellement le cavalier avec lequel il croit qu'elle a une liaison afin de le punir davantage de ses injustes soupçons⁶⁹⁵. Les nouvellistes mettent cette règle au service de la vraisemblance de leur histoire, ils montrent l'incidence de ce savoir sur le comportement que leurs personnages adoptent et sur le déroulement de l'action. Une autre nouvelle du *Mercure Galant* illustre cette règle, en faisant même le ressort principal de son intrigue. Elle se résume ainsi : un officier des troupes du roi à Gand est hébergé chez un avocat. Les manières civiles de l'officier font croire au mari qu'il est amoureux de sa femme. Après quelques explications (l'officier a une maîtresse à Paris), le mari reconnaît qu'il a outragé sa femme en l'accusant faussement d'infidélité avec l'officier, et dans la crainte qu'elle se venge en accordant ses faveurs à l'officier, il le fait reloger ailleurs⁶⁹⁶. Les nouvellistes s'inspirent donc avantageusement de cette règle qui a des fonctions littéraires évidentes.

⁶⁹⁴ Edme Boursault, *Artémise et Poliante, nouvelle, op. cit.*, p. 340.

⁶⁹⁵ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1681, p. 151-184.

La volonté d'éducation des lectrices prend diverses formes dans les nouvelles. D'abord, ainsi que nous venons de le voir, on propose aux dames des modèles de vengeance galante qu'on valorise. Mais la leçon peut être formulée de façon plus explicite. Dans le recueil de Mme de La Calprenède, une amie conseille sagement à la belle irritée de désabuser le galant, de le punir par de la froideur : « ne devez vous pas au lieu de condamner ses emportemens avec rigueur, chercher vous mesme les moyens de le desabuser ? et sans en vouloir davantage à ses jours et aux vostres, vous contenter de punir par une penitence legere sa funeste credulité⁶⁹⁷ ». Ensuite, selon le principe défendu par les histoires tragiques, la peinture des exemples sanglants sert à dissuader les lecteurs d'adopter de tels comportements, en décrivant avec horreur ces dérèglements et en les condamnant car ils partent d'un mauvais mouvement. Prenons le cas de l'*Aventure tragique d'Angers*. Une femme se venge des injustes soupçons de son mari en se déguisant en homme (stratégie dont il a été question plus haut et qui tient au fait que la faiblesse de son sexe ne lui permet pas de se venger). Elle lui passe ensuite une épée au travers du corps. La belle est tuée à son tour par son amant qui répond à son attaque par un coup d'épée tout aussi funeste⁶⁹⁸. Cette conclusion morale qui châtie le vice respecte donc la poétique du genre.

⁶⁹⁶ « Le jaloux sans sujet, histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1679, p. 90-118.

⁶⁹⁷ Madeleine de La Calprenède, *Les nouvelles ou les divertissemens de la princesse Alcidiane*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1661], p. 310-311.

⁶⁹⁸ « La Dame, aussi fiere qu'elle paroissoit aimable, se trouva si indignée de l'emportement de son Mary, qu'elle resolut de s'en vanger. D'autres auroient borné leur vangeance à rendre heureux le jeune Marquis. Elle en usa d'une autre maniere. » « Si-tost qu'elle l'aperceut, déguisant sa voix, elle luy cria de se défendre, et courut sur luy avec une résolution si déterminée, que quoy qu'il pust faire pour se garantir du coup, elle luy passa l'Epée au travers du corps. » « *Aventure tragique d'Angers* », *op. cit.*,

3.B. L'insoumission et l'indiscrétion

Parmi les devoirs du parfait amant, la soumission et la discrétion figurent au premier rang. Selon cette logique, la dame aimée est en droit de s'attendre à la complète soumission et à l'entière discrétion de son galant et celui qui agit contre sa volonté ou qui ébruite son secret est assuré de courroucer sa belle. C'est donc le non-respect des devoirs exigés du galant homme, la non-conformité entre les actions, les agissements attendus et ceux effectivement adoptés par l'amant qui autorisent la colère des dames.

Les dames sont furieuses quand un homme veut les contraindre à les épouser, et cet emportement est encore plus grand si elles ne l'aiment pas ou si elles en aiment un autre. Celie est irritée quand Clavonne veut l'épouser par force et de façon déloyale alors qu'elle est amoureuse d'Aronte⁶⁹⁹ ; Alix se met en colère contre le roi pour les mêmes raisons : « La Princesse sentit redoubler sa colere à ce discours, et comme une grande ame s'irrite plutôt par les menaces, qu'elle ne se soûmet, elle n'en conçeut que de plus grands mépris pour le vieil Henry⁷⁰⁰ ». Ces portraits de femmes irritées, vraisemblables car ils s'appuient sur une règle connue et qu'ils contribuent à

p. 336 et p. 337. On aura noté au passage le rappel à la règle qui veut qu'une femme se venge de manière plus modérée.

⁶⁹⁹ « Elle n'oublioit pas de luy repocher la trahison dont il s'estoit servy pour esloigner son Rival, ny l'avantage qu'Aronte avoit remporté sur luy, pendant quoy elle se promenoit dans sa chambre avec des transports si violens, qu'elle faisoit trembler Clavonne tout assuré qu'il estoit. En suite elle s'appuyoit sur sa table d'où elle regardoit Clavonne avec des yeux pleins de mespris et de colere : et quand elle se laissoit dans cette posture, elle alloit à ses fenestres d'où regardant les Astres comme la cause de son malheur, elle leur faisoit mille reproches. » A. Ancelin, *Le portrait funeste, nouvelle, op. cit.*, p. 177-178.

⁷⁰⁰ *Alix de France, nouvelle historique, op. cit.*, p. 117.

faire connaître, doivent dissuader les amants de se marier par force en leur faisant craindre l'emportement qui suivra s'ils agissent de même envers leur belle.

L'indiscrétion du galant qui provoque la colère de la dame peut être de deux natures, selon qu'elle se joue sur la scène privée (amour-propre) ou sur la scène publique (réputation). Les nouvellistes évoquent cette règle dans pas moins de vingt-cinq textes. D'abord, le galant peut se rendre coupable d'indiscrétion quand il surprend une conversation qui lui révèle l'amour que la dame lui porte, amour qui était destiné à rester caché d'autant plus qu'une femme ne doit jamais avouer son amour la première. La colère d'Élisabeth, par exemple, contre Lancastre qui a entendu son secret (elle a la faiblesse de l'aimer) est vive :

Marquis lui dit Elisabeth toute surprise et prevenuë de colere ; vous avez l'insolence de venir écouter mes secrets, ne vous excusez-pas, ajouta-elle, voyant qu'il vouloit parler vous ne sçauriës alleguer rien qui vous justifie ; mais je vous commande de me dire avec verité s'il y a long-temps que vous nous écoutiez, et si vous avez oüy ce que je vins de dire à la Duchesse de Buckingham ; je devrois Madame lui repondit mon Maître, protester à vostre Altesse que je ne faisois que passer, puis que le contraire augmentera sa colere ; mais vous me commandez de vous dire la verité, je ne sçaurois vous desobeïr⁷⁰¹.

Plus grave est le crime lorsque l'amant fait connaître leur amour au grand jour, qu'il publie leur liaison, car il met alors en péril la réputation de la dame, sa vertu et sa gloire. Mme de Clèves est en colère contre Nemours et lui témoigne de la froideur car il a ébruité l'aveu qu'elle a fait à son mari : « Comment excuser une si grande imprudence, et qu'était devenue l'extrême discrétion de ce prince, dont elle avait été

⁷⁰¹ Henri de Juvenel, *Le comte de Richemont, nouvelle historique*, Amsterdam, Guillaume Duval, 1680, in-12, p. 47-48.

si touchée ?⁷⁰² » Cette remarque est d'autant plus intéressante qu'elle souligne l'erreur dont le duc s'est rendu coupable, puis rappelle le comportement qui l'a rendu digne d'être aimé.

Dans une nouvelle qui s'intitule justement *Le secret*, Préchac reprend ce schéma de colère féminine pour structurer son intrigue et rendre le comportement de ses personnages crédibles. Un cavalier décide de conquérir une dame très vertueuse. Il lui fait longuement la cour et, quand il est sur le point d'obtenir ses faveurs, publie son succès avec vanité. La dame l'apprend et rompt tout commerce avec lui : « dans son ame elle fut si ôûtrée de l'indiscretion du Cavalier qu'elle passa en un instant d'un amour fort tendre, à une haine implacable, et bien loin de luy pardonner elle n'a jamais voulu le voir ny entrer en aucune explication avec luy⁷⁰³ ». Les personnages sont bien avertis des dangers qu'il y a à être indiscret et agissent en conséquence. Dafnis, suite à une mésentente entre les amants, remet à Iris les billets galants qu'elle lui a écrits, pour éviter qu'elle puisse le croire indiscret et qu'elle se mette en colère :

il falloit donc que je vous ostasse la crainte que vous aviez, ou que vous pourriez avoir, que je ferois quelque mauvais usage de ces billets dans ma colere ; et quoy-qu'au pis aller ils ne peussent estre coupables, que de m'avoir témoigné un peu d'estime, je ne voulu pas avoir de quoy montrer à personne que vous m'en eussiez honoré, parce qu'il y a de l'estime qui ressemble à l'Amour, et que la médisance les confond quelquefois ensemble. D'ailleurs je ne creus pas devoir garder des marques de vostre amitié dans un temps où il me sembloit que vous ne m'en jugiez pas digne⁷⁰⁴.

⁷⁰² Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Clèves*, op. cit., p. 351.

⁷⁰³ Jean de Préchac, *Le secret, nouvelles historiques*, Paris, Charles Osmont, 1683, in-12, p. 42-43.

⁷⁰⁴ *L'histoire d'Iris et de Dafnis, nouvelle*, Paris, Barbin, 1666, in-12, p. 130.

Plus loin, Dafnis conclue : « J'eusse été bien marri que ne me croyant pas amoureux, vous eussiez peu me croire indiscret, et capable de faire ce que fait un amant outragé lors qu'il n'est pas honneste-homme⁷⁰⁵ ».

Cette règle de colère féminine servant davantage à ramener le galant à l'ordre et à lui rappeler (ainsi qu'au lecteur) quels sont ses devoirs, elle n'est donc pas accompagnée de vengeance. Sa fonction dans la dizaine de textes qui en traitent est avant tout pédagogique. Les nouvellistes diffusent cette règle qui conforte le code de l'amour tendre en accumulant les exemples de comportement à suivre ou à fuir ; leurs histoires deviennent ainsi des traités de civilité qui enseignent l'art d'aimer de manière divertissante. Et puisque ce sont les hommes qui doivent toucher les dames par leurs soins et leurs attentions, les dames ne pouvant pas prendre les devants, c'est à eux que s'adressent cette série de mises en garde.

3.C. Les divers manquements aux devoirs de galanterie

Dans le même ordre d'idées, la colère féminine qui fait suite aux divers manquements aux devoirs de galanterie vise à prescrire les obligations auxquelles l'amant doit se soumettre, voire à dicter, de manière détournée, une série de comportements que la dame souhaite lui voir adopter. Ce sont justement les règles qui prescrivent cette conduite que nous allons mettre au jour dans les pages qui suivent. Ne pas faire preuve de prévenance et d'attentions délicates ou ne pas s'ingénier à prodiguer de petits soins sont des infractions graves au code de l'amour tendre. Selon

⁷⁰⁵ *Ibid.*, p. 131.

cette logique, ces lacunes deviennent autant de preuves que le galant n'aime pas suffisamment la dame, qu'il ne la respecte pas, ne l'estime pas à sa juste valeur, ne la traite pas avec toute l'attention qu'elle mérite, et c'est cette ingratitude qui a pour effet de provoquer sa colère.

Premièrement, desservir la dame, lui rendre un mauvais service ou ne pas se précipiter à son service lui causent du dépit et de la colère. Son irritation est le plus souvent de courte durée et il suffit d'une excuse ou d'un regret exprimé par l'amant pour qu'elle soit touchée et que sa colère fasse place à la douceur. Cette règle est mentionnée dans cinq nouvelles. Marguerite est en colère contre le comte car elle croit qu'il ne l'a pas bien servie auprès du duc puisqu'elle est toujours en retraite et ne peut retourner à la cour, mais elle lui pardonne bientôt : « Ingrat ! s'écria-t-elle, est-ce ainsi que vous avez pris mon party quand le Duc vous a fait voir à quel point il estoit irrité contre moy ? [...] Le Comte s'excusa si bien, et dit tant de bonnes raisons pour se justifier aupres d'elle qu'ils firent bien-tost la paix ensemble⁷⁰⁶ ». Dans la nouvelle *Dom Amador de Cardone*, on voit les réactions diverses des dames qui éprouvent du dépit et de la colère lorsque leur barque chavire et qu'elles ne sont pas sauvées par leur amant respectif :

cette bizarerie de la fortune donna matiere à bien des reproches et à des mépris ; Fortun et Dom Amador de Cardone en furent les plus accablez, Cantespine et Zelide estoient violentes, elles croyoient avoir sujet de se plaindre d'eux, et elles n'épargnerent point tous les outrages que leur dépit leur persuada qu'ils meritoient. Le Comte de Barcelone ne fut pas exempt des plaintes de Cantespine ; mais pour le Comte d'Urgel, elle eut tant d'indifference pour luy qu'elle ne luy fit pas l'honneur de se plaindre de son procedé⁷⁰⁷.

⁷⁰⁶ *La belle Marguerite, nouvelle, op. cit., p. 62.*

Deuxièmement, un manque de courtoisie élémentaire, la moindre entorse aux règles de politesse est impardonnable de la part d'un galant et irrite la belle, nous dit-on dans une bonne dizaine de textes. Sudelie se met en colère quand elle apprend que le comte de Tekely est parti sans lui dire au revoir : « [Sudelie] fut si offensée de n'entendre plus parler de luy, et sur tout de ce qu'il étoit party sans luy rien dire, qu'elle eut une honte secrete d'avoir eu tant de foiblesse pour un homme qui y répondoit si mal ; et dans la colere où elle étoit contre luy, elle chercha à luy trouver des défauts pour se consoler plus aisément de sa perte⁷⁰⁸ ». De même, Celanire est irritée par Cleandre qui est venu la voir sans lui en avoir demandé la permission au préalable⁷⁰⁹.

Ne pas se présenter à un rendez-vous, ne pas daigner répondre à un billet, ne pas donner signe de vie ou refuser un présent est perçu, en troisième lieu, comme un manque d'empressement et de reconnaissance du galant à l'égard de la belle. Ces marques de mépris, d'indifférence et d'oubli froissent la délicatesse de la dame et suscitent immédiatement son indignation. Une quinzaine de nouvellistes évoque cette règle pour justifier l'emportement de leurs personnages féminins, à l'exemple de cette dame qui est en colère contre Eugenio car il ne s'est pas présenté au rendez-vous la veille, ce qui lui a causé du souci⁷¹⁰. Cette règle, qui est aussi connue des autres personnages, a une influence sur leurs agissements. Albirond sait pertinemment qu'il

⁷⁰⁷ *Histoire espagnole ou Dom Amador de Cardone, nouvelle, op. cit.*, p. 45-47.

⁷⁰⁸ Jean de Préchac, *Le comte Tekely, nouvelle historique*, Paris, Claude Barbin, 1686, in-12, p. 53-54.

⁷⁰⁹ Madeleine de Scudéry, *La promenade de Versailles, op. cit.*, p. 472.

⁷¹⁰ « La colere la fit plutost rendre que l'amour au lieu de l'assignation. Elle fit de grandes plaintes à Eugenio, luy dit qu'elle avoit esté fort en peine de luy, et qu'elle avoit crû qu'il s'estoit trouvé embarrassé dans quelque méchante affaire », « Eugenio. Nouvelle », *Mercur Galant*, Paris, 1674, t. V, p. 20-21.

doit accepter les présents de la sultane pour ne pas la courroucer : « Albirond ne pouvoit pas refuser cela sans offenser sa nouvelle Maistresse, car elles font un capital d'un refus comme d'un grand mespris⁷¹¹ ». Mme de Tournon qui veut brouiller deux amants, Sansac et Mlle de Roye, part de cette règle pour élaborer sa stratégie :

On supprima les lettres qu'ils s'écrivaient de part et d'autre et on dit seulement à Mademoiselle de Roye que Sansac lui était très obligé de ses rubans ; ce mépris, qu'elle avait si peu mérité, la mit dans une colère inconcevable. D'abord elle fut surprise de ce procédé, mais son esprit était aigri de longue main par la froideur extraordinaire qu'on lui marquait et tout paraît vraisemblable à la jalousie⁷¹².

Les nouvellistes, en plus de diffuser cette règle pour instruire leurs lecteurs sur l'art d'aimer, en font un procédé littéraire. La colère féminine, prévisible et facilement provocable dans ce contexte, devient un obstacle qui nuit au bon déroulement de l'intrigue en mettant l'amour des amants en péril. C'est effectivement ce qui se produit dans une nouvelle de *Mercure Galant* où une belle choisit, par dépit, d'épouser le financier parce que le cavalier qu'elle aime n'est pas venu à son rendez-vous : « le sujet qu'elle croyoit avoir de se plaindre des mépris du Cavalier, tout cela luy fit une impression si forte, qu'elle signa [le contrat de mariage] comme on le voulut⁷¹³ ».

En dernier lieu, porter atteinte à la liberté de la dame n'est pas une pratique davantage recevable. Quand elle croit que le baron Holk a mis Eugénie à son service pour l'espionner, Béralde est en proie à la colère⁷¹⁴. Pire encore, les mauvais

⁷¹¹ Sébastien Bremond, *L'amoureux africain ou nouvelle galanterie*, op. cit., p. 40.

⁷¹² Catherine Bernard, *Le comte d'Amboise, nouvelle*, op. cit., p. 295.

⁷¹³ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1682, p. 253.

⁷¹⁴ « Mais s'étant aperçue qu'elle [Eugénie] l'avoit suivie [Béralde] et qu'elle l'avoit surprise en pleurant, il luy prit un mouvement de colere qui l'obligea à se tourner du côté de cette fille : Commencez-vous à me persecuter, luy dit-elle ? dites à celui qui vous envoie chez moy, que je ne

traitements et les marques de violence sont inadmissibles de la part d'un galant homme, et la colère féminine qui s'ensuit est juste et légitime. La cabaretière est en colère contre son mari qui l'a injustement battue et elle décide de se séparer de lui : « Les coups s'impriment bien avant dans l'ame d'une femme, et on n'en voit gueres revenir d'un pareil traitement. La cabaretiere ne voulut point aussi entendre parler de luy pardonner⁷¹⁵ ». Plus loin, on lit : « Elle est extremement irritée, et a la justice de son costé⁷¹⁶ ».

La nouvelle galante « Suite de l'histoire des fleurs » présente la colère provoquée par des manquements aux devoirs de galanterie sous un autre jour, moins favorable aux dames. D'abord, l'auteur prend appui sur cette règle pour expliquer la conduite de ses personnages et pour nourrir son intrigue : « Aucuns devoirs cependant n'estoient rendus de sa part à la Violette. Ce procedé marquoit de l'oubly, de l'indifférence, ou du mépris. Elle en redoubla sa colère contre luy, et vint mesme deux fois dans sa Retraite pour luy en faire des reproches⁷¹⁷ ». Cette nouvelle prenant la forme d'une allégorie, un enjeu moral s'y dessine nécessairement. On en profite donc pour donner une petite leçon aux lecteurs. Lorsque la Violette cherche à se venger du Muguet en médissant à son sujet, on déplore le dérèglement de ses passions alors qu'on loue la tranquillité du Muguet. Il faut dire que dans cette histoire, on tente surtout de condamner la coquetterie de la Violette qui prétend être aimée de tous. L'action se déroule progressivement : « elle s'attendit donc à un autre [devoir

l'aimeray jamais », Jean de Préchac, *Le beau Polonois, nouvelle galante*, Lyon, Thomas Amaury, 1681, in-12, p. 68.

⁷¹⁵ Gatien de Courtilz de Sandras, *Nouvelles amoureuses et galantes*, op. cit., p. 293.

⁷¹⁶ *Ibid.*, p. 294.

⁷¹⁷ « Suite de l'histoire des fleurs », *Mercurie Galant*, Paris, juin 1681, p. 80.

d'amant]. Le temps luy fit voir que son attente estoit vaine. Elle en eut du dépit. La patience luy échapa, et la vengeance s'emparant enfin de son ame, elle se déchaîna d'une telle maniere contre le Muguet, que tout le Parterre en fut surpris et scandalisé⁷¹⁸ ». Puis, vient le jugement moral final :

L'Iris, ancienne Amie du Muguet, l'avertit des discours outrageans que la Violette tenoit de luy. Il en écouta le rapport avec étonnement, mais aussi avec modération. Elle est en colere, dit-il, il faut l'excuser, et ne la pas croire. Ce peu de mots fut toute sa défense. Il n'y a rien adjouté jusqu'à ce jour, par le respect qu'il doit au Sexe de cette Fleur, et par la considération des premieres bontez qu'elle a eues pour luy. Tout le Parterre l'a loué de cette conduite peu ordinaire, a blâmé celle de la Violette, et a déclaré qu'une tendresse et des faveurs qu'on accorde à tout venant, méritoient d'estre payées de mépris⁷¹⁹.

Les nouvellistes qui évoquent ces règles dans leurs nouvelles le font donc surtout pour expliquer pourquoi les belles se mettent en colère, pour enseigner aux galants les écarts de conduite à éviter et les comportements à privilégier afin de plaire aux belles, pour structurer le déroulement de leur intrigue et parfois la faire rebondir.

3.D. Le mépris des charmes et de la beauté

Les motifs qui légitiment la colère et la vengeance féminine sont le plus souvent tirés de la sphère de la vie privée et se présentent presque toujours comme des attaques personnelles. La femme est donc ouvertement autorisée à se mettre en colère et peut se venger, dans une quinzaine de nouvelles, lorsque l'on méprise ses charmes ou que l'on fait injure à sa beauté. Sous la plume de Catherine Bernard, cette règle typiquement féminine prend la forme de maximes : « On est particulièrement

⁷¹⁸ *Ibid.*, p. 84-85.

⁷¹⁹ *Ibid.*, p. 85-86.

jalouse de sa beauté, et souvent on ne veut un amant que pour en rendre témoignage » ; « Les mépris qu'on a pour une belle lui font plus de dépit encore que tout ce qu'on pourrait marquer au plus amoureux de tous les hommes »⁷²⁰. Cette règle évoque bien entendu la vanité, ce défaut que les moralistes attribuent généralement aux femmes et contre lequel on ne cesse de les mettre en garde⁷²¹, mais elle repose surtout sur un schéma de colère et de vengeance bien connu depuis Sénèque et repris par Cureau de la Chambre⁷²². L'indignation vient d'une trop haute estime de soi, or les femmes accordent la plus grande importance à leur beauté, elles se sentent donc offensées par ceux qui ne rendent pas justice à l'avantage que la nature leur a donné, y voyant une marque de mépris.

Du moment que la suprématie de sa beauté lui est contestée, la dame est piquée à vif dans son honneur et désire se venger de cet homme, qu'elle l'aime ou non. Cette règle est reprise et modulée dans diverses situations. La colère de Lèriane quand elle apprend que son laquais ne la trouve pas belle en est un exemple : « Ayant sçeu un jour que son laquais avoit dit à quelques gens qu'il ne la trouvoit pas belle, elle en eut un tel dépit qu'il la rendit malade jusques à luy faire garder le lit. Elle le maltraita si fort, et le chassa, ne pouvant souffrir devant ses yeux personne qui ne

⁷²⁰ Catherine Bernard, *Fédéric de Sicile*, op. cit., p. 146.

⁷²¹ Voir par exemple Jean de La Bruyère, *Les caractères*, « Des femmes », n° 5 à 8. Fénelon, dans son traité de *L'éducation des filles* consacre le chapitre X à « La vanité de la beauté et des ajustements », de même que l'abbé Du Bosc consacre un chapitre à la beauté dans la première partie de *L'honnête femme*. François de Grenaille, dans le chapitre qui porte sur les soins du corps, insiste davantage sur la modestie des filles qui doit paraître jusque dans leur habillement par la simplicité des parures et des vêtements.

⁷²² Sénèque, *Dialogues. De Ira / De la colère*, t. I, Paris, Belles Lettres, 1922, p. 77. Marin Cureau de la Chambre, *Les caractères des passions*, op. cit., vol. 2, p. 320-321.

l'adorast⁷²³ ». Cette sensibilité des femmes pour leur beauté ne s'atténue pas avec l'âge, au contraire, et leur irritation tourne à la fureur quand un galant ose les railler au sujet de leur vieillesse. Telle est la réaction de Lingafer lorsqu'elle lit les trois méchantes épitaphes que l'Allemand a composées à son sujet :

Cy dessous gist une enragée, / Qui fust dès le berceau sans grace et sans appas, / Les Vers ne la mangeront pas, / Car ils l'ont déjà mangée.

AUTRE. En laideur, en malice, elle fut sans seconde, / Ses yeux annonçoient les malheurs ; / Passant, sur ce Tombeau ne verse point de pleurs, / Il valoit mieux pleurer lors qu'elle vint au monde.

AUTRE. C'est icy le Tombeau du Vice : / En ce lieu Lingafer termina sa fureur. / De son sexe elle fut l'horreur, / Du nostre elle fut le supplice⁷²⁴.

Les femmes s'irritent autant, si ce n'est davantage, quand le galant, en plus de mépriser leur beauté, leur fait l'offense de préférer la beauté d'une autre dame. La description que fait Bremond de la colère de la reine quand elle voit Saluces préférer la beauté de Briséïde à la sienne, respecte cette règle et en souligne bien tous les enjeux⁷²⁵. De même, lorsque l'amant ne profite pas des faveurs qu'elle lui offre, la dame s'emporte voyant là un nouvel outrage que l'on porte à sa beauté, une preuve que l'amant n'a que de l'indifférence à son égard et qu'il est insensible à ses grâces. La colère peut être grande, comme celle de Lupanie lorsque son amant la couvre, par

⁷²³ Jean Donneau de Visé, *L'amour échappé ou les diverses manieres d'aymer, contenuës en quarante histoires ; avec Le Parlement d'Amour*, op. cit., t. II, p. 92-93.

⁷²⁴ Antoine Torche, *Le chien de Boulogne ou l'amant fidelle, nouvelle galante*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1668], p. 177-178 (en italique dans le texte). Voir aussi p. 183.

⁷²⁵ « [Saluces] n'eut pas plustôt tourné les yeux du costé de la Princesse, qu'Elle vit ses charmes deffaits. Cruelle aventure pour une si belle Reyne, qui avoit meprisé la conquête de plusieurs Rois. Elle en fut outrée jusqu'au cœur : Neanmoins comme elle avoit assez bonne opinion d'Elle même, pour ne pas ceder à une autre ; et qu'une femme se flatte toujours fort aysement sur sa beauté, Elle voulut revenir à la charge : Elle le regarda, soupira dans le temps qu'il jettoit les yeux sur Elle ; luy sourit, luy parla fort obligeamment : tant d'avances devoient produire quelque effet, mais rien, ou bien peu de chose. [...] Ah mon dieu quel depit ! » Sébastien Bremond, *La princesse de Monferrat. Nouvelle, contenant son histoire et les amours du comte de Saluces*, op. cit., p. 73-74.

pudeur, au lieu de jouir des charmes qu'elle lui expose⁷²⁶, ou être de courte durée. La sultane, lorsque Albirond reste impuissant devant ses charmes, est en proie à la colère mais ce mouvement est suivi de rires et de railleries⁷²⁷.

Toutes ces belles éprouvent un vif désir de vengeance, et à en croire Mme de Montferrier qui écrit au chevalier de Virlay, la vengeance n'est d'ailleurs pleinement autorisée qu'à l'occasion d'une démonstration de mépris : « Défaites-vous donc de vos scrupules, et ne vous exposez point à ma vengeance : notre sexe ne la croit jamais si légitime que sur ces sortes de choses⁷²⁸ ». On trouve le même genre d'avertissement sous forme de maximes dans la nouvelle *Dom Amador de Cardone*⁷²⁹ et dans le *Journal amoureux*⁷³⁰. Si la vengeance féminine est légitime quand un homme fait injure à sa beauté, elle ne reste que dans les limites du raisonnable, dans la sphère de la vie privée. Elle peut consister à aimer ailleurs, à nuire aux amours du galant, à le séduire et/ou à cesser de l'aimer. Les nouvelles deviennent en quelque sorte un répertoire qui permet au lecteur d'apprendre de manière divertissante quelles sont les pratiques recommandables et celles dont il faut se méfier. On y passe en revue tous les cas de figures : Mme de L'Archant ne montre pas à Tournon qu'elle l'aime pour se venger du mépris qu'il a fait de sa beauté en lui préférant d'abord

⁷²⁶ Paul-Alexis Blessebois, *Lupanie. Histoire amoureuse de ce temps*, s.l., s.é., s.d., in-12, p. 100-102.

⁷²⁷ « L'amoureuse Sultane s'en offense à la fin, sa patience est à bout, et son ame toute enflammée ne pouvoit souffrir plus long-temps auprès d'elle un homme de marbre : elle l'abandonne donc d'un air plein de colere et de mespris sans luy dire une seule parole, et se retire vers son Esclave. » Sébastien Bremond, *L'amoureux africain ou nouvelle galanterie*, *op. cit.*, p. 209. Voir aussi p. 213.

⁷²⁸ Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Le portefeuille*, *op. cit.*, p. 585-586.

⁷²⁹ « [L]a vengeance est la passion favorite des Dames apres l'amour, elles ne pardonnent gueres une offense qui touche le merite et la beauté », *Histoire espagnole ou Dom Amador de Cardone, nouvelle*, *op. cit.*, p. 23.

⁷³⁰ « Une Dame vange le mépris qu'on fait de sa beauté préféablement à tous les autres outrages », Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Journal amoureux*, *op. cit.*, p. 198.

Mme d'Annebault⁷³¹, Madame veut donner de l'amour à Tournon pour se venger du fait qu'il n'a pas remarqué sa beauté et qu'il lui préfère Mme de L'Archant⁷³², Sélimane veut se venger de l'outrage que le sultan a fait à sa beauté en aimant Arianisse⁷³³, et Menalippe veut se venger de la raillerie d'Eraste au sujet de son âge et de sa beauté en nuisant à ses amours avec la duchesse de Silesie⁷³⁴.

La vengeance étant une pratique jugée inconvenante pour le sexe faible, il arrive qu'elles s'en remettent à un tiers. La marquise désire ardemment se venger du mépris que le comte de Beaujeu a fait de sa beauté. Sa fille Perline écrit d'ailleurs un billet au comte pour l'en aviser : « Ma mere est dans le dernier emportement contre vous, elle ne respire que vengeance, et ne parle que de vous arracher les yeux, continués vostre voyage, et laissez passer les premiers transports de sa colere⁷³⁵ ». La marquise respecte toutefois la règle de la division sexuelle et demande à son fils de prendre le soin de la venger : « sa fureur alla si loin, qu'elle menaça son fils de ne le voir jamais, s'il ne la vangeoit de l'outrage qu'elle pretendoit avoir receu du Comte⁷³⁶ ». La vengeance féminine est donc reconnue par les nouvellistes comme un juste désir, une douce récompense, et donne lieu à des projets ou à des menaces, mais elle semble n'être permise que du moment qu'elle reste dans un cadre galant et s'intègre facilement aux normes qui régissent l'honnête société. Elle est tolérée lorsqu'elle se limite aux jeux de l'amour, qu'elle ne fait pas couler de sang ni ne

⁷³¹ *Ibid.*, p. 225.

⁷³² *Ibid.*, p. 223.

⁷³³ Anne de La Roche-Guilhen, *Le grand Scanderberg, nouvelle*, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1688], p. 59.

⁷³⁴ Claude Colin, *Eraste, nouvelle : ou sont descrites plusieurs aventures amoureuses*, op. cit., p. 32.

⁷³⁵ Jean de Préchac, *Le voyage de la reine d'Espagne*, vol. 1, Paris, Jean Ribou, 1680, in-12, p. 130-131.

provoque de désordre sur la scène publique. Les nouvellistes ne condamnent donc pas les femmes qui s'emporent quand on outrage leur beauté, mais ils tentent d'en éviter les effets en privilégiant les vengeances galantes dans leurs textes.

L'emploi de cette règle par les nouvellistes ne sert pas uniquement à justifier la colère féminine et à prescrire des bornes au désir de vengeance qui l'accompagne : elle dicte aussi la conduite des autres personnages et structure le déroulement de l'intrigue. Les nouvellistes mettent en scène des hommes du monde qui connaissent (et font connaître au lecteur) cette règle et optent pour un comportement qui les mettra à l'abri de cette grande colère et du désir de vengeance qui l'accompagne. C'est pour en éviter les effets que le comte ne va pas à la rencontre de la marquise :

le Comte ne fut averti de la colere de la Marquise, qu'après qu'il eut appris son départ, une resolution si precipitée l'embarassa extrêmement, il voulut la suivre d'abord [...] mais comme il avoit une parfaite connoissance de l'humeur des femmes, il fit reflexion que sa presence ne serviroit qu'à aigrir davantage l'irritée Marquise ; car il est certain qu'une femme ne pardonne jamais le mépris qu'on a fait de sa beauté⁷³⁷.

Les auteurs y ont aussi recours car la dynamique inhérente à cette règle rend la progression de l'intrigue cohérente. Cet enchaînement d'action/réaction est à l'œuvre dans *Célinte, nouvelle première*. Clariste s'emporte contre Ariston car elle croit qu'il a raillé sa beauté dans quelques vers plaisants qui ont circulé dans le monde : « Il est pourtant certain qu'Ariston n'y avoit point songé, mais comme elle le croyoit, elle en avoit l'esprit irrité, et ne perdoit nulle occasion de luy rendre raillerie pour raillerie⁷³⁸ ». Elle surnomme Ariston et Méliandre les « vulgaires amants », se

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 149-150.

⁷³⁷ *Ibid.*, p. 122-123.

⁷³⁸ Madeleine de Scudéry, *Célinte, nouvelle première*, *op. cit.*, p. 87.

souciant peu de nuire à Méliandre qui pourtant ne lui a fait aucune injure. Ce mot d'esprit qui fait le tour de la belle société égratigne au passage l'honneur des deux hommes. Cherchant toujours une occasion de se venger, elle troque la raillerie pour la plume, et compose une chanson, dans laquelle elle ridiculise Ariston, qui connaît un franc succès auprès de la société de salon. Ce couplet que tout le monde chante « devint tellement à la mode, que le pauvre Ariston en eut l'esprit assez mortifié⁷³⁹ ». Dans cette nouvelle de Mlle de Scudéry, si c'est la fonction structurante de la règle qui est privilégiée, l'enseignement moral et civil n'est pas mis de côté pour autant puisque les moyens de vengeance privilégiés par la belle irritée sont la raillerie et les vers, pratiques acceptables car elles ne détruisent pas l'équilibre du salon mondain.

3.E. L'atteinte à la pudeur et à la vertu

L'histoire se complique pour l'amant car, s'il ne doit pas mépriser la beauté et les charmes de la dame sous peine de provoquer sa colère, il ne doit pas non plus abuser de ses faveurs ni pousser trop loin leur commerce amoureux : tout est une question de juste mesure. La hardiesse et la témérité dont font preuve certains galants irritent les belles qui y voient un outrage à leur vertu, une atteinte à leur pudeur, un manque de respect à leur égard. Elles nourrissent un immense ressentiment à l'égard de celui qui croit qu'elles peuvent se donner avec tant de facilité, qu'elles sont assez faibles pour succomber à leurs avances, de la même manière qu'une simple déclaration d'amour suffit à les courroucer. La colère et la vengeance féminine se portent donc, dans ce cas, au secours de leur vertu, en posant des bornes aux désirs

⁷³⁹ *Ibid.*, p. 93.

des hommes et à leurs initiatives. C'est pour cette raison qu'elles sont valorisées mais l'amour est également en jeu. En portant atteinte à la pudeur et à la vertu de la dame, le galant ne remplit pas les devoirs du parfait amant, et il n'en faut pas plus pour qu'elle en conclue aussitôt : « il ne m'aime pas, s'il m'aimoit il ne chercheroit pas à m'outrager⁷⁴⁰ ».

La lecture des nouvelles galantes et historiques permet de mettre au jour les limites que l'amant ne doit pas outrepasser, les règles qu'il doit suivre s'il veut éviter de déplaire à sa belle. Ces règles sont assez simples et correspondent au code de l'amour tendre. D'abord, l'amant ne doit pas se présenter dans la chambre de la dame (dans le sérail dans le cas des nouvelles ottomanes) ni être seul avec elle afin de ne pas l'exposer à la médisance. Ainsi, Clorinde se met en colère quand le marquis se fait hardi au point d'aller dans sa chambre la nuit et le menace de ne plus le voir jamais⁷⁴¹, Arianisse est en colère quand Musulman vient la voir au sérail déguisé en fille⁷⁴². Le galant ne doit pas chercher à profiter des faveurs de sa dame hors des liens sacrés du mariage. On voit, dans les textes, que Clorinde éprouve de la colère quand son ancien amant a l'insolence de vouloir reprendre leur commerce amoureux alors qu'elle est mariée à présent : « Clorinde, jugeant par la lecture de cette Lettre, que le Marquis pretendoit se servir de ses premiers droits, eut contre luy toute l'indignation, dont une femme irritée peut estre capable : Il luy passa mille desseins violens par la teste, pour se venger de ce perfide⁷⁴³ ». La colère de Divine est tout aussi grande en

⁷⁴⁰ Béralde, *prince de Savoye*, *op. cit.*, vol. 1, p. 96.

⁷⁴¹ Jean de Préchac, *Nouvelles galantes et aventures du temps*, t. II, Paris, Compagnie des Libraires, 1680, in-12, p. 60.

⁷⁴² Anne de La Roche-Guilhen, *Le grand Scanderberg, nouvelle*, *op. cit.*, p. 165.

⁷⁴³ Jean de Préchac, *Nouvelles galantes et aventures du temps*, *op. cit.*, t. II, p. 71-72.

découvrant que c'est La Valinière et non son mari qui a profité de ses faveurs dans son lit :

Divine qui le reconnut à sa voix, se mit à crier de toute sa force, et entra dans une fureur, qu'il seroit difficile d'exprimer aussi grande qu'elle l'estoit : voyant que personne ne venoit à son secours, et que son perfide amant la retenoit dans son lit avec violence elle s'abandonna aux larmes, et luy dit toutes les injures que sa colere luy inspira : les noms de traître, lâche et barbare, furent les moindres, dont elle se servit, pour luy reprocher sa perfidie⁷⁴⁴.

L'amant ne peut espérer voir le corps de la dame aimée de trop près. Amelonde s'empporte quand Vadelian prétend pouvoir toucher son sein parce qu'il lui jette une bourse remplie d'or : « le feu de son cœur outragé luy monte au visage ; et d'un ton de voix aussi ferme que ses sentimens estoient genereux, Impudent, luy dit-elle, où vous ay-je donné sujet d'entreprendre de me faire cette injure ? Et par quelles apparences en toute ma conduite avez vous pû me soupçonner d'une lâcheté ?⁷⁴⁵ »

À la lumière de ce que l'on vient de voir, il semble bien que les exemples de colère féminine mis de l'avant par les nouvellistes dans leurs textes servent autant à encourager les dames à adopter un comportement vertueux qui protège leur pudeur⁷⁴⁶, qu'à inciter les hommes à éviter les écarts de conduite, que les auteurs cherchent à diffuser, par ce moyen, un double enseignement. Mais qu'en est-il de leur position face à la vengeance ? Lorsque l'injure ressortit du domaine privé, qu'elle est faite à l'abri du regard d'autrui (comme c'est le plus souvent le cas quand il s'agit d'amour

⁷⁴⁴ *Ibid.*, p. 27-28.

⁷⁴⁵ François Hédelin, abbé d'Aubignac, *Amelonde, histoire de nostre temps. Ou l'on void qu'une honneste femme est heureuse quand elle suit un conseil sage et vertueux*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1669, in-12, p. 267.

⁷⁴⁶ Les nouvelles recoupent ici l'enseignement qu'on prodigue aux filles dans les manuels de civilité. François de Grenaille, par exemple, écrit : « Je veux que l'honneste fille ait tant de soin de son honneur, qu'elle fuie les moindres dangers, où il pourroit, je ne dis pas se perdre, mais amoindrir son esclat. » (*L'honnête fille où dans le premier livre il est traité de l'esprit des filles*, Paris, Honoré

et de galanterie), la vengeance des femmes n'est pas valorisée car elle est jugée inutile, la colère étant suffisante pour dissuader l'amant d'aller plus avant. S'ajoute à cela la règle de la division sexuelle selon laquelle les femmes sont trop faibles pour se venger. Les personnages féminins désirent se venger de celui qui a porté atteinte à leur pudeur, souhaitent punir l'indigne amant de sa témérité, mais elles ne vont pas plus avant dans leur projet de vengeance puisqu'il n'y a pas de dommages publics. Amelonde résume bien la situation quand elle ose se plaindre de sa condition de femme : « Que les femmes sont malheureuses de n'avoir pas droit de prendre les armes pour se venger ! J'en aurois bien la force, mais nous sommes reduites à la nécessité de souffrir, et de ne pas éclater d'un outrage qui n'a que notre honneur pour témoin⁷⁴⁷ ».

Mais dès que l'injure relève du domaine public, qu'un tiers est témoin de l'offense portée, la vengeance, tout comme la colère qui la précède, devient acceptable et on reconnaît à la femme le droit d'exiger réparation et de rétablir sa réputation. Selon cette règle, l'amant est encore plus coupable s'il ose publier (faussement) qu'il a profité des faveurs de la belle, car non seulement il outrage sa vertu, mais il est indiscret et nuit à sa réputation. C'est donc en toute légitimité qu'elle s'emporte et cherche à se venger afin de sauver son honneur et de protéger sa vertu. La dimension collective de la colère et de la vengeance punitive est évidente dans cette nouvelle du *Mercure Galant* qui prend la forme d'un *exemplum* : « Le beau

Champion, 2003 [1640], p. 370.) L'honneur des filles résidant, on le sait, dans la chasteté, la continence et la pudicité.

⁷⁴⁷ François Hédelin, abbé d'Aubignac, *Amelonde, histoire de nostre temps. Ou l'on void qu'une honneste femme est heureuse quand elle suit un conseil sage et vertueux*, op. cit., p. 268-269.

Sexe outragé s'assemble, On s'anime, on confere ensemble ; Jugez ce qui fut dit, quels Arrests on donna, Et combien l'on se dechaisna⁷⁴⁸ ». Les femmes décident de punir le galant qui dit avoir profité de leurs faveurs. Pour se venger, elles lui font une plaisanterie (il est lié, déshabillé et promené partout, technique qui tient de l'ordre du charivari), puis elles vont se plaindre au juge qui émet un arrêt de cour exigeant du galant qu'il répare l'honneur des honnêtes femmes⁷⁴⁹. Le recours à la justice vient encore souligner le caractère public de l'offense subie et la légitimité du désir de vengeance des femmes, mais en lui donnant une forme plus convenable socialement.

Le pire outrage consiste à enlever la belle puisque cela blesse sa vertu, porte atteinte à son honneur et à sa réputation, en plus de ne pas respecter sa volonté et sa liberté. Tout cela fait que la colère des femmes est juste, légitime et éclatante. Zamire réagit ainsi quand elle comprend que Bastame l'enlève : « Je vis d'abord que le bon office qu'il me rendoit étoit un bien empoisonné, et que j'allois passer par une épreuve plus cruelle que celle des flammes. Je lui en fis des reproches tels que mon juste ressentiment me pouvoit inspirer. Il y répondit froidement, et me laissa la seule liberté de me chagriner⁷⁵⁰ ». La vengeance qui suit un enlèvement est proportionnelle à l'outrage fait à la dame puisqu'en agissant ainsi le ravisseur a compromis la demoiselle et irrémédiablement entaché sa réputation : sans vertu, la demoiselle est

⁷⁴⁸ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1686, p. 130.

⁷⁴⁹ « Cette Boiteuse dit, que pour vanger l'outrage, Il falloit se saisir de ce lasche Imposteur, Et que sur son honneur Elle leur promettoit de le rendre plus sage. » « Chaque coup est suivy d'une nouvelle injure, Puis on le laisse seul, pleurer son aventure, Apres s'estre si bien vangé, Le Sexe ayant pour Chef cette Boiteuse habile, Alla se plaindre en Corps au Juge de la Ville, De ce faux Détracteur qui l'avoit outragé. » *Ibid.*, p. 130-131 et p. 132. Voir aussi « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1684, p. 195-218, où les femmes se liguent entre elles et battent le galant pour se venger, après avoir eu confirmation des contes qu'il publie à leur sujet.

⁷⁵⁰ François Raguenet, *Zamire, histoire persane*, op. cit., p. 231.

perdue. Liris souhaite ardemment se venger de la tentative d'enlèvement d'Argestan et en homme du monde, Argestan s'expose à cette vengeance qui échoue finalement : « Son amour se réveilla, il tendit son sein à cette belle irritée, et la pria de le frapper, luy protestant qu'il aimoit mieux mourir que de vivre avec sa haine : Elle n'eut point de retour de tendresse qui l'empeschast d'exécuter son dessein ; Elle le frappa sans consulter que sa vangeance, et luy fit une playe profonde, mais qui par bon heur n'estoit pas mortelle⁷⁵¹ ». Les femmes, selon la règle de la division sexuelle, sont toutefois encouragées à ne pas être les ouvrières de leur vengeance, mais à recourir plutôt à un tiers ou à la justice. C'est ce que fait Helena en s'adressant aux juges mais elle se bute à leur refus :

Je leur répondis fort hardiment, que je ne prétendois pas seulement mon élargissement ; mais que je demandois qu'ils me fissent justice de l'affront qu'on m'avoit fait de m'enlever par force de chez moy. A ces paroles, ils furent bien surpris ; ils auroient voulu me donner satisfaction mais ils ne le pouvoient, sans ternir la reputation de Dom Sebastian et de Don Sanches son Frere⁷⁵².

C'est Dom Diego qui la venge de façon inattendue (non préméditée) en tuant son ravisseur, la vengeance devenant du coup une marque d'amour⁷⁵³. On tâche également de limiter l'ampleur que peuvent prendre ces vengeances en déclarant, par exemple, qu'une femme doit se considérer vengée quand quelqu'un la sauve de son ravisseur et qu'elle échappe à son enlèvement. Cleonte rappelle ainsi Celie à l'ordre : « Helas, Madame, interrompit Cleonte, contentez vous qu'Arside vous ayt vengée, sans accroistre mon mal par des reproches qui sont mille fois plus cruels que la mort

⁷⁵¹ Jean Donneau de Visé, *L'amour échapé ou les diverses manieres d'aymer, contenuës en quarante histoires ; avec Le Parlement d'Amour*, op. cit., t. III, p. 244-245.

⁷⁵² *Nouvelles de l'Amérique ou le Mercure Ameriquain. Où sont contenuës trois histoires veritables arrivées en nôtre temps*, op. cit., p. 81.

⁷⁵³ « Ah ! Madame, dit Dom Diego, est-ce Don Sebastian à qui j'ay fait perdre la vie ? Oüy, répondit Helena, Ha, repartit-il, je suis satisfait ! puisque j'ay le bon-heur de vous avoir vengée et délivrée de vôtre plus grand ennemy. » *Ibid.*, p. 90-91.

qu'il m'a donnée⁷⁵⁴ ». On trouve même un cas de femme sage renonçant à se venger pour ne pas faire d'éclat : il s'agit de Christine qui n'éprouve pas le désir de se venger de Dom Philippe voulant l'enlever, et qui lui fait simplement part de son refus de l'épouser⁷⁵⁵. On le voit, bien que le droit des femmes à la vengeance soit reconnu dans les nouvelles, on tend à le leur dénier ou alors à leur imposer des limites de plus en plus étroites afin d'éviter les éclats et les débordements qui causeraient du désordre dans la société.

4. LA COLÈRE ET LA VENGEANCE SUITE AU MÉPRIS DE L'ÊTRE AIMÉ

4.A. Le mépris

Les amants dont l'amour n'est pas payé de retour et qui voient leur passion dédaignée par l'être aimé, sont profondément blessés par ce mépris, ils s'emporent avec fracas et désirent se venger. Ce code respecte à la lettre la définition aristotélicienne qui veut qu'un individu se mette en colère quand il est l'objet d'un mépris injustifié et qu'il cherche à se venger en rendant dédain pour dédain. Les amoureux ne supportent pas que leur personne suscite des sentiments si peu flatteurs, que le don de leur cœur soit considéré sans valeur par l'être aimé. En ouvrant son cœur et en s'abandonnant complètement à l'autre, l'amoureux(se) espère toucher l'objet de sa flamme, s'attend à ce que sa tendresse donne lieu à de la gratitude de sa

⁷⁵⁴ A. Ancelin, *Le portrait funeste, nouvelle*, op. cit., p. 14.

⁷⁵⁵ « Mais Christine qui estoit de l'humeur de la plupart des femmes, qui ne hayssent jamais mortellement les amans même, qu'elles ne veulent point aimer, fatiguée d'ailleurs des éclats qu'elle avoit déjà causé, elle ne put se résoudre à se vanger cruellement des desseins qu'une passion qu'elle avoit donnée avoit inspiré, et elle se contenta d'entrer dans la chambre de Dom Philippe suivies des nobles de son voisinage ; Elle lui dit avec plusieurs marques de consideration pour sa personne, qu'elle

part, mais puisqu'il n'en est rien, il (elle) se met en colère. On trouve près de dix exemples de personnages masculins dont la colère répond à cet impératif dans les textes littéraires, qu'il s'agisse de la fierté du cardinal irrité par le mépris que lui témoigne la duchesse⁷⁵⁶, ou du grand dépit qu'éprouve Dom Arias lorsque Dona Hermosa le regarde avec mépris⁷⁵⁷. De même, les femmes sont sensiblement blessées par le mépris des hommes qui ne partagent pas leur sentiment d'amour. Retenons l'exemple d'Astérie qui se met en colère quand elle apprend que Tazandre, dont elle se croyait aimée, n'a que de l'amitié pour elle : « La pensée de l'injustice que luy faisoit Tazandre, en l'affligeant, luy donna de l'indignation pour luy ; et son dépit achevant de l'irriter, elle dit plusieurs fois en elle-mesme, il faut le mépriser comme il me méprise, et il faut qu'il reste dans mon cœur que le regret de l'avoir estimé⁷⁵⁸ ». Plus encore, lorsque la dame aimée repousse l'amour du galant ou refuse de l'épouser, il y voit un grave signe de mépris. Sa grandeur ou son mérite ne pouvant supporter de prodiguer en vain des preuves de sa passion, sa colère est terrible. Les hommes sont plus d'une quinzaine à s'irriter de la sorte dans les nouvelles. Amurat, pour ne prendre que cet exemple, est si en colère contre Arianisse qui refuse de l'aimer qu'il veut la tuer puis la menace de tuer son père : « Mon Amour vient enfin de céder à ma colère. Un homme comme moi ne doit pas écouter la pitié. Allez donc, Orcan, allez sacrifier l'ingrate Arianisse à la honte de m'avoir fait soupirer

ne pouvoit se resoudre à se marier », Jean de Préchac, *L'héroïne mousquetaire, histoire véritable*, op. cit., p. 91-92.

⁷⁵⁶ Isaac Claude, *Le comte de Soissons et le cardinal de Richelieu rivaux de madame la duchesse d'Elbæuf. Nouvelle galante*, op. cit., p. 120.

⁷⁵⁷ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, op. cit., vol. 2, p. 18-19.

⁷⁵⁸ *La mère rivale, histoire du temps*, op. cit., p. 63-64.

inutilement. Son sang éteindra le reste de mes feux⁷⁵⁹ ». Refuser d'épouser la dame est aussi la plus grande preuve de mépris qu'un homme puisse lui donner, mais cela est peu fréquent (on en trouve seulement trois cas dans les nouvelles). À preuve, cet échange entre le prisonnier Dom Sebastian et Abdelise :

le Roy m'a commandé de vous dire pour la dernière fois, que nostre mariage étoit le seul moyen, qui pouvoit vous rendre la liberté. Hé bien, Madame, s'il n'est que ce moyen pour me rendre libre, luy répondis-je brusquement, il faudra me resoudre à mourir dans l'esclavage. C'en est trop, me repliqua-t-elle avec transport, vostre dureté va jusqu'à l'outrage⁷⁶⁰.

L'homme peut également signifier son mépris à la dame en posant des actions qu'elle considère injurieuses à son égard, ce qui l'irrite profondément. La comtesse est en colère contre le baron qui cesse de venir la voir : « Ce procédé offensa la Comtesse. Elle le regardoit comme un mépris qu'il faisoit de sa personne, et qui luy étoit d'autant plus sensible qu'il venoit de la part d'un homme qu'elle aimoit passionnément. Son chagrin là dessus étoit si grand qu'il y avoit des momens qu'elle ne se connoissoit plus, et d'autres où la rage luy inspiroit la vengeance⁷⁶¹ ». Élizabeth se met dans une grande colère lorsqu'elle voit la bague qu'elle avait donnée au duc au doigt d'une demoiselle de compagnie de la princesse Marianne. Mépriser son présent est ici un acte bien plus grave qu'un simple manquement aux devoirs de galanterie, cela équivalait à la mépriser elle et son amour⁷⁶².

⁷⁵⁹ Anne de La Roche-Guilhen, *Le grand Scanderberg, nouvelle*, op. cit., p. 11. On lit aussi à la page 100 : « Je l'aime, je l'adore, et l'ingrate méprise mon ardeur avec une obstination cruelle. Considère, Aranit, combien il est honteux à un homme comme moi, de soupirer, et de souffrir en vain ; et ménage mes ressentimens. »

⁷⁶⁰ *Dom Sebastien, roy de Portugal. Nouvelle historique*, vol. 3, Paris, Claude Barbin, 1679, in-12, p. 180-181.

⁷⁶¹ Louis, chevalier de Mailly, *Les disgraces des amans*, op. cit., p. 253-254.

⁷⁶² « Ce mépris prétendu, lui parut l'outrage le plus sensible qu'elle pouvoit jamais recevoir ; ses yeux devinrent d'abord étincellans de colère, et la rage, qui s'étoit emparée de son cœur, se fit voir aussi-tôt sur son visage. » *Le duc d'Alañon*, op. cit., p. 248-249.

Les personnages témoignent haut et fort de leur désir de se venger de l'ingrat(e) qui les méprise et se font menaçant(e)s, à l'instar de cet amant irrité des mépris de Leonnille⁷⁶³ ou de Mme de Giac qui éprouve un fort ressentiment suite au mépris du duc de Bourgogne à son égard⁷⁶⁴. Mais les nouvellistes qui autorisent la colère et reconnaissent le désir de vengeance tâchent plutôt d'en limiter les éclats. D'abord, lorsqu'ils décrivent une vengeance sanglante, c'est pour la condamner et faire éprouver au lecteur de l'horreur pour ces dérèglements, la présentant explicitement comme une peinture des effets funestes de cette passion. Dom Alvar se venge d'Agnès, qui après l'avoir méprisé a épousé secrètement Dom Pèdre, en la tuant : « Juste Ciel ! dit-elle, en levant ses beaux yeux, si vous voulez vanger Constance, contentez-vous de tout mon sang, et épargnez celui de D. Pedre. Le barbare qui l'écoutoit ne lui donna pas le tems d'en dire d'avantage, et n'ayant pû toucher le cœur d'Agnes, il eut l'affreux plaisir de le traverser d'un poignard⁷⁶⁵ ». Nul doute, si on se fie à l'emploi des termes choisis par l'auteur pour qualifier cette vengeance (barbare, affreux plaisir), que sa pitié l'incline en faveur de la généreuse dame.

⁷⁶³ « Des vœux si mal reconnus, et un amour si mal traité, meritent bien que l'on tasche d'en tirer la vengeance par toutes sortes de voyes. Ingrate Leonnille ton Empire a eu son temps, il faut à present que tu serves de trophée à la victoire que je vais emporter sur ton orgueil », César-François Oudin, sieur de Préfontaine, *Le praticien amoureux. Le poete extravagant, avec l'assemblée des filous et des filles de joye. Nouvelles galantes*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1670, in-12, p. 35-36.

⁷⁶⁴ « [E]lle se laissa aller à des sentimens extrêmement opposez au caractere d'une femme qui aime, et s'y arrêtant avec plus de plaisir, qu'il n'eust esté necessaire : elle prit bien-tost d'étranges desseins pour parvenir à la vengeance qu'elle méditoit. Il est vray que l'amour qu'elle avoit eû pour ce Prince, luy revint souvent en la memoire, et il sembloit quelquefois, qu'elle se reprochoit la funeste resolution qu'elle avoit prise contre luy : Mais enfin, ces reflections ne firent pas grand effet, et le souvenir de ces dernieres offenses, l'emportant sur les restes d'une tendresse presque esteinte, elle n'écouta plus que son ressentiment. » Sieur de Curly, *Tideric prince de Galles, nouvelle historique*, op. cit., vol. 2, p. 8-10.

⁷⁶⁵ Jean-Baptiste de Brilhac, *Agnes de Castro, nouvelle portugaise*, op. cit., p. 103-104.

Les nouvellistes prônent les vengeances galantes et modérées dans leurs textes car ces pratiques ne causent pas de désordres publics. Du côté des femmes, on peut penser à la présidente qui se venge du mépris de Medina en le méprisant à son tour⁷⁶⁶, ou à Dona Gélasire qui, voulant se venger du mépris de son mari, « crût ne le pouvoir mieux faire, qu'en écoutant ceux qui soupiroient pour elle⁷⁶⁷ ». Les personnages masculins qui connaissent bien ce moyen essaient d'en tirer profit afin de se faire aimer en retour, en proposant à la dame de la venger de son indigne amant, offre que fait Métardaout à Sunamire qui a été méprisée par Tachmas⁷⁶⁸. Chez les hommes, il y a le duc qui se venge du mépris de sa maîtresse en aimant davantage sa femme :

Cependant le Duc qui croyoit qu'une Maistresse n'est jamais en droit d'avoir du mépris pour un Amant qu'elle a bien traité, ne se donnoit aucun soin pour se raccommoder avec la Marquise. Il s'imaginoit mesme de se bien vanger d'elle, en donnant mille marques de son amour à sa femme, que sa colere luy faisoit trouver plus aimable que sa Maistresse⁷⁶⁹.

Plus loin, il poursuit sa vengeance en portant atteinte à la beauté et à l'âge de la marquise⁷⁷⁰. De même, un riche amant se venge du mépris de la coquette qui lui demande de l'argent en lui écrivant un billet dans lequel il outrage sa beauté :

Ce riche vilain qui n'estoit pas duppe, et qui estoit ravy d'avoir trouvé l'occasion de se vanger des mépris qu'elle faisoit de son amour, luy r'écrivit, *Qu'elle n'avoit pas bien consulté son miroir lors qu'elle luy avoit écrit ce Billet ; et que si elle l'eut bien regardé, ses yeux luy auroient appris que sa*

⁷⁶⁶ « [M]a vengeance, c'est de ne penser jamais en luy, et avoir autant de haine et de mépris pour sa personne, qu'il en a luy seul pour tout nostre sexe. » *Histoire espagnole et française ou l'amour hors de saison, nouvelle galante*, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, p. 181.

⁷⁶⁷ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, op. cit., vol. 1, p. 257.

⁷⁶⁸ Tachmas, prince de Perse. *Nouvelle historique, arrivée sous le Sophy Séliman, aujourd'huy régnant*, Paris, Estienne Loyson, 1676, in-12, p. 139-140.

⁷⁶⁹ Jean de Préchac, *Le gris-de-lin. Histoire galante*, Paris, Charles Osmont, 1680, in-12, p. 139-140.

⁷⁷⁰ « Le Duc qui ne comprenoit pas d'où pouvoit venir un si prompt changement, fut offensé des mépris de la Marquise après les libertez qu'elles luy avoit permises, et ne put s'empêcher de luy dire asses seichement, qu'elle avoit quelque raison de ne vouloir plus porter du gris-de-lin, puisqu'une femme qui avoit passé vingt et huit ans devoit un peu se ménager sur les couleurs qu'elle portoit », *ibid.*, p. 134-135.

*beauté ne meritoit pas une si grande somme, et qu'elle avoit tort de se mettre à si haut prix*⁷⁷¹.

Dans ces deux exemples, les nouvellistes font un usage intéressant de la règle énoncée plus haut (mépriser les charmes et la beauté d'une belle provoque assurément sa colère) puisqu'ils y ont recours pour en faire un moyen de vengeance acceptable pour leurs personnages.

Une volonté d'éducation est réaffirmée chez certains nouvellistes qui présentent des modèles de comportement où la colère cède sa place à la volonté de s'améliorer, et qui mettent en scène des personnages masculins qui maîtrisent leur emportement et ne donnent pas suite à leur désir de vengeance. Premier exemple intéressant : celui de Dom Juan qui n'éprouve aucun ressentiment suite au mépris de la princesse Anne et qui cherche à se couvrir de gloire pour se rendre digne d'elle et s'en faire aimer⁷⁷². Mieux encore, l'exemple du parfait berger Dafnis qui contient sa colère suite au mépris d'Iris. On ne peut reprocher au juste mécontentement de son cœur de n'avoir point de borne puisqu'il excuse la belle et prend tout le blâme sur lui : « Je dis qu'il n'estoit plus question de me plaindre de n'estre point aymé ; que c'estoit une chose libre, à laquelle je ne pouvois la forcer que par mon merite, que je devois m'en prendre à moy, si je n'en avois pas assez pour l'y obliger, et non pas luy en sçavoir mauvais gré, ny luy en faire des reproches⁷⁷³ ». Leur condition inégale joue également un rôle important dans sa retenue (règle sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre IV-3) : « si la grande disproportion qu'il y avoit d'elle à moy, c'est à

⁷⁷¹ Jean Donneau de Visé, *L'amour échappé ou les diverses manieres d'aymer, contenuës en quarante histoires ; avec Le Parlement d'Amour*, op. cit., t. II, p. 99-100 (en italique dans le texte).

⁷⁷² Antoine de Courtin, *Dom Juan d'Autriche. Nouvelle historique*, op. cit., p. 73.

⁷⁷³ *L'histoire d'Iris et de Dafnis, nouvelle*, op. cit., p. 58.

dire d'une Bergere accomplie, à un Berger qui n'avoit que quelques bonnes qualitez seulement, ne me permettoit point d'avoir de la colere, on me pouvoit souffrir un peu de ressentiment qui estoit une colere modifiée qui avoit ses limites, au lieu que l'autre n'en avoit point⁷⁷⁴ ». Les plus honnêtes des hommes ne désirant pas tirer vengeance de leur belle, Dafnis, le parfait berger choisit donc de respecter Iris et renonce au doux plaisir de la vengeance :

Je dis que je sçavois fort bien le droit qu'un juste ressentiment me pouvoit donner sur elle, que je n'avois de garde de croire que le terme de, *Rigueur*, fust de mon usage à son égard ; et que tout outragé que j'estois, je n'avois d'autre party à prendre que celui du respect ; que c'estoit toute la vengeance qu'un honneste Berger pouvoit se permettre ; et quoy qu'elle peust faire d'injuste contre moy, je ne me vängerois jamais autrement⁷⁷⁵.

Seul et unique exemple de personnage féminin qui adopte ce comportement, la sage maréchale qui opte pour la dissimulation afin de préserver sa dignité : « La Maréchale rougit de dépit du discours de Bussy, ne doutant plus qu'il n'eût cessé de l'aimer, mais voulant lui cacher son ressentiment⁷⁷⁶ ». Il est important de noter qu'ici la dissimulation est une pratique honnête et non une marque de fausseté, car elle évite les éclats de colère et permet à la dame de conserver sa contenance extérieure.

L'absence de colère et de vengeance peut aussi être le fait (moins glorieux) de la faiblesse amoureuse. Cette loi du cœur prend la forme d'une maxime dans *Les amours de Soliman* : « Rien n'est si sensible que le mépris reçu de la personne aimée ; mais quand l'Amour nous prête encor quelque secours, on passe bientôt à l'oubly de l'injure quelle nous a faite, et pour peu qu'une Belle adoucisse ses regards,

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 58-59.

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 53 (en italique dans le texte).

⁷⁷⁶ Marie-Catherine Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les amours des grands hommes*, op. cit., p. 46.

l'on sent resserrer sa chaîne plus étroitement qu'auparavant⁷⁷⁷ ». Cette colère étant affaiblie par l'amour, elle ne peut être que de courte durée, règle qui est évoquée pour justifier la réaction du cardinal : « Cependant comme il est ordinaire que la colere d'un amant est de peu de durée, il arriva qu'il ne fut pas plutôt hors de sa chambre, que son amour reprit la même force qu'il avoit auparavant⁷⁷⁸ ». Les mouvements d'une colère de cette nature ne peuvent donc pas faire naître de désir de vengeance, à l'exemple de Grand Champ dont l'amour efface le désir de se venger de la marquise qui le méprise⁷⁷⁹.

L'absence de colère et de vengeance chez les femmes est aussi associée à la faiblesse amoureuse mais cette règle se double de la maxime « Qu'on est peu raisonnable, quand on aime, et qu'il y a d'incertitude dans une Ame tendre fiere et qui se croit irritée par quelque mépris⁷⁸⁰ ». Les plus faibles et déraisonnables dames hésitent donc entre leur désir de s'abandonner à leur juste colère et celui d'aimer l'ingrat en dépit de tout ; par ailleurs, elles sont deux fois plus nombreuses que les hommes à vivre cette situation (huit contre quatre). Mlle de Limeuil est outrée des mépris de Condé et elle s'en veut de ne pas avoir la force de le haïr⁷⁸¹. La reine souhaite revoir le comte de Saluces bien qu'elle soit irritée par ses mépris : « Quelque raison qu'on ait, d'estre plus en colere contre vous, qu'on n'a jamais été, on vous veut

⁷⁷⁷ *Les amours de Soliman Musta-Feraga, envoyé de la Porte près de sa Majesté en M. DC. LXIX, op. cit.*, p. 95.

⁷⁷⁸ Isaac Claude, *Le comte de Soissons et le cardinal de Richelieu rivaux de madame la duchesse d'Elbæuf. Nouvelle galante, op. cit.*, p. 121.

⁷⁷⁹ *Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante, op. cit.*, p. 67.

⁷⁸⁰ *Le comte d'Essex, histoire angloise*, t. I, Paris, Claude Barbin, in-8°, p. 31.

⁷⁸¹ Edme Boursault, *Le prince de Condé, op. cit.*, p. 330.

voir et vous donner des avis, que vous ne devez pas mépriser⁷⁸² ». D'ailleurs, cette demande rend le comte de Saluces méfiant : il soupçonne la reine de déguiser ses véritables sentiments, convaincu qu'il est que son mépris doit lui attirer une juste colère⁷⁸³. L'effet de l'amour se fait évidemment sentir sur le désir de vengeance. La présidente, amoureuse de Médina, ne peut faire consentir son cœur à tirer vengeance du mépris qu'il lui a signifié : « Quoy que l'indifference que le Marquis de Medina ait pour moy, me cause une douleur cruelle ; je ne sçaurois, dit-elle, me resoudre à la vengeance que la raison m'inspire ; son mépris augmente ma tendresse, et je sens mesme plus d'amour dans ce moment pour luy, que je n'en ay pû concevoir de haine⁷⁸⁴ ». Cette règle sur la faiblesse de l'amour vient donc conforter la faiblesse naturelle de la femme, en plus d'expliquer le comportement que certaines d'entre elles adoptent.

Ces règles qui sont évoquées par les nouvellistes pour diffuser un savoir sur l'art d'aimer ainsi qu'un enseignement moral sur la pratique modérée de la vengeance, sont également à la base de la conduite de nombreux personnages. Les nouvellistes les publient à nouveau en montrant que leurs personnages les connaissent parfaitement, ils savent que s'ils témoignent du mépris à l'être qui les aime ils attireront sa foudre. Ils prévoient la colère et la vengeance à venir et en reconnaissent les signes. Dans la deuxième partie des *Désordres de l'amour*, le maréchal devine que c'est par dépit, suite au mépris qu'il lui a témoigné, que la marquise s'agit :

⁷⁸² Sébastien Bremond, *La princesse de Monferrat. Nouvelle, contenant son histoire et les amours du comte de Saluces*, op. cit., p. 170.

⁷⁸³ *Ibid.*, p. 184-185.

⁷⁸⁴ *Histoire espagnole et française ou l'amour hors de saison, nouvelle galante*, op. cit., p. 253.

« Madame de Bellegarde n'aimoit plus assez son mari pour être capable de grande jalousie. Il n'y a point d'amour si violent qu'un long mépris ne chasse d'un bon cœur, et comme le jugeoit tres-bien le mareschal, il entroit plus de depot et de gloire que de passion dans tout ce qu'elle faisoit⁷⁸⁵ ».

L'auteur de la nouvelle *Philadelphie*, par une série de mises en garde et d'avertissements, reprend les règles pour rendre les agissements de ses personnages vraisemblables. Il annonce la vengeance à venir et souligne la possibilité qu'a l'amant de modifier sa conduite pour en éviter les funestes mouvements. Ptomelaïde fait craindre à Philadelphie les effets de sa colère s'il persiste dans son refus de l'épouser : « Philadelphie, encore une fois écoutez, je sens que je vous aime, vous vous perdez si vous me laissez sortir indignée contre vous, la voye est encore ouverte au repentir, ne desesperez point une Amante en fureur ; vous sçavez que s'il m'échappe un mot, c'est fait de votre vie⁷⁸⁶ ». Ce dernier dit ne pouvoir aller contre son cœur : « Je sçay que Ptomelaïde m'aime, et que malgré son couroux, si je prenois plus de soin de luy plaire, si mes souûpirs daignoient la flatter qu'un jour je pourrois répondre à ses vœux, ma vie dés ce moment seroit en sureté : mais je n'y puis consentir⁷⁸⁷ ». C'est donc parce qu'il ne tire pas profit de ce savoir que la vengeance a effectivement lieu : « Ah ! je respire enfin, et ma joye est sans égale, puisque le Perfide une fois s'est trahi luy-mesme. Je n'ay plus d'autre soin que celui de me venger ; il faut qu'il meure⁷⁸⁸ ». Mais suivant la règle de la faiblesse amoureuse, le désir de vengeance de

⁷⁸⁵ Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les désordres de l'amour*, op. cit., p. 109.

⁷⁸⁶ Girault de Sainville, *Philadelphie. Nouvelle égyptienne*, op. cit., p. 50-51.

⁷⁸⁷ *Ibid.*, p. 65.

⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 139.

la fière Ptomelaïde fléchit un moment : « quoy ne devrois-tu pas déjà estre vengée ? n'es-tu pas encore assez offensée sans faire tant de vains efforts sur ce cœur endurci ? que ne le laissons-nous plutôt perir : mais je le voy qui vient, tout mon ressentiment semble se desarmer à sa vûë⁷⁸⁹ ». Quand la passion de la vengeance finit par l'emporter sur son amour, elle respecte la règle de la division sexuelle puisque Ptomelaïde fait tuer Philadelphie pour se venger de son mépris et de son ingratitude, elle s'en remet à un tiers. La construction de l'action de cette nouvelle s'appuie de manière évidente sur ces règles, ce savoir permet de conduire l'intrigue de façon cohérente et progressive, tout en ménageant certains effets de suspens quant à l'issue finale (possibilité pour Philadelphie d'éviter sa mort tragique, hésitation de l'amoureuse Ptomelaïde à se venger).

Dans bien des nouvelles, le comportement des personnages varie en fonction de leur connaissance de ces règles. Au contraire de Philadelphie, ils composent leur visage, adaptent leurs discours, modifient leurs faits et gestes afin de prévenir les conséquences fâcheuses de la colère et de la vengeance. Le favori du roi ajuste son discours en conséquence : « il s'attendoit à voir la Princesse mortellement offensée de ce mépris, et c'étoit sur quoi rouloit le fort de sa harangue⁷⁹⁰ ». La duchesse d'Elbœuf prie le comte de Soissons d'entrer dans ses intérêts pour la protéger car elle prévoit la vengeance du Cardinal suite au mépris dont elle a récompensé son amour⁷⁹¹. Cette mesure de protection qui dicte la conduite des personnages a aussi une incidence sur

⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 154-155.

⁷⁹⁰ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, op. cit., p. 75.

⁷⁹¹ Isaac Claude, *Le comte de Soissons et le cardinal de Richelieu rivaux de madame la duchesse d'Elbœuf*. *Nouvelle galante*, op. cit., p. 17.

le déroulement de l'intrigue, elle vient en modifier la trajectoire ou alors y mettre un point final. *L'amour hors de saison* se clôt en effet sur le retour de Medina à Madrid, départ qu'on justifie ainsi :

il évita des explications incommodes, et qui auroient esté tousjours inutiles, parce qu'il estoit devenu ennemy juré de l'amour, et plus encore des femmes, qui toutes unies contre luy, pleines de la rage, et de la fureur de ces fameuses Bacchantes de la Fable, l'auroient comme un autre Orphée sacrifié à leur vengeance, s'il ne se fut sauvé en Espagne⁷⁹².

Les personnages ont également recours à la simulation pour se protéger. C'est parce qu'elles anticipent la colère à venir de leur amant méprisé et qu'elles veulent en éviter les conséquences fâcheuses que les dames sont prêtes à modifier leur comportement, à simuler la tendresse. La marquise demande à Grand Champ de rester à son service parce qu'elle craint qu'il s'emporte et la trahisse : « Elle considérait que l'excès de son desespoir le pouvoit porter à reveler son secret, et qu'il valoit mieux se contraindre que de s'exposer à la colere d'un Amant qui avoit un juste sujet de se plaindre⁷⁹³ ». De même, Alix a de petites complaisances pour le roi par peur de son ressentiment⁷⁹⁴. Lorsque la simulation est au service de l'amour, elle prend la forme d'un devoir de galanterie. Les parfaits amants qui se prêtent à ce jeu, défendent la vertu de leur belle aimée en simulant la colère. La comtesse d'Avredan demande à Vadreville de feindre de s'emporter contre elle pour convaincre son entourage qu'elle le méprise en ne répondant pas à son amour, et ainsi préserver sa

⁷⁹² *Histoire espagnole et française ou l'amour hors de saison, nouvelle galante, op. cit.*, p. 284-285.

⁷⁹³ *Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante, op. cit.*, p. 28.

⁷⁹⁴ D'Argences, *La comtesse de Salisbury, ou l'ordre de la Jaretiere. Nouvelle historique, op. cit.*, 2^e partie, p. 85-86.

réputation. Vadreville accepte de jouer ce personnage et le fait de façon convaincante, nous dit-on⁷⁹⁵.

La (dis)simulation de la colère à la suite d'un mépris répond à un but précis. Par exemple, le duc de Nevers pousse la malice assez loin en feignant de vouloir se venger de l'ingrate Mlle d'Anjou qui le méprise pour lui faire croire qu'il est amoureux d'elle. Cette simulation doit faire échouer son projet de mariage avec le comte de Genevois : « Dans toutes les rencontres il agissoit envers elle, en luy faisant plusieurs choses obligeantes, comme un Amant qui veut se vanger d'une Maîtresse ingrate ; et la faisoit passer adroitement pour n'avoir, ni jugement ni équité, sous prétexte de se plaindre d'elle⁷⁹⁶ ». La connaissance de cette règle qui incite le duc à tromper Mlle d'Anjou a une incidence directe sur le déroulement de l'intrigue en retardant le mariage prévu. Les femmes les plus artificieuses cherchent plutôt à cacher leur irritation, à l'exemple de Frédegonde, afin de mener à bien leur projet de vengeance :

Meroüée apres avoir longtemps évité ses pieges, voyant enfin un jour qu'elle lui parloit ouvertement de son amour, en fit tout haut une raillerie, et lui dit que pour reconnoître l'affection qu'elle avoit pour lui, il lui feroit épouser un de ses Officiers. Ces paroles firent naître dans l'ame de Frédegonde un dépit furieux et une haine immortelle, qui fut la source de toutes les disgraces de Meroüée, et qui le conduisit au Tombeau. Mais comme la force de cette méchante Femme étoit dans les artifices, elle sût bien dissimuler en cette occasion, elle souñrit à la réponse du Prince, et l'en remercia même civilement⁷⁹⁷.

Cette pratique, qui n'est pas valorisée car elle vient souligner la duplicité du personnage, sert de point de départ à la nouvelle dont l'objectif avoué est de présenter

⁷⁹⁵ *La promenade de Livry, op. cit.*, vol. 2, p. 155-157.

⁷⁹⁶ Jean de Préchac (?), *Histoire du comte de Genevois et de mademoiselle d'Anjou, op. cit.*, p. 18-19.

⁷⁹⁷ *Mérovée, fils de France. Nouvelle historique*, Paris, Estienne Loyson, 1678, in-12, p. 15-17.

le mauvais exemple d'une femme qui a suivi le mouvement de sa passion et qui a ainsi marqué l'histoire. La peinture funeste des dérèglements qui vont s'ensuivre répond donc aux exigences de la poétique de la nouvelle historique, ainsi que nous l'avons vu. D'ailleurs, cet enseignement recoupe celui de Grenaille : « Que dirons-nous de Brunehaut et de Fredegonde, qui ont autrefois desolé généralement toute la France, afin de poursuivre leurs passions particulières⁷⁹⁸ », renforçant ainsi les liens étroits qui se tissent entre les traités de civilités et les nouvelles, où l'on passe de la prescription des règles à leur illustration, favorisant du coup la circulation de ce savoir.

4.B. La froideur et l'indifférence

La froideur et l'indifférence étant des marques de mépris, l'amour et l'honneur des amoureux en sont offensés. Ils ne tolèrent pas que leurs sentiments soient aussi mal reçus et ils s'offusquent lorsque leur tendresse est maltraitée. Cette règle est présentée pratiquement de la même manière dans les textes, que celle sur le mépris. Les exemples de personnages qui s'irritent en raison d'un comportement qui témoigne de l'indifférence sont nombreux dans les nouvelles galantes et historiques (nous avons relevé au moins dix cas masculins et onze cas féminins). Parmi les hommes, on retiendra l'horrible fureur de St-Sauveur devant la froideur de Mlle de

⁷⁹⁸ François de Grenaille, *L'honnête fille où dans le premier livre il est traité de l'esprit des filles*, op. cit., p. 160. Plus loin, il revient à la charge : « Elles sont mortes dans l'infamie parce qu'elles y avoient vescu. Leur memoire nous est en execration, d'autant qu'en nous representant leur vie elle nous represente une infinité de morts. Mais toujours on peut verifier que leur subtilité n'a pensé ruiner la France que pource que leurs passions l'employoient à des usages ruineux, et qu'elles ne vouloient être rusées que pour estre plus cruelles. » *Ibid.*, p. 221-222.

Chanlieu⁷⁹⁹. Les personnages féminins sont tout aussi emportés. La marquise de Termes, par exemple, supporte difficilement le désintéressement dont elle est l'objet : « La Marquise s'aperçut à son retour que sa froideur alloit jusqu'au mépris, et elle en conçut un dépit qui n'eut pas un grand chemin à faire pour passer jusqu'à la rage⁸⁰⁰ ». Il arrive parfois que la dame préfère dissimuler son ressentiment afin de ne pas faire fuir l'amant, à l'instar d'Homaïs qui cache l'irritation que lui cause la froideur d'Hibraïm dans l'espoir qu'il ait un retour de sentiment vers elle : « Homaïs en estoit outrée jusqu'au fond de l'ame ; et elle s'en seroit mise quelque fois volontiers en colere, si elle n'eust craint de tout perdre⁸⁰¹ ».

Ces colères éclatantes sont inévitablement suivies d'un désir de vengeance. Almanzor affirme : « je poursuivray Xerise plus vivement que jamais, ou je m'en feray aimer, ou je me vengeray de sa froideur⁸⁰² », D'Arbanante menace la comtesse de se venger de son indifférence⁸⁰³, et l'impératrice Marie avertit le duc qu'il a tout à craindre de son ressentiment s'il persiste dans son indifférence⁸⁰⁴. Cette règle sert

⁷⁹⁹ « [T]rouvant malgré ses nouvelles tentatives [de séduction] une resistance qu'il n'avoit pas preveuë, le ressentiment l'emporta sur la raison, et fâché d'avoir été comme la dupe d'une femme il se resolut de n'avoir aucuns égars pour une personne, qui avoit si peu de ménagement pour lui. [...] S. Sauveur se ressentant d'un outrage, qu'il regardoit comme le comble du mépris, entêté d'ailleurs de ses bonnes qualitez, passa tout d'un coup à l'extravagance, et resolut de s'en vanger à quel pris que ce fut. » *La fugitive ressuscitée. Nouvelle galante et historique*, Genève, Jean-Louis Du-Four, 1688, in-12, p. 84-85.

⁸⁰⁰ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les désordres de l'amour*, op. cit., p. 92.

⁸⁰¹ *Homaïs reyne de Tunis*, Amsterdam, s.é., 1681, in-12, p. 41.

⁸⁰² Jacques Alluis, *Le chat d'Espagne, nouvelle*, Cologne, Pierre du Marteau, 1669, in-12 p. 23.

⁸⁰³ Poisson, *Les dames galantes ou la confidence reciproque, nouvelle*, op. cit., vol. 2, p. 259.

⁸⁰⁴ « L'orgueilleuse Marie se voyant donc méprisée par un homme qu'elle avoit crû combler d'honneur, en le favorisant de ses bonnes grâces, conçut un dépit violent qu'elle ne pût dissimuler : Elle commença à lui faire apprehender tout ce qu'une Imperatrice irritée pouvoit entreprendre, et le quittant avec une action qui n'exprimoit que fureur et que ressentiment ; Elle lui fit juger, qu'il devoit se dérober à sa vengeance, s'il ne vouloit en éprouver les effets. » Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, op. cit., p. 26. Cette série de mise en garde

même d'explication rationnelle et vraisemblable à la nouvelle *Le chien de Boulogne*. En effet, c'est pour se venger de l'indifférence de Narcisse à son égard que la magicienne le métamorphose en chien⁸⁰⁵. Cela dit, les nouvellistes qui reconnaissent la légitimité de ces colères et ressentiments, proposent à leurs lecteurs (par des avis ou des exemples) des moyens de vengeance honnêtes afin qu'elles ne donnent lieu à aucun excès déraisonnable. Thelemis conseille à Alcibiade de se venger de l'indifférence d'Aspasie en la méprisant à son tour⁸⁰⁶, alors que Varranius se venge de sa froide et fière maîtresse en recherchant la compagnie d'autres dames⁸⁰⁷. L'enseignement est le même pour les dames. Celles qui ne résistent pas au plaisir de se venger le font modérément en cessant d'aimer l'amant qui les a méprisées, en s'en faisant aimer, ou en aimant ailleurs. Au sujet de la Bassette, Préchac écrit : « mais en revanche elle s'est bien vengée sur ses Courtisans des mépris du Roy, elle les occupe tous avec tant de fureur qu'ils ne songent qu'à elle⁸⁰⁸ ». Le duc d'Orléans dit à Mme de Candale qu'elle est vengée de l'indifférence qu'il lui témoignait par l'amour qu'elle lui inspire, ce qui donne lieu à cet échange charmant, où chacun finit par y trouver son compte : « Il ne tient qu'à vous de vous vanger, Madame, luy dis-je, et de me rendre cruauté pour cruauté. Je consens agreablement à la vengeance, me répondit-elle, et comme je n'en trouve point de plus douce que de vous faire prendre beaucoup d'amour, je sens bien que je me vengeray longtemps⁸⁰⁹ ».

reprend le schéma que nous avons vu plus haut au sujet de la nouvelle *Philadelphie* et, comme dans ce cas, le duc qui refuse de complaire à la dame est tué.

⁸⁰⁵ Antoine Torche, *Le chien de Boulogne ou l'amant fidèle, nouvelle galante*, op. cit., p. 78-79.

⁸⁰⁶ Marie-Catherine Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les amours des grands hommes*, op. cit., p. 84.

⁸⁰⁷ « [I]l resolut pour se vanger du chagrin que cette personne luy avoit donné, de ne la plus voir, et d'envoyer chercher d'autres femmes ; ce qu'il fit dès le lendemain. » Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, op. cit., t. II, p. 138.

⁸⁰⁸ Jean de Préchac, *La noble vénitienne ou la Bassette, histoire galante*, op. cit., p. 143-144.

⁸⁰⁹ Claude Boyer, *La comtesse de Candale*, op. cit., t. II, p. 9-10.

Le galant qui connaît cet usage a tôt fait de suggérer à la belle de lui donner son cœur pour punir l'amant de sa froideur. Verduge encourage donc Eugénie à se venger du mépris de Mansfeld en l'aimant lui⁸¹⁰. Bussy souhaite que la marquise l'aime pour se venger des mépris de son mari : « Quoique jeune, il étoit expérimenté, il connoissoit l'humeur des femmes, et il espéra d'heureux effets de la vengeance de celle-ci. Il lui rendit des soins, et chercha les occasions de la divertir⁸¹¹ ». Bellegarde s'aperçoit avec joie des démarches de Bussy et, afin de pouvoir se séparer de sa femme, il demande à la suivante d'encourager sa femme à répondre à ces galanteries :

Rapportez-moi les exemples que vous croirez capables de la séduire, et si quelquefois vous la surprenez dans un mouvement de vengeance, dites-lui qu'il n'y en a point de si douloureuse pour les époux que la félicité d'un amant. Si Bussy ne lui plaît pas, qu'elle en choisisse un autre ; il m'est indifférent qui que ce soit, pourveu que je lui sorte de la tête, et qu'elle me fournisse un prétexte de rupture où la Reine Mère ne puisse que me répondre⁸¹².

Mais le mari et l'amant se heurtent à la sévère vertu de la Marquise qui ne prétend pas se venger, et cette honnête conduite vient déjouer leur plan. Du coup, c'est tout le déroulement de l'intrigue qui s'en trouve modifié, et puisqu'il s'agit d'une nouvelle historique, cela a pour la couronne de France les conséquences que l'on connaît. En effet, Bellegarde allume les désirs de Bussy en lui faisant de fausses confidences au sujet de la Marquise, en lui faisant porter des billets qu'il croit de sa main, mais lorsque la Marquise détrompe Bussy, l'inimitié éclate entre les deux hommes. Monsieur prend le parti de Bussy et soulève ses partisans contre le marquis de

⁸¹⁰ « [J]e taschois de la persuader qu'elle ne pouvoit se vanger du tort que le Comte faisoit à ses chagrins, qu'en souffrant les hommages que je leur vouloit rendre toute ma vie », Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Nouvelles d'Elisabeth*, op. cit., vol. 2, p. 231.

⁸¹¹ Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les désordres de l'amour*, op. cit., p. 102.

⁸¹² *Ibid.*, p. 103-104.

Bellegarde. Ce dernier quitte donc la cour, fuit en Piémont et, selon Mme de Villedieu, c'est pour se venger de ce traitement qu'il aurait fait perdre à la France cette province italienne.

La volonté d'éducation qui anime certains nouvellistes se fait encore sentir par la valorisation des honnêtes femmes qui ne donnent pas cours à leur vengeance, conduite qu'ils prétendent donner comme modèle à leurs lecteurs. L'exemple de cette dame parle de lui-même : « et par un trait de sagesse qu'on ne peut assez louer, elle fuyoit d'autant plus le monde, que l'indifférence de son Mary devant exciter son ressentiment, on eust pû la soupçonner, si elle eust souffert des Adorateurs, de chercher l'occasion d'une agreable vangeance⁸¹³ ». Mais elle peut aussi prendre la forme d'une allégorie, méthode d'enseignement privilégiée tout au long du XVII^e siècle car elle permet aux lecteurs de participer en trouvant le sens caché et véritable de la narration⁸¹⁴. La nouvelle tragi-comique « Le moineau » procède de cette manière (c'était aussi le cas de la « Suite de l'histoire des fleurs » dont il a été question plus haut). Il s'agit d'un moineau qui éprouve, tout comme les hommes, de la colère suite à la froideur d'une femelle : « mais cette fiere petite beste ne voulant jamais le souffrir, il en eut un tel dépit, qu'il ne laissa presque point passer de jour sans luy arracher quelques plumes⁸¹⁵ ». Il n'en faut pas plus pour qu'il tue la femelle qui lui résiste : « cet Amant enragé luy donna tant de coups de bec apres luy avoir

⁸¹³ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1682, p. 46-47.

⁸¹⁴ Georges Couton dit d'ailleurs au sujet de la personnification dans l'allégorie, qu'il s'agit d'un jeu qui consiste « pour l'auteur à masquer, pour le lecteur à retirer le masque ; le bénéfice étant de stimuler les ingéniosités et les perspicacités. » *Écritures codées. Essais sur l'allégorie au XVII^e siècle*, Paris, Aux amateurs de livres, 1990, p. 97

⁸¹⁵ « Le moineau, nouvelle », *Mercure Galant*, Paris, 1674, t. V, p. 263.

arraché toutes ses plumes, qu'il la fit mourir⁸¹⁶ ». Alcidiane, la propriétaire du moineau, veut le punir de ce crime en le tuant à son tour mais elle y renonce, mettant elle-même en pratique cette règle de conduite qui veut qu'une honnête femme pardonne. La leçon est donc évidente et ne demande pas trop d'effort d'interprétation au lecteur car il s'agit pour l'essentiel de le divertir en sollicitant son attention pour percer un secret qui doit l'instruire.

L'absence de colère et de vengeance peut également être un signe de faiblesse humaine, ainsi que nous le savons. L'amour, la colère et le ressentiment se livrent un rude combat dans le cœur des amants, car si l'amour les incite davantage au pardon de l'offense, leur fierté s'irrite de la froideur et de l'indifférence qu'on leur témoigne. Cependant, ils ont tendance à se remettre bien vite de leurs emportements dès que l'être aimé paraît à leurs yeux. Les nouvellistes ont recours à cette règle pour expliquer le comportement de leurs personnages et le rendre crédible. Voyons quelques exemples. Le roi s'irrite suite aux refroidissements de Mlle de Schanfeld mais il suffit d'un mot de sa dame pour qu'il s'en repente, de nouveau envoûté par ses charmes :

ce Prince ne sachant à qui attribuer cette prompte indifférence s'emporta si étrangement, qu'il connut par ses emportemens qu'il estoit encore plus amoureux que jamais : mais tout d'un coup sa colere ayant fait place à sa tendresse, quelques paroles obligeantes qu'elle luy dit, le rendirent aussi content et aussi soumis qu'auparavant, et comme on est toujours foible quand on aime beaucoup, il fit des excuses de ses emportemens, il luy protesta de n'estre plus jaloux, et enfin il se separa d'elle avec la pensée de posséder absolument son cœur⁸¹⁷.

⁸¹⁶ *Ibid.*, p. 264.

⁸¹⁷ Michel Archard Rousseau, sieur de La Valette, *Casimir roy de Pologne*, *op. cit.*, t. II, p. 47.

De la même manière, Mme de Beaujeu oscille entre l'amour et la colère qu'elle éprouve pour l'indifférent duc d'Orléans :

Madame de Beaujeu n'est gueres plus tranquille, quoy que son dépit et sa colere luy ayent fait entreprendre contre luy, quand elle examine ses sentimens, elle trouve qu'ils sont presque tous amoureux ; mais c'est en vain qu'elle s'irrite d'estre si tendre, l'amour est plus fort que son ressentiment : elle connoist bien qu'elle ne devoit pas aimer, mais son cœur ne peut s'en empêcher, et elle n'a pas toujours la force de luy résister⁸¹⁸.

Le marquis quant à lui, essaie (en vain) de se venger de l'indifférence de Mme de Landroze en cessant tout commerce avec elle, mais il l'aime trop pour s'en défaire⁸¹⁹.

Les nouvellistes accumulent donc les exemples dans leurs textes afin de diffuser ce savoir et faire connaître cette règle, mais ils en profitent surtout pour étudier plus en détails les mouvements de l'âme et disséquer le cœur humain, espérant ainsi séduire le public mondain friand de ces sortes d'analyses⁸²⁰.

4.C. La préférence

Les dames ne peuvent mépriser un amant qui les aime et soupirer pour un autre sans s'attirer une horrible colère et éveiller le désir de vengeance de l'amant méprisé. Préférer un autre galant est vu comme un signe de mépris de la part de la dame, ce qui a pour effet d'irriter la gloire de l'homme dédaigné. Le courroux et le

⁸¹⁸ Claude Boyer, *La comtesse de Candale*, op. cit., t. II, p. 72-73.

⁸¹⁹ « Je ne suis pas assez bien vengé, disois-je, en ne la voyant plus : il faut qu'elle se voye méprisée, et que j'en préfère une autre à elle. » Jean de Préchac, *Les désordres de la Bassette, nouvelle galante*, op. cit., p. 14.

⁸²⁰ Louis van Delft compare l'écrivain moraliste à un anatomiste qui manie un scalpel : « À la manière du naturaliste, l'écrivain "sonde" la nature humaine, il dissèque, sépare les fibres sans cesse nouvelles, pénètre toujours plus avant dans le tissu de l'être moral », *Littérature et anthropologie. Nature humaine et caractère à l'âge classique*, Paris, PUF, 1993, p. 36.

désir de vengeance de Sforça contre Clarice qui lui préfère l'Amiral répond à cette règle :

Non, non, je ne vous en parleray plus, reprit le Duc transporté d'amour et de colere, vous aimez l'Admiral, et vous preferez un étranger qui ne songe qu'à troubler le repos de vostre patrie, à un Prince qui vous aime passionnément ; mais je me vengeray de vostre ingratitude, et j'auray le plaisir de perdre mon Rival. Le Duc sortit en achevant ces paroles, et Clarice fut si interdite et si effrayée de la colere où elle le voyoit contre son Amant, qu'elle demeura longtemps irresoluë⁸²¹.

La jalousie, le ressentiment et la fureur du duc de Gloucester quand il se voit méprisé par Catherine et qu'il apprend son commerce amoureux avec Tideric en est un autre exemple⁸²². L'inverse est aussi vrai puisqu'un homme ne peut voir la beauté d'une dame, reconnaître la tendresse qu'elle a pour lui et la sacrifier à une autre, sans un mépris horrible. Les femmes sont toutefois plus nombreuses à s'irriter dans cette situation car on en dénombre pas moins de vingt cas dans les nouvelles contre quinze chez les hommes. Selon cette règle, la dame est en proie à une grande colère car « c'est particulièrement la préférence qui outrage⁸²³ ». L'emportement de Mlle de Freslon qui a été dédaignée par un galant du Languedoc à la faveur de la sœur de la comtesse est décrit en ces termes :

Comme il n'y a rien de si sensible à nostre sexe, que le mépris, vous pouvez croire combien Mademoiselle de Freslon fut touchée de celui qu'on avoit pour elle. Sa haine s'augmenta pour moy ; et quoy que j'eusse eu une honnesteté, qui alloit jusques à l'injustice à l'égard de ma sœur, puisque je l'empeschois d'agréer la recherche d'un homme qui estoit un bon party ; Elle ne goustâ

⁸²¹ Jean de Préchac, *La duchesse de Milan*, op. cit., p. 148-149.

⁸²² « Le Duc devint furieux à la lecture de ce Billet ; il resta quelque temps, sans sçavoir à quelle resolution il devoit se porter : Mais enfin, ayant fait de grandes menaces contre ces deux Amans malheureux, il fit dessein de leur montrer ce que le mépris estoit capable de produire dans l'ame d'un homme prévenu d'une forte passion. Il n'y eut rien qu'il ne s'imaginast pour s'animer à la vengeance », Sieur de Curly, *Tideric prince de Galles, nouvelle historique*, op. cit., vol. 2, p. 169-170.

⁸²³ Catherine Bernard, *Fédéric de Sicile*, op. cit., p. 134.

aucune de ces raisons, et creut qu'il falloit se vanger de moy, parce que ma sœur estoit belle⁸²⁴.

La reine est agitée de diverses passions quand elle découvre que Saluces, après avoir méprisé son amour et sa couronne, a un rendez-vous galant avec Briseïde qu'il lui préfère : « la jalousie se meslant avec la honte, le depit et tout ce qu'il y a de plus cruelles passions dans un amour méprisé, la troublèrent si fort, qu'elle n'étoit plus capable d'aucune raison⁸²⁵ ». Bien que les nouvellistes formulent et suivent cette règle qui légitime la colère féminine après la préférence amoureuse, ils semblent ne pas l'approuver entièrement puisque la peinture qu'ils en font a toujours quelque chose de déraisonnable, la colère étant présentée comme une passion aveugle qui entraîne des dérèglements.

Les nouvellistes, qui semblent s'être donnés pour mission de polir les mœurs de leurs lecteurs en accumulant les exemples de vengeance où le sang ne coule pas et où l'ordre public est conservé, proposent à nouveau de recourir aux modèles de vengeances galantes. L'amant méprisé peut satisfaire son désir de vengeance en cessant d'aimer la belle ou en aimant d'autres femmes, ce que fait Diotime⁸²⁶. Il peut brouiller les nouveaux amants en suscitant la jalousie de l'un contre l'autre. Le prince Palatin sait que, pour se venger du mépris de la reine qui lui préfère Saluces, il suffit que Saluces revoie Briseïde car la reine en sera irritée et jalouse⁸²⁷. Les dames ont

⁸²⁴ Marquise de Merville, *Le solitaire. Nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1677, in-12, p. 141.

⁸²⁵ Sébastien Bremond, *La princesse de Monferrat. Nouvelle, contenant son histoire et les amours du comte de Saluces*, op. cit., p. 329.

⁸²⁶ « Cet Amant se voyant abandonné, crût se bien vanger de sa Maîtresse et de son Rival, s'il pouvoit se faire aimer d'Almerie. » Jean Donneau de Visé, *L'amour échappé ou les diverses manieres d'aymer, contenuës en quarante histoires ; avec Le Parlement d'Amour*, op. cit., t. II, p. 197-198.

⁸²⁷ Sébastien Bremond, *La princesse de Monferrat. Nouvelle, contenant son histoire et les amours du Comte de Saluces*, op. cit., p. 212.

recours aux mêmes moyens : « La princesse de Sicile était bien aise d'ôter un cœur à celui qui lui ôtait le sien, et de se venger par là de tous les chagrins qu'Amaldée lui avait causés ; elle y réussit⁸²⁸ ». Mais la dissimulation étant « un art où les femmes excellent, quand elles ont quelque dessein⁸²⁹ », elles sont nombreuses à y recourir pour mieux pouvoir se venger. Mme de Tournon a du dépit quand elle découvre que Sansac lui préfère Mlle de Roye, « cependant, sa dissimulation naturelle l'empêcha d'éclater⁸³⁰ ». Plus loin, quand Sansac lui confie vouloir épouser Mlle de Roye, elle est outrée mais choisit encore de cacher sa colère afin de faire échouer ce projet⁸³¹. De même, dans le *Mercure Galant*, on voit une veuve qui éprouve du dépit quand elle apprend que le cavalier la méprise et aime une autre demoiselle, mais elle se contient pour mieux se venger :

Il ne fit point de façon de luy avoüer ce qu'il sentoit pour la Belle, et sans prendre garde à un peu d'émotion qui parut sur son visage, il la conjura de le servir auprès de sa Mere, sur qui il sçavoit qu'elle avoit quelque pouvoir. La jeune Veuve qui estoit adroite, se contraignit le mieux qu'elle put, pour luy répondre de tout le secours qu'il pouvoit attendre d'elle, fort resoluë néanmoins de tirer les avantages de la confidence qui luy estoit faite⁸³².

Elle réussit dans cette voie puisque, sous le couvert de l'amitié, elle travaille au malheur des amants, elle réussit à les brouiller ensemble de manière définitive et la demoiselle épouse un autre homme.

Au contraire, lorsqu'une femme nourrit un projet de vengeance funeste, on discrédite complètement sa conduite, suivant en cela l'enseignement de l'abbé Du Bosc quand il écrit :

⁸²⁸ Catherine Bernard, *Fédéric de Sicile*, *op. cit.*, p. 133.

⁸²⁹ Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, *op. cit.*, t. III, p. 130-131.

⁸³⁰ Catherine Bernard, *Le comte d'Amboise, nouvelle*, *op. cit.*, p. 256.

⁸³¹ *Ibid.*, p. 266.

je ferois plutost une ecole du vice que de la vertu, si je voulois justifier la vengeance pour obliger les Dames au prejudice de la Religion, et de leur humeur mesme, qui n'est portée qu'à la douceur et à la courtoisie. Je louë seulement la constance de leurs desseins quand ils sont justes, autrement je les offenserois au lieu de les obliger si je deffendois un peché qui leur est si prejudiciable, et qui les fait passer pour des monstres⁸³³.

Dans la nouvelle historique *Le duc d'Alençon*, la peinture sombre de la vengeance finale de la reine correspond à la poétique du genre, mais aussi à une volonté d'éducation morale, civile et religieuse. D'abord, lorsque Élisabeth anticipe avec plaisir la vengeance qu'elle prétend prendre, on qualifie ce plaisir en ces termes : « [Élisabeth] attendit le Duc, qui la vint prendre un moment après, pour la conduire dans la salle du bal toute occupée de cette joye barbare, que les ames, comme la sienne ont accoutumé de sentir aux approches de la vengeance⁸³⁴ ». Élisabeth offre à Marianne des gants empoisonnés pour éliminer celle que le duc d'Alençon lui a préférée et assiste à sa mort : « Cette crüelle femme venoit se repaître du plaisir de sa vengeance, sur le prétexte de s'informer de la santé de la Princesse⁸³⁵ ». Ce passage condamne doublement l'action de la reine, d'abord en en faisant l'apanage d'une mauvais femme, ensuite, par le choix du poison qui reste l'instrument de vengeance des faibles et des lâches.

Les nouvellistes dévalorisent tout autant la conduite des amants méprisés qui tournent leur désir de vengeance sanglante contre l'amant qu'on leur a préféré, afin de punir l'ingrate en lui ôtant ce qu'elle a de plus précieux. C'est ce principe qui dicte la conduite de Belle-Epine ainsi qu'il l'affirme lui-même : « Il vaut mieux immoler

⁸³² « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1689, p. 199-200.

⁸³³ Jacques Du Bosc, *L'honneste femme*, op. cit., p. 141.

⁸³⁴ *Le duc d'Alençon*, op. cit., p. 249.

⁸³⁵ *Ibid.*, p. 263.

mon rival à mon ressentiment. Il y aura plus de gloire pour moy. Mais aussi c'est offenser cette Belle en offensant ce qu'elle aime⁸³⁶ ». Ainsi, lorsque Alcmène tue le mari de Lyriane pour se venger du refus de la dame de l'aimer, on qualifie son action de lâche et d'infâme⁸³⁷. On dit également d'Arbanante qu'il se venge lâchement de la comtesse en faisant tuer Blesinac qu'elle lui a préféré⁸³⁸, et la nouvelle se clôt sur l'assurance qu'on ne laissera pas ce crime (car c'est bien d'un assassinat qu'il s'agit) impuni.

C'est bien parce qu'ils connaissent cette règle que les personnages féminins redoutent la colère de l'amant méprisé et posent des gestes qui vont contre leur volonté. Les femmes tenteront par divers moyens d'en éviter les retombées. Négare exerce un contrôle sur elle-même, elle ne peut manifester sa douleur d'être séparée de Tachmas : « La liberté de se plaindre luy estoit mesme ravie, et elle n'osoit faire éclater ses soupirs, de peur que le Sophy en estant instruit, ne s'en vangeât sur son Amant⁸³⁹ ». Celinte veut passer pour morte afin que Meliandre cesse de se venger de sa froideur en tenant Poliante, l'amant qu'elle lui a préféré, prisonnier ; elle encourage même Poliante à épouser Artesie pour éviter la vengeance de Meliandre⁸⁴⁰. Si Catherine n'ose épouser Tideric, c'est de peur d'attirer sur lui la colère d'un amant

⁸³⁶ Louis, chevalier de Mailly, *Les disgraces des amans*, op. cit., p. 132-133.

⁸³⁷ « Il prit le chemin de l'Armée, et se rendit en moins de quinze jours en Catalogne, poussé du dessein de se vanger de cette Belle, par la mort de Meleagre qu'il conclut en la quittant la dernière fois. » Robert-Alcide de Bonnacase, sieur de Saint-Maurice, *Fleurs, fleurettes et passe-temps, ou les divers caracteres de l'amour honneste*, op. cit., p. 287-288. Voir aussi p. 292.

⁸³⁸ Poisson, *Les dames galantes ou la confidence reciproque*, nouvelle, op. cit., vol. 2, p. 283-284.

⁸³⁹ Tachmas, prince de Perse. *Nouvelle historique, arrivée sous le Sophy Séliman, aujourd'huy régnant*, op. cit., p. 82-83.

⁸⁴⁰ Madeleine de Scudéry, *Célinte, nouvelle première*, op. cit., p. 114.

méprisé⁸⁴¹. C'est également ce qui incite Clarice à épouser le duc de Milan : « Enfin craignant tout d'un homme irrité qui estoit le Maistre, je me determinay à donner la main au Duc, malgré l'aversion que j'avois pour luy, afin de sauver l'Admiral qui ne m'estoit pas indifferent⁸⁴² ». Cette règle de la colère masculine qui dicte la conduite des dames a évidemment une incidence directe sur la progression de l'intrigue, et les nouvellistes l'emploient car cette colère devient un obstacle majeur au contentement des amants. Dans un cas, elle permet de retarder l'union souhaitée (elle oblige Catherine à épouser en secret Tideric et à cacher ses grossesses), dans l'autre, elle met en péril le bonheur des amants de manière irréversible (la nouvelle duchesse de Milan et l'Amiral seront malheureux jusqu'à la fin de leurs jours).

Les nouvellistes n'emploient pas seulement ces règles pour les diffuser et éduquer les lecteurs, mais les intègrent à la trame narrative de leur récit afin de faire progresser l'intrigue de manière cohérente et d'expliquer la conduite de leurs personnages. Dans *Le comte d'Essex*, les personnages maîtrisent parfaitement le code de la colère féminine suite au mépris et à la préférence amoureuse, et usent de toutes sortes de stratégies pour parvenir à leur fin. D'abord, la comtesse de Rutland comprend ce qui provoque la colère de la reine : « Il en est d'autres [crimes], et vous pouvez m'entendre, qui donnent plus de force à ses ressentimens ; et le Comte d'Essex luy est moins odieux par les entreprises qu'on attribué à son ambition, que

⁸⁴¹ « Voyez, Prince ! lui dit-elle, à quoy je vous expose, si je suis mon inclination qui me dit de vous contenter ; et n'est-ce pas travailler à faire réussir ce qu'a dit Panini, que de vous livrer ainsi au courroux d'un Amant Méprisé ? » « Songez ce que l'on doit craindre d'une personne qui se croit méprisé, et dont le pouvoir s'étend icy à tout qu'il a dessein d'entreprendre. » Sieur de Curly, *Tideric prince de Galles, nouvelle historique*, op. cit., vol. 2, p. 144 et p. 146.

⁸⁴² Jean de Préchac, *La duchesse de Milan*, op. cit., p. 180.

par l'engagement qu'il a avec moy⁸⁴³ ». C'est justement pour éviter les effets funestes du ressentiment de la reine Élisabeth que le comte d'Essex et la comtesse de Rutland ont choisi de s'épouser dans le plus grand secret⁸⁴⁴. L'enchaînement de l'action repose donc sur la logique de cause à effet inhérente à ce schéma de colère et de vengeance. Ensuite, la très fine comtesse de Nottingham tâche d'entretenir la colère de la reine contre Essex dont elle veut se venger, cette règle devenant pour elle un instrument de vengeance. Elle se sert des informations obtenues par la comtesse de Rutland qui lui a fait le récit de ses amours avec Essex, pour attiser la passion de la reine : « La Comtesse de Nottingham n'avoit garde d'adoucir l'esprit de la Reine : tous ses soins ne s'étendoient qu'à entretenir sa colere⁸⁴⁵ ». Cecil et la comtesse de Nottingham se réjouissent de la colère de la reine et entendent s'en servir pour se venger de leur ennemi Essex⁸⁴⁶. Leur éloquent discours ne cherche qu'à irriter davantage la reine contre Essex et à la résoudre à le faire exécuter, ce qu'ils réussissent : « Un mouvement de colere se mit de leur party : Elle consentit enfin à luy faire voir la mort de plus près, et Cecile ne manqua pas de diligence pour faire porter les ordres de la Reyne à ceux qui devoient avoir part à la funeste ceremonie⁸⁴⁷ ». La fin tragique d'Essex serait donc une conséquence du mépris qu'il a eu pour la reine en lui préférant la comtesse. Cette règle permet à l'auteur de

⁸⁴³ *Le comte d'Essex, histoire angloise, op. cit.*, t. II, p. 6.

⁸⁴⁴ « Consentez que je vous espouse secrettement, et cachons ce Mariage, jusques à un temps plus heureux, vous bornerez par là le pouvoir, et le dessein de la Reyne : vous ne douterez plus de mon cœur, et si nôtre secret est découvert, la suite nous éloignera des ressentimens que nous pourrions craindre. » *Ibid.*, t. II, p. 26-27.

⁸⁴⁵ *Ibid.*, t. II, p. 5.

⁸⁴⁶ « Il seroit difficile d'exprimer la surprise agreable de Cecile, quand il vit la Reine irritée, se declarer contre le Comte d'Essex, apres avoir cru qu'elle estoit resoluë de luy pardonner. Il en porta la nouvelle à la Comtesse de Nottingham, qui en eût toute la joye qu'une ame cruelle est capable de ressentir. » « ils conclurent que pendant que la Reine estoit irritée, il falloit l'obliger à le [Essex] faire conduire à la tour de Londres. L'apparence d'un veritable zeile dont ils se servoient, eut l'effet qu'ils avoient souhaité. » *Ibid.*, t. I, p. 56.

respecter la poétique de la nouvelle historique où il s'agit d'expliquer un événement marquant de l'histoire par une passion particulière, et de rendre son intrigue vraisemblable.

5. LA COLÈRE, LA VENGEANCE ET LA RIVALITÉ

Cette règle de colère et de vengeance, qu'on voyait déjà poindre quand il était question du mépris suite à la préférence amoureuse, prend ici sa pleine mesure. L'irritation et le ressentiment des personnages en situation de rivalité inspirent les nouvellistes presque autant que la colère suite à l'infidélité (règle dont elle n'est pas très éloignée d'ailleurs⁸⁴⁸), si l'on se fie aux occurrences qui abondent dans leurs textes, soit une quarantaine du côté des personnages masculins et une trentaine chez les femmes.

La rivalité masculine naît principalement lorsque deux amants se disputent le cœur d'une même belle, l'honneur d'en être aimé étant au centre du litige. La colère des deux rivaux, Hypolite et Bedford, qui les incite au combat au moment où ils se croisent, en est un exemple parmi tant d'autres :

ils se regardoient avec des yeux tout étincelans de couroux. Des qu'ils se virent seuls et en liberté ils ne perdirent pas un moment à mettre l'épée à la main, et chacun animé, l'un de son amour et de sa fureur, et l'autre de sa jalousie et de son ressentiment, ils commencèrent un combat qui ne pouvoit estre terminé que par la fin de la vie de l'un ou de l'autre, et peut-estre même de tous les deux⁸⁴⁹.

⁸⁴⁷ *Ibid.*, t. II, p. 43.

⁸⁴⁸ En fait, elles ont souvent le même motif de départ mais elles divergent selon que l'on s'irrite et désire tirer vengeance de l'infidèle ou de la personne qui a ravi l'être aimé.

⁸⁴⁹ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*, *op. cit.*, p. 116-117.

La rivalité s'envenime encore lorsqu'il est question de mariage. La rage de Dom Laurenso quand il apprend que son rival doit épouser Dona Salazar n'a rien de modéré : « Il fut en effet au desespoir d'apprendre celles-là ; son amour se réveilla, il devint furieux, et se mit dans l'esprit d'empescher que son Rival ne fut plus heureux que luy⁸⁵⁰ ». Cette colère masculine, connue des personnages, est si prévisible et répond à des critères tellement précis qu'il est possible de la provoquer volontairement, que l'on pense à Prosper qui suscite la colère de Sforça en lui apprenant qu'il a un rival aimé :

il [Prosper] s'avisa de luy [Sforça] donner de la jalousie ; et après luy avoir persuadé que Clarice aimoit l'Admiral, et que c'estoit pour l'amour de luy qu'elle avoit fait naître des difficultez à son mariage, il luy dit qu'il pouvoit d'un mesme coup se venger d'un ennemy dangereux, et perdre un Rival redoutable. Le Duc qui n'avoit pû se determiner à prendre aucune resolution violente contre son ennemi, s'emporta contre son Rival, et le trouva encore plus criminel que Prosper ne vouloit le luy faire paroistre ; outré du mépris qu'on avoit fait de ses soins, agité de mille desseins violens⁸⁵¹.

Les personnages tirent profit de leur savoir sur la colère et ils n'hésitent pas à dissimuler leurs sentiments amoureux afin de ne pas éveiller l'irritation de leur rival et d'éviter les querelles qui ne manqueront pas de venir. C'est effectivement ce que choisit de faire le comte de Genevois⁸⁵², alors qu'Amador feint plutôt d'aimer Bérangère pour couvrir sa passion pour Cantespine et ne pas irriter le Comte en se déclarant son rival :

⁸⁵⁰ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, op. cit., vol. 3, p. 149-150.

⁸⁵¹ Jean de Préchac, *La duchesse de Milan*, op. cit., p. 145-147.

⁸⁵² « Aimant la Princesse de Chypre ardemment nonobstant toutes les resolutions qu'il avoit faites, le retour du Comte de Nevers aupres d'elle luy donnoit du chagrin : joint qu'il apprehendoit que si ce Comte venoit à sçavoir son amour pour cette Princesse, irrité de l'avoir encore pour rival, ayant desja mal reüssi aupres de Mademoiselle d'Anjou, à cause de luy, il n'en arrivast quelque chose d'estrange. » Jean de Préchac (?), *Histoire du comte de Genevois et de mademoiselle d'Anjou*, op. cit., p. 55-56.

Dom Amador avoit bien reconnu que le Comte pour se delivrer honnorablement de luy, souhaitoit qu'il eust de l'attachement pour Berangere, afin de n'avoir rien qui pût nuire au dessein qu'il avoit d'estre aimé de Cantespine, et d'estre défait par un rival aussi dangereux que luy. Mais craignant d'irriter le Comte s'il témoignoit la moindre apparence de jalousie, il cacha l'amour qu'il avoit pour Cantespine sous la tendresse qu'il feignoit de ressentir pour Berangere⁸⁵³.

Les personnages masculins ne perdent pas leur temps à ruminer des projets de vengeance. S'ils anticipent avec plaisir la vengeance qu'ils tireront de leur rival, à l'exemple de Don Pedro⁸⁵⁴, ils passent rapidement à l'action et cherchent tous les moyens possibles pour satisfaire leur désir de vengeance. La réaction la plus immédiate consiste à se battre contre son rival. D'ailleurs, les duels, combats et querelles de toutes sortes entre les rivaux amoureux d'une même dame abondent dans les nouvelles (on en dénombre vingt-sept). La logique qui permet de valoriser cette pratique est de deux ordres : la preuve d'amour et le point d'honneur. D'abord, la promptitude à tirer l'épée devient un signe de la grandeur de la passion que l'amant éprouve pour sa dame. Ce geste montre que l'amant est prêt à combattre tous les obstacles pour pouvoir mériter la belle et ainsi se rendre digne d'elle. Ensuite, tirer l'épée est valorisé car on en fait un acte de bravoure, la marque d'un homme vaillant qui se porte à la défense de sa gloire. Bien sûr, cette vengeance privée va à l'encontre de la prise en charge du monopole de la justice par l'État mais il semble que dans ce monde galant fictif où l'amour est la valeur suprême, la passion qui entraîne l'amant au combat l'emporte sur la raison qui devrait l'inciter à respecter les lois. Les

⁸⁵³ *Histoire espagnole ou Dom Amador de Cardone, nouvelle, op. cit.*, p. 105-106.

⁸⁵⁴ « Cét affront, qu'il avoit reçu à la veuë insupportable d'un rival triomphant, le mettoit hors de luy. La rage le saisit cette nuit-là, il ne peut dormir et se seroit mille fois enfoncé le poignard dans le sein ; s'il n'eût eu dessein de le plonger entierement dans le corps de son rival. C'estoit assés de ce qu'il luy avoit dit tout bas à l'oreille, qu'il luy en coûteroit la vie. Il ne respiroit plus qu'après la pointe du jour, pour terminer ce different, et cette seule resolution le faisoit vivre avec quelque plaisir, si l'on peut

nouvellistes ont donc recours à diverses stratégies afin de concilier ces deux principes contradictoires dans leurs textes. La plus prisée consiste à donner lieu au duel tout en limitant ses effets sanglants, les amants vont se battre, se blesser mais non pas se tuer. Le duel doit cesser dès que l'un d'eux a été désarmé et que sa vie est à la discrétion de son opposant. Donneau de Visé suit cette règle quand il décrit le combat qui a lieu entre Democrate et Arcas :

Ce Rival, que le dépit et la colere animoient, s'y rendit bien-tost apres. Ils ne furent pas longtemps sans mettre l'épée à la main et sans se battre, et ils se donnerent d'abord, par les coups qu'ils se porterent, de mutuelles marques de leur valeur, mais enfin [...] Arcas fut contraint de demander la vie à Democrate, et de luy promettre qu'il n'épouserait jamais Sestiane⁸⁵⁵.

Plus loin, il qualifie l'action de Democrate en ces termes : « toute la Cour loüa Democrate, et estima sa prudence, d'avoir donné la vie à un homme de la qualité d'Arcas, et qui avoit quantité de parens, et d'amis, qui, au sentiment de tout le monde, n'auroient jamais manqué de venger sa mort⁸⁵⁶ ». Cela dit, il semble que ce soit l'intérêt bien compris, plutôt que la générosité, qui le fait agir ainsi. Ensuite, il faut éviter d'être pris, ce qu'on a vu avec Hypolite et Bedford qui s'éloignent et attendent d'être sans témoin avant de vider leur querelle. Dans ces deux cas, l'honneur est sauf, les amants ont pu prouver à la dame l'ardeur de l'amour sans causer de désordre dans la société ni contrevenir ouvertement au roi. Lorsque l'issue du combat est funeste, l'amant n'a d'autre choix que de fuir pour éviter d'être pris par la justice. C'est parce qu'il sait qu'il sera reconnu coupable du crime de Dom Bernadille que Dom Laurenso se sauve : « Dom Bernadille est mort, et mesme le jour de ses nopces : J'ay soupiré long-temps pour la Personne qu'il a épousée ; j'ay eu l'affront de n'avoir pas esté

avoir de plaisir dans un estat comme celui-là. » Sébastien Bremond, *L'amoureux africain ou nouvelle galanterie*, op. cit., p. 141.

choisy, et les Gens de bon sens se douteront bien que le coup ne peut-estre que de moy⁸⁵⁷ ». En effet, dès que le combat fait du bruit et qu'il est connu, les coupables sont punis. On se saisit de Brandon qui a tué son rival Quildare lors d'un duel et l'emprisonne à la tour du palais de Richemont⁸⁵⁸. Le cas de Dom Ramire est plus complexe car plusieurs principes s'entremêlent. D'abord, le roi de Navarre veut punir le criminel qui a tué Tigride, et ce, malgré l'opposition des nobles de sa cour. Ce passage souligne la résistance de la vengeance aristocratique, qui relève d'un code de l'honneur, face à l'installation d'une justice royale absolue, bien que le débat soit transposé au contexte espagnol : « le Roy offensé de ce Combat, faisoit conduire l'Avanturier au supplice, sans que les prieres des plus Illustres Chevaliers de sa Cour, qui se plaignoient qu'il violoit les Loix de Chevalerie, en punissant d'une mort infame un homme qui marquoit avoir tant de courage eussent pû l'en détourner⁸⁵⁹ ». Le roi, quand il découvre la véritable identité du criminel (il s'agit de Dom Ramire, son fils naturel), revient toutefois sur sa décision, les liens du sang étant plus forts que la raison d'État.

D'autres vengeances moins funestes figurent dans les nouvelles mais elles sont peu valorisées car elles partent d'un mouvement de jalouse colère et sont associées à la faiblesse ressentimenteuse de cette passion. Deux options s'offrent alors à l'amant. La première, qu'on qualifie de mesquine dans les textes, consiste à

⁸⁵⁵ Jean Donneau de Visé, *Nouvelles nouvelles*, op. cit., vol. 1, p. 256.

⁸⁵⁶ *Ibid.*, p. 256-257.

⁸⁵⁷ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, op. cit., vol. 3, p. 155.

⁸⁵⁸ Jean de Préchac, *La princesse d'Angleterre, ou la duchesse reyne*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1677, in-12, p. 62-63.

médire de son rival ou à lui nuire. Le duc d'Anjou qui dessert son rival, le duc de Guise amant de la princesse de Montpensier, auprès du roi ⁸⁶⁰, ou encore Philoclès qui s'associe à Xantipe pour noircir la réputation de son rival Alcibiade⁸⁶¹, en sont des exemples. Les amants blessés et aux amours déçus choisissent plutôt de se venger de leur rival heureux en lui ravissant sa dame, pratique qui est jugée tout aussi lâche et méprisante. Ils peuvent procéder à la manière de Pacalme qui enlève puis capture Alcine car il juge cette séparation plus cruelle que la mort :

Pacalme irrité de sa mauvaise fortune, et jaloux de l'avantage de son Rival, ne conspiroit que la perte de nos deux amants. Il se seroit volontiers servi du poison pour assouvir sa vengeance, mais il estimoit qu'il y auroit trop de douceur en les faisant mourir de cette sorte ; et il ayma mieux accroître leurs maux de plusieurs années, que de trancher leurs jours par une mort subite⁸⁶².

Ou alors, faire comme le gouverneur Fernand qui : « pour se vanger de Trasille, et le faire mourir de douleur, [...] fit dessein de lui enlever sa Maîtresse, et de la faire épouser à un autre devant ses yeux, pendant qu'il le tiendrait en prison⁸⁶³ ».

Les nouvellistes condamnent beaucoup plus sévèrement la colère et la vengeance des femmes en situation de rivalité, et ce, de quelle que nature qu'elle soit. Ils l'associent généralement à la jalousie, l'envie ou à la vanité, la peignent comme une passion aveugle qui n'entraîne que des dérèglements qui sont aussitôt désapprouvés. Voyons donc ce qu'il en est d'un peu plus près. La rivalité féminine peut être alimentée par trois principaux motifs, le premier étant évidemment l'amour.

⁸⁵⁹ Jean de Préchac, *Le bâtard de Navarre. Nouvelles historiques*, Paris, Thomas Guilain, 1683, in-12, p. 166.

⁸⁶⁰ Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Montpensier*, op. cit., p. 375.

⁸⁶¹ Anne de La Roche-Guilhen, *Les intrigues amoureuses de quelques anciens Grecs*, op. cit., p. 58.

⁸⁶² *Alcine princesse de Perse, nouvelle*, op. cit., p. 73-74.

⁸⁶³ Antoine Torche, *Le chien de Boulogne ou l'amant fidelle, nouvelle galante*, op. cit., p. 116.

Les femmes se méprisent et se jalousent entre elles quand elles aiment le même galant et se disputent l'honneur d'en être aimée uniquement. Si elles témoignent vivement de leur colère en présence de leur rivale, ce n'est jamais que pour se couvrir de ridicule. Le portrait de la marquise irritée contre celle qu'elle croit être sa rivale, et dont la fureur tient de la folie, est assez éloquent :

elle s'emporta contre cette pauvre Comtesse à tout ce qu'une femme fort irritée peut dire d'injurieux à une Rivale heureuse, elle voulut plusieurs fois se jeter sur elle pour lui déchirer le visage, dont elle fut empêchée par son mary, qui crut que sa femme estoit devenuë folle. La Comtesse offensée d'un procédé si outrageant, dit froidement au Marquis qu'il devoit enfermer sa femme, puisqu'elle étoit en cet état. Ce discours anima encore davantage la furieuse Marquise. Elle fit tant de bruit qu'en un moment la chambre fut remplie de plusieurs personnes qui y accoururent, on eut beaucoup de peine à apaiser les deux femmes : Car la Comtesse estoit presque aussi en colère que la Marquise, le mary ne connoissoit rien à cet emportement, et plus il demandoit pardon à la Comtesse, sa femme s'en fâchoit davantage, et continuoit à leur dire des injures à l'un et à l'autre⁸⁶⁴.

Le second motif qui allume la colère entre les rivales est la contestation de leur pouvoir de séduction, les dames ne supportent pas qu'une autre belle leur fasse perdre leur conquête. Victorie qui a perdu deux amants aux profits d'Olarie tâche de ternir la réputation de sa rivale en médissant sur son compte, si bien que, quand elles se trouvent en présence l'une de l'autre, les deux femmes ne cherchent qu'à satisfaire leur haine et leur colère en se querellant : « je [Filémon] vis à l'autre bout [d'une allée] deux Femmes chacune un Couteau à la main, qui se batoient avec tant de chaleur, que je m'imaginay qu'elles se tuëroient avant que je les eusse pû joindre⁸⁶⁵ ». L'inconvenance d'une telle conduite, dont l'auteur se moque ouvertement en l'infantilisant, ne peut que dissuader le lecteur de se laisser ainsi aller. La beauté alimente également la rivalité entre les femmes : chacune veut être reconnue pour la

⁸⁶⁴ Jean de Préchac, *La noble vénitienne ou la Bassette, histoire galante*, op. cit., p. 104-107.

plus belle et elles craignent que la beauté de leur rivale ne plaise davantage à leur galant. Cette règle prend la forme d'une maxime dans la nouvelle de Boursault : « il n'est rien de plus mortifiant à celles qui se piquent de beauté que la présence de quelqu'une qui les efface⁸⁶⁶ ». La rage de Servilie contre Amelonde, dont la beauté éclipse ses charmes et éloigne d'elle tous ses soupirants, répond à cette règle mais sa conduite est jugée déraisonnable car incivile : « Elle n'avait que des regards de colere quand on la quitoit pour entretenir Amelonde ; elle avait toujours quelque raillerie piquante quand on rendoit à cette belle quelques civilités extraordinaire ; elle maltraitoit ceux qui revenoient à elle quand ils ne pouvoient estre auprès d'Amelonde⁸⁶⁷ ». Servilie est d'autant plus fautive qu'elle est d'un commerce désagréable et qu'elle ne favorise pas les échanges mondains qui sont d'usage dans les salons. L'auteur de *Dom Amador de Cardone* précise encore la donne : « J'ay souvent ouy dire que deux Belles ne pouvoient estre amies, l'interest de la beauté les divisant toujours⁸⁶⁸ ». Cette maxime sert de point de départ à sa nouvelle dans laquelle il raconte la rivalité entre Bérengère et Cantespine au sujet de leur beauté, de leurs charmes et de leur mérite.

Les femmes sont en proie à un vif ressentiment contre leur rivale et c'est avec une joie à peine dissimulée qu'elles anticipent la vengeance à venir, telle Iris dont le comportement laisse voir le plaisir qu'elle éprouve à l'idée de se venger de la

⁸⁶⁵ *L'amant de bonne-foy*, op. cit., p. 144. Voir aussi p. 145-147.

⁸⁶⁶ Edme Boursault, *Le prince de Condé*, op. cit., p. 274.

⁸⁶⁷ François Hédelin, abbé d'Aubignac, *Amelonde, histoire de nostre temps. Ou l'on void qu'une honneste femme est heureuse quand elle suit un conseil sage et vertueux*, op. cit., p. 140.

⁸⁶⁸ *Histoire espagnole ou Dom Amador de Cardone, nouvelle*, op. cit., p. 18-19.

présidente⁸⁶⁹. La colère féminine n'étant guère valorisée, la vengeance qui l'accompagne ne l'est pas davantage. Les pratiques qui suivent, si elles sont plus acceptables que d'autres parce qu'elles n'ont rien de funeste, ne sont pas pour autant présentées positivement. En fait, les nouvellistes les disqualifient en montrant que ces mouvements sont ceux des mauvaises femmes (les coquettes, les envieuses, les fausses). Voulant nuire à leur rivale et entacher sa réputation, les dames ont recours à la médisance, arme par excellence des faibles et des jalouses⁸⁷⁰. Il n'est qu'à songer à la dame qui publie toute la vérité sur les commerces galants de la fausse prude pour s'en venger⁸⁷¹, ou à Mme de la Belinière qui se venge de Mme de Pomard en révélant son infidélité à son mari⁸⁷². Il est intéressant de souligner au passage que cette vengeance fait appel au code de la colère et de la vengeance masculine suite à l'inconstance de l'être aimé. Brouiller la rivale d'avec son amant, faire perdre un galant à sa rivale ou lui faire épouser un mauvais mari sont autant de moyens modérés utilisés par les dames artificieuses pour se venger. La comtesse de Stafford veut se venger de sa rivale la comtesse de Salisbury en attisant sa jalousie, en lui faisant

⁸⁶⁹ « Comme je ne voulais pas qu'il manquât rien à ma vengeance pour la rendre complète, j'écrivis un billet au duc et le priai de me venir trouver où j'allais [...]. Je vis paraître avec une extrême joie le jour qui devait me donner tant de plaisir et tant de confusion à ma rivale. » « [N]ous commençâmes notre voyage avec assez de gaité, [...] moi par la pensée de me venger pleinement de la présidente et de mon perfide amant. » « Cependant il me passait par l'esprit de malignes joies qui me faisaient faire des éclats de rire dont il n'y avait personne qui pût pénétrer la cause. » Poisson, *Histoire d'Iris*, op. cit., p. 895 et p. 896.

⁸⁷⁰ L'abbé Du Bosc dit d'ailleurs à ce sujet que : « Les vertueuses excusent les fautes au lieu de les publier. Au contraire les vitieuses sont toujours impitoyables envers leurs pareilles. [...] Les honnêtes femmes chassent le vice du monde par leur charité, et les libertines en banissent la vertu par leur médisance. » *L'honnête femme*, op. cit., p. 135.

⁸⁷¹ « Elle résolut de s'en venger, et un sentiment de haine s'estant joint à la jalousie qui est naturelle aux femmes, et mesme entre les meilleures Amies, elle mit tout en usage pour nuire à la Belle. » « [L]a Belle ne garda plus aucune mesure avec elle. Jusque-là elle s'estoit contentée de luy faire connoistre en termes couverts, qu'elle estoit informée de ses intrigues. Il luy fut impossible de se retenir davantage. Elle dit tout, nomma son Galant, marqua le lieu où les entreveuës se faisoient, et mit la Prude dans une telle rage contr'elle, qu'elle sortit aussi furieuse que le Mary estoit entré, apres avoir enfoncé la Porte. » « Les apparences trompeuses, histoire », *Mercure Galant*, Paris, octobre 1679, p. 205 et p. 220-221.

croire qu'elle est trompée par le roi son amant afin de les désunir⁸⁷³ ; une coquette veut se venger de sa rivale en se faisant aimer de son amant⁸⁷⁴ ; et la princesse Argelinde veut se venger de sa rivale Célanire en lui faisant épouser le vieux et horrible Cleonte⁸⁷⁵.

Partant du principe que la peinture funeste des dérèglements des passions doit horrifier le lecteur et l'en détourner, certains nouvellistes présentent des vengeances féminines violentes et sanglantes. La description étant suffisante à l'édification du lecteur, ils n'appuient pas davantage sur la condamnation morale qui s'ensuit. Dans *L'amant oysif*, Dona Panaphiel se venge de la vieille courtisane sa rivale qui continue de recevoir son mari, en lui coupant les mains et la tête puis les offre à son mari⁸⁷⁶, tout comme Dona Montalva tue sa rivale qui a séduit son mari pour s'en venger, puis elle se sauve en Candie afin d'éviter d'être prise par la justice⁸⁷⁷. Ailleurs, puisque c'est la beauté de sa rivale qui a éloigné d'elle son amant, la marquise de Pomard se venge de Mme de la Belinière en attaquant son point sensible, c'est-à-dire en la défigurant, évinçant ainsi sa rivale qui est alors contrainte de se retirer dans un couvent, ne pouvant plus se montrer dans le monde :

Après en avoir cherché plusieurs moyens, elle s'arresta à celui de défigurer ce charmant visage qui avoit esté souvent l'objet de sa jalousie. Elle n'eut pas plutôt pris cette resolution qu'elle se mit en estat de l'exécuter ; elle trouva des gens disposez à seconder son ressentiment, et elle eut peu de jours après le

⁸⁷² Jean de Vanel, *Histoire du temps ou journal galant*, op. cit., p. 279.

⁸⁷³ D'Argences, *La comtesse de Salisbury, ou l'ordre de la Jaretiere. Nouvelle historique*, op. cit., 2^e partie, p. 14-15.

⁸⁷⁴ « Histoire », *Mercure Galant*, mars 1683, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, op. cit., p. 283.

⁸⁷⁵ Madeleine de Scudéry, *La promenade de Versailles*, op. cit., p. 281.

⁸⁷⁶ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, op. cit., vol. 3, p. 45-46.

⁸⁷⁷ *Ibid.*, vol 1, p. 115-116.

plaisir d'apprendre qu'on avoit attendu Madame de la Beliniere comme elle venoit de la Messe, et qu'on luy avoit cassé sur le nez une bouteille d'eau forte qui l'avoit renduë affreuse⁸⁷⁸.

Les jeux de dissimulations qui permettent habituellement aux nouvellistes d'alimenter l'intrigue et de ménager certains effets de surprise et de rebondissement en modifiant les actions de leurs personnages, servent ici à dévaloriser la colère et la vengeance en les associant à la duplicité des femmes. Les marques physiques de la colère des femmes contre leur rivale étant très apparentes, il devient aisé pour les personnages de les déchiffrer et de les reconnaître. Les dames qui ne veulent pas se trahir auprès de leur rivale ont donc soin d'étudier les mouvements de leur corps et de leur visage, de contrôler leurs emportements. Les grandes sultanes des nouvelles africaines et moyen-orientales semblent être expertes dans l'art de la dissimulation, suivant en cela le savoir sur la caractérologie des nations. Elles masquent leur colère contre leurs rivales afin de mieux pouvoir s'en venger, que l'on pense à Roxane qui éprouve du ressentiment à l'égard de Cleonis, la seconde épouse aimée du sultan Abdala :

Il eut trop d'amour pour se precautionner, malgré la jalouse rage de Roxane ; il épousa Cleonis quelques jours après, et elle eut le desespoir de se voir une Rivale ; mais une Rivale adorée ; comme elle a l'esprit ingenieux, et d'un caractere dissimulé, le party qu'elle prit fut celui de la feinte, elle cacha ses ressentimens avec adresse, visita souvent Cleonis, qui devint grosse peu de

⁸⁷⁸ Jean de Vanel, *Histoire du temps ou journal galant*, op. cit., p. 280-281. Il est à noter que Belline emploie le même procédé que la marquise de Pomard, accentuant ainsi le parallèle entre les règles de colère et de vengeance suite à l'infidélité et à la rivalité, que nous signalions plus tôt. Croyant que le comte la délaisse pour la femme de l'apothicaire, Belline est transportée de rage et elle décide de défigurer sa supposée rivale pour se venger de l'infidélité du comte de Chambord. Elle lui casse donc une bouteille d'eau forte sur le visage. Jean de Préchac, *Nouvelles galantes et aventures du temps*, op. cit., t. I, p. 217-220.

temps apres, et en devint mesme inseparable, et cachant un desir formé de la perdre sous des complaisances affectées, elle trompa, et le Roy, et Cleonis⁸⁷⁹.

La très habile Homaïs dissimule sa colère quand la belle Clarice revient auprès du roi : « La Reyne plus outrée que jamais eut bien de la peine à retenir ses emportemens ; mais comme il n'estoit pas encore temps de les faire esclater, et qu'elle ne desesperoit pas de ramener encore le Roy, elle voulut dissimuler⁸⁸⁰ ». Elle feint si bien que le roi qui appréhendait la colère de sa femme suite au retour de sa chère esclave, s'étonne de la douceur dont elle fait montre : « Le Roy, qui s'estoit préparé à des actions de fureur de la part de cette fiere Princesse, contre lesquels il auroit peut-être resisté, se trouva surpris de tant d'humilité, et fut presque à demi vaincu de voir seulement à ses pieds une creature de cette humeur⁸⁸¹ ».

Les nouvellistes usent de divers procédés narratifs pour faire passer leur message visant à modérer les emportements entre rivaux et les effets sanglants de la vengeance. D'abord, ils présentent à leurs lecteurs des personnages qui exercent un contrôle sur eux-mêmes et sur leur colère, conduite qu'ils valorisent en l'associant à celle de l'honnête homme. La rivalité entre le chevalier de Guise et le duc de Nemours, par exemple, reste sourde car ils sont trop des hommes du monde pour la laisser éclater⁸⁸². Ensuite, les nouvellistes font une peinture émouvante de ces gens d'exception qui renoncent à leur ressentiment. C'est le cas de Préchac dans cette

⁸⁷⁹ Anne de La Roche-Guilhen, *Almanzaïde, nouvelle*, op. cit., p. 76-78.

⁸⁸⁰ *Homaïs reyne de Tunis*, op. cit., p. 87.

⁸⁸¹ *Ibid.*, p. 88.

⁸⁸² « Il voyait bien que le chevalier de Guise était son rival, et ce prince connaissait que M. de Nemours était le sien. Il était le seul homme de la Cour qui eût démêlé cette vérité ; son intérêt l'avait rendu plus clairvoyant que les autres ; la connaissance qu'ils avaient de leurs sentiments leur donnait une aigreur qui paraissait en toutes choses sans éclater néanmoins par aucun démêlé ; mais ils étaient opposés en

nouvelle où l'on voit la colère et le désir de vengeance de Quildare se dissiper devant l'action généreuse de Sûfolc qui ne veut pas se battre contre celui qui lui a sauvé la vie :

Sûfolc qui commençoit à l'écouter, non content de luy faire des excuses sur toutes ces choses, avoit beau protester de ne se battre jamais contre le Défenseur de sa vie, la colère rendoit le Comte de Quildare, ou sourd, ou implacable. De sorte que l'autre, pour le satisfaire, tirant son Epée du fourreau où il ne faisoit que la remettre, et la jettant dans le Bois, s'approcha ainsi desarmé à la pointe de la sienne. Mais cette journée étoit celle des grands événemens. La fureur du Comte de Quildare cessa tout d'un coup ; et cet Homme si fougueux fut tellement touché de l'action du Duc de Sûfolc, que jettant comme luy son Epée au même endroit du Bois où il avoit jetté la sienne, il vint à luy bras ouverts, et s'écria avec larmes qu'il ne seroit jamais son ennemy⁸⁸³.

Faire du renoncement à la vengeance une preuve d'amour est un autre moyen employé par les nouvellistes pour inciter leurs lecteurs à modérer leurs transports. Mademoiselle du Mesnil, sachant que l'humeur de Kervaut le portera à vouloir se venger de son nouveau rival Destouches, lui écrit une lettre pour éviter qu'il pose une action funeste en usant de son autorité d'amante et en faisant appel au devoir de soumission et d'obéissance du parfait amant :

J'étois sur le point de m'en vanger, quand je receus un billet qui me rassura. Mademoiselle du Mesnil me promit une fidélité inviolable ; et comme elle sçavoit mon humeur, et qu'elle m'avoit souvent veu dans l'impatience de faire sentir à Destouches le danger qu'il y avoit à me vouloir supplanter, Elle me pria de suspendre pour un temps mon ressentiment, et mesme elle me l'ordonna par l'amour que je luy avois juré. Je pris la chose comme je le devois, et je differay de faire éclater ma vengeance jusqu'à ce que je le puisse faire sans luy desobeir⁸⁸⁴.

L'enseignement est pratiquement le même quand il s'agit des femmes mais on y insiste davantage. En fait, les nouvellistes ne font que condamner encore plus

tout.» Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Clèves*, op. cit., p. 298.

⁸⁸³ Jean de Préchac, *La princesse d'Angleterre, ou la duchesse reyne*, op. cit., vol. 2, p. 92.

⁸⁸⁴ *Monsieur de Kervaut, nouvelle comi-galante*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, p. 45-47.

ouvertement les éclats de colère et les mouvements de vengeance chez les femmes, qu'ils ne le faisaient quand ils suivaient la règle qui associe cette conduite à celles des femmes faibles et jalouses. Dans *Adelais de Bourgogne*, l'auteur choisit d'opposer les deux comportements qu'une femme peut adopter envers sa rivale, mais il n'est pas bien difficile de déterminer de quel côté penche la balance. Il peint négativement le portrait de la jalouse Thephanie irritée contre sa rivale, alors qu'il glorifie celui de la sage Adelaïs car elle est douce et compatissante envers Thephanie, qu'elle tâche d'apaiser la colère de sa rivale :

Mais dès qu'elle [Adelaïs] s'apercevoit que ses visites et ses entretiens faisoient revenir dans ce cœur indisposé [Theophanie] les accez de sa colere, elle se taisoit, ou elle se retiroit à l'heure même, pour prevenir les fautes en éloignant l'occasion. Cette sage et judicieuse conduite estoit le plus grand motif des emportemens de Teophanie, qui se fâchoit que son aversion paroissoit criminelle, et que tant de vertus admirables l'accusoient d'injustice, et publioient sa mauvaise humeur par toute l'Europe. Elle eut désiré qu'elle eut éclaté comme elle⁸⁸⁵.

Dans la nouvelle *Le gris-de-lin*, Préchac réproouve sévèrement l'emportement injustifié des femmes contre leur rivale. Ainsi, le duc, apprenant que sa femme a offensé une princesse qu'elle considérait comme une rivale, la croyant aimée de son mari, il exige de sa femme qu'elle fasse des excuses publiques et l'oblige à se réconcilier avec la princesse, ce à quoi la duchesse consent à regret et en apparence seulement :

la Duchesse cachant ses sentimens luy dit qu'elle n'auroit aucune repugnance à faire tout ce qu'il souhaitteroit : mais qu'elle le supplioit de la dispenser de faire cette demarche qui pourroit estre mal-interprétée et prejudicier aux droits des Duchesses qui ne pretendent point ceder aux Princesses étrangères, le Duc luy dit qu'il ne s'agissoit pas de decider de leur rang et qu'il estoit raisonnable qu'elle fit des avances à la Princesse, qui avoit esté la premiere offensée⁸⁸⁶.

⁸⁸⁵ *Histoire d'Adelais de Bourgogne*, Amsterdam, Helvigraad, 1685, in-12, p. 122-123.

⁸⁸⁶ Jean de Préchac, *Le gris-de-Lin. Histoire galante*, op. cit., p. 75-76.

Quand il est question de formuler une leçon de morale au sujet de la vengeance dans leurs textes, deux méthodes sont particulièrement prisées par les nouvellistes : punir la dame fautive ou vouer les projets de vengeance à l'échec. Dans une histoire parue dans le *Mercure Galant*, où une belle brune se venge en épousant le père de sa rivale afin d'empêcher la demoiselle et le marquis de se voir et de se marier, l'auteur formule en toutes lettres la leçon de morale qu'il prétend enseigner à ses lecteurs : « Si le plaisir de s'estre vengé fait oublier beaucoup de malheurs, ils sont bien sensibles, quand on s'y expose volontairement, sans qu'on en tire aucun fruit. Jugez par là de ce que souffre la Dame dont vous allez voir l'Avanture⁸⁸⁷ ». Cette nouvelle qui prend la forme d'un *exemplum*, démontre clairement que ce type de vengeance se retourne le plus souvent contre la dame qui prétend se venger, visant ainsi à décourager les femmes à tirer vengeance de leur rivale : « elle estoit résoluë à se sacrifier pour se vanger de sa Rivale ; à épouser le Comte, pour estre Belle-Mere de sa Fille, et rompre entierement le commerce qu'elle avoit avec le Marquis⁸⁸⁸ ». Plus loin, on lit : « Elle prit donc un party si triste pour elle-mesme, et se fit autant de mal qu'à ceux dont elle se vouloit vanger. Cependant les maux qu'elle souffrit, ne les consolerent point des leurs⁸⁸⁹ ».

Les femmes sont prêtes au pire quand il s'agit de triompher de leurs rivales. Cependant, si terrible soit le projet de vengeance, il semble toujours devoir être voué

⁸⁸⁷ [Histoire sans titre], *Mercure Galant*, Paris, septembre 1682, t. II, p. 88.

⁸⁸⁸ *Ibid.*, p. 99-100.

⁸⁸⁹ *Ibid.*, p. 101-102.

à l'échec. La première partie des *Désordres de l'amour* le montre bien, l'imagination démoniaque des dames ne connaît pas de bornes. Mlle d'Elbœuf et Mlle de Châteauneuf souhaitent se venger de leur rivale, la coquette Mme de Sauve qui leur a ravi tous leurs amants, et forment une ligue pour parvenir à leur fin. C'est sous la forme élaborée d'un divertissement mondain, sous les dehors élégants d'un ballet allégorique au cours duquel le Roi de Navarre doit marquer fortement le mépris que lui inspire Mme de Sauve, que leur projet de vengeance se voile (on aura remarqué au passage le recours à la règle de la colère suite au mépris comme moyen de vengeance). Si ingénieux soit-il, ce projet échoue car le Roi de Navarre succombe aux charmes de Mme de Sauve et se refuse à lui témoigner des marques de mépris. Les dames en sont fortement irritées et de cette fureur naît un second projet de vengeance. Cette fois, la modération n'est plus de mise et la punition doit être exemplaire : « il proposa de mettre une si forte jalousie entre Monsieur et le Roi de Navarre que le Roi se crut obligé d'en éloigner la cause, et bannir Madame de Sauve de la Cour⁸⁹⁰ ». Mais encore une fois, cette vengeance ne connaît aucun heureux dénouement, sauf peut-être pour Mme de Sauve qui réussit à se maintenir en grâce à la cour. Madame de Villegieu donne donc une petite leçon de morale et d'humilité à ses lectrices, en leur brossant un portrait assez laid de la vengeance féminine, vengeance qu'elle tourne en dérision puisque c'est la coquette qui triomphe des nobles dames (ce qui va évidemment à l'encontre de la morale) — et l'on sait ce qu'elle pense de ce type de femme. Ce faisant, l'auteure souligne la faiblesse sociale des femmes qui pour toute vengeance en sont réduites à de petites mesquineries. Leur prétention à vouloir punir

⁸⁹⁰ Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villegieu, *Les désordres de l'amour*, op. cit., p. 26.

publiquement la coquette Mme de Sauve se retourne donc contre elles. Quant à l'auteure du *Grand Scanderberg*, elle combine les deux procédés puisque Selimane entreprend de se venger de sa rivale, usant tour à tour du poison et du poignard, mais sans succès, puis elle décide de retourner l'arme contre elle. La condamnation ne saurait être plus explicite :

Ces entreprises lentes [les empoisonnements] l'impatientèrent ; outrée par de nouveaux mépris qu'Amurat lui avoit témoignés, elle vint un soir furieuse dans le lieu où j'étois ordinairement, un poignard à la main, dont elle se seroit impitoyablement servie, si le sort n'eût amené Aradin, qui, plein de zèle et de terreur, se précipita sur elle, et l'arrêta. La fière Sultane tourna la tête, et connut sa foiblesse. Elle nous dit tout ce qu'un emportement aveugle est capable d'inspirer. Elle détesta l'Empereur, m'accabla d'injures, fit des vœux contre mon repos, vous nomma plusieurs fois, se donna deux grands coups, et tomba morte à mes pieds⁸⁹¹.

Cette volonté de détourner les femmes de la vengeance en accablant les fautives et en faisant avorter tous leurs projets, incite aussi les nouvellistes à présenter des personnages qui renoncent à la vengeance et à en faire des modèles de vertu. Ces exemples doivent toucher le lecteur et l'encourager à adopter une conduite similaire. Prenons le cas d'Ophise qui se venge de Bélise en la mettant dans une situation de gratitude, en la rendant redevable de ne pas lui avoir ravi Damon, la magnanimité et le pardon étant plus grands que toute autre forme de vengeance (ce qui n'est pas sans rappeler la scène sublime du pardon d'Auguste dans *Cinna*) :

A Dieu ne plaise, que je sois cause qu'il soit encore parjure. Qu'il se souvienne de ce qu'il a promis à Belise, qui m'aura cette obligation de luy avoir conservé son Amant tout entier pour elle, lors qu'il dependoit de moy de le luy ravir. Je ne sçaurois avoir ny plus de bonté, ny plus de generosité, que de rendre le bien pour le mal, et de témoigner à Belise, par le refus que j'ay fait de Damon, que je l'aime jusques dans le Tombeau. Qu'elle prenne hardiement sa conquête, je ne luy envie point ce bonheur, et j'auray cét avantage sur elle, que je ne veux pas luy ravir ce que je sçay luy appartenir, par tant de sortes de devoir. Je ne

⁸⁹¹ Anne de La Roche-Guilhen, *Le grand Scanderberg, nouvelle, op. cit.*, p. 170-171.

suis qu'une Femme, mais je suis ennemie de la lâcheté, et en un mot, je ne souhaite plus que l'on me parle de Damon⁸⁹².

*

Amour, colère et vengeance sont donc des passions inextricablement liées car la colère et la vengeance sont des composantes essentielles de l'art d'aimer, tel qu'il se conçoit dans la seconde moitié du XVII^e siècle, tandis qu'un amour méprisé ou qu'une trahison amoureuse est souvent à l'origine des mouvements de colère et de vengeance qui agitent les personnages. En étudier les règles, les motifs et les usages permet de dégager quels sont les devoirs ou les obligations des amoureux, de redessiner, un peu à la manière des allégories galantes et des cartes de géographie amoureuse qui foisonnent alors⁸⁹³, l'itinéraire à suivre pour passer du statut d'ami à celui de tendre ami, en soulignant les écueils qu'il vaut mieux éviter, les soins et les prévenances qu'il convient de ne pas oublier. Dans un tel contexte, choisir de se mettre ou non en colère, de donner libre cours à sa vengeance ou de la contenir, devient une façon de signifier à l'autre son amour ou son mépris, une marque d'intérêt ou d'indifférence à son égard. À travers les règles répertoriées dans chacune des situations mises en scène dans les nouvelles, c'est tout un système amoureux, éthique et moral qui se met en place, une série de comportements, de discours et de gestes propres aux parfaits amants et honnêtes gens qui sont posés comme modèle et

⁸⁹² Robert-Alcide de Bonnacase, sieur de Saint-Maurice, *Fleurs, fleurettes et passe-temps, ou les divers caracteres de l'amour honneste*, op. cit., p. 388.

⁸⁹³ Sur l'importance de ces allégories galantes et de ces cartes de géographie amoureuse dans la diffusion du code de l'amour tendre voir Jean-Michel Pelous, *Amour précieux, amour galant. Essai sur la représentation de l'amour dans la littérature et la société mondaine*; op. cit., p. 13-22. Sur leur rôle

défendus comme tel. Ce sont les nouvellistes qui se donnent comme tâche (plus ou moins consciencieusement selon les cas) de l'enseigner aux lecteurs en leur présentant une série d'exemples à imiter ou à fuir, et de le diffuser en intégrant les codes qui régissent la colère et la vengeance à leurs écrits, mais aussi en jouant avec eux. D'un autre côté, cet art d'aimer est indissociable d'un art de vivre en société. La colère et la vengeance qui éclatent au nom de l'amour ne sauraient se soustraire aux lois de la civilité, elles doivent être honnêtes et galantes. Les maximes de conduite qui régissent cette passion visent justement à en limiter les dérèglements et à en faire un bon usage, elles permettent aux auteurs de proposer des pratiques recevables dans le cadre de la vie de cour et de salon. Les nouvellistes, cherchant à instruire agréablement leurs lecteurs, sont solidaires des différents traités d'éducation destinés aux honnêtes gens afin de rejoindre ce même public, stratégie qui n'est pas dénuée d'intérêt économique, on l'aura compris.

CHAPITRE IV : L'ART DE VIVRE EN SOCIÉTÉ

« Mais ce qu'a de plus fâcheux un mal si estrange [la colere], c'est qu'il tire sa naissance de toutes choses ; [...] la négligence d'un valet le met en fougue, la liberté d'un amy le jette dans le desespoir, la raillerie d'un ennemi l'engage dans le combat⁸⁹⁴ ».

La colère est une passion qui touche tout le monde, sans égard au sexe, à l'âge et à la condition sociale ainsi que l'affirment Sénèque⁸⁹⁵, Coëffeteau⁸⁹⁶, Senault⁸⁹⁷ et Cureau de la Chambre :

[la colere] se fait ressentir generally à tous ; les plus petits en souffrent les émotions aussi bien que les forts [...]. Enfin elle ne connoist point de privileges, et ne met point de difference entre les hommes ; elle agite les enfans comme les vieillards, les malades comme les sains, les pauvres comme les riches, les Roys comme leurs sujets ; Et sans s'arrester ainsi que les autres à quelques particuliers, elle anime les familles, les peuples, et les royaumes entiers⁸⁹⁸.

Bien que l'universalité et la portée sociale de la colère soient reconnues de tous, il convient de se demander si son mode d'expression, les motifs qui la légitiment ou non, qui autorisent ou non la vengeance qui s'ensuit, diffèrent selon qu'on est homme ou femme, roi, noble ou bourgeois, selon qu'on est en position de supériorité,

⁸⁹⁴ Jean-François Senault, *De l'usage des passions*, Paris, Fayard, 1987 [1641], p. 294.

⁸⁹⁵ « Elle n'épargne aucun âge, n'excepte aucune race. » « Souvent on s'est porté en masse à la colère hommes, femmes, vieillards, enfans, grands, la populace sont unanimes », Sénèque, *Dialogues. De Ira / De la colère*, t. I, Paris, Belles Lettres, 1922, p. 66.

⁸⁹⁶ « De toutes les Passions de nos ames, il n'y en a point qui jette ses racines si avant, ou qui estende ses rameaux si loing que la Colere, dont il n'y a aage, ny condition, ny peuple, ny nation qui se trouve plainement exempte. » « Mais on voit les villes, les provinces, et les republiques entieres embrazées de colere, et transportées de cette fureur avec une conspiration publique des grands, des petits, des jeunes, des vieux, des hommes, des enfans, des Magistrats et du populaire », Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, Paris, Martin Collet, 1631 [1620], in-8°, p. 522 et p. 523.

⁸⁹⁷ « [I]l n'y a point de Passion qui soit plus commune, et il semble que la Nature pour nous punir de tous nos crimes, ait voulu que comme une furie vengeresse, elle persecutât tous les hommes. » Jean-François Senault, *op. cit.*, p. 292.

⁸⁹⁸ Marin Cureau de la Chambre, *Les caractères des passions*, vol. 2, Paris, Rocolet, 1660 [1640], in-4°, p. 293.

d'égalité ou d'infériorité. Pour ce faire, on identifiera dans ce chapitre les règles qui sous-tendent la colère et la vengeance dans les principaux cercles sociaux : les amis, la famille et la cour, et l'on verra que tout comme elles le faisaient pour l'art d'aimer, la colère et la vengeance participent à l'élaboration des différents modèles sociaux. Elles suivent de très près les préceptes qui régissent la conduite du parfait ami, du parfait parent et du parfait courtisan, les principales maximes à observer, les pratiques à respecter ou les fautes à fuir. Cependant, cela n'empêchera pas les nouvellistes de se jouer de ces règles dans leurs textes, de prendre une certaine liberté face à elles, et parfois même de les inverser pour les besoins de l'intrigue.

1. LA COLÈRE, LA VENGEANCE ET L'AMITIÉ

1.A. Les amitiés personnelles

La véritable amitié ne peut exister qu'entre gens de bien selon Cicéron⁸⁹⁹, c'est-à-dire entre gens qui agissent avec droiture, honnêteté, loyauté et générosité. Ce modèle ancien de l'amitié qui prône l'entente totale entre les honnêtes gens et qui repose sur un sentiment d'affection complètement désintéressé existe toujours au XVII^e siècle, tout comme l'amitié « par devoir » (prenant alors la forme d'alliances intéressées et de calculs politiques) qui privilégie la dimension mondaine et sociale. Aux dires de Nicolas Faret⁹⁰⁰, l'amitié devient un moyen d'assurer sa fortune dans la société de cour. Jean-Marie Constant a bien fait voir que l'amitié est un élément

⁸⁹⁹ Cicéron, *L'amitié*, Paris, Belles Lettres, 1928, V-17.

⁹⁰⁰ « Ceux qui sont officieux ne sauraient manquer d'amis, et ceux qui ne manquent point d'amis ne sauraient manquer de fortune », Nicolas Faret, *L'honnête homme ou l'art de plaire à la cour*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1630], p. 43.

capital de la sociabilité, que sur la scène politique « les relations affectives sont le ciment permettant l'action de divers groupes⁹⁰¹ », et que chez les gens de cour, l'amitié est perçue « comme une protection contre les difficultés de la vie et les aléas de la carrière⁹⁰² ». On ne saurait donc s'étonner de la place qu'elle occupe dans les nouvelles galantes et historiques qui ont à cœur de rejoindre les préoccupations des lecteurs mondains. Et puisque la colère est une passion impétueuse qui peut mettre en péril les amitiés les plus précieuses, que son opiniâtreté et la rudesse de ses manières n'ont rien pour plaire ni pour gagner les cœurs, on ne saurait trop recommander aux honnêtes gens de privilégier la complaisance et la modération. Les règles qui encadrent l'éclat de la colère et ses emportements, qui incitent un individu à se mettre ou non en colère, à donner libre cours à sa vengeance ou à y renoncer, s'appuient donc sur celles de la parfaite amitié. Dans son traité de *L'honnête homme*, Faret résume ainsi les signes qui permettent de reconnaître le véritable ami : « C'est icy le comble de l'abregé de tous les preceptes [...]. L'extrême franchise, la juste complaisance, la solide fidélité, la véritable confiance, la facilité à obliger, et la crainte de déplaire en sont des marques assez évidentes ; mais le mouvement du cœur en est le vray juge et le souverain arbitre⁹⁰³ ». Plus que de simples marques, il s'agit là d'une liste des devoirs qu'un individu s'attend à voir respecter de la part de son ami, et le moindre manquement à l'un d'entre eux devient une faute intolérable qui provoquera infailliblement la colère de l'ami.

⁹⁰¹ Jean-Marie Constant, « L'amitié : le moteur de la mobilisation politique dans la noblesse de la première moitié du XVII^e siècle », *XVII^e siècle*, octobre-décembre 1999, n° 205, p. 600.

⁹⁰² *Ibid.*, p. 607.

⁹⁰³ Nicolas Faret, *L'honnête homme ou l'art de plaire à la cour*, *op. cit.*, p. 41.

L'amitié jouit certainement d'un statut privilégié au regard de la colère et de la vengeance, et ce, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. D'abord, on remarque que la liberté et l'égalité dans les rapports qui unissent deux amis ont une incidence sur la portée de la colère, c'est-à-dire qu'elles la modèrent et qu'elles permettent à l'un de réprimander l'autre sans provoquer son irritation, ce qui serait impensable dans d'autres circonstances. Si les nouvellistes reprennent cet usage, ils insistent surtout sur le fait que son application est loin d'être aisée. Dans *Les amours des grands hommes*, par exemple, Mme de Villedieu met en scène un Alcibiade qui contrôle difficilement sa colère contre son ami Thelemis lorsque celui-ci lui conseille d'oublier Aspasia et d'aimer plutôt la reine de Sparte. C'est en raison d'une contrainte extérieure et non d'une intériorisation de ce précepte qu'il modère sa colère : « Alcibiade ne pût écouter ces reproches avec moderation, et quoique Thelemis eût genereusement sacrifié ses propres interests à l'attachement qu'il avoit pour lui, il se seroit peut-être emporté contre le seul Ami que sa mauvaise fortune n'avoit pû lui oter (excepté Socrate), s'il n'avoit été retenu par la presence de Mindare et de Lisander qui vinrent l'aborder⁹⁰⁴ ». Un peu plus loin, Mme de Villedieu reprend ce principe mais en le déplaçant : c'est l'amitié particulière qui la lie à Alcibiade qui permet à Amiclée de le réprimander quand il renvoie le portrait de la reine, en allant jusqu'à s'emporter contre lui. Cette manifestation volontaire des signes de sa colère a pour fonction de lui faire savoir qu'elle désavoue ce geste :

Amiclée survint, qui se servant de l'autorité qu'elle avoit toujours conservée sur lui, n'eût pas la même moderation que Thelemis, à se plaindre de ce qu'il venoit de faire elle s'emporta contre lui, et après lui avoir fait mille reproches sur la honte de son attachement [pour Aspasia plutôt que pour la reine], et sur le

⁹⁰⁴ Marie-Catherine Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les amours des grands hommes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 2, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1670], p. 105.

mépris avec lequel il avoit reçu et renvoyé le portrait de la Reine, elle sortit de la chambre, en l'assurant qu'elle ne le verroit jamais⁹⁰⁵.

Ensuite, on voit que l'amitié adoucit la colère qui n'est que temporaire et qu'elle incite davantage à l'indulgence. Ce principe est respectueusement suivi dans les textes littéraires, qu'il s'agisse de la colère d'Aronte après l'indiscrétion de son ami : « il se tourna du costé de son amy [...] et le regardant avec des yeux pleins d'une douce colere ; il luy fit de petits reproches d'avoir fait connoistre à Celie toutes ses foiblesses. Apres-quoy il adressa la parole a Celie, et l'ayant priée d'excuser son emportement, il continua son histoire de cette sorte⁹⁰⁶ », ou de celle de Célie contre son amie Silésie quand elle essaie de la réconcilier avec Artaxande qu'elle croit infidèle :

Celie fut fort surprise d'y trouver Artaxandre, elle s'en voulut aller en disant à son amie, à demy en colere, c'est une vraye trahison que vous me faites Silesie, et j'avois pensé jusques à present n'avoir rien fait pour la meriter de vous ; mais son amie la repoussant dans le cabinet luy dit, quand vous aurés escouté Artaxandre il ne tiendra qu'a vous de vous retirer⁹⁰⁷.

Enfin, l'étroitesse des liens qui unissent des amis donne lieu à une solidarité dans la colère car les amis partagent leurs motifs d'irritation. Tout comme on le voyait pour les amoureux, un ami ne peut supporter qu'on offense injustement un être cher. Rien de nouveau ici, Guez de Balzac faisait des observations semblables au sujet des Romains, ce qui fait supposer à Hélène Merlin que, « peut-être l'amitié ne se définit-elle jamais mieux que dans ce rapport où des amis éprouvent leur amitié, leur cohésion, leur *mêmeté*, face à des ennemis⁹⁰⁸ ». L'amitié est un lien social qui rallie des individus autour d'un individu particulier. Ce précepte se retrouve tel quel dans

⁹⁰⁵ *Ibid.*, p. 108-109.

⁹⁰⁶ A. Ancelin, *Le portrait funeste, nouvelle*, Paris, Pierre Bienfait, 1661, in-8°, p. 107.

⁹⁰⁷ Jean Bridou, *Célie, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1663, in-8°, p. 192.

les nouvelles, qu'il s'agisse de Mandane qui est indigné par l'affront qu'Ariane a fait à son ami Palante en refusant de l'épouser après le lui avoir promis⁹⁰⁹, ou encore de la sœur et de l'ami de Sylvandre qui partagent sa colère contre Julie qu'ils croient inconstante : « Alcandre et Silesie, prenans part à ma disgrâce, furent animez de pareils mouvemens de colere et de ressentimens contre Julie ; l'un et l'autre la traitèrent de legere, l'accusans d'avoir peu de conduite, et protestans de m'en vanger⁹¹⁰ ». Cette colère partagée participe à l'élaboration du modèle de la parfaite amitié, elle est un moyen de reconnaître un véritable ami. La part qu'un individu prend à l'outrage d'un autre devient un signe de l'intérêt qu'il lui porte, de son affection, de sa fidélité, en même temps qu'elle est une marque d'estime.

L'amitié exerce la même influence sur la vengeance que sur la colère, elle l'adoucit et incline au pardon de l'offense de quelle que nature qu'elle soit. Cette règle est manifestement reprise dans les nouvelles où l'on lit que, si la reine laisse la vie sauve à sa rivale Cleomire, c'est en souvenir de leur amitié : « je veux bien la laisser vivre, mais elle ne vivra que parce que je me souviens encore que je l'aimois autrefois⁹¹¹ ». Et c'est l'amitié qui le liait au père de Don Lope qui fait renoncer Don Anthonio à la vengeance⁹¹². L'auteur de cette nouvelle, qui s'intitule *Cléante ou Don Carlos*, revient plus loin sur cet aspect en précisant que l'obligation et la gratitude

⁹⁰⁸ Hélène Merlin, « L'amitié entre le même et l'autre ou quand l'hétérogène devient principe constitutif de société », *XVII^e siècle*, octobre-décembre 1999, n° 205, p. 663 (en italique dans le texte).

⁹⁰⁹ « Ce cher Amy, [...] avoit un ressentiment extrême de l'affront que Palante venoit de recevoir », Robert-Alcide de Bonnacase, sieur de Saint-Maurice, *Fleurs, fleurettes et passe-temps, ou les divers caracteres de l'amour honneste*, Paris, Jacques Cottin, 1666, in-12, p. 431-432.

⁹¹⁰ *Julie, nouvelle galante et amoureuse*, Paris, Estinne Loyson, 1671, in-12, p. 59.

⁹¹¹ *Cleomire, histoire nouvelle*, Cologne, Pierre du Marteau, 1678, in-12, p. 64.

⁹¹² « Don Anthonio prenant la parole luy dit, point de réponse davantage, sortez vous dis-je encore une fois, si vous ne voulez m'obliger à vous traiter comme vous le méritez, et vous souvenez qu'en

que l'on éprouve à l'égard d'un ami agissent aussi comme des freins au désir de vengeance, mais que les devoirs inhérents au sens de l'honneur doivent avoir préséance. Cet extrait souligne les réflexions d'un personnage à propos de ce principe et des comportements qu'il peut adopter, puis montre comment sa connaissance des règles à suivre a une incidence sur le geste posé :

Je vous advouë que si j'eusse sçeu que ce Cavalier eust esté Cleante, que peut-estre aurois-je suspendu quelque temps mon ressentiment pour tascher à adoucir, en connaissance de l'obligation que je luy ay ; mais comme je ne l'avois jamais veu, et que je ne l'ay reconnu qu'alors que nous sommes venus en presence, j'ay crû que dans cét instant je montrerois quelque espece de lascheté si je m'expliquois autrement que par les armes : ainsi j'ay souffert malgré moy que l'ingratitude regnast en mon ame, pour satisfaire à ces delicatesses de l'honneur qui pour estre mal expliquées, couvrent souvent un homme d'infamie dans le temps qu'il ne pense qu'à faire une action de vertu⁹¹³.

Les amis se protègent entre eux, ils se secourent, se viennent en aide et se prêtent assistance. Comme le remarque Jean-Marie Constant, l'amitié est une forme de sociabilité propre à mobiliser les gentilshommes et à les faire agir ensemble⁹¹⁴. La solidarité qui associait les amis dans la colère et qui devenait la marque des grandes amitiés, se manifeste donc également dans la vengeance mais elle semble n'être que le lot des personnages masculins. D'abord, les hommes partagent le ressentiment de leur ami et participent à sa vengeance, que ce soit Leonte qui offre à son ami Amador de le venger de son rival⁹¹⁵, ou les amis d'Hypolite qui veulent l'aider à tirer vengeance, ce dont il leur est reconnaissant : « que ne vous dois-je pas mes chers

consideration de feu vostre Pere, ma bonté veut bien vous soustraire aux transports de ma juste vengeance. » *Cléante ou Don Carlos, nouvelle*, Paris, Thomas Jolly, 1662, in-12, p. 99.

⁹¹³ *Ibid.*, p. 157-158.

⁹¹⁴ Jean-Marie Constant, « L'amitié : le moteur de la mobilisation politique dans la noblesse de la première moitié du XVII^e siècle », *loc. cit.*, p. 606.

⁹¹⁵ *Les nouveaux stratagèmes d'amour. Histoire curieuse*, Amsterdam, Daniel Du Fresne, 1681, in-12, p. 44.

Amis ; leur disoit Hypolite en les embrassant ? vous epousez ma querelle, vous vous exposez pour me venger, et bien loin de m'y opposer comme il semble que je devrois le faire, je vous conjure de ne rien obmettre pour trouver mon ennemi⁹¹⁶ ». À cela s'ajoute le dernier devoir qu'on puisse rendre à un ami, soit de venger sa mort. Dans les nouvelles, les personnages masculins sont tous enclins à venger la disparition de leur compagnon. Ils n'hésitent pas à faire couler le sang du perfide qui leur a causé une si grande perte, que l'on pense à Anaxandre qui venge le trépas de son ami Démocrate en tuant le criminel Arcas : « on eut advis qu'Anaxandre avoit vengé la mort de son Amy, et qu'ayant rencontré Arcas en France, où il s'estoit sauvé, il l'avoit obligé à mettre l'épée à la main, et qu'apres en avoir receu une blesseure assez legere, il estoit sorty vainqueur de ce combat, et avoit tué son ennemy⁹¹⁷ », ou au chef du palais et de Morat qui vengent la mort de Philadelphie en tuant son assassin Orcantor : « Mais, Madame, sans vouloir l'écouter davantage, transportez de douleur et de desespoir, nos bras impatiens l'ont puni dans le mesme moment, et vengé dans son sang la mort de l'infortuné Philadelphie⁹¹⁸ ». Les gentilshommes se font un devoir et un point d'honneur de secourir et de venger la mémoire d'un ami, bien que cela comporte quelques risques.

Il semble que l'on soit en droit de toujours s'attendre à ce qu'un ami donne le meilleur de soi-même : « Toute nostre vie s'employe et se consomme en Actions et

⁹¹⁶ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*, t. II, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1690], p. 113.

⁹¹⁷ Jean Donneau de Visé, *Nouvelles nouvelles*, vol. 1, Paris, Pierre Bienfait, 1663, in-12, p. 314-315.

⁹¹⁸ Girault de Sainville, *Philadelphie. Nouvelle égyptienne*, Paris, François Michon, 1687, in-12, p. 179-180.

en Paroles, que nos amis ayent tousjours les meilleurs⁹¹⁹ ». Plus encore, les amis devraient servir nos intérêts de leur mieux, nous rendre de bons offices, être favorables à notre cause, protéger notre gloire et avoir soin de notre réputation. Dès lors, il suffit qu'un ami nous desserve pour que l'on s'irrite, car on s'attend à ne recevoir que du bien des êtres qui nous sont chers. Coëffeteau reprend cette idée dans son traité : « nous nous faschons contre ceux que nous croyons estre auteurs ou complices d'un mal que nous n'attendions nullement d'eux, les croyant nos amis⁹²⁰ », puis précise « [qu']il n'y a mépris qui nous soit plus insupportable que celui que nous recevons de nos amis, et de ceux que nous croyons estre obligez de contribuer à nostre gloire : car comme nous voyons qu'au lieu d'accroistre nostre honneur, ils s'efforcent de l'obscurcir, nous ne pouvons plus estre maistre du dépit⁹²¹ ». Cette règle est suivie par les nouvellistes. Graville, par exemple, est en proie à une juste colère contre Bonneval qui l'a trahi en révélant à Marianne la passion qu'elle lui inspire : « rien aussi n'est comparable au dépit qu'il eut contre Bonneval. Il le nomma cent fois perfide, et s'accusa de peu de discernement d'avoir aimé un homme qui estoit capable d'une si grande lâcheté. Son courage le portoit à se vanger sur l'heure de l'outrage qu'il recevoit⁹²² ». Clytie éprouve du ressentiment quand Eriphille lui

⁹¹⁹ Nicolas Faret, *L'honnête homme ou l'art de plaire à la cour*, op. cit., p. 41.

⁹²⁰ Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, op. cit., p. 552.

⁹²¹ *Ibid.*, p. 557-558. Coëffeteau reprend ici une règle qui a déjà été énoncée par Aristote : « [notre colère est bien plus vive] contre ceux qui nous sont chers, plus que contre ceux qui ne le sont pas ; car on croit avoir plus de titres à leurs bons offices qu'à leur indifférence » ; « [on est porté à la colère] contre nos amis, s'ils ne parlent et n'agissent pas bien à notre endroit, et encore plus s'ils parlent et agissent mal envers nous ; s'ils ne s'aperçoivent pas de nos besoins [...], ne point s'en apercevoir est, en effet, un indice de dédain ; ce qui nous soucie ne nous échappe pas. » Aristote, *Rhétorique*, t. II, Paris, Belles Lettres, 1938, 2, 1379 b. On lit aussi chez Sénèque : « nous nous irritons contre nos plus chers amis parce qu'ils ont fait moins pour nous que nous ne l'aurions imaginé. » Sénèque, op. cit., p. 97-98.

⁹²² Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Nouvelles d'Elisabeth*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1674, in-12, p. 123.

apprend que son amie Belise la dessert auprès de la princesse Alcidiane en parlant désavantageusement d'elle⁹²³, et c'est en homme raisonnable qu'agit Oronte car il attend d'avoir la preuve de la tromperie de ses amis avant de s'emporter⁹²⁴.

Bien que le désir de tirer vengeance d'un ami qui nous dessert soit reconnu (c'est le cas de Montmouth qui désire se venger quand il réalise la trahison de son ami le vieux baron⁹²⁵), il n'est pas souvent illustré dans les nouvelles, car la vengeance contrevient à la douceur de la civilité que recherche l'honnête amitié. Tout au plus en voit-on deux cas, l'un comique, et l'autre honnête. Filémon se bat contre son ami Timandre qui a eu le malheur de lui rendre un mauvais service en lui portant un message désobligeant de la part d'Olarie⁹²⁶. Quant à la vengeance de Mlle de Sansac contre Mlle de Roye qui l'a trahie en avouant ses sentiments à Amboise, elle est discrète et modérée puisque Mlle de Sansac se contente de cesser d'être la confidente de Mlle de Roye et de la voir : « elle ne laissa à cette amie que le chagrin d'avoir perdu une personne à qui elle confiait ses sentiments et de conserver toujours un amant malheureux⁹²⁷ ».

⁹²³ « Jugez à ce discours quel fut mon ressentiment ; il fut si grand qu'à peine il me resta assez de raison pour remercier Eriphille », Madeleine de La Calprenède, *Les nouvelles ou les divertissemens de la princesse Alcidiane*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1661], p. 62.

⁹²⁴ « [I]l connut bien que l'on le vouloit faire la Dupe de cette affaire là, puis qu'il n'avoit point avoué à Clitandre qu'il fust coupable. Il ne voulut pas neantmoins éclatter avant que d'en sçavoir davantage. » Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, t. III, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669], p. 49.

⁹²⁵ « [I]l fit reflexion à la trahison que luy avoit fait son amy, et en fut tellement épris de vengeance, que s'il l'eût tenu entre ses mains, il luy auroit joué sans doute un mauvais tour. » *Le duc de Montmouth. Nouvelle historique*, Liège, Guillaume Kalcoven, 1686, in-12, p. 142.

⁹²⁶ « [N]ous mîmes la main à l'épée, et nous nous jettâmes l'un sur l'autre avec un transport extraordinaire : Je luy perçay le bras gauche du coup que je luy portay ; mais celui qu'il me porta me perça la cuisse, et me fit une si grande douleur, que je tombay sur le genoüil. » *L'amant de bonne-foy*, Paris, Charles de Sercy, 1672, in-8°, p. 122.

⁹²⁷ Catherine Bernard, *Le comte d'Amboise, nouvelle*, dans *Œuvres*, t. I, *Romans et nouvelles*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993 [1689], p. 287.

Si l'amitié jouit d'un statut particulier et donne lieu à une solidarité face à la colère, il y a un cas auquel elle résiste difficilement : la rivalité amoureuse, et cette situation s'applique autant aux hommes qu'aux femmes⁹²⁸. L'amour prend vite le pas sur l'amitié et il suffit qu'un ami soit épris de la même personne pour qu'il devienne notre ennemi puisque faire obstacle à nos amours et à notre bonheur est très certainement le pire moyen qu'un ami peut prendre pour nous desservir, en marquant ainsi son manque d'égard à notre endroit. Ce principe, qui est d'ailleurs clairement formulé par Philémon quand il affirme : « je serois plus fasché qu'un de mes Amis fist galanterie avec ma femme qu'un autre, et [...] il seroit bien moins pardonnable qu'un Galant qui ne me connoistroit pas⁹²⁹ », est repris assez fidèlement dans les nouvelles. La colère du comte est immédiate quand il découvre que le marquis, qu'il croyait son ami, aime sa femme⁹³⁰ ; l'amour qu'ils vouent à Mathilde passe avant leur amitié et fait de Dom Felix et Alphonse des ennemis irréconciliables :

Aimons-la donc, reprit Alphonse, et haïssons-nous autant que nous nous sommes aimez, puisque vous l'avez voulu ; car la qualité d'ami et celle de rival ne peuvent subsister ensemble. J'y consens, dit Dom Felix, et quoy que vôtre amitié m'ait esté infiniment chere, si je puis estre aimé de Mathilde, je me consolerais aisément de l'avoir perduë. Ah ! Dom Felix, reprit Alphonse, ne me forcez point à vous dire que ma haine est plus considerable que vous ne croyez, et qu'elle ne laisse pas un grand loisir à ceux que je hai de faire des conquestes⁹³¹.

⁹²⁸ Cicéron dans son traité sur l'amitié soulignait déjà le danger que présente la rivalité liée à un mariage. Cicéron, *L'amitié*, op. cit., IX-33.

⁹²⁹ Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, op. cit., t. III, p. 225.

⁹³⁰ « Ah lâche, s'écria le Comte tout enflammé de colere, tu sçais trop que c'est à toy que cela s'adresse. En mesme temps il mit l'épée à la main et s'estant éloigné de quelques pas, il alla à luy avec une impetuositè qui faisoit bien voir que son dessein n'estoit pas de l'épargner. » Louise-Geneviève Gomes de Vasconcelle, dame Guillot de Beaucour, *Le mary jaloux, nouvelle*, Paris, Michel Guerout, 1688, in-12, p. 269.

⁹³¹ Madeleine de Scudéry, *Mathilde d'Aguilar*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1667], p. 204.

Les dames ne sont pas plus douces entre elles, leur antagonisme est tout aussi grand si on se fie aux nouvelles du *Mercure Galant*, que ce soit une brune qui prend de la haine pour son amie quand elle découvre qu'elle est sa rivale en amour⁹³², ou l'amitié entre une demoiselle et une veuve qui est altérée quand la demoiselle découvre que son amie lui enlève tous ses amants⁹³³. Cette dernière histoire est particulièrement intéressante puisqu'on y présente les deux attitudes que les femmes peuvent adopter en de pareilles circonstances. La demoiselle témoigne sans fard de son irritation, la veuve, pour sa part, dissimule sa colère contre la demoiselle qui, étant devenue sa rivale, se met à médire sur son âge (elle révèle en fait la vérité, soit que la veuve a 40 ans et non 25 ans ainsi qu'elle le prétend) afin de mieux pouvoir se venger⁹³⁴.

Plus rarement, il arrive dans les textes littéraires qu'on propose une autre règle où l'idéal de l'amitié l'emporte sur la pulsion amoureuse, où la parfaite amitié donne lieu à des sentiments très délicats, et où un personnage préfère servir les intérêts de son ami au détriment des siens. Le cas le plus probant est évidemment celui de Constance et d'Agnès dont l'amitié est au cœur de l'intrigue de la nouvelle *Agnes de Castro*. La sage Constance, au lieu de s'irriter contre Agnès, préfère lui conserver son amitié, car elle juge qu'Agnès est devenue involontairement sa rivale : « Agnes, le Prince t'aime, et le merite que je te connois, borne mes plaintes, sans me permettre le

⁹³² « Il n'est pas aisé de s'imaginer combien la belle Brune prit de haine pour son Amie, et pour le Marquis, mais sur tout pour son Amie. » [Histoire sans titre], *Mercure Galant*, Paris, septembre 1682, t. II, p. 97.

⁹³³ « Elle s'aperceut bien-tost que s'estoit la Dame qui les attiroit [les amants], et le dépit qu'elle en eut la rendant souvent de méchante humeur, luy fit prendre un esprit aigre qui leur causa de frequentes brouilleries. Leur amitié en fut altérée ; et quoy que la Dame conservast toujours pour cette aimable personne les dehors les plus honnestes, la Belle n'eut pas tant de moderation. » « Histoire », *Mercure Galant*, Lyon, septembre 1690, p. 150.

moindre ressentiment⁹³⁵ ». Agnès n'est pas moins généreuse puisqu'elle éprouve de la douleur en apprenant qu'elle est aimée du roi, sachant que cet amour causera du chagrin à Constance⁹³⁶. Et même lorsque Constante meurt, Agnès continue à refuser d'épouser le roi en souvenir de l'amitié qu'elle avait pour la princesse : « Quoi, Constance est à peine ensevelie, et vous [Constance] voulez que je vous offense. Non, ma Princesse, ajouta-t-elle [Agnès], avec plus de véhémence, non, celle que vous avez comblée de tant de faveurs, ne méritera point le courroux du Ciel, et le mépris des hommes, par une action si perfide⁹³⁷ ». Ce comportement *quasi* héroïque semble nettement emporter l'assentiment des nouvellistes qui mettent en scène dans leurs textes des personnages qui tâchent de conserver leur amitié en dépit de leur rivalité amoureuse. La mise en place, au sein des nouvelles, de cette règle qui prône un comportement plus conforme aux principes de la civilité et de la politesse, paraît toutefois être le fruit d'un long processus et nécessiter plusieurs stratégies d'accommodation de la part des personnages. Dans *Célinde*, on voit que cet idéal est difficile à atteindre, car plusieurs efforts sont déployés pour que l'amitié de Méliandre et d'Ariston triomphe de leur rivalité amoureuse. Les deux amis essaient d'abord de se raisonner : « Cette haine, reprit Méliandre, pourroit estre aussi tost un effet de la foiblesse de l'amitié, que de la force de l'amour ; mais quoy qu'il en soit, ne nous brouillons du moins pas si legerement, et taschons de conserver un peu de raison au

⁹³⁴ « Rien ne luy pouvoit causer un plus sensible chagrin. Aussi fut-elle picquée vivement de cet outrage ; mais comme elle avoit beaucoup d'esprit, elle n'en fit rien paroistre », *ibid.*, p. 151.

⁹³⁵ Jean-Baptiste de Brilhac, *Agnes de Castro, nouvelle portugaise*, Amsterdam, Pierre Savouret, 1688, in-12, p. 23-24.

⁹³⁶ « [S]e regardant avec la dernière douleur, comme la cause des souffrances d'une Princesse, aux bontez de laquelle elle étoit si redevable, elle donna toute la nuit aux larmes et à des plaintes, qui vangeoit bien Constance des maux qu'elle lui faisoit souffrir. » *Ibid.*, p. 27.

⁹³⁷ *Ibid.*, p. 88-89.

milieu de beaucoup d'amour⁹³⁸ ». Mirinthe, Celinte et Poliante interviennent tour à tour pour les inviter à rester amis plutôt qu'à devenir ennemis⁹³⁹, et les deux amis y parviennent en cessant de voir Celinte. De même, dans les *Nouvelles d'Élisabeth*, Mme d'Aulnoy, introduisant la figure du médiateur, souligne le travail du chevalier du Beslay auprès de Graville et Bonneval, tous deux amoureux de Marianne, afin de préserver leur amitié :

le Chevalier jugeant que l'infidélité de Graville n'estoit point volontaire, et que l'Amour ne demandoit pas le consentement de nostre volonté pour en disposer, il le justifia ; mais il fut fort empesché quand il sçeut tout ce que Bonneval avoit dit contre Graville. Il estoit mal-aisé de remettre son esprit irrité d'avec tant de justice ; et il n'estoit pas facile d'obliger Bonneval à se repentir d'une faute qu'il estoit tout prest à commettre. Toutefois le souvenir de leur ancienne amitié, la bien-seance et le conseil de leur amy les obligea à subir l'accommodement, qui n'eust point d'autre condition, que celle de vivre civilement, et de s'en remettre à leur amour et à leur fortune pour le succez de leur passion, sans user de voyes indirectes pour se nuire⁹⁴⁰.

Lorsque l'amitié se transforme en rivalité amoureuse, les projets de vengeance qui se dessinent dans les nouvelles sont plus funestes. Les trois cas de vengeance masculine répertoriés consistent toujours à tirer l'épée contre son rival : Agenor se bat en duel contre Leonce et le tue⁹⁴¹, la rivalité entre Ariston et Méliandre leur fait porter l'épée l'un contre l'autre⁹⁴², Alphonse et Dom Felix se battent pour se mériter

⁹³⁸ Madeleine de Scudéry, *Célinthe, nouvelle première*, Paris, Nizet, 1979 [1661], p. 79.

⁹³⁹ « Mais charmante Celinte, adjousta-t'il, comme ils ont toujours esté Amis, qu'ils sont tous deux les miens, et qu'ils ont beaucoup de merite, je vous conjure de vouloir les empescher de se broüiller pour l'amour de vous. » *Ibid.*, p. 84. Voir aussi p. 83 et p. 89.

⁹⁴⁰ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Nouvelles d'Élisabeth*, vol. 1, *op. cit.*, p. 210-212.

⁹⁴¹ « [M]ais enfin Agenor blessé au bras fut si outrée de ce qu'avec tout son bon droit, il avoit répandu le premier du sang, que resolu de s'en venger ou de s'enfermer soy-mesme, il poussa si vigoureusement, qu'il passa son épée au travers du corps de Leonce qui tomba sans dire une seule parole. » Edme Boursault, *Le marquis de Chavigny*, Paris, Edme Martin, 1670, in-8°, p. 339-340.

⁹⁴² « [S]e faisant des reproches assez aigres, ils se querellerent sans s'esclaircir, ils mirent l'espée à la main, et commencerent de se battre avec autant d'animosité, que s'ils se fussent tousjours haïs. » Madeleine de Scudéry, *Célinthe, nouvelle première*, *op. cit.*, p. 88.

l'amour de Mathilde⁹⁴³. La passion des femmes pour la vengeance contre une amie devenue rivale ne se dément pas, ainsi qu'en fait foi cet adage qui sert de point de départ à une histoire du *Mercure Galant* qui se propose d'en faire la démonstration : « Il n'y a rien dont les Femmes ne soient capables quand elles sont possédées de l'ardeur de se vanger, et vous tomberez d'accord de ce que je dis quand vous sçaurez l'avanture dont je vais vous faire part⁹⁴⁴ ». On y voit une veuve se venger en empêchant le mariage d'une demoiselle avec un riche cavalier, et sacrifier sa liberté au plaisir de se venger en épousant le cavalier : « Sa bonne mine [au cavalier], et le portrait qu'on luy avoit fait de son merite, la confirmerent dans la resolution de se sacrifier plutôt elle mesme, que de ne se pas vanger de l'outrage que luy avoit fait la Belle en luy rendant toutes ses années⁹⁴⁵ ». Ce dont est pleinement consciente la jeune demoiselle : « [elle] connut à ses dépens combien les Femmes sont vindicatives, puis qu'elle fut convaincuë par les avantages que la Dame avoit faits au Cavalier, et par la prompte resolution qu'elle avoit prise de changer d'estat, qu'elle ne s'étoit portée à ce mariage que par le plaisir de rompre le sien⁹⁴⁶ ». Une autre nouvelle du *Mercure galant*, dont le dénouement de l'intrigue coïncide avec ce principe de vengeance, montre que médire et nuire aux amours de l'amie devenue rivale sont les moyens privilégiés par les femmes pour se venger. En effet, une brune se venge d'une blonde en ruinant sa réputation : elle l'accuse d'un faux commerce amoureux, ce qui incite le

⁹⁴³ « En disant cela, il mit l'espée à la main, et fut droit à Dom Alphonse, qui parant les premiers coups, passa sur luy avec une precipitation extrême, luy saisit l'espée », Madeleine de Scudéry, *Mathilde d'Aguilar*, op. cit., p. 204.

⁹⁴⁴ « Histoire », *Mercure Galant*, Lyon, septembre 1690, p. 144.

⁹⁴⁵ *Ibid.*, p. 156.

⁹⁴⁶ *Ibid.*, p. 159.

marquis dont elle est amoureuse à la quitter⁹⁴⁷, et la blonde se venge à son tour de la brune en demandant au marquis de lui faire espérer qu'il va l'épouser alors que c'est à elle, la blonde, qu'il doit s'unir⁹⁴⁸.

1.B. Les amitiés claniques et familiales

La solidarité si particulière à l'amitié peut prendre une forme plus large et s'appliquer à un groupe de gens, ce qui est le cas des clans, des maisons et des familles. On parle alors davantage d'amitié par devoir, d'alliances pour défendre des intérêts communs, et non d'une authentique amitié d'inclination qui unit des gens de bien, ou d'une amitié de nature qui repose sur les liens du sang. Éric Méchoulan a souligné le caractère fondamentalement social de cette forme d'amitié :

L'amitié apparaît plutôt comme le lien social par excellence : non le monopole d'un face à face, mais les multiples réciprocitys dans lesquelles les sujets sont engagés, s'ils participent d'une même communauté. Avant de régir une affection démesurée et privée, l'amitié se présente sous la figure politique de la mesure publique⁹⁴⁹.

Ces cas d'amitiés claniques qui sont à l'origine d'alliances entre conjurateurs et de nombreuses cabales sur la scène politique du XVII^e siècle, ainsi que l'a montré Jean-Marie Constant, sont très peu présentes dans les nouvelles, tout au plus en dénombre-t-on trois ou quatre. La colère, la haine et la rivalité qui opposent les clans et les familles servent habituellement de point de départ à l'intrigue d'une nouvelle, elles

⁹⁴⁷ « [I]l cessa entièrement de la voir sans s'estre expliqué sur la rupture. Ce fut un fort grand triomphe pour la jeune veuve, mais il lui manquait, pour le rendre entier, d'attirer l'amant. » « Histoire », *Mercure Galant*, novembre 1681, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 492.

⁹⁴⁸ « La seule vengeance que la belle prit de son amie fut d'ordonner au marquis de la remplir d'espérance jusqu'à la conclusion de l'affaire, dont il l'avertit lui-même par un billet le jour qu'il se maria. » *Ibid.*, p. 495.

sont présentées dans la situation initiale comme des obstacles majeurs aux amours des jeunes amants qui doivent préserver leur passion envers et contre tous, ce qui n'est pas sans rappeler le *Roméo et Juliette* de Shakespeare.

La colère entre deux parents en situation de rivalité peut être évoquée rapidement et structurer toute la nouvelle, comme c'est le cas dans *Nicandre*. Nicandre est amoureux de la belle Arthénice, mais leurs pères ayant été dans des partis différents lors de l'épisode de la ligue en France, ils (Amintor et Cleomedon) interdisent à leurs enfants de s'aimer. Ce passage montre bien l'irritation du père de Nicandre quand il apprend que son fils a fréquenté la fille de son ennemi pendant son absence :

Mais à peine fust-il arrivé que des gens qui avoient esté ennemis de Cleomedon et de sa cabale, luy firent un rapport si desavantageux de la vie que Nicandre avoit menée pendant son absence, que sa haine s'en augmenta de moitié, et qu'il pensa dès le lendemain de son retour deffendre à son fils de se presenter devant luy. En effet ce pauvre Amant n'obtint pas sans difficulté qu'il luy permît de le voir. Il le traita de lâche qui abandonnoit les interets de son pere et de sa famille, luy reprocha sa desobeïssance et se laissant emporter à sa colere⁹⁵⁰.

L'histoire de « Cleomede et Selimene⁹⁵¹ » se résume à peu près dans les mêmes termes : de jeunes amants qui s'aiment depuis leur tendre enfance voient sans cesse leur amour traversé par la rivalité et la colère qui divisent leurs pères respectifs.

⁹⁴⁹ Éric Méchoulan, « Amitié et générosité dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé et *Francion* de Charles Sorel », *Tangence*, n° 66, été 2001, p. 22.

⁹⁵⁰ *Nicandre, première nouvelle de l'inconnu*, Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, p. 23-25.

⁹⁵¹ « Et comme l'un d'eux s'avança de dire, qu'il ne trouveroit rien de mieux assorty, que le Mariage de Cleomede avec Selimene, Lycidor s'emporta d'une telle façon, et poussa si avant son ressentiment contre son Ennemy, qu'il dit hautement : J'aymerois mieux cent fois que Cleomede épousast la plus simple Bergere de nostre Contrée, que de songer à l'alliance de Selimene. » Robert-Alcide de

La colère entre familles est provoquée lorsque les intérêts qu'une maison protège sont menacés et qu'il lui faut les maintenir tout en assurant sa gloire. Le schéma de ce type de colère se présente de la manière suivante dans les nouvelles : il y a un bien (une princesse) promis à une famille qui est confisqué par une autre famille. Cet attentat au bien d'autrui constitue un outrage suffisant pour provoquer la colère de la maison lésée. Ce principe peut être repris simplement, ainsi que dans cette histoire du *Mercure Galant*⁹⁵², par exemple, où un cavalier s'éprend d'une belle qui est la fille de son ennemi. Il cache son identité afin de l'épouser, puis avoue sa fourbe à son beau-père qui accepte finalement que les deux maisons se réconcilient. Mais ce principe donne parfois lieu à un traitement plus complexe : *Le comte de Genevois et mademoiselle d'Anjou*⁹⁵³ décrit la rivalité entre la maison de Bourgogne et la maison d'Anjou, et on voit que le duc de Bourgogne met tout en œuvre pour faire obstacle au mariage prévu entre le comte de Genevois et la duchesse d'Anjou. Dans *Le prince de Condé*⁹⁵⁴, la colère et la rivalité qui opposent le clan des Guise (catholique) à celui des Condé (protestant) sert de point de départ à l'intrigue. Le prince de Condé, ennemi des Guise, décide de se faire aimer de Mlle de Saint-André qui est promise en mariage au fils aîné du duc de Guise pour se venger de ce clan. On

Bonnecase, sieur de Saint-Maurice, *Fleurs, fleurettes et passe-temps, ou les divers caracteres de l'amour honneste*, op. cit., p. 34-35.

⁹⁵² « Il [l'ennemi] possédoit une Terre dans le voisinage du Cavalier, et c'estoit la source des longs démeslez qui avoient broüillé les deux Familles. La haine, devenuë heréditaire dans l'une et dans l'autre depuis plus de soixante ans, avoit causé de fort grands malheurs, et jamais division ne s'estoit entretenüe avec tant d'aigreur. » « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juillet 1681, p. 83-84.

⁹⁵³ « Mais le Duc de Bourgogne ne pouvoit consentir à l'agrandissement de la Maison d'Anjou. Comme il avoit retardé la conclusion de cette alliance par son adresse, il résolut d'y apporter à l'advenir toutes sortes d'empeschemens. » Jean de Préchac (?), *Histoire du comte de Genevois et de mademoiselle d'Anjou*, Paris, Claude Barbin, 1664, in-12, p. 15.

⁹⁵⁴ « Ce maréchal [de Saint-André], dévoué entièrement à la maison de Lorraine, ennemie déclarée de la maison de Bourbon, avait promis sa fille au fils aîné du duc de Guise, et le prince de Condé les haïssait trop pour ne pas chercher toutes les occasions imaginables de se faire aimer d'une si belle

retrouve un cas similaire dans *La princesse de Montpensier*⁹⁵⁵ où l'affrontement entre la maison des Bourbon et la maison des Guise se solde par le détournement d'un mariage : celui de Mlle de Mézières qui est promise au duc du Maine qui appartient à la maison des Guise. Mais la maison des Bourbon, s'apercevant de l'avantage de ce mariage pour ses rivaux, s'y oppose et fait épouser Mlle de Mézières à l'un des leurs, le prince de Montpensier. Toutefois, Mme de La Fayette entremêle la colère de clan et la colère personnelle qui a pour motif la rivalité amoureuse, entre le duc de Guise et le prince de Montpensier : « Son ressentiment éclata bientôt malgré les réprimandes du cardinal de Guise et du duc d'Aumale, ses oncles, qui ne voulaient point s'opiniâtrer à une chose qu'ils voyaient ne pouvoir empêcher. Il s'emporta avec tant de violence, même en présence du jeune prince de Montpensier, qu'il en naquit une haine entre eux qui ne finit qu'avec leur vie⁹⁵⁶ ». L'auteur dit bien, à propos du duc de Guise, que, plus que l'intérêt de la maison, c'est celui de son amour pour la jeune héritière qui est la véritable cause de cette colère dite « familiale ». La connaissance de cette règle lui permet de manifester publiquement sa colère, de la rendre acceptable tout en cachant les motifs réels qui eux, sont personnels et condamnables, Mlle de Mézières ne lui étant pas destinée. L'histoire se complexifie encore puisque Mlle de Mézières devient également amoureuse du duc de Guise et non de son mari, le prince de Montpensier.

personne pour se venger d'eux. » Edme Boursault, *Le prince de Condé*, dans *Dom Carlos et autres nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1995 [1675], p. 274.

⁹⁵⁵ « Les choses étaient en cet état lorsque la maison des Bourbon, qui ne pouvait voir avec envie l'élévation de celle de Guise, s'apercevant de l'avantage qu'elle recevrait de ce mariage, se résolut de le lui ôter et de se le procurer à elle-même, en faisant épouser cette grande héritière au jeune prince de Montpensier, que l'on appelait quelquefois le prince dauphin », Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Montpensier*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 362.

Les colères claniques et familiales ne donnent jamais lieu à la vengeance, si ce n'est en déjouant les projets de mariage de la maison adverse, ainsi que nous l'avons vu. On peut imputer le phénomène au fait que la fonction principale de cette colère est de servir de point de départ à l'intrigue, de la nourrir, de structurer son déroulement, prouvant qu'il s'agit bien d'un code littéraire, d'un lieu commun encore fécond sous la plume des nouvellistes du temps qui s'autorisent une certaine latitude dans son emploi afin de surprendre les lecteurs.

2. LA COLÈRE, LA VENGEANCE ET LA FAMILLE

2.A. La solidarité familiale

La famille est une forme d'amitié qui relève de la nature : ce sont les liens du sang qui unissent ses membres les uns aux autres et les soudent face à l'ennemi. Plus que par la colère, c'est par la vengeance partagée, le soin qu'un individu prend à venger l'offense subie par un membre de sa famille, que la solidarité familiale trouve son lieu d'expression privilégié. Ce type de vengeance est présenté dans pas moins de vingt-cinq nouvelles. Dans chacun des cas, il est important de souligner qu'on favorise nettement la vengeance sur la colère, qu'on opère ainsi une dissociation du couple « colère-vengeance », principe que l'on retrouvait déjà chez Sénèque⁹⁵⁷ lorsqu'il permet à un père de venger la mort de son fils, ou à un fils de se venger de celui qui a frappé son père ou ravi sa mère, mais sans s'emporter à la colère. La vengeance doit être accomplie par devoir et non par ressentiment, l'homme vertueux

⁹⁵⁶ *Idem.*

⁹⁵⁷ Sénèque, *Dialogues. De Ira / De la colère*, op. cit., t. I, p. 15.

accomplissant toujours son devoir sans trouble, position qui est reprise par Antoine de Courtin quand il associe le désir de se venger pour satisfaire sa colère à l'animalité⁹⁵⁸. Éric Méchoulan souligne ce mouvement qui tend à valoriser la vengeance sans la colère : « on peut voir la colère devenir l'instance passionnelle qui fausse le juste rapport à la vengeance et qui délégitime le souci d'une rétribution raisonnable⁹⁵⁹ ». Plus loin, il poursuit : « la validité sociale de la vengeance ne saurait emprunter à ses excès de quoi la stimuler. Il faut retirer de la vengeance tout emportement abusif et punir ou rétablir l'ordre collectif sans investissement passionnel⁹⁶⁰ ». Les nouvelles suivent fidèlement cette règle selon laquelle la colère est une passion néfaste qui empêche de calculer la juste rétribution (bien raisonnée et proportionnée) de la vengeance. Ils mettent en scène des personnages qui sont animés d'un juste désir de venger un proche parent, et qui ne perdent pas leur temps à s'adonner à la colère, préférant se porter promptement à la vengeance, promptitude qui ne saurait être imputée à la colère mais plutôt à un sentiment de justice. Dès les premières lignes du *Journal amoureux*, Octave est décrit comme quelqu'un dont l'âme est entièrement occupée par le désir de vengeance et qui « cherchoit à vanger la mort de son Pere, et non pas à divertir ses jeunes années⁹⁶¹ ». Pas de colère non plus dans une histoire sanglante du *Mercure Galant* où un père voyant son fils tué sous ses

⁹⁵⁸ « [P]our redire encore une fois une chose si necessaire, que de se venger pour assouvir seulement la colere, est selon toutes sortes de loix une vengeance de bête feroce qui sort des termes de la nature humaine », Antoine de Courtin, *Suite de la civilité françoise, ou traité du point d'honneur, et des regles pour converser et se conduire sagement avec les incivils et les fâcheux*, Paris, Louis Josse et Charles Robustel, 1717 [1675], in-12, p. 203.

⁹⁵⁹ Éric Méchoulan, « La dette et la loi », *Littératures classiques*, n° 40, 2000, p. 288.

⁹⁶⁰ *Idem.*

⁹⁶¹ Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Journal amoureux*, dans *Œuvres complètes*, vol. 3, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1670], p. 150.

yeux le venge aussitôt en tuant son assassin d'un coup de pistolet⁹⁶². Venger la mort d'un proche ou réparer l'offense qui lui a été faite, est un devoir qui incombe aux autres membres de la famille. Les nouvellistes font de ce désir de vengeance un signe qui permet de distinguer le bon fils et le parfait parent, et valorisent hautement ce comportement dans leurs textes. La nouvelle intitulée « Le duel », qui se trouve dans un recueil de Donneau de Visé, prend pour point de départ cette règle⁹⁶³. La mère de Theomede demande explicitement à son fils de revenir chez lui pour venger l'affront fait à son père. La vengeance, pour cette femme, n'est rien de moins qu'un devoir attendu d'un fils aimant ; l'intérêt qu'elle prend à rétablir l'honneur de son mari est tout autant loué puisqu'on y voit la marque d'une grande âme :

Mon Fils, Si ton courage n'est point occupé à quelque Siege, prends la Poste dès que tu auras receu ma Lettre, pour venir vanger l'affront qu'on a fait à ton Pere. Il a receu à l'âge de soixante et dix ans, un soufflet du jeune Dorante. On les a accomodez ; mais je ne suis pas satisfaite de cet accommodement ; et si tu as du cœur, tu ne tarderas point à venir tirer raison de ce temeraire⁹⁶⁴.

Theomede se bat donc en duel contre Dorante et il provoque la joie de sa mère lorsqu'il lui annonce avoir vengé son père :

la premiere Personne qu'il vit, fut sa Mere, qui luy dit d'abord qu'il avoit bien fait de venir pour vanger l'affront que son Pere avoit receu, et qu'il devoit sans perdre de temps faire appeler Dorante. C'en est fait, Madame, luy dit-il, et mon bras a vangé dans son sang l'affront que cet insolent a fait à mon Pere. Il luy raconta toutes les particularitez du combat, et cette Femme genereuse l'embrassa mille fois, et luy dit qu'il estoit digne d'estre né d'elle⁹⁶⁵.

⁹⁶² « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1682, p. 322.

⁹⁶³ On voit bien dans ce cas toute la distance qu'il peut y avoir entre les « réalités » sociales et la représentation qu'on en fait dans les textes littéraires. En effet, Donneau de Visé présente ce duel qui sert à venger et à prouver l'honneur d'un particulier au moment même où cette pratique est en baisse notable dans la société, suite aux nombreux édits contre les duels. Voir en particulier la section 3.C de ce chapitre où cet aspect est plus longuement développé.

⁹⁶⁴ Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, op. cit., t. III, p. 269-270.

⁹⁶⁵ *Ibid.*, p. 280-281.

Si le désir de vengeance après la mort d'un parent est aussi légitime chez les mères et les filles, elles ne semblent pas autorisées à se venger elles-mêmes : on leur recommande plutôt, dans les nouvelles, de s'en remettre aux soins d'un homme (un fils, un frère, un amant, un ami) pour mener à bien cette vengeance. *Le voyage de la reine d'Espagne* accorde une grande place à ce principe. La marquise veut à tout prix se venger de celui qui a tué son fils. Elle est prête à offrir sa fille en mariage au vengeur de son fils, et, sur son lit de mort, elle demande à sa fille de poursuivre la vengeance de ce fils chéri : « elle luy dit, qu'elle n'avoit plus de regret à mourir, ne doutant point qu'elle ne fit son devoir pour perdre l'assassin de son frere, puisque sa gloire, son honneur, et celui de sa famille y estoient engagez⁹⁶⁶ ». Mais l'histoire se complique parce que Perline est trop amoureuse du comte qui a tué son frère pour souhaiter qu'on le venge, elle cherche différents moyens pour éviter que cela se produise, faisant ainsi passer sa passion amoureuse avant ses devoirs familiaux. D'ailleurs, c'est déjà ce qu'elle faisait du vivant de sa mère, n'hésitant pas à feindre de se rallier à ses projets de vengeance pour mieux cacher son amour pour le comte et le voir plus aisément. À preuve, cet extrait où Perline convainc sa mère d'aller avec elle à Paris afin de retrouver son amant : « mais lors qu'elle luy proposa de demeurer à Bordeaux, pendant qu'elle iroit vanger la mort de son fils, Perline la pria de trouver bon qu'elle partageât avec elle le soin de cette vengeance⁹⁶⁷ ». La stratégie est

⁹⁶⁶ Jean de Préchac, *Le voyage de la reine d'Espagne*, vol. 2, Paris, Jean Ribou, 1680, in-12, p. 82-83.

⁹⁶⁷ *Ibid.*, p. 35-36.

efficace puisque « la Marquise [...] fut bien-aise qu'elle entrât si avant dans ses ressentimens, et agreea qu'elle l'accompagnât⁹⁶⁸ ».

À ce sujet, il faut souligner que dans les nouvelles, seules les femmes sont en proie à des sentiments aussi contradictoires, faisant ainsi écho à deux héroïnes cornéliennes, Chimène qui est amoureuse du meurtrier de son père et Camille qui aime le fils de l'ennemi public. Hélène Merlin, qui a étudié les perturbations introduites par Corneille dans le modèle de l'amitié, écrit d'ailleurs que : « Chez Corneille, il n'est pas rare que le sentiment amoureux unisse des ennemis théoriques, et cela contribue à accentuer la différence des sexes qui, par rapport à l'amitié, fait du lien amoureux une *dissonance* publique⁹⁶⁹ ». Préchac entremêle donc finement dans sa nouvelle les règles qui régissent ce type de vengeance en fonction des diverses exigences auxquelles elles répondent, que ce soit le devoir de venger la mort d'un fils qui incombe aux autres membres de la famille, la division sexuelle qui veut qu'une femme ait recours à un homme pour la venger, ou l'inclination naturelle de l'amour qui prend le pas sur les liens du sang.

Certains nouvellistes, au contraire, affirment qu'il ne faut pas prolonger les vengeances familiales au-delà du tombeau, ne voyant là qu'une marque de la faiblesse humaine, et préconisent plutôt le pardon (ou à tout le moins l'abstention), en présentant les personnages qui optent pour ce comportement comme des modèles de vertu. Cette règle est clairement formulée dans *Zamire* lorsque la mère, avant de

⁹⁶⁸ *Ibid.*, p. 36-37.

mourir, recommande à sa fille de ne pas chercher aveuglément à venger sa mort et celle de son époux⁹⁷⁰. Et on voit tout au long de la nouvelle que, si Zamire est animée d'un juste ressentiment contre ceux qui ont outragé ses parents, au moins est-ce sans fureur, ne donnant lieu à aucun discours ou acte déplacé, respectant en cela les limites imposées aux femmes :

Fidèle à sa douleur et au sang de ses pères, elle conservoit un ressentiment proportionné aux sujets qu'elle en avoit ; mais on ne la voyoit jamais s'emporter à des choses indecentes, et se tenant dans les justes bornes que son sexe et sa raison lui prescrivoient, elle condamnoit sa bouche au silence, alors que son cœur étoit le plus irrité⁹⁷¹.

Remarquons au passage que cet extrait souligne à nouveau l'importante question de la juste proportion du ressentiment qui rend la rétribution de la vengeance raisonnable, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut.

Partant du principe selon lequel « les hommes se faschent contre ceux qui méprisent ou offensent les personnes qui leur sont chères, et qu'ils sont obligés d'assister, s'ils ne veulent participer à leur honte⁹⁷² », qu'il est de leur devoir d'assurer et de rétablir la réputation de ceux qui dépendent d'eux (principalement les femmes, les filles et les mères), le chef de famille doit se mettre en colère quand la vertu de la fille est outragée, colère qui a pour fonction de sauver l'honneur de la fille et, par extension, celui de sa famille. Une douzaine de nouvelles reprennent cette règle qui donne lieu à deux principaux cas de figure : la colère des parents après

⁹⁶⁹ Hélène Merlin, « L'amitié entre le même et l'autre ou quand l'hétérogène devient principe constitutif de société », *loc. cit.*, p. 673 (en italique dans le texte).

⁹⁷⁰ François Raguenet, *Zamire, histoire persane*, 2 parties en 1 vol., La Haye, Abraham Troyel, 1687, in-12, p. 44.

⁹⁷¹ *Ibid.*, p. 100-101. Voir aussi p. 35.

⁹⁷² Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, *op. cit.*, p. 566-567.

l'enlèvement de leur fille ou à la suite du comportement compromettant de leur fille. On lit dans une histoire du *Mercure Galant* qu'en apprenant l'enlèvement de sa fille, « Le Pere s'emporta avec fureur contre le Marquis, protestant qu'il ne seroit jamais satisfait qu'il ne luy eust fait couper la teste⁹⁷³ ». Dans *Les dames galantes*, la colère de la marquise et du marquis suite à l'enlèvement de leur nièce est décrite à peu près dans les mêmes termes :

j'entray dans une veritable colere contre Blesinac de ne m'avoir rien dit de son dessein, car je ne doutay point qu'il n'eust part à la fuite de Crisante, et que ce ne fust luy qui l'eust enlevée. Je me levay promptement, et je courus en donner avis a mon Mary, qui en eut tout le ressentiment que l'on se peut figurer. Il le poussa jusqu'à faire condamner Blesinac à perdre la teste⁹⁷⁴.

Toutefois, ces colères menaçantes s'apaisent dès que le ravisseur consent à épouser la demoiselle enlevée, seul moyen envisageable pour la sauver du déshonneur. Chacun y trouve alors son compte, le chef de famille préserve la vertu de la fille et le ravisseur peut épouser celle qu'il aime. La colère du père ou de la mère suite à la conduite déshonorante de la fille se présente différemment dans les textes puisqu'elle vise surtout à faire part à la jeune fille de la désapprobation qu'elle encourt, à lui faire prendre conscience des dangers auxquels elle s'expose en agissant ainsi et à la dissuader de recommencer. La colère de Kervaut contre sa nièce et Bois-Plessis qu'il soupçonne de s'être vus à la faveur de la nuit⁹⁷⁵ répond exactement à ce principe, tandis que celle de Cohaïde contre sa fille Darache et son amant qu'elle surprend en pleine nuit, insiste davantage sur l'impact public de tels agissements car la honte

⁹⁷³ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1689, p. 221.

⁹⁷⁴ Poisson, *Les dames galantes ou la confidence reciproque, nouvelle*, vol. 2, Paris, s.é., 1685, in-12, p. 38-39.

⁹⁷⁵ « [A]pres avoir traité sa nièce aussi cruellement que sa colere le luy inspira, il se resolut d'aller se plaindre à Rougemont, pere de Bois-Plessis, et de luy reprocher l'affront que son fils vouloit lui faire, ou qu'il soupçonnoit déjà luy avoir esté fait en la personne de sa nièce. » *Monsieur de Kervaut, nouvelle comi-galante*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, p. 144.

rejaillit sur tous les membres de la famille⁹⁷⁶. Il s'agit donc pour le chef de famille de rétablir son autorité qui est outrepassée par les libertés que la fille s'est permises, de protéger la réputation des siens qui risquerait d'être éclaboussée par les légèretés de la demoiselle et de l'inciter à adopter un comportement plus vertueux en lui faisant craindre les effets de sa colère.

La vengeance des parents lorsque la vertu de leur fille a été outragée répond à la nécessité de sauver l'honneur et de la fille et de sa famille. Dans les nouvelles, il suffit aux parents la plupart du temps de menacer le ravisseur ou le téméraire amant de vouloir tirer satisfaction de l'outrage qu'il a commis pour obliger ce dernier à respecter ses devoirs en épousant leur fille. Ainsi, dans une nouvelle plus comique que galante, les parents de Janeton sont animés d'un juste ressentiment à l'égard d'Ergaste qui a mis leur fille enceinte et n'hésiteront pas à se venger s'il refuse de suivre ses engagements envers leur fille : « Deux mois s'estoient déjà écoulés, lors que le Pere de Janeton rencontra dans la maison du Conseiller, Ergaste, qui se retira fort viste, dans son Estude, mais il ne pût éviter le juste ressentiment du Boulanger : parce qu'ayant déclaré le tout à son Maistre, la chose fut trouvée si infame, qu'il l'abandonna à la Justice, à moins qu'il se resolust d'épouser Janeton⁹⁷⁷ ». L'auteur d'une histoire du *Mercure Galant* contrevient à cet usage pour donner à lire une fin inattendue à ses lecteurs. En effet, le père se venge du ravisseur de sa fille en

⁹⁷⁶ « Quelle fut la surprise de toutes ces personnes, ou plutôt qu'elle fut la colère de Coharde, quand elle ne pût plus douter du crime et de la lâcheté de ces deux personnes ? Quels reproches ne fit-elle pas à Darache d'avoir commis une faute, qui non seulement la rendoit l'opprobre et la honte de toute leur famille, mais qui couvroit encore toute leur famille d'opprobre et de honte ? [...] Il est impossible de représenter la fureur et le desespoir où elle étoit. » Jacques Alluis, *Le chat d'Espagne, nouvelle*, Cologne, Pierre du Marteau, 1669, in-12, p. 63-64.

accordant sa main au cavalier qui est réellement amoureux d'elle et qui ne désire pas l'épouser uniquement pour des intérêts économiques, punissant ainsi le galant en faisant avorter son projet de mariage⁹⁷⁸. La vengeance du chef de famille prend une tournure beaucoup plus tragique dans *La princesse de Monferrat*⁹⁷⁹, puisque le marquis de Monferrat fait tuer le comte de Saluces qui a déshonoré sa famille en ayant un rendez-vous nocturne avec sa fille. Mais il faut savoir ici que c'est parce que Saluces est également un rival du marquis qu'il est bien aise de s'en débarrasser !

2.B. La désobéissance

Les cas de colères qui se produisent au sein des familles sont habituellement provoqués par la désobéissance des enfants. Tous les exemples présentés dans les nouvelles semblent avoir pour fonction de promouvoir l'obéissance et la gratitude des enfants à l'égard de leurs parents, principe qui est à la base de cette cellule sociale. Les nouvellistes reprennent cette ancienne règle selon laquelle « les hommes se courroucent contre ceux qu'ils croient ingrats en leur endroit, et qu'ils estiment n'avoir aucun sentimens des bienfaits qu'ils ont reçu d'eux », « contre ceux qui prennent le contraire de ce qu'ils embrassent, qui combattent leurs conseils, qui contredisent leurs avis »⁹⁸⁰, et l'appliquent à l'intérieur du cadre familial, propice à ce type de colère et propre à en fournir de nombreux exemples.

⁹⁷⁷ Robert-Alcide de Bonnacase, sieur de Saint-Maurice, *Fleurs, fleurettes et passe-temps, ou les divers caracteres de l'amour honneste*, op. cit, p. 132.

⁹⁷⁸ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1689, p. 225.

⁹⁷⁹ Sébastien Bremond, *La princesse de Monferrat. Nouvelle, contenant son histoire et les amours du comte de Saluces*, Amsterdam, Abraham Wolfgang, 1676, in-12, p. 329-331.

⁹⁸⁰ Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, op. cit., p. 560. Aristote en faisait déjà état au livre II de sa *Rhétorique*.

La colère du chef de famille (qu'il s'agisse du père, du frère, de l'oncle ou de la veuve) devant la trop grande liberté prise par ses enfants et leur désobéissance prend des formes diverses dans sept nouvelles. La grande colère de l'avare contre son fils qui a pris une partie de son argent⁹⁸¹ en est un exemple, tout comme celle de la mère d'Artémise contre sa fille qui refuse de pardonner à Poliante son infidélité alors qu'elle l'y encourage : « Elle estoit si piquée de ce qu'Artemise répondoit si mal à ce qu'on avoit souhaité d'elle, et la liberté qu'elle avoit prise de s'en expliquer ouvertement l'offençoit si fort, qu'elle se servoit de tout ce que la colere est capable de faire dire pour luy témoigner le ressentiment qu'elle en avoit⁹⁸² ». Ce passage a encore l'avantage de souligner l'éloquence de la colère, son caractère utile et stratégique, sa force de persuasion et d'argumentation, ce qui explique la place accordée à la colère (en tant que passion) dans les différents ouvrages de rhétorique depuis Aristote. Il semble bien que, tout comme l'amour, la colère soit une passion inspirante⁹⁸³.

Par ailleurs, ce type de colère est particulièrement fécond sous la plume des novellistes quand il fait suite au non-respect de la volonté des parents sur la question du mariage. Les auteurs en font voir toutes les modulations. D'abord, ils suivent cette

⁹⁸¹ « Son Fils luy laissa dire tout ce qu'il voulut, et le voyant un peu soulagé par l'épanchement de sa colere, il prit un détour respectueux pour luy faire entendre qu'il se plaignoit fort injustement puis que les dix sacs de mille pistoles qu'il luy avoit laissez devoient suffire à ses divertissemens, et aux dons qu'il vouloit faire. Ce fut presque le remettre dans sa premiere fureur. Il demanda avec un emportement terrible, où il avoit appris qu'il fallust donner ce qu'on avoit amassé avec tant de peine », « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1688, p. 245-246.

⁹⁸² Edme Boursault, *Artémise et Poliante, nouvelle*, Paris, René Guignard, 1670, in-12, p. 164-165.

règle mais en varient l'usage, allant du plus simple au plus complexe, selon que la fille refuse le mari choisi, qu'elle le refuse car elle aime secrètement ailleurs ou qu'elle le refuse car elle est amoureuse d'un rival ou d'un ennemi de son père. Ce schéma vaut également pour l'amant qui a la témérité d'aimer une demoiselle qui ne lui est pas destinée, et pour le fils qui s'oppose au projet de mariage que ses parents ont fait pour lui. C'est ainsi que l'on trouve dans les textes toute une série de jeunes gens qui subissent l'emportement de leurs parents, soit plus d'une cinquantaine au total. La colère de Laurence, la mère d'Eugénie, lorsque sa fille refuse d'épouser Dorimont, l'amant qu'elle lui a choisi, montre bien qu'une telle résistance est intolérable et que les conséquences peuvent être néfastes : « Laurence luy dit tout ce que la colere peut inspirer a une mere irritée, elle la menaça de sa disgrace, et ne luy donna que la semaine entiere pour se resoudre a faire le choix d'un Cloître, ou a Epouser celuy qu'elle luy avoit proposé⁹⁸⁴ ». Et quand Eugénie lui dit préférer le cloître, « Laurence qui fut outrée par ces paroles, luy dit qu'elle pouvoit donc se preparer, et qu'elle la meneroit elle mesme dans le lieu ou peut estre elle apprendroit a ses depens qu'elles sont les mauvaises suites d'une telle Desobeïssance⁹⁸⁵ ». Jean Vanel, dans son *Journal galant* élargit encore le problème en soulevant la dangereuse liberté que le veuvage accorde aux femmes. Il présente une jeune femme qui tire parti de son veuvage pour refuser d'épouser le second mari que lui choisit son père, provoquant inévitablement la colère de ce dernier, emportement qui n'ébranle aucunement sa décision, d'autant plus qu'elle est juridiquement libre : « Il en parla à

⁹⁸³ On remarque, en effet, que la colère inspire les pires injures tout comme les violences les plus cruelles, sans parler des projets de vengeance les plus divers. Voir par exemple les citations des notes 406, 422, 425, 750, 994 et 1050.

⁹⁸⁴ A. F., sieur de La Roberdiere, *L'amant cloître ou les aventures d'Oronce et d'Eugenie*, Amsterdam, Daniel du Fresne, 1683, in-12, p. 27.

la Comtesse comme d'une chose resoluë ; mais comme elle s'estoit par son premier mariage affranchie de l'autorité paternelle, elle refusa de luy obéir. Le Marquis s'emporta contr'elle ; la Comtesse pour n'estre plus exposée à sa mauvaise humeur acheta une petite Terre sur le bord du Rhône auprès de Tarascon où elle se retira⁹⁸⁶ ».

Les nouvellistes appliquent de manière identique cette règle aux garçons : le fils qui défie l'autorité de ses parents en refusant d'épouser la demoiselle choisie provoque la colère de ses parents, et l'amant qui courtise une belle malgré l'interdiction du chef de famille est tout aussi coupable, ainsi qu'on peut le lire dans le *Portrait funeste*. La colère de Menandre contre Aronte qui a courtisé sa sœur donne lieu à ces menaces :

Mais pour vous punir de n'avoir pas sçu mieux mesnager les faveurs de Celie, je vous deffends de la voir, et je veux que vous sortiez encore aujourd'huy de ceans, et du Païs, au moins pour trois mois. Que si vous estes assez brave, pour ne rien craindre du danger où vous exposerez vostre vie en demeurant icy ; craignez au moins pour Celie sur qui je deschargeray toute ma colere⁹⁸⁷.

Un seul cas de désobéissance masculine semble être traité de manière particulière, celui du mariage secret. Cette règle est présentée dans cinq nouvelles. L'emportement du père contre son fils quand il apprend son mariage secret en est un exemple, mais ici les conséquences néfastes de cette colère se retournent davantage contre le père que contre le fils :

Ce fut alors que le Pere s'emporta sans plus garder aucunes mesures. Il se moqua de ce Mariage, qu'il prétendit nul par mille raisons, et protesta qu'il luy osteroit sa Succession, s'il s'obstinoit à luy resister. Le Marquis demeura inébranlable, et le bon Homme en fut si outré, que l'excès de sa colere luy ayant

⁹⁸⁵ *Ibid.*, p. 29.

⁹⁸⁶ Jean de Vanel, *Histoire du temps ou journal galant*, s.l., s.é., s.d., in-12, p. 313.

⁹⁸⁷ A. Ancelin, *Le portrait funeste, nouvelle*, *op. cit.*, p. 167.

causé une soudaine révolution d'humeurs, il tomba dans une maladie tres-dangeureuse⁹⁸⁸.

Dans l'« Histoire de la belle morte d'amour », l'auteur nuance encore cette règle puisque le fils révèle à sa mère son projet : « Il se jette aux pieds de sa mère, la conjure de ne le désespérer pas et ne lui fait plus secret du dessein qu'il a d'épouser cette aimable fille [Mariane]. Grande colère de la comtesse. La soumission de son fils ne la peut fléchir, elle s'emporte⁹⁸⁹ ». On remarque que, plus encore que la désobéissance de son fils, c'est l'intérêt économique qui aiguillonne la colère de la mère : elle ne peut accepter qu'il épouse une fille misérable, sans bien ni fortune, alors qu'elle « formait de grands projets pour l'établissement de son fils, et qu'elle lui destinait un parti fort considérable⁹⁹⁰ ». Si cette règle est au cœur de l'intrigue, son incidence se fait sentir jusqu'à la fin de l'histoire. La colère inexorable de la mère contre son fils (qui épouse Mariane malgré son interdiction) entraîne l'infortune des nouveaux mariés, le fils est déshérité et n'ayant aucun moyen pour assurer leur subsistance, ils sont contraints de se séparer. Mariane se retire dans un couvent où elle meurt suite au refus de son mari de la revoir.

Si la colère du père de l'héritière est grande quand il apprend les amours de sa fille et de Tisandre⁹⁹¹, l'irritation de Sicamber contre son fils Celidor qui aime la fille de son ennemi est tout aussi terrible : « son Pere étoit irrité au dernier point contre lui,

⁹⁸⁸ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, septembre 1680, p. 113-114.

⁹⁸⁹ « Histoire de la belle morte d'amour », *Mercure Galant*, février 1678, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 474.

⁹⁹⁰ *Ibid.*, p. 472.

⁹⁹¹ « La passion de l'un et de l'autre fit d'abord tant de bruit, qu'elle fut sçeuë du Pere de cette Belle avant que Tisandre luy en eut demandé l'aveu. Il s'empporta contre sa fille, et luy deffendit de parler jamais à cet audacieux Amant. Ensuite, il fit dire à Tisandre qu'il étouffa toutes les esperances, et que

[...] [Sicamber] avoit porté sa colere à un excès dont il devoit tout appréhender pour la personne qu'il aimoit⁹⁹² ». L'auteur de l'« Histoire singulière de deux amants calvinistes » parue en 1686 respecte cette règle mais déplace l'enjeu sur le terrain glissant de la religion, en le liant au problème de la conversion qui retient fréquemment l'attention de la société depuis la révocation de l'Édit de Nantes. Ce qui provoque la colère du père contre sa fille dans cette nouvelle, ce n'est pas qu'elle aime le fils de son rival mais bien qu'elle est amoureuse d'un galant qui s'est converti au catholicisme alors que lui est protestant, qu'il appartient au parti religieux opposé au leur : « Ce vieillard, toujours en colère contre ceux qui le chagrinaient la-dessus [sa croyance en la religion de Calvin], ayant appris que son gendre prétendu était sur le point de professer les vérités catholiques, en parla à sa fille avec un emportement plein de mépris⁹⁹³ ». L'histoire se complique encore lorsque le père se convertit aussi et que sa fille s'entête dans son hérésie, offrant à lire au lecteur une nouvelle adaptation de la règle classique qui veut qu'un père s'emporte suite à la désobéissance de sa fille. Inutile de préciser que dans cette histoire, qui n'est pas très loin de la propagande religieuse, l'amant de la belle finit par la faire entrer dans les lumières de la véritable foi.

Les nouvellistes, s'ils ne dérogent pas ouvertement à cette règle, accordent plus volontiers leur sympathie aux amants qu'aux parents, du moins si l'on se fie aux nombreux exemples de jeunes gens qui provoquent la colère de leurs parents en

s'il apprenoit qu'il ozast encore pretendre à sa fille, il le feroit repentir de sa temerité », Jean Donneau de Visé, *Nouvelles nouvelles*, op. cit., vol. 1, p. 84.

⁹⁹² Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Cléonice, ou le roman galant, nouvelle*, dans *Œuvres complètes*, vol. 1, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1668], p. 130.

refusant d'épouser le parti choisi pour eux, comparativement à ceux qui se soumettent à l'autorité de leurs parents de crainte de leur déplaire. En fait, seulement deux cas de soumission ont été répertoriés, dont celui de Perline qui refuse l'arrêt du président du parlement qui lui permet de choisir l'homme qu'elle veut épouser pour ne pas provoquer la colère de sa mère. Cet extrait, tout en louant celui de la jeune fille, condamne le comportement de la mère au passage, cette dernière voulant absolument lui faire épouser le vengeur de la mort de son fils :

elle luy declara qu'elle n'oseroit rien faire contre la volonté de sa mere, de peur de s'attirer la colere du ciel par un tel procedé si contraire à l'obeïssance qu'une fille bien née doit à sa mere, quelque injuste qu'elle soit, la Marquise touchée du bon naturel de sa fille l'embrassa tendrement, et obligea le President à sortir de sa maison, après luy avoir dit tout ce que sa colere luy inspira⁹⁹⁴.

Il y a aussi Filémon qui préfère ne pas épouser secrètement Angélique afin de ne pas susciter la colère de sa famille, mais il faut dire qu'il prend cette décision alors que sa passion pour Angélique s'est un peu refroidie : « pourquoy trahir mon devoir, faire tort à ma naissance, et m'exposer à la colere de mes proches, pour une fantaisie qui m'apporte si peu de contentement ?⁹⁹⁵ »

Les nouvellistes semblent donc profiter de cette situation pour proposer au public un nouveau scénario possible : le droit des amants d'épouser la personne de leur choix. Ils favorisent nettement dans leurs récits les mariages d'inclination, tout comme le fait Molière dans ses comédies, ce qu'on peut expliquer par une volonté de séduire leur public friand de nouveauté. Madeleine de Scudéry, dans sa nouvelle *Mathilde*, partant du principe que le non-respect de la volonté du chef de famille sur

⁹⁹³ « Histoire singulière de deux amants calvinistes », *Mercure Galant*, février 1686, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, S.T.F.M., 1996, p. 359.

la question du mariage suscite l'irritation, défend le parti des jeunes amants contre leurs pères et se sert de cette règle comme un ressort efficace pour lancer son récit. L'intrigue peut se résumer ainsi : Dom Albert et Dom Rodolphe, en signe d'amitié et pour lier leurs intérêts, veulent unir leurs enfants Mathilde et Alphonse. Ces deux jeunes gens ayant peu d'inclination pour le mariage s'opposent à la volonté de leurs pères, ils font un pacte par écrit pour s'encourager tous deux à résister à leurs pères, et ce, avant même de s'être rencontrés : « Mais comme il n'est pas juste que je sois seule à m'attirer l'indignation de mon pere, il faut qu'il s'oppose à Dom Albert, comme je m'opposerai à Rodolphe, et que nous nous avertissions l'un l'autre, de ce que nous aurons à faire pour conserver nostre liberté⁹⁹⁶ ». Cette résistance provoque évidemment la colère des pères : « Rodolphe fut à Burgos se plaindre à Theodore de la desobeïssance de sa fille [...]. D'autre part Albert querelle Dom Alphonse, et luy dit que pour le punir de n'avoir pas voulu épouser une tres-belle fille, il luy en fera épouser une laide et insupportable, et qu'enfin il veut estre obey⁹⁹⁷ ». Plus tard, lorsque Alphonse voit Mathilde, il en devient immédiatement amoureux mais elle met longtemps à payer cet amour de retour. Puis, après avoir surmonté de nombreux obstacles et fait face à plusieurs ennemis, les deux jeunes gens s'épousent par choix, et non par obligation. Cela dit, Mlle de Scudéry se joue finement de cette règle puisque l'usage qu'elle en fait dans sa nouvelle prouve également que le choix des pères des amants, qui les destinaient depuis le début l'un à l'autre, était judicieux.

⁹⁹⁴ Jean de Préchac, *Le voyage de la reine d'Espagne*, op. cit., vol. 2, p. 32-34.

⁹⁹⁵ *L'amant de bonne-foy*, op. cit., p. 316.

⁹⁹⁶ Madeleine de Scudéry, *Mathilde d'Aguilar*, op. cit., p. 110.

⁹⁹⁷ *Ibid.*, p. 115-116.

L'auteur de la « Lettre d'une dame qui écrit les aventures de son amie » est aussi de cet avis mais le nuance un peu. L'*exemplum* s'ouvre sur ces considérations morales et sociales :

On est fort obligé aux pères des soins qu'ils prennent de ce qui regarde la belle éducation ; mais je ne sais si l'autorité que leur donne la nature doit être aussi absolue que la plupart se le persuadent. Du moins est-il des rencontres où il serait bon qu'elle fût bornée, tous les états qui engagent pour toujours étant d'une si grande importance qu'il est rare que nous évitions d'être malheureux quand on dispose de nous malgré nous-même. Vous en trouverez un exemple remarquable dans la lettre que je vous envoie⁹⁹⁸.

Les parents d'une jeune demoiselle veulent lui faire épouser un gentilhomme qui est passionnément amoureux d'elle mais pour qui elle a de l'aversion. Ne pouvant fléchir ni son père ni sa mère, elle menace le galant de le rendre le plus malheureux de tous les hommes s'il l'épouse sans son consentement (faisant ainsi écho à la règle de la colère féminine lorsque l'amant agit contre sa volonté) : « elle dit au gentilhomme, le jour qui précéda celui de ses noces, qu'il prît bien garde à la violence qu'il allait lui faire, qu'elle n'épargnerait ni le fer ni le poison pour s'en venger et que, si ces moyens-là lui manquaient, elle l'étranglerait de ses propres mains⁹⁹⁹ ». Le mariage ayant tout de même lieu, « la mariée parut furieuse toute la journée¹⁰⁰⁰ ». Elle se venge le soir même car lorsque le mari vient prendre place auprès d'elle dans leur lit, elle tire « un poignard qu'elle avait caché, elle lui jura que s'il passait la marque qu'elle fit, elle lui percerait le cœur et ne se ferait pas meilleur quartier à elle même. Elle ajouta que, s'il voulait ne rien entreprendre, elle le laisserait en repos¹⁰⁰¹ ». Ce chaste mariage dure trois années pendant lesquelles la dame ne cesse de se reprocher

⁹⁹⁸ « Lettre d'une dame qui écrit les aventures de son amie », *Mercure Galant*, novembre 1680, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 477.

⁹⁹⁹ *Ibid.*, p. 479.

¹⁰⁰⁰ *Idem.*

¹⁰⁰¹ *Idem.*

de maltraiter un homme aussi généreux : « Quoi, je serai toujours malheureuse par ma faute et assez méchante pour abuser des bontés du plus honnête homme qui fut jamais ?¹⁰⁰² » Ce n'est qu'au chevet de son mari mourant qu'elle réalise, mais trop tard, que celui que ses parents lui avaient choisi pour époux était le meilleur parti pour elle :

Elle fut inconsolable de sa perte, dont elle reconnut la grandeur. [...] Elle songeait que, n'ayant encore que dix-neuf ans, elle eût pu passer plusieurs années avec lui et réparer, par mille marques d'une véritable affection, tous les chagrins qu'elle avait cherché à lui causer et cette pensée la désespérait. Aussi s'abandonnait-elle à de si noires humeurs qu'on ne la pouvait tirer d'un cabinet qu'elle avait fait tendre de deuil et qui n'était orné que de têtes de mort et d'objets lugubres¹⁰⁰³.

Le recours à cette règle permet aux nouvellistes de montrer que les personnages la connaissent très bien, au point de l'appréhender. C'est le cas du marquis qui craint la colère de sa mère s'il lui désobéit en épousant Diane¹⁰⁰⁴, et de Marianne qui prévoit la colère de son père quand il découvrira qu'elle est aimée du commissaire Français qui participe à la campagne militaire contre les Hollandais¹⁰⁰⁵. Puis, les nouvellistes font voir l'incidence de la connaissance de cette règle sur leurs actes et leurs comportements, comment ce savoir en vient à modifier leurs agissements. La fuite des personnages s'explique souvent par leur désir de se soustraire aux débordements de la colère qu'ils ont provoquée. En effet, c'est pour éviter la colère de son père qui a découvert son amour pour Saluces, son rival, que

¹⁰⁰² *Ibid.*, p. 481.

¹⁰⁰³ *Ibid.*, p. 482.

¹⁰⁰⁴ « C'étoit une femme impérieuse qu'il ne pouvoit irriter sans hazarder sa fortune. » Louise-Geneviève Gomes de Vasconcelle, dame Guillot de Beaucour, *Le mary jaloux, nouvelle*, *op. cit.*, p. 114.

¹⁰⁰⁵ « Et bien luy dit-elle, enfin vous me rendés la plus malheureuse fille du monde, mon Pere, et Vvalthein scauront bien-tôt le sens de vôtre Lettre, et à qu'elle extremité ne s'emporteront-ils point

Briséide se réfugie chez le père de son amant¹⁰⁰⁶, et si Celanire se réfugie chez les vierges voilées, c'est pour éviter d'obéir à son oncle qui veut lui faire épouser Cleonte¹⁰⁰⁷. Ce savoir des personnages peut encore donner lieu à de nombreux artifices, les nouvellistes montrent comment certains ont recours à la simulation ou à la dissimulation pour parvenir à leurs fins. Si le fils prend le parti de feindre de craindre la colère de son père, c'est pour ne pas éveiller ses soupçons et garder son mariage secret¹⁰⁰⁸. Mais les personnages ont parfois besoin des conseils d'une autre personne pour prendre cette initiative. La femme du prince Doria lui conseille de dissimuler sa colère contre sa fille pour qu'elle lui parle en toute confiance, ce qu'il fait avec adresse puisque : « elle luy avoüa qu'il estoit vray qu'elle aimoit. Son Pere l'interrompit, sans luy donner le temps de s'expliquer davantage, et après l'avoir accablée d'injures et de reproches, il passa dans la Chambre de sa Femme, de peur que dans l'emportement où il estoit, il ne se portast à quelque violence contre sa Fille¹⁰⁰⁹ ». On trouve une situation similaire dans *Les annales galantes* mais cette fois c'est suite aux propos de la vieille parente qui lui conseille de cacher sa colère pour ne pas inquiéter les amants, que le marquis compose un visage sans marque de colère¹⁰¹⁰.

contre moy, lors qu'ils connoîtront que j'ay seulement été cappable d'écouter un ennemy de ma Nation ? » *La belle Hollandaise. Nouvelle historique*, Lyon, Jacques Guerrier, 1679, in-12, p. 80-81.

¹⁰⁰⁶ « La Princesse ne balançoit pas ; pourveu qu'on l'eut delivrée de la Presence de son Pere de qui elle connoissoit l'emportement elle étoit à tout entreprendre. » Sébastien Bremond, *La princesse de Monferrat. Nouvelle, contenant son histoire et les amours du comte de Saluces*, op. cit., p. 332.

¹⁰⁰⁷ Madeleine de Scudéry, *La promenade de Versailles*, Genève, Slatkine Reprints, 1979, [1669], p. 423.

¹⁰⁰⁸ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juillet 1681, p. 99-100.

¹⁰⁰⁹ Jean de Préchac, *L'illustre Genoise. Nouvelle galante*, Paris, C. Blageart, 1685, in-12, p. 173-174.

¹⁰¹⁰ « Employez vous serieusement à faire un de ces mariages dont nous parlons ; et bien loin de perdre Angelique par un éclat infructueux, cachez si bien votre ressentiment, qu'une confiance affectée avance le moment de votre satisfaction. Le Marquis approuva les conseils de la vieille parente ; il fit un effort sur sa colere pour composer son visage ; et rentrant dans le lieu où étoit toute la Cour, il scût si bien se contraindre ce jour-là, et quelques autres suivants, qu'il dissipa entierement la crainte de nos

L'auteur d'une histoire du *Mercurie Galant* montre comment les personnages peuvent tirer profit de leur connaissance de cette règle et y avoir recours pour se venger. On voit donc une dame provoquer volontairement la colère du père en lui révélant l'intrigue entre le cavalier et sa fille : « Il s'emporta comme elle vouloit qu'elle fist, et dit que sa femme avoit beau faire, que le Cavalier n'estoit point un homme qui luy convinst, qu'il seroit toujours le Maître, et qu'il trouveroit bien moyen d'empescher qu'on n'empoisonnast l'esprit de sa Fille¹⁰¹¹ ». Si la dame agit ainsi, c'est afin de porter ombrage au nouvel amour du cavalier et de se venger du fait qu'il a préféré une autre belle à sa fille qu'elle voulait lui faire épouser. Ces exemples montrent bien le travail créatif des nouvellistes à partir d'une règle préexistante, les jeux plus subtils auxquels son emploi peut donner lieu dans les textes littéraires.

Si les colères parentales à la suite de la désobéissance de leurs enfants sont fréquentes, elles ne donnent lieu à la vengeance qu'à six occasions, soulignant ainsi le fait que ce type de colère dans les nouvelles sert surtout à nourrir l'intrigue et à retarder un dénouement la plupart du temps heureux. Les vengeances présentées dans les textes jouent un rôle similaire, elles créent un effet de suspense, ajoutent à la tension dramatique du récit. La cruauté d'un père qui est prêt à tout pour éviter que sa fille épouse celui qu'elle aime, accentue le destin tragique des jeunes amants et rend leur amour plus touchant. Par exemple, dans *Cléante ou Don Carlos*, Don Antonio entend bien se venger de son rival qui est épris de sa fille, et de l'insoumission de

deux Amans. » Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 3, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1671], p. 141.

cette dernière, en empêchant tout commerce entre eux, en s'opposant à leur union, ce qui rend Isabelle malade de douleur : « Don Anthonio voyant que la pasleur qui regnoit sur le visage de sa Fille, sembloit plus tost annoncer son trepas, que marquer quelques signe de vie, suspendit son ressentiment ; et la tendresse paternelle s'emparant de toute son ame, il l'embrassa, en luy promettant de luy donner Cleante pour Mary¹⁰¹² ». Cet extrait rend compte des passions contradictoires qui agitent un père devant la hardiesse de deux amants qui tentent de se voir malgré son interdiction, et du conflit qui existe entre l'amour paternel et le désir de se venger d'un rival. Or, si les liens du sang l'emportent un moment dans l'esprit de Don Anthonio, l'inimitié qu'il éprouve pour Cléante reprend vite le dessus :

la haine qu'il avoit pour Cleante se rendit maistresse de toute son ame ; et sans avoir nulle consideration pour la triste Isabelle, c'est trop mal reconnoistre l'amour que je t'ay tousjours témoignée, luy dit-il, je veux desormais quitter toutes les tendresses du Pere pour te traiter avec autant de severité que tu le merites ; et pour commencer je veux que tu sortes maintenant de cette Chambre pour aller en celle qui n'a aucune communication sur la rue¹⁰¹³.

Cette règle idéale qui voudrait que l'amour paternel soit plus fort que la colère et le désir de vengeance, est connue des personnages qui l'évoquent clairement. C'est le cas de Mérovée qui espère que sa vue et les liens du sang fléchiront le ressentiment de son père suite à son mariage secret avec Brunehaut : « Mais cet Amant, que sa passion ne rendoit plus capable d'aucune reflexion, dit à la Princesse que cette défiance ne serviroit qu'à irriter le Roi dont ils ne pouvoient éviter long-temps la vûë ; Qu'il eseroit que la Nature seroit encore assez forte dans son cœur pour y combattre son ressentiment¹⁰¹⁴ ». La confiance de Mérovée dans les sentiments

¹⁰¹¹ « Histoire », *Mercurie Galant*, Paris, décembre 1690, p. 165.

¹⁰¹² *Cléante ou Don Carlos, nouvelle, op. cit.*, p. 201-202.

¹⁰¹³ *Ibid.*, p. 203.

¹⁰¹⁴ *Mérovée, fils de France. Nouvelle historique*, Paris, Estienne Loyson, 1678, in-12, p. 175.

naturels de son père lui est fatale puisque, après avoir cru la promesse de son père, le roi Chilperic, de ratifier son mariage avec Brunehaut, il sort de l'église qui lui servait de refuge. Le roi en profite alors pour enfermer son fils et sa femme séparément dans un château, il exile son fils que l'ambitieuse Frédegonde fait ensuite assassiner afin d'assurer un trône au fils qu'elle a eu avec Chilperic, désormais le seul héritier direct.

2.C. La rivalité amoureuse

La colère qui éclate suite à la rivalité amoureuse et qui naît entre gens de même famille met souvent en péril les liens du sang, fait oublier les obligations familiales, tout comme la passion fait oublier les devoirs de l'amitié. Les conflits et les confrontations auxquels la rivalité entre personnes de même famille donne lieu sont présentés dans pas moins de treize textes littéraires. Cette règle est reprise dans les nouvelles de façon très détaillée, elle sert bien souvent de point de départ à l'intrigue, traverse tout le récit, et est à l'origine des comportements adoptés et des discours tenus par les personnages. La rivalité amoureuse entre un père et un fils est exposée de manière exemplaire dans la nouvelle *Dom Carlos* de Saint-Réal. Dès les premières lignes, on apprend que le roi d'Espagne, Philippe II, après avoir promis à Dom Carlos de lui faire épouser la princesse Élisabeth, décide de l'épouser lui-même. Les malheurs débutent lorsque Dom Carlos rencontre la princesse et qu'ils deviennent amoureux l'un de l'autre, ils tâchent par tous les moyens de garder leur passion secrète afin d'éviter les effets funestes de la colère du roi. On connaît bien entendu le dénouement tragique de cette histoire : la colère, la jalousie et la rivalité incitent le roi à se venger, à faire périr son fils et sa femme quand il a en main la preuve de leur

amour. On voit aussi comment cette règle influe sur le comportement des personnages et sur le déroulement de l'intrigue. Les deux ministres ennemis de Dom Carlos, par exemple, lorsqu'ils découvrent l'amour de Dom Carlos pour la reine, entendent bien tirer profit de cette situation pour se venger : « Cette passion flatta d'abord leur animosité : ils eurent de la joie pendant quelque instant d'avoir entre les mains un moyen infaillible de se venger de ce prince, en découvrant son amour à son père¹⁰¹⁵ ». Plus loin, c'est Ruy Gomez qui, pour éviter que Dom Carlos n'obtienne la faveur d'aller mener une campagne en Flandres, découvre au roi comment son fils et sa femme se raillent de lui afin de provoquer la colère du père contre le fils¹⁰¹⁶. L'auteur des *Amours d'Antiochus prince de Syrie, et de la reine Stratonique* adopte un point de vue contraire, et présente au lecteur sa nouvelle comme un « Anti Dom Carlos » : « Il faudroit être dépouillé de tout sentiment humain pour ne regretter Dom-Carlos, et pour n'être tout à fait touché d'une si étrange catastrophe ; si le procédé de son pere vous cause de la douleur, celui au contraire du pere d'Antiochus, quoy qu'il fût un Roy Payen, vous ôtera et chassera cette premiere et triste pensée¹⁰¹⁷ ». Au modèle du roi jaloux et emporté qui fait tuer son fils en qui il ne voit qu'un rival, il oppose celui du sage roi Seleucus dont la plus généreuse action est de céder à son fils sa deuxième femme, Stratonique, afin de sauver Antiochus qui se meurt d'amour pour elle. Le Febvre formule alors une nouvelle règle toute idéale qui fait primer les liens du sang et la tendresse paternelle (pour ne pas dire l'instinct paternel) sur la passion amoureuse (l'inclination naturelle) ; il semble que la fonction

¹⁰¹⁵ César Vichard, abbé de Saint-Réal, *Dom Carlos*, dans *Dom Carlos et autres nouvelles françaises du XVII^e siècle*, op. cit., p. 226.

¹⁰¹⁶ *Ibid.*, p. 244.

¹⁰¹⁷ Le Febvre, *Les amours d'Antiochus prince de Syrie, et de la reine Stratonique*, Paris, Jacques Pino, 1679, in-12, p.n.ch.

de sa nouvelle soit précisément d'exemplifier cette règle qui se veut l'antithèse de celle présentée dans *Dom Carlos*.

Il existe bien entendu un pendant féminin à cette règle, soit la colère qui a pour motif la rivalité entre une mère et une fille. Cette variation nouvelle est au cœur de l'histoire qui a justement pour titre *La mère rivale*, mais dans ce cas, il est important de noter que la mère tourne sa colère contre l'amant qui la dédaigne au profit de sa fille, et non contre sa fille. Astérie est amoureuse de Tazandre qui lui préfère sa fille Eliciane, mais cette dernière est éprise d'Oxaris. L'auteur de cette nouvelle se sert essentiellement de la règle comme d'un procédé romanesque qui permet de faire rebondir l'intrigue et d'entraver constamment son déroulement :

considerant avec colere celui qui étoit la cause de son égarement, sans qu'il eut les memes sentimens pour elle qu'elle avoit pour luy, elle commença à le regarder comme l'ennemi de son repos et de son bonheur, et vint même à le haïr. Alors possédée également par les deux passions les plus furieuses ; elle se determina à ne consentir jamais au mariage de Tazandre et d'Eliciane, mais de le differer toujourns sous divers pretextes¹⁰¹⁸.

Il l'adoucit aussi car elle ne produit rien de sanglant, il lui donne même un dénouement heureux puisque la mère et la fille font toutes deux un mariage d'inclination : Astérie épouse Tazandre qui finit par l'aimer, Eliciane s'unit à Oxaris qu'elle aime depuis le tout premier jour.

Autre règle élaborée en partant du principe que la colère l'emporte sur les liens du sang lors de rivalité amoureuse : l'antagonisme qui oppose deux frères et qui ponctue les grands moments de la nouvelle *Astérie ou Tamerlan*. Plus exactement, la

¹⁰¹⁸ *La mère rivale, histoire du temps*, Paris, Charles Sercy, 1672, in-8°, p. 120-121.

tension dramatique de cette nouvelle repose sur la rivalité qui croît sans cesse au fil des pages entre Thémir et Adanax, tous deux épris d'Astérie. L'aigre discours échangé entre les deux frères lorsqu'ils se croisent devant la porte menant chez Astérie en est un exemple :

ils se regarderent avec des yeux qui n'avoient plus rien de freres ; et Themir prenant la parole d'une maniere méprisante ; Avez-vous consolé Asterie de la mort de Bajazet, luy dit-il ? et pouvons nous esperer que la reconnoissance qu'elle vous doit, l'obligera à satisfaire les volontez de l'Empereur et mes desirs. Vos desirs s'expriment par des violences si outrageantes pour une ame genereuse ; reprit Adanax, que j'ay peine à croire qu'ils soient favorablement écoutez¹⁰¹⁹.

La passion réciproque d'Adanax et d'Astérie redouble la fureur de Thémir contre son frère, et il lui fait ressentir toutes les marques de sa colère, lorsqu'il apprend qu'Adanax et Astérie ont eu un entretien sur la terrasse par exemple¹⁰²⁰. On pourrait formuler des remarques semblables à propos de *Zamire* où Syorès et Arsame se traitent non comme des frères mais comme des ennemis dès qu'ils découvrent qu'ils aiment tous deux Zamire.

La rivalité entre sœurs, nouvelle forme de cette règle, ne semble pas inspirer les nouvellistes ni donner lieu à de grands déploiements dans les textes, ce qu'on peut certainement expliquer par le fait que les demoiselles doivent faire preuve d'une grande retenue dans leurs emportements et limiter leurs éclats. Plus encore, on veut en faire des modèles de vertu en les invitant, au contraire des hommes, à ne pas éprouver de ressentiment ni à chercher à se venger : « [elles sont] promptes à pardonner, et tardives à la vengeance : [...] en un mot [elles] savent mieux souffrir

¹⁰¹⁹ Anne de La Roche-Guilhen, *Astérie ou Tamerlam*, 2^e partie, Paris, Claude Barbin, 1675, in-12, p. 7-8.

un affront, que d'autres ne le savent faire, et [...] maintiennent une haute paix dans un pays où la guerre n'est capable d'aucune tresse¹⁰²¹ ». Ce type de colère est tout de même évoqué dans deux ou trois histoires. On lit, par exemple, mais sans plus de détails, que l'aînée éprouve du dépit contre sa cadette à qui les hommes adressent tous leurs compliments¹⁰²², et que la colère d'Elvire est grande quand elle apprend que sa sœur doit épouser Dom Garzias dont elle est amoureuse¹⁰²³.

Seuls les cas de colère suite à des rivalités masculines, père contre fils ou frère contre frère, sont accompagnés d'un désir de vengeance dans les nouvelles, accentuant encore les limites imposées au sexe féminin quand il s'agit de manifester sa colère et de donner libre cours à son désir de vengeance. La vengeance du roi Philippe II contre Dom Carlos et sa femme, quoique légitime, est certainement la plus funeste. On lit ici avec quelle froideur calculée et quel plaisir il l'anticipe après avoir découvert un billet de son fils dans la cassette de sa femme :

La fureur qu'il en conçut fut d'abord accompagnée d'une douleur si vive qu'elle lui aurait peut-être ôté la vie, si le désir de se venger, si naturel dans ces occasions, ne la lui avait conservée. Mais faisant tantôt réflexion qu'il était maître de ceux qui l'avaient offensé si cruellement, cette agréable pensée fit succéder une joie barbare à la rage qu'il avait dans l'âme : elle changea son cuisant désespoir en une tranquillité pleine d'horreur¹⁰²⁴.

La vengeance entre frères donne lieu à divers projets qui pimentent l'intrigue, qui font obstacle aux amours des amants ou qui font craindre pour la vie du jeune galant,

¹⁰²⁰ *Ibid.*, p. 25-26.

¹⁰²¹ François de Grenaille, *L'honnête fille où dans le premier livre il est traité de l'esprit des filles*, Paris, Honoré Champion, 2003 [1640], p. 483.

¹⁰²² « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juillet 1689, p. 245-246.

¹⁰²³ « Elvire qui en fut informée la première, entra dans une si grande fureur que sans rien examiner, elle passa dans la Chambre de Tigride ; et après luy avoir appris cette triste nouvelle, elle luy avoua qu'elle n'aimoit point Dom Ramire, et luy fit mille reproches de ce qu'elle luy enlevait le Comte de

mais si la vengeance parvient à retarder l'union du couple, leur amour triomphe toujours en fin de parcours. Pour revenir à la rivalité amoureuse qui oppose Thémir à son frère Adanaxe, on lit comment le ressentiment qui anime Thémir est néfaste pour Adanaxe et Astérie : « Themir ne respiroit que la vengeance ; la perte d'Adanaxe l'occupa uniquement depuis qu'il eut quitté l'Empereur, et il n'avoit pas moins envie d'immoler son frere à l'implacable aversion qu'il avoit pour luy, que de se rendre maistre d'Asterie malgré toutes sortes de raisons¹⁰²⁵ ». Cette animosité qui pousse sans cesse Thémir à vouloir se venger d'Adanaxe et le porte à tirer l'épée contre lui, fait rebondir l'intrigue en précipitant l'action, en plus de remettre en cause le droit d'aînesse :

Quoy, s'écria Themir, vous me bravez apres m'avoir offensé, et vous pretendez que mon ressentiment vous épargne ! J'ay tant souffert de votre orgueil, poursuivit Adanaxe, que je suis dispensé d'y defferer ? Hé qui vous met en droit de commander à un homme sur lequel vous n'avez pour tous avantages que le nom d'ainé, comme si vous estiez maistre ou son Empereur ? Je ne dois m'expliquer qu'en t'immolant à ma vengeance, interrompit Themir en mettant l'épée à la main, et je me dois ce sacrifice par trop de raisons : Un coup pesant suivit les paroles de Themir, il ataignit Adanaxe à l'épaule, qui évitant le second se mit en estat de se deffendre, et l'auroit fait d'une maniere funeste à Themir, si Axala et plusieurs illustres Tartares ; attirez par le bruit qu'ils avoient fait, ne se fussent jettez entre eux¹⁰²⁶.

L'emploi de cette règle qui régit la colère entre parents qui deviennent rivaux en amour n'a rien de contraignant pour les nouvellistes qui ne cessent de la démultiplier. Elle semble surtout donner lieu à une forte inventivité : elle est d'une grande richesse pour la progression de l'intrigue, elle favorise les rebondissements,

Castille. Les larmes qui étoufferent sa voix, l'empêcherent de continuer », Jean de Préchac, *Le bâtard de Navarre. Nouvelles historiques*, Paris, Thomas Guilain, 1683, in-12, p. 94-95.

¹⁰²⁴ César Vichard, abbé de Saint-Réal, *Dom Carlos*, op. cit., p. 255.

¹⁰²⁵ Anne de La Roche-Guilhen, *Astérie ou Tamerlam*, op. cit., 2^e partie, p. 33-34.

¹⁰²⁶ *Ibid.*, p. 27-28.

elle donne une cohérence au déroulement de l'histoire et au comportement des personnages en les faisant reposer sur le schéma classique de la colère et de la vengeance.

3. LA COLÈRE, LA VENGEANCE ET LA SOCIÉTÉ DE COUR

Dans son traité de civilité, Nicolas Faret revient fréquemment sur l'importance que l'honnête homme doit accorder au rang, à l'âge, à la réputation, aux moyens et à la naissance des gens qui l'entourent avant d'agir et de prononcer la moindre parole. Le respect de ce principe est essentiel si l'honnête homme veut s'assurer de ne froisser personne et de plaire¹⁰²⁷. Cette règle, qu'il lui faut observer, par exemple, avant de faire un bon mot sur quelqu'un¹⁰²⁸, vaut aussi quand il s'agit de manifester sa colère et son désir de vengeance. Plus encore, Faret conseille aux gens de la cour de tempérer leurs passions et de les contenir dans les bornes étroites de la raison : « L'une des plus importantes et des plus universelles maximes que l'on doive suivre en ce commerce, est de moderer ses passions, et celles sur tout qui

¹⁰²⁷ Antoine de Courtin affirme également qu'il est important d'observer quatre circonstances (règles) afin de bien pratiquer la civilité : « La premiere est de se comporter chacun selon son âge et sa condition. La seconde de prendre tousjours garde à la qualité de la personne avec laquelle on traite. La troisième, de bien observer le temps. Et la quatriesme de regarder le lieu où on se rencontre. Ces Regles qui vont à se connoistre soy-mesme, à connoistre les autres, à observer les lieux et le temps, sont si necessaires, que si l'une des quatre manque, toutes nos actions, de quelque bonne intention qu'elles partent, paroissent inciviles et difformes. » *Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens*, Paris, Helie Josset, 1681 [1671], in-12, p. 4.

¹⁰²⁸ « Et pour se servir agreablement d'une chose si rare, comme sont les bons mots, il faut observer les reigles, et se retenir dans plusieurs considerations, sans lesquelles ils perdent souvent toute leur grace. Il faut regarder qui nous sommes, quel rang tient celuy que nous voulons picquer, de quelle nature est la chose sur laquelle nous voulons exercer nostre esprit, en quelle occasion c'est, en quelle compagnie », Nicolas Faret, *L'honnête homme ou l'art de plaire à la cour*, op. cit., p. 83.

s'eschauffent le plus ordinairement dans la conversation, comme la colere¹⁰²⁹ ». Il poursuit ainsi :

Soyons donc maistres de nous-mesmes, et sçachons commander à nos propres affections, si nous desirons gagner celles d'autrui : Car il ne seroit pas juste de pretendre à la conquête des volontez de tant d'honnestes gens qui sont à la Cour, si premierement nous n'avions appris à surmonter nostre volonté propre, et luy donner des loix capables de l'arrester tousjours dans le centre de la raison¹⁰³⁰.

Ne pas se posséder, être agité par ses passions, voilà l'obstacle naturellement opposé à la civilité. C'est cette adéquation entre les contenance intérieure (les passions) et extérieure (les marques visibles que les passions impriment sur le corps) que Courtin met de l'avant quand il écrit : « une personne n'est censée avoir de la contenance, que parce qu'elle contient en premier lieu ses passions, et puis ses membres ou ses actions, sa langue ou ses paroles dans les bornes où toutes ces choses doivent estre, pour répondre à ces circonstances¹⁰³¹ ». Il devient impératif de corriger les dérèglements des passions qui entravent la pratique de la civilité et font oublier aux courtisans leurs obligations sociales et les devoirs de l'honnêteté, en leur prescrivant des usages, en les invitant à suivre des codes qui limitent les emportements des passions et tiennent compte des lieux, des circonstances mais surtout de la condition des individus qu'ils côtoient.

L'amour-propre, la gloire, le sentiment qu'on a de sa propre valeur, sont autant de facteurs qui rendent les individus encore plus sensibles à l'injure et au mépris qui provoquent la colère. Coëffeteau note dans son traité que la colère se

¹⁰²⁹ *Ibid.*, p. 68-69.

¹⁰³⁰ *Ibid.*, p. 69.

¹⁰³¹ Antoine de Courtin, *Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens*, op. cit., p. 238.

forme dans les âmes « sur l'opinion que nous avons qu'on veut diminuër nostre gloire, et flétrir nostre reputation par quelque insigne mépris, ou pour quelque grand outrage que nous ne pouvons supporter¹⁰³² ». Cureau de la Chambre va dans le même sens, quand il écrit :

Mais outre que l'homme est naturellement amoureux de soy-mesme, que le desir de se venger est né avec luy, [...] il a un secret sentiment de l'excellence de son estre, et pense qu'on luy fait injustice de ne luy rendre pas l'honneur qu'elle merite ; et que le mespriser c'est luy contester en quelque façon l'avantage que la Nature luy a donné. Enfin comme il n'y a point de bien qui soit plus à luy que celuy-là, il n'y a rien aussi qui le transporte davantage quand on le luy veut oster¹⁰³³.

L'importance accordée aux privilèges de la noblesse est cause de nombreuses colères et la moindre entorse qu'on y fait provoque l'indignation. On comprend aisément que dans une société fondée sur le sens de l'honneur, le soin de la réputation et la distinction sociale, la colère et la vengeance soient omniprésentes, et toute la difficulté réside dans le fait qu'il faut plier cette passion impétueuse aux exigences sociales. Partant de là, il convient de voir quelles sont les règles qui encadrent la colère et la vengeance dans la société de cour, en quoi elles diffèrent selon qu'on est en présence d'inférieurs, d'égaux ou de puissants ; il convient également de voir quelles formes elles prennent dans les nouvelles, quels enjeux elles soulèvent et quelle est leur incidence sur le déroulement de l'intrigue et le comportement des personnages.

¹⁰³² Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, op. cit., p. 548-549.

3.A. Les supérieurs et les inférieurs

On sait depuis Aristote que l'indignation est causée par un sentiment de supériorité illégitime et qu'un individu se met en colère contre des inférieurs qui lui témoignent du mépris¹⁰³⁴. Coëffeteau reprend presque textuellement les propos d'Aristote quand il écrit : « les hommes désirent passionnément de se voir honorés, et principalement ils croient que ceux qui leur sont inférieurs, soit en noblesse, soit en puissance, soit en vertu, soit en quelque autre éminente qualité, sont obligés de leur rendre toutes sortes de devoirs et de respects¹⁰³⁵ ». Cureau de la Chambre explique aussi que la différence de rang entre celui qui offense et celui qui est offensé influe sur l'éclat de la colère et de la vengeance qui s'ensuit : « Car si le mal est grand en effect, si celui qui le reçoit est une personne de qualité, et que celui qui offense est moindre que luy [...] il ne faut pas douter que le ressentiment n'en doive estre plus grand¹⁰³⁶ ». Dans les *Dames galantes*, Blessinac tient ces propos suite à la désobéissance de son valet : « Vous pouvez croire que la perfidie de Rusaf me mit dans une forte colere, et que je la fis éclater autant qu'il le méritoit¹⁰³⁷ ». Le cas de La Violette est intéressant car il fait voir un personnage de basse condition, un valet de chambre, qui mime le comportement, la voix et les gestes des nobles, dans l'espoir de faire croire qu'il est d'une haute condition. Ce faux comte de Brion est d'autant plus sensible aux injures faites par des inférieurs que sa supériorité est une imposture : il s'indigne, par exemple, contre des porteurs de chaise qui osent lui parler avec

¹⁰³³ Marin Cureau de la Chambre, *Les caractères des passions*, op. cit., vol. 2, p. 320-321.

¹⁰³⁴ Aristote, *Rhétorique*, op. cit., 2, 1379 b.

¹⁰³⁵ Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, op. cit., p. 542.

¹⁰³⁶ Marin Cureau de la Chambre, *Les caractères des passions*, op. cit., vol. 2, p. 323.

insolence¹⁰³⁸. Ce code est si connu qu'il est possible pour un personnage de le reprendre afin de provoquer volontairement la colère d'un autre personnage. Ayant ainsi parié que l'amour ne serait jamais assez puissant pour changer le prompt Cloreste et le rendre moins impétueux, une dame demande au laquais de Cloreste de désobéir à ses ordres, ne connaissant pas de moyens plus assurés pour l'irriter et remporter son pari :

Son dessein réussit pour cette fois : Il s'emporta contre son laquais, qui luy ayant répondu avec insolence, redoubla mesme son emportement. La belle qui ne demandoit que cela, voulut excuser le laquais : mais elle chercha exprés de méchantes raisons, afin que la colere du Maistre pût tourner aussi contre-elle. Elle eut contentement ; car ne pouvant supporter qu'elle prit contre luy le party d'un laquais, il en montra [encore plus] d'aigreur¹⁰³⁹.

De ce principe, les nouvellistes tirent trois autres règles qui visent à limiter les éclats de colère et de vengeance. D'abord, la peur de déplaire aux rois, aux reines ou aux princes oblige les courtisans à contenir leur colère et à étouffer leur désir de vengeance. Les personnages respectent fidèlement cette règle, tous imposent le silence à leur colère et à leur vengeance en présence du roi, et c'est ce qui justifie qu'ils aient recours à la dissimulation. Dans un tel contexte, contenir sa colère et sa vengeance c'est faire preuve de prudence : il vaut mieux cacher sa véritable passion et feindre le plus naturellement qui soit d'éprouver ce qu'on n'éprouve pas que d'irriter le roi. Il s'agit également d'un moyen de marquer le respect et la considération qu'on porte au roi. Mme d'Aulnoy invoque cette règle pour expliquer la

¹⁰³⁷ Poisson, *Les dames galantes ou la confidence reciproque, nouvelle, op. cit.*, vol. 2, p. 117.

¹⁰³⁸ « [I]l leur commanda d'un ton imperieux, de porter cette fille où elle voudroit. Ces brutaux lui ayant répondu insolemment, redoublerent tellement son indignation, qu'il mit l'épée à la main pour les percer », Jean de Vanel, *Histoire du temps ou journal galant, op. cit.*, p. 22-23.

¹⁰³⁹ Jean Donneau de Visé, *L'amour échappé ou les diverses manieres d'aymer, contenuës en quarante histoires ; avec Le Parlement d'Amour*, t. II, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1669], p. 155-156.

retenue de Soliman à l'égard de l'empereur Mahomet qui a fait tuer la belle Éronime dont il était amoureux, mais il va un peu plus loin en précisant qu'il obéit alors davantage à son inclination naturelle qu'à un devoir ou à une contrainte sociale extérieure : « mais quelque irrité que fut Soliman, un certain respect qui luy étoit naturel pour ce Prince, s'opposa à tout ce que le desir de la vengeance luy pouvoit inspirer¹⁰⁴⁰ ». On remarque aussi, dans une dizaine de nouvelles, que le respect de cette règle vient modifier le comportement des personnages en les empêchant d'agir comme ils le souhaitent. L'histoire de Dona Olympia (qui figure dans le recueil de Garouville et dans laquelle un mari jaloux essaie d'empêcher le prince de voir sa femme et de s'entretenir avec elle) permet de voir comment cette règle se déploie à l'intérieur du récit et d'en mesurer l'impact sur le comportement des personnages. D'abord, le mari jaloux ne peut interdire à sa femme d'aller au bal, la crainte d'irriter le Prince le contraint à agir contre son penchant naturel, joint à cela qu'il veut éviter d'être l'objet de la raillerie publique si l'on découvre que c'est par jalousie qu'il veut garder sa femme auprès de lui¹⁰⁴¹. Ensuite, lorsqu'il découvre que le prince s'est joué de lui (le prince lui a administré le même remède qu'il avait donné à sa femme pour la rendre malade et la forcer à quitter le bal plus tôt), le mari ne peut se plaindre : la supériorité de naissance et de condition de l'offenseur impose une limite à son désir de se venger¹⁰⁴². Puis, un peu plus loin, on le voit qui attend que le Prince se retire pour laisser libre cours à sa colère et éclater contre sa femme qu'il soupçonne d'avoir

¹⁰⁴⁰ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Nouvelles d'Elisabeth*, op. cit., vol. 4, p. 178.

¹⁰⁴¹ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, vol. 2, Paris, Estienne Loyson, 1671, in-12, p. 263-264.

¹⁰⁴² *Ibid.*, p. 281-282.

pris plaisir à converser avec le prince en son absence, la présence du prince ayant assez de pouvoir pour freiner, temporairement, les emportements de sa passion¹⁰⁴³.

Deuxièmement, les nouvellistes insistent sur la nécessité de modérer sa colère et sa vengeance en fonction du rang social, et sur le fait que la dignité de naissance prime sur la division sexuelle, quand il s'agit de gens de qualité mais de condition inégale. Cette règle, Coëffeteau l'exprime en ces termes à partir de la définition aristotélicienne de la colère et de la vengeance : « nous n'osons nous courroucer, ou bien si nous nous courrouçons c'est bien legerement, contre les Roys, et contre les personnes puissantes qui nous ont offensés ; d'autant que nous sçavons bien que leur autorité les met à couvert de nostre vangeance¹⁰⁴⁴ ». Ce principe étant généralement admis de tous, les nouvellistes n'éprouvent pas le besoin d'y revenir fréquemment ; seuls six textes en font état, précisant l'incidence de la connaissance de cette règle sur le comportement adopté par les personnages. Lorsque Chabannes écrit à la princesse de Montpensier pour lui exprimer sa colère suite à ses mauvais traitements, il le fait « avec toute la rage que pouvait causer son procédé, mais néanmoins avec tout le respect qui était dû à sa qualité¹⁰⁴⁵ ». Si Bressieu s'est mis en colère contre Zizimi, le prince ottoman en qui il ne voyait qu'un simple rival courtisant Mlle de Sassenage dont il est amoureux, c'est parce qu'il ignorait son rang et son identité, il s'excuse d'ailleurs aussitôt qu'il a compris la faute qu'il a commise¹⁰⁴⁶. De même, le duc de

¹⁰⁴³ *Ibid.*, p. 282-283.

¹⁰⁴⁴ Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, op. cit., p. 530.

¹⁰⁴⁵ Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Mme de La Fayette, *La princesse de Montpensier*, op. cit., p. 380.

¹⁰⁴⁶ « A ces mots Bressieu, qui sçavoit extrêmement bien son monde, et qui avoit passé quelques années à la Cour, descendit de son cheval pour s'approcher du Sultan, et luy faire des excuses de

Bourbon ne peut se venger de l'infidélité de sa femme, Mme de Beaujeu, car elle lui est supérieure en rang : elle est devenue Régente et ce statut politique prévaut sur celui d'épouse¹⁰⁴⁷.

De plus, la connaissance de cette règle donne lieu à diverses ruses dans les textes, qu'on pense à la comtesse d'Isembourg qui, pour détourner la jalousie injustifiée de son mari qui la croit éprise de son jeune page, feint de prendre pour amant le prince François de Lorraine, doyen de Cologne, sachant pertinemment que la dignité et le rang de ce dernier ne l'exposera pas à la colère de son mari¹⁰⁴⁸. Une seule exception, la colère de la servante Yon contre sa maîtresse quand elle croit qu'elle ne lui fait plus part de ses secrets et qu'elle voit Samuel sans le lui dire : « outrée de ce qu'elle la trompait, elle lui en fit des reproches qu'elle accompagna d'un torrent de pleurs, lui soutenant toujours que Samuel n'était pas mort, et qu'elle le voyait en particulier¹⁰⁴⁹ ». Cet éclat peut s'expliquer par l'amitié qui lie les deux demoiselles, la confiance étant justement une grande marque d'amitié. Et c'est bien parce qu'elle se sent trahie que Yon se venge de sa maîtresse en révélant tout au père de Blanche : « par un mouvement de vengeance que la colère lui inspira, elle écrivit à Bonnin qu'elle allait quitter le service de sa fille parce qu'elle était devenue suspecte à son amour ; que néanmoins elle était bien aise de l'avertir que la passion extrême

l'emportement qu'il avoit eu. Zizimi le receut avec beaucoup de civilité : mais pourtant ce fut de l'air d'un grand Prince, et de la maniere d'un rival. » Guy Allard, *Zizimi prince Ottoman, amoureux de Philipine-Helene de Sassenage. Histoire dauphinoise*, Grenoble, Jean Nicolas, 1673, in-12, p. 50.

¹⁰⁴⁷ Claude Boyer, *La comtesse de Candale*, t. II, Paris, Jean Ribou, 1672, in-8°, p. 258-259.

¹⁰⁴⁸ Antoine de Salvan de Saliez, *La comtesse d'Isembourg*, Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, p. 62-64.

¹⁰⁴⁹ Jean de Préchac, *L'illustre Parisienne, histoire galante et véritable*, 2 parties, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 757-758.

que Blanche avait pour Samuel Solicofané la perdrait infailliblement s'il n'y mettait ordre bientôt¹⁰⁵⁰ ».

Enfin, les inférieurs ont tout à craindre de la colère et de la vengeance de leurs supérieurs. Les personnages dans les nouvelles savent bien que « les personnes puissantes sont pleines de cette vaine ambition de parroistre, par les outrages qu'ils font recevoir à leurs inférieurs, se figurant que cette insolence est une marque de leur grandeur. Car ils s'imaginent qu'ils sont beaucoup élevés par dessus ceux qu'ils ont l'audace d'offencer si visiblement¹⁰⁵¹ ». Cela dit, cette règle, présente dans huit textes, sert surtout à rappeler aux personnages (et aux lecteurs) le danger qu'il y a à susciter l'indignation d'un homme ou d'une femme d'importance, qui peut exercer son autorité et son pouvoir contre eux. C'est ce qu'on lit au sujet du médecin qui craint la colère d'un homme de la condition de Mainville quand il découvre que la personne qu'il a chassée du chevet de sa patiente était le marquis de Mainville déguisé en médecin¹⁰⁵². On peut aussi penser aux valets qui craignent la vengeance de leur maître suite à la tromperie qu'ils lui ont fait¹⁰⁵³. Certains personnages tournent cette règle à leur avantage, l'énoncent pour susciter la pitié, à l'exemple de Richard qui supplie la reine de lui rendre la lettre que Saluces a écrite à Briséïde et qu'il lui a remise par méprise afin d'éviter que son maître, Saluces, ne s'emporte contre lui, et que ce mouvement de colère n'empire le mal dont il souffre. La menace de la colère

¹⁰⁵⁰ *Ibid.*, p. 758.

¹⁰⁵¹ Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, op. cit., p. 541.

¹⁰⁵² *Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante*, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, p. 56.

¹⁰⁵³ *Les esprits ou le mary fourbé, nouvelle galante*, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, p. 106.

qui gronde, et les larmes de Richard touchent la reine, excitent sa pitié puisqu'elle se rend à sa demande¹⁰⁵⁴.

3.B. Les gens de qualité

Entre gens de qualité, les motifs qui causent la colère et inspirent un désir de vengeance sont de trois ordres. Premièrement, les questions de la préséance et du mépris du rang sont souvent invoquées (dans une vingtaine de nouvelles), et ce tant chez les hommes que chez les femmes. Les personnages de haute condition s'emportent dès qu'on limite leurs agissements en deçà de ce que leur naissance leur permet ou qu'on les traite sans égard aux honneurs qu'on leur doit. Cette règle est respectée par tous les nouvellistes qui se contentent de l'évoquer au passage pour expliquer le mouvement d'irritation de leurs personnages, qu'il s'agisse d'Axalla qui est outragé et s'indigne qu'on interdise l'entrée à la chambre d'Astérie à un homme de son rang¹⁰⁵⁵, ou du seigneur d'Uriage qui fait grand bruit quand il se voit arrêté par trois Janissaires de la Garde : « Il estoit extrêmement emporté ; et comme il tenoit un rang élevé dans cette Province ; qu'il avoit fait une belle figure à la Cour, et qu'il estoit de la Famille Alleman, tres-considerable en Dauphiné, et naturellement fiere ; il n'avoit pû souffrir sans ressentiment d'estre arrêté à une porte¹⁰⁵⁶ ». Cette colère ayant pour fonction de rétablir le rang et la dignité qui ont été méprisés (ce qu'elle réussit parfaitement) elle est rarement suivie d'une vengeance puisqu'elle est alors

¹⁰⁵⁴ Sébastien Bremond, *La princesse de Monferrat. Nouvelle, contenant son histoire et les amours du comte de Saluces*, op. cit., p. 255-256.

¹⁰⁵⁵ Anne de La Roche-Guilhen, *Astérie ou Tamerlam*, op. cit., 2^e partie, p. 11.

¹⁰⁵⁶ Guy Allard, *Zizimi prince Ottoman*, op. cit., p. 37.

inutile. Tout au plus voit-on quatre personnages masculins éprouver un désir de vengeance, tel Philadelphie qui ne supporte pas qu'Artaxandre ait préséance sur lui pour commander un bateau alors qu'il lui est inférieur : « il creut qu'il falloit qu'il eust brigué cet employ pour l'emporter de haulte lutte pardessus luy, ce qui le mit dans une si furieuse colere qu'il fit dessein de luy en tesmoigner son ressentiment en se battant contre luy¹⁰⁵⁷ ».

Dans les textes littéraires, la situation se complique lorsque le rang, la naissance, la condition des personnages ne sont pas connus des autres. Le personnage de noble lignage qui a dû cacher sa véritable identité supporte difficilement qu'on le traite comme un subalterne et ses emportements annoncent la révélation qui suivra ou alors le trahissent. Mlle de La Roche Guilhen a construit sa nouvelle *Almanzaïde* sur ce principe : la sultane Roxane, seconde épouse d'Abdala, a une esclave de naissance inconnue, Almanzaïde. Or, on apprend qu'Almanzaïde est la fille issue du premier mariage d'Abdala avec Cleonis, puis, dans un retournement final, on découvre qu'en fait elle est la princesse de Fez, la fille du roi Albenzais et de Zaire, ce qui lui permet d'épouser Almanzor. Une scène mérite de retenir notre attention, celle où Almanzaïde, qui se croit alors fille d'Abdala (ce qu'ignore Roxane), répond fièrement à la sultane qui la traite injustement et la soupçonne d'avoir un commerce galant avec Almanzor. La méprise sur l'identité d'Almanzaïde donne lieu à une grande dispute entre les deux femmes. D'abord, on lit que « Almanzaïde avoit le cœur trop sensible pour souffrir patiemment le discours de Roxane¹⁰⁵⁸ ». Avec une assurance qui se

¹⁰⁵⁷ Jean Bridou, *Célie, nouvelle*, op. cit., p. 48-49.

¹⁰⁵⁸ Anne de La Roche-Guilhen, *Almanzaïde, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1674, in-12, p. 129.

teinte d'un peu de mépris, Almanzaïde tient ce discours qui laisse planer un doute sur son identité :

Je parle avec une franchise qui n'est peut-estre pas tout à fait conforme à l'état de ma condition ; mais qui l'est beaucoup aux mouvemens de mon cœur, et sensible à des outrages que je ne merite pas, je ne sçay point d'autorité, qui me les puisse faire souffrir. Je n'ay point fait de choix indigne, Madame, et malgré l'obscurité de ma naissance, me connoissant une ame assez élevée ; j'ay laissé au Ciel le soin de ma destinée¹⁰⁵⁹.

La sultane relève bien l'inconvenance apparente entre le rang d'Almazaïde et sa conduite : « Je ne sçay, repliqua Roxane, irritée de la response d'Almanzaïde, si vous estes Reyne, et si c'est moy qui suis vostre Esclave, mais vous parlés comme si cela estoit¹⁰⁶⁰ ».

Les nouvellistes reconnaissent la légitimité de cette colère, mais insistent sur la nécessité de bien analyser la situation pour savoir s'il convient ou non de s'emporter. Dans certains cas, nous l'avons vu, il faut publier sa colère pour asseoir sa puissance. D'autres fois, on conseille aux grands de cacher leur ressentiment afin de conserver leur pouvoir quand leur autorité est contestée, la dissimulation étant alors le meilleur moyen pour se maintenir à la cour et se protéger de ses ennemis. Mme de Villedieu en donne un illustre exemple dans son *Portrait des faiblesses humaines*. La colère d'Agrippine contre Tibère, qui a posté des gardes auprès d'elle afin de l'observer, est jugée imprudente car cet éclat la dessert politiquement en donnant des armes contre elle à l'ambitieuse impératrice Livie :

son grand cœur ne pouvant se déguiser, elle fit demander audience à Tibere, et lui dit les choses les plus fortes et les plus touchantes que sa colère et son courage pûrent lui inspirer ; mais si elles étoient dignes de sa fierté, elles ne

¹⁰⁵⁹ *Ibid.*, p. 131-132.

¹⁰⁶⁰ *Ibid.*, p. 133-134.

l'étoient pas de sa prudence ; et quelques paroles qu'Agrippine même jugeoit inutiles, fournirent à ses ennemis les pretextes qu'ils cherchoient depuis si longtems. Agrippine auroit dû retenir ses emportemens, mais la foiblesse humaine trouve sa place dans les cœurs les plus heroïques¹⁰⁶¹.

La colère et la vengeance suite à une rivalité politique est le second motif de colère entre gens de qualité, mais cette règle s'applique uniquement aux hommes (les femmes étant exclues de la vie publique, on comprend qu'elles n'en soient pas touchées). Ce type de conflit entre particuliers, déjà évoqué dans le cas de la rivalité amoureuse, prend ici une dimension publique sous la forme d'une lutte de pouvoir, mais il n'est pas rare de voir cette rivalité politique se doubler d'une rivalité amoureuse. Une dizaine d'auteurs font de cette rivalité politique un conflit majeur au sein de leur nouvelle : la colère et la rivalité qui opposent deux personnages traversent tout le récit, et leurs projets de vengeance qui servent aussi à nuire aux intérêts de leur rival sont autant d'obstacles qui font rebondir l'intrigue. Dans *Alfrede reyne d'Angleterre*, la rivalité entre Leicestre et Monmouth, les deux favoris du roi qui se disputent sa préférence, est décrite ainsi :

Il [Monmouth] estoit consideré du Roy autant qu'il le meritoit ; et il ne voyoit qu'Ethelvold plus avancé que luy dans sa faveur. Il luy avoit memes donné de la jalousie : on avoit vû arriver entr'eux plusieurs différens que la seule crainte de déplaire au Prince avoit toujours empêché d'éclater. Enfin ils se regardoient tous deux sans cesse avec des yeux pleins d'envie, et de vengeance¹⁰⁶².

Le désir de se venger de son rival, combiné à celui de garder pour lui seul Alfrede dont il est amoureux en éloignant d'elle tous les prétendants potentiels, même le roi, inspire à Leicestre une mesquine stratégie. Il favorise l'inclination du roi pour la

¹⁰⁶¹ Marie-Catherine Hortense, dite Mme de Villedieu, *Portrait des faiblesses humaines*, dans *Œuvres complètes*, vol. 1, Genève, Slatkine Reprints, 1971, p. 64.

¹⁰⁶² Antoine Torche, *Alfrede, reyne d'Angleterre. Nouvelle historique*, Lyon, Adam Demen, 1678, in-12, p. 28.

comtesse de Sommerset, qui se trouve être la maîtresse de Monmouth, afin que ce dernier devienne suspect aux yeux du roi qui ne verra en lui qu'un rival, ce qui le plonge dans un discrédit politique. Monmouth, lorsqu'il découvre la vérité, se venge à son tour de son rival :

Ces paroles remplirent l'ame du Comte de fureur et de rage contre Ethelvold. Lors qu'il fut sorty de chez sa Maistresse, ses premiers sentimens sur ce qu'il devoit faire, furent d'aller trouver son Ennemy mêmes jusques dans la Chambre d'Edgar, pour l'obliger à luy venir faire raison des outrages qu'il luy avoit faites. Mais ces transports estant un peu moderez, et son aveuglement dissipé, il trouva qu'il luy seroit plus à propos de se venger par une voye plus douce, et qui pourroit avancer ses affaires également auprès du Roy, et auprès de Maistresse.¹⁰⁶³

Monmouth retourne le piège contre son inventeur, il nuit aux amours et aux ambitions de Leicestre en présentant la belle Alfrede au roi qui succombe à ses charmes et l'épouse. Puis, ayant découvert la fourbe de son favori, le roi lui retire sa confiance, le chasse de son royaume, privant ainsi Leicestre de tout pouvoir. On voit donc les conséquences de la rivalité politique qui opposait Leicestre et Monmouth sur le destin des personnages et sur le déroulement de l'intrigue.

Troisièmement, les nobles s'irritent lorsque l'on porte atteinte à leur réputation et à leur honneur, que ce soit sous la forme d'une injustice, d'une injure, d'un mépris, de la médisance ou de la tromperie, et ce de manière identique chez les hommes et les femmes. Cependant, il semble que les nouvellistes aient tendance à vouloir limiter les éclats de colère féminine en en présentant trois fois moins d'exemples comparativement aux hommes. Cette règle s'appuie sur le schéma classique selon lequel le mépris et l'injure sont les principales causes qui animent la

¹⁰⁶³ *Ibid.*, p. 55-56.

colère et le désir de vengeance qui l'accompagne. Ces injures ne peuvent être digérées aisément ; la colère qui s'ensuit est pleine de douleur et d'amertume, écrit Coëffeteau, car on s'imagine qu'elles sont accompagnées « d'un notable mépris qui va à la diminution de sa gloire et de sa réputation¹⁰⁶⁴ ». Les injures prouvent encore que la personne qui nous offense injustement a de nous une mauvaise opinion et qu'elle ne nous honore pas autant que nous pensons le mériter. C'est justement pour rétablir sa réputation et sa valeur qui ont été contestées que l'on cherche à se venger. Les nouvellistes reconnaissent la justesse de la colère et de la vengeance lorsque l'honneur ou la réputation des personnages est en jeu, ils reprennent sans grandes surprises cette règle variant seulement les motifs et les types d'injures qui en sont à l'origine. Elle peut être reprise dans une nouvelle pour justifier tout simplement l'emportement d'un personnage, ce qui est le cas d'un cavalier victime d'une tromperie¹⁰⁶⁵. On complexifie parfois cette règle en la doublant de divers enjeux. Prenons l'exemple du beau Français qui est injurié par des écoliers Espagnols dans

L'héroïne mousquetaire de Préchac :

ils ne purent s'empêcher, par l'effet d'une antipatie naturelle que cette Nation a avec la nostre, de luy dire quelque injure, et de l'appeler plusieurs fois gavache. Le Marquis d'Osseyra, qui se creut interessé à ces injures, mit l'épée à la main, et sans que le nombre de ses ennemis luy fit peur, il les chargea vigoureusement. Le beau François le seconda si bien, qu'ils pousserent seuls cinq hommes plus de trente pas, jusqu'à ce que s'estant un peu trop abandonnez à leur courage, ils furent repoussez, et accablez par le nombre¹⁰⁶⁶.

¹⁰⁶⁴ Nicolas Coëffeteau, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, op. cit., p. 533.

¹⁰⁶⁵ « Le cavalier se met en colère, dit qu'on se moque de lui, tire l'épée, monte à la chambre du Génois et prétend qu'il n'aura pas de peine à la trouver. » « La devineresse ou les faux enchantements », *Mercure Galant*, août 1679, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, op. cit., p. 69.

¹⁰⁶⁶ Jean de Préchac, *L'héroïne mousquetaire, histoire véritable*, Paris, Theodore Girard, 1677, in-12, p. 31-32.

D'abord, on note que ces injures n'offensent pas seulement l'honneur d'un particulier, mais aussi celui de sa nation. On voit également que le marquis, par cette solidarité particulière à l'amitié que nous avons vue plus haut, aide le jeune Français à se venger. Mais ce qui est peut-être encore plus intéressant, tient au fait que le jeune Français est en réalité une demoiselle déguisée, et qu'en prenant les habits d'homme elle en adopte aussi le comportement : en s'irritant et en tirant l'épée, elle réagit comme il convient à un homme de le faire. On voit ici la nécessité pour un personnage de connaître et d'intégrer cette règle, c'est ce qui a permis à la demoiselle de se rendre conforme à son personnage et de ne pas se trahir.

Les nouvelles historiques font un usage particulier de cette colère et vengeance suite à une injure, car non seulement elles font rebondir l'intrigue en ayant un effet direct sur son déroulement, mais elles permettent d'expliquer des épisodes de l'histoire (complots, conspirations, guerres) par les mouvements des passions des individus qui la font. Elles rendent le comportement des personnages vraisemblables, mais permettent surtout de dévoiler des secrets intimes comme ressorts de la machine du passé. Ce jeu est très clair dans *Le duc de Montmouth*¹⁰⁶⁷. Le duc d'York, pour se venger de ses ennemis qui l'ont faussement accusé d'être catholique et d'être le chef d'une conspiration contre la religion anglicane, à la suite de quoi il a été injustement emprisonné, révèle au roi la conjuration qui se trame contre lui et qui est dirigée par son fils le duc de Montmouth. La vengeance du duc d'York oblige le duc de Montmouth à fuir l'Angleterre, et le comte d'Essex, qui n'a pas cette chance, est emprisonné dans la tour de Londres où il se tranche la gorge afin d'éviter une

exécution publique. Mme de Villedieu légitime aussi cette règle et y a recours pour expliquer un événement historique. Ce serait le ressentiment d'Alcibiade contre les Athéniens qui veulent l'arrêter après l'avoir accusé faussement d'avoir brisé les statues de Mercure et de s'être moqué des cérémonies des Mystères, qui serait à l'origine de sa participation à la guerre :

Alcibiade mortellement offensé de ce qu'il apprenoit, résolut dès ce moment de n'avoir plus autant de moderation dans la haine qu'il devoit porter aux Atheniens. L'injure qu'on faisoit à sa reputation et à sa gloire étoit trop outrageante, pour n'en avoir aucun ressentiment. Le retour d'Agis [roi de Sparte] en étoit une favorable occasion, pour proposer les desseins de vengeance qu'il avoit¹⁰⁶⁸.

Cette règle est reprise aussi sous différentes formes dans les nouvelles comiques (elle inspire plus d'une vingtaine d'auteurs), mais elle est plus souvent le fait des hommes que des femmes. L'enjeu de ces colères et de ces ressentiments reste le même (sauver l'honneur et la réputation), mais le traitement diffère : parfois c'est l'offense qui est triviale ou l'objet d'un malentendu, d'autres fois c'est la réaction du personnage qui est excessive. La colère du patron du logis contre celui qui a pissé contre sa muraille¹⁰⁶⁹, celle de Filaste contre ses amis qui rient de lui alors qu'il est

¹⁰⁶⁷ *Le duc de Montmouth. Nouvelle historique, op. cit.*, voir en particulier la page 84.

¹⁰⁶⁸ Marie-Catherine Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les amours des grands hommes, op. cit.*, p. 111. Plus loin, l'auteure explique en ces termes le rôle actif qu'Alcibiade a joué dans la guerre contre les Athéniens : « Alcibiade ne voulant plus différer la vengeance contre les Atheniens, la commença par le conseil qu'il donna au Roi et aux Ephores, de secourir les Siracusains, assiéger Purnicias, et de fortifier la Ville de Decelée dans l'Attique ; ce que les Lacedemoniens firent quelques temps après. » *Ibid.*, p. 113.

¹⁰⁶⁹ « [D']abord chacun luy montre le lieu où avoit pissé cet Esclave ; ce qui l'irrita de telle sorte, que prenant le bâton d'un qui l'avoit en sa main, en chargea le pauvre Esclave sur le dos, sur la tête et sur les bras, tant qu'il pouvoit, luy disant, *Chupec cané fertas*, qui veut dire, *vilain chien de tigneux*, ne pouvant proferer d'autres paroles, tant il étoit emporté de colere », Sébastien Bremond, *L'heureux esclave ou la relation des aventures du sieur de la Martiniere, comme il fut pris par les corsaires de Barbarie et delivré ; La maniere de combattre sur mer de l'Afrique et autres particularitez*, Paris, Olivier de Varennes, 1674, in-12, p. 26.

ivre et se bat contre un poteau de bois¹⁰⁷⁰, ou la vengeance à coups de poings et à coups de pieds au cul que Polidor exerce contre Axionde qui l'a trompé¹⁰⁷¹, en sont des exemples parmi tant d'autres. Le ridicule semble être un moyen efficace de discréditer ce type de colère et ses éclats. La légèreté des motifs invoqués, si elle provoque les rires, vise aussi (quoique moins ouvertement que dans les nouvelles considérées plus sérieuses) à mettre en garde les lecteurs qui se font une trop haute conception de l'honneur et voient des injures partout en se moquant des excès auxquels cette fausse sensibilité donne lieu.

La connaissance de ce code par les personnages inspire diverses ruses et stratégies dans les nouvelles qui permettent de relancer l'intrigue ou de lui donner un tour inattendu. Voyons quelques exemples des jeux qui se déploient dans les textes à la suite de cette (re-)connaissance des règles de colère et de vengeance. Cherchant à tout prix un moyen de retarder le mariage qui doit se faire entre Tazandre et sa fille, Astérie profite d'une conversation qui a lieu en bonne compagnie pour prendre le parti contraire de Tazandre, elle prétend que les propos qu'il tient sont incivils et injurieux à son égard, et elle feint d'en être grandement irritée¹⁰⁷². Cette habile femme sait parfaitement qu'un tel motif sera reconnu comme légitime, et qu'il vaut mieux déguiser la vraie nature de ses sentiments (c'est parce qu'elle est amoureuse de Tazandre qu'elle veut l'empêcher d'épouser sa fille) si elle veut reprendre sa

¹⁰⁷⁰ César-François Oudin, sieur de Préfontaine, *Les dames enlevées et les dames retrouvées. Histoire du temps, nouvelles comiques et galantes divisées en deux parties*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1673, in-12, p. 52.

¹⁰⁷¹ César-François Oudin, sieur de Préfontaine, *Le praticien amoureux. Le poète extravagant, avec l'assemblée des filous et des filles de joye. Nouvelles Galantes*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1670, in-12, p. 105-106.

¹⁰⁷² *La mère rivale, op. cit.*, p. 122-124.

promesse de mariage sans encourir la réprobation publique. Dans une des nouvelles de Donneau de Visé, des gens font croire à Leandre qu'Ophise tient des propos outrageants à son sujet, méprisant à la fois son honneur et salissant sa réputation, pour qu'il se mette en colère :

l'on y ajousta qu'elle avoit parlé de luy comme du dernier des hommes, imputant les graces qu'il recevoit de la Cour à un aveuglement de la Fortune ; qu'elle publioit par tout qu'il n'avoit ni cœur ny naissance, pour soustenir le rang où on l'avoit élevé. Des propos si outrageans mirent ce Cavalier dans une telle colere, qu'il oublia sa moderation ordinaire, et s'emporta mesme un peu trop contre son ennemie¹⁰⁷³.

Si les auteurs de cette imposture provoquent volontairement la colère de Léandre, c'est parce qu'ils cherchent à se venger du mari d'Ophise en médissant à leur tour sur sa femme ; ils savent que tout homme dont l'honneur a été injustement offensé tentera de se venger. Cela se produit en effet puisque Léandre écrit des lettres menaçantes à Ophise, mais la situation se retourne à nouveau lorsque Leandre découvre qu'on lui a fait un faux rapport sur Ophise et il s'offre alors à la venger de l'atteinte qu'on a portée à sa réputation, espérant qu'elle pardonnera l'outrage qu'il lui a injustement fait. Notons au passage que Leandre tourne à son avantage cette règle de la division sexuelle qui veut qu'une femme remette à un homme le soin de sa vengeance car elle ne doit pas faire d'éclat sur la scène publique¹⁰⁷⁴.

On sent poindre chez les novellistes un désir d'inciter les honnêtes gens au pardon plutôt qu'à la vengeance de l'offense, une volonté d'éduquer le lecteur en lui présentant des modèles d'hommes sages et vertueux qui ne succombent pas au malin

¹⁰⁷³ Jean Donneau de Visé, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, op. cit., t. III, p. 362-363.

¹⁰⁷⁴ Cette règle est longuement développée et sert de point de départ à la nouvelle d'Edme Boursault, *Le marquis de Chavigny*. Bélise demande au marquis de Chavigny de la venger du perfide Ariston qui

plaisir de la vengeance. Ils sont solidaires en cela du chevalier de Méré qui en a fait une marque de la vraie honnêteté : « La colere nous porte à nous venger, et l'honnêteté s'y oppose : renonçons à la douceur de la vengeance ; et pardonnons d'un visage riant et d'un cœur sincere¹⁰⁷⁵ ». Si Dom Ramire, dans *Le bâtard de Navarre*, s'irrite lorsqu'il est injustement accusé de trahison par la reine Nuna, il choisit de la protéger lorsqu'elle est faussement accusée d'adultère au lieu de profiter de la situation pour se venger : « Ce genereux Prince ne se souvint en cette occasion que de sa vertu, et oubliant tous les outrages qu'il avoit receu de la Reine, il resolut de la defendre¹⁰⁷⁶ ». Mais l'exemple le plus convaincant se trouve dans *Les intrigues amoureuses de quelques anciens Grecs*. Anne de La Roche-Guilhen oppose l'emportement déréglé d'Alcibiade (il donne un soufflet à Hypponicus croyant que ce dernier a parlé en mal de lui) à la généreuse tranquillité d'Hypponicus. L'auteure explique aux lecteurs que Hypponicus est un homme de cœur et de mérite, et qu'ils doivent voir l'absence de ressentiment comme une marque de grandeur et non comme un signe de faiblesse humaine :

On ne pouvoit l'accuser de lâcheté, puis que dans le cours de sa vie il avoit donné une infinité de preuves de son courage et de sa valeur. L'emportement d'Alcibiade ne m'offense pas, dit-il à ceux qui lui offroient leur bras ; cette retenue ne peut être mal-interpretée par les Grecs dont je suis connu : Alcibiade lui même doit être persuadé que je ne suis pas un Ennemi méprisable : mais sa hardiesse me donne de l'estime pour lui, et tout Homme qui ose m'attaquer est digne de mon amitié. A ces mots il marcha de sang froid, et laissa Alcibiade,

a profité de ses charmes en lui promettant de libérer son mari, puis qui l'a trahie en faisant étrangler son mari dans sa prison.

¹⁰⁷⁵ Le chevalier de Méré, « Suite de la vraie honnêteté », *Œuvres posthumes*, Paris, Éditions Fernand Roches, 1930, p. 88. Dans un tout autre contexte, Sénèque, citant Platon, écrivait : « Un honnête homme, dit-il, ne blesse pas. Le châtement [au sens de vengeance] blesse, donc le châtement ne convient pas à un honnête homme, la colère pas davantage, puisque le châtement convient à la colère. Si un honnête homme n'aime pas à châtier, il n'aimera pas non plus cette passion pour qui le châtement est un plaisir ; donc la colère n'est pas naturelle. » *Dialogues. De Ira / De la colère*, op. cit., t. II, p. 9.

¹⁰⁷⁶ Jean de Préchac, *Le bâtard de Navarre. Nouvelles historiques*, op. cit., p. 214.

qui avoit eu le tems de refléchir sur son procedé et qui avoit senti vivement la generosité d'Hypponicus¹⁰⁷⁷.

Plus loin, Hypponicus affirme qu'il ne veut pas se venger du soufflet que lui a injustement donné Alcibiade, la honte qu'éprouve Alcibiade le contentant assez. Il va même jusqu'à commander à son fils, qui veut le venger, de rechercher plutôt l'amitié d'Alcibiade. L'auteure fait ici écho aux enseignements de Sénèque qui, dans son *De Ira*, donnait l'exemple de Caton qui, frappé par un *quidam* alors qu'il était aux bains, ne chercha pas à se venger, prouvant ainsi que ce sont les grandes âmes qui peuvent mépriser les injures¹⁰⁷⁸.

Cette volonté des nouvellistes de dissuader les gens de recourir à la vengeance sanglante s'impose avec plus d'évidence quand l'atteinte à la réputation ou à l'honneur prend la forme de la médisance. Partant du principe que la colère et la vengeance doivent être proportionnelles au mal qui a été fait et qu'il faut tenir compte des moyens qui ont été employés, ils tâchent d'adoucir les vengeances présentes dans leur texte. Et puisque la médisance se limite à la parole, c'est sous cette forme, orale ou écrite, que la vengeance pourra avoir lieu. Dans l'histoire de Lupanie, Cleandre a « l'esprit agité de transports furieux¹⁰⁷⁹ » quand il entend Lupanie tenir de faux propos accusateurs contre lui. Il décide de se venger en écrivant une mauvaise élégie sur elle : « A la fin mon dépit se trouva le plus fort, / Et jusques à la voir je portay mon effort. / Ah ! Que dans ce moment mon ame fut vangée, / Dieux ! qu'elle me

¹⁰⁷⁷ Anne de La Roche-Guilhen, *Les intrigues amoureuses de quelques anciens Grecs*, La Haye, Henri van Bulderen, 1690, in-12, p. 11-12.

¹⁰⁷⁸ Sénèque, *Dialogues. De Ira / De la colère*, op. cit., t. II, p. 58.

¹⁰⁷⁹ Paul-Alexis Blessebois, *Lupanie. Histoire amoureuse de ce temps*, s.l., s.é., s.d., in-12, p. 50.

parut haïssable et changée¹⁰⁸⁰ ». La vengeance d'Ariston suite à la médisance de Clariste qui a écrit une chanson dans laquelle elle le tourne en ridicule, est dite « honnête » parce qu'il se contente de la railler finement¹⁰⁸¹. Les nouvellistes rejoignent ici les moralistes qui proposent également ce modèle de comportement. Le Père Le Moyne dans ses *Peintures morales*, présente Cleanthe comme un exemple de modération victorieuse de la colère et de la vengeance :

Cleanthe estant allé chercher du divertissement au Theatre, se vit jouër en sa presence, et fut spectateur de sa vie, dont un Poëte médisant avoit fait une Piece nouvelle. Bien loin de demander reparation, et d'implorer le Magistrat et la Police, il assista patiemment à cette longue Satyre ; il applaudit comme les autres, à tous les bons mots qui furent dit contre luy : et sur ce que ses Amis luy representoient qu'il devoit se monstrier un peu moins insensible à l'injure qui estoit foite à son honneur, il répondit, qu'il ne devoit pas estre plus delicat que les Dieux, qui tous les jours souffroient sans Colere, les médisances des mauvais Poëtes. Cette moderation fut receuë, avec un general applaudissement de tout le Peuple : et l'Auteur de la Comedie, qui attendoit une Couronne et des Eloges, fut chassé du Theatre à coups de pierres¹⁰⁸².

3.C. Les rois, les puissants et les grands

Sénèque explique dans son *De Ira* que la colère peut être considérée comme un privilège royal et que les grandes colères accompagnent les grandes situations¹⁰⁸³. Ce constat vaut toujours pour la société de cour du XVII^e siècle et son système monarchique. On le voit avec Nicolas Faret qui, dans son traité de *L'honnête homme*,

¹⁰⁸⁰ *Ibid.*, p. 57.

¹⁰⁸¹ « [Ce couplet] devint tellement à la mode, que le pauvre Ariston en eut l'esprit assez mortifié ; neantmoins comme c'est un fort honneste homme, il ne se vangea de cette belle irritée, que par une galante raillerie, et chanta le couplet de chanson comme les autres. » Madeleine de Scudéry, *Célinde, nouvelle première*, op. cit., p. 93.

¹⁰⁸² Pierre Le Moyne, *Les peintures morales, où les passions sont representees par tableaux, par caracteres, et par questions nouvelles et curieuses*, vol. 1, Paris, Sebastien Cramoisy, 1640, in-4°, p. 769-770.

¹⁰⁸³ Sénèque, *Dialogues. De Ira / De la colère*, op. cit., t. II, p. 47 et 84.

donne des conseils précis aux courtisans qui ne veulent pas déplaire au roi ni provoquer sa colère. D'abord, il vaut mieux pour le courtisan ne jamais contredire son roi : « Car l'extreme puissance est d'ordinaire accompagnee d'un sentiment si delicat, que la moindre parole qui luy resiste la blesse, et semble qu'elle vueille que ses opinions fassent une partie de son autorité¹⁰⁸⁴ ». Ensuite, il doit respecter la naissance des grands et rendre tous les honneurs qui sont inhérents à leur rang : « Les Grans a la veritez veulent bien que l'on rende ce que l'on doit à leur condition¹⁰⁸⁵ ». Enfin, le courtisan ne doit pas témoigner de mépris aux grands ni leur faire d'injure :

Il faut bien considerer de ne blesser jamais de semblables atteintes les grandes puissances qui donnent l'ordre et le mouvement à l'Estat, ny les personnes d'eminente condition : car l'un est capital ; et l'autre n'est pas moins dangeureux. Aussi n'y a-t-il rien qui offense si outrageusement le ressentiment de cette sorte de gens-là, qui ont l'ame delicate et tendre aux moindres injures, comme fait le mespris, dont il semble que les plus modestes railleries ayent quelque meslange¹⁰⁸⁶.

Il semble que les nouvelles soient solidaires de ces traités puisque les codes qui régissent la colère des personnages royaux vont également dans ce sens : « quiconque a eu le malheur de déplaire aux Roys et aux Princes, et a pû attirer sur soy leur colere, est indigne de vivre, où ne doit du moins mener qu'une vie languissante, accompagnée de mille déplaisirs, et pleine de chagrins, d'ennuis, et d'inquietudes¹⁰⁸⁷ », peut-on lire dans les *Nouvelles nouvelles*. Quatre principales règles qui confortent cette affirmation sont évoquées dans les textes littéraires : la colère et le désir de vengeance des rois sont provoqués soit par la désobéissance, soit par la tromperie, soit par l'insoumission politique de ses sujets, soit par les entraves à

¹⁰⁸⁴ Nicolas Faret, *L'honnête homme ou l'art de plaire à la cour*, op. cit., p. 54.

¹⁰⁸⁵ *Ibid.*, p. 65.

sa justice. La colère du roi dans ces quatre cas sert à réaffirmer l'éclat de sa puissance et de sa grandeur, et plus il a de pouvoir, plus sa colère et sa vengeance sont flamboyantes. Inversement, quand le roi n'a qu'un faible pouvoir, il se doit de modérer ses emportements et ne peut chercher à se venger au risque d'affaiblir davantage son pouvoir et d'irriter inutilement ses sujets. Les textes littéraires (six au total) associent clairement le peu d'éclat de la colère du roi à la précarité de son pouvoir. Dans les *Nouvelles nouvelles*, Donneau de Visé dit bien que la faible puissance du roi limite sa colère contre Fulcian : « D'un autre costé, se voyant encore mal affermy dans ses Etats, et Fulcian ayant beaucoup de credit, et beaucoup d'Amis, il craignoit de l'irriter¹⁰⁸⁸ ». Plus loin, lorsque le roi est en colère contre son frère qui a fait un mariage injurieux pour son rang en dépit de son interdiction, il contient son irritation (quoique son visage le trahisse) car son pouvoir est précaire :

Le Roy demeura immobile à ce discours, le dépit et la colere parurent dans ces yeux, et sur tout son visage, mais il n'osa les faire éclatter que legerement, ny faire rompre un mariage si inegal ; parce qu'il vit bien que Fulcian ayant eu la temerité de le permettre, il avoit encore plus d'Amis et plus de pouvoir qu'il ne s'estoit imaginé, et qu'il ne pouvoit le choquer sans faire soulever contre luy une partie des plus grands du Royaume, ce qui fut cause qu'il pardonna à son Frere, et qu'il agreea son mariage plustost par politique que pour la satisfaction qu'il en recevoit¹⁰⁸⁹.

Dans *L'heureux page*, c'est également l'intérêt politique qui incite la duchesse mère à masquer sa colère : « le besoin qu'elle avoit de tout le monde, dans un temps où la haine du Ministre ne servoit que de pretexte à plusieurs à ruiner l'État, lui fit dissimuler son ressentiment¹⁰⁹⁰ ».

¹⁰⁸⁶ *Ibid.*, p. 85.

¹⁰⁸⁷ Jean Donneau de Visé, *Nouvelles nouvelles*, op. cit., vol. 1, p. 272.

¹⁰⁸⁸ *Ibid.*, p. 129. On remarquera ici que le roi craint le pouvoir de mobilisation et d'action politique des amis de Fulcian.

¹⁰⁸⁹ *Ibid.*, p. 133-134.

¹⁰⁹⁰ *L'heureux page. Nouvelle galante*, Cologne, Pierre Marteau, 1687, in-12, p. 38.

« [I]l ne faut luy desobèir, de peur de l'irriter¹⁰⁹¹ », écrit Mlle de Scudéry à propos du roi. La désobéissance des sujets peut être de nature politique ou militaire : la colère du roi contre Givry qui a laissé passer un convoi de nourriture dans une ville assiégée¹⁰⁹², ou celle plus violente du roi contre Bussy qui a refusé de tuer Lignerole et fait échouer son projet d'assassinat (mais notons ici que la sympathie de l'auteure va plutôt à Bussy qu'au roi)¹⁰⁹³, en sont des exemples. Cela dit, une grande place est accordée aux désobéissances qui ont un caractère plus privé ou qui relèvent de la vie amoureuse dans les nouvelles. En effet, les rois se mettent souvent en colère quand un personnage refuse d'épouser la personne qu'il lui a choisie et/ou qu'il aime ailleurs. On peut y voir une nouvelle forme de la règle de la colère parentale suite au non-respect de la volonté du chef de famille sur la question du mariage, le roi étant le père de tous ses sujets. Tout comme cela était le cas dans le cadre familial, les amants vont faire passer leur passion amoureuse avant leurs devoirs de courtisan, ce qui irrite encore davantage les rois. La colère en plusieurs étapes du roi Dom Sebastien contre Souza qui refuse d'épouser Eugénie (d'abord, il le menace, ensuite, il s'emporte, et il ne cesse d'être fâché malgré l'exil de Souza), souligne bien l'adéquation qui se fait entre la désobéissance d'un courtisan et sa qualité : « Le Roy fort irrité de ce refus, [...] luy dit fièrement, qu'un sujet qui n'avoit point d'obeïssance, ne pouvoit rendre

¹⁰⁹¹ Madeleine de Scudéry, *Célinde, nouvelle première*, op. cit., p. 154.

¹⁰⁹² Marie-Catherine Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les désordres de l'amour*, Genève, Droz, 1995 [1675], p. 146. Toutefois, lorsque le roi comprend que Givry lui a désobéi non pour braver son autorité mais bien par amour (pour venir en aide à Mlle de Guise), il lui pardonne cette faute.

¹⁰⁹³ Marie-Catherine Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les amours des grands hommes*, op. cit., p. 42-44.

de bons services, et qu'il ne se montrât plus devant luy¹⁰⁹⁴ ». Ce code de colère royale a une fonction littéraire : il permet de faire rebondir l'intrigue et d'en retarder le dénouement, de servir d'obstacle au bonheur des amants en mettant leur amour en péril (le mariage de l'un d'eux avec une tierce personne), et de leur faire craindre le pire, ce qui a pour effet de créer un certain suspens. Il oblige souvent les personnages à dissimuler leur passion (la reine et Constance cachent leur amour pour éviter la colère de Taxandre¹⁰⁹⁵), et donne également lieu à diverses stratégies dans les textes. La princesse Jeanne propose au duc d'Orléans de faire un faux mariage (non consommé) pour éviter la colère du roi, et ainsi tromper toute la cour sans éveiller le moindre soupçon¹⁰⁹⁶. Dans ce cas, le recours à cette règle de colère royale permet de ménager des effets de surprise dans le texte : Anne ne veut pas aimer le duc car elle le croit déjà marié ; elle est en colère contre lui quand il lui déclare son amour car elle juge cet amour indigne et offensant ; puis elle lui pardonne quand elle apprend qu'il n'est pas réellement marié. Mais ce secret a été si bien gardé qu'il empêche les nouveaux amants de s'aimer au grand jour : « vous ne me faites point d'injure de m'aimer ; mais toute la terre vous croit marié, il faudroit détromper toute la terre, aux dépens de la gloire de la Duchesse de Beaujeu¹⁰⁹⁷ ». On voit donc l'incidence directe de cette règle sur le comportement des personnages et sur le déroulement de l'intrigue,— et puisque la colère royale, dans ce cas, a une fonction essentiellement littéraire, elle n'est pas suivie de vengeance.

¹⁰⁹⁴ *Dom Sebastien, roy de Portugal. Nouvelle historique*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1679, in-12, p. 193-194.

¹⁰⁹⁵ *Cleomire, histoire nouvelle*, op. cit., p. 26-27.

¹⁰⁹⁶ Nicolas-Pierre-Henri Montfaucon de Villars, *L'amour sans faiblesse*, t. I, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, p. 37-38.

Tromper ou duper un roi est inacceptable, et les personnages des neuf nouvelles qui en font état le savent bien. Cleandre craint la juste colère du roi quand il apprendra sa supercherie (il feint de faire un voyage pour s'éloigner de la cour et visiter sans danger Celanire qui s'est réfugiée chez les vierges voilées) : « Il ne pouvoit pas douter que le Prince, dont il connoissoit l'humeur, ne fust tres-irrité contre luy, de luy avoir deguisé la verité ; et quoique cette tromperie n'eust esté causée que par l'amour, il convenoit luy-mesme, que le Prince avoit un juste sujet de s'en offenser¹⁰⁹⁸ ». C'est effectivement ce qui se produit : « il fut extrêmement irrité contre Cleandre, il crut alors que c'estoit luy qui avoit donné le feu d'artifice à Celanire, et trouva si mauvais qu'il luy eust fait cette fourbe, qu'il parla de luy avec un emportement qui fit connoistre qu'il alloit estre disgracié¹⁰⁹⁹ ». On lit plus loin les conséquences fâcheuses de cette colère pour Cleandre : « dés que le Prince parut irrité contre luy [...] cela fit un changement universel, [...] Cleandre, qui quelques jours auparavant avoit mille amis, ne s'en trouva plus¹¹⁰⁰ ». Voilà qui prouve, *a contrario*, que seuls les véritables amis sont solidaires dans l'adversité, ainsi que nous le mentionnions dans la première partie de ce chapitre. L'insoumission des sujets, qui est une puissante manière de contester l'autorité, soulève la colère des rois et peut conduire à de grandes résolutions. C'est pour se venger de la révolte de son peuple et leur faire sentir l'étendue de son pouvoir que l'empereur mène une campagne militaire : « Quand le grand Empereur Theodat, eut resolu d'achever la ruine des peuples de la Mer Septentrionale, qui par leur ingratitude et leur insolence, avoient

¹⁰⁹⁷ *Ibid.*, p. 41-42.

¹⁰⁹⁸ Madeleine de Scudéry, *La promenade de Versailles*, *op. cit.*, p. 519.

¹⁰⁹⁹ *Ibid.*, p. 521.

¹¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 523.

attiré sur eux la cholere de ce Monarque, et celle du Roy des trois Isles, il fit ses preparatifs pour se mettre en campagne, avec des forces dignes de sa puissance et de la grandeur de son courage¹¹⁰¹ ». La trahison, qu'elle soit de nature amoureuse ou politique, est traitée de manière identique dans les nouvelles, ainsi qu'en fait foi la vengeance sanglante d'Amédée VIII, duc de Savoye, contre le marquis de Savone qui a fait enlever la comtesse de la Morienne dont il est amoureux : « Ce Prince trahi, fit pour satisfaire sa vengeance, tout ce qu'une juste fureur accompagnée d'un pouvoir absolu, peut faire executer. Il fit poignarder le Marquis ; il confisqua le Comté de la Morienne, et le joignit à son domaine¹¹⁰² ».

Les sujets qui enfreignent les lois et la justice du roi subissent les effets de sa terrible colère. Les nouvelles (une trentaine) respectent ce principe et s'attachent particulièrement au cas des édits contre les duels, et pour cause. Au XVII^e siècle, les édits contre les duels se multiplient (on compte huit déclarations du Parlement de Paris depuis 1599, et les édit royaux paraissent respectivement en 1602, 1609, 1623, 1626, 1643, 1651 et 1679). Ils ont pour fonction d'éviter que la noblesse et les grandes familles ne soient complètement décimées par ces combats sanglants, mais ils font surtout partie d'un projet beaucoup plus vaste : la prise en charge par l'État du monopole de la justice. Christian Biet résume bien la situation : « le règlement aristocratique des affaires d'honneur s'opposait à l'installation d'une justice d'État absolue dont le roi seul est le garant. L'honneur aristocratique, dérivé du code médiéval qui réglait la féodalité, est un obstacle au gouvernement de la Cité par un

¹¹⁰¹ François Charpentier, *Le voyage du valon tranquille, nouvelle historique à la princesse Émilie*, s.l., s.é., 1673, in-12, p. 9-10.

roi absolu, et les décrets de Richelieu contre le duel, maintes fois répétés, sont là pour le souligner¹¹⁰³ ». Le duel est une pratique nobiliaire qui contrevient à l'ordre social, monarchique et divin. Il est depuis longtemps déjà un crime de lèse-majesté divine. L'Église s'oppose au duel car cette pratique va à l'encontre de la morale chrétienne (qui prône le pardon et la charité) et des lois de Dieu : « Tu ne tueras point », « La vengeance m'appartient ». Le duel devient, suite aux édits, un crime de lèse-majesté car il remet en question l'autorité royale établie, cette forme de justice privée étant incompatible avec la justice royale qui se met en place.

Le monopole étatique de justice bouleverse complètement les mœurs d'une société fondée sur le sens de l'honneur, et pour laquelle le duel est le moyen le plus efficace de réparer l'honneur outragé. On sait aussi que le port de l'épée est un privilège de classe, un critère de différenciation sociale, en interdire l'utilisation est perçu comme une atteinte aux droits de leur naissance. Norbert Elias en tire ce constat général : « En occident, entre le XII^e et XVIII^e siècles, les sensibilités et les comportements sont en effet profondément modifiés par deux faits fondamentaux : la monopolisation étatique de la violence qui oblige la maîtrise des pulsions et pacifie ainsi l'espace social ; le resserrement des relations interindividuelles qui implique nécessairement un contrôle plus sévère des émotions et des affects¹¹⁰⁴ ». Les traités de civilité vont prendre part à ce projet de réforme ; celui de Faret et, plus encore, celui de Courtin, tâchent d'inculquer de nouveaux comportements aux courtisans en

¹¹⁰² Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, op. cit., p. 92.

¹¹⁰³ Christian Biet, « Douceur de la vengeance, plaisir de l'interdit. Le statut de la vengeance au XVII^e siècle », *La vengeance dans la littérature d'Ancien Régime*, Montréal, Paragraphes, Université de Montréal, 2000, p. 20.

¹¹⁰⁴ Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985 [1974], p. XIX.

prônant des mœurs plus policées, et en donnant des règles pour bien vivre et bien se conduire dans le monde, de manière à préserver l'ordre et la paix sociale. Courtin, par exemple, dont l'objectif est de démontrer « que d'avoir mal-à-propos du ressentiment pour une offense, et de pousser son ressentiment jusqu'à la vanger, pour s'acquérir le titre d'homme de cœur et d'homme d'honneur, ce n'est point où consiste l'honneur¹¹⁰⁵ », va proposer une définition du point d'honneur selon laquelle l'homme doit suivre les préceptes de la morale chrétienne en toutes ses actions. Il oppose également le faux honneur (celui du brutal qui se bat comme une bête, sans raison, ou du vaniteux qui met de l'honneur à se piquer de tout, même des injures les plus frivoles) au véritable honneur qui respecte les lois humaines, royales et divines et s'interdit la vengeance privée¹¹⁰⁶.

Ce processus de civilisation des mœurs crée de nombreuses tensions et la résistance des nobles à l'égard des édits contre les duels est encore grande. La division qui règne autour de cette question se manifeste également dans les nouvelles par l'enchevêtrement des règles qu'on y trouve, selon que l'on favorise ou non la pratique du duel. D'abord, dans les textes des auteurs qui prônent la soumission du sujet à l'autorité du roi, on énonce sur tous les tons que le roi s'irrite quand on passe outre ses ordonnances, si bien que le procureur conseille à la marquise, qui cherche un moyen de se venger de celui qui a tué son fils, de le faire accuser de duel si elle veut le faire exécuter rapidement : « Le Roy est aujourd'huy si jaloux de l'execution de ses Edits, que les juges n'oseroient passer outre, aussi-tost qu'ils entendront parler

¹¹⁰⁵ Antoine de Courtin, *Suite de la civilité françoise, ou traité du point d'honneur, et des regles pour converser et se conduire sagement avec les incivils et les fâcheux*, op. cit., p. 8.

de duel¹¹⁰⁷ ». On présente des personnages qui connaissent l'existence des édits et qui les ont si bien intégrés que le contraire les étonne, ce que montre la réaction du Comte de Rovere : « il vit venir à luy ce mesme Estranger, l'espée à la main, le Comte luy demanda, un peu surpris, ce qui l'obligeoit d'en agir ainsi, et s'il ignoroit que les duels estoient deffendus sur peine de la vie¹¹⁰⁸ ». Lorsque les personnages qui se battent ne sont pas punis, on impute cela à la différence de régime politique : « Comme les Duels ne sont pas défendus en ce lieu-là avec la mesme rigueur qu'ils le sont en France, le Suisse eust sa grace sans beaucoup de peine¹¹⁰⁹ ». Certains nouvellistes discréditent ce type de comportement en affirmant qu'il n'a plus la cote. Dans *Le portefeuille*, lorsque le chevalier de Vareville et le chevalier de Virlay échangent des propos piquants au sujet de leurs intrigues amoureuses, on lit : « Cette dispute n'eut aucune suite : ce n'est plus la mode de se battre pour les femmes¹¹¹⁰ ». Si, un peu plus loin, Mme de Vareville invoque cette raison avec une certaine légèreté, on voit que, pour Naumanoir, le duel est encore une question d'honneur : « Elle sourit de mon inquiétude et me dit d'un air moqueur que les duels étaient défendus et qu'assurément le chevalier de Virlay n'avait aucun dessein de se battre. Je crus qu'elle médissait de sa bravoure¹¹¹¹ ». Les courtisans ne devant plus se battre, les nouvellistes mettront en scène des personnages qui adoptent de nouveaux comportements. Saint Firmin, un Flamand partisan des Espagnols, choisit de donner un rendez-vous au comte de Chambord, un Français, pour qu'il l'éclaircisse au sujet

¹¹⁰⁶ *Ibid.*, voir en particulier p. 251.

¹¹⁰⁷ Jean de Préchac, *Le voyage de la reine d'Espagne*, op. cit., vol. 2, p. 67.

¹¹⁰⁸ *La belle Marguerite, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, p. 142.

¹¹⁰⁹ « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1682, p. 232-233.

¹¹¹⁰ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Le portefeuille*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 609.

¹¹¹¹ *Idem.*

de ses assiduités auprès de Belline, plutôt que de lui envoyer un cartel : « Il avoit oüi parler de Chambor, comme d'un Cavalier de grande valeur, ce qui lui fit juger qu'il ne refuseroit point de se battre contre lui. Mais sçachant aussi avec qu'elle religion les François observent les Edits de leur Prince, il s'avisa de lui proposer un autre expedient, qui lui donnoit moyen de se satisfaire, sans violer les Edits¹¹¹² ».

Les nouvellistes qui préfèrent l'honneur à tout le reste, ne respectent pas aussi fidèlement les règles de comportement qui découlent de l'édit contre le duel, au contraire. Ils n'hésitent pas à se moquer des personnages qui profitent des édits pour éviter de se battre, les traitant ouvertement de lâches, défendant de cette manière le courage, la hardiesse, et la bravoure que la noblesse associait traditionnellement au duel en faisant de cette pratique un dispensateur de prestige, un moyen de recouvrer (et de prouver) son honneur. Cet échange comique entre un capitaine qui provoque en duel un galant est à lire dans ce sens :

Comme les duels sont deffendus, me répondit-il, après avoir long temps révé, je ne me battraï point avec vostre permission. Avec ma permission, luy reparty-je, vous vous battez. Point du tout Monsieur, me repliqua t'il, avec vôtre permission. Je veux avec vôtre permission, luy dis-je alors, avoir soin de vôtre honneur, et voir si vous vous battez aussi bien que vous faites le galand, et le railleur auprès des Dames¹¹¹³.

La description que l'on fait du duel de Dom Alburzio est tout aussi ambiguë, car ce qu'on déplore, ce n'est pas l'action du personnage mais le fait qu'il ait été pris : « il eut un démeslé qui l'obligea de se battre, et fut heureux et malheureux tout

¹¹¹² Jean de Préchac, *Nouvelles galantes et aventures du temps*, t. I, Paris, Compagnie des Libraires, 1680, in-12, p. 72-73.

¹¹¹³ Jean Donneau de Visé, *Les diversitez galantes*, Paris, Ribou, 1664, in-12, p. 41.

ensemble : heureux, parce qu'il tua en galant Homme celui contre lequel il se battit ; et malheureux, parce qu'il fut arrêté prisonnier et qu'il eut affaire à forte partie¹¹¹⁴ ».

Les personnages savent qu'ils doivent tout appréhender de la colère du roi s'ils contreviennent à cette loi : « Le Duc de Longueville, craign[ait] de déplaire au Roy de France, qui avoit defendu les duels à tous ses sujets de quelque condition qu'ils fussent, sous des peines tres rigoureuses¹¹¹⁵ », mais cela n'empêche pas nombre d'entre eux de sortir leur épée. Ils ont donc recours à diverses stratégies, qui correspondent d'ailleurs aux mutations formelles du duel « par besoin de clandestinité quand le duel est réellement poursuivi par les agents du roi¹¹¹⁶ » ainsi que l'a montré François Billacois. Les ducs de Castro et Montmorency ont tenté de ne pas ébruiter l'affaire mais sans succès¹¹¹⁷, car si le duel n'est pas connu, on ne peut accuser les duellistes d'avoir causé du désordre dans la société. Demander aux seconds de ne pas prendre part au duel est une autre solution proposée dans *Le marquis de Chavigny*¹¹¹⁸. Cette mesure, explique François Billacois, est prise non seulement pour éviter que les seconds soient passibles de peine de mort, mais aussi parce que l'emploi de seconds est une circonstance aggravante pour les duellistes pris en faute, surtout depuis les

¹¹¹⁴ Savinien Riflé, sieur de Garouville, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, op. cit., vol. 2, p. 288.

¹¹¹⁵ *Histoire du prince Charles, et de l'imperatrice douairiere*, Cologne, Pierre Reveil, 1676, in-12, p. 32.

¹¹¹⁶ François Billacois, *Le duel dans la société française des XVI^e-XVII^e siècles. Essai de psychologie historique*, Paris, EHESS, 1986, p. 100.

¹¹¹⁷ « Cependant ils convinrent tous de ne point parler de ce qui s'étoit passé, de peur d'irriter le Roy. Ils sçavoient que ce Prince s'étoit extrêmement repentant d'avoir permis le duel de Jarnac et de la Chataigneraye, et qu'il étoit devenu en suite fort severe contre cete espece de combats. » Pierre d'Ortigue, sieur de Vaumoriere, *Diane de France. Nouvelle historique*, Paris, Guillaume de Luyne, 1675, in-12, p. 177-178.

¹¹¹⁸ Edme Boursault, *Le marquis de Chavigny*, op. cit., p. 338-339.

édits de 1643 et 1651¹¹¹⁹. Cependant, la stratégie la plus commune, dans les nouvelles mais aussi dans la société de l'époque, est de faire passer le duel pour une rencontre, une dispute irréfléchie, ce qui donne un privilège à la colère sur la vengeance : l'immédiateté de la passion est excusable. Le comte de Bedford propose cette solution au messenger d'Hypolite dans la nouvelle de Mme d'Aulnoy : « Il dit au Comte que leurs Majestés avoient deffendu les düels, qu'il vouloit bien se battre : mais qu'il falloit que la chose parût comme une rencontre, et qu'aussi-tost qu'Hypolite et lui se trouveroient, ils videroient leur ancienne querelle¹¹²⁰ ». Puisqu'il n'y a plus de préméditation ni de froid calcul, qu'aucune parole n'a été donnée au préalable, que c'est dans un mouvement de passion que le courtisan a enfreint la loi et non de manière volontaire, le roi revient plus aisément de sa colère¹¹²¹. C'est du moins ce qu'affirme Donneau de Visé suite au combat de Licandre et Timante : « Comme le temps et les amis font toutes choses, l'on apaisa la colère du prince, qui leur pardonna après avoir su qu'il n'y avait point eu de rendez-vous¹¹²² ». Il arrive que le roi ne punisse pas sévèrement ceux qui ont pris part au duel lorsque la cause est jugée légitime, mais ces cas sont exceptionnels. C'est pourtant ce qui se produit dans *Le marquis de Chavigny* :

Par les réponses que nous fit mon oncle, nous scumes encore qu'il avoit employé des amis qui avoient si bien représenté au Roy le juste sujet qu'avoit eu Agenor de se venger de la perfidie de Leonce, que sa Majesté avoit imposé

¹¹¹⁹ François Billacois, *Le duel dans la société française des XVI^e-XVII^e siècles. Essai de psychologie historique*, op. cit., p. 160.

¹¹²⁰ Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*, op. cit., p. 216.

¹¹²¹ François Billacois explique ce qui fait du duel une pratique de résistance à l'autorité du roi : « le duel est un acte pleinement volontaire, une double décision prise de sang-froid. Il introduit un délai entre la dispute et le combat, un temps de réflexion, un passage de la réaction spontanée, irréfléchie, passionnelle (de colère, de vengeance...) au geste voulu en toute conscience et toute responsabilité. » *Le duel dans la société française des XVI^e-XVII^e siècles. Essai de psychologie historique*, op. cit., p. 174.

¹¹²² Jean Donneau de Visé, « L'apothicaire de qualité », dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, op. cit., p. 420.

silence aux parens du mort ; qui par la trahison qu'il avoit commise, meritoit ce qui luy estoit arrivé. Agenor ravi d'estre à demi justifié dans l'esprit du Roy, ne songea plus qu'à faire quelque grande action, qui allant aux oreilles de sa majesté luy pût faire meriter sa grace¹¹²³.

Les personnages qui ne renoncent pas au duel, qui préfèrent se battre plutôt que de rester invengés, sont contraints à fuir ou à se cacher pour éviter la justice du roi. Le personnage d'Aronte, dans *Le portrait funeste*, n'écoute que sa vaillance, il fait passer son sens de l'honneur avant le respect dû aux édits de son roi : « Aronte qui estoit tousjours prest de monstrier son courage¹¹²⁴ », n'hésite pas à se rendre au lieu assigné pour se battre mais « voyant trois hommes morts, et se ressouvenant que les duels n'estoient pas permis en France ; [il] remonta promptement à cheval pour se sauver dans le Chasteau d'un de ses amis¹¹²⁵ ». Dans les nouvelles, cette fuite peut servir de point de départ à l'intrigue, c'est le cas de *L'amoureux africain* qui débute ainsi : « Il ne faisoit pas seur pour Albirond de demeurer en France ; Certaines affaires, qui arrivent à ceux qui portent le point d'honneur sur la pointe de leurs espées, l'en avoient chassé : et il falloir de nécessité qu'il prit comme les autres, le party de Chevalier errant¹¹²⁶ ». Cette règle, énoncée par Bremond, devient un prétexte, une stratégie littéraire, pour faire voyager son héros pendant quelques années (il voyage en Europe pendant deux ans, puis de l'Italie il s'embarque sur le premier bateau qui part, ce qui le conduira à Tunis où il restera près de cinq ans), et rendre ses pérégrinations vraisemblables.

¹¹²³ Edme Boursault, *Le marquis de Chavigny*, op. cit., p. 344-345.

¹¹²⁴ A. Ancelin, *Le portrait funeste, nouvelle*, op. cit., p. 71-72.

¹¹²⁵ *Ibid.*, p. 73.

Il est important de souligner que la colère du roi face au non-respect de ses édits n'est pas présentée dans les textes comme le signe d'une passion particulière, mais bien sous le sceau de la justice, déplacement qui répond à la prise en charge par l'État (le roi) du monopole de la justice. Les personnages ont donc à fuir non plus les rigueurs du roi, mais celles de la justice, ou plus exactement les deux puisque le roi est à la fois le premier noble et le représentant de l'État. La colère du roi contre celui qui a l'audace de contrevenir à ses édits prend la forme d'un procès, et relève du domaine judiciaire et non de la vengeance privée, le duel étant désormais devenu un crime d'État. François Billacois écrit à ce sujet : « C'est un crime de lèse-majesté humaine : une appropriation privée de la prérogative royale de justice, une désobéissance à la législation antérieure, un acte éminemment subversif, une "conspiration"¹¹²⁷ ». Darbelle ayant tué Amasis lors d'une rencontre qui passe pour un vrai duel, il doit fuir pour éviter la justice du roi. Il se cache chez son ami Licidas quand il apprend les poursuites judiciaires qu'on veut intenter contre lui : « Le Roi voulut estre éclairci de la verité du combat ; et se laissant persuader que Darbelle estoit l'agresseur, il se declara ouvertement contre lui, et commanda qu'on le chercha soigneusement, et qu'on lui fist son procez, avec toutes les rigueurs qu'il vouloit qu'on observast dans les crimes de cette nature¹¹²⁸ ». La forme du procès qui en découle est reprise dans les nouvelles, elle alimente l'intrigue et influence les actions des personnages. Préchac, dans *L'illustre Genoïse*, fait voir les manigances et les

¹¹²⁶ Sébastien Bremond, *L'amoureux africain ou nouvelle galanterie*, Amsterdam, Henry et Theodore Boom, 1676, pet. in-12, p. 1.

¹¹²⁷ François Billacois, « Duel », dans *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, PUF, 2002 [1996], p. 451.

¹¹²⁸ *Clitïe, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1680, in-12, p. 13.

ruses dont le chevalier use pour éviter la condamnation encourue, le zèle d'un ami qui est prêt à tout pour lui sauver la vie :

Le Chevalier de *** qui en fut averti par un Billet de Centurion en prit connoissance de cette affaire, et prévoyant bien qu'ils ne pouvoient éviter d'estre convaincus, et que son Amy couroit risque d'avoir la teste tranchée, il ne s'amusa point à voir les juges, qui n'auroient pu s'empescher de le condamner ; mais ayant appris que ceux qui avoient veu l'action, estoient des Gens d'une condition fort médiocre, il les fit chercher soigneusement, et les obligea par de grandes libéralitez à sortir de Paris, afin qu'il ne se trouvast personne qui pust rendre témoignage contre son Amy. En effet, les Juges ne voyant point de preuves contre luy, furent obligés de le mettre en liberté¹¹²⁹.

Les nouvellistes suivent la règle qui veut que le roi se mette en colère lorsqu'on ne respecte pas ses édits : ils l'énoncent, la diffusent mais se permettent aussi une certaine liberté dans son application, ils présentent des points de vue divergeants, proposent des solutions diverses, intègrent la règle à leur histoire mais la modulent en fonction des besoins de l'intrigue.

Certains nouvellistes semblent vouloir inciter les puissants à la douceur et au pardon, plutôt qu'à la colère et à la vengeance, en présentant ce comportement comme une marque de leur grandeur et de leur sagesse. Cette règle, qui est solidaire de la réflexion de Senault¹¹³⁰ pour qui la colère des souverains est un signe de leur faiblesse et non de leur noblesse, n'est présentée que dans quatre des textes du corpus, comme si les auteurs hésitaient à s'engager dans cette voie de peur de déplaire au roi. D'ailleurs, leur position n'est pas toujours très claire quant à l'application de cette règle. Si Marie Stuart reconnaît le bienfait de la clémence quand

¹¹²⁹ Jean de Préchac, *L'illustre Genoïse. Nouvelle galante*, op. cit., p. 37-38.

¹¹³⁰ Jean-François Senault, *De l'usage des passions*, op. cit., p. 296.

Murrhay vient lui demander la grâce de ceux qui ont tué Riso, elle ne prétend pas en user à n'importe quel prix, et surtout pas quand son autorité est contestée :

La Reine luy repartit qu'il n'avoit jamais remarqué en elle un esprit cruel ny vindicatif ; au contraire, que quantité de ses Sujets avoient souvent expérimenté sa clemence ; qu'elle ne s'en repentoit pas, puis que cette vertu estoit la plus éclatante de toutes celles qui font distinguer les Roys ; mais que pour l'heure, elle n'estoit pas en estat de la pouvoir pratiquer à leur égard ; puisque tout ce qu'elle feroit n'estant pas libre seroit inutile, et ne leur pourroit servir de rien. Le Comte sortist là dessus fort embarrassé de cette response¹¹³¹.

La réaction de Soliman quand il apprend que le roi lui pardonne et l'autorise à aimer Eronime souligne bien le caractère d'exception qui entoure la pratique de la clémence : « Soliman qui connoissoit l'humeur violente du Sultan, et qui n'ignoroit pas qu'elle l'avoit souvent porté jusques à la cruauté, fut étonné de sa moderation¹¹³² ». La vocation « moraliste » des nouvellistes se fait donc davantage sentir quand elle vise le public de cour en les incitant à respecter les divisions hiérarchiques sociales, que quand elle vise à limiter les emportements des puissants et des rois.

La colère et la vengeance des rois prennent une tournure particulière quand il est question de la famille. D'abord, on remarque que le roi a les mêmes devoirs qu'un chef de famille, c'est-à-dire qu'il doit se mettre en colère quand on outrage un être cher et le venger (tout comme il doit venger la mort d'un parent), mais les effets sont proportionnels à sa grandeur et sont présentés, dans les nouvelles, à la lumière de l'histoire. Le fait que le roi Richard refuse d'épouser la sœur du roi de France (car il lui préfère la fille du roi de Navarre) est perçu comme une offense au sang royal.

¹¹³¹ Pierre le Pesant de Boisguilbert, *Marie Stuart, reyne d'Ecosse. Nouvelle historique*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, in-12, p. 215-216.

Philippe Auguste éprouve de la colère et un juste ressentiment contre le roi d'Angleterre, mais il fait passer les intérêts de la nation chrétienne avant ceux de son sang :

Ce discours ne pouvoit pas être fort agreable à Philippes Auguste, peu s'en fallut aussi qu'il ne mit l'épée à la main pour se venger en même tems d'un Prince, dont il se croyoit offensé. Il se fit violence néanmoins dans ce moment, et la consideration qu'il eût du miserable état où les Chrétiens étoient reduits, en fut cause. Cependant il voulut témoigner à Richard ce qu'il pensoit d'un affront si sensible. Ma sœur, luy dit-il, tout en colere, vaut bien la Fille du Roy de Navare : vous en userez néanmoins comme il vous plaira, je ne songe maintenant qu'à delivrer la Terre Sainte des armes des Infideles ; mais un jour viendra que je seray sans affaires, et que je sçauray vous faire voir qu'on ne m'offense point impunement¹¹³³.

Selon l'auteur, Philippe Auguste remet sa vengeance au retour de sa croisade, et c'est l'offense que Richard II fit à Alix, en refusant de l'épouser, qui est à l'origine des ses intrigues avec Jean sans Terre (frère du roi d'Angleterre) pour s'emparer des possessions françaises des Plantagenêts : « Il jura néanmoins en soy-même de se venger cruellement, et cette resolution qu'il forma dans son ame ne perdit rien de sa force, comme on peut lire dans l'Histoire, quoy qu'il en remit l'execution après le retour de son voyage¹¹³⁴ ». De même, si Siegebert fait la guerre à Chilperic, c'est pour lui demander justice de la mort de sa belle-sœur, lit-on dans *Mérovée*. Il est à noter que l'auteur de cette nouvelle valorise nettement la guerre qui a pour fonction de venger une action si noire. La vengeance devient ici un juste châtiment, l'auteur y voyant davantage un effet de la justice que d'une passion humaine. Il explique d'ailleurs l'incapacité de Siegebert de faire la paix avec Chilperic en ces termes : « Mais il est si difficile même aux plus belles ames d'arrêter tout d'un coup le cours

¹¹³² Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d'Aulnoy, *Nouvelles d'Elisabeth*, op. cit., vol. 4, p. 159-160.

¹¹³³ *Alix de France, nouvelle historique*, Liège, Louis Montfort, 1687, in-8°, p. 343-344.

¹¹³⁴ *Ibid.*, p. 346-347.

de leurs passions et d'étouffer tous les mouvemens d'une vengeance legitime, que ce Prince fit taire sa clemence pour exercer la severité de sa justice¹¹³⁵ ». La bataille navale du roi du Maroc menée contre l'armée du roi de Castille est à peu près de même nature : elle est dictée par le désir du roi de venger la mort du Prince Abomelic¹¹³⁶. L'emploi que les nouvellistes font de ce code de la colère royale pour justifier les campagnes militaires et les divisions politiques n'est pas très nouveau. Déjà, dans les traités des passions où l'on fait de la colère la plus violente des passions et dans lesquels on insiste sur la nécessité de la modérer, on condamnait les effets sanglants et funestes de la colère des rois en présentant les différentes guerres comme des conséquences de leur vengeance, que l'on pense à Sénèque ou au père Senault par exemple¹¹³⁷. Mais ce qui est particulier aux nouvellistes, en revanche, c'est le recours systématique à des motifs particuliers et cachés, laissés pour compte par les historiens, pour expliquer les grands moments de l'histoire, ce qui correspond par ailleurs à la vision de l'histoire défendue par Saint-Réal¹¹³⁸.

Les liens du sang et les obligations d'un homme de pouvoir sont au cœur de nombreux conflits dans les nouvelles littéraires, mais il semble que la raison l'emporte sur le cœur, que les intérêts de la couronne priment sur la tendresse naturelle d'un père. Cette règle est énoncée textuellement dans *Tachmas, prince de*

¹¹³⁵ Mérovée, *fils de France. Nouvelle historique*, op. cit., p. 111-112.

¹¹³⁶ Madeleine de Scudéry, *Mathilde d'Aguilar*, op. cit., p. 310 et p. 334-335.

¹¹³⁷ Les exemples les plus fréquemment cités sont ceux d'Hannibal (voir figure 1 en annexe), d'Alexandre, de Marius, de Cyrus et de Cambyse, mais dans tous ces cas, l'ambition et parfois la haine se mêlent à la colère et au désir de vengeance qui animent les personnages. On insiste surtout sur la cruauté de leur comportement et on invite le lecteur à méditer sur les effets néfastes de ce type de colère. Sénèque, *Dialogues. De Ira / De la colère*, op. cit., t. II, p. 87-89 ; Jean-François Senault, *De l'usage des passions*, op. cit., p. 62.

¹¹³⁸ Voir la citation de la note 85 dans le chapitre I.

Perse, par le ministre Allagolikan qui tente de convaincre Séliman d'éliminer son frère : « Il luy dit que le Trone estoit au dessus des tendresses du Sang, et que la Nature devoit se taire quand il s'agissoit des interests du Souverain¹¹³⁹ ». « [Il] remontra à Séliman qu'il estoit d'une extrême importance de ne pas laisser impunie l'injure que luy avoit faite Tachmas ; Que la moindre révolte d'un Sujet contre les volonte de son Roy, estoit un crime digne de mort¹¹⁴⁰ ». Si Allagolikan invoque dans son discours cette règle, ce n'est pas pour protéger les intérêts du roi mais plutôt pour se venger de Tachmas qui le fit emprisonner, plusieurs années auparavant, parce qu'il avait osé lui parler avec insolence. C'est aussi suite à une ruse (celle de Thémir qui veut éliminer son frère rival en faisant croire à leur père qu'Adanaxe conspire contre lui) que l'empereur se courrouce contre son fils Adanaxe et veut le faire périr¹¹⁴¹, mais, heureusement pour lui, les plans de ses ennemis sont déjoués et son innocence reconnue. Plus simplement, cette règle est reprise par les nouvellistes qui veulent rendre le comportement de leurs puissants personnages vraisemblable car conforme à la norme. L'action du père de Mustapha prouve que l'amour paternel ne saurait fléchir quand les intérêts de la couronne et de la nation sont menacés. Ce crime doit également servir d'exemple à son peuple et décourager les éventuels dissidents en leur faisant craindre un semblable sort :

son Pere le rencontrant dans le passage qui faisoit la communication de son Appartement avec celui de sa Mere, luy dit en le saisissant par le bras, et frappant du pié, Arrête méchant ! à l'instant il sortit de son Anti-chambre quatre Muets, à qui il le livra pour l'étrangler à ses yeux, sans qu'il voulut ouïr un seul

¹¹³⁹ *Tachmas, prince de Perse. Nouvelle historique, arrivée sous le Sophy Séliman, aujourd'huy régnant*, Paris, Estienne Loyson, 1676, in-12, p. 94-95.

¹¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 95-96.

¹¹⁴¹ Anne de La Roche-Guilhen, *Astérie ou Tamerlam*, *op. cit.*, 2^e partie, p. 44-46.

mot de sa justification, pour apprendre à ses autres Enfants, et à tous les Grands de son Empire, à ne rien faire qui pût exciter des seditions dans l'Etat¹¹⁴².

Quand il s'agit d'aimer, le roi n'est qu'un amoureux comme les autres, il doit se soumettre aux même règles (celles que nous avons vues au chapitre III) s'il veut plaire à sa dame, la servir le plus fidèlement possible s'il veut s'en faire aimer et l'épouser. Mais il est un cas où sa puissance le distingue des simples amants, c'est lorsqu'on fait obstacle à ses amours. Les effets de sa colère et de sa vengeance sont alors spectaculaires, ils ont souvent des conséquences sur la scène publique et, aux dires des nouvellistes, seraient à l'origine de plusieurs événements qui ont marqué l'histoire. En effet, dans les nouvelles historiques, il n'est pas rare qu'on explique différentes guerres par une passion « traversée » ou déçue. La colère et le ressentiment du roi d'Angleterre quand on lui refuse la main de la princesse Catherine, l'auraient incité à ravager la Normandie et la Picardie, si on se fie à l'auteur de *Tideric prince de Galles*¹¹⁴³. De même, au sujet de la guerre que l'empereur Frédéric Barberousse mène contre le pape Alexandre III (la ligue Lombarde), Mme de Villedieu écrit : « Mais le Motif secret fut le mépris de Constance pour l'amour de Frederic¹¹⁴⁴ ». Constance, nièce du pape et héritière du

¹¹⁴² Antoine Des Barres, *Irène, princesse de Constantinople. Histoire Turque*, Paris, Claude Barbin, 1678, in-8°, p. 176-177.

¹¹⁴³ « Henry, piqué du refus qu'on luy faisoit de luy donner Catherine, assembla une puissante Armée. Il descendit en Normandie, où il mit tout à feu et à sang, et apres s'estre attaché à quelques Places qu'il emporta, il marcha du costé de Calais, il donna une grande bataille à Azincourt, dont il remporta tout l'avantage. Il ravagea ensuite la Picardie, mit le siege devant la Ville de Roüen ; et l'on ne doutoit point de sa prise lorsque ceux qui avoient le maniemment des affaires de France, surpris de tant de conquestes, chercherent tout de bon les moyens d'arrester ce Prince victorieux. Mais ne voyant point de remede plus prompt aux malheurs qui menaçoient leur pays, que d'apaiser la colere du vainqueur, on luy envoya des Ambassadeurs dans son champ pour luy demander la paix, et luy offrir Catherine. » Sieur de Curly, *Tideric prince de Galles, nouvelle historique*, vol. 1, Paris, Claude Barbin, 1677, in-12, p. 68-71.

¹¹⁴⁴ Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de Villedieu, *Les annales galantes*, op. cit., p. 45.

royaume des Deux-Siciles, préfère l'amour du fils (le futur Henri VI) à celui du père (l'empereur Frédéric), ce qui provoque sa terrible colère et son désir de se venger. Si l'intérêt de la couronne était assez puissant pour faire taire la tendresse du sang, il n'est plus suffisant quand il s'agit de la passion amoureuse. Cette suprématie de l'amour dans les nouvelles peut s'expliquer par le désir de plaire aux lecteurs qui cherchent surtout, dans ce genre d'histoire, des intrigues galantes et amoureuses sans cesse renouvelées ; par la volonté de les séduire et d'enflammer leur imagination en leur montrant que l'amour peut triompher de tout (même de la colère d'un roi) et qu'il peut inspirer les plus grandes actions (les diverses guerres). Elle permet aussi de remplir les silences de l'histoire et de révéler ses secrets (ou du moins le faire croire) en découvrant aux lecteurs les vrais motifs, les passions humaines, qui sont à l'origine des événements marquants de l'histoire.

Les nouvellistes jouent donc parfois avec les codes qui régissent la colère et la vengeance des rois, mais on constate que leurs personnages respectent scrupuleusement les règles de la société de cour, et ce, afin de rendre leurs agissements vraisemblables. L'impression qui se dégage à la suite de cette étude, c'est que les nouvellistes participent à la formation de la civilisation des mœurs, à l'intériorisation des contraintes sociales, qu'ils sont animés d'une volonté d'éduquer et d'inculquer ces normes civiles en posant comme exemples à suivre les personnages qui y obéissent. Pas de critiques ouvertes ou de remises en cause de ces règles ici, tout au plus quelques nuances et divergences au sujet du comportement que les personnages doivent adopter suite aux édits contre les duels et à la colère royale que la désobéissance provoque, — et encore est-ce surtout pour des motifs purement

littéraires, puisque les combats et les procès permettent de faire rebondir l'action, de donner un second souffle à l'intrigue.

*

Ce chapitre a permis de montrer que les codes qui régissent la colère et la vengeance doivent beaucoup à ceux des principaux modèles sociaux ; qu'ils participent à la formation et à la diffusion du modèle du parfait ami, du parfait parent et du parfait courtisan (l'obligation de venger la mort d'un être cher présentée comme un devoir qui incombe au véritable ami ou au parent généreux) ; qu'ils suivent de près les conventions propres à chacune des cellules sociales (les bons offices d'un ami, l'obéissance d'une fille à son père ou la soumission d'un valet à son maître) et que c'est leur non-respect qui est à l'origine de la colère qui enflamme les personnages ; que ces normes qui structurent la société priment sur celles qui fondent la division sexuelle (un simple marquis ne peut s'emporter contre une princesse) ; et qu'ils rendent compte des bouleversements sociaux et des nouvelles lois qui se mettent en place (les édits contre les duels et la prise en charge par l'État de la justice par exemple). Mais la diversité des exemples cités montre aussi que les nouvellistes ne suivent pas aveuglément toutes les règles, s'ils se contentent parfois de les reprendre fidèlement en suivant la doxa, ils se ménagent aussi des espaces pour jouer avec elles, les inverser, les complexifier, les remodeler au fil de leur récit, afin d'en faire un usage toujours différent et de plaire ainsi aux lecteurs. Une absence notable dans l'ensemble des textes du corpus mérite d'être soulignée : celle des préoccupations religieuses. Tout au plus lit-on à l'occasion qu'une demoiselle remet entre les mains

de Dieu le soin de sa vengeance, ne pouvant s'y porter elle-même en vertu de la division sexuelle. Ce silence est sans doute imputable au fait que la nouvelle n'est pas un genre assez digne pour traiter d'un sujet aussi noble, mais peut-être surtout au fait que ce sont les histoires d'amour qui font vendre les nouvelles et non les discours religieux, qu'il est plus aisé de séduire les lecteurs en leur donnant à lire diverses intrigues galantes, en leur révélant les passions secrètes des grands (l'histoire devenant, du coup, elle-même passionnante), qu'en les sermonnant sur leurs devoirs de chrétiens. On ne peut également manquer de remarquer que même quand il s'agit d'élaborer un art de vivre en société qui prône la modération, la maîtrise de soi et le respect des convenances, les préoccupations amoureuses et galantes ne sont jamais très loin dans les nouvelles. En effet, la place accordée à la colère suite à la rivalité amoureuse au sein de l'amitié ou des membres d'une même famille, l'incidence des colères claniques sur le destin des amoureux, le refus des jeunes gens d'obéir à leurs parents ou à leur roi afin de pouvoir épouser l'être aimé, ou encore les vengeances d'État qui ont pour motif une passion amoureuse « traversée », toutes ces situations, si elles s'inscrivent à l'intérieur de structures sociales déterminées et respectent des préceptes sociaux, permettent aussi de conforter les codes de la colère et de la vengeance liés à l'art d'aimer, de les intégrer et de les présenter sous un jour nouveau.

CONCLUSION

L'art de s'emporter qui se dessine dans les nouvelles galantes et historiques au XVII^e siècle, tient à la fois d'un art de connaître les hommes d'après leur physionomie, d'un art d'aimer et d'un art de vivre en société. La description physique du corps en colère s'inscrit à l'intérieur d'un vaste mouvement de civilisation des mœurs et participe à la mise en place du modèle de l'honnêteté qui prône la parfaite maîtrise de soi, la modération dans les gestes et les manières, la douceur, mais aussi la justesse de la voix et du discours. Cette domination de soi qui passe par la retenue du corps est une des composantes essentielles d'un art de plaire à la cour, où il s'agit de se rendre agréable par sa contenance extérieure (le corps) tout autant que par sa vertu (l'âme)¹¹⁴⁵. Or, les passions se définissant comme des mouvements de l'âme qui s'impriment sur le corps et en modifient l'apparence extérieure, on comprend aisément que les théoriciens de l'honnêteté, qui « n'est pas tant une vertu cachée, qu'une perfection manifeste ; elle vient du fond du cœur, et néanmoins elle doit paroître au dehors¹¹⁴⁶ », aient voulu domestiquer les passions. Antoine de Courtin pose d'ailleurs en des termes très clairs l'adéquation entre l'âme et le corps, l'être et le paraître, qui s'articule autour de la « contenance¹¹⁴⁷ », notion essentielle à qui veut pratiquer la civilité et respecter ses lois, et qu'il lie étroitement à la question des passions : « une personne n'est censée avoir de la convenance, que parce qu'elle

¹¹⁴⁵ Voir Antoine de Courtin, *Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens*, Paris, Helie Josset, 1671, in-12, p. 4.

¹¹⁴⁶ François de Grenaille, *L'honnête fille où dans le premier livre il est traité de l'esprit des filles*, Paris, Honoré Champion, 2003 [1640], p. 452.

contient en premier lieu ses passions, et puis ses membres ou ses actions, sa langue ou ses paroles dans les bornes où toutes ces choses doivent estre, pour répondre à ces circonstances¹¹⁴⁸ ». L'emportement propre à la colère et au désir de vengeance pouvant compromettre l'équilibre social et causer des désordres sur la scène publique, ce qui est contraire à la politique des mœurs qui se met en place, le courtisan doit donc apprendre à contenir ses transports violents. Pour y parvenir, il doit étudier les causes qui provoquent la colère, puis découvrir quelles sont les marques visibles qui altèrent la physionomie. Cette connaissance de la nature des passions fait partie de l'éducation des honnêtes gens et a pour but de les rendre avisés, défiants et habiles, en leur apprenant à se gouverner eux-mêmes. Elle rejoint assurément leurs préoccupations car elle leur permet de plaire dans la société et de bien vivre les uns avec les autres. D'ailleurs, il semble que les nouvellistes, qui tâchent de toucher ce même public en lui présentant des histoires galantes et singulières, aient misé sur la peinture des passions dans leurs textes, qui est à la fois émouvante et instructive, pour le séduire.

Les représentations littéraires des passions qu'on trouve dans les nouvelles sont solidaires d'un savoir théorique qui circule largement au XVII^e siècle, que ce soit par l'accès direct à ces traités (c'est du moins ce que nous permettent de croire les rééditions que nous avons recensées et les inventaires de bibliothèques faits par Henri-Jean Martin que nous avons mentionnés au chapitre I), ou par le relais des

¹¹⁴⁷ Nicolas Faret présente ainsi cette notion : « La contenance est encore une partie de l'action extérieure, par laquelle on se peut rendre agreable. Elle consiste en une juste situation du corps », *L'honnête homme ou l'art de plaire à la cour*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1630], p. 94.

¹¹⁴⁸ Antoine de Courtin, *Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens*, op. cit., p. 238.

conférences mondaines, des salons littéraires, des sermons et autres prédications, de la peinture, de la sculpture ou de la musique. Les textes du corpus étudié diffusent à leur tour un même type de savoir, mais de manière synthétique afin d'instruire agréablement leurs lecteurs qui fuient tout ce qui sent le pédant. Les nouvellistes brossent des portraits de belles colériques et de gentilshommes irrités en s'appuyant principalement sur les descriptions dont on peut sans peine trouver les équivalents chez Aristote, Sénèque, Coëffeteau, Cureau de la Chambre, Senault, Descartes ou Bernard Lamy, plaçant ainsi la représentation des passions au carrefour de la médecine, de la morale, de la philosophie et de la rhétorique. Ce faisant, ils passent en revue les traits et les caractéristiques physiques de la colère (yeux étincelants, pâleur ou rougeur du visage, voix aiguë, véhémence et précipitée, emportement du corps, marcher rapide, gestes brusques), de sorte que le lecteur peut les identifier et les reconnaître. Ce savoir permet ensuite aux lecteurs, mais aussi aux personnages, de les simuler et les dissimuler au besoin, que ce soit par prudence ou par ruse. Les portraits ne servent pas qu'à dispenser des connaissances sur les passions : ils prolongent l'enseignement qu'on trouve dans les traités de civilités. En effet, les nouvellistes incitent les lecteurs, à partir d'exemples posés comme des modèles à suivre, à corriger les dérèglements de la colère qui entravent la civilité. La peinture de cette passion, qui suit les maximes de conduite et les règles de comportements qui la régissent (lesquelles prônent un usage honnête de la colère et une pratique galante de la vengeance), se double d'une fonction d'éducation civile et morale. La vocation civilisatrice de la galanterie¹¹⁴⁹ est donc assez évidente dans le cas des nouvelles qui nous occupent.

¹¹⁴⁹ Lire à ce sujet Delphine Denis, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e*

La galanterie se laissant aisément définir comme un art d'aimer et de vivre en société, issu d'un long processus de civilisation des mœurs ainsi que le souligne Delphine Denis¹¹⁵⁰, il n'est pas étonnant que l'étude de la colère et de la vengeance dans les nouvelles nous ait conduit à aborder ces deux grandes questions. La colère et la vengeance sont, en effet, étroitement liées à la passion amoureuse puisqu'elles obéissent à des maximes tirées du code de l'amour tendre, lequel recommande la soumission, le respect et la fidélité du galant à sa dame. La moindre entorse à ces règles devient une raison suffisante qui provoque la colère de la belle. Les codes auxquels obéissent la colère et la vengeance dictent le comportement des parfaits amants (c'est pour éviter d'offenser la dame que l'amant doit renoncer à l'épouser par force), les rappellent à l'ordre quand ils oublient les devoirs de la galanterie, lorsqu'ils refusent un cadeau ou ne se présentent pas à un rendez-vous, par exemple. La fonction est la même quand l'amant pousse trop loin sa témérité et porte atteinte à la vertu de la dame, qu'il s'agisse d'une simple déclaration d'amour ou d'un enlèvement. Les nouvelles proposent aussi des modèles de conduite lui permettant de séduire la dame aimée et de se rendre digne d'en être aimé, selon qu'elle souhaite un amant discret ou vengeur. Malgré tout, ces colères et ces vengeances au service de l'amour doivent respecter les principes de la division sexuelle et de la civilité, que l'on retrouve chez Grenaille, Du Bosc, Faret et Courtin, les nouvellistes tissant ainsi des liens entre leurs textes et les traités d'éducation de manière intéressée. Le lecteur de nouvelles apprend donc qu'il est préférable pour un galant homme de se venger de

siècle, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 342.

¹¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 9.

l'infidélité de sa dame en ayant de l'indifférence pour elle plutôt qu'en la poignardant, et qu'il vaut mieux qu'une honnête femme témoigne de sa colère à celui qui outrage sa beauté ou lui préfère une autre dame, par un silence méprisant sans chercher à se venger.

Les nouvelles permettent, de la même manière, de recomposer tout un art de vivre en société. Dans le cas de la colère et de la vengeance, on y parvient en répondant aux questions : quand, pourquoi, contre qui et comment peut-on s'emporter et se venger ? En suivant quelles règles ? Au nom de quel principe ? À la lumière des exemples que nous avons repérés, il apparaît que la colère et la vengeance sont permises lorsqu'un ami nous dessert, qu'une personne inférieure en rang ou dépendante de notre volonté nous désobéit, qu'on porte atteinte à notre réputation ou qu'on fait obstacle à nos amours. La solidarité entre amis ou membres d'une même famille légitime également la colère et le recours à la vengeance, qu'il s'agisse d'épouser la querelle d'un ami, de se porter à la défense de l'honneur d'un parent, ou de venger la mort d'un être cher. Cela dit, le courtisan doit en tout temps tenir compte de la qualité et du rang de son offenseur, car il faut être en situation d'égalité ou de supériorité pour s'emporter, autrement, il faut se contenir. On conseille fortement à l'honnête homme de se venger sans faire couler de sang, c'est-à-dire non plus avec la pointe de son épée mais avec celle de sa plume, d'avoir recours à la raillerie fine ou au mépris afin de ne pas ébranler la paix sociale, et de respecter les édits contre les duels qui contribuent à la prise en charge du monopole de la justice par l'État. Les femmes, quant à elles, peuvent manifester leur colère, mais il ne convient pas qu'elles se portent à la vengeance ni qu'elles fassent d'éclats sur la scène publique, en raison

de la division sexuelle. Bien souvent, les nouvellistes dévalorisent la colère en faisant de cette passion un signe de jalousie, en associant la vengeance qui s'ensuit à la faiblesse ressentimenteuse de la femme. L'enseignement dispensé dans les nouvelles, par le biais d'exemples fictifs et divertissants, complète celui qu'on trouve alors dans les principaux ouvrages de rhétorique, de civilité et de morale (notamment ceux d'Aristote, de Sénèque, de Senault, de Le Moyne, de Faret et de Courtin). Il permet aux lecteurs de faire un bon usage de la colère et de la vengeance (c'est du moins ce qui est revendiqué), et ce, dans chacun des principaux cercles sociaux, soit les amis, la famille et la cour.

Il était donc essentiel de tenir compte de ce contexte social pour rendre lisible la topique culturelle sur la colère et la vengeance que nous avons mise au jour et en saisir la pleine signification. Ces règles et maximes de conduites qui visent à limiter les débordements de la colère et de la vengeance sont relativement peu nombreuses et aisément assimilables, d'autant plus qu'elles sont fréquemment reprises dans les nouvelles. Dans tous les cas, l'injure doit être réelle, bien fondée, pour que la colère et la vengeance qui s'ensuit soient raisonnables et légitimes. C'est le cas des colères qui font suite aux situations suivantes : l'outrage des charmes ou de la vertu, l'infidélité, l'indifférence ou la préférence amoureuse, la rivalité amoureuse et politique (entre amis ou membres d'une même famille), la désobéissance (amoureuse, familiale ou politique), la trahison, l'offense faite à l'honneur, l'atteinte à la réputation et au rang, la contestation de la beauté ou de la valeur d'un individu. Nous avons repéré une série de règles qui visent à rendre la pratique de la vengeance plus acceptable dans le cadre d'une société de cour en la vidant de sa violence effective.

Ces vengeances « galantes », qui conviennent autant aux hommes qu'aux femmes, consistent à aimer ailleurs, à cesser d'aimer l'ingrat(e), à épouser quelqu'un d'autre, ou à brouiller les nouveaux amants, le plus souvent en éveillant la jalousie de l'un contre l'autre. Certaines maximes, au nom des théories de l'honnêteté et de la civilité, rappellent aux lecteurs la nécessité de respecter les convenances et les structures sociales avant de s'emporter, car c'est le rang et la qualité de la naissance qui leur permettent ou non d'éclater. D'autres suggèrent de recourir à la justice afin d'éviter la pratique de la vengeance privée, favorisant du coup le processus de prise en charge de la justice par l'État. Quand il s'agit des femmes, les codes de colère et de vengeance confortent leur faiblesse naturelle. Selon ce principe, elles ne peuvent se venger elles-mêmes, doivent remettre ce soin à un tiers (un homme ou Dieu), et ce, d'autant plus qu'elles ne doivent pas faire d'éclat sur la scène publique.

La topique ainsi dégagée n'a rien d'un code qui serait unique et rigide, et les différentes logiques auxquelles répondent les maximes répertoriées rendent justement possible la coexistence de règles opposées au sein des textes. L'absence de colère et de vengeance, par exemple, peut s'expliquer par la passion amoureuse qui prend le pas sur la raison, elle est alors dévalorisée car elle est associée à la faiblesse du cœur. Mais elle peut aussi être hautement recommandable, lorsqu'on en fait l'apanage des gens sages et vertueux. C'est le cas des honnêtes gens qui préfèrent ne pas s'emporter et qui optent pour le pardon plutôt que pour la vengeance. Le couple colère /vengeance subit aussi quelques tensions : tantôt on privilégie la colère, tantôt c'est la vengeance que l'on favorise. Quand la colère (et les marques physiques qu'elle imprime sur le corps) suffit à signifier l'irritation (un père qui s'emporte

contre sa fille qui ne veut pas épouser l'amant qu'il lui a choisi), on dévalorise la vengeance car toute violence serait alors jugée superflue. Au contraire, si on veut faire de la vengeance un acte raisonnable, un devoir d'honneur (venger la mort d'un ami ou défendre la vertu de sa fille outragée), on tend à la dissocier de la colère car cette passion aveugle nuit au calcul de la rétribution, juste et proportionnée, de la vengeance. De même, il arrive dans les nouvelles que les diverses passions qui agitent un personnage entrent en conflits, et une hiérarchie se dessine entre elles selon le principe que l'on veut défendre : l'amour doit prendre le pas sur la colère (cette inclination naturelle l'emporte sur une passion dictée par l'usage), les liens du sang ou ceux de l'amitié modèrent la colère mais perdent leur privilège dans les situations de rivalité amoureuse, les intérêts politiques justifient qu'on s'emporte ou non et ils doivent primer les liens du sang. L'ambiguïté de certaines règles tient parfois aux nombreuses possibilités de lecture qu'elles offrent. Ainsi, l'absence de colère après la déclaration d'amour pouvant tout aussi bien être une marque d'indifférence, d'amour ou d'intérêt calculé, l'amoureux (et le lecteur) doit avoir un esprit de pénétration, être un savant herméneute et faire appel à toute sa finesse d'analyse pour en déchiffrer la véritable nature. Nous avons tâché de montrer la pluralité des positions et des discours tenus sur ces passions, en soulignant au passage leurs contradictions et leurs recoupements. À la suite de cette étude, il nous semble que les nouvelles sont véritablement des lieux d'expérimentation où l'on met à l'épreuve les différents savoirs sur les passions en appliquant les règles de conduite qui président à la colère et à la vengeance.

Loin d'être contraignantes, ces maximes communes ont plutôt stimulé l'imagination créatrice des écrivains. Nous avons voulu souligner la richesse de ce répertoire de lieux communs qui devient un « outil d'écriture », ce qui est au fondement même de la topique, en identifiant les différents usages de ces règles dans les nouvelles. Dans le cas des nouvelles qui prennent la forme d'un *exemplum*, la maxime est énoncée clairement dès les premières lignes ; elle sert de point de départ à l'intrigue et le récit qui suit a surtout pour fonction d'en faire la démonstration. Plusieurs des petites histoires qui paraissent dans le *Mercurie Galant* sont construites sur ce principe, telle celle datée du mois de septembre 1682 où l'on fait voir jusqu'où peut se porter une femme désirant se venger de sa rivale. Les règles structurent l'intrigue et en rendent la progression cohérente en suivant un schéma d'action-réaction. Le mépris qu'un galant a signifié à une belle provoque sa colère, et c'est son désir d'en tirer vengeance qui est à l'origine de tous les maux qui vont suivre (la nouvelle *La comtesse de Candale* en est un exemple). Elles alimentent le récit, le font rebondir, devenant ainsi un ressort narratif, telle une belle qui refuse de se venger de son infidèle amant car elle en est trop éprise, nuisant ainsi aux projets d'autres personnages qui espéraient tirer profit de sa vengeance. Madame de Villedieu y a recours dans la deuxième partie des *Désordres de l'amour* et dans *Le portefeuille*. On a vu que leur emploi permet de ménager des effets de surprise dans le texte. Puisqu'il n'est pas permis aux dames de se venger, certaines vont se déguiser en hommes afin de pouvoir porter l'épée et punir l'ingrat qui les a méprisées, à l'instar du personnage de Christine dans *L'héroïne mousquetaire* de Préchac. Parfois, elles servent d'obstacles et mettent en péril le récit, ce qui est le cas de la colère entre familles rivales car elle empêche les amants de se marier et d'être heureux, ce qui inspire

l'histoire de « Cleomede et Selimene » qu'on trouve dans le recueil du sieur de Saint-Maurice. Les nouvelles historiques se servent efficacement de ces règles pour expliquer les événements marquants de l'histoire, elles rendent crédibles la révélation des motivations véritables (mais jusqu'alors tenues secrètes) à l'origine de condamnations, de guerres, de conjurations, de conquêtes ou de pertes de territoire. Selon cette logique, c'est le ressentiment d'Élizabeth I^{re} contre Essex, qui lui a préféré la comtesse de Rutland, qui a conduit à son exécution.

L'accumulation des règles et leur répétition dans les nouvelles assurent la vraisemblance du comportement des personnages, président à leur conduite, motivent leurs faits et gestes, ce qui a pour fonction de persuader le lecteur du bien fondé de ces agissements en lui en fournissant le principe justificatif. C'est alors que la topique rejoint la dimension rhétorique qu'on lui associe traditionnellement : elle se porte garante de l'enchaînement logique des gestes et des discours des personnages dans la nouvelle, et elle agit sur le lecteur en le disposant à y croire. Par exemple, l'auteur de la nouvelle *Histoire espagnole et française ou l'amour hors de saison*, explique que c'est parce qu'elle est trop amoureuse de Medina que la présidente ne peut faire consentir son cœur à tirer vengeance de l'ingrat qui la méprise. Le jeu de connaissance et reconnaissance des maximes qui dictent la colère et la vengeance, explique aussi les actions des personnages. S'étant battu en duel en dépit des édits royaux, Albirond quitte la France pour éviter la colère du roi et les effets de sa justice, alors que c'est parce qu'il devine ce qui cause la colère de la princesse de Montpensier (elle le croit infidèle) que le duc de Guise l'apaise aussitôt. Ce savoir permet bien entendu des jeux de feintes, des ruses, il autorise la simulation et la

dissimulation, inspire les diverses stratégies adoptées par les personnages pour parvenir à leur fin. Les plus fréquentes consistent à : cacher ses amours pour ne pas provoquer la colère du personnage qui s'y oppose (qu'il s'agisse d'un parent, d'un roi, d'un rival, ou de l'être qu'on a méprisé au profit de quelqu'un d'autre), dissimuler son ressentiment pour mener à bien sa vengeance, quel qu'en soit le motif, feindre l'emportement suite aux « injustes » soupçons d'infidélité afin de faire croire à son innocence, art dans lequel les coquettes et les fausses prudes excellent. Les maximes qu'on trouve dans les nouvelles sont donc à la jonction d'une éthique du comportement (celle des personnages et des lecteurs qu'on prétend ainsi former) et d'une poétique du genre (particulièrement quand il s'agit de la nouvelle historique et de la nouvelle *exemplum*), puisqu'elles jouent tant sur la structure que sur la progression de l'intrigue. Cette conclusion rejoint celle de Jean-Marc Chatelain pour qui :

En quittant le temps mythique et la féerie démonstrative de ces grandes machines romanesques, les nouvelles historiques et galantes déplacent aussi l'idée de l'honnêteté d'une représentation statique vers une mise en œuvre dynamique dans le récit, d'une doctrine édictée par le chiffre allégorique de la fiction vers une finesse intrinsèquement liée à la concentration du roman dans la construction de son intrigue, et donc engagée aussi dans la lecture de l'action narrative¹¹⁵¹.

À la fin de ce parcours, nous voudrions exprimer deux regrets. D'abord, celui de n'avoir pas eu le temps de compléter une banque de données répertoriant ces lieux communs sur la colère et la vengeance qui abondent dans les nouvelles (un petit thesaurus, en quelque sorte, qui permettrait de savoir précisément quels codes sont

¹¹⁵¹ Jean-Marc Chatelain, *La bibliothèque de l'honnête homme. Livres, lecture et collections en France à l'âge classique*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2003, p. 74.

présents dans quels textes), et d'y joindre un tableau de statistiques qui aurait donné encore plus de force à notre démonstration. Ensuite, nous aurions aimé développer l'étude sémantique et lexicologique, nuancer davantage notre propos selon qu'il est question de la fureur, de la colère, de l'irritation ou du dépit dans les nouvelles. Peut-être cela nous aurait-il permis de cerner un mouvement correspondant à l'atténuation de la violence liée au processus de civilisation des mœurs. Il ne nous reste donc plus qu'à formuler quelques souhaits pieux, soit que cette étude ouvre la voie à des micro-lectures, à des analyses détaillées des nouvelles à partir de la topique que nous avons dégagée, afin de voir si la cohabitation de différentes règles dans les textes a une conséquence sur l'économie du discours et du récit. Il serait sans doute intéressant d'élargir cette recherche en se demandant si le genre a une incidence sur la représentation des passions et les règles qui la sous-tendent. Les descriptions physiques de la colère sont-elles plus élaborées dans les romans que dans les nouvelles ? Mobilisent-elles les mêmes savoirs ? Les maximes communes sur la colère et la vengeance donnent-elles lieu à une même forme d'inventivité et à une dynamique narrative similaire ? Peut-on en faire un critère permettant de distinguer plus nettement les deux genres ? Quels sont les points de ruptures et de continuité ? Bien entendu, cette étude comparative conviendrait aussi aux autres genres littéraires, tel le théâtre, les pastorales et les contes, genres où, aux dires de Jean-Marc Chatelain, l'on trouve « le tableau en rêve d'une société mue par le sentiment de l'honnêteté, que l'auteur tend comme un miroir à son public¹¹⁵² ». Ouvrir vers des préoccupations qui tiendraient davantage de la sociologie littéraire et des théories du champ littéraire, en insistant sur la place des nouvelles et nouvellistes dans l'institution de la catégorie

¹¹⁵² *Idem.*

littéraire de la galanterie, à la suite des travaux menés par Delphine Denis et Alain Viala (sujet dont nous avons pressenti l'importance mais dont nous n'avons pû traiter), nous semble également une avenue des plus prometteuses.

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS :

- Alcine princesse de Perse, nouvelle*, Paris, Louis Josset, 1683, in-12, 92 p.
- Alix de France, nouvelle historique*, Liège, Louis Montfort, 1687, in-8°, 388 p.
- Allard, Guy, *Zizimi prince Ottoman, amoureux de Philippine-Helene de Sassenage. Histoire dauphinoise*, Grenoble, Jean Nicolas, 1673, in-12, 382 p.
- Alluis, Jacques, *Le chat d'Espagne, nouvelle*, Cologne, Pierre du Marteau, 1669, in-12, 258 p.
- Ancelin, A., *Le portrait funeste, nouvelle*, Paris, Pierre Bienfait, 1661, in-8°, 199 p.
- Araspe et Simandre, nouvelle*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1672, in-8°, 225 p. et 177 p.
- Aubignac, François Hédelin, abbé d', *Amelonde, histoire de nostre temps. Ou l'on void qu'une honneste femme est heureuse quand elle suit un conseil sage et vertueux*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1669, in-12, 289 p.
- Aulnoy, Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d', *Nouvelles d'Elisabeth*, 4 vol., Paris, Claude Barbin, 1674, in-12, 244 p., 284 p., 235 p. et 216 p.
- Aulnoy, Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d', *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1690].
- « Aventure de l'épée », *Mercure Galant*, Paris, novembre 1679, p. 50-73.
- « Aventure de musique », *Mercure Galant*, décembre 1677, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 267-273.
- « Aventure tragique d'Angers », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1681, p. 334-339.
- Beaucourt, sieur de, *Les caprices de l'amour*, 2 t., Paris, Claude Barbin, 1681, in-8°, 191 p. et 236 p.
- Bédacier, Catherine, *Histoire des amours de Gregoire VII, du cardinal de Richelieu, de la princesse de Condé, et de la marquise d'Urfé*, Cologne, Pierre Le Jeune, 1687, in-12, 240 p.

- Béralde, prince de Savoye*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, 208 p. et 231 p.
- Bernard, Catherine, *Fédéric de Sicile*, dans *Œuvres*, t. I, *Romans et nouvelles*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993 [1680], p. 65-155.
- Bernard, Catherine, *Les malheurs de l'amour. Première nouvelle. Éléonor d'Yvrée*, dans *Œuvres*, t. I, *Romans et nouvelles*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993 [1687], p. 173-217.
- Bernard, Catherine, *Le comte d'Amboise, nouvelle*, dans *Œuvres*, t. I, *Romans et nouvelles*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993 [1689], p. 235-321.
- Blessebois, Paul-Alexis, *Lupanie. Histoire amoureuse de ce temps*, s.l., s.é., s.d. [1668], in-12, 120 p.
- Boisguilbert, Pierre le Pesant de, *Marie Stuart, reine d'Ecosse. Nouvelle historique*, 3 vol., Paris, Claude Barbin, 1675, in-12, 234 p., 239 p. et 248 p.
- Boursault, Edme, *Artémise et Poliante, nouvelle*, Paris, René Guignard, 1670, in-12, 406 p.
- Boursault, Edme, *Le marquis de Chavigny*, Paris, Edme Martin, 1670, in-8°, 413 p.
- Boursault, Edme, *Le prince de Condé*, dans *Dom Carlos et autres nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1995 [1675], p. 273-360.
- Boyer, Claude, *La comtesse de Candale*, 2 t. en 1 vol., Paris, Jean Ribou, 1672, in-8°, 194 p. et 275 p.
- Bremond, Sébastien, *L'heureux esclave ou la relation des aventures du sieur de la Martinie, comme il fut pris par les corsaires de Barbarie et délivré ; La manière de combattre sur mer de l'Afrique et autres particularitez*, Paris, Olivier de Varennes, 1674, in-12, 236 p.
- Bremond, Sébastien, *Hattigé ou les amours du roy Tamaran*, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1676].
- Bremond, Sébastien, *L'amoureux africain ou nouvelle galanterie*, Amsterdam, Henry et Theodore Boom, 1676, in-12, 285 p.
- Bremond, Sébastien, *La princesse de Monferrat. Nouvelle, contenant son histoire et les amours du comte de Saluces*, Amsterdam, Abraham Wolfgang, 1676, in-12, 336 p.
- Bremond, Sébastien, *Le pèlerin, nouvelle*, St-Jacques de Galice, George L'Indulgent, s.d., in-12, 179 p.

- Bridou, Jean, *Célie, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1663, in-8°, 240 p.
- Brilhac, Jean-Baptiste de, *Agnes de Castro, nouvelle portugaise*, Amsterdam, Pierre Savouret, 1688, in-12, 106 p.
- Charpentier, François, *Le voyage du valon tranquille, nouvelle historique à la princesse Émilie*, s.l., s.é., 1673, in-12, 152 p.
- Claude, Isaac, *Le comte de Soissons et le cardinal de Richelieu rivaux de madame la duchesse d'Elbæuf. Nouvelle galante*, Cologne, Pierre Marteau, 1690, in-12, 201 p.
- Cléante ou Don Carlos, nouvelle*, Paris, Thomas Jolly, 1662, in-12, 279 p.
- Cleomire, histoire nouvelle*, Cologne, Pierre du Marteau, 1678, in-12, 95 p.
- Clitie, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1680, in-12, 206 p.
- Colin, Claude, *Eraste, nouvelle : ou sont descrites plusieurs aventures amoureuses*, Paris, Estienne Loyson, 1664, in-12, 280 p.
- Cotolendi, Charles, *Mademoiselle de Tournon*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1678].
- Courtily de Sandras, Gatien de, « Le mort Ressuscité », *Nouvelles amoureuses et galantes*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1678], p. 701-712.
- Courtily de Sandras, Gatien de, *Nouvelles amoureuses et galantes. Contenant I. L'amant emprisonné. II. Le mort ressuscité. III. Le mary confident avec sa femme. IV. L'amoureux estrillé*, Paris, Quinet, 1678, in-12, 303 p.
- Courtin, Antoine de, *Dom Juan d'Autriche. Nouvelle historique*, Paris, Quinet, 1678, in-12, 178 p.
- Curly, Sieur de, *Tideric prince de Galles, nouvelle historique*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1677, in-12, 189 p. et 199 p.
- D'Argences, *La comtesse de Salisbury, ou l'ordre de la Jaretiere. Nouvelle historique*, 2 parties en 1 vol., Paris, Claude Barbin, 1682, in-12, 211 p. et 204 p.
- Des Barres, Antoine, *Irène, princesse de Constantinople. Histoire Turque*, Paris, Claude Barbin, 1678, in-8°, 260 p.
- Dom Sebastien, roy de Portugal. Nouvelle historique*, 3 vol., Paris, Claude Barbin, 1679, in-12, 199 p., 213 p. et 235 p.

- Donneau de Visé, Jean, *Nouvelles nouvelles*, 3 vol., Paris, Pierre Bienfait, 1663, in-12, 319 p., 301 p. et 338 p.
- Donneau de Visé, Jean, *Les diversitez galantes*, Paris, Ribou, 1664, in-12, 150-100 p.
- Donneau de Visé, Jean, « L'apothicaire de qualité », *Les diversités galantes*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1664], p. 401-422.
- Donneau de Visé, Jean, *L'amour échapé ou les diverses manieres d'aymer*, 3 t. en 2 vol., Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1669].
- Donneau de Visé, Jean, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, 3 t. en 1 vol., Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669].
- Du Moulin, *Aurélie, nouvelle héroïque*, Paris, Jean Guignard, 1670, in-12, 348 p.
- Du Plaisir, *La duchesse d'Estramène*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1682], p. 779-837.
- « Eugenio, nouvelle », *Mercure Galant*, t. V, Paris, 1674, p. 4-75.
- Ferrand, Anne Bellinzani, dame Michel, *Histoire nouvelle des amours de la jeune Belise et de Cleante*, 3 parties en 1 vol., Paris, s.é., 1689, in-12, 168 p.
- Garouville, Savinien Riflé, sieur de, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, 3 vol., Paris, Estienne Loyson, 1671, in-12, 314 p., 376 p. et 360 p.
- Girault de Sainville, *Philadelphie. Nouvelle égyptienne*, Paris, François Michon, 1687, in-12, 188 p.
- Guillot de Beaucour, Louise-Geneviève Gomes de Vasconcelle, dame, *Le mary jaloux, nouvelle*, Paris, Michel Guerout, 1688, in-12, 347 p.
- « Histoire », *Le Nouveau Mercure Galant*, t. IV, Paris, juin 1677, p. 47-61.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, septembre 1680, p. 77-126.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1681, p. 151-184.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mai 1681, p. 99-142.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juillet 1681, p. 78-112.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, août 1681, p. 203-237.

- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, septembre 1681, p. 226-260.
- « Histoire », *Mercure Galant*, novembre 1681, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 486-495.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1682, p. 31-53.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1682, p. 209-258.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1682, p. 217-233.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mai 1682, p. 71-101.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1682, p. 313-322.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1682, p. 169-190.
- « Histoire », *Mercure Galant*, mars 1683, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 281-297.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mai 1683, p. 215-227.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1683, p. 41-73.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1684, p. 120-150.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1684, p. 195-218.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1684, p. 228-240.
- « Histoire », *Mercure Galant*, août 1684, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 211-219.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1685, p. 258-282.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1685, p. 108-126.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, août 1685, p. 196-205.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, février 1686, p. 98-129.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1686, p. 127-136.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1687, p. 231-257.

- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1688, p. 140-166.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1688, p. 207-252.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Lyon, juillet 1688, p. 137-156.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Lyon, août 1688, p. 137-156.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1689, p. 182-226.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juillet 1689, p. 237-281.
- « Histoire », *Mercure Galant*, septembre 1689, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 309-324.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1689, p. 189-228.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1690, p. 122-132.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Lyon, septembre 1690, p. 144-159.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1690, p. 153-192.
- Histoire d'Adelais de Bourgogne*, Amsterdam, Helvignaad, 1685, in-12, 166 p.
- « Histoire de celle qui aima mieux se brûler avec son mari que de le voir infidèle », *Mercure Galant*, t. I, Paris, janvier 1672, p. 92-109.
- « Histoire de la belle morte d'amour », *Mercure Galant*, février 1678, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 471-476.
- « Histoire de la fausse provençale », *Le Nouveau Mercure Galant*, t. VII, Paris, septembre 1677, p. 15-43.
- « Histoire de la veuve et de Mr. de la Forest », *Le Nouveau Mercure Galant*, t. V, Paris, juillet 1677, p. 173-190.
- « Histoire des faux cheveux », *Mercure Galant*, juin 1678, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 48-55.
- « Histoire du cadran et de l'horloge d'amour », *Mercure Galant*, Paris, avril 1678, p. 306-345.
- « Histoire du collier de perles », *Mercure Galant*, t. I, Paris, janvier 1672, p. 13-33.

Histoire du prince Charles, et de l'imperatrice douairiere, Cologne, Pierre Reveil, 1676, in-12, 68 p.

« Histoire du val de Gallie ou de l'enfant ingrat », *Mercure Galant*, t. II, Paris, juin 1673, p. 171-185.

Histoire espagnole et française ou l'amour hors de saison, nouvelle galante, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, 285 p.

Histoire espagnole ou Dom Amador de Cardone, nouvelle, Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, 218 p.

« Histoire singulière de deux amants calvinistes », *Mercure Galant*, février 1686, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 351-393.

« [Histoire sans titre] », *Mercure Galant*, t. II, Paris, septembre 1682, p. 88-125.

« Histoire tragique arrivée à Arles », *Mercure Galant*, mars 1680, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 394-400.

Homaïs reyne de Tunis, Amsterdam, s.é., 1681, in-12, 120 p.

Julie, nouvelle galante et amoureuse, Paris, Estienne Loyson, 1671, in-12, 227 p.

Juvenel, Henri de, *Le comte de Richemont, nouvelle historique*, Amsterdam, Guillaume Duval, 1680, in-12, 132 p.

La belle Hollandoise. Nouvelle historique, Lyon, Jacques Guerrier, 1679, in-12, 139 p.

« La belle inconstante, histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1681, p. 311-322.

La belle Marguerite, nouvelle, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, 228 p.

La Calprenède, Madeleine, *Les nouvelles ou les divertissements de la princesse Alcidiene*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1661].

« La devineresse ou les faux enchantements », *Mercure Galant*, août 1679, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 61-70.

« La dupe, nouvelle », *Mercure Galant*, t. V, Paris, 1674, p. 174-235.

La Fayette, Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, *La princesse de Montpensier*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1662], p. 361-387.

La Fayette, Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, *La princesse de Clèves*, dans *Romans et nouvelles*, Paris, Garnier, 1958 [1678], p. 241-395.

« La folie, nouvelle singulière », *Mercure Galant*, t. VI, Paris, 1674, p. 141-164.

La fugitive ressuscitée. Nouvelle galante et historique, Genève, Jean-Louis Du-Four, 1688, in-12, 128 p.

« La maladie d'amour », *Le Nouveau Mercure Galant*, t. II, Paris, avril 1677, p. 21-56.

L'amant de bonne-foy, Paris, Charles de Sercy, 1672, in-8°, 350 p.

« L'amante fidèle », *Mercure Galant*, Paris, mai 1678, p. 39-67.

« L'amante infidèle, histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1679, p. 99-124.

« L'amant-garde, histoire », *Mercure Galant*, Paris, juillet 1679, p. 238-267.

« L'amant réchauffé », *Mercure Galant*, avril 1678, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 88-94.

« L'amant vantoué », *Le Nouveau Mercure Galant*, t. IX, Paris, novembre 1677, p. 132-146.

La mère rivale, histoire du temps, Paris, Charles Sercy, 1672, in-8°, 234 p.

La princesse de Phaltzbourg, nouvelle historique et galante, Cologne, Pierre Marteau, 1688, in-12, 126 p.

La promenade de Livry, 2 vol., Paris, Charles Osmont, 1678, in-8°, 215 p. et 240 p.

« La ridicule prévention, histoire », *Mercure Galant*, Paris, février 1679, p. 49-94.

La Roberdière, A. F., sieur de, *L'amant cloîtré ou les aventures d'Oronce et d'Eugénie*, Amsterdam, Daniel du Fresne, 1683, in-12, 108 p.

La Roche-Guilhen, Anne de, *Almanzaïde, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1674, in-12, 226 p.

La Roche-Guilhen, Anne de, *Astérie ou Tamerlam*, 2 parties en 1 vol., Paris, Claude Barbin, 1675, in-12, 74 p. et 82 p.

La Roche-Guilhen, Anne de, *Le grand Scanderberg, nouvelle*, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1688].

La Roche-Guilhen, Anne de, *Les intrigues amoureuses de quelques anciens Grecs*, La Haye, Henri van Bulderen, 1690, in-12, 126 p.

« La rupture, histoire », *Mercure Galant*, Paris, février 1679, p. 184-194.

« L'avarice punie, histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1680, p. 51-76.

« La vertu malheureuse, histoire », *Mercure Galant*, janvier 1678, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 463-470.

Le comte d'Essex, histoire angloise, 2 t. en 1 vol., Paris, Claude Barbin, 1678, in-8°, 62 p. et 52 p.

« Le double déguisement, histoire », *Mercure Galant*, Paris, février 1679, p. 159-169.

Le duc d'Alançon, Paris, Frederick du Chemin, 1680, in-12, 277 p.

Le duc de Montmouth. Nouvelle historique, Liège, Guillaume Kalcoven, 1686, in-12, 156 p.

« L'échange par hasard, nouvelle », *Mercure Galant*, t. IV, Paris, 1673, p. 180-224.

Le Febvre, *Les amours d'Antiochus prince de Syrie, et de la reine Stratonique*, Paris, Jacques Pino, 1679, in-12, 112 p.

Le grand Hippomene, Paris, Claude Barbin, 1668, in-12, 297 p.

« Le jaloux sans sujet, histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1679, p. 90-118.

« Le mal de mère, nouvelle », *Mercure Galant*, t. VI, Paris, 1674, p. 1-12.

« Le moineau, nouvelle », *Mercure Galant*, t. V, Paris, 1674, p. 262-267.

« Leonidas, nouvelle », *Mercure Galant*, t. IV, Paris, 1673, p. 4-106.

Le Pays, René, *Zélotyde, histoire galante*, Paris, Charles de Sercy, 1665, in-12, 203 p.

« Le soldat malgré-luy, nouvelle », *Mercure Galant*, t. V, Paris, 1674, p. 98-121.

« Le triomphe de Bélise. Galanterie pour apprendre aux dames à connaître leurs amants », *Mercure Galant*, avril 1679, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 107-127.

Les amours de la belle Julie. Histoire nouvelle, Cologne, Samuel Strausbarck, 1676, in-12, 170 p.

Les amours de Soliman Musta-Feraga, envoyé de la Porte près de sa Majesté en M. DC. LXLX, Grenoble, E.R. Dumon, 1675, in-12, 136 p.

« Les apothicaires de Marseille, histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1679, p. 9-32.

« Les apparences trompeuses, histoire », *Mercure Galant*, octobre 1677, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 5-10.

« Les apparences trompeuses, histoire », *Mercure Galant*, Paris, octobre 1679, p. 197-221.

« Les assassinats, nouvelle », *Mercure Galant*, t. VI, Paris, 1674, p. 252-267.

« Les chanoinesses, histoire », *Mercure Galant*, février 1680, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 95-106.

Les esprits ou le mary fourbé, nouvelle galante, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, 123 p.

Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, 140 p.

Les nouveaux stratagèmes d'amour. Histoire curieuse, Amsterdam, Daniel Du Fresne, 1681, in-12, 121 p.

« Lettre d'une dame qui écrit les aventures de son amie », *Mercure Galant*, novembre 1680, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 477-485.

L'heureux page. Nouvelle galante, Cologne, Pierre Marteau, 1687, in-12, 144 p.

L'histoire d'Iris et de Dafnis, nouvelle, Paris, Claude Barbin, 1666, in-12, 159 p.

« L'infidèle puni, histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1680, p. 276-283.

L'infidélité convaincue, ou les avantures amoureuses d'une dame de qualité, Cologne, Pierre du Marteau, 1676, in-12, 168 p.

Mademoiselle de Benonville, nouvelle galante, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, 172 p.

Mailly, Louis, chevalier de, *Les disgraces des amans*, Paris, Gabriel Quinet, 1690, in-8°, 290 p.

- Mérovée, fils de France. Nouvelle historique*, Paris, Estienne Loyson, 1678, in-12, 204 p.
- Merville, Marquise de, *Le solitaire. Nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1677, in-12, 163 p.
- Monsieur de Kervaut, nouvelle comi-galante*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, 182 p. et 239 p.
- Montfaucon de Villars, Nicolas-Pierre-Henri, *L'amour sans faiblesse*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, 294 p. et 441 p.
- Nicandre, première nouvelle de l'inconnu*, Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, 164 p.
- Nouvelles de l'Amérique ou le Mercure Ameriquain. Où sont contenuës trois histoires veritables arrivées en nôtre temps*, Rouen, François Vaultier, 1678, in-12, 267 p.
- Nouvelle ou historiette amoureuse*, Paris, Charles de Sercy, 1670, in-12, 116 p.
- Philicrate, nouvelle à Euralie*, s.l., s.é., 1669, in-12, 53 p.
- Poisson, Raymond, « Histoire d'Iris », *Les dames galantes ou la confidence réciproque, nouvelle*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1685], p. 879-928.
- Poisson, Raymond, *Les dames galantes ou la confidence reciproque, nouvelle*, 2 vol., Paris, s.é., 1685, in-12, 272 p. et 293 p.
- Préchac, Jean de (?), *Histoire du comte de Genevois et de mademoiselle d'Anjou*, Paris, Claude Barbin, 1664, in-8°, 129 p.
- Préchac, Jean de, *La princesse d'Angleterre, ou la duchesse reyne*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1677, in-12, 116 p. et 118 p.
- Préchac, Jean de, *L'heroïne mousquetaire, histoire véritable*, Paris, Theodore Girard, 1677, in-12, 240 p.
- Préchac, Jean, *L'ambitieuse Grenadine. Histoire galante*, Paris, Compagnie des Libraires, 1678, in-12, 166 p.
- Préchac, Jean de, *Le voyage de Fontaine-bleau*, Paris, La Compagnie des Marchands libraires associez, 1678, in-12, 298 p.
- Préchac, Jean de, *Yolande de Sicile*, 2 t. en 1 vol., Lyon, Thomas Amaulry, 1678, in-12, 135 p. et 115 p.

- Préchac, Jean de, *La noble vénitienne ou la Bassette, histoire galante*, Paris, Claude Barbin, 1679, in-12, 186 p.
- Préchac, Jean de, *Le triomphe de l'amitié. Histoire galante*, Lyon, Thomas Amaulry, 1679, in-12, 103 p.
- Préchac, Jean de, *L'illustre Parisienne, histoire galante et véritable*, 2 parties, dans *Nouvelles du XVII^e*, Paris, Gallimard, 1997 [1679 et 1690], p. 717-778.
- Préchac, Jean de, *Le gris-de-lin. Histoire galante*, Paris, Charles Osmont, 1680, in-12, 232 p.
- Préchac, Jean de, *Le voyage de la reine d'Espagne*, 2 vol., Paris, Jean Ribou, 1680, in-12, 165 p. et 173 p.
- Préchac, Jean de, *Nouvelles galantes et aventures du temps*, 2 t. en 1 vol., Paris, Compagnie des Libraires, 1680, in-12, 304 p. et 204 p.
- Préchac, Jean de, *La princesse de Fez*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1681, in-12, 181 p. et 174 p.
- Préchac, Jean de, *Le beau Polonois, nouvelle galante*, Lyon, Thomas Amaulry, 1681, in-12, 151 p.
- Préchac, Jean de, *La duchesse de Milan*, Paris, Charles Osmont, 1682, in-12, 261 p.
- Préchac, Jean, *Les désordres de la Bassette, nouvelle galante*, Paris, Quinet, 1682, in-12, 192 p.
- Préchac, Jean de, *Le bâtard de Navarre. Nouvelles historiques*, Paris, Thomas Guilain, 1683, in-12, 247 p.
- Préchac, Jean de, *Le secret, nouvelles historiques*, Paris, Charles Osmont, 1683, in-12, 146 p.
- Préchac, Jean de, *Cara Mustapha, grand vizir. Histoire contenant son élévation, ses amours dans le serail, ses divers emplois, le vray sujet qui luy a fait entreprendre le siege de Vienne, et les particularitez de sa mort*, Paris, C. Blageart, 1684, in-8°, 311 p.
- Préchac, Jean de, *Le Seraskier Bacha. Nouvelle du temps, contenant ce qui s'est passé au siège de Bude*, Paris, C. Blageart, 1685, in-8°, 256 p.
- Préchac, Jean de, *L'illustre Genoise. Nouvelle galante*, Paris, C. Blageart, 1685, in-12, 279 p.

Préchac, Jean de, *Le comte Tekely, nouvelle historique*, Paris, Claude Barbin, 1686, in-12, 258 p.

Préchac, Jean de, *Le prince esclave, nouvelle historique. Ou l'on voit les particularités de la dernière bataille que les Chrétiens ont gagnée contre les Turcs, la déposition du Grand Seigneur, et la manière dont Sultan Solymán qui regne aujourd'hui a été élevé sur le trône*, Paris, Thomas Guillain, 1688, in-12, 259 p.

Préfontaine, César-François Oudin, sieur de, *Le praticien amoureux. Le poète extravagant, avec l'assemblée des filous et des filles de joye. Nouvelles galantes*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1670, in-12, 153 p.

Préfontaine, César-François Oudin, sieur de, *Les dames enlevées et les dames retrouvées. Histoire du temps, nouvelles comiques et galantes divisées en deux parties*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1673, in-12, 384 p.

Raguenet, François, *Zamire, histoire persane*, 2 parties en 1 vol., La Haye, Abraham Troyel, 1687, in-12, 234 p.

Rousseau, Michel Archard, sieur de La Valette, *Le comte d'Ulfeld, grand maître de Danemarck. Nouvelle historique*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, 166 p. et 140 p.

Rousseau, Michel Archard, sieur de La Valette, *Bajazet prince othoman. Nouvelle historique*, Cologne, François Foppens, in-12, 1679, 128 p.

Rousseau, Michel Archard, sieur de La Valette, *Casimir roy de Pologne*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1679, in-12, 241 p. et 305 p.

Rousseau, Michel Archard, sieur de La Valette, *Agnès, princesse de Bourgogne, nouvelle*, Cologne, s.é., 1683, in-12, 128 p.

Saint-Maurice, Robert-Alcide de Bonnacase, sieur de, *Fleurs, fleurettes et passe-temps, ou les divers caractères de l'amour honneste*, Paris, Jacques Cottin, 1666, in-12, 619 p.

Saint-Réal, César Vichard de, *Dom Carlos, nouvelle historique*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1672], p. 505-562.

Saliez, Antoine de Salvan de, *La comtesse d'Isembourg*, Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, 235 p.

Scudéry, Madeleine de, *Célinde, nouvelle première*, Paris, Nizet, 1979 [1661].

Scudéry, Madeleine de, *Mathilde d'Aguilmar*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1667].

Scudéry, Madeleine de, *La promenade de Versailles*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669].

« Suite de l'histoire des fleurs », *Mercure Galant*, Paris, juin 1681, p. 73-88.

Tachmas, prince de Perse. Nouvelle historique, arrivée sous le Sophy Séliman, aujourd'hui régnant, Paris, Estienne Loyson, 1676, in-12, 178 p.

Torche, Antoine, *Le chien de Boulogne ou l'amant fidelle : nouvelle galante*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1668].

Torche, Antoine, *Alfrede, reyne d'Angleterre. Nouvelle historique*, Lyon, Adam Demen, 1678, in-12, 104 p.

Vanel, Jean de, *Histoire du temps ou journal galant*, s.l., s.é., s.d. [1685], in-12, 322 p.

Vaumoriere, Pierre d'Ortigue, sieur de, *Diane de France. Nouvelle historique*, Paris, Guillaume de Luyne, 1675, in-12, 255 p.

Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Lisandre, nouvelle*, dans *Œuvres complètes*, vol. 2, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1663], p. 119-129.

Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Cléonice ou le roman galant, nouvelle*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669].

Villedieu, Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Journal amoureux*, dans *Œuvres complètes*, vol. 3, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1670], p. 149-278.

Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Les amours des grands hommes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 2, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1670], p. 7-118.

Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Les annales galantes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 3, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1671], p. 7-149.

Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Le portefeuille*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1674], p. 584-623.

Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Les désordres de l'amour*, Genève, Droz, 1970 [1675].

Villedieu, Marie-Catherine Hortense, dite Mme de, *Portrait des faiblesses humaines*, dans *Œuvres complètes*, vol. 1, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [posthume], p. 60-89.

SUR LE CORPUS :

Alain, Darius, *Étude sur la conception de l'amour dans les romans et nouvelles de Mme de Lafayette*, Montréal, Université de Montréal, 1965.

Allorge, Henri, « Trois poètes galants du XVII^e siècle : l'abbé de Torche, J. Alluis, la comtesse de La Suze », *Revue Bleue*, n° 2, 1934, p. 674-678.

Apollinaire, Guillaume, *L'œuvre de Pierre Corneille Blessebois*, Paris, 4 rue de Furstenberg, 1912.

Aronson, Nicole, *Mademoiselle de Scudéry*, Boston, Twayne Publisher, 1978.

Baader, Renate, *Dames de lettres : Autorinnen des preziösen, hocharistokratischen und modernen salons, 1649-1698 : Mlle de Scudéry, Mlle de Montpensier, Mme d'Aulnoy*, Stuttgart, J.B. Metzler, 1986.

Bersaucourt, Albert de, « Introduction », *René Le Pays. Nouvelles Œuvres suivies du dialogue : de l'amour et de la raison*, Paris, Bossard, 1925.

Brunet, Pierre-Gustave, « Notice sur l'auteur et ses ouvrages », *Le lion d'Angélie, suivi du Temple de Marsias*, Paris, Jules Gay, 1862.

Cadet, Félix, *Pierre de Boisguilbert, précurseur des économistes, 1646-1714, sa vie, ses travaux, son influence*, New York, B. Franklin, 1967 [1871].

Calame, Alexandre, *Anne de La Roche-Guilhen, romancière huguenote, 1644-1707*, Genève, Droz, 1972.

Chatenet, Henri E., *Le roman et les romans d'une femme de lettres au XVII^e siècle, Mme de Villedieu (1632-1683)*, Paris, Honoré Champion, 1921.

Chupeau, Jacques, « Jean de Préchac, ou le romancier courtisan », *Littératures classiques*, n° 15, novembre 1991, p. 271-289.

Cléder, Édouard, « Notice », *Le zombi du grand Pérou, ou la comtesse de Cocagne*, Paris, Jouaust, 1862.

Collinet, Jean-Pierre, « Un Breton de Grenoble : Le Pays "Précieux de Province" ? », *Bulletin de l'Académie Delphinale*, mai 1975.

- Cuénin, Micheline, « Préface », dans Madame de Villedieu, *Les désordres de l'amour*, Genève, Droz, 1970.
- Cuénin, Micheline, *Roman et société sous Louis XIV. Mme de Villedieu*, Paris, Honoré Champion, 1979.
- Cuénin, Micheline, « Préface », dans Madame de La Fayette, *Histoire de la princesse de Montpensier et Histoire de la comtesse de Tende*, Genève, Droz, 1979.
- Cuénin, Micheline, « Madame de Villedieu, ou la gerbe romanesque », *Littératures Classiques*, n° 15, octobre 1991, p. 239-245.
- Curtis, A. Ross, *Crispin 1^{er}, la vie et l'œuvre de Raymond Poisson, comédien-poète du XVII^e siècle*, Toronto / Paris, University of Toronto Press / Klincksieck, 1972.
- Daire, Eugène, « Notice historique sur Boisguilbert », *Économistes financiers du XVII^e siècle*, Paris, Guillaumin, 1843.
- Day, Shirley Jones, « Introduction », dans Madame d'Aulnoy, *L'histoire d'Hypolite, comte de Douglas*, London, Institute of Romance Studies, 1994.
- Defrance, Anne, *Les contes de fées et les nouvelles de Madame d'Aulnoy, 1690-1698 : l'imaginaire féminin à rebours de la tradition*, Genève, Droz, 1998.
- Deighton Klein, *The Female Protagonist in the Nouvelles of Madame de Villedieu*, New York, Peter Lang, 1992.
- Delhez-Sarlet, Claudette, « Les jaloux et la jalousie dans l'œuvre romanesque de Madame de Lafayette », *Revue des sciences humaines*, 1964, p. 279-309.
- Denis, Delphine, *La muse galante : poétique de la conversation dans l'œuvre de Madeleine de Scudéry*, Paris, Honoré Champion, 1997.
- Descotes, Dominique, *La première critique des Pensées ; texte et commentaire du cinquième dialogue du Traité de la délicatesse de l'abbé de Villars*, Paris, CNRS, 1980.
- Duchêne, Roger et Pierre Ronzeau (dir.), « Mme de La Fayette, *La Princesse de Montpensier, La Princesse de Clèves* », *Littératures Classiques*, supplément 1990, Paris, Aux amateurs de livres, 1989.
- Dulong, Gustave, *L'abbé de Saint-Réal. Étude sur les rapports de l'histoire et du roman au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1921.
- Farid, Kamâl, *Antoine Courtin, étude critique*, Paris, Nizet, 1969.

- Flannigan, Arthur, *Madame de Villedieu's "Les Désordres de l'amour" : History, Literature and the Nouvelle Historique*, Washington D.C., University Press of America, 1982.
- Flannigan, Arthur, « Mme de Villedieu's *Les Désordres de l'amour*. The feminization of History », *Esprit Créateur*, vol. 23, n° 2, 1983, p. 94-106.
- Francillon, Roger, *L'œuvre romanesque de Madame de Lafayette*, Paris, José Corti, 1973.
- Garavini, Fausta, « Bernard de Fontenelle et Compagnie (Du Plaisir — Catherine Bernard) », *Il paese delle finzioni*, Pise, Pacini, 1978, p. 11-50.
- Gariel, Hyacinthe, *Bibliothèque historique et littéraire du Dauphiné*, 3 vol., Grenoble, E. Allier, 1864.
- Gervery, Françoise et Jean Lombard, « Six nouveaux romans attribués à Courtilz de Sandras », *XVII^e siècle*, avril-juin 1987, p. 193-202.
- Gervery, Françoise, « Éléonor d'Yvrée ou la vie abstraite », *Cahiers de littérature du XVII^e siècle*, vol. II, 1980, p. 159-178.
- Giorgio, Giorgetto, « Préface », dans Du Plaisir, *La duchesse d'Estramène*, Rome, Bulzoni, 1978.
- Godenne, René, *Les romans de Mademoiselle de Scudéry*, Genève, Droz, 1983.
- Godenne, René, « Introduction », *L'amant ressuscité*, Genève, Slatkine Reprints, 1980.
- Grande, Nathalie, « La morale de l'histoire : une étude des *Désordres de l'amour* de Mme de Villedieu », *XVII^e siècle*, n° 190, 1996, p. 167-175.
- Grande, Nathalie, *Stratégies de romancières. De Clélie à La princesse de Clèves (1654-1678)*, Paris, Honoré Champion, 1999.
- Hardin, Moses, *Modern Techniques in a Seventeenth-Century Writer : Anne de La Roche Guilhen*, New York, Peter Lang, 1997.
- Hipp, Marie-Thérèse, « Quelques formes du discours romanesques chez Mme de Lafayette et Mlle Bernard », *Revue d'histoire littéraire de France*, mai-août 1977, p. 507-522.
- Jyl, Laurence, *Madame d'Aulnoy ou la fée des contes*, Paris, Laffont, 1989.
- Krawjewska, Barbara, *Du cœur à l'esprit : Mademoiselle de Scudéry et ses samedis*, Paris, Kimé, 1993.

- Lachèvre, Frédéric, *Le Casanova du XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1927.
- Lalande, Roxanne Decker (dir.), *A Labor of Love. Critical Reflections on the Writing of Marie-Catherine Desjardins (Mme de Villegieu)*, Madison-Teaneck / London, Fairleigh Dickinson University Press / Associated University Press, 2000.
- Laloy, Émile, *Les aventures de Madame d'Aulnoy et de sa mère*, s.l., s.é., 1929.
- La Pilogerie, Jules Luette de, *René Le Pays*, Nantes, D. Forest et G. Grimaud, 1872.
- Laugaa, Maurice, *Lectures de Mme de Lafayette*, Paris, Armand Colin, 1971.
- Lautère, Adrienne, *Mme d'Aulnoy et sa mère*, Paris, Fasquelle, 1946.
- Leibacher-Ouvrard, L., « L'envers de l'écrit : romans et paratextes chez d'Aubignac », *Revue d'histoire littéraire de France*, 1990, n° 2, p. 147-164.
- Letts, J. T., « René Le Pays : Histoire littéraire et galante in Dauphiné », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, XIV, 37, 1992.
- Lombard, Jean, *Courtillz de Sandras et la crise du roman à la fin du Grand Siècle*, Paris, PUF, 1980.
- Magne, Émile, *Madame de Villegieu (Hortense Desjardins) 1632-1692 — Documents inédits*, Paris, Société du Mercure de France, 1907.
- Mainil, Jean, *Madame d'Aulnoy et le rire des fées : essai sur la subversion féérique et le merveilleux comique sous l'Ancien Régime*, Paris, Kimé, 2001.
- Malquori Fondi, Giovanna, « Introduction », *Le roman des lettres*, Paris, Papers on French Seventeenth Century, 1989.
- Mansau, Andrée, *Saint-Réal et l'humanisme cosmopolite*, Paris, Honoré Champion, 1976.
- Mansau, Andrée, « Préface », dans L'abbé de Saint-Réal, *Dom Carlos et la Conjuration des Espagnols contre la république de Venise*, Genève, Droz, 1977.
- Mansau, Andrée, « Saint-Réal, ou les miroirs brisés », *Littératures Classiques*, n° 15, octobre 1991, p. 227-238.
- Mélèse, Pierre, *Un homme de lettre au temps du Grand Roi. Donneau de Visé, fondateur du Mercure Galant*, Genève, Droz, 1936.

- Mongrédien, Georges, « Le fondateur du Mercure Galant : Jean Donneau de Visé », *Mercur de France*, 1^{er} octobre 1937, p. 89-116.
- Mongrédien, Georges, « Raymond Poisson », *Les grands comédiens du XVII^e siècle*, Paris, Société d'édition Le Livre, 1927, p. 219-259.
- Montifaud, Marc de, « Notice historique sur Pierre-Corneille de Blessebois », *Alosie, ou les amours de Mme de M.T.P.*, Paris, Debons, 1876.
- Montifaud, Marc de, « Notice sur le style romanesque et réponse aux attaques contre Corneille de Blessebois », *Le lion d'Angélie*, Bruxelles, Lacroix, 1877.
- Morillot, Paul, *Un bel esprit de Province au XVII^e siècle. René Le Pays, directeur des gabelles en Dauphiné*, Grenoble, F. Allier père et fils, 1890.
- Morrisette, B.-A., *The Life and Works of Marie Catherine Desjardins, Mme de Villedieu*, Washington, Washington University Press, 1947.
- Mouligneau, Geneviève, *Madame de La Fayette, romancière ?*, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles, 1980.
- Niderst, Alain, *Madeleine de Scudéry, Paul Pellisson et leur monde*, Paris, PUF, 1976.
- Person de Champoly, G., *Le savoir-vivre au bon vieux temps. D'après le « Nouveau traité de civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens » par Antoine Courtin*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1941.
- Pierre de Boisguilbert ou la naissance de l'économie politique*, vol. 1, Paris, Institut national d'études démographiques, 1966.
- Piva, Franco, « Préface », dans Catherine Bernard, *Œuvres*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993.
- Plusquellec, Catherine, *L'œuvre de Catherine Bernard. Romans, théâtre, poésies*, Thèse de 3^e cycle, Université de Rouen, 1984.
- Poulet-Malassis et Corneille Blessebois, *notes bibliographiques*, Marners, Fleury et Dangin, 1883.
- Rémy, Gabriel, *Un Précieux de Province. René Le Pays (sa vie, ses œuvres et son milieu)*, Paris, Association des étudiants de doctorat, 1925.
- Rochas, Adolphe, *Extrait de la biographie du Dauphiné. Guy Allard, sa vie et ses ouvrages*, Paris, Charavay, 1854.
- Roman, J., *Bibliographie de l'œuvre généalogique de Guy Allard*, Grenoble, 1905.

- Saulnier, Frédéric, *Notice sur René le Pays*, Rennes, A. Marteville et Lefas, 1853.
- Talbot, Albert, *Les théories de Boisguilbert et leur place dans l'histoire des doctrines économiques*, New York, B. Franklin, 1971 [1903].
- Venesoen, Constant, *Études sur la littérature féminine au XVII^e siècle : Mademoiselle de Gournay, Mademoiselle de Scudéry, Madame de Villedieu, Madame de Lafayette*, Birmingham, Summa Publications, 1990.
- Vincent, Monique, « Le Mercure Galant et son public féminin », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, fasc. 1-2, 1979, p. 76-85.
- Vincent, Monique, « Le Mercure Galant, témoin des pouvoirs de la femme du monde », *XVII^e siècle*, juillet-septembre 1984, p. 241-248.
- Vincent, Monique, *Donneau de Visé et le Mercure Galant*, Paris, Aux amateurs de livres, 1987.
- Virieux, M., « Le Dauphinois Guy Allard polygraphe provincial (1635-1716) », *Les Provinciaux sous Louis XIV*, Marseille, n° 101, 1975, p. 101-107.
- Virmaux, Odette, *Les héroïnes romanesques de Madame de La Fayette*, Paris, Klincksieck, 1981.
- Winn, Colette H. et Donna Kuizenga (dir.), *Women Writers in pre-revolutionary France : strategies of emancipation*, New York / London, Garland pub., 1997.
- Woodbridge, Benjamin Mather, *Gatien de Courtilz, Sieur du Verger. Étude sur un précurseur du roman réaliste en France*, Baltimore, John Hopkins Press, 1925.

LA NOUVELLE COMME GENRE LITTÉRAIRE :

A) SOURCES :

- Bellegarde, abbé Morvan de, *Lettres curieuses de littérature et de morale*, Paris, Guignard, 1702.
- Boileau-Despréaux, Nicolas, *Dialogue des héros de roman*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1966 [1688].
- Charnes, Jean-Antoine de, *Conversations sur la critique de la Princesse de Clèves*, Tours, Éd. de l'Université de François-Rabelais, 1973 [1679].

Du Plaisir, le sieur, *Sentimens sur les Lettres, et sur l'Histoire avec des scrupules sur le stile*, Genève, Droz, 1975 [1683].

Huet, Pierre Daniel, *Lettre-traité de Pierre-Daniel Huet sur l'origine des romans*, Paris, Nizet, 1971, [1669].

Lenglet-Dufresnoy, Gordon de Percel, *De l'usage des romans où l'on fait voir leur utilité et leurs différents caractères. Avec une bibliothèque des romans...*, 2 vol., Amsterdam, Poilras, 1734.

Sorel, Charles, *La bibliothèque française*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1664].

Sorel, Charles, *De la connaissance des bons livres*, Roma, Bulzoni, 1974 [1671].

Valincour, Jean-Baptiste Henri du Troussel, sieur de, *Lettres à Mme la marquise *** sur le sujet de La Princesse de Clèves*, Tours, Éd. de l'Université François-Rabelais, 1972 [1678].

B) ÉTUDES :

Adam, Antoine, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, Paris, Domat, 1948-1956, vol. 1, p. 397-423, vol. 2, p. 140-145, vol. 4, p. 172-180.

Adam, Antoine, éd., *Romanciers du XVII^e siècle : Sorel, Scarron, Furetière, Madame de Lafayette*, Paris, Gallimard, 1958.

Baldner, Ralph Willis, *Bibliography of the Seventeenth Century French Prose Fiction*, New York, Columbia University Press, 1967.

Berger, Günter, « Préfaces et vérité : la théorie romanesque du XVII^e siècle entre la contrainte à l'apologie et la tentation de l'histoire », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, XVIII, n° 35, p. 275-282.

Berger, Günter, *Pour et contre le roman. Anthologie du discours théorique sur la fiction narrative en prose du XVII^e siècle*, Paris / Seattle / Tübingen, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1996.

Boggio Quallio, Elena, « La structure de la nouvelle classique de Jacques Yver à Jean-Pierre Camus », *L'automne de la Renaissance*, Paris, Vrin, 1981, p. 209-218.

Boursier, Nicole, *Le centre et la circonférence. Essai sur l'objet dans la nouvelle classique*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1983.

Charbonneau, Frédéric et Réal Ouellet (dir.), *Anthologie de la nouvelle du XVII^e siècle*, Québec, L'instant même, 2000.

- Chklovski, Victor, « La construction de la nouvelle et du roman », *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, 1965, p. 170-196.
- Chupeau, Jacques, « La réception du roman historique sous Louis XIV », *Œuvres et Critiques*, vol. 12, 1987, p. 63-75.
- Collinet, Jean-Pierre et Jean Serroy, *Romanciers et conteurs du XVII^e siècle*, Paris, Ophrys, 1975.
- Coulet, Henri, *Le roman jusqu'à la révolution*, Paris, Armand Colin, 1991.
- Coulet, Henri, *Idées sur le roman. Textes critiques sur le roman français. XII-XX^e siècle*, Paris, Larousse, 1992.
- Dallas, Dorothy Frances, *Le roman français de 1660 à 1680*, Genève, Slatkine Reprints, 1977 [1932].
- Delhez-Sarlet, Claudette, « La Princesse de Clèves : roman ou nouvelle ? », *Romanische Forschungen*, t. LXXX, n° 1, 1968, p. 53-85 ; n° 2-3, p. 220-238.
- Delhez-Sarlet, Claudette, « Dans les *Sentiments* de Du Plaisir (1683), un enjeu de la nouvelle poétique du roman : l'émergence du personnage romanesque moderne », *De la mort de Colbert à la révocation de l'Édit de Nantes : un monde nouveau ?*, Actes du XIV^e colloque du C.M.R. 17, Marseille, 1985, p. 149-159.
- Deloffre, Frédéric, *La nouvelle française à l'âge classique*, Paris, Didier, 1968.
- Démoris, René, *Le roman à la première personne*, Paris, Armand Colin, 1975.
- Démoris, René, « Aux origines de l'homme historique : le croisement, au XVII^e siècle, du roman et de l'histoire », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, n° 15, 1983, p. 23-41.
- Dotoli, Giovanni, *Littérature et société en France au XVII^e siècle*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1991.
- Dubuis, Roger, « La genèse de la nouvelle en France au Moyen Âge », *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*, mars 1966, n° 18, p. 9-19.
- Dubuis, Roger, *Les cent nouvelles nouvelles et la tradition de la nouvelle en France au Moyen Âge*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1973.
- Dubuis, Roger, « Le mot nouvelle au Moyen Âge : de la nébuleuse au terme générique », *La nouvelle. Définitions, transformations*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1990, p. 13-26.

- Engel, Vincent et Michel Guissard (dir.), *La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres du Moyen Âge à nos jours*, Louvain-la-neuve, Quorum, 1997.
- Gevrey, Françoise, « L'enfance du héros dans la nouvelle classique », *Littératures Classiques*, n° 14, 1991, p. 151-159.
- Godenne, René, « L'association nouvelle petit-roman entre 1650 et 1750 », *Cahiers de l'Association Internationale d'Études Françaises*, n° 18, 1966, p. 67-78.
- Godenne, René, « Comment appeler un auteur de nouvelles ? », *Romanic Review*, 1967, vol. LVIII, I, p. 38-43.
- Godenne, René, *Histoire de la nouvelle française aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Genève, Droz, 1970.
- Godenne, René, *Études sur la nouvelle française*, Genève, Slatkine, 1985.
- Godenne, René, « État présent de l'étude sur la nouvelle française du XVII^e siècle (1977-1994) », *La guirlande di Cecilia. Studi in onore di Cecilia Rizza*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1997, p. 343-351.
- Guichemerre, Roger, éd., *Dom Carlos et autres nouvelles françaises du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1995.
- Hainsworth, G., *Les Novelas Exemplares de Cervantes en France au XVII^e siècle. Contribution à l'étude de la nouvelle en France*, Paris, Honoré Champion, 1933.
- Hipp, Marie-Thérèse, *Mythes et réalités. Enquêtes sur le roman et les mémoires (1660-1700)*, Paris, Klincksieck, 1976.
- Hourcade, Philippe, « Du Plaisir et les problèmes du roman : esquisse de l'expérience littéraire d'un écrivain vers 1683 », *XVII^e siècle*, n° 96, 1972, p. 55-71.
- Hubert, J. D., « Les nouvelles françaises de Sorel et Segrais », *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*, mars 1966, n° 18, p. 31-40.
- Hunter-Chapco, Ellen J., *Theory and practice of the "petit roman" in France (1656-1683) : Segrais, Du Plaisir, Madame de Lafayette*, Regina, University of Regina, 1978.
- Keller, Edwidge, *Poétique de la mort dans la nouvelle classique (1660-1680)*, Paris, Honoré Champion, 1999.

- Lajarte, Philippe de, « Des nouvelles de Marguerite de Navarre à *La Princesse de Clèves* : notes sur quelques transformations de l'écriture narrative de la Renaissance à l'Âge classique », *Nouvelle Revue du XVI^e siècle*, 1988, n° 6, p. 45-56.
- Léonard, Monique, « Les dits aux origines de la nouvelle », *La nouvelle. Définitions, transformations*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1990, p. 29-42.
- Lever, Maurice, *La fiction narrative en prose au XVII^e siècle. Répertoire bibliographique du genre romanesque en France (1600-1700)*, Paris, C.N.R.S., 1976.
- Lever, Maurice, *Le roman français au XVII^e siècle*, Paris, PUF, 1981.
- Magendie, Maurice, *Le roman français au XVII^e siècle de l'Astrée au Grand Cyrus*, Paris, Droz, 1931.
- Mortier, Roland, « La fonction des nouvelles dans le *Roman Comique* », *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*, mars 1966, n° 18, p. 41-51.
- Pech, Thierry, *Contre le crime. Droit et littérature sous la Contre-Réforme : Les histoires tragiques (1559-1644)*, Paris, Honoré Champion, 2000.
- Pérouse, Gabriel-André, *Nouvelles françaises du XVI^e siècle : images de la vie du temps*, Genève, Droz, 1977.
- Picard, Raymond (dir.), *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997.
- Pizzorusso, Arnaldo, *La poetica del romanzo in Francia, 1660-1685*, Rome, Sciascia, 1962.
- Puzin, Claude, *Le roman et la nouvelle au XVII^e siècle*, Paris, Nathan, 1983.
- Raynal, Marie-Aline, *Le talent de Madame de La Fayette. La nouvelle française de Segrain à Madame de La Fayette*, Genève, Slatkine Reprints, 1978.
- Reynier, Gustave, *Le roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, Armand Colin, 1908.
- Reynier, Gustave, *Le roman réaliste au XVII^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1914].
- Robic De Baecque, Sylvie, *Le salut par l'excès. Jean-Pierre Camus (1608-1652), la poésie d'un évêque romancier*, Paris, Honoré Champion, 1999.
- Le roman historique*, numéro spécial de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 3-4, 1975.

Le roman au XVII^e siècle, numéro spécial de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 3-4, 1977.

Romanciers du XVII^e siècle, numéro spécial de la revue *Littératures Classiques*, n° 15, octobre 1991.

Sanz, Amelia, « La nouvelle historique entre deux siècles : fondement d'une narrativité », *XVII^e siècle*, n° 198, janvier-mars 1998, p. 151-165.

Serroy, Jean, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVII^e siècle*, Paris, Minard, 1981.

Sgard, Jean, *Le roman français à l'âge classique 1600-1800*, Paris, Librairie générale française, 2000.

Varga Kibédi, Aron, « Pour une définition de la nouvelle à l'époque classique », *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*, mars 1966, n° 18, p. 53-65.

Verdier, Gabrielle, « Ceci n'est pas un roman, Authorial Discourse in early Seventeenth Century short fiction and the boundaries of the nouvelle », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, vol. 16, n° 30, 1989, p. 142-157.

Verdier, Gabrielle, « Masculin / féminin. La réécriture de l'histoire dans la nouvelle Historique », *La naissance du roman en France*, Seattle / Tübingen, *Papers on French Seventeenth Century Literature*, 1990, p. 39-54.

Vincent, Monique, éd., *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996.

Wetzel, Hermann H., « Éléments socio-historiques d'un genre littéraire : l'histoire de la nouvelle jusqu'à Cervantes », *La nouvelle française à la Renaissance*, Genève, Slatkine, 1981, p. 41-78.

Williams, Ralph Coplestone, *Bibliography of the Seventeenth Century Novel in France*, London, Holland Press, 1964.

LE SAVOIR SUR LES PASSIONS :

A) SOURCES :

Aquin, saint Thomas d', *Summa theologiae*, Paris, Cerf, 1984.

Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Vrin, 1959.

- Aristote, *De l'âme*, Paris, Belles Lettres, 1966.
- Aristote, *Rhétorique*, Paris, Belles Lettres, 1967-1980.
- Arnauld, Antoine et Pierre Nicole, *La logique ou l'art de penser*, Paris, Flammarion, 1970 [1662].
- Augustin, saint, évêque d'Hippone, *La cité de Dieu*, Paris, Garnier, 1957.
- Augustin, saint, évêque d'Hippone, *Confessions*, Paris, Gallimard, 1993.
- Balzac, Guez, *Les entretiens*, 2 vol., Paris, Didier, 1972 [1657].
- Bary, René, *La rhétorique françoise ; où l'on trouve de nouveaux exemples sur les passions et sur les figures*, Paris, Le Petit, 1659, in-12, 423 p.
- Bauny, Étienne, *La somme des péchez qui se commettent en tous estats, de leurs conditions et qualitez*, Paris, Soly, 1634, in-8°.
- Bouhours, Dominique, *Les entretiens d'Ariste et d'Eugène*, Paris, Armand Colin, 1962 [1671].
- Bouhours, Dominique, *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, Toulouse, Université de Toulouse, 1988 [1687].
- Boyvin du Vauroüy, Henri de, (trad.), *La physionomie, ou des indices que la nature a mis au corps humain, par où l'on peust découvrir les Mœurs et les inclinations d'un chacun*, Paris, T. de Bray, 1635, in-8°.
- Camus, Jean-Pierre, *Traité des passions de l'âme*, dans *Les diversitez*, t. IX, Paris, Chappelet, 1613-1618, in-8°.
- Caussin, Nicolas, *La cour sainte, ou l'institution chrestienne des grands, avec des exemples de ceux qui dans les cours ont fleury dans la sainteté*, Paris, Chappelet, 1624, in-8°, 800 p.
- Chalesme De, *L'homme de qualité ou les moyens de vivre en homme de bien et en homme du Monde*, Paris, A. Pralard, 1671, in-12, 254 p.
- Charron, Pierre, *De la sagesse*, Paris, Fayard, 1986 [1601].
- Cicéron, *De oratore*, Paris, Belles Lettres, 1971.
- Coëffeteau, Nicholas, *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, Paris, Cramoisy, 1620, in-8°, 651 p.

- Courtin, Antoine de, *Nouveau traité de civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens*, Paris, H. Josset, 1671, in-12, 175 p.
- Courtin, Antoine de, *Suite de la civilité françoise, ou, Traité du point d'honneur, et des règles pour converser et se conduire sagement avec les incivils et les fâcheux*, Paris, A. Josset, 1675, in-12, 357 p.
- Cureau de la Chambre, Marin, *Les caractères des passions*, 5 vol., Paris, I. d'Allin, 1660-1662 [1640], in-4°.
- Cureau de la Chambre, Marin, *L'art de connoistre les hommes*, Paris, I. d'Allin, 1662, [1659], in-16, 471 p.
- Descartes, René, *Les passions de l'âme*, Paris, Vrin, 1966 [1649].
- Du Bosc, Jacques, *L'honneste femme*, Paris, P. Billaine, 1632, in-8°, 347 p.
- Du Vair, Guillaume, *De la sainte philosophie. Philosophie morale des stoïques*, Paris, Vrin, 1945 [1625].
- Faret, Nicolas, *L'honneste homme ou l'art de plaire à la cour*, Paris, T. du Bray, 1630, in-4°, 268 p.
- Grenaille, François de, *L'honnête fille où dans le premier livre il est traité de l'esprit des filles*, Paris, Honoré Champion, 2003 [1640].
- Grenaille, François de, *L'honneste fille*, 3 vol., Paris, J. Paslé, T. Quinet et A. de Sommaville, 1639-1640, in-4°.
- Grenaille, François de, *L'honneste garçon, ou l'art de bien élever la noblesse à la vertu, aux sciences et à tous les exercices convenables à sa condition*, 2 parties en 1 vol., Paris, Quinet, 1642, in-4°.
- Lactance, *De ira Dei / De la colère de Dieu*, Paris, Cerf, 1982.
- La Framboisiere, Nicolas Abraham, sieur de, *Les œuvres*, 2 vol., Paris, Veuve Marc Orry, 1613, in-4°.
- Lamy, Bernard, *La rhétorique ou l'art de parler*, Paris, Pralard, 1688, in-12, 380 p.
- La Mesnardière, Hippolyte-Jules Pilet de, *Raisonnemens de Mesnardiere, conseiller et medecin de son Altesse Royale sur la nature des esprits qui servent aux sentimens*, Paris, J. Camusat, 1638, in-12, 162 p.
- Le Brun, Charles, *L'expression des passions et autres conférences. Correspondance*, Paris, Dédale, Maisonneuve et Larose, 1994 [1698].

- Le Brun, Charles, *Expressions des passions de l'Ame. Représentées en plusieurs testes gravées d'après les desseins de feu Monsieur Le Brun Premier Peintre du Roy*, Paris, Aux amateurs de livres, 1990 [1727].
- Le Faucheur, Michel, *Traitté de l'action de l'orateur, ou de la prononciation et du geste*, Paris, A. Courbé, 1657, in-12, 243 p.
- Le Grand, Antoine, *Les caractères de l'homme sans passions selon les sentimens de Senèque*, Paris, Compagnie des librairies, 1663 [1655], in-12, 342 p.
- Le Moyne, Pierre, *Les peintures morales ou les passions représentées par tableaux, par caractères, et par questions nouvelles et curieuses*, 2 vol., Paris, Cramoisy, 1640-43, in-4°.
- Lesclache, Louis de, *L'art de discourir des passions, des biens, et de la charité, ou une méthode facile pour découvrir les avantages qu'on peut recevoir de l'ordre des choses*, Paris, Rondet, 1665, in-12, 252 p.
- Malebranche, Nicolas le père, *De la recherche de la vérité*, Paris, Vrin, 1945 [1675].
- Malebranche, Nicolas le père, *Conversations chrétiennes, X*, dans *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Vrin, 1994 [1677].
- Méré, Antoine Gombaud chevalier de, *Conversations*, dans *Œuvres complètes du Chevalier de Méré*, Paris, Fernand Roches, 1930 [1668].
- Montaigne, Michel de, « De la colère », *Essais II*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1989, ch. XXXI.
- Nicole, Pierre, « Traité de la connaissance de soi-même », *Essais de morale contenus en divers traités sur plusieurs devoirs importants*, vol. 3, Paris, Guillaume Des Prez, 1672, in-12, 462 p.
- Papin, Nicolas, *Considérations sur le traité de Mr Descartes, des Passions de l'Ame*, Paris, S. Piget, 1652, in-8°, 172 p.
- Platon, *République*, Paris, Belles Lettres, 1948.
- Plutarque, *Œuvres morales*, Paris, Belles Lettres, 1972.
- Quintilien, *Institution oratoire*, Paris, Belles Lettres, 1975-1978.
- Ripa, Cesare, *Iconologie ou explication nouvelle de plusieurs images, emblèmes, et autres figures hieroglyphes des vertus, des vices, des arts, des sciences, des causes naturelles, des humeurs différentes, et des passions humaines*, Paris, Aux amateurs de livres, 1989 [1636].

Sales, saint François, év. de Genève, *Introduction à la vie dévote*, Paris, Seuil, 1995 [1609].

Sales, saint François, év. de Genève, *Traicté de l'amour de Dieu*, 2 vol., Lyon, Pierre Rigaud, 1616, in-8°.

Senault, Jean-François, *De l'usage des passions*, Paris, Fayard, 1987 [1641].

Sénèque, *Dialogues. De ira / De la colère*, t. I, Paris, Belles Lettres, 1922.

Urfé, Honoré d', *Les épîtres morales et amoureuses*, Genève, Slatkine Reprints, 1973 [1608].

Vivès, Juan Luis, *De anima et vita*, Torini, Bottega d'Erasmus, 1963.

B) ÉTUDES :

Albert, Metchthild, « L'éloquence du corps. Conversation et sémiotique corporelle au siècle classique », *Germanish-Romanische Monatsschrift*, n° 39, 1989, p. 156-179.

Aubenque, Pierre, « Sur la définition aristotélicienne de la colère », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, juillet-septembre, 1957, p. 300-317.

Aucante, Vincent, « La démesure apprivoisée des passions », *XVII^e siècle*, n° 213, octobre-décembre 2001, p. 613-630.

Auerbach, Erich, *Le culte des passions. Essais sur le XVII^e siècle français*, Paris, Macula, 1998.

Bénichou, Paul, *Morales du grand siècle*, Paris, Gallimard, 1948.

Bertaud, Madeleine, *La jalousie dans la littérature au temps de Louis XIII. Analyse littéraire et histoire des mentalités*, Genève, Droz, 1981.

Beyssade, J.-M., « La classification cartésienne des passions », *Revue Internationale de Philosophie*, n° 146, 1983, p. 278-287.

Billacois, François, *Le duel dans la société française des XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, EHESS, 1986.

Bray, René, *La formation de la doctrine classique en France*, Paris, Nizet, 1951.

Bury, Emmanuel, *Littérature et politesse. L'invention de l'honnête homme 1580-1750*, Paris, PUF, 1996.

- Cavaillé, Jean-Pierre, *Dis/simulations : Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto : religion, morale et politique au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002.
- Courtine, Jean-Jacques, « Corps, regard, discours. Typologies et classifications dans les physiognomonies de l'âge classique », *Langue française*, n° 74, mai 1987, p. 108-128.
- Courtine, Jean-Jacques et Claudine Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions (du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle)*, Paris, Rivages, 1988.
- Cuénin, Micheline, *Le duel sous l'Ancien Régime*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982.
- Cusson, Maurice, *La vengeance*, Montréal, École de criminologie, 1985.
- Dandrey, Patrick, « La physiognomonie comparée à l'âge classique », *Revue de synthèse*, n° 109, janvier-mars 1983, p. 5-27.
- Dandrey, Patrick, « Un tardif blason du corps animal : résurgences de la physiognomonie comparée au XVII^e siècle », *XVII^e siècle*, n° 153, oct-déc., 1986, p. 351-370.
- Darmon, A., *Les corps immatériels. Esprits et images dans l'œuvre de Marin Cureau de la Chambre*, Paris, Vrin, 1966.
- Debaisieux, Martine et Gabrielle Verdier (dir.), *Violence et fiction jusqu'à la Révolution. Travaux du IX^e colloque international de la SATOR (Milwaukee — Madison, septembre 1995)*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1998.
- Desjardins, Lucie, « Dévoiler l'intime : la savante éloquence des passions au XVII^e siècle », *Érudition et passion dans les écritures de l'intime*, Québec, Nota Bene, 1999, p. 169-181.
- Desjardins, Lucie, *Le corps parlant : savoirs et représentations des passions au XVII^e siècle*, Sainte-Foy / Paris, Presses de l'Université Laval / L'Harmattan, 2001.
- Doranlo, Robert, *La médecine au XVII^e siècle, Marin Cureau de La Chambre, médecin et philosophe*, Paris, s.é., 1939.
- Dumonceaux, Pierre, *Langue et sensibilité au XVII^e siècle : l'évolution du vocabulaire affectif*, Genève, Droz, 1975.
- Ekman, Paul, *Emotion in the human face*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

- Elias, Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.
- Elias, Norbert, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.
- Elias, Norbert, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985.
- Fillion-Lahille, Janine, *Le De ira de Sénèque et la philosophie stoïcienne des passions*, Paris, Klincksieck, 1984.
- Foucault, Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
- Foucault, Michel, « La société punitive », *Dits et écrits*, t. II, Paris, Gallimard, 1994.
- Forsyth, Elliott, *La tragédie française de Jodelle à Corneille (1553-1640) : le thème de la vengeance*, Paris, Nizet, 1962.
- Fumaroli, Marc, *L'âge de l'éloquence, rhétorique et "res literaria" de la Renaissance au seuil de l'âge classique*, Genève, Droz, 1980.
- Gilson, E., « Descartes, Harvey et la scolastique », *Études sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien*, Paris, Vrin, 1984.
- Girard, René, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.
- Goubert, Pierre et Daniel Roche, *Les Français et l'Ancien Régime*, 2 vol., Paris, Armand Colin, 1984.
- Greimas, Algirdas Julien, « De la colère : étude de sémantique lexicale », *Du sens II : essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1983, p. 225-245.
- Hazard, Paul, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, Gallimard, 1968.
- Hénaff, Marcel, « La dette de sang et l'exigence de justice », *Comprendre pour agir : violences, victimes et vengeances*, Paris, L'Harmattan / Presses de l'Université Laval, 2000, p. 31-64.
- Janet, P., *Les passions et les caractères dans la littérature du XVII^e siècle*, Paris, 1888.
- Kambouchner, Denis, « Passion », *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, PUF, 1996.
- Kambouchner, Denis, *L'homme des passions : commentaires sur Descartes*, 2 vol., Paris, Albin Michel, 1995.

- Korichi, Mériam, éd., *Les passions*, Paris, Garnier-Flammarion, 2000.
- Kuizenga, Donna, « Sign of His Time : The Problem of Discourse in Marin Cureau de la Chambre », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, 10.18, 1983, p. 199-212.
- Kuizenga, Donna, « Painting the Passions : Moral Treatise and Worldly Audience in Pierre Lemoyne's *Les peintures morales* », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, 13, 1986, p. 39-52.
- Kuizenga, Donna, « Once More with Feeling : Rhetorics of Passions », *Cahiers du dix-septième*, 5.1, 1991, p. 41-57.
- Kuizenga, Donna, « Mixed Media : Word and Image in *Les peintures morales* », *EMF : Studies in Early Modern France*, vol. 1, *Word and Image*, Charlottesville, Rookwood Press, 1994, p. 76-89.
- Lamarche-Vadel, Gaëtane, *De la duplicité : les figures du secret au XVII^e siècle*, Paris, La différence, 1994.
- Le Breton, David, *Les passions ordinaires : anthropologie des émotions*, Paris, Armand Colin, 1998.
- Lefevre, Roger, « La méthode cartésienne et les passions », *Revue de Sciences Humaines*, n° 36, 1971, p. 283-301.
- Levi, Anthony, *French Moralists. The Theory of the Passions 1585-1649*, Oxford, Clarendon Press, 1964.
- Lyons, J. D., « Rhétorique du discours cartésien », *Cahiers de Littérature du XVII^e siècle*, n° 8, 1986, p. 125-145.
- Magendie, Maurice, *La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVII^e siècle, de 1660 à 1660*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1925].
- Mathieu-Castellani, Gisèle, *La rhétorique des passions*, Paris, PUF, 2000.
- Méchoulan, Éric, *Le corps imprimé : essai sur le silence en littérature*, Montréal, Balzac, 1999.
- Méchoulan, Éric, « La dette et la loi : considérations sur la vengeance », *Littératures Classiques*, n° 40, 2000, p. 275-294.
- Méchoulan, Éric (dir.), *La vengeance dans la littérature de l'Ancien Régime*, Montréal, Paragraphes, Université de Montréal, 2000.

- Merlin-Kajman, Hélène, *L'absolutisme dans les lettres et la théorie des deux corps : passions et politique*, Paris, Honoré Champion, 2000.
- Meyer, Michel, *Le philosophe et les passions*, Paris, Librairie générale française, 1991.
- Meyer, Michel, *Les passions ne sont plus ce qu'elles étaient*, Paris, Librairie générale française, 1991.
- Monnoyer, Jean-Maurice, « La pathétique cartésienne », dans René Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, Gallimard, 1988, p. 11-135.
- Montagu, Jennifer, *The Expression of the Passions. The Origin and Influence of Charles Le Brun's* Conférence sur l'expression générale et particulière, New Haven / London, Yale University Press, 1994.
- Pachet, Pierre (dir.), *La colère. Instrument des puissants, arme des faibles*, Paris, Autrement, 1997.
- Pierre, Robert, *La colère selon saint Thomas d'Aquin*, Montréal, Université de Montréal, 1967.
- Plantié, Jacqueline, *La mode du portrait littéraire en France (1641-1681)*, Paris, Honoré Champion, 1994.
- Riese, Walter, *La théorie des passions à la lumière de la pensée médicale du XVII^e siècle*, Bale / Suisse / New York, Karger, 1965.
- Salazar, Philippe-Joseph, *Le culte de la voix au XVII^e siècle. Formes esthétiques de la parole à l'âge de l'imprimé*, Paris, Honoré Champion, 1995.
- Schwager, Raymond, « Pour une théologie de la colère de Dieu », *Colloque de Cerisy. Violence et vérité. Autour de René Girard*, Paris, Grasset, 1985, p. 59-68.
- Souchon, Henri, « Descartes et Le Brun. Étude comparée de la notion cartésienne des signes extérieurs et de la théorie de l'expression de Charles Le Brun », *Études philosophiques*, n° 4, 1980, p. 427-459.
- Starobinski, J., « Le passé des passions. Textes médicaux et commentaires », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 21, printemps 1980, p. 51-77.
- Taton, René, *Histoire générale des sciences*, t. II, *La science moderne*, Paris, PUF, 1958.

Thérien, Gilles, « Le schéma des passions et la passion des schémas », *Action, passion, cognition d'après A. J. Greimas*, Québec / Limoges, Nuit Blanche / Presses Universitaires de Limoges, 1997.

Van Delf, Louis, « Physiognomonie et peinture de caractère : G.B. della Porta, Le Brun et La Rochefoucauld », *L'esprit créateur*, printemps 1986, p. 43-52.

Van Delf, Louis, *Littérature et anthropologie. Nature humaine et caractère à l'âge classique*, Paris, PUF, 1993.

Van Delft, Louis, *Caractères et passions au XVII^e siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1998.

Verdier, Raymond, *La vengeance : études d'ethnologie, d'histoire et de philosophie*, 4 vol., Paris, Cujas, 1980.

Vincent, Jean-Didier, *Biologie des passions*, Paris, Odile Jacob, 1986.

Zenger, Erich, *A God of Vengeance ? : understanding the Psalms of divine wrath*, Louisville, Westminster John Knox Press, 1996.

Zobermann, Pierre, « Le langage des passions », *Semiotica*, 1984, vol. 51, 1-3, p. 101-114.

LITTÉRATURE ET MÉTHODE :

Ariès, Philippe et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 3, Paris, Seuil, 1986.

Auerbach, Erich, *Mimésis : la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, 1968.

Barthes, Roland, « Histoire ou littérature ? », *Sur Racine*, Paris, Seuil, 1963, p. 147-167.

Béhar, Henri et Roger Fayolle, éd., *L'histoire littéraire aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 1990.

Bénichou, Paul et al., *L'histoire comme genre littéraire*, Paris, Corti, 1989.

Beugnot, Bernard, « *Historia literaria* et histoire littéraire », *Rivista di letteratura moderna e comparate*, vol. XXXI, n° 4, oct.-déc. 1983, p. 305-321.

Chartier, Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987.

- Chartier, Roger, « Loisir et sociabilité : lire à haute voix dans l'Europe Moderne », *Littératures Classiques*, n° 12, janvier 1990, p. 127-147.
- Chartier, Roger, « George Dandin, ou le social en représentation », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Paris, Armand Colin, Mars-Avril, 1994, n° 2, p. 277-309.
- Chartier, Roger, *Culture écrite et société : l'ordre des livres XIV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1996.
- Chartier, Roger, *Au bord de la falaise : l'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998.
- Chartier, Roger (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Rivages, 1985.
- Chartier, Roger (dir.), *Histoire de la lecture : un bilan des recherches*, Paris, IMEC, 1995.
- Chatelain, Jean-Marc, *La bibliothèque de l'honnête homme. Livres, lecture et collections en France à l'âge classique*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2003.
- Delfau, Gérard et Anne Roche, *Histoire, littérature : histoire et interprétation du fait littéraire*, Paris, Seuil, 1977.
- Defrance, Anne et Éric Méchoulan, « L'art de tourner court : conte, nouvelle et périodisation au XVII^e siècle », *Littératures Classiques*, n° 34, automne 1998, p. 173-189.
- Denis, Delphine, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2001.
- Dumonceau, Pierre, « La lecture à haute voix des œuvres littéraires au XVII^e siècle : modalités et valeurs », *Littératures Classiques*, n° 12, janvier 1990, p. 117-125.
- Febvre, Lucien Paul Victor, *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1953.
- Febvre, Lucien Paul Victor, *Pour une histoire à part entière*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1962.
- Foucault, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- Fumaroli, Marc (dir.), *Le statut de la littérature : mélanges offerts à Paul Bénichou*, Genève, Droz, 1982.

- Johaud, Christian, « Histoire et histoire littéraire », *L'histoire littéraire aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 162-175.
- Joukovsky, Françoise et Alain Niderst, *Histoire et littérature*, Paris, PUF, 1972.
- Kushner, Eva, *Renouvellements dans la théorie de l'histoire littéraire*, Ottawa, La société royale du Canada, 1984.
- Lanson, Gustave, *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1965.
- Lanson, Gustave, *Méthodes de l'histoire littéraire. Hommes et livres : études morales et littéraires*, Genève, Slatkine Reprints, 1979.
- Lukács, György, « Remarques sur la théorie de l'histoire littéraire », *Revue de l'Institut de Sociologie*, 1973, n° 3-4, p. 563-595.
- Martin, Henri-Jean, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, 2 t., Genève, Droz, 1969.
- Méchoulan, Éric (dir.), « Le sens (du) commun. Histoire, théorie et lecture de la topique », *Études françaises*, Hiver 2000, vol. 36, n° 1.
- Melançon, Robert, Élisabeth Nardout-Lafarge et Stéphane Vachon, *Le portatif d'histoire littéraire*, Montréal, Paragraphes, Université de Montréal, 1998.
- Merlin-Kajman, Hélène, *Public et littérature en France au XVII^e siècle*, Paris, Belles Lettres, 1994.
- Moisan, Clément, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, Paris, PUF, 1987.
- Moisan, Clément, *L'histoire littéraire*, Paris, PUF, 1990.
- Moisan, Clément, éd., *L'histoire littéraire. Théories, méthodes, pratique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989.
- Rohou, Jean, *L'histoire littéraire : objets et méthodes*, Paris, Nathan, 1996.
- Viala, Alain, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1985.
- Viala, Alain, « Institution littéraire, champ littéraire et périodisation : l'institution du siècle », *Littératures Classiques*, n° 34, automne 1998, p. 119-129.

ANNEXES

CLASSIFICATION DU CORPUS PAR CYCLE

Les histoires de ce temps (principalement la France contemporaine) :

Ancelin, A., *Le portrait funeste, nouvelle*, Paris, Pierre Bienfait, 1661, in-8°, 199 p.

Araspe et Simandre, nouvelle, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1672, in-8°, 225 p. et 177 p.

Aubignac, François Hédelin, abbé d', *Amelonde, histoire de nostre temps. Ou l'on void qu'une honneste femme est heureuse quand elle suit un conseil sage et vertueux*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1669, in-12, 289 p.

« Aventure de l'épée », *Mercure Galant*, Paris, novembre 1679, p. 50-73.

« Aventure de musique », *Mercure Galant*, décembre 1677, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 267-273.

« Aventure tragique d'Angers », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1681, p. 334-339.

Beaucourt, sieur de, *Les caprices de l'amour*, 2 t., Paris, Claude Barbin, 1681, in-8°, 191 p. et 236 p.

Blessebois, Paul-Alexis, *Lupanie. Histoire amoureuse de ce temps*, s.l., s.é., s.d. [1668], in-12, 120 p.

Boursault, Edme, *Artémise et Poliante, nouvelle*, Paris, René Guignard, 1670, in-12, 406 p.

Bremond, Sébastien, *L'heureux esclave ou la relation des aventures du sieur de la Martiniere, comme il fut pris par les corsaires de Barbarie et delivré ; La maniere de combattre sur mer de l'Afrique et autres particularitez*, Paris, Olivier de Varennes, 1674, in-12, 236 p.

Bridou, Jean, *Célie, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1663, in-8°, 240 p.

Charpentier, François, *Le voyage du valon tranquille, nouvelle historique à la princesse Æmilie*, s.l., s.é., 1673, in-12, 152 p.

Claude, Isaac, *Le comte de Soissons et le cardinal de Richelieu rivaux de madame la duchesse d'Elbæuf. Nouvelle galante*, Cologne, Pierre Marteau, 1690, in-12, 201 p.

Clitie, nouvelle, Paris, Claude Barbin, 1680, in-12, 206 p.

Colin, Claude, *Eraste, nouvelle : ou sont descrites plusieurs aventures amoureuses*, Paris, Estienne Loyson, 1664, in-12, 280 p.

Courtily de Sandras, Gatien de, « Le mort ressuscité », *Nouvelles amoureuses et galantes*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1678], p. 701-712.

Courtily de Sandras, Gatien de, *Nouvelles amoureuses et galantes. Contenant I. L'amant emprisonné. II. Le mort ressuscité. III. Le mary confident avec sa femme. IV. L'amoureux estrillé*, Paris, Quinet, 1678, in-12, 303 p.

Donneau de Visé, Jean, *Nouvelles nouvelles*, 3 vol., Paris, Pierre Bienfait, 1663, in-12, 319 p., 301 p. et 338 p.

Donneau de Visé, Jean, *Les diversitez galantes*, Paris, Ribou, 1664, in-12, 150-100 p.

Donneau de Visé, Jean, « L'apothicaire de qualité », *Les diversités galantes*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1664], p. 401-422.

Donneau de Visé, Jean, *L'amour échappé ou les diverses manieres d'aymer*, 3 t. en 2 vol., Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1669].

Donneau de Visé, Jean, *Les nouvelles galantes, comiques et tragiques*, 3 t. en 1 vol., Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669].

« Eugenio, nouvelle », *Mercure Galant*, t. V, Paris, 1674, p. 4-75.

Ferrand, Anne Bellinzani, dame Michel, *Histoire nouvelle des amours de la jeune Belise et de Cleante*, 3 parties en 1 vol., Paris, s.é., 1689, in-12, 168 p.

Guillot de Beaucour, Louise-Geneviève Gomes de Vasconcelle, dame, *Le mary jaloux, nouvelle*, Paris, Michel Guerout, 1688, in-12, 347 p.

« Histoire », *Le Nouveau Mercure Galant*, t. IV, Paris, juin 1677, p. 47-61.

« Histoire », *Mercure Galant*, Paris, septembre 1680, p. 77-126.

« Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1681, p. 151-184.

- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mai 1681, p. 99-142.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juillet 1681, p. 78-112.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, août 1681, p. 203-237.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, septembre 1681, p. 226-260.
- « Histoire », *Mercure Galant*, novembre 1681, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 486-495.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1682, p. 31-53.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1682, p. 209-258.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1682, p. 217-233.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mai 1682, p. 71-101.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1682, p. 313-322.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1682, p. 169-190.
- « Histoire », *Mercure Galant*, mars 1683, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 281-297.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mai 1683, p. 215-227.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1683, p. 41-73.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1684, p. 120-150.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1684, p. 195-218.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1684, p. 228-240.
- « Histoire », *Mercure Galant*, août 1684, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 211-219.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1685, p. 258-282.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1685, p. 108-126.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, août 1685, p. 196-205.

- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, février 1686, p. 98-129.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1686, p. 127-136.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1687, p. 231-257.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, janvier 1688, p. 140-166.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1688, p. 207-252.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Lyon, juillet 1688, p. 137-156.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Lyon, août 1688, p. 137-156.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1689, p. 182-226.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, juillet 1689, p. 237-281.
- « Histoire », *Mercure Galant*, septembre 1689, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 309-324.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1689, p. 189-228.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1690, p. 122-132.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Lyon, septembre 1690, p. 144-159.
- « Histoire », *Mercure Galant*, Paris, décembre 1690, p. 153-192.
- « Histoire de celle qui aima mieux se brûler avec son mari que de le voir infidèle », *Mercure Galant*, t. I, Paris, janvier 1672, p. 92-109.
- « Histoire de la belle morte d'amour », *Mercure Galant*, février 1678, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 471-476.
- « Histoire de la fausse provençale », *Le Nouveau Mercure Galant*, t. VII, Paris, septembre 1677, p. 15-43.
- « Histoire de la veuve et de Mr. de la Forest », *Le Nouveau Mercure Galant*, t. V, Paris, juillet 1677, p. 173-190.
- « Histoire des faux cheveux », *Mercure Galant*, juin 1678, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 48-55.

« Histoire du cadran et de l'horloge d'amour », *Mercure Galant*, Paris, avril 1678, p. 306-345.

« Histoire du collier de perles », *Mercure Galant*, t. I, Paris, janvier 1672, p. 13-33.

« Histoire du val de Gallie ou de l'enfant ingrat », *Mercure Galant*, t. II, Paris, juin 1673, p. 171-185.

« Histoire singulière de deux amants calvinistes », *Mercure Galant*, février 1686, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 351-393.

« [Histoire sans titre] », *Mercure Galant*, t. II, Paris, septembre 1682, p. 88-125.

« Histoire tragique arrivée à Arles », *Mercure Galant*, mars 1680, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 394-400.

Julie, nouvelle galante et amoureuse, Paris, Estienne Loyson, 1671, in-12, 227 p.

La belle Hollandoise. Nouvelle historique, Lyon, Jacques Guerrier, 1679, in-12, 139 p.

« La belle inconstante, histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1681, p. 311-322.

La Calprenède, Madeleine, Les nouvelles ou les divertissements de la princesse Alcidiene, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1661].

« La devineresse ou les faux enchantements », *Mercure Galant*, août 1679, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 61-70.

« La dupe, nouvelle », *Mercure Galant*, t. V, Paris, 1674, p. 174-235.

« La folie, nouvelle singulière », *Mercure Galant*, t. VI, Paris, 1674, p. 141-164.

La fugitive ressuscitée. Nouvelle galante et historique, Genève, Jean-Louis Du-Four, 1688, in-12, 128 p.

« La maladie d'amour », *Le Nouveau Mercure Galant*, t. II, Paris, avril 1677, p. 21-56.

L'amant de bonne-foy, Paris, Charles de Sercy, 1672, in-8°, 350 p.

« L'amante fidèle », *Mercure Galant*, Paris, mai 1678, p. 39-67.

« L'amante infidèle, histoire », *Mercure Galant*, Paris, mars 1679, p. 99-124.

« L'amant-garde, histoire », *Mercure Galant*, Paris, juillet 1679, p. 238-267.

« L'amant réchauffé », *Mercure Galant*, avril 1678, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 88-94.

« L'amant vantoué », *Le Nouveau Mercure Galant*, t. IX, Paris, novembre 1677, p. 132-146.

La mère rivale, histoire du temps, Paris, Charles Sercy, 1672, in-8°, 234 p.

La princesse de Phaltzbourg, nouvelle historique et galante, Cologne, Pierre Marteau, 1688, in-12, 126 p.

La promenade de Livry, 2 vol., Paris, Charles Osmont, 1678, in-8°, 215 p. et 240 p.

« La ridicule prévention, histoire », *Mercure Galant*, Paris, février 1679, p. 49-94.

La Roberdiere, A. F., sieur de, *L'amant cloîtré ou les aventures d'Oronce et d'Eugenie*, Amsterdam, Daniel du Fresne, 1683, in-12, 108 p.

« La rupture, histoire », *Mercure Galant*, Paris, février 1679, p. 184-194.

« L'avarice punie, histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1680, p. 51-76.

« La vertu malheureuse, histoire », *Mercure Galant*, janvier 1678, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 463-470.

« Le double déguisement, histoire », *Mercure Galant*, Paris, février 1679, p. 159-169.

« L'échange par hazard, nouvelle », *Mercure Galant*, t. IV, Paris, 1673, p. 180-224.

« Le jaloux sans sujet, histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1679, p. 90-118.

« Le mal de mère, nouvelle », *Mercure Galant*, t. VI, Paris, 1674, p. 1-12.

« Le moineau, nouvelle », *Mercure Galant*, t. V, Paris, 1674, p. 262-267.

« Leonidas, nouvelle », *Mercure Galant*, t. IV, Paris, 1673, p. 4-106.

Le Pays, René, *Zélotyde, histoire galante*, Paris, Charles de Sercy, 1665, in-12, 203 p.

« Le soldat malgré-luy, nouvelle », *Mercure Galant*, t. V, Paris, 1674, p. 98-121.

« Le triomphe de Bélice. Galanterie pour apprendre aux dames à connaître leurs amants », *Mercure Galant*, avril 1679, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 107-127.

Les amours de la belle Julie. Histoire nouvelle, Cologne, Samuel Strausbarck, 1676, in-12, 170 p.

« Les apothicaires de Marseille, histoire », *Mercure Galant*, Paris, juin 1679, p. 9-32.

« Les apparences trompeuses, histoire », *Mercure Galant*, octobre 1677, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 5-10.

« Les apparences trompeuses, histoire », *Mercure Galant*, Paris, octobre 1679, p. 197-221.

« Les assassinats, nouvelle », *Mercure Galant*, t. VI, Paris, 1674, p. 252-267.

« Les chanoinesses, histoire », *Mercure Galant*, février 1680, dans *Anthologie des nouvelles du Mercure Galant (1672-1710)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1996, p. 95-106.

Les esprits ou le mary fourbé, nouvelle galante, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, 123 p.

Les nouveaux désordres de l'amour, nouvelle galante, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, 140 p.

Les nouveaux stratagèmes d'amour. Histoire curieuse, Amsterdam, Daniel Du Fresne, 1681, in-12, 121 p.

« Lettre d'une dame qui écrit les aventures de son amie », *Mercure Galant*, novembre 1680, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 477-485.

L'histoire d'Iris et de Dafnis, nouvelle, Paris, Claude Barbin, 1666, in-12, 159 p.

« L'infidèle puni, histoire », *Mercure Galant*, Paris, avril 1680, p. 276-283.

Mademoiselle de Benonville, nouvelle galante, Liège, Louis Montfort, 1686, in-12, 172 p.

Mailly, Louis, chevalier de, *Les disgraces des amans*, Paris, Gabriel Quinet, 1690, in-8°, 290 p.

Merville, Marquise de, *Le solitaire. Nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1677, in-12, 163 p.

Monsieur de Kervaut, nouvelle comi-galante, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, 182 p. et 239 p.

Nouvelles de l'Amérique ou le Mercure Ameriquain. Où sont contenuës trois histoires veritables arrivées en nôtre temps, Rouen, François Vaultier, 1678, in-12, 267 p.

Nouvelle ou historiette amoureuse, Paris, Charles de Sercy, 1670, in-12, 116 p.

Philicrate, nouvelle à Euralie, s.l., s.é., 1669, in-12, 53 p.

Poisson, Raymond, « Histoire d'Iris », *Les dames galantes ou la Confidence réciproque, nouvelle*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1685], p. 879-928.

Poisson, Raymond, *Les dames galantes ou la confidence reciproque, nouvelle*, 2 vol., Paris, s.é., 1685, in-12, 272 p. et 293 p.

Préchac, Jean de, *L'heroïne mousquetaire, histoire véritable*, Paris, Theodore Girard, 1677, in-12, 240 p.

Préchac, Jean de, *Le voyage de Fontaine-bleau*, Paris, La Compagnie des Marchands libraires associez, 1678, in-12, 298 p.

- Préchac, Jean de, *Le triomphe de l'amitié. Histoire galante*, Lyon, Thomas Amaulry, 1679, in-12, 103 p.
- Préchac, Jean de, *L'illustre Parisienne, histoire galante et véritable*, 2 parties, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1679 et 1690], p. 717-778.
- Préchac, Jean de, *Le gris-de-lin. Histoire galante*, Paris, Charles Osmont, 1680, in-12, 232 p.
- Préchac, Jean de, *Le voyage de la reine d'Espagne*, 2 vol., Paris, Jean Ribou, 1680, in-12, 165 p. et 173 p.
- Préchac, Jean de, *Nouvelles galantes et aventures du temps*, 2 t. en 1 vol., Paris, Compagnie des Libraires, 1680, in-12, 304 p. et 204 p.
- Préchac, Jean, *Les désordres de la Bassette, nouvelle galante*, Paris, Quinet, 1682, in-12, 192 p.
- Préfontaine, César-François Oudin, sieur de, *Le praticien amoureux. Le poete extravagant, avec l'assemblée des filous et des filles de joye. Nouvelles galantes*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1670, in-12, 153 p.
- Préfontaine, César-François Oudin, sieur de, *Les dames enlevées et les dames retrouvées. Histoire du temps, nouvelles comiques et galantes divisées en deux parties*, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1673, in-12, 384 p.
- Saint-Maurice, Robert-Alcide de Bonnecase, sieur de, *Fleurs, fleurettes et passe-temps, ou les divers caracteres de l'Amour Honneste*, Paris, Jacques Cottin, 1666, in-12, 619 p.
- Scudéry, Madeleine de, *Célinte, nouvelle première*, Paris, Nizet, 1979 [1661].
- Scudéry, Madeleine de, *La promenade de Versailles*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669].
- « Suite de l'histoire des fleurs », *Mercure Galant*, Paris, juin 1681, p. 73-88.
- Torche, Antoine, *Le chien de Boulogne ou l'amant fidelle : nouvelle galante*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1668].
- Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Lisandre, nouvelle*, dans *Œuvres complètes*, vol. 2, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1663], p. 119-129.
- Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Cléonice ou le roman galant, nouvelle*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1669].

Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Le portefeuille*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1674], p. 584-623.

Les histoires françaises du XVI^e siècle :

Bernard, Catherine, *Le comte d'Amboise, nouvelle*, dans *Œuvres*, t. I, *Romans et nouvelles*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993 [1689], p. 235-321.

Boursault, Edme, *Le prince de Condé*, dans *Dom Carlos et autres nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1995 [1675], p. 273-360.

Cotolendi, Charles, *Mademoiselle de Tournon*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1678].

La Fayette, Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, *La princesse de Montpensier*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1662], p. 361-387.

La Fayette, Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, *La princesse de Clèves*, dans *Romans et nouvelles*, Paris, Garnier, 1958 [1678], p. 241-395.

Nicandre, première nouvelle de l'inconnu, Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, 164 p.

Vaumoriere, Pierre d'Ortigue, sieur de, *Diane de France. Nouvelle historique*, Paris, Guillaume de Luyne, 1675, in-12, 255 p.

Villedieu, Marie Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Journal amoureux*, dans *Œuvres complètes*, vol. 3, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1670], p. 149-278.

Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Les désordres de l'amour*, Genève, Droz, 1970 [1675].

Les histoires françaises de l'ancienne cour :

Alix de France, nouvelle historique, Liège, Louis Montfort, 1687, in-8°, 388 p.

Boyer, Claude, *La comtesse de Candale*, 2 t. en 1 vol., Paris, Jean Ribou, 1672, in-8°, 194 p. et 275 p.

Le grand Hippomene, Paris, Claude Barbin, 1668, in-12, 297 p.

Mérovée, fils de France. Nouvelle historique, Paris, Estienne Loyson, 1678, in-12, 204 p.

Montfaucon de Villars, Nicolas-Pierre-Henri, *L'amour sans faiblesse*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, 294 p. et 441 p.

Préchac, Jean de (?), *Histoire du comte de Genevois et de mademoiselle d'Anjou*, Paris, Claude Barbin, 1664, in-8°, 129 p.

Rousseau, Michel Archard, sieur de La Valette, *Agnès, princesse de Bourgogne, nouvelle*, Cologne, s.é., 1683, in-12, 128 p.

Les histoires anglaises et écossaises :

Aulnoy, Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d', *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1690].

Boisguilbert, Pierre le Pesant de, *Marie Stuart, reyne d'Ecosse. Nouvelle historique*, 3 vol., Paris, Claude Barbin, 1675, in-12, 234 p., 239 p. et 248 p.

Curly, Sieur de, *Tideric prince de Galles, nouvelle historique*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1677, in-12, 189 p. et 199 p.

D'Argences, *La comtesse de Salisbury, ou l'ordre de la Jaretiere. Nouvelle historique*, 2 parties en 1 vol., Paris, Claude Barbin, 1682, in-12, 211 p. et 204 p.

Du Plaisir, *La duchesse d'Estramène, dans Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1682], p. 779-837.

Juvenel, Henri de, *Le comte de Richemont, nouvelle historique*, Amsterdam, Guillaume Duval, 1680, in-12, 132 p.

Le comte d'Essex, histoire angloise, 2 t. en 1 vol., Paris, Claude Barbin, 1678, in-8°, 62 p. et 52 p.

Le duc d'Alançon, Paris, Frederick du Chemin, 1680, in-12, 277 p.

Le duc de Montmouth. Nouvelle historique, Liège, Guillaume Kalcoven, 1686, in-12, 156 p.

Préchac, Jean de, *La princesse d'Angleterre, ou la duchesse reyne*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1677, in-12, 116 p. et 118 p.

Torche, Antoine, *Alfrede, reyne d'Angleterre. Nouvelle historique*, Lyon, Adam Demen, 1678, in-12, 104 p.

Les histoires portugaises, espagnoles et mauresques :

Alluis, Jacques, *Le chat d'Espagne, nouvelle*, Cologne, Pierre du Marteau, 1669, in-12, 258 p.

Bremond, Sébastien, *Le pèlerin, nouvelle*, St-Jacques de Galice, George L'Indulgent, s.d., in-12, 179 p.

Brilhac, Jean-Baptiste de, *Agnes de Castro, nouvelle portugaise*, Amsterdam, Pierre Savouret, 1688, in-12, 106 p.

Cléante ou Don Carlos, nouvelle, Paris, Thomas Jolly, 1662, in-12, 279 p.

Courtin, Antoine de, *Dom Juan d'Autriche. Nouvelle historique*, Paris, Quinet, 1678, in-12, 178 p.

Dom Sebastien, roy de Portugal. Nouvelle historique, 3 vol., Paris, Claude Barbin, 1679, in-12, 199 p., 213 p. et 235 p.

Garouville, Savinien Riflé, sieur de, *L'amant oysif, contenant cinquante nouvelles espagnoles, divisé en trois parties*, 3 vol., Paris, Estienne Loyson, 1671, in-12, 314 p., 376 p. et 360 p.

Histoire espagnole et française ou l'amour hors de saison, nouvelle galante, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, 285 p.

Histoire espagnole ou Dom Amador de Cardone, nouvelle, Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, 218 p.

Préchac, Jean, *L'ambitieuse Grenadine. Histoire galante*, Paris, Compagnie des Libraires, 1678, in-12, 166 p.

Préchac, Jean de, *Le bâtard de Navarre. Nouvelles historiques*, Paris, Thomas Guilain, 1683, in-12, 247 p.

Saint-Réal, César Vichard de, *Dom Carlos, nouvelle historique*, dans *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1997 [1672], p. 505-562.

Scudéry, Madeleine de, *Mathilde d'Aguilmar*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1667].

Les histoires italiennes :

Bernard, Catherine, *Fédéric de Sicile*, dans *Œuvres*, t. I, *Romans et nouvelles*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993 [1680], p. 65-155.

Boursault, Edme, *Le marquis de Chavigny*, Paris, Edme Martin, 1670, in-8°, 413 p.

Bremond, Sébastien, *La princesse de Monferrat. Nouvelle, contenant son histoire et les amours du comte de Saluces*, Amsterdam, Abraham Wolfgang, 1676, in-12, 336 p.

La belle Marguerite, nouvelle, Paris, Claude Barbin, 1671, in-12, 228 p.

Préchac, Jean de, *Yolande de Sicile*, 2 t. en 1 vol., Lyon, Thomas Amaulry, 1678, in-12, 135 p. et 115 p.

Préchac, Jean de, *La noble vénitienne ou la Bassette, histoire galante*, Paris, Claude Barbin, 1679, in-12, 186 p.

Préchac, Jean de, *La duchesse de Milan*, Paris, Charles Osmont, 1682, in-12, 261 p.

Préchac, Jean de, *L'illustre Genoise. Nouvelle galante*, Paris, C. Blageart, 1685, in-12, 279 p.

Préchac, Jean de, *Le prince esclave, nouvelle historique. Ou l'on voit les particularités de la dernière bataille que les Chrétiens ont gagnée contre les Turcs, la déposition du Grand Seigneur, et la manière dont Sultan Solyman qui regne aujourd'hui a été élevé sur le Trône*, Paris, Thomas Guillain, 1688, in-12, 259 p.

Les histoires de la Rome et de la Grèce antiques :

Du Moulin, *Aurélien, nouvelle héroïque*, Paris, Jean Guignard, 1670, in-12, 348 p.

Histoire d'Adelais de Bourgogne, Amsterdam, Helvigraad, 1685, in-12, 166 p.

La Roche-Guilhen, Anne de, *Les intrigues amoureuses de quelques anciens Grecs*, La Haye, Henri van Bulderen, 1690, in-12, 126 p.

Villedieu, Marie-Catherine Hortense, dite Mme de, *Portrait des faiblesses humaines*, dans *Œuvres complètes*, vol. 1, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [posthume], p. 60-89.

Les histoires danoises, allemandes et autrichiennes :

Béralde, prince de Savoye, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1672, in-12, 208 p. et 231 p.

Bernard, Catherine, *Les malheurs de l'amour. Première nouvelle. Éléonor d'Yvrée*, dans *Œuvres*, t. I, *Romans et nouvelles*, Fasano / Paris, Schena / Nizet, 1993 [1687], p. 173-217.

Histoire du prince Charles, et de l'imperatrice douairière, Cologne, Pierre Reveil, 1676, in-12, 68 p.

Rousseau, Michel Archard, sieur de La Valette, *Le comte d'Ulfeld, grand maître de Danemarck. Nouvelle historique*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, 166 p. et 140 p.

Saliez, Antoine de Salvan de, *La comtesse d'Isembourg*, Paris, Claude Barbin, 1678, in-12, 235 p.

Les histoires polonaises :

L'heureux page. Nouvelle galante, Cologne, Pierre Marteau, 1687, in-12, 144 p.

L'infidélité convaincue, ou les aventures amoureuses d'une dame de qualité, Cologne, Pierre du Marteau, 1676, in-12, 168 p.

Préchac, Jean de, *Le beau Polonois, nouvelle galante*, Lyon, Thomas Amaulry, 1681, in-12, 151 p.

Préchac, Jean de, *Le comte Tekely, nouvelle historique*, Paris, Claude Barbin, 1686, in-12, 258 p.

Rousseau, Michel Archard, sieur de La Valette, *Casimir roy de Pologne*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1679, in-12, 241 p. et 305 p.

Les histoires « africaines » (marocaines, persanes, syriennes, turques, ottomanes) :

Alcine princesse de Perse, nouvelle, Paris, Louis Josset, 1683, in-12, 92 p.

Allard, Guy, *Zizimi prince Ottoman, amoureux de Philipine-Helene de Sassenage. Histoire dauphinoise*, Grenoble, Jean Nicolas, 1673, in-12, 382 p.

Bremond, Sébastien, *Hattigé ou les amours du roy Tamaran*, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1676].

Bremond, Sébastien, *L'amoureux africain ou nouvelle galanterie*, Amsterdam, Henry et Theodore Boom, 1676, in-12, 285 p.

Cleomire, histoire nouvelle, Cologne, Pierre du Marteau, 1678, in-12, 95 p.

Des Barres, Antoine, *Irène, princesse de Constantinople. Histoire Turque*, Paris, Claude Barbin, 1678, in-8°, 260 p.

Girault de Sainville, *Philadelphie. Nouvelle égyptienne*, Paris, François Michon, 1687, in-12, 188 p.

Homaïs reyne de Tunis, Amsterdam, s.é., 1681, in-12, 120 p.

La Roche-Guilhen, Anne de, *Almanzaïde, nouvelle*, Paris, Claude Barbin, 1674, in-12, 226 p.

La Roche-Guilhen, Anne de, *Astérie ou Tamerlam*, 2 parties en 1 vol., Paris, Claude Barbin, 1675, in-12, 74 p. et 82 p.

La Roche-Guilhen, Anne de, *Le grand Scanderberg, nouvelle*, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1688].

Le Febvre, *Les amours d'Antiochus prince de Syrie, et de la reine Stratonique*, Paris, Jacques Pino, 1679, in-12, 112 p.

Les amours de Soliman Musta-Feraga, envoyé de la Porte près de sa Majesté en M. DC. LXIX, Grenoble, E.R. Dumon, 1675, in-12, 136 p.

Préchac, Jean de, *La princesse de Fez*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1681, in-12, 181 p. et 174 p.

Préchac, Jean de, *Cara Mustapha, grand vizir. Histoire contenant son élévation, ses amours dans le serail, ses divers emplois, le vray sujet qui luy a fait entreprendre le siege de Vienne, et les particularitez de sa mort*, Paris, C. Blageart, 1684, in-8°, 311 p.

Préchac, Jean de, *Le Seraskier Bacha. Nouvelle du temps, contenant ce qui s'est passé au siège de Bude*, Paris, C. Blageart, 1685, in-8°, 256 p.

Raguenet, François, *Zamire, histoire persane*, 2 parties en 1 vol., La Haye, Abraham Troyel, 1687, in-12, 234 p.

Rousseau, Michel Archard, sieur de La Valette, *Bajazet prince othoman. Nouvelle historique*, Cologne, François Foppens, in-12, 1679, 128 p.

Tachmas, prince de Perse. Nouvelle historique, arrivée sous le Sophy Séliman, aujourd'huy régnant, Paris, Estienne Loyson, 1676, in-12, 178 p.

Recueils qui mélangent divers types d'histoires :

Aulnoy, Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, Comtesse d', *Nouvelles d'Elisabeth*, 4 vol., Paris, Claude Barbin, 1674, in-12, 244 p., 284 p., 235 p. et 216 p.

Bédacier, Catherine, *Histoire des amours de Gregoire VII, du cardinal de Richelieu, de la princesse de Condé, et de la marquise d'Urfé*, Cologne, Pierre Le Jeune, 1687, in-12, 240 p.

Préchac, Jean de, *Le secret, nouvelles historiques*, Paris, Charles Osmont, 1683, in-12, 146 p.

Vanel, Jean de, *Histoire du temps ou journal galant*, s.l., s.é., s.d. [1685], in-12, 322 p.

Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Les amours des grands hommes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 2, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1670], p. 7-118.

Villedieu, Marie-Catherine Hortense Desjardins, dite Mme de, *Les annales galantes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 3, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [1671], p. 7-149.

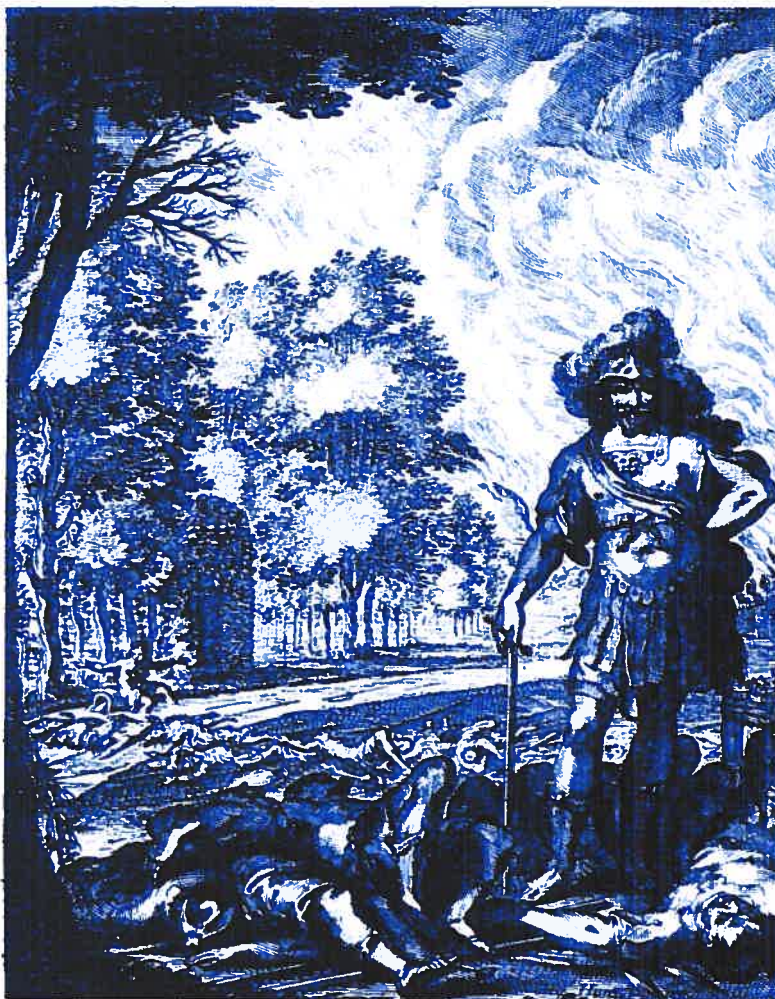


Figure 1 Tableau de la haine, de la colère et de la cruauté d'Hannibal.
Les peintures morales de Pierre Le Moyne.

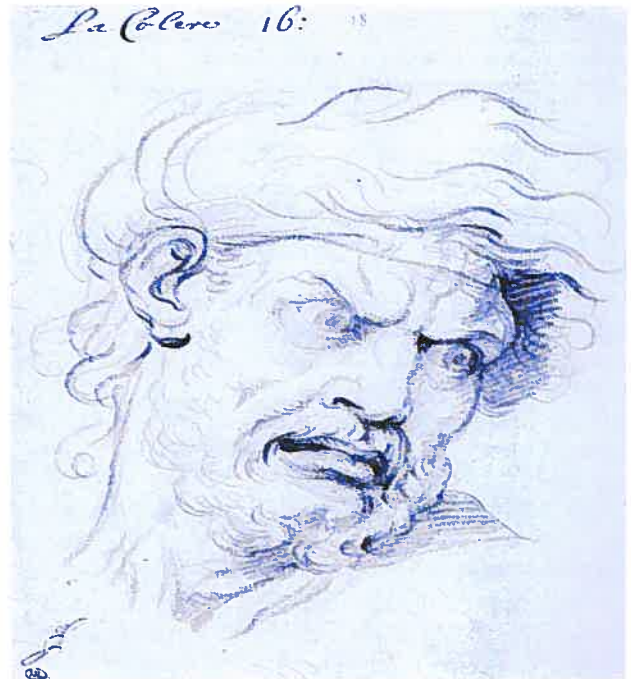
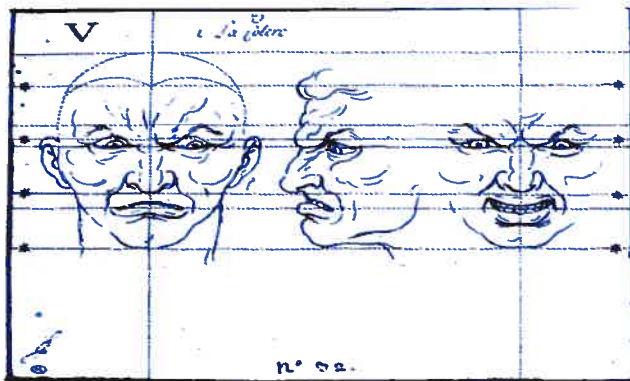


Figure 2 *Diagramme de la colère*, Charles Le Brun.



Figure 3 *Les quatre complexions de l'homme. Le colérique*, Charles Le Brun.



Figure 4 *La colère d'Achille*, Antoine Coypel.

